

Le Rouge at Le Noir

Stendhal

The Project Gutenberg EBook of Le Rouge at Le Noir, by Stendhal
#3 in our series by Stendhal
[1 of 170 pseudonyms used by Marie-Henri Beyle]

Copyright laws are changing all over the world. Be sure to check the copyright laws for your country before downloading or redistributing this or any other Project Gutenberg eBook.

This header should be the first thing seen when viewing this Project Gutenberg file. Please do not remove it. Do not change or edit the header without written permission.

Please read the "legal small print," and other information about the eBook and Project Gutenberg at the bottom of this file. Included is important information about your specific rights and restrictions in how the file may be used. You can also find out about how to make a donation to Project Gutenberg, and how to get involved.

****Welcome To The World of Free Plain Vanilla Electronic Texts****

****eBooks Readable By Both Humans and By Computers, Since 1971****

*******These eBooks Were Prepared By Thousands of Volunteers!*******

Title: Le Rouge at Le Noir

Author: Stendhal
[1 of 170 pseudonyms used by Marie-Henri Beyle]

Release Date: January, 1997 [EBook #798]
[This file was last updated on October 22, 2002]

Edition: 08

Language: French

Character set encoding: ISO-8859-1

***** START OF THE PROJECT GUTENBERG EBOOK LE ROUGE AT LE NOIR *****

This Etext is created by Tokuya Matsumoto <toqyam@os.rim.or.jp>

[Transcription note for this 08th edition, October, 2000:
This update to the 07th edition is purely technical. The character set has been converted from Codepage 850 to ISO-8859-1, which is currently more widely supported. Lines have been wrapped. Many obvious spacing errors introduced by OCR or editing, such as missing or extra spaces around punctuation, have been corrected. However, no changes have been made to the words of the 07th edition.]

Le Rouge et le Noir

Chronique du XIXe siècle

by Stendhal [1 of 170 pseudonyms used by Marie-Henri Beyle]

I

"La v?it?, l'?prie v?it?"
Danton

CHAPITRE PREMIER

UNE PETITE VILLE

Put thousands together
Less bad,
But the cage less gay.
HOBBES

LA petite ville de Verri?es peut passer pour l'une des plus jolies de la Franche-Comt?. Ses maisons blanches avec leurs toits pointus de tuiles rouges s?tendent sur la pente d'une colline, dont des touffes de vigoureux ch?taigniers marquent les moindres sinuosit?s. Le Doubs coule ?quelques centaines de pieds au-dessous de ses fortifications b?ties jadis par les Espagnols, et maintenant ruin?es.

Verri?es est abrit?e du c?t? du nord par une haute montagne, c'est une des branches du Jura. Les cimes bris?es du Verra se couvrent de neige

dès les premiers froids d'octobre. Un torrent, qui se précipite de la montagne, traverse Verrières avant de se jeter dans le Doubs et donne le mouvement à un grand nombre de scies à bois; c'est une industrie fort simple et qui procure un certain bien-être à la majeure partie des habitants plus paysans que bourgeois. Ce ne sont pas cependant les scies à bois qui ont enrichi cette petite ville. C'est à la fabrique des toiles peintes, dites de Mulhouse, que l'on doit l'aisance générale qui, depuis la chute de Napoléon a fait rebâtir les façades de presque toutes les maisons à Verrières.

A peine entre-t-on dans la ville que l'on est étonné par le fracas d'une machine bruyante et terrible en apparence. Vingt marteaux pesants, et retombant avec un bruit qui fait trembler le pavé, sont levés par une roue que l'eau du torrent fait mouvoir. Chacun de ces marteaux fabrique, chaque jour, je ne sais combien de milliers de clous. Ce sont de jeunes filles fraîches et jolies qui présentent aux coups de ces marteaux à l'horizontale les petits morceaux de fer qui sont rapidement transformés en clous'. Ce travail, si rude en apparence, est un de ceux qui étonnent le plus le voyageur qui présente pour la première fois dans les montagnes qui parent la France de l'Helvétie. Si, en entrant à Verrières, le voyageur demande qui appartient cette belle fabrique de clous qui assourdit les gens qui montent la grande rue, on lui répond avec un accent trash: Eh! elle est à M. le maire.

Pour peu que le voyageur s'arrête quelques instants dans cette grande rue de Verrières, qui va en montant depuis la route du Doubs jusque vers le sommet de la colline, il y a cent à parier contre un qu'il verra paraître un grand homme à l'air affairé et important.

A son aspect tous les drapeaux se lèvent rapidement. Ses cheveux sont grisâtres, et il est vêtu de gris. Il est chevalier de plusieurs ordres, il a un grand front, un nez aquilin, et au total sa figure ne manque pas d'une certaine régularité: on trouve même, au premier aspect qu'elle réunit à la dignité du maire de village cette sorte d'agréable qui peut encore se rencontrer avec quarante-huit ou cinquante ans. Mais bientôt le voyageur parisien est choqué d'un certain air de contentement de soi et de suffisance malicieuse: je ne sais quoi de borné et de peu inventif. On sent enfin que le talent de cet homme-lui-même se borne à faire payer bien exactement ce qu'on lui doit, et à payer lui-même le plus tard possible quand il doit.

Tel est le maire de Verrières, M. de Rinaldi. Après avoir traversé la rue d'un pas grave, il entre à la mairie et disparaît aux yeux du voyageur. Mais, cent pas plus haut, si celui-ci continue sa promenade, il aperçoit une maison d'assez belle apparence, et traversant une grille de fer attenante à la maison, des jardins magnifiques. Au-delà, c'est une ligne d'horizon formée par les collines de la Bourgogne; et qui semble faite à souhait pour le plaisir des yeux. Cette vue fait oublier au voyageur l'atmosphère empestée des petits intérieurs d'argent dont il commence à être asphyxié.

On lui apprend que cette maison appartient à M. de Rinaldi. C'est aux bâties qu'il a faits sur sa grande fabrique de clous que le maire de Verrières doit cette belle habitation en pierre de taille qu'il achète en ce moment. Sa famille dit-on, est espagnole antique, et, à ce qu'on prétend, établie dans le pays bien avant la conquête de Louis X.

Depuis 1815 il rougit d'autre industriel: 1815 l'a fait maire de Verrières. Les murs en terrasse qui soutiennent les diverses parties de ce magnifique jardin qui, d'âge en âge, descend jusqu'au Doubs, sont aussi la récompense de la science de M. de Rhal dans le commerce du ter.

Ne vous attendez point à trouver en France ces jardins pittoresques qui entourent les villes manufacturières de l'Allemagne, Leipzig, Francfort, Nuremberg, etc. En Franche-Comté plus on bâtit de murs, plus on hisse sa propriété de pierres rangées les unes au-dessus des autres, plus on acquiert de droits aux respects de ses voisins. Les jardins de M. de Rhal, remplis de murs, sont encore admirables parce qu'il a acheté au poids de l'or certains petits morceaux de terrain qu'ils occupent. Par exemple, cette scie à bois, dont la position singulière sur la rive du Doubs vous a frappé en entrant à Verrières, et où vous avez remarqué le nom de SOREL, écrit en caractères gigantesques sur une planche qui domine le toit, elle occupait, il y a six ans, l'espace sur lequel on avait en ce moment le mur de la quatrième terrasse des jardins de M. de Rhal.

Malgré sa fierté, M. le maire a dû faire bien des démarches auprès du vieux Sorel, paysan dur et entêté, il a dû lui compter de beaux louis d'or pour obtenir qu'il transportât son usine ailleurs. Quant au ruisseau public qui faisait aller la scie, M. de Rhal, au moyen du droit dont il jouit à Paris, a obtenu qu'il fût détourné. Cette grâce lui vint après les élections de 182...

Il a donné à Sorel quatre arpents pour un, à cinq cents pas plus bas sur les bords du Doubs. Et, quoique cette position fût beaucoup plus avantageuse pour son commerce de planches de sapin, le père Sorel, comme on l'appelle depuis qu'il est riche, a eu le secret d'obtenir de l'impatience et de la manie de propriétaire, qui animait son voisin, une somme de 6000 F.

Il est vrai que cet arrangement a été critiqué par les bonnes têtes de l'endroit. Une fois, c'était un jour de dimanche, il y a quatre ans de cela, M. de Rhal, revenant de l'église en costume de maire, vit de loin le vieux Sorel, entouré de ses trois fils, sourire en le regardant. Ce sourire a porté un jour fatal dans l'âme de M. le maire, il pense depuis lors qu'il eût pu obtenir l'échange à meilleur marché.

Pour arriver à la considération publique à Verrières, l'essentiel est de ne pas adopter, tout en bâissant beaucoup de murs, quelque plan apporté d'Italie par ces messieurs, qui, au printemps, traversent les gorges du Jura pour gagner Paris. Une telle innovation vaudrait à l'imprudent bâtisseur une éternelle réputation de mauvaise tête, et il serait jamais perdu auprès des gens sages et modérés qui distribuent la considération en Franche-Comté.

Dans le fait, ces gens sages y exercent le plus ennuyeux despotisme; c'est la cause de ce vilain mot que le séjour des petites villes est insupportable, pour qui a vécu dans cette grande république qu'on appelle Paris. La tyrannie de l'opinion, et quelle opinion! est aussi bête dans les petites villes de France, qu'aux États-Unis d'Amérique.

CHAPITRE II

UN MAIRE

L'importance! Monsieur, n'est-ce rien? Le respect des sots,
l'abaissement des enfants, l'envie des riches, le mépris du sage.
BARNAVE

Heureusement pour la réputation de M. de Rhal comme administrateur, un immense mur de soutènement était nécessaire à la promenade publique qui longe la colline ?une centaine de pieds au-dessus du cours du Doubs. Elle doit à cette admirable position une des vues les plus pittoresques de France. Mais, à chaque printemps, les eaux de pluie sillonnaient la promenade, y creusaient des ravins et le rendaient impraticable. Cet inconvénient senti par tous, mit M. de Rhal dans l'heureuse nécessité d'immortaliser son administration par un mur de vingt pieds de hauteur et de trente ou quarante toises de long.

Le parapet de ce mur, pour lequel M. de Rhal a dû faire trois voyages à Paris, car l'avant-dernier ministre de l'Intérieur s'était déclaré l'ennemi mortel de la promenade de Verrières, le parapet de ce mur s'est maintenant de quatre pieds au-dessus du sol. Et, comme pour braver tous les ministres présents et passés, on le garnit en ce moment avec des dalles de pierre de taille.

Combien de fois, songeant aux bals de Paris abandonnés la veille, et la poitrine appuyée contre ces grands blocs de pierre d'un beau gris tirant sur le bleu, mes regards ont plongé dans la vallée du Doubs! Au-delà, sur la rive gauche, serpentent cinq ou six vallées au fond desquelles l'œil distingue fort bien de petits ruisseaux. Après avoir couru de cascade en cascade, on les voit tomber dans le Doubs. Le soleil est fort chaud dans ces montagnes; lorsqu'il brille d'aplomb, la rive du voyageur est abritée sur cette terrasse par de magnifiques platanes. Leur croissance rapide et leur belle verdure tirant sur le bleu, ils la doivent à la terre rapportée, que M. le maire a fait placer derrière son immense mur de soutènement, car, malgré l'opposition du conseil municipal, il a argué la promenade de plus de six pieds (quoiqu'il soit ultra et moi libéral, je l'en loue); c'est pourquoi dans son opinion et dans celle de M. Valenod, l'heureux directeur du dépôt de mendicité de Verrières, cette terrasse peut soutenir la comparaison avec celle de Saint-Germain-en-Laye.

Je ne trouve quant à moi qu'une chose à reprendre au COURS DE LA FIDELITÉ, on lit ce nom officiel en quinze ou vingt endroits, sur des plaques de marbre qui ont valu une croix de plus à M. de Rhal, ce que je reprocherais au Cours de la Fidélité, c'est la manière barbare dont l'autorité fait tailler et tondre jusqu'au vif ces vigoureux platanes. Au lieu de ressembler par leurs tiges basses rondes et aplatis, à la plus vulgaire des plantes potagères, ils ne demanderaient pas mieux que d'avoir ces formes magnifiques qu'on leur voit en Angleterre. Mais la volonté de M. le maire est despotique, et deux fois par an tous les arbres appartenant à la commune sont impitoyablement amputés. Les libéraux de l'endroit protestent, mais ils exagèrent, que la main du jardinier officiel est devenue bien plus sévère depuis que M. le vicaire Maslon a pris l'habitude de s'emparer des produits de la tonte.

Ce jeune ecclésiastique fut envoyé de Besançon, il y a quelques années pour surveiller l'abbé Chabanet et quelques curés des environs. Un vieux chirurgien-major de l'armée d'Italie, retiré à Verrières, et qui de son vivant était à la fois, suivant M. le maire, jacobin et bonapartiste, osa bien un jour se plaindre à lui de la mutilation périodique de ces beaux arbres.

- J'aime l'ombre, répondit M. de Rerval avec la nuance de hauteur convenable quand on parle à un chirurgien, membre de la Légion d'honneur, j'aime l'ombre, je fais tailler mes arbres pour donner de l'ombre, et je ne connais pas qu'un arbre soit fait pour autre chose, quand toutefois, comme l'utile noyer, il ne rapporte pas de revenu.

Voilà le grand mot qui décide de tout à Verrières: RAPPORTER DU REVENU. A lui seul il représente la pensée habituelle de plus des trois quarts des habitants.

Rapporter du revenu est la raison qui décide de tout dans cette petite ville qui vous semblait si jolie. L'étranger qui arrive, saudit par la beauté des franchises et profondes vallées qui l'entourent s'imagine d'abord que ses habitants sont sensibles au beau, ils ne parlent que trop souvent de la beauté de leur pays: on ne peut pas nier qu'ils n'en fassent grand cas, mais c'est parce qu'elle attire quelques étrangers dont l'argent enrichit les aubergistes, ce qui, par le manisme de l'octroi, rapporte du revenu à la ville.

C'était par un beau jour d'automne que M. de Rerval se promenait sur le Cours de la Fidélité, donnant le bras à sa femme. Tout en contournant son mari qui parlait d'un air grave, l'œil de Mme de Rerval suivait avec inquiétude les mouvements de trois petits garçons. L'un, qui pouvait avoir onze ans, s'approchait trop souvent du parapet et faisait mine d'monter. Une voix douce prononçait alors le nom d'Adolphe, et l'enfant renonçait à son projet ambitieux. Mme de Rerval paraissait une femme de trente ans, mais encore assez jolie.

- Il pourrait bien s'en repentir, ce beau monsieur de Paris, disait M. de Rerval d'un air offensé, et la joue plus pâle encore qu'à l'ordinaire. Je ne suis pas sans avoir quelques amis au Château...

Mais, quoique je veuille vous parler de la province pendant deux cents pages, je n'aurai pas la barbarie de vous faire subir la longueur et les manèges savants d'un dialogue de province.

Ce beau monsieur de Paris, si odieux au maire de Verrières, n'était autre que M. Appert, qui, deux jours auparavant, avait trouvé le moyen de s'introduire, non seulement dans la prison et le dépôt de mendicité de Verrières, mais aussi dans l'hôpital administré gratuitement par le maire et les principaux propriétaires de l'endroit.

- Mais, disait timidement Mme de Rerval, quel tort peut vous faire ce monsieur de Paris, puisque vous administrez le bien des pauvres avec la plus scrupuleuse probité?

- Il ne vient que pour déverser le blâme, et ensuite il fera insérer des articles dans les journaux du libéralisme.

- Vous ne les lisez jamais, mon ami.

- Mais on nous parle de ces articles jacobins; tout cela nous distrait et nous empêche de faire le bien*. Quant à moi, je ne pardonnerai jamais au curé.

* Historique.

CHAPITRE III

LE BIEN DES PAUVRES

Un curé vertueux et sans intrigue est une Providence pour le village.
FLEURY

Il faut savoir que le curé de Verrières vieillard de quatre-vingts ans, mais qui devait à l'air vif de ces montagnes une santé et un caractère de fer, avait le droit de visiter toute heure la prison, l'hôpital et même le dépôt de mendicité. C'était précisément six heures du matin que M. Appert qui de Paris était recommandé au curé, avait eu la sagesse d'arriver dans une petite ville curieuse. Aussitôt il était allé au presbytère.

En lisant la lettre que lui écrivait M. le marquis de La Mole, pair de France, et le plus riche propriétaire de la province, le curé Chaban resta pensif.

"Je suis vieux et aimé ici, se dit-il enfin à mi-voix ils n'oseraient!"
Se tournant tout de suite vers le monsieur de Paris, avec des yeux où malgré le grand soleil, brillait ce feu sacré qui annonce le plaisir de faire une belle action un peu dangereuse:

- Venez avec moi, monsieur, et en présence du geôlier et surtout des surveillants du dépôt de mendicité, veuillez ne pas mettre aucune opinion sur les choses que nous verrons. M. Appert comprit qu'il avait affaire à un homme de cœur: il suivit le véritable curé visita la prison, l'hospice, le dépôt, fit beaucoup de questions, et, malgré des étranges réponses, ne se permit pas la moindre marque de blâme.

Cette visite dura plusieurs heures. Le curé invita à déjeuner M. Appert, qui prétendit avoir des lettres à écrire: il ne voulait pas compromettre davantage son gênous compagnon. Vers les trois heures, ces messieurs allèrent achever l'inspection du dépôt de mendicité, et revinrent ensuite à la prison. Lorsqu'ils trouvèrent sur la porte le geôlier, espèce de géant de six pieds de haut et jambes arquées; sa figure ignoble était devenue hideuse par l'effet de la terreur.

- Ah! monsieur, dit-il au curé, dites qu'il l'aperçoit, ce monsieur, que je vois ! avec vous, n'est-il pas M. Appert?

- Qu'importe? dit le curé.

- C'est que depuis hier j'ai l'ordre le plus précis, et que M. le préfet a envoyé par un gendarme, qui a dégaloper toute la nuit, de ne pas

admettre M. Appert dans la prison.

- Je vous d?claire, M. Noiroud, dit le cur?, que ce voyageur qui est avec moi, est M. Appert. Reconnaissez-vous que j'ai le droit d'entrer dans la prison ?toute heure du jour et de la nuit, et en me faisant accompagner par qui je veux?

- Oui, M. le cur?, dit le ge?tier ?voix basse, et baissant la t?te, comme un bouledogue, que fait ob?r ?regret la crainte du b?ton. Seulement, M. le cur?, j'ai femme et enfants, si je suis d?honc?on me destituera; je n'ai pour vivre que ma place.

- Je serais aussi bien f?ch?de perdre la mienne, reprit le bon cur?, d'une voix de plus en plus ?mue.

- Quelle diff?ence! reprit vivement le ge?tier; vous, M. le cur?, on sait que vous avez huit cents livres de rente, du bon bien au soleil...

Tels sont les faits qui, comment?s, exag??s de vingt fa?ons diff?entes, agitaient depuis deux jours toutes les passions haineuses de la petite ville de Verri?es. Dans ce moment, ils servaient de texte ?la petite discussion que M. de R?hal avait avec sa femme. Le matin, suivi de M. Valenod directeur du d?p?t de mendicit?, il ?ait all?chez le cur?, pour lui t?moigner le plus vif m?contentement. M. Ch?lan n'?ait prot?g?par personne; il sentit toute la port?e de leurs paroles.

- Eh bien, messieurs! je serai le troisi?me cur?, de quatre-vingts ans d'?ge, que les fid?les verront destituer dans ce voisinage. Il y a cinquante-six ans que je suis ici, j'ai baptis?presque tous les habitants de la ville, qui n'?ait qu'un bourg quand j'y arrivai. Je marie tous tes jours des jeunes gens, dont jadis j'ai mari?les grands-p?res. Verri?es est ma famille, mais la peur de la quitter ne me fera point transiger avec ma conscience ni admettre un autre directeur de mes actions. Je me suis dit en voyant l'?tranger: "Cet homme, venu de Paris, peut ?tre ?la v?rit?un lib?ral, il n'y en a que trop, mais quel mal peut-il faire ?nos pauvres et ?nos prisonniers?"

Les reproches de M. de R?hal, et surtout ceux de M. Valenod, le directeur du d?p?t de mendicit?, devenant de plus en plus vifs:

- Eh bien, messieurs! faites-moi destituer, s'?ait ?cri?le vieux cur?, d'une voix tremblante. Je n'en habiterai pas moins le pays. On sait qu'il y a quarante-huit ans, j'ai h?it?d'un champ qui rapporte huit cents livres. Je vivrai avec ce revenu. Je ne fais point d'?conomies illicites dans ma place, moi, messieurs, et c'est peut-?tre pourquoi je ne suis pas si effray?quand on parle de me la faire perdre.

M. de R?hal vivait fort bien avec sa femme mais ne sachant que r?pondre ?cette id?e, qu'elle lui r?p?ait timidement: Quel mal ce monsieur de Paris peut-il faire aux prisonniers? il ?ait sur le point de se f?cher tout ?fait, quand elle jeta un cri. Le second de ses fils venait de monter sur le parapet du mur de la terrasse, et y courrait quoique ce mur f?t ?ev?de plus de vingt pieds sur la vigne qui est de l'autre c??. La crainte 'effrayer son fils et de le faire tomber emp?chait Mme de R?hal de lui adresser la parole. Enfin, l'enfant, qui riait de sa prouesse, ayant regard?sa m?re, vit sa p?leur, sauta sur la promenade

et accourut ?elle. Il fut bien grond?

Ce petit ?v?nement changea le cours de la conversation.

- Je veux absolument prendre chez moi Sorel le fils du scieur de planches, dit M. de R?hal, il surveillera les enfants, qui commencent ? devenir trop diables pour nous. C'est un jeune pr?tre, ou autant vaut, bon latiniste, et qui fera faire des progr?s aux enfants, car il a un caract?re ferme. dit le cur?. Je lui donnerai trois cents francs et la nourriture. J'avais quelques doutes sur sa moralit?, car il ?tait le benjamin de ce vieux chirurgien, membre de la L?gion d'honneur, qui, sous pr?texte qu'il ?tait leur cousin, ?tait venu se mettre en pension chez les Sorel. Cet homme pouvait fort bien n'?tre au fond qu'un agent secret des lib?taux, il disait que l'air de nos montagnes faisait du bien ?son asthme; mais c'est ce qui n'est pas prouv?. Il avait fait toutes les campagnes de Buonapart?en Italie; et m?me avait, dit-on, sign?non pour l'Empire dans le temps. Ce lib?ral montrait le latin au fils Sorel et lui a laiss? cette quantit?de livres qu'il avait apport?s avec lui. Aussi n'aurais-je jamais song??mettre le fils du charpentier aupr?s de nos enfants; mais le cur?, justement la veille de la sc?ne qui vient de nous brouiller ?jamais, m'a dit que ce Sorel ?studie la th?ologie depuis trois ans, avec le projet d'entrer au s?minaire; il n'est donc pas lib?ral, et il est latiniste.

"Cet arrangement convient de plus d'une fa?on, continua M. de R?hal, en regardant sa femme d'un air diplomatique, le Valenod est tout fier des deux beaux normands qu'il vient d'acheter pour sa cal?che. Mais il n'a pas de pr?cepteur pour ses enfants.

- Il pourrait bien nous enlever celui-ci.

- Tu approuves donc mon projet? dit M. de R?hal, remerciant sa femme, par un sourire, de l'excellente id?e qu'elle venait d'avoir. Allons, voil?qui est d?cid?

- Ah, bon Dieu! mon cher ami, comme tu prends vite un parti!

- C'est que j'ai du caract?e, moi, et le cur?l'a bien vu. Ne dissimulons rien, nous sommes environn?s de lib?taux ici. Tous ces marchands de toile me portent envie, j'en ai la certitude, deux ou trois deviennent des richards, eh bien, j'aime assez qu'ils voient passer les enfants de M. de R?hal allant ?la promenade sous la conduite de leur pr?cepteur. Cela imposera. Mon grand-p?re nous racontait souvent que, dans sa jeunesse, il avait eu un pr?cepteur. C'est cent ?cus qu'il m'en pourra co?ter, mais ceci doit ?tre class?comme une d?pense n?cessaire pour soutenir notre rang.

Cette r?solution subite laissa Mme de R?hal toute pensive. C'?tait une femme grande, bien faite, qui avait ??la beaut?du pays, comme on dit dans ces montagnes. Elle avait un certain air de simplicit?, et de la jeunesse dans la d?marche, aux yeux d'un Parisien, cette gr?ce na?ve, pleine d'innocence et de vivacit?, serait m?me all?e jusqu'?rappelez des id?es de douce volupt?. Si elle e?t appris ce genre de succ?s, Mme de R?hal en e?t ??bien honteuse. Ni la coquetterie, ni l'affection n'avaient jamais approch?de ce coeur. M. Valenod, le riche directeur du d?p?t, passait pour lui avoir fait la cour, mais sans succ?s ce qui avait jet?un ?clat singulier sur sa vertu; car ce M. Valenod, grand

jeune homme, taill?en force, avec un visage color?et de gros favoris noirs, ?ait un de ces ?tres grossiers, effront?s et broyants qu'en province on appelle de beaux hommes.

Mme de R?hal, fort timide, et d'un caract?e en apparence fort in?gal ?ait surtout choqu?e du mouvement continual, et des ?clats de voix de M. Valenod. L'?loignement qu'elle avait pour ce qu'?Verri?es on appelle de la joie, lui avait valu la r?putation d'?tre tr?s fi?e de sa naissance. Elle n'y songeait pas, mais avait ??fort contente de voir les habitants de la ville venir moins chez elle. Nous ne dissimulerons pas qu'elle passait pour sotte aux yeux de leurs dames, parce que sans nulle politique ?l?gard de son mari, elle laissait ?chapper les plus belles occasions de se faire acheter de beaux chapeaux de Paris ou de Besan?on. Pourvu qu'on la laiss?t seule errer dans son beau jardin, elle ne se plaignait jamais.

C'?ait une ?me na?ve, qui jamais ne s'?tait ?ev?e m?me jusqu'?juger son mari, et ?s'avouer qu'il l'ennuyait. Elle supposait sans se le dire qu'entre mari et femme il n'y avait pas de plus douces relations. Elle aimait surtout M. de R?hal quand il lui parlait de ses projets sur leurs enfants, dont il destinait l'un ?l'?p?e, le second ?la magistrature, et le troisi?me ?l'?glise. En somme elle trouvait M. de R?hal beaucoup moins ennuyeux que tous les hommes de sa connaissance.

Ce jugement conjugal ?ait raisonnable. Le maire de Verri?es devait une r?putation d'esprit et surtout de bon ton ?une demi-douzaine de plaisanteries dont il avait h?rit?d'un oncle. Le vieux capitaine de R?hal servait avant la R?volution dans le r?giment d'infanterie de M. le duc d'Orl?ans, et, quand il allait ?Paris, ?ait admis dans les salons du prince. Il y avait vu Mme de Montesson, la fameuse Mme de Genlis, M. Ducrest, l'inventeur du Palais-Royal. Ces personnages ne reparaissaient que trop souvent dans les anecdotes de M. de R?hal. Mais peu ?peu ce souvenir de choses aussi d?licates ?raconter ?ait devenu un travail pour lui, et depuis quelque temps, il ne r?p?ait que dans les grandes occasions ses anecdotes relatives ?la maison d'Orl?ans. Comme il ?ait d'ailleurs fort poli, except?lorsqu'on parlait d'argent, il passait, avec raison, pour le personnage le plus aristocratique de Verri?es.

CHAPITRE IV

UN PERE ET UN FILS

E sar?mia colpa,
Se cosi ??
MACHIAVELLI

"Ma femme a r?ellement beaucoup de t?te! se disait, le lendemain ?six heures du matin, le maire de Verri?es, en descendant ?la scie du p?e Sorel. Quoique je le lui aie dit, pour conserver la sup?riorit?qui m'appartient, je n'avais pas song?que si Je ne prends pas ce petit abb? Sorel, qui dit-on sait le latin comme un ange, le directeur du d?p?t, cette ?me sans repos, pourrait bien avoir la m?me id?e que moi et me l'enlever. Avec quel ton de suffisance il parlerait du pr?cepteur de ses

enfants!... Ce pr?cepteur, une fois ?moi, portera-t-il la soutane?"

M. de R?hal ?tait absorb? dans ce doute, lorsqu'il vit de loin un paysan, homme de pr?s de six pieds, qui, d?s le petit jour, semblait fort occup?? mesurer des pi?ces de bois d?pos?es le long du Doubs, sur le chemin de halage. Le paysan n'eut pas l'air fort satisfait de voir approcher M. le maire; car ces pi?ces de bois obstruaient le chemin, et ?taient d?pos?es l? en contravention.

Le p?e Sorel, car c'?tait lui, fut tr?s surpris et encore plus content de la singuli?re proposition que M. de R?hal lui faisait pour son fils Julien. Il ne l'en ?couta pas moins avec cet air de tristesse m?contente et de d?sint?!, dont sait si bien se rev?ir la finesse des habitants de ces montagnes. Esclaves du temps de la domination espagnole, ils conservent encore ce trait de la physionomie du fellah de l'?gypte.

La r?ponse de Sorel ne fut d'abord que la longue r?citation de toutes les formules de respect qu'il savait par coeur. Pendant qu'il r?p?tait ces vaines paroles, avec un sourire gauche qui augmentait l'air de fausset? et presque de friponnerie naturel ?sa physionomie, l'esprit actif du vieux paysan cherchait ?d?couvrir quelle raison pouvait porter un homme aussi consid?rable ?prendre chez lui son vaurien de fils. Il ?tait fort m?content de Julien et c'?tait pour lui que M. de R?hal lui offrait le gage inesp?? de trois cents francs par an, avec la nourriture et m?me l'habillement. Cette derni?re pr?tention, que le p?e Sorel avait eu le g?nie de mettre en avant subitement, avait t? accord?e de m?me par M. de R?hal.

Cette demande frappa le maire. "Puisque Sorel n'est pas ravi et combl? par ma proposition, comme naturellement il devrait l'?tre, il est clair, se dit-il, qu'on lui a fait des offres d'un autre c? et de qui peuvent-elles venir, si ce n'est du Valenod. "Ce fut en vain que M. de R?hal pressa Sorel de conclure sur-le-champ: l'astuce du vieux paysan s'y refusa opini?trement; il voulait, disait-il, consulter son fils, comme si, en province, un p?e riche consultait un fils qui n'a rien, autrement que pour la forme.

Une scie ?eau se compose d'un hangar au bord d'un ruisseau. Le toit est soutenu par une charpente qui porte sur quatre gros piliers en bois. A huit ou dix pieds d'??vation, au milieu du hangar, on voit une scie qui monte et descend, tandis qu'un m?canisme fort simple pousse contre cette scie une pi?ce de bois. C'est une roue mise en mouvement par le ruisseau qui fait aller ce double m?canisme, celui de la scie qui monte et descend, et celui qui pousse doucement la pi?ce de bois vers la scie, qui la d?bite en planches.

En approchant de son usine, le p?e Sorel appela Julien de sa voix de stentor, personne ne r?pondit. Il ne vit que ses fils a?n?s, esp?ces de g?ants qui, arm?s de lourdes haches, ?quarrissaient les troncs de sapin, qu'ils allaient porter ?la scie. Tout occup? ? suivre exactement la marque noire trac?e sur la pi?ce de bois, chaque coup de leur hache en s?parait des copeaux ?ormes. Ils n'entendirent pas la voix de leur p?e. Celui-ci se dirigea vers le hangar en y entrant, il chercha vainement Julien ?la place qu'il aurait d?occuper, ?c?t? de la scie. Il l'aper?ut ?cinq ou six pieds plus haut, ?cheval sur l'une des pi?ces de la toiture. Au lieu de surveiller attentivement l'action de tout le m?canisme, Julien lisait. Rien n'?tait plus antipathique au

vieux Sorel; il eût peut-être pardonné? Julien sa taille mince peu propre aux travaux de force, et si différente de celle de ses aînés; mais cette manie de lecture lui était odieuse, il ne savait pas lire lui-même.

Ce fut en vain qu'il appela Julien deux ou trois fois. L'attention que le jeune homme donnait à son livre! bien plus que le bruit de la scie l'empêcha d'entendre la terrible voix de son père. Enfin, malgré son âge, celui-ci sauta lestement sur l'arbre soumis ? l'action de la scie, et de l?sur la poutre transversale qui soutenait le toit. Un coup violent fit voler dans le ruisseau le livre que tenait Julien, un second coup aussi violent, donné? sur la tête, en forme de calotte, lui fit perdre l'équilibre. Il allait tomber ? douze ou quinze pieds plus bas, au milieu des leviers de la machine en action, qui l'eussent brisé?, mais son père le retint de la main gauche, comme il tombait.

- Eh bien, paresseux! tu liras donc toujours tes maudits livres, pendant que tu es de garde ? la scie? Lis-les le soir, quand tu vas perdre ton temps chez le cur?, ? la bonne heure.

Julien, quoiqu'?tourdi par la force du coup, et tout sanglant, se rapprocha de son poste officiel, ?c?de la scie. Il avait les larmes aux yeux, moins ?cause de la douleur physique, que pour la perte de son livre qu'il adorait.

- Descends, animal, que je te parle.

Le bruit de la machine empêcha encore Julien d'entendre cet ordre. Son père qui était descendu, ne voulant pas se donner la peine de remonter sur le mancanisme, alla chercher une longue perche pour abattre des noix, et l'en frappa sur l'?paule. A peine Julien fut-il ?terre, que le vieux Sorel, le chassant rudement devant lui, le poussa vers la maison. "Dieu sait ce qu'il va me faire!" se disait le jeune homme. En passant, il regarda tristement le ruisseau où était tombé son livre; c'était celui de tous qu'il affectionnait le plus, le Mémorial de Sainte-Hélène.

Il avait les joues pourpres et les yeux baissés. C'était un petit jeune homme de dix-huit ?dix-neuf ans, faible en apparence, avec des traits irréguliers, mais distinctifs, et un nez aquilin. De grands yeux noirs, qui, dans les moments tranquilles, annonçaient de la réflexion et du feu, étaient animés en cet instant de l'expression de la haine la plus froide. Des cheveux châtain foncé, plantés fort bas, lui donnaient un petit front, et, dans les moments de colère, un air menaçant. Parmi les innombrables variétés de la physionomie humaine, il n'en est peut-être point qui se soit distingué par une spécialité plus saisissante. Une taille svelte et bien prise annonçait plus de l?g?ret? que de vigueur. Dès sa première jeunesse son air extrêmement pensif et sa grande p?leur avaient donné l'idée ? son père qu'il ne vivrait pas, ou qu'il vivrait pour être une charge ? sa famille. Objet des m?pris de tous ? la maison, il haïssait ses frères et son père; dans les jeux du dimanche, sur la place publique, il était toujours battu.

Il n'y avait pas un an que sa jolie figure commençait ? lui donner quelques voix amies parmi les jeunes filles. M?prisé de tout le monde, comme un ?tre faible, Julien avait adoré ce vieux chirurgien-major qui un jour osa parler au maire au sujet des platanes.

Ce chirurgien payait quelquefois au p?re Sorel la journ?e de son fils, et lui enseignait le latin et l'histoire c'est-?-dire ce qu'il savait d'histoire, la campagne de 1796 en Italie. En mourant, il lui avait l?gu? sa croix de la L?gion d'honneur, les arr?ages de sa demi-solde, et trente ou quarante volumes, dont le plus pr?cieux venait de faire le saut dans le ruisseau public, d?tourn? par le cr?dit de M. le maire.

A peine entr? dans la maison, Julien se sentit l'?paule arr?e par la puissante main de son p?re; il tremblait, s'attendant ? quelques coups.

- R?ponds-moi sans mentir, lui cria aux oreilles la voix dure du vieux paysan, tandis que sa main le retournait comme la main d'un enfant retourne un soldat de plomb. Les grands yeux noirs et remplis de larmes de Julien se trouv?ent en face des petits yeux gris et m?chants du vieux charpentier qui avait l'air de vouloir lire jusqu'au fond de son ?me.

CHAPITRE V

UNE NEGOCIATION

Cunctando restituit rem.
ENNIUS.

- R?ponds-moi sans mentir, si tu le peux, chien de lisard, d'o? connais-tu Mme de R?hal, quand lui as-tu parl??

- Je ne lui ai jamais parl? r?pondit Julien, je n'ai jamais vu cette dame qu'? l'?glise.

- Mais tu l'auras regard?e, vilain effront??

- Jamais! Vous savez qu'? l'?glise je ne vois que Dieu, ajouta Julien, avec un petit air hypocrite, tout propre, selon lui, ? loigner le retour des taloches.

- Il y a pourtant quelque chose l?-dessous, r?pliqua le paysan malin, et il se tut un instant; mais je ne saurai rien de toi, maudit sournois. Au fait, je vais ?tre d?ivr? de toi, et ma scie n'en ira que mieux. Tu as gagn? M. le cur? ou tout autre qui t'a procur? une belle place. Va faire ton paquet, et je te m?nerai chez M. de R?hal, o? tu seras pr?cepteur des enfants.

- Qu'aurai-je pour cela?

- La nourriture, l'habillement et trois cents francs de gages.

- Je ne veux pas ?tre domestique.

- Animal, qui te parle d'?tre domestique, est-ce que je voudrais que mon fils f?t domestique?

- Mais, avec qui mangerai-je?

Cette demande d?concerta le vieux Sorel, il sentit qu'en parlant, il pourrait commettre quelque imprudence; il s'emporta contre Julien, qu'il accabla d'injures, en l'accusant de gourmandise, et le quitta pour aller consulter ses autres fils.

Julien les vit bient?t apr?s, chacun appuy?sur sa hache et tenant conseil. Apr?s les avoir longtemps regard?s, Julien ne pouvant rien deviner, alla se placer de l'autre c?t?de la scie, pour ?viter d'?tre surpris. Il voulait penser m?rement ?cette annonce impr?vue qui changeait son sort, mais il se sentit incapable de prudence; son imagination ?tait tout enti?re ?se figurer ce qu'il verrait dans la belle maison de M. de R?hal.

"Il faut renoncer ?tout cela se dit-il, plut?t que de se laisser r?duire ?manger avec l?s domestiques. Mon p?e voudra m'y forcer; plut?t mourir. J'ai quinze francs huit sous d'?conomie, je me sauve cette nuit, en deux jours, par des chemins de traverse o?je ne crains nul gendarme, je suis ?Besan?on; l?, je m'engage comme soldat, et, s'il le faut, je passe en Suisse. Mais alors plus d'avancement, plus d'ambition pour moi, plus de ce bel ?tat de pr?tre qui m?ne ?tout."

Cette horreur pour manger avec les domestiques n'?tait pas naturelle ? Julien; il e?t fait, pour arriver ?l?fortune, des choses bien autrement p?nibles. Il puisait cette r?pugnance dans les Confessions de Rousseau. C'?tait le seul livre ?l'aide duquel son imagination se figur?t le monde. Le recueil des bulletins de la grande arm?e et le M?morial de Sainte-H??ne compl?taient son Coran. Il se serait fait tuer pour ces trois ouvrages. Jamais il ne crut en aucun autre. D'apr?s un mot du vieux chirurgien-major, il regardait tous les autres livres du monde comme menteurs, et ?crits par des fourbes pour avoir de l'avancement.

Avec une ?me de feu, Julien avait une de ces m?moires ?tonnantes si souvent unies ?la sottise. Pour gagner le vieux cur?Ch?lan, duquel il voyait bien que d?pendait son sort ?venir, il avait appris par coeur tout le Nouveau Testament en latin, il savait aussi le livre Du Pape de M. de Maistre, et croyait ?l'un aussi peu qu'?l'autre.

Comme par un accord mutuel. Sorel et son fils ?vit?ent de se parler ce jour-l?. Sur la brune, Julien alla prendre sa le?on de th?ologie chez le cur?, mais il ne jugea pas prudent de lui rien dire de l'?trange proposition qu'on avait faite ?son p?e. "Peut-?tre est-ce un pi?ge, se disait-il, il faut taire semblant de l'avoir oubli?"

Le lendemain de bonne heure, M. de R?hal fit appeler le vieux Sorel, qui, apr?s s'?tre fait attendre une heure ou deux, finit par arriver, en faisant d?s la porte cent excuses, entrem?es d'autant de r?v?rences. A force de parcourir toutes sortes d'objections, Sorel comprit que son fils mangerait avec le ma?tre et la ma?resse de maison, et les jours o? il y aurait du monde, seul dans une chambre ?part avec les enfants. Toujours plus dispos??incidenter ?mesure qu'il distinguait un v?ritable empressement chez M. le maire, et d'ailleurs rempli de d?fiance et d'?tonnement, Sorel demanda ?voir la chambre o?coucherait son fils. C'?tait une grande pi?ce meubl?e fort proprement, mais dans laquelle on ?tait d?occup? transporter les lits des trois enfants.

Cette circonstance fut un trait de lumi?e pour le vieux paysan; il demanda aussit? avec assurance ?voir l'habit que l'on donnerait ?son fils. M. de R?hal ouvrit son bureau et prit cent francs.

- Avec cet argent, votre fils ira chez M. Durand, le drapier, et l?vera un habit noir complet.
 - Et quand m?me je le retirerais de chez vous, dit le paysan qui avait tout ?coup oubli?ses formes r?v?rencieuses, cet habit noir lui restera?
 - Sans doute.
 - Oh! bien, dit Sorel, d'un ton de voix tra?hard, il ne reste donc plus qu'?nous mettre d'accord sur une seule chose, l'argent que vous lui donnerez.
 - Comment! s'?cria M. de R?hal indign?, nous sommes d'accord depuis hier: je donne trois cents francs; je crois que c'est beaucoup, et peut-?tre trop.
 - C'?tait votre offre, je ne le nie point, dit le vieux Sorel, parlant encore plus lentement, et, par un effort de g?nie qui n'?tonnera que ceux qui ne connaissent pas les paysans francs-comtois, il ajouta, en regardant fixement M. de R?hal: Nous trouvons mieux ailleurs.
- A ces mots, la figure du maire fut boulevers?e. Il revint cependant ? lui, et, apr?s une conversation savante de deux grandes heures, o?pas un mot ne fut dit au hasard la finesse du paysan l'emporta sur la finesse de l'homme riche, qui n'en a pas besoin pour vivre. Tous les nombreux articles, qui devaient r?gler la nouvelle existence de Julien, se trouv?ent arr?t?s; non seulement ses appointements furent r?gl?s ? quatre cents francs, mais on dut les payer d'avance, le premier de chaque mois.
- Eh bien, je lui remettrai trente-cinq francs, dit M. de R?hal.
 - Pour faire la somme ronde, un homme riche et g?n?reux comme monsieur notre maire, dit le paysan d'une voix c?line, ira bien jusqu'? trente-six francs.
 - Soit, dit M. de R?hal, mais finissons-en. Pour le coup, la col?re lui donnait le ton de la fermet?. Le paysan vit qu'il fallait cesser de marcher en avant. Alors, ?son tour M. de R?hal fit des progr?s. Jamais il ne voulut remettre le premier mois de trente-six francs au vieux Sorel fort empress?de le recevoir pour son fils. M. de R?hal vint ? penser qu'il serait oblig?de raconter ?sa femme le r?le qu'il avait jou?dans toute cette n?gociation.
 - Rendez-moi les cent francs que je vous ai remis, dit-il avec humeur. M. Durand me doit quelque chose. J'irai avec votre fils faire la lev?e du drap noir.

Apr?s cet acte de vigueur, Sorel rentra prudemment dans ses formules respectueuses; elles prirent un bon quart d'heure. A la fin voyant qu'il n'y avait d?cid?ment plus rien ?gagner, il se retira. Sa derni?re r?v?rence finit par ces mots:

- Je vais envoyer mon fils au château.

C'était ainsi que les administrés de M. le maire appelaient sa maison quand ils voulaient lui plaire.

De retour à son usine, ce fut en vain que Sorel chercha son fils. Se méfiant de ce qui pouvait arriver, Julien était sorti au milieu de la nuit. Il avait voulu mettre en sac ses livres et sa croix de la Légion d'honneur. Il avait transporté le tout chez un jeune marchand de bois, son ami, nommé Fouqueré, qui habitait dans la haute montagne qui domine Verrières.

Quand il reparut:

- Dieu sait, maudit paresseux, lui dit son père, si tu auras jamais assez d'honneur pour me payer le prix de ta nourriture, que j'avance depuis tant d'années! Prends tes guenilles, et va-t'en chez M. le maire.

Julien. Tonnerre n'est pas battu. se hâte de partir. Mais la peine hors de la vue de son terrible père l'ralentit le pas. Il jugea qu'il serait utile à son hypocrisie d'aller faire une station à l'église.

Ce mot vous surprend? Avant d'arriver à cet horrible mot, l'ame du jeune paysan avait eu bien du chemin à parcourir.

Dès sa première enfance, la vue de certains dragons du 6, aux longs manteaux blancs, et la tête couverte de casques aux longs crins noirs, qui revenaient d'Italie et que Julien vit attacher leurs chevaux à la fenêtre grillée de la maison de son père, le rendit fou de l'état militaire. Plus tard, il coutait avec transport les récits des batailles du pont de Lodi, d'Arcole, de Rivoli, que lui faisait le vieux chirurgien-major. Il remarqua les regards enflammés que le vieillard jetait sur sa croix.

Mais lorsque Julien avait quatorze ans, on commença à bâti à Verrières une église, que l'on peut appeler magnifique pour une aussi petite ville. Il y avait surtout quatre colonnes de marbre dont la vue frappa Julien; elles devinrent célèbres dans le pays, par la haine mortelle qu'elles suscitèrent entre le juge de paix et le jeune vicaire, envoyé de Besançon, qui passait pour être l'espion de la congrégation. Le juge de paix fut sur le point de perdre sa place, du moins telle était l'opinion commune. N'avait-il pas osé avoir un différend avec un prêtre, qui, presque tous les quinze jours, allait à Besançon, où il voyait, disait-on, Mgr l'vêque?

Sur ces entrefaites, le juge de paix, père d'une nombreuse famille, rendit plusieurs sentences qui semblaient injustes, toutes furent portées contre ceux des habitants qui lisaien le Constitutionnel. Le bon parti triompha. Il ne s'agissait, il est vrai, que de sommes de trois ou cinq francs; mais une de ces petites amendes fut payée par un cloutier, parrain de Julien. Dans sa colère cet homme s'exclama: "Quel changement! et dire que, depuis plus de vingt ans, le juge de paix passait pour un si honnête homme!" Le chirurgien-major, ami de Julien, était mort.

Tout à coup Julien cessa de parler de Napoléon; il annonça le projet de

se faire prêtre, et on le vit constamment, dans la scie de son père, occupé à apprendre par cœur une bible latine que le curé lui avait prêté. Ce bon vieillard, qui enseignait de ses propres, passait des soirées entières à lui enseigner la théologie. Julien ne faisait paraître devant lui que des sentiments pieux. Qui eût pu deviner que cette figure de jeune fille, si pure et si douce cachait la résolution imprévisible de s'exposer à mille morts plutôt que de ne pas faire fortune?

Pour Julien, faire fortune, c'était d'abord sortir de Verrières; il abhorrait sa patrie. Tout ce qu'il y voyait glorifiait son imagination.

Dès sa première enfance, il avait eu des moments d'exaltation. Alors il songeait avec délices qu'un jour il serait présent aux jolies femmes de Paris; il saurait attirer leur attention par quelque action d'éclat. Pourquoi ne serait-il pas aimé de l'une d'elles, comme Bonaparte pauvre encore, avait été aimé de la brillante Mme de Beauharnais? Depuis bien des années, Julien ne passait peut-être pas une heure de sa vie, sans se dire que Bonaparte, lieutenant obscur et sans fortune, s'était fait le maître du monde avec son épée. Cette idée le consolait de ses malheurs qu'il croyait grands, et redoublait sa joie quand il en avait.

La construction de l'église et les sentences du juge de paix l'éclairèrent tout à coup; une idée qui lui vint le rendit comme fou pendant quelques semaines, et enfin s'empara de lui avec la toute-puissance de la première idée qu'une femme passionnée croit avoir inventée.

"Quand Bonaparte fit parler de lui la France avait peur d'être envahie; le ministre militaire était nécessaire et à la mode. Aujourd'hui, on voit des prêtres, de quarante ans, avoir cent mille francs d'appointments, c'est-à-dire trois fois autant que les fameux garnis aux divisions de Napoléon. Il leur faut des gens qui les secondent. Voilà ce juge de paix, si bonne tête, si honnête homme jusqu'ici, si vieux, qui se déshonore par crainte de déplaire à un jeune vicaire de trente ans. Il faut être présent."

Une fois, au milieu de sa nouvelle période, il y avait deux ans que Julien étudiait la théologie, il fut trahi par une irrruption soudaine du feu qui dévorait son temple. Ce fut chez M. Chaban un décret de présenter auquel le bon curé l'avait présenté comme un prodige d'instruction, il lui arriva de louer Napoléon avec fureur. Il se lia le bras droit contre la poitrine présentant son bras en remuant un tronc de sapin, et le porta pendant deux mois dans cette position gênante. Après cette peine afflictive, il se pardonna. Voilà le jeune homme de dix-neuf ans, mais faible en apparence, et qui l'on en eût tout au plus donné dix-sept, qui, portant un petit paquet sous le bras, entrait dans la magnifique église de Verrières.

Il la trouva sombre et solitaire. À l'occasion d'une fête, toutes les croissantes de l'édifice avaient été couvertes d'une toffe cramoisie. Il en résultait, aux rayons du soleil, un effet de lumière éblouissant, du caractère le plus imposant et le plus religieux. Julien tressaillit. Seul dans l'église, il s'installa dans le banc qui avait la plus belle apparence. Il portait les armes de M. de Rohan.

Sur le prie-Dieu, Julien remarqua un morceau de papier imprimé, égaré comme pour être lu. Il y porta ses yeux et vit:

Détails de l'exécution et des derniers moments de Louis Jenrel, exécuté à Besançon, le...

Le papier était déchiré. Au revers on lisait les deux premiers mots d'une ligne, c'étaient: Le premier pas.

"Qui a pu mettre ce papier !?" dit Julien. Pauvre malheureux, ajouta-t-il avec un soupir, son nom finit comme le mien..."et il froissa le papier.

En sortant, Julien crut voir du sang près du bûcheron, c'était de l'eau brûlante qu'on avait répandue: le reflet des rideaux rouges qui couvraient les fenêtres la faisait paraître du sang.

Enfin, Julien eut honte de sa terreur secrète.

"Serais-je un lâche? se dit-il, aux armes!"

Ce mot, si souvent répété dans les récits de batailles du vieux chirurgien, était horrible pour Julien. Il se leva et marcha rapidement vers la maison de M. de Rhal.

Malgré ses belles résolutions, dès qu'il l'aperçut n'importe pas de lui, il fut saisi d'une invincible timidité. La grille de fer était ouverte, elle lui semblait magnifique, il fallait entrer l'intérieur.

Julien n'était pas la seule personne dont le cœur fut troublé par son arrivée dans cette maison. L'extrême timidité de Mme de Rhal était d'concertée par l'idée de cet étranger, qui, d'après ses fonctions, allait se trouver constamment entre elle et ses enfants. Elle était accoutumée à avoir ses fils couchés dans sa chambre. Le matin, bien des larmes avaient coulé quand elle avait vu transporter leurs petits lits dans l'appartement destiné au précepteur. Ce fut en vain qu'elle demanda à son mari que le lit de Stanislas-Xavier, le plus jeune, fût reporté dans sa chambre.

La délicatesse de femme était poussée à un point excessif chez Mme de Rhal. Elle se faisait l'image la plus désagréable d'un être grossier et mal peigné, chargé de gronder ses enfants, uniquement parce qu'il savait le latin, un langage barbare pour lequel on fouetterait ses fils.

CHAPITRE VI

L'ENNUI

Non so più cosa son,
Cosa faccio.
MOZART: Figaro.

Avec la vivacité et la grâce qui lui étaient naturelles quand elle était loin des regards des hommes, Mme de Rhal sortait par la porte-fenêtre du salon qui donnait sur le jardin, quand elle aperçut près de la porte

d'entrée la figure d'un jeune paysan presque encore enfant, extrêmement pâle et qui venait de pleurer. Il était en chemise bien blanche, et avait sous le bras une veste fort propre de ratine violette.

Le teint de ce petit paysan était si blanc, ses yeux si doux, que l'esprit un peu romanesque de Mme de Rerval eut d'abord l'idée que ce pouvait être une jeune fille d'guise, qui venait demander quelque grâce à M. le maire. Elle eut pitié de cette pauvre créature, arrêta la porte d'entrée, et qui évidemment n'osait pas lever la main jusqu'à la sonnette. Mme de Rerval s'approcha, distraite un instant de l'amer chagrin que lui donnait l'arrivée du précepteur. Julien tourna vers la porte, ne la voyait pas s'avancer. Il tressaillit quand une voix douce lui dit tout près de l'oreille:

- Que voulez-vous ici, mon enfant?

Julien se tourna vivement, et frappa du regard si rempli de grâce de Mme de Rerval, il oublia une partie de sa timidité. Bientôt, oubliant sa beauté, il oublia tout, même ce qu'il venait faire. Mme de Rerval avait oublié sa question.

- Je viens pour être précepteur, madame, lui dit-il enfin, tout honteux de ses larmes qu'il essuyait de son mieux.

Mme de Rerval resta interdite; ils étaient fort près l'un de l'autre pour se regarder. Julien n'avait jamais vu un être aussi bien vu et surtout une femme avec un teint si éblouissant, lui parler d'un air doux. Mme de Rerval regardait les grosses larmes, qui s'étaient arrêtées sur les joues si pâles d'abord et maintenant si roses de ce jeune paysan. Bientôt elle se mit à rire, avec toute la gaieté folle d'une jeune fille; elle se moquait d'elle-même et ne pouvait se figurer tout son bonheur. Quoi, c'était l'heureux précepteur qu'elle s'était figuré comme un précepteur sale et mal vu, qui viendrait gronder et fouetter ses enfants!

- Quoi, monsieur, lui dit-elle enfin, vous savez le latin?

Ce mot de monsieur tonna si fort Julien qu'il réagit un instant.

- Oui, madame, dit-il timidement.

Mme de Rerval était si heureuse, qu'elle osa dire à Julien:

- Vous ne gronderez pas trop ces pauvres enfants?

- Moi, les gronder, dit Julien oubliant, et pourquoi?

- N'est-ce pas, monsieur, ajouta-t-elle après un petit silence et d'une voix dont chaque instant augmentait l'émotion, vous serez bon pour eux, vous me le promettez?

S'entendre appeler de nouveau monsieur, bien sûr, et par une dame si bien vue était au-dessus de toutes les prévisions de Julien: dans tous les chevaux en Espagne de sa jeunesse, il n'avait dit qu'aucune dame comme il faut ne daignerait lui parler que quand il aurait un bel uniforme. Mme de Rerval de son côté était complètement trompée par la beauté du teint, les grands yeux noirs de Julien et ses jolis cheveux qui frisaient plus qu'à l'ordinaire parce que pour se

rafraîchir il venait de plonger la tête dans le bassin de la fontaine publique. A sa grande joie elle trouvait l'air timide d'une jeune fille ?ce fatal précepteur, dont elle avait tant redouté pour ses enfants la dureté et le ton râbarbatif. Pour l'?me si paisible de Mme de R?hal, le contraste de ses craintes et de ce qu'elle voyait fut un grand ?v?nement. Enfin elle revint de sa surprise. Elle fut ?tonnée de se trouver ainsi ?la porte de sa maison avec ce jeune homme presque en chemise et si près de lui.

- Entrons, monsieur, lui dit-elle d'un air assez embarrassé?

De sa vie, une sensation purement agréable n'avait aussi profondément ?mu Mme de R?hal; jamais une apparition aussi gracieuse n'avait succédé ?des craintes plus inquiétantes. Ainsi ses jolis enfants, si soignés par elle, ne tomberaient pas dans les mains d'un prêtre sale et grognon. A peine entrée sous le vestibule, elle se retourna vers Julien qui la suivait timidement. Son air ?tonné, ?l'aspect d'une maison si belle, ?tait une grâce de plus aux yeux de Mme de R?hal. Elle ne pouvait en croire ses yeux, il lui semblait surtout que le précepteur devait avoir un habit noir.

- Mais est-il vrai, monsieur, lui dit-elle, en s'arrêtant encore, et craignant mortellement de se tromper, tant sa croyance la rendait heureuse, vous savez le latin?

Ces mots choquaient l'orgueil de Julien et dissipérent le charme dans lequel il vivait depuis un quart d'heure.

- Oui, madame, lui dit-il, en cherchant ?prendre un air froid, Je sais le latin aussi bien que M. le curé et m?me quelquefois il a la bonté de dire mieux que lui.

Mme de R?hal trouva que Julien avait l'air fort magnifique; il s'?tait arrêté deux pas d'elle. Elle s'approcha et lui dit ?mi-voix:

- N'est-ce pas, les premiers jours, vous ne donnerez pas le fouet ?mes enfants, m?me quand ils ne sauraient pas leurs leçons?

Ce ton si doux et presque suppliant d'une si belle dame fit tout ?coup oublier ?Julien ce qu'il devait ?sa réputation de latiniste. La figure de Mme de R?hal ?tait près de la sienne, il sentit le parfum des vêtements d'?une femme, chose si ?tonnante pour un pauvre paysan. Julien rougit extrêmement et dit avec un soupir, et d'une voix défaillante:

- Ne craignez rien, madame, je vous obéirai en tout.

Ce fut en ce moment seulement, quand son inquiétude pour ses enfants fut tout ?fait dissipée, que Mme de R?hal fut frappée de l'extrême beauté de Julien. La forme presque féminine de ses traits, et son air d'embarras, ne semblaient point ridicules ?une femme extrêmement timide elle-même. L'air même que l'on trouve communément nécessaire ?la beauté d'un homme lui eût fait peur.

- Quel âge avez-vous, monsieur? dit-elle ?Julien.

- Bientôt dix-neuf ans.

- Mon fils a ?n? a onze ans, reprit Mme de R?hal tout ?fait rassur?e, ce sera presque un camarade pour vous, vous lui parlerez raison. Une fois son p?re a voulu le battre; l'enfant a ?t? malade pendant toute une semaine, et cependant c'?tait un bien petit coup.

"Quelle diff?rence avec moi, pensa Julien. Hier encore mon p?re m'a battu. Que ces gens riches sont heureux!"

Mme de R?hal en ?tait d?j? ?saisir les moindres nuances de ce qui se passait dans l'?me du pr?cepteur; elle prit ce mouvement de tristesse pour de la timidit?, et voulut l'encourager.

- Quel est votre nom, monsieur? lui dit-elle, avec un accent et une gr?ce dont Julien sentit tout le charme, sans pouvoir s'en rendre compte.

- On m'appelle Julien Sorel, madame; je tremble en entrant pour la premi?re fois de ma vie dans une maison ?trang?re j'ai besoin de votre protection et que vous me pardonniez bien des choses les premiers jours. Je n'ai jamais ??au coll?ge, j'?tais trop pauvre; je n'ai jamais parl? ?d'autres hommes que mon cousin le chirurgien-major, membre de la L?gion d'honneur, et M. le cur?Ch?an. Il vous rendra bon t?moignage de moi. Mes fr?res m'ont toujours battu, ne les croyez pas s'ils vous disent du mal de moi, pardonnez mes fautes, madame, je n'aurai jamais mauvaise intention.

Julien se rassurait pendant ce long discours, il examinait Mme de R?hal. Tel est l'effet de la gr?ce parfaite quand elle est naturelle au caract?re, et que surtout l?personne qu'elle d?core ne songe pas ? avoir de la gr?ce; Julien, qui se connaissait fort bien en beaut? f?minine e?jur?dans cet instant qu'elle n'avait que vingt ans. Il eut sur-le-champ l'id?e hardie de lui baisser la main. Bient?t il eut peur de son id?e, un instant apr?s, il se dit: "Il y aurait de la l?chet??moi de ne pas ex?cuter une action qui peut m'?tre utile, et diminuer le m?pris que cette belle dame a probablement pour un pauvre ouvrier ? peine arrach??la scie. "Peut-?tre Julien fut-il un peu encourag?par ce mot de joli gar?on, que depuis six mois il entendait r?p?ter le dimanche par quelques jeunes filles. Pendant ces d?bats int?rieurs, Mme de R?hal lui adressait deux ou trois mots d'instruction sur la fa?on de d?biter avec les enfants. La violence que se faisait Julien le rendit de nouveau fort p?le; il dit, d'un air contraint:

- Jamais, madame, je ne battrai vos enfants; je le jure devant Dieu. Et en disant ces mots, il osa prendre la main de Mme de R?hal, et la porter ?ses l?vres. Elle fut ?tonn?e de ce geste, et par r?flexion choqu?e. Comme il faisait tr?s chaud, son bras ?tait tout ?fait nu sous son ch?le, et le mouvement de Julien, en portant la main ?ses l?vres, l'avait enti?rement d?couvert. Au bout de quelques instants, elle se gronda elle-m?me, il lui sembla qu'elle n'avait pas ?t?assez rapidement indign?e.

M. de R?hal qui avait entendu parler, sortit de son cabinet, du m?me air majestueux et paterne qu'il prenait lorsqu'il faisait des mariages ?la mairie, il dit ?Julien:

- Il est essentiel que je vous parle avant que les enfants ne vous

voient.

Il fit entrer Julien dans un cabinet et retint sa femme qui voulait les laisser seuls. La porte fermée, M. de Rhal s'assit avec gravité.

- M. le curé m'a dit que vous êtes un bon sujet, tout le monde vous traitera ici avec honneur, et si je suis content j'aiderai à vous faire par la suite un petit établissement. Je veux que vous ne voyiez plus ni parents ni amis, leur ton ne peut convenir à mes enfants. Voici trente-six francs pour le premier mois; mais j'exige votre parole de ne pas donner un sou de cet argent à votre père.

M. de Rhal était piqué contre le vieillard, qui, dans cette affaire, avait été plus fin que lui.

- Maintenant, monsieur, car d'après mes ordres tout le monde ici va vous appeler monsieur et vous sentirez l'avantage d'entrer dans une maison de gens comme il faut, maintenant, monsieur, il n'est pas convenable que les enfants vous voient en veste. Les domestiques l'ont-il aperçue? dit M. de Rhal à sa femme.

- Non, mon ami, répondit-elle, d'un air profondément pensif.

- Tant mieux. Mettez ceci, dit-il au jeune homme surpris, en lui donnant une redingote à lui. Allons maintenant chez M. Durand le marchand de draps.

Plus d'une heure après, quand M. de Rhal rentra avec le nouveau précepteur tout habillé de noir, il retrouva sa femme assise à la même place. Elle se sentit tranquillisée par la présence de Julien, en l'examinant elle oubliait d'en avoir peur. Julien ne songeait point à elle, malgré toute sa méfiance du destin et des hommes, son être dans ce moment n'était que celle d'un enfant; il lui semblait avoir vécu des années depuis l'instant où, trois heures auparavant, il était tremblant dans l'église. Il remarqua l'air glacé de Mme de Rhal, il comprit qu'elle était en colère de ce qu'il avait osé lui baisser la main. Mais le sentiment d'orgueil que lui donnait le contact d'habits si différents de ceux qu'il avait coutume de porter, le mettait tellement hors de lui-même, et il avait tant envie de cacher sa joie, que tous ses mouvements avaient quelque chose de brusque et de fou. Mme de Rhal le contemplait avec des yeux ronflés.

- De la gravité, monsieur, lui dit M. de Rhal, si vous voulez être respecté de mes enfants et de mes gens.

- Monsieur, répondit Julien, je suis gêné dans ces nouveaux habits; moi, pauvre paysan, je n'ai jamais porté que des vestes; j'irai, si vous le permettez, me renfermer dans ma chambre.

- Que te semble de cette nouvelle acquisition? dit M. de Rhal à sa femme.

Par un mouvement presque instinctif, et dont certainement elle ne se rendit pas compte, Mme de Rhal déguisa la vérité son mari.

- Je ne suis point aussi enchanté que vous de ce petit paysan, vos prévenances en feront un impudent que vous serez obligé de renvoyer

avant un mois.

- Eh bien! nous le renverrons, ce sera une centaine de francs qu'il pourra m'en co^ûter, et Verrières sera accoutumé à voir un précepteur aux enfants de M. de Rhal. Ce but n'est point rempli si je fusse laissé à Julien l'accoutrement d'un ouvrier. En le renvoyant, je retiendrai bien entendu l'habit noir complet que je viens de lever chez le drapier. Il ne lui restera que ce que je viens de trouver tout fait chez le tailleur, et dont je l'ai couvert.

L'heure que Julien passa dans sa chambre parut un instant à Mme de Rhal. Les enfants auxquels l'on avait annoncé le nouveau précepteur, accablaient leur mère de questions. Enfin Julien parut. C'était un autre homme. C'est à mal parler que de dire qu'il était grave; c'était la gravité incarnée. Il fut présent aux enfants, et leur parla d'un air qui tonna M. de Rhal lui-même.

- Je suis ici, messieurs, leur dit-il en finissant son allocution, pour vous apprendre le latin. Vous savez ce que c'est que de réciter une leçon. Voici la sainte Bible dit-il en leur montrant un petit volume in-32, relié en noir. C'est particulièrement l'histoire de Notre-Seigneur Jésus-Christ, c'est la partie qu'on appelle le Nouveau Testament. Je vous ferai souvent réciter des leçons faites-moi réciter la mienne.

Adolphe, l'aîné des enfants, avait pris le livre.

- Ouvrez-le au hasard, continua Julien, et dites-moi les trois premiers mots d'un alinéa. Je réciterai par cœur le livre sacré, règle de notre conduite à tous, jusqu'à ce que vous m'arrêtez.

Adolphe ouvrit le livre, lut deux mots, et Julien récita toute la page, avec la même facilité que s'il eût parlé français. M. de Rhal regardait sa femme d'un air de triomphe. Les enfants voyant l'étonnement de leurs parents, ouvraient de grandes yeux. Un domestique vint à la porte du salon, Julien continua de parler latin. Le domestique resta d'abord immobile, et disparut ensuite. Bientôt la femme de chambre de madame, et la cuisinière, arrivèrent près de la porte, alors Adolphe avait déjà ouvert le livre en huit endroits, et Julien récitait toujours avec la même facilité.

- Ah! mon Dieu! le joli petit précepteur, dit tout haut la cuisinière, bonne fille fort d'vote.

L'amour-propre de M. de Rhal était inquiet; loin de songer à examiner le précepteur, il était tout occupé à chercher dans sa mémoire quelques mots latins enfin, il put dire un vers d'Horace. Julien ne savait de latin que sa Bible. Il répondit en fronçant le sourcil:

- Le saint ministre auquel je me destine m'a demandé de lire un poème aussi profane.

M. de Rhal cita un assez grand nombre de vers d'Horace. Il expliqua à ses enfants ce que c'était qu'Horace; mais les enfants, frappés d'admiration, ne faisaient guère attention à ce qu'il disait. Ils regardaient Julien.

Les domestiques ?tant toujours ?la porte, Julien crut devoir prolonger l'?preuve:

- Il faut dit-il au plus jeune des enfants, que M. Stanislas-Xavier m'indique aussi un passade du livre saint.

Le petit Stanislas, tout fier, lut tant bien que mal le premier mot d'un alin?a, et Julien dit toute la page. Pour que rien ne manqu? au triomphe de M. de R?hal, comme Julien r?citait, entr?ent M. Valenod, le possesseur des beaux chevaux normands, et M. Charcot de Maugiron, sous-pr?fet de l'arrondissement. Cette sc?ne valut ?Julien le titre de monsieur; les domestiques eux-m?mes n'os?rent pas le lui refuser.

Le soir tout Verri?es afflua chez M. de R?hal pour voir la merveille. Julien r?pondait ?tous d'un air sombre qui tenait ?distance. Sa gloire s'?tendit si rapidement dans la ville, que peu de jours apr?s M. de R?hal, craignant qu'on ne le lui enlev?, lui proposa de signer un engagement de deux ans.

- Non, monsieur, r?pondit froidement Julien, si vous vouliez me renvoyer je serais oblig? de sortir. Un engagement qui me lie sans vous obliger ? rien n'est point ?gal, Je le refuse.

Julien sut si bien faire que moins d'un mois apr?s son arriv?e dans la maison, M. d?R?hal lui-m?me le respectait. Le cur? ?tant brouill? avec MM. de R?hal et Valenod, personne ne put trahir l'ancienne passion de Julien pour Napol?on, il n'en parlait qu'avec horreur..

CHAPITRE VII

LES AFFINIT?S ?LECTES

Ils ne savent toucher le coeur qu'en le froissant.
UN MODFRNE.

Les enfants l'adoraient, lui ne les aimait point; sa pens?e ?tait ailleurs. Tout ce que ces marmots pouvaient faire ne l'impatientait jamais. Froid, juste, impassible, et cependant aim?, parce que son arriv?e avait en quelque sorte chass? l'ennui de la maison, il fut un bon pr?cepteur. Pour lui, il n'?prouvait que haine et horreur pour la haute soci?t? o?il ?tait admis, ?la v?rit? au bas bout de la table ce qui explique peut-?tre la haine et l'horreur. Il y eut certains d?ners d'apparat o?il put ?grand-peine contenir sa haine pour tout ce qui l'environnait. Un jour de la Saint-Louis entre autres, M. Valenod tenait le de chez M. de R?hal, Julien fut sur le point de se trahir; il se sauva dans le jardin, sous pr?texte de voir les enfants. "Quels ?loges de la probit?, s'?cria-t-il! on dirait que c'est la seule vertu; et cependant quelle consid?ration, quel respect bas pour un homme qui ?videmment a doubl? et tripl? sa fortune, depuis qu'il administre le bien des pauvres! je parierais qu'il gagne m?me sur les fonds destin?s aux enfants trouv?s, ?ces pauvres, dont la mis?e est encore plus sacr?e que celle des autres! Ah! monstres! monstres! Et moi aussi, je

suis une sorte d'enfant trouv?, ha?de mon p?re, de mes fr?es, de toute ma famille."

Quelques jours avant la Saint-Louis, Julien, se promenant seul et disant son br?viaire dans un petit bois, qu'on appelle le Belv?d?re', et qui domine le Cours de la Fid?it?, avait cherch?en vain ? ?viter ses deux fr?es, qu'il voyait venir de loin par un sentier solitaire. La jalousie de ces ouvriers grossiers avait ??tellement provoqu?e par le bel habit noir, par l'air extr?mement propre de leur fr?e, par le m?pris sinc?e qu'il avait pour eux, qu'ils l'avaient battu au point de le laisser ?vanoui et tout sanglant. Mme de R?hal, se promenant avec M. Valenod et le sous-pr?et, arriva par hasard dans le petit bois; elle vit Julien ?tendu sur la terre et le crut mort. Son saisissement fut tel, qu'il donna de la jalousie ?M. Valenod.

Il prenait l'alarme trop t?t. Julien trouvait Mme de R?hal fort belle, mais il la ha?ssait ?cause de sa beaut?, c'?tait le premier ?cueil qui avait failli arr?ter sa fortune. Il lui parlait le moins possible afin de faire oublier le transport qui, le premier jour, l'avait port??lui baiser la main.

?isa, la femme de chambre de Mme de R?hal, n'avait pas manqu?de devenir amoureuse du jeune pr?cepteur; elle en parlait souvent ?sa ma?resse. L'amour de Mlle ?isa avait valu ?Julien la haine d'un des valets. Un jour, il entendit cet homme qui disait ??isa: "Vous ne voulez plus me parler, depuis que ce pr?cepteur crasseux est entr?dans la maison." Julien ne m?ritait pas cette injure; mais, par instinct de joli gar?on, il redoubla de soin pour sa personne. La haine de M. Valenod redoubla aussi. Il dit publiquement que tant de coquetterie ne convenait pas ?un jeune abb?. A la soutane pr?s c'?tait le costume que portait Julien.

Mme de R?hal remarqua qu'il parlait plus souvent que de coutume ?Mlle ?isa; elle apprit que ces entretiens ?taient caus?s par la p?nurie de la tr?s petite garde-robe de Julien. Il avait si peu de linge, qu'il ?tait oblig? de le faire laver fort souvent hors de la maison, et c'est pour ces petits soins qu'?isa lui ?tait utile. Cette extr?me pauvret?, qu'elle ne soup?onnait pas, toucha Mme de R?hal, elle eut envie de lui faire des cadeaux, mais elle n'osa pas; cette r?sistance int?rieure fut le premier sentiment p?nible que lui causa Julien. Jusque-l?le nom de Julien, et le sentiment d'une joie pure et tout intellectuelle, ?taient synonymes pour elle. Tourment?e par l'id?e de la pauvret?de Julien, Mme de R?hal parla ?son mari de lui faire un cadeau de linge:

- Quelle duperie! r?pondit-il. Quoi! faire des cadeaux ?un homme dont nous sommes parfaitement contents, et qui nous sert bien? cc serait dans le cas o?il se n?gligerait qu'il faudrait stimuler son z?e.

Mme de R?hal fut humili?e de cette mani?e de voir; elle ne l'e?t pas remarqu?e avant l'arriv?e de Julien. Elle ne voyait jamais l'extr?me propret?de la mise d'ailleurs fort simple du jeune abb?, sans se dire: "Ce pauvre gar?on, comment peut-il faire?"

Peu ?peu, elle eut piti?de tout ce qui manquait ?Julien, au lieu d'en ?tre choqu?e.

Mme de R?hal ?tait une de ces femmes de province, que l'on peut tr?s

bien prendre pour des sottes pendant les quinze premiers jours qu'on les voit. Elle n'avait aucune expérience de la vie, et ne se souciait pas de parler. Douce d'une dame d'élite et d'aimante, cet instinct de bonheur naturel ?tous les ?tres faisait que, la plupart du temps, elle ne donnait aucune attention aux actions des personnages grossiers, au milieu desquels le hasard l'avait jet?e.

On l'e?t remarqu?e pour le naturel et la vivacit?d'esprit, si elle e?t re?u la moindre ?ducation. Mais en sa qualit?d'h?ritier, elle avait ??lev?e chez des religieuses adoratrices passionn?es du Sacr?Coeur de J?sus, et anim?es d'une haine violente pour les Fran?ais ennemis des j?suites. Mme de R?hal s'?tait trouv?e assez de sens pour oublier bient?t, comme absurde, tout ce qu'elle avait appris au couvent; mais elle ne mit rien ?la place, et finit par ne rien savoir. Les flatteries pr?coces dont elle avait ??l'objet, en sa qualit?d'h?ritier d'une grande fortune, et un penchant d?cid??la d?votion passionn?e, lui avaient donn?une mani?re de vivre tout int?rieure. Avec l'apparence de la condescendance la plus parfaite, et d'une abn?gation de volont?, que les maris de Verri?res citaient en exemple ?leurs femmes, et qui faisait l'orgueil de M. de R?hal, la conduite habituelle de son ?me ?tait en effet le r?sultat de l'humeur la plus alti?re. Telle princesse, cit?e ?cause de son orgueil, pr?te infiniment plus d'attention ?ce que ses gentilshommes font autour d'elle, que cette femme si douce, si modeste en apparence, n'en donnait ?tout ce que disait ou faisait son mari. Jusqu'?l'arriv?e de Julien, elle n'avait r?ellement eu d'attention que pour ses enfants. Leurs petites maladies, leurs douleurs, leurs petites joies, occupaient toute la sensibilit?de cette ?me, qui, de la vie, n'avait ador?que Dieu, quand elle ?tait au Sacr?Coeur de Besan?on.

Sans qu'elle daign? le dire ?personne, un acc?s de fi?re d'un de ses fils la mettait presque dans le m?me ?tat que si l'enfant e?t ??mort. Un ?clat de rire grossier, un haussement d'?paules, accompagn?de quelque maxime triviale sur la folie des femmes, avaient constamment accueilli les confidences de ce genre de chagrins, que le besoin d'?panchement l'avait port?e ?faire ?son mari, dans les premi?res ann?es de leur mariage. Ces sortes de plaisanteries, quand surtout elles portaient sur les maladies de ses enfants, retournaient le poignard dans le coeur de Mme de R?hal. Voil?ce qu'elle trouva au milieu des flatteries empress?es et milleuses du couvent j?suitique o?elle avait pass?sa jeunesse. Son ?ducation fut faite par la douleur. Trop fi?e pour parler de ce genre de chagrins, m?me ?son amie Mme Derville, elle se figura que tous les hommes ?taient comme son mari, M. Valenod et le sous-pr?fet Charcot de Maugiron. La grossi?ret? et la plus brutale insensibilit??tout ce qui n'?tait pas int?r?t d'argent, de pr?eance ou de croix; la haine aveugle pour tout raisonnement qui les contrariait, lui parurent des choses naturelles ?ce sexe, comme porter des bottes et un chapeau de feutre.

Apr?s de longues ann?es, Mme de R?hal n'?tait pas encore accoutum?e ? ces gens ?argent au milieu desquels il fallait vivre.

De l?le succ?s du petit paysan Julien. Elle trouva des jouissances douces, et toutes brillantes du charme de la nouveaut?, dans la sympathie de cette ?me noble et fi?e. Mme de R?hal lui eut bient?t pardonn?son ignorance extr?me qui ?tait une gr?ce de plus, et la rudesse de ses fa?ons qu'elle parvint ?corriger. Elle trouva qu'il

valait la peine de l'écouter, même quand on parlait des choses les plus communes, même quand il s'agissait d'un pauvre chien ?cras?, comme il traversait la rue, par la charrette d'un paysan allant au trot. Le spectacle de cette douleur donnait son gros rire ?son mari, tandis qu'elle voyait se contracter les beaux sourcils noirs et si bien arqu?s de Julien. La g?n?rosit?, la noblesse d'?me, l'humanit? lui sembl?rent peu ?peu n'exister que chez ce jeune abb?. Elle eut pour lui seul toute la sympathie et même l'admiration que ces vertus excitaient chez les ?mes bien n?es.

A Paris, la position de Julien envers Mme de R?hal e? ??bien vite simplifi?e; mais ?Paris, l'amour est fils des romans. Le jeune pr?cepteur et sa timide ma?resse

auraient retrouvé dans trois ou quatre romans et jusque dans les couplets du Gymnase, l'?claircissement de leur position. Les romans leur auraient trac? le r?le ?jouer, montré le mod?le ?imiter, et ce mod?le, t?t ou tard, et quoique sans nul plaisir, et peut-?tre en rechignant, la vanit?e ? forc? Julien ? le suivre.

Dans une petite ville de l'Aveyron ou des Pyr?nes, le moindre incident e? ??rendu d?cisif par le feu du climat. Sous nos cieux plus sombres un jeune homme pauvre, et qui n'est qu'ambitieux parce que la d?licatesse de son coeur lui fait un besoin de quelques-unes des jouissances que donne l'argent, voit tous les jours une femme de trente ans sinc?rement sage, occup?e de ses enfants, et qui ne prend nullement dans les romans des exemples de conduite. Tout va lentement, tout se fait peu ?peu dans les provinces, il y a plus de naturel.

Souvent, en songeant ?la pauvret? du jeune pr?cepteur, Mme de R?hal ?ait attendrie jusqu'aux larmes. Julien la surprit un jour, pleurant tout ?fait.

- Eh, madame, vous serait-il arrivé quelque malheur!

- Non, mon ami, lui répondit-elle; appelez les enfants, allons nous promener.

Elle prit son bras et s'appuya d'une fa?on qui parut singuli?e ? Julien. C'?ait pour la premi?re fois qu'elle l'avait appell? mon ami.

Vers la fin de la promenade, Julien remarqua qu'elle rougissait beaucoup. Elle ralentit le pas.

- On vous aura racont?, dit-elle sans le regarder, que je suis l'unique h?iti?e d'une tante fort riche qui habite Besan?on. Elle me comble de pr?sent... Mes fils font des progr?s... si ?tonnantes... que je voudrais vous prier d'accepter un petit pr?sent, comme marque de ma reconnaissance. Il ne s'agit que de quelques louis pour vous faire du linge. Mais... ajouta-t-elle en rougissant encore plus, et elle cessa de parler.

- Quoi, madame? dit Julien.

- Il serait inutile, continua-t-elle en baissant la t?te, de parler de ceci ?mon mari.

- Je suis petit, madame mais je ne suis pas bas, reprit Julien en s'arrêtant, les yeux brillants de col?e, et se relevant de toute sa hauteur, c'est ?quoi vous n'avez pas assez r?i?chi. Je serais moins qu'un valet, si je me mettais dans le cas de cacher ?M. de R?hal quoi que ce soit de relatif ?mon argent.

Mme de R?hal ?ait atterr?e.

- M. le maire, continua Julien, m'a remis cinq fois trente-six francs depuis que j'habite sa maison; je suis pr?t ?montrer mon livre de d?penses ?M. de R?hal et ?qui que ce soit, m?me ?M. Valenod qui me hait.

A la suite de cette sortie, Mme de R?hal ?ait rest?e p?le et tremblante, et la promenade se termina sans que ni l'un ni l'autre p? trouver un pr?texte pour renouer le dialogue. L'amour pour Mme de R?hal devint de plus en plus impossible dans le coeur orgueilleux de Julien; quant ?elle, elle le respecta elle l'admir?e, elle en avait t?grond?e. Sous pr?texte d?r?parer l'humiliation involontaire qu'elle lui avait caus?e, elle se permit les soins les plus tendres. La nouveaut?e de ces mani?res fit pendant huit jours le bonheur de Mme de R?hal. Leur effet fut d'apaiser en partie la col?e de Julien; il ?ait loin d'y voir rien qui p?t ressembler ?un go?t personnel.

- Voil?, se disait-il, comme sont ces gens riches, ils humilient et croient ensuite pouvoir tout r?parer, par quelques singeries!

Le coeur de Mme de R?hal ?ait trop plein, et encore trop innocent, pour que, malgr?se s'r?solutions ?cet ?gard, elle ne racont?t pas ?son mari l'offre qu'elle avait faite ?Julien, et la fa?on dont elle avait t?repouss?e.

- Comment, reprit M. de R?hal vivement piqu?, avez-vous pu tol?rer un refus de la part d'un domestique?

Et comme Mme de R?hal se r?criait sur ce mot:

- Je parle, madame, comme feu M. le prince de Cond?, pr?sentant ses chambellans ?sa nouvelle ?pouse: "Tous ces gens-l?, lui dit-il sont nos domestiques. "Je vous ai lu ce passage des M?moires de Besenval, essentiel pour les pr?s?ances. Tout ce qui n'est pas gentilhomme, qui vit chez vous et re?oit un salaire, est votre domestique. Je vais dire deux mots ?ce monsieur Julien, et lui donner cent francs.

- Ah! mon ami, dit Mme de R?hal tremblante, que ce ne soit pas du moins devant les domestiques!

- Oui, ils pourraient ?tre jaloux et avec raison, dit son mari, en s'?loignant et pensant ?la quotit?de la somme.

Mme de R?hal tomba sur une chaise, presque ?vanouie de douleur. Il va humilier Julien, et par ma faute! Elle eut horreur de son mari et se cacha la figure avec les mains. Elle se promit bien de ne jamais faire de confidences.

Lorsqu'elle revit Julien, elle ?ait toute tremblante, sa poitrine ?ait tellement contract?e qu'elle ne put parvenir ?prononcer la moindre

parole. Dans son embarras elle lui prit les mains qu'elle serra.

- Eh bien, mon ami, lui dit-elle enfin, ?es-vous content de mon mari?

- Comment ne le serais-je pas? r?pondit Julien avec un sourire amer; il m'a donn?cent francs.

Mme de R?hal le regarda comme incertaine.

- Donnez-moi le bras, dit-elle enfin avec un accent de courage que Julien ne lui avait jamais vu.

Elle osa aller jusque chez le libraire de Verri?res, malgr?son affreuse r?putation de lib?ralisme'. L?, elle choisit pour dix louis de livres qu'elle donna ?ses fils. Mais ces livres ?taient ceux qu'elle savait que Julien d?sirait. Elle exigea que l?, dans la boutique du libraire, chacun des enfants ?criv?t son nom sur les livres qui lui ?taient ?chus en partage. Pendant que Mme de R?hal ?tait heureuse de la sorte de r?paration qu'elle avait l'audace de faire ?Julien, celui-ci ?tait ?tonn?de la quantit?de livres qu'il apercevait chez le libraire. Jamais il n'avait os?entrer en un lieu aussi profane; son coeur palpitait. Loin de songer ?deviner ce qui se passait dans le coeur de Mme de R?hal, il r?vait profond?ment au moyen qu'il y aurait, pour un jeune ?tudiant en th?ologie, de se procurer quelques-uns de ces livres. Enfin il eut l'id?e qu'il serait possible, avec de l'adresse, de persuader ?M. de R?hal qu'il fallait donner pour sujet de th?me ?ses fils l'histoire des gentilshommes c?bres n?s dans la province. Apres un mois de soins, Julien vit r?ussir cette id?e, et ?un tel point, que, quelque temps apr?s, il osa hasarder, en parlant ?M. de R?hal, la mention d'une action bien autrement p?nible pour le noble maire, il s'agissait de contribuer ?la fortune d'un lib?ral, en prenant un abonnement chez le libraire. M. de R?hal convenait bien qu'il ?tait sage de donner ?son fils a?n?l'id?e de visu de plusieurs ouvrages qu'il entendrait mentionner dans la conversation, lorsqu'il serait ?l'?cole militaire, mais Julien voyait M. le maire s'obstiner ?ne pas aller plus loin. Il soup?onnait une raison secr?te, mais ne pouvait la deviner.

- Je pensais, monsieur, lui dit-il un jour, qu'il y aurait une haute inconvenance ?ce que le nom d'un bon gentilhomme tel qu'un R?hal par? sur le sale registre du libraire.

Le front de M. de R?hal s'?claircit.

- Ce serait aussi une bien mauvaise note, continua Julien, d'un ton plus humble, pour un pauvre ?tudiant en th?ologie, si l'on pouvait un jour d?couvrir que son nom a ??sur le registre d'un libraire loueur de livres. Les lib?raux pourraient m'accuser d'avoir demand?les livres les plus inf?mes; qui sait m?me s'ils n'iraient pas jusqu'? ?crire apr?s mon nom les titres de ces livres pervers.

Mais Julien s'?loignait de la trace. Il voyait la physionomie du maire reprendre l'expression de l'embarras et de l'humeur. Julien se tut. "Je tiens mon homme", se dit-il.

Quelques jours apr?s, l'a?n?des enfants interrogent Julien sur un livre annonc?dans la Quotidienne, en pr?sence de M. de R?hal:

- Pour éviter tout sujet de triomphe au parti jacobin dit le jeune précepteur, et cependant me donner les moyens de répondre à M. Adolphe, on pourrait faire prendre un abonnement chez le libraire par le dernier de vos gens.

- Voilà une idée qui n'est pas mal, dit M. de Rerval évidemment fort joyeux.

- Toutefois il faudrait spécifier, dit Julien, de cet air grave et presque malheureux qui va si bien à de certaines gens, quand ils voient le succès des affaires qu'ils ont le plus longtemps désirées, il faudrait spécifier que le domestique ne pourra prendre aucun roman. Une fois dans la maison, ces livres dangereux pourraient corrompre les filles de madame, et le domestique lui-même.

- Vous oubliez les pamphlets politiques, ajouta M. de Rerval, d'un air hautain. Il voulait cacher l'admiration que lui donnait le savant mezzo-terminé inventé par le précepteur de ses enfants.

La vie de Julien se composait ainsi d'une suite de petites négociations, et leur succès l'occupait beaucoup plus que le sentiment de prudence marquée qu'il n'en tenait qu'à lui de lire dans le cœur de Mme de Rerval.

La position morale où il avait à toute sa vie se renouvelait chez M. le maire de Verrières. Là, comme à la scierie de son père, il respirait profondément les gens avec qui il vivait, et en était heureux. Il voyait chaque jour dans les récits faits par le sous-préfet, par M. Valenod, par les autres amis de la maison, l'occasion de choses qui venaient de se passer sous leurs yeux, combien leurs idées ressemblaient peu à la réalité. Une action lui semblait-elle admirable? c'était celle-là précisément qui attirait le blâme des gens qui l'environnaient. Sa réplique intérieure était toujours: "Quels monstres ou quels sots!" Le plaisant, avec tant d'orgueil, c'est que souvent il ne comprenait absolument rien à ce dont on parlait.

De la vie, il n'avait parlé avec sincérité qu'au vieux chirurgien-major; le peu d'idées qu'il avait étaient relatives aux campagnes de Bonaparte en Italie, ou à la chirurgie. Son jeune courage se plaisait au récit circonstancié des opérations les plus douloureuses; il se disait: "Je n'aurais pas sourcillé!"

La première fois que Mme de Rerval essaya avec lui une conversation étrange à l'éducation des enfants, il se mit à parler d'opérations chirurgicales; elle plia et le pria de cesser.

Julien ne savait rien au-delà. Ainsi, passant sa vie avec Mme de Rerval, le silence le plus singulier s'établissait entre eux dès qu'ils étaient seuls. Dans le salon, quelle que fut l'humilité de son maintien, elle trouvait dans ses yeux un air de supériorité intellectuelle envers tout ce qui venait chez elle. Se trouvait-elle seule un instant avec lui, elle le voyait visiblement embarrassé. Elle en était inquiète, car son instinct de femme lui faisait comprendre que cet embarras n'était nullement tendre.

D'après je ne sais quelle idée prise dans quelque récit de la bonne société, telle que l'avait vue le vieux chirurgien-major, dès qu'on se taisait dans un lieu où il se trouvait avec une femme, Julien se sentait

humilié comme si ce silence était son tort particulier. Cette sensation était cent fois plus pénible dans le tâche-tâche. Son imagination remplie des notions les plus exagérées, les plus espagnoles, sur ce qu'un homme doit dire quand il est seul avec une femme, ne lui offrait dans son trouble que des idées inadmissibles. Son âme était dans les nues, et cependant il ne pouvait sortir du silence le plus humiliant. Ainsi son air s'volté, pendant ses longues promenades avec Mme de Rhal et les enfants, était augmenté par les souffrances les plus cruelles. Il se mordisait horriblement. Si par malheur il se faisait parler, il lui arrivait de dire les choses les plus ridicules. Pour comble de misère, il voyait et s'exagérait son absurdité, mais ce qu'il ne voyait pas, c'était l'expression de ses yeux; ils étaient si beaux et annonçaient une âme si ardente, que, semblables aux bons acteurs, ils donnaient quelquefois un sens charmant à ce qui n'en avait pas. Mme de Rhal remarqua que, seul avec elle, il n'arrivait jamais à dire quelque chose de bien que lorsque, distrait par quelque rire imprvu, il ne songeait pas à bien tourner un compliment. Comme les amis de la maison ne la gagnaient pas en lui présentant des idées nouvelles et brillantes, elle jouissait avec d'aires des clairs d'esprit de Julien.

Depuis la chute de Napoléon, toute apparence de galanterie est soudainement bannie des moeurs de la province. On a peur d'être destitué. Les fripons cherchent un appui dans la congrégation; et l'hypocrisie a fait les plus beaux progrès même dans les classes libérales. L'ennui redouble. Il ne reste d'autre plaisir que la lecture et l'agriculture.

Mme de Rhal, riche héritière d'une tante dévote mariée à seize ans à un bon gentilhomme, n'avait de sa vie prouvé rien qui ressemblât le moins du monde à l'amour. Ce n'était guère que son confesseur, le bon curé Chaban, qui lui avait parlé de l'amour, propos des poursuites de M. Valenod, et il lui en avait fait une image si dégoûtante, que ce mot ne lui représentait que l'idée du libertinage le plus abject. Elle regardait comme une exception, ou même comme tout à fait hors de nature, l'amour tel qu'elle l'avait trouvé dans le très petit nombre de romans que le hasard avait mis sous ses yeux. Grâce à cette ignorance, Mme de Rhal, parfaitement heureuse, occupée sans cesse de Julien, était loin de se faire le plus petit reproche.

CHAPITRE VIII

PETITS VÉNEMENTS

Then there were sighs, the deeper for suppression,
And stolen glances, sweeter for the theft,
And burning blushes, though for no transgression.
Don Juan C. 1 et 74.

L'anglique douceur que Mme de Rhal devait à son caractère et à son bonheur actuel n'était un peu altérée que quand elle venait à songer à sa femme de chambre Elisa. Cette fille fit un hâtage, alla se confesser au curé Chaban et lui avoua le projet d'épouser Julien. Le curé eut une véritable joie du bonheur de son ami, mais sa surprise fut extrême, quand Julien lui dit d'un air résolu que l'offre de Mlle Isa

ne pouvait lui convenir.

- Prenez garde, mon enfant, ?ce qui se passe dans votre coeur, dit le cur?fron?ant le sourcil; je vous f?licite de votre vocation, si c'est ? elle seule que vous devez le m?pris d'une fortune plus que suffisante. Il y a cinquante-six ans sonn?s que je suis cur?de Verri?es, et cependant, suivant toute apparence' je vais ?tre destitu?. Ceci m'afflige, et toutefois j ai huit cents livres de rente. Je vous fais part de ce d?tail afin que vous ne vous fassiez pas d'illusions sur ce qui vous attend dans l'?tat de pr?tre. Si vous songez ?faire la cour aux hommes qui ont la puissance, votre perte ?ternelle est assur?e. Vous pourrez faire fortune, mais il faudra nuire aux mis?ables, flatter le sous-pr?fet, le maire, l'homme consid?ré et servir ses passions: cette conduite, qui dans le monde s'appelle savoir vivre, peut, pour un la?c, n'?tre pas absolument incompatible avec le salut, mais, dans notre ?tat, il faut opter il s'agit de faire fortune dans ce monde ou dans l'autre, il n'y a pas de milieu. Allez, mon cher ami, r?fl?chissez, et revenez dans trois jours me rendre une r?ponse d?finitive. J'entrevois avec peine, au fond de votre caract?e, une ardeur sombre qui ne m'annonce pas la mod?ration et la parfaite abn?gation des avantages terrestres n?cessaires ?un pr?tre; j'augure bien de votre esprit; mais, permettez-moi de vous le dire, ajouta le bon cur?, les larmes aux yeux, dans l'?tat de pr?tre, je tremblerai pour votre salut.

Julien avait honte de son ?motion, pour la premi?re fois de sa vie, il se voyait aim?, il pleurait avec d?lices et alla cacher ses larmes dans les grands bois au-dessus de Verri?es.

"Pourquoi l'?tat o?je me trouve? se dit-il enfin; je sens que je donnerais cent fois ma vie pour ce bon cur? Ch?an et cependant il vient de me prouver que je ne suis qu'un sot. C'est lui surtout qu'il m'importe de tromper, et il me devine. Cette ardeur secr?te dont il me parle, c'est mon projet de faire fortune. Il me croit indigne d'?tre pr?tre, et cela pr?cis?ment quand je me figurais que le sacrifice de cinquante louis de rentes allait lui donner la plus haute id?e de ma pi?t? et de ma vocation.

"A l'avenir, continua Julien, je ne compterai que sur les parties de mon caract?e que j'aurai ?prouv?es. Qui m'e?t dit que je trouverais du plaisir ?r?pandre des larmes! que j'aimerais celui qui me prouve que je ne suis qu'un sot!"

Trois jours apr?s, Julien avait trouv? le pr?texte dont il e?t d?se munir d?s le premier jour; ce pr?texte ?tait une calomnie, mais qu'importe? Il avoua au cur?, avec beaucoup d'h?sitation, qu'une raison qu'il ne pouvait lui expliquer parce qu'elle nuisait ?un tiers, l'avait d?tourne? tout d'abord de l'union projet?e. C'?tait accuser la conduite d?isa. M. Ch?an trouva dans ses mani?res un certain feu tout mondain, bien diff?rent de celui qui e?t d?animer un jeune l?vite.

- Mon ami, lui dit-il encore, soyez un bon bourgeois de campagne, estimable et instruit, plut? qu'un pr?tre sans vocation.

Julien r?pondit ?ces nouvelles remontrances, fort bien, quant aux paroles: il trouvait les mots qu'e?t employ?s un jeune s?minariste fervent; mais le ton dont il les pronon?ait, mais le feu mal cach? qui ?clatait dans ses yeux alarmaient M. Ch?an.

Il ne faut pas trop mal augurer de Julien; il inventait correctement les paroles d'une hypocrisie cauteleuse et prudente. Ce n'est pas mal ?son ?ge. Quant au ton et aux gestes, il vivait avec des campagnards, il avait ??priv?de la vue des grands mod?es. Par la suite, ?peine lui eut-il ??d?onn?d'approcher de ces messieurs, qu'il fut admirable pour les gestes comme pour les paroles.

Mme de R?hal fut ?tonn?e que la nouvelle fortune de sa femme de chambre ne rend?t pas cette fille plus heureuse; elle la voyait aller sans cesse chez le cur?, et en revenir les larmes aux yeux; enfin Elisa lui parla de son mariage.

Mme de R?hal se crut malade; une sorte de fi?vre l'emp?chait de trouver le sommeil; elle ne vivait que lorsqu'elle avait sous les yeux sa femme de chambre ou Julien. Elle ne pouvait penser qu'?eux et au bonheur qu'ils trouveraient dans leur m?nage. La pauvret?de cette petite maison o?l'on devrait vivre avec cinquante louis de rentes, se peignait ?elle sous des couleurs ravissantes. Julien pourrait tr?s bien se faire avocat ?Bray, la sous-pr?fecture ?deux lieues de Verri?res; dans ce cas elle le verrait quelquefois.

Mme de R?hal crut sinc?rement qu'elle allait devenir folle; elle le dit ?son mari, et enfin tomba malade. Le soir m?me, comme sa femme de chambre la servait, elle remarqua que cette fille pleurait. Elle abhorrait ?isa dans ce moment, et venait de la brusquer, elle lui en demanda pardon. Les larmes d'?isa redoubl?ent; elle lui dit que si sa ma?resse le lui permettait, elle lui conterait tout son malheur.

- Dites r?pondit Mme de R?hal.

- Eh bien, madame, il me refuse; des m?chants lui auront dit du mal de moi, il les croit.

- Qui vous refuse? dit Mme de R?hal respirant ?peine.

- Eh qui, madame, si ce n'est M. Julien? r?pliqua la femme de chambre, en sanglotant. M. le cur?n'a pu vaincre sa r?sistance; car M. le cur? trouve qu'il ne doit pas refuser une honn?te fille, sous pr?texte qu'elle a ??femme de chambre. Apr?s tout, le p?re de M. Julien n'est autre chose qu'un charpentier; lui-m?me comment gagnait-il sa vie avant d'?tre chez madame?

Mme de R?hal n'?coutait plus, l'exc?s du bonheur lui avait presque ?? l'usage de la raison. Elle se fit r?p?ter plusieurs fois l'assurance que Julien avait refus?d'une fa?on positive, et qui ne permettait plus de revenir ?une r?solution plus sage.

- Je veux tenter un dernier effort, dit-elle ?sa femme de chambre, je parlerai ?M. Julien.

Le lendemain apr?s le d?jeuner, Mme de R?hal se donna la d?acieuse volupt?de plaider la cause de sa rivale, et de voir la main et la fortune d'?isa refus?es constamment pendant une heure.

Peu ?peu Julien sortit de ses r?ponses compass?es, et finit par r?pondre avec esprit aux sages repr?sentations de Mme de R?hal. Elle ne

put r?sisiter au torrent de bonheur qui inondait son ?me apr?s tant de jours de d?sespoir. Elle se trouva mal tout ?fait. Quand elle fut remise et bien ?tablie dans sa chambre, elle renvoya tout le monde. Elle ?tait profond?ment ?tonn?e.

"Aurais-je de l'amour pour Julien?" se dit-elle enfin.

Cette d?couverte, qui dans tout autre moment l'aurait plong?e dans les remords et dans une agitation profonde ne fut pour elle qu'un spectacle singulier, mais comme indiff?rent. Son ?me, ?puis?e par tout ce qu'elle venait d'?prouver, n'avait plus de sensibilit?au service des passions.

Mme de R?hal voulut travailler, et tomba dans un profond sommeil, quand elle se r?veilla elle ne s'effraya pas autant qu'elle l'aurait d?. Elle ?tait trop heureuse pour pouvoir prendre en mal quelque chose. Na?ve et innocente, jamais cette bonne provinciale n'avait tortur?son ?me, pour t?cher d'en arracher un peu de sensibilit??quelque nouvelle nuance de sentiment ou de malheur. Enti?rement absorb?e, avant l'arriv?e de Julien, par cette masse de travail qui, loin de Paris, est le lot d'une bonne m?re de famille, Mme de R?hal pensait aux passions, comme nous pensons ?la loterie: duperie certaine et bonheur cherch?par les fous.

La cloche du d?ner sonna; Mme de R?hal rougit beaucoup quand elle entendit la voix de Julien, qui amenait les enfants. Un peu adroite depuis qu'elle aimait, pour expliquer sa rougeur, elle se plaignit d'un affreux mal de t?te.

- Voil?comme sont toutes les femmes, lui r?pondit M. de R?hal, avec un gros rire. Il y a toujours quelque chose ?raccorder ?ces machines-l?!

Quoique accoutum?e ?ce genre d'esprit, ce ton de voix choqua Mme de R?hal. Pour se distraire, elle regarda la physionomie de Julien, il e?t ??l'homme le plus laid, que dans cet instant il lui e?t plu.

Attentif ?copier les allures des gens de coeur, d?s les premiers beaux jours du printemps, M. de R?hal s'?tablit ?Vergy, c'est le village rendu c?bre par l'aventure tragique de Gabrielle'. A quelques centaines de pas des ruines si pittoresques de l'anciens ?glise gothique, M. de R?hal poss?de un vieux ch?teau avec ses quatre tours, et un jardin dessin?comme celui des Tuilleries, avec force bordures de bois et all?es de marronniers taill?s deux fois par an. Un champ voisin, plant?de pommiers servait de promenade. Huit ou dix noyers magnifiques ?taient au bout du verger; leur feuillage immense s'?levait peut-?tre ? quatre-vingts pieds de hauteur.

"Chacun de ces maudits noyers, disait M. de R?hal quand sa femme les admirait me co?te la r?colte d'un demi-arpent, le bl?ne peut venir sous leur ombre."

La vue d?la campagne sembla nouvelle ?Mme de R?hal, son admiration allait jusqu'aux transports. Le sentiment dont elle ?tait anim?e lui donnait de l'esprit et de la r?solution. D?s le surlendemain de l'arriv?e ?Vergy M. de R?hal ?tant retourn??la ville, pour les affair?s de la mairie, Mme de R?hal prit des ouvriers ?ses frais. Julien lui avait donn?l'id?e d'un petit chemin sabl?, qui circulerait dans le verger et sous les grands noyers, et permettrait aux enfants de

se promener d's le matin, sans que leurs souliers fussent mouill's par la ros'e. Cette id'e fut mise ?ex?cution, moins de vingt-quatre heures apr's avoir ??con?ue. Mme de R?hal passa toute la journ?e gaiement avec Julien ?diriger les ouvriers.

Lorsque le maire de Verri?es revint de la ville, il fut bien surpris de trouver l'all?e faite. Son arriv?e surprit aussi Mme de R?hal; elle avait oubli?son existence. Pendant deux mois, il parla avec humeur de la hardiesse qu'on avait eue de faire, sans le consulter, une r?paration aussi importante; mais Mme de R?hal l'avait ex?cut?e ?ses frais, ce qui le consolait un peu.

Elle passait ses journ?es ?courir avec ses enfants dans le verger, et ? faire la chasse aux papillons. On avait construit de grands capuchons de gaze claire, avec lesquels on prenait les pauvres l?pidopt?es. C'est le nom barbare que Julien apprenait ?Mme de R?hal. Car elle avait fait venir de Besan?on le bel ouvrage de M. Godart; et Julien lui racontait les moeurs singuli?res de ces insectes.

On les piquait sans piti?avec des ?pingles dans un grand cadre de carton arrang?aussi par Julien.

Il y eut enfin entre Mme de R?hal et Julien un sujet de conversation, il ne fut plus expos??l'affreux supplice que lui donnaient les moments de silence.

Ils se parlaient sans cesse, et avec un int?? extr?me quoique toujours de choses fort innocentes. Cette vie active, occup?e et gaie, ?tait du go?t de tout le monde, except?de Mlle ?isa, qui se trouvait exc?d?e de travail. "Jamais dans le carnaval, disait-elle, quand il y a bal ? Verri?es, madame ne s'est donn?tant de soins pour sa toilette; elle change de robes deux ou trois fois par Jour."

Comme notre intention est de ne flatter personne, nous ne nierons point que Mme de R?hal, qui avait une peau superbe, ne se f?t arranger des robes qui laissaient les bras et la poitrine fort d?couverts. Elle ?tait tr?s bien faite, et cette mani?re de se mettre lui allait ?ravir.

- Jamais vous n'avez ??si jeune, madame, lui disaient ses amis de Verri?es qui venaient d?her ?Vergy. (C'est une fa?on de parler du pays.)

Une chose singuli?re qui trouvera peu de croyance parmi nous, c'?tait sans intention directe que Mme de R?hal se livrait ?tant de soins. Elle y trouvait du plaisir; et, sans y songer autrement, tout le temps qu'elle ne passait pas ?la chasse aux papillons avec les enfants et Julien, elle travaillait avec ?isa ?b?tir des robes. Sa seule course ? Verri?es fut caus?e par l'envie d'acheter de nouvelles robes d'?? qu'on venait d'apporter de Mulhouse.

Elle ramena ?Vergy une jeune femme de ses parentes. Depuis son mariage, Mme de R?hal s'?tait li?e insensiblement avec Mme Derville qui autrefois avait ??sa compagne au Sacr?Coeur'.

Mme Derville riait beaucoup de ce qu'elle appelait les id?es folles de sa cousine: seule, jamais je n'y penserais, disait-elle. Ces id?es impr?vues qu'on e?t appell?es saillies ?Paris, Mme de R?hal en avait

honte comme d'une sottise, quand elle ?ait avec son mari; mais la pr?se de Mme Derville lui donnait du courage. Elle lui disait d'abord ses pens?es d'une voix timide; quand ces dames ?aient longtemps seules, l'esprit de Mme de R?hal s'animait, et une longue matin?e solitaire passait comme un instant et laissait les deux amies fort gaies. A ce voyage, la raisonnable Mme Derville trouva sa cousine beaucoup moins gaie et beaucoup plus heureuse.

Julien, de son c?t?, avait v?cu en v?ritable enfant depuis son se jour ? la campagne, aussi heureux de courir ? la suite des papillons que ses ??ves. Apr?s tant de contrainte et de politique habile, seul, loin des regards des hommes, et, par instinct, ne craignant point Mme de R?hal, il se livrait au plaisir d'exister, si vif ? cet ?ge, et au milieu des plus belles montagnes du monde.

D?s l'arriv?e de Mme Derville il sembla ? Julien qu'elle ?ait son amie; il se h?ta d?lui montrer le point de vue que l'on a de l'extr?mit? de la nouvelle all?e sous les grands noyers; dans le fait il est ?gal, si ce n'est sup?ieur ? ce que la Suisse et les lacs d'Italie peuvent offrir de plus admirable. Si l'on monte la c?te rapide qui commence ? quelques pas de l?, on arrive bient?t ? de grands pr?cipices bord?s par des bois de ch?nes, qui s'avancent presque jusque sur la rivi?re. C'est sur les sommets de ces rochers coup?s ? pic, que Julien, heureux, libre, et m?me quelque chose de plus, roi de la maison, conduisait les deux amies, et jouissait de leur admiration pour ces aspects sublimes.

- C'est pour moi comme de la musique de Mozart disait Mme Derville.

La jalouse de ses fr?es, la pr?se d'un p?re despote et rempli d'humeur, avaient g?? aux yeux de Julien les campagnes des environs de Verri?res. A Vergy il ne trouvait point de ces souvenirs amers; pour la premi?re fois de sa vie il ne voyait point d'ennemi. Quand M. de R?hal ?ait ?la ville, ce qui arrivait souvent, il osait lire; bient?t, au lieu de lire la nuit, et encore en ayant soin de cacher sa lampe au fond d'un vase ? fleurs renvers?, il put se livrer au sommeil, le jour dans l'intervalle des le?ons des enfants, il venait dans ces rochers avec le livre, unique r?gle de sa conduite et objet de ses transports. Il y trouvait ?la fois bonheur, extase et consolation dans les moments de d?couragement.

Certaines choses que Napol?on dit des femmes, plusieurs discussions sur le m?rite des romans ? la mode sous son r?gne, lui donn?ent alors, pour la premi?re fois, quelques id?es que tout autre jeune homme de son ?ge aurait eues depuis longtemps.

Les grandes chaleurs arriv?ent. On prit l'habitude de passer les soir?es sous un immense tilleul ? quelques pas de la maison. L'obscurit? y ?tait profonde. Un soir, Julien parlait avec action, il jouissait avec d?lices du plaisir de bien parler et ?des femmes jeunes; en gesticulant, il toucha la main de Mme de R?hal qui ?ait appuy?e sur le dos d'une de ces chaises de bois peint que l'on place dans les jardins.

Cette main se retira bien vite, mais Julien pensa qu'il ?ait de son devoir d'obtenir que l'on ne retir? pas cette main quand il la touchait. L'id?e d'un devoir ?accomplir, et d'un ridicule ou plut? d'un sentiment d'inf?riorit? ?encourir si l'on n'y parvenait pas, ?oigna sur-le-champ tout plaisir de son coeur.

CHAPITRE IX

UNE SOIREE A LA CAMPAGNE

La Didon de M. Gu?in, esquisse charmante!

STROMBECK.

Ses regards le lendemain, quand il revit Mme de R?hal ?taient singuliers; il l'observait comme un ennemi avec lequel il va falloir se battre. Ces regards si diff?ents de ceux de la veille, firent perdre la t?te ?Mme de R?hal: elle avait ??bonne pour lui, et il paraissait f?ch?. Elle ne pouvait d?lacher ses regards des siens.

La pr?sence de Mme Derville permettait ?Julien de moins parler et de s'occuper davantage de ce qu'il avait dans la t?te. Son unique affaire, toute cette journ?e, fut de se fortifier par la lecture du livre inspir? qui retrempeait son ?me.

Il abr?gea beaucoup les le?ons des enfants, et ensuite, quand la pr?sence de Mme de R?hal vint le rappeler tout ?fait aux soins de sa gloire, il d?cida qu'il fallait absolument qu'elle perm?t ce soir-l?que sa main rest?t dans la sienne.

Le soleil en baissant, et rapprochant le moment d?cisif fit battre le coeur de Julien d'une fa?on singuli?e. La nuit vint. Il observa avec une joie qui lui ?ta un poids immense de dessus la poitrine, qu'elle serait fort obscure. Le ciel charg?de gros nuages, promen?s par un vent tr?s chaud, semblait annoncer une temp?te. Les deux amies se promen?ent fort tard. Tout ce qu'elles faisaient ce soir-l?semblait singulier ? Julien. Elles jouissaient de ce temps, qui, pour certaines ?mes d?licates, semble augmenter le plaisir d'aimer.

On s'assit enfin, Mme de R?hal ?c?t?de Julien, et Mme Derville pr?s de son amie. Pr?occup?de ce qu'il allait tenter, Julien ne trouvait rien ? dire. La conversation languissait.

"Serai-je aussi tremblant et malheureux au premier duel qui me viendra?" se dit Julien, car il avait trop de m?fiance et de lui et des autres, pour ne pas voir l'?tat de son ?me.

Dans sa mortelle angoisse, tous les dangers lui eussent sembl? pr?f?ables. Que de fois ne d?sira-t-il pas voir survenir ?Mme de R?hal quelque affaire qui l'oblige?t de rentrer ?la maison et de quitter le jardin! La violence que Julien ?ait oblig?de se faire ?ait trop forte pour que sa voix ne f?t pas profond?ment alt??e, bient?t la voix de Mme de R?hal devint tremblante aussi, mais Julien ne s'en aper?ut point. L'affreux combat que le devoir livrait ?la timidit? ?ait trop p?nible, pour qu'il f?t en ?tat de rien observer hors lui-m?me. Neuf heures trois quarts venaient de sonner ?l'horloge du ch?teau sans qu'il e?t encore rien os?. Julien, indign?de sa l?chet?, se dit: "Au moment pr?cis o? dix heures sonneront, j'ex?cuterai ce que, pendant toute la journ?e je

me suis promis de faire ce soir, ou je monterai chez moi me briser la cervelle."

Après un dernier moment d'attente et d'anxiété, pendant lequel l'excès de l'émotion mettait Julien comme hors de lui dix heures sonnées ? l'horloge qui était au-dessus d'sa tête. Chaque coup de cette cloche fatale retentissait dans sa poitrine, et y causait comme un mouvement physique.

Enfin, comme le dernier coup de dix heures retentissait encore, il tendit la main, et prit celle de Mme de Rerval, qui la retira aussitôt. Julien, sans trop savoir ce qu'il faisait, la saisit de nouveau. Quoique bien mu lui-même, il fut frappé de la froideur glaciale de la main qu'il prenait, il la serrait avec une force convulsive, on fit un dernier effort pour la lui tenir, mais enfin cette main lui resta.

Son être fut inondé de bonheur, non qu'il aimât Mme de Rerval, mais un affreux supplice venait de cesser. Pour que Mme Derville ne s'aperçût de rien, il se crut obligé de parler, sa voix alors était éclatante et forte. Celle de Mme de Rerval, au contraire, trahissait tant d'émotion, que son amie la crut malade et lui proposa de rentrer. Julien sentit le danger: "Si Mme de Rerval rentre au salon, je vais retomber dans la position affreuse où j'ai passé la journée. J'ai tenu cette main trop peu de temps pour que cela compte comme un avantage qui m'est acquis."

Au moment où Mme Derville renouvelait la proposition de rentrer au salon, Julien serra fortement la main qu'on lui abandonnait.

Mme de Rerval, qui se levait déjà, se rassit en disant, d'une voix mourante:

- Je me sens, là vraiment, un peu malade, mais le grand air me fait du bien.

Ces mots confirmèrent le bonheur de Julien, qui, dans ce moment, était extrêmement: il parla, il oublia de feindre, il parut l'homme le plus aimable aux deux amies qui l'avaient regardé. Cependant il y avait encore un peu de manque de courage dans cette éloquence qui lui arrivait tout à coup. Il craignait mortellement que Mme Derville fatiguée du vent qui commençait à se lever et qui précisément la tempête, ne voulût rentrer seule au salon. Alors il serait resté toute la nuit avec Mme de Rerval. Il avait eu presque par hasard le courage aveugle qui suffit pour agir; mais il sentait qu'il était hors de sa puissance de dire le mot le plus simple à Mme de Rerval. Quelque lâchers que fussent ses reproches, il allait être battu, et l'avantage qu'il venait d'obtenir anéanti.

Heureusement pour lui, ce soir-là, ses discours touchants et emphatiques trouvèrent grâce devant Mme Derville, qui très souvent le trouvait gauche comme un enfant, et peu amusant. Pour Mme de Rerval la main dans celle de Julien, elle ne pensait à rien; elle se laissait vivre. Les heures qu'on passa sous ce grand tilleul que la tradition du pays dit planté par Charlemagne, furent pour elle une époque de bonheur. Elle regardait avec délices les gemmissements du vent dans l'épais feuillage du tilleul, et le bruit de quelques gouttes rares qui commençaient à tomber sur ses feuilles les plus basses. Julien ne remarqua pas une circonstance qui l'eût bien rassuré, Mme de Rerval, qui avait été obligée de lui tenir sa main, parce qu'elle se leva pour aider

sa cousine ?relever un vase de fleurs que le vent venait de renverser ? leurs pieds, fut ?peine assise de nouveau, qu'elle lui rendit sa main presque sans difficult?, et comme si d?j?c'e? ?entre eux une chose convenue.

Minuit ?ait sonn? depuis longtemps; il fallut enfin quitter le jardin: on se s?para. Mme de R?hal, transport?e du bonheur d'aimer, ?ait tellement ignorante, qu'elle ne se faisait aucun reproche. Le bonheur lui ?ait le sommeil. Un sommeil de plomb s'empara de Julien mortellement fatigu?des combats que, toute la journ?e, la timidit?et l'orgueil s'?taient livr?s dans son coeur.

Le lendemain on le r?veilla ?cinq heures; et, ce qui e?t ?cruel pour Mme de R?hal, si elle l'e?t su, ?peine lui donna-t-il une pens?e. Il avait fait son devoir, et un devoir h?ro?que. Rempli de bonheur par ce sentiment, il s'enferma ?clef dans sa chambre, et se livra avec un plaisir tout nouveau ?la lecture des exploits de son h?ros.

Quand la cloche du d?jeuner se fit entendre, il avait oubli?, en lisant les bulletins de la grande arm?e, tous ses avantages de la veille. Il se dit, d'un ton l?ger, en descendant au salon: "Il faut dire ?cette femme que je l'aime."

Au lieu de ces regards charg?s de volupt?, qu'il s'attendait ? rencontrer, il trouva la figure s?v?re de M. de R?hal, qui, arriv? depuis deux heures de Verri?es, ne cachait point son m?contentement de ce que Julien passait toute la matin?e sans s'occuper des enfants. Rien n'?tait laid comme cet homme important, ayant de l'humeur et croyant pouvoir la montrer.

Chaque mot aigre de son mari per?ait le coeur de Mme de R?hal. Quant ? Julien, il ?ait tellement plong?dans l'extase, encore si occup?des grandes choses qui, pendant plusieurs heures, venaient de passer devant ses yeux, qu'?peine d'abord put-il rabaisser son attention jusqu'? ?couter les propos durs que lui adressait M. de R?hal. Il lui dit enfin, assez brusquement:

- J'?tais malade.

Le ton de cette r?ponse e?t piqu?un homme beaucoup moins susceptible que le maire de Verri?es, il eut quelque id?e de r?pondre ?Julien en le chassant ?l'instant. Il ne fut retenu que par la maxime qu'il s'?tait faite de ne jamais trop se h?ter en affaires.

"Ce jeune sot, se dit-il bient?t, s'est fait une sorte de r?putation dans ma maison, le Valenod peut le prendre chez lui, ou bien il ?pousera Elisa, et dans les deux cas au fond du coeur, il pourra se moquer de moi."

Malgr?la sagesse de ses r?flexions le m?contentement de M. de R?hal n'en ?clata pas moins par une suite de mots grossiers qui, peu ?peu, irrit?ent Julien. Mme de R?hal ?ait sur le point de fondre en larmes. A peine le d?jeuner fut-il fini, qu'elle demanda ?Julien de lui donner le bras pour la promenade; elle s'appuyait sur lui avec amiti?. A tout ce que Mme de R?hal lui disait, Julien ne pouvait que r?pondre ? demi-voix:

- Voilà bien les gens riches!

M. de Rhal marchait tout près d'eux; sa présence augmentait la colère de Julien. Il s'aperçut tout à coup que Mme de Rhal s'appuyait sur son bras d'une façon marquée; ce mouvement lui fit horreur, il la repoussa avec violence et dégagea son bras.

Heureusement M. de Rhal ne vit point cette nouvelle impertinence, elle ne fut remarquée que de Mme Derville, son amie fondait en larmes. En ce moment M. de Rhal se mit à poursuivre à coups de pierres une petite paysanne qui avait pris un sentier abusif, et traversait un coin du verger.

- Monsieur Julien, de grâce modérez-vous, songez que nous avons tous des moments d'humeur, dit rapidement Mme Derville.

Julien la regarda froidement avec des yeux où se peignait le plus souverain mépris.

Ce regard troubla Mme Derville, et l'étonna surprise bien davantage si elle en eût deviné la véritable expression; elle y vit lu comme un espoir vague de la plus atroce vengeance. Ce sont sans doute de tels moments d'humiliation qui ont fait les Robespierre.

- Votre Julien est bien violent, il m'effraye, dit tout bas Mme Derville à son amie

- Il a raison d'être en colère, lui répondit celle-ci. Après les progrès étonnans qu'il a fait faire aux enfants qu'il passe une matinée sans leur parler; il faut convenir que les hommes sont bien durs.

Pour la première fois de sa vie Mme de Rhal sentit une sorte de désir de vengeance contre son mari. La haine extrême qui animait Julien contre les riches allait à l'abattement. Heureusement M. de Rhal appela son jardinier, et resta occupé avec lui à barrer avec des fagots d'épinettes le sentier abusif à travers le verger. Julien ne répondit pas un seul mot aux provocations, dont pendant tout le reste de la promenade il fut l'objet. A peine M. de Rhal s'était-il éloigné, que les deux amies, se présentant fatiguées, lui avaient demandé chacune un bras.

Entre ces deux femmes dont un trouble extrême couvrait les joues de rougeur et d'embarras, la pâleur hautaine, l'air sombre et décidé de Julien formait un étrange contraste. Il méprisait ces femmes et tous les sentiments tendres.

"Quoi, se disait-il, pas même cinq cents francs de rente pour terminer mes études. Ah! comme je l'enverrais promener!"

Absorbé par ces idées suivantes, le peu qu'il daignait comprendre des mots obligeants des deux amies lui paraissait comme vide de sens, niais, faible, en un mot féminin

A force de parler pour parler, et de chercher à maintenir la conversation vivante, il arriva à Mme de Rhal de dire que son mari était venu de Verrières parce qu'il avait fait marché pour de la paille de maïs, avec un de ses fermiers. (Dans ce pays, c'est avec de la paille

de ma? que l'on remplit les paillasses des lits.)

- Mon mari ne nous rejoindra pas, ajouta Mme de R?hal; avec le jardinier et son valet de chambre, il va s'occuper d'achever le renouvellement des paillasses de la maison. Ce matin il a mis de la paille de mais dans tous les lits du premier ?age, maintenant il est au second.

Julien changea de couleur, il regarda Mme de R?hal d'un air singulier, et bient?t la prit ?part en quelque sorte en doublant le pas. Mme Derville les laissa s'?loigner.

- Sauvez-moi la vie, dit Julien ?Mme de R?hal, vous seule le pouvez; car vous savez que le valet de chambre me hait ?la mort. Je dois vous avouer, madame, que j'ai un portrait je l'ai cach?dans la paillasse de mon lit.

A ce mot Mme de R?hal devint p?e ?son tour.

- Vous seule, madame, pouvez dans ce moment entrer dans ma chambre; fouillez, sans qu'il y paraisse, dans l'angle de la paillasse qui est le plus rapproch?de la fen?tre, vous y trouverez une petite bo?te de carton noir et lisse.

- Elle renferme un portrait! dit Mme de R?hal, pouvant ?peine se tenir debout.

Son air de d?couragement fut aper?u de Julien, qui aussit?t en profita.

- J'ai une seconde gr?ce ?vous demander, madame je vous supplie de ne pas regarder ce portrait, c'est mon secret.

- C'est un secret! r?p?ta Mme de R?hal, d'une voix ?teinte.

Mais, quoique ?ev?e parmi les gens fiers de leur fortune et sensibles au seul int?l d'argent, l'amour avait d?mis de la g?n?rosit?dans cette ?me. Cruellement bless?e, ce fut avec l'air du d?vouement le plus simple que Mme de R?hal fit ?Julien les questions n?cessaires pour pouvoir bien s'acquitter de sa commission.

- Ainsi, lui dit-elle en s'?loignant, une petite bo?te ronde, de carton noir, bien lisse.

- Oui, madame, r?pondit Julien, de cet air dur que le danger donne aux hommes.

Elle monta au second ?age du ch?teau p?e comme si elle f?t all?e ?la mort. Pour comble de mis?re, elle sentit qu'elle ?tait sur le point de se trouver mal; mais la n?cessit?de rendre service ?Julien lui rendit des forces.

- Il faut que j'aie cette bo?te, se dit-elle en doublant le pas.

Elle entendit son mari parler au valet de chambre dans la chambre m?me de Julien. Heureusement ils pass?ent dans celle des enfants. Elle souleva le matelas et plongea la main dans la paillasse avec une telle violence qu'elle s'?corcha les doigts. Mais quoique fort sensible aux petites douleurs de ce genre, elle n'eut pas la conscience de celle-ci,

car presque en même temps elle sentit le poli de la boîte de carton. Elle la saisit et disparut.

A peine fut-elle délivrée de la crainte d'être surprise par son mari, que l'horreur que lui causait cette boîte fut sur le point de la faire décidément se trouver mal.

Julien est donc amoureux, et je tiens à le portrait de la femme qu'il aime!

Assise sur une chaise dans l'antichambre de cet appartement, Mme de Rhal était en proie à toutes les horreurs de la jalousie. Son extrême ignorance lui fut encore utile en ce moment, l'étonnement temporairement la douleur. Julien parut, saisit la boîte, sans remercier, sans rien dire et courut dans sa chambre où il fit du feu et la brûla à l'instant. Il était perché, angoissé, il s'exagérait l'endue du danger qu'il venait de courir.

"Le portrait de Napoléon, se disait-il en hochant la tête, trouvait caché chez un homme qui fait profession d'une telle haine pour l'usurpateur! trouvait par M. de Rhal, tellement ultra et tellement irrité et pour comble d'imprudence, sur le carton blanc derrière le portrait des lignes crites de ma main! et qui ne peuvent laisser aucun doute sur l'excès de mon admiration! et chacun de ces transports d'amour est daté! Il y en a d'avant-hier.

"Toute ma réputation tombée, angoisse en un moment! se disait Julien, en voyant brûler la boîte et ma réputation est tout mon bien, je ne vis que par elle... et encore, quelle vie, grand Dieu!"

Une heure après, la fatigue et la pitié qu'il sentait pour lui-même le disposaient à l'attendrissement. Il rencontra Mme de Rhal et prit sa main qu'il bâsa avec plus de sincérité qu'il n'avait jamais fait. Elle rougit de bonheur, et presque au même instant repoussa Julien avec la colère de la jalousie. La fierté de Julien si récemment blessée en fit un sot dans ce moment. Il ne vit en Mme de Rhal qu'une femme riche, il laissa tomber sa main avec dédain et s'éloigna. Il alla se promener pensif dans le jardin, bientôt un sourire amer parut sur ses lèvres.

"Je me promène ici, tranquille comme un homme mûre de son temps! Je ne m'occupe pas des enfants! je m'expose aux mots humiliants de M. de Rhal, et il aura raison. "Il courut à la chambre des enfants."

Les caresses du plus jeune qu'il aimait beaucoup calmèrent un peu sa cuisante douleur.

Celui-là ne me surprise pas encore, pensa Julien. Mais bientôt il se reprocha cette diminution de douleur comme une nouvelle faiblesse. "Ces enfants me caressent comme ils caresseraient le jeune chien de chasse que l'on a acheté hier."

CHAPITRE X

UN GRAND COEUR ET UNE PETITE FORTUNE

But passion most dissembles, yet betrays,
Even by its darkness; as the blackest sky
Foretells the heaviest tempest.
Don Juan, C. I, st. 73.

M. de R?hal qui suivait toutes les chambres du ch?eau, revint dans celle des enfants avec les domestiques qui rapportaient les paillasses. L'entr?e soudaine de cet homme fut pour Julien la goutte d'eau qui fait d?border le vase.

Plus p?le, plus sombre qu'?l'ordinaire, il s'?lan?a vers lui. M. de R?hal s'arr?ta et regarda ses domestiques.

- Monsieur lui dit Julien, croyez-vous qu'avec tout autre pr?cepteur, vos enfants eussent fait les m?mes progr?s qu'avec moi? Si vous r?pondez que non, continua Julien, sans laisser ?M. de R?hal le temps de parler, comment osez-vous m'adresser le reproche que je les n?glige?

M. de R?hal, ?peine remis de sa peur, conclut du ton ?trange qu'il voyait prendre ?ce petit paysan, qu'il avait en poche quelque proposition avantageuse, et qu'il allait le quitter. La col?re de Julien s'augmentant ?mesure qu'il parlait:

- Je puis vivre sans vous, monsieur, ajouta-t-il.
- Je suis vraiment f?ch?de vous voir si agit?, r?pondit M. de R?hal, en balbutiant un peu. Les domestiques ?taient ?dix pas occup?s ?arranger les lits.
- Ce n'est pas ce qu'il me faut, monsieur, reprit Julien hors de lui, songez ?l'infamie des paroles que vous m'avez adress?es, et devant des femmes encore!

M. de R?hal ne comprenait que trop ce que demandait Julien, et un p?nible combat d?chirait son ?me. Il arriva que Julien, effectivement fou de col?re, s'?cria:

- Je sais o?aller, monsieur, en sortant de chez vous.

A ce mot, M. de R?hal vit Julien install?chez M. Valenod.

- Eh bien! monsieur, lui dit-il enfin avec un soupir et de l'air dont il e?t appel?le chirurgien pour l'op?ration la plus douloureuse, j'acc?de ?votre demande. A compter d'apr?s-demain, qui est le premier du mois, je vous donne cinquante francs par mois.

Julien eut envie de rire et resta stup?fait: toute sa col?re avait disparu.

"Je ne m?prisais pas assez l'animal! se dit-il. Voil?sans doute la plus grande excuse que puisse faire une ?me aussi basse."

Les enfants qui ?coutaient cette sc?ne bouche b?ante coururent au jardin, dire ?leur m?re que M. Julien ?tait bien en col?re, mais qu'il

allait avoir cinquante francs par mois.

Julien les suivit par habitude sans m?me regarder M. de R?hal, qu'il laissa profond?ment irrit?

Voil?cent soixante-huit francs, se disait le maire, que me co?te M. Valenod. Il faut absolument que je lui dise deux mots fermes sur son entreprise des fournitures pour les enfants trouv?s.

Un instant apr?s, Julien se retrouva vis-?vis M. de R?hal:

- J'ai ?parler de ma conscience ?M. Ch?an, j'ai l'honneur de vous pr?venir que je serai absent quelques heures.

- Eh, mon cher Julien! dit M. de R?hal, en riant de l'air le plus faux, toute la journ?e si vous voulez, toute celle de demain, mon bon ami. Prenez le cheval du jardinier pour aller ?Verri?es.

"Le voil?, se dit M. de R?hal qui va rendre r?ponse ?Valenod; il ne m'a rien promis, mais il faut laisser se refroidir cette t?te de jeune homme."

Julien s'?chappa rapidement et monta dans les grands bois par lesquels on peut aller de Vergy ?Verri?es. Il ne voulait point arriver sit? chez M. Ch?an. Loin de d?sirer s'astreindre ?une nouvelle sc?ne d'hypocrisie, il avait besoin d'y voir clair dans son ?me, et de donner audience ?la foule de sentiments qui l'agitaient.

"J'ai gagn?une bataille, se dit-il aussit? qu'il se vit dans les bois et loin du regard des hommes, j'ai donc gagn?une bataille!"

Ce mot lui peignait en beau toute sa position et rendit ?son ?me quelque tranquillit?

"Me voil?avec cinquante francs d'appointements par mois, il faut que M. de R?hal ait eu une belle peur. Mais de quoi?"

Cette m?ditation sur ce qui avait pu faire peur ?l'homme heureux et puissant contre lequel une heure auparavant il ?tait bouillant de col?re,acheva de rass??her l'?me de Julien. Il fut presque sensible un moment ?la beaut?ravissante des bois au milieu desquels il marchait. D'?normes quartiers de roches nues ?taient tomb?s jadis au milieu de la for?t du c??de la montagne. De grands h?res s'?levaient presque aussi haut que ces rochers dont l'ombre donnait une fra?cheur d?icieuse ? trois pas des endroits o?la chaleur des rayons du soleil e?t rendu impossible de s'arr?ter.

Julien prenait haleine un instant ?l'ombre de ces grandes roches, et puis se remettait ?monter. Bient? par un ?troit sentier ?peine marqu? et qui sert seulement aux gardiens des ch?vres, il se trouva debout sur un roc immense et bien s?r d'?tre s?par?de tous les hommes. Cette position physique le fit sourire, elle lui peignait la position qu'il br?lait d'atteindre au moral. L'air pur de ces montagnes ?ev?es communiqua la s??rit?et m?me la joie ?son ?me. Le maire de Verri?es ?tait bien toujours, ?ses yeux, le repr?sentant de tous les riches et de tous les insolents de la terre; mais Julien sentait que la haine qui venait de l'agiter, malgr?la violence de ses mouvements, n'avait rien

de personnel. S'il eût cessé de voir M. de Rerval, en huit jours il l'eût oublié, lui, son château, ses chiens, ses enfants et toute sa famille. "Je l'ai forcée je ne sais comment, faire le plus grand sacrifice. Quoi ! plus de cinquante ?cus par an ! un instant auparavant je m'étais tiré du plus grand danger. Voilà deux victoires en un jour ; la seconde est sans m?rite, il faudrait en deviner le comment. Mais ? demain les pénibles recherches."

Julien, debout sur son grand rocher regardait le ciel embrasé par un soleil d'août. Les cigales chantaient dans le champ au-dessous du rocher ; quand elles se taisaient tout était silence autour de lui. Il voyait ses pieds vingt lieues de pays. Quelque pèvrier parti des grandes roches au-dessus de sa tête était aperçu par lui, de temps à autre, décrivant en silence ses cercles immenses. L'œil de Julien suivait machinalement l'oiseau de proie. Ses mouvements tranquilles et puissants le frappaient, il enviait cette force, il enviait cet isolement.

C'était la destinée de Napoléon, serait-ce un jour la sienne ?

CHAPITRE XI

UNE SOIRÉE

Yet Julia's very coldness still was kind,
And tremulously gentle her small hand
Withdrew itself from his, but left behind
A little pressure, thrilling, and so bland
And slight, so very slight that to the mind.
'Twas but a doubt.

Don Juan C. I. st. 71.

Il fallut pourtant paraître à Verrières. En sortant du presbytère, un heureux hasard fit que Julien rencontra M. Valenod auquel il se hâta de raconter l'augmentation de ses appointements.

De retour à Vergy Julien ne descendit au jardin que lorsqu'il fut nuit close. Son âme était fatiguée de ce grand nombre d'émotions puissantes qui l'avaient agité dans cette journée, "Que leur dirai-je ?" pensait-il avec inquiétude, en songeant aux dames. Il était loin de voir que son âme était précisément au niveau des petites circonstances qui occupent ordinairement tout l'intérêt des femmes. Souvent Julien était inintelligible pour Mme Derville et même pour son amie, et à son tour, ne comprenait qu'à demi tout ce qu'elles lui disaient. Tel était l'effet de la force, et si j'ose parler ainsi de la grandeur des mouvements de passion qui bouleversaient l'âme de ce jeune ambitieux. Chez cet être singulier, c'était presque tous les jours tempête.

En entrant ce soir-là au jardin, Julien était disposé à s'occuper des idées des jolies cousines. Elles l'attendaient avec impatience. Il prit sa place ordinaire, celle de Mme de Rerval. L'obscurité devint bientôt profonde. Il voulut prendre une main blanche que depuis longtemps il

voyait près de lui, appuyée sur le dos d'une chaise. On hésita un peu, mais on finit par la lui retirer d'une façon qui marquait de l'humour. Julien était disposé à se le tenir pour dit, et à continuer gaiement la conversation quand il entendit M. de Rerval qui s'approchait.

Julien avait encore dans l'oreille les paroles grossières du matin. "Ne serait-ce pas, se dit-il une façon de se moquer de cet être, si complètement de tous les avantages de la fortune, que de prendre possession de la main de sa femme, précisément en sa présence? Oui je le ferai, moi pour qui il a tout moigné tant de mal pris.,

De ce moment, la tranquillité si peu naturelle au caractère de Julien, s'éloigna bien vite; il désirait avec anxiété, et sans pouvoir songer à rien autre chose, que Mme de Rerval voulût bien lui laisser sa main.

M. de Rerval parlait politique avec colère: deux ou trois industriels de Verrières devaient décidément plus riches que lui, et voulaient le contrarier dans les élections. Mme Derville l'écoutait. Julien irrité de ces discours approcha sa chaise de celle de Mme de Rerval. L'obscurité cachait tous les mouvements. Il osa placer sa main très près du joli bras que la robe laissait découvert. Il fut troublé, sa pensée ne fut plus à lui, il approcha sa joue de ce joli bras, il osa y appliquer ses lèvres.

Mme de Rerval frémît. Son mari était à quatre pas d'elle elle se hâta de donner sa main à Julien, et en même temps de le repousser un peu. Comme M. de Rerval continuait ses injures contre les gens de rien et les jacobins qui s'enrichissaient, Julien couvrait la main qu'on lui avait laissée de baisers passionnés ou du moins qui semblaient tels ?Mme de Rerval. Cependant la pauvre femme avait eu la preuve, dans cette journée fatale que l'homme qu'elle adorait sans se l'avouer aimait ailleurs! Pendant toute l'absence de Julien, elle avait été en proie à un malheur extrême qui l'avait fait réfléchir.

"Quoi! j'aimerais, se disait-elle, j'aurais de l'amour! Moi, femme mariée, je serais amoureuse! Mais, se disait-elle, je n'ai jamais prouvé pour mon mari cette sombre folie, qui fait que je ne puis détester ma pensée de Julien. Au fond ce n'est qu'un enfant plein de respect pour moi! Cette folie sera passagère. Qu'importe à mon mari les sentiments que je puis avoir pour ce jeune homme? M. de Rerval serait ennuyé des conversations que j'ai avec Julien, sur des choses d'imagination. Lui, il pense à ses affaires. Je ne lui enlève rien pour le donner à Julien."

Aucune hypocrisie ne venait altérer la pureté de cette femme naïve, garée par une passion qu'elle n'avait jamais éprouvée. Elle était trompée, mais son insu, et cependant un instinct de vertu était effrayé. Tels étaient les combats qui l'agitaient quand Julien parut au jardin. Elle l'entendit parler, presque au même instant elle le vit s'asseoir à ses côtés. Son cœur fut comme enlevé par ce bonheur charmant qui depuis quinze jours l'ennonnait plus encore qu'il ne la suivait. Tout était imprévu pour elle. Cependant, après quelques instants, "il suffit donc, se dit-elle, de la présence de Julien pour effacer tous ses torts?" Elle fut effrayée; ce fut alors qu'elle lui tendit sa main.

Les baisers remplis de passion, et tels que jamais elle n'en avait reçus de pareils lui firent tout à coup oublier que peut-être il aimait une

autre femme. Bientôt il ne fut plus coupable ?ses yeux. La cessation de la douleur poignante, fille du soupçon, la présence d'un bonheur que jamais elle n'avait même rêvé? lui donnèrent des transports d'amour et de folle gaiet?. Cette soirée fut charmante pour tout le monde, except? pour le maire de Verrières qui ne pouvait oublier ses industriels enrichis. Julien n?pensait plus ?sa noire ambition, ni ?ses projets si difficiles ?exécuter. Pour la première fois de sa vie, il ?tait entraîné par le pouvoir de la beaut?. Perdu dans une rêverie vague et douce, si étrange ?son caractère, pressant doucement cette main qui lui plaisait comme parfaitement jolie il ?coutait ?demi le mouvement des feuilles du tilleul; agitées par ce l?ger vent de la nuit, et les chiens du moulin du Doubs qui aboyaient dans le lointain.

Mais cette ?motion ?tait un plaisir et non une passion. En rentrant dans sa chambre, il ne songea qu'?un bonheur, celui de reprendre son livre favori, ?vingt ans l'idée du monde et de l'effet ?y produire l'emporte sur public des marques les plus bruyantes du m?pris général.

Quand l'affreuse idée de l'adulté?e et de toute l'ignominie que, dans son opinion, ce crime entraîn?e ?sa suite, lui laissait quelque repos, et qu'elle venait ?songer ?la douceur de vivre avec Julien innocemment, et comme par le pass?, elle se trouvait jet?e dans l'idée horrible que Julien aimait une autre femme. Elle voyait encore sa p?leur quand il avait craint de perdre son portrait, ou de la compromettre en le laissant voir. Pour la première fois, elle avait surpris la crainte sur cette physionomie si tranquille et si noble. Jamais il ne s'?tait montré ?mu ainsi pour elle ou pour ses enfants. Ce surcro?t de douleur arriva ?toute l'intensité de malheur qu'il est donné? l'âme humaine de pouvoir supporter. Sans s'en douter, Mme de R?hal jeta des cris qui r?veill?rent sa femme de chambre. Tout ?coup elle vit paraître aupr?s de son lit la clarté d'une lumière, et reconnut ?isa.

- Est-ce vous qu'il aime? s'?cria-t-elle dans sa folie.

La femme de chambre, ?tonnée du trouble affreux dans lequel elle surprenait sa maîtresse, ne fit heureusement aucune attention ?ce mot singulier. Mme de R?hal sentit son imprudence:

- J'ai la fièvre, lui dit-elle, et, je crois, un peu de diarrée, restez aupr?s de moi.

Tout ?fit r?veillé par la nécessité de se contraindre elle se trouva moins malheureuse; la raison reprit l'empire que l'état de demi-sommeil lui avait ??. Pour se délivrer du regard fixe de sa femme de chambre, elle lui ordonna de lire le journal, et ce fut au bruit monotone de la voix de cette fille, lisant un long article de la Quotidienne, que Mme de R?hal prit la résolution vertueuse de traiter Julien avec une froideur parfaite quand elle le reverrait.

CHAPITRE XII

UN VOYAGE

On trouve ?Paris des gens ??gants, il peut y avoir en province des

gens ?caract?re.

SIEYES.

Le lendemain, d?s cinq heures, avant que Mme de R?hal f?t visible, Julien avait obtenu de son mari un cong?de trois jours. Contre son attente, Julien se trouva le d?sir de la revoir, il songeait ?sa main si jolie. Il descendit au jardin, Mme de R?hal se fit longtemps attendre. Mais si Julien l'e?t aim?, il l'e?t aper?ue derri?re les persiennes ?demi ferm?es du premier ?age, le front appuy?contre la vitre. Elle le regardait. Enfin, malgr?ses r?olutions, elle se d?termina ?para?tre au jardin. Sa p?leur habituelle avait fait place aux plus vives couleurs. Cette femme si na?ve ?tait ?videmment agit?: un sentiment de contrainte et m?me de col?re alt?rait cette expression de s??hit?proonde et comme au-dessus de tous les vulgaires int??ts de la vie, qui donnait tant de charmes ?cette figure c?este.

Julien s'approcha d'elle avec empressement, il admirait ces bras si beaux qu'un ch?e jet??la h?te laissait apercevoir. La fra?cheur de l'air du matin semblait augmenter encore l'?tat d'un teint que l'agitation de la nuit ne rendait que plus sensible ?toutes les impressions. Cette beaut?modeste et touchante, et cependant pleine de pens?es que l'on ne trouve point dans les classes inf?rieures, semblait r?ve?er ?Julien une facult?de son ?me qu'il n'avait jamais sentie. Tout entier ?l'admiration des charmes que surprenait son regard avide, Julien ne songeait nullement ?l'accueil amical qu'il s'attendait ? recevoir. Il fut d'autant plus ?tonn?de la froideur glaciale qu'on cherchait ?lui montrer, et ?travers laquelle il crut m?me distinguer l'intention de le remettre ?sa place.

Le sourire du plaisir expira sur ses l?vres; il se souvint du rang qu'il occupait dans la soci?t?, et surtout aux yeux d'une noble et riche h?riti?re. En un moment il n'y eut plus sur sa phisyonomie que de la hauteur et de la col?re contre lui-m?me. Il ?prouvait un violent d?pit d'avoir pu retarder son d?part de plus d'une heure pour recevoir un accueil aussi humiliant.

"Il n'y a qu'un sot, se dit-il, qui soit en col?re contre les autres: une pierre tombe parce qu'elle est pesante. Serai-je toujours un enfant? quand donc aurai-je contract?la bonne habitude de donner de mon ?me ? ces gens-l?juste pour leur argent? Si je veux ?tre estim?et d'eux et de moi-m?me, il faut leur montrer que c'est ma pauvret?qui est en commerce avec leur richesse; mais que mon coeur est ?mille lieues de leur insolence et plac?dans une sph?re trop haute pour ?tre atteint par leurs petites marques de d?dain ou de faveur."

Pendant que ces sentiments se pressaient en foule dans l'?me du jeune pr?cepteur sa phisyonomie mobile prenait l'expression de l'orgueil souffrant et de la f?rocit?. Mme de R?hal en fut toute troubl?. La froideur vertueuse qu'elle avait voulu donner ?son accueil fit place ? l'expression de l'int??, et d'un int?? anim?par toute la surprise du changement subit qu'elle venait de voir. Les paroles vaines que l'on s'adresse le matin sur la sant?, sur la beaut?du jour, tarirent ?la fois chez tous les deux. Julien, dont le jugement n'?tait troubl?par aucune passion, trouva bien vite un moyen de marquer ?Mme de R?hal combien peu il se croyait avec elle dans des rapports d'amiti?, il ne

lui dit rien du petit voyage qu'il allait entreprendre la salua et partit.

Comme elle le regardait aller, atterrée de la hauteur sombre qu'elle lisait dans ce regard si aimable la veille, son fils aîné, qui accourait du fond du jardin, lui dit en l'embrassant:

- Nous avons congé, M. Julien s'en va pour un voyage.

A ce mot, Mme de Rerval se sentit saisie d'un froid mortel: elle était malheureuse par sa vertu, et plus malheureuse encore par sa faiblesse.

Ce nouvel événement vint occuper toute son imagination; elle fut emportée bien au-delà des sages résolutions qu'elle devait à la nuit terrible qu'elle venait de passer. Il n'était plus question de résister à cet amant si aimable, mais de le perdre jamais.

Il fallut assister au déjeuner. Pour comble de douleur, M. de Rerval et Mme Derville ne parlèrent que du départ de Julien. Le maire de Verrières avait remarqué quelque chose d'insolite dans le ton ferme avec lequel il avait demandé un congé.

- Ce petit paysan a sans doute en poche des propositions de quelqu'un. Mais ce quelqu'un, fit ce M. Valenod, doit être un peu d'courageux par la somme de six cents francs, à laquelle maintenant il faut porter le deuxième annuel. Hier, Verrières, on aura demandé un délai de trois jours pour répondre; et ce matin, afin de n'être pas obligé de donner une réponse, le petit monsieur part pour la montagne. Etre obligé de compter avec un misérable ouvrier qui fait l'insolent, voilà pourtant où nous en sommes arrivés!

"Puisque mon mari, qui ignore combien profondément il a blessé Julien, pense qu'il nous quittera, que dois-je croire moi-même?" se dit Mme de Rerval. Ah! tout est décidément!"

Afin de pouvoir du moins pleurer en liberté, et ne pas répondre aux questions de Mme Derville, elle parla d'un mal de tête affreux, et se mit au lit.

- Voilà ce que c'est que les femmes, répondit M. de Rerval, il y a toujours quelque chose de dangereux dans ces machines compliquées.

Et il s'en alla goguenard.

Pendant que Mme de Rerval était en proie à ce qu'a de plus cruel la passion terrible dans laquelle le hasard l'avait engagée, Julien poursuivait son chemin gaiement au milieu des plus beaux aspects que puissent présenter les scènes de montagnes. Il fallait traverser la grande chaîne au nord de Vergy. Le sentier qu'il suivait, s'élevant peu à peu parmi de grands bois de hêtres, forme des zigzags infinis sur la pente de la haute montagne qui dessine au nord la vallée du Doubs. Bientôt les regards du voyageur, passant par-dessus les coteaux moins élevés qui contiennent le cours du Doubs vers le midi, s'étendent jusqu'aux plaines fertiles de la Bourgogne et du Beaujolais. Quelque insensible que l'âme de ce jeune ambitieux fût à ce genre de beauté, il ne pouvait s'empêcher de s'arrêter de temps à autre, pour regarder un spectacle si vaste et si imposant.

Enfin il atteignit le sommet de la grande montagne, pr?s duquel il fallait passer pour arriver, par cette route de traverse, ?la vall?e solitaire qu'habitait Fouqu?, le jeune marchand de bois son ami. Julien n'?tait point press?de le voir, lui ni aucun autre ?tre humain. Cach? comme un oiseau de proie, au milieu des roches nues qui couronnent la grande montagne, il pouvait apercevoir de bien loin tout homme qui se serait approch?de lui. Il d?couvrit une petite grotte au milieu de la pente presque verticale d'un des rochers. Il prit sa course, et bient?t fut ?tabli dans cette retraite. "Ici, dit-il avec des yeux brillants de joie, les hommes ne sauraient me faire de mal. "Il eut l'id?e de se livrer au plaisir d'?crire ses pens?es, partout ailleurs si dangereux pour lui. Une pierre carr?e lui servait de pupitre. Sa plume volait: il ne voyait rien de ce qui l'entourait. Il remarqua enfin que le soleil se couchait derri?e les montagnes ?loign?es du Beaujolais.

"Pourquoi ne passerais-je pas la nuit ici? se dit-il; j'ai du pain, et je suis libre!" Au son de ce grand mot son ?me s'exalta; son hypocrisie faisait qu'il n'?tait pas libre m?me chez Fouqu?. La t?te appuy?e sur les deux mains, regardant la plaine, Julien resta dans cette grotte plus heureux qu'il ne l'avait ??de la vie, agit?par ses r?veries et par son bonheur de libert?. Sans y songer il vit s'?teindre, l'un apr?s l'autre, tous les rayons du cr?puscule. Au milieu de cette obscurit? immense, son ?me s'?garait dans la contemplation de ce qu'il s'imaginait rencontrer un jour ?Paris. C'?tait d'abord une femme bien plus belle et d'un g?nie bien plus ?lev? que tout ce qu'il avait pu voir en province. Il aimait avec passion, il ?tait aim?. S'il se s?parait d'elle pour quelques instants, c'?tait pour aller se couvrir de gloire, et m?riter d'en ?tre encore plus aim?.

M?me en lui supposant l'imagination de Julien, un jeune homme ?ev?au milieu des tristes v?rit?s de la soci?t?de Paris, e?t ?t?r?veill??ce point de son roman par la froide ironie, les grandes actions auraient disparu avec l'espoir d'y atteindre, pour faire place ?la maxime si connue: Quitte-t-on sa ma?resse, on risque, h?las! d'?tre tromp?deux ou trois fois par jour. Le jeune paysan ne voyait rien entre lui et les actions les plus h?ro?ques, que le manque d'occasion.

Mais une nuit profonde avait remplac?le jour, et il y avait encore deux lieues ?faire pour descendre au hameau habit?par Fouqu?. Avant de quitter la petite grotte, Julien alluma du feu et br?la avec soin tout ce qu'il avait ?crit.

Il ?tonna bien son ami en frappant ?sa porte ?une heure du matin. Il trouva Fouqu?occup??crire ses comptes. C'?tait un jeune homme de haute taille, assez mal fait, avec de grands traits durs, un nez infini, et beaucoup de bonhomie cach?e sous cet aspect repoussant

- T'es-tu donc brouill?avec ton M. de R?hal, que tu m'arrives ainsi ? l'improviste?

Julien lui raconta, mais comme il le fallait, les ?v?nements de la veille.

- Reste avec moi, lui dit Fouqu?, je vois que tu connais M. de R?hal, M. Valenod, le sous-pr?fet Maugiron, le cur?Ch?tan; tu as compris les finesse du caract?re de ces gens-l?, te voil?en ?tat de para?tre aux

adjudications. Tu sais l'arithm?tique mieux que moi, tu tiendras mes comptes. Je gagne gros dans mon commerce. L'impossibilit? de tout faire par moi-m?me, et la crainte de rencontrer un fripon dans l'homme que je prendrais pour associ?, m'emp?chent tous les jours d'entreprendre d'excellentes affaires. Il n'y a pas un mois que j'ai failli gagner six mille francs ? Michaud de Saint-Amand, que je n'avais pas revu depuis six ans, et que j'ai trouv? par hasard ? la vente de Pontarlier. Pourquoi n'aurais-tu pas gagn?, toi, ces six mille francs ou du moins trois mille? car, si ce jour-l?je t'avais eu avec moi, j'aurais mis l'ench?e ? cette coupe de bois, et tout le monde me l'e? bient? laiss?e. Sois mon associ?.

Cette offre donna de l'humeur ?Julien, elle d?rangeait ca folie Pendant tout le souper, que les deux amis pr?par?ent eux-m?mes comme des h?ros d'Hom?e, car Fouqu?vivait seul, il montra ses comptes ?Julien et lui prouva combien son commerce de bois pr?sentait d'avantages. Fouqu?avait la plus haute id?e des lumi?es et du caract?e de Julien.

Quand enfin celui-ci fut seul dans sa petite chambre de bois de sapin: "Il est vrai, se dit-il, je puis gagner ici quelques mille francs, puis reprendre avec avantage le m?tier de soldat ou celui de pr?tre, suivant la mode qui alors r?gnera en France. Le petit p?cule que j'aurai amass?, l?vera toutes les difficult?s de d?tail. Solitaire dans cette montagne, j'aurai dissip?un peu l'affreuse ignorance o?je suis de tant de choses qui occupent tous ces hommes de salon. Mais Fouqu?renonce ?se marier, il me r?p?te que la solitude le rend malheureux. Il est ?vident que s'il prend un associ?qui n'a pas de fonds ?verser dans son commerce, c'est dans l'espoir de se faire un compagnon qui ne le quitte jamais.

"Tromperai-je mon ami?" s'?cria Julien avec humeur. Cet ?tre, dont l'hypocrisie et l'absence de toute sympathie ?taient les moyens ordinaires de salut, ne put cette fois supporter l'id?e du plus petit manque de d?licatesse envers un homme qui l'aimait.

Mais tout ?coup, Julien fut heureux, il avait une raison pour refuser. "Quoi, je perdrais l?chement sept ou huit ann?es! j'arriverais ainsi ?vingt-huit ans; mais, ?cet ?ge, Bonaparte avait fait ses plus grandes choses! Quand j'aurai gagn?obscur?ment quelque argent en courant ces ventes de bois, et m?ritant la faveur de quelques fripons subalternes qui me dit que j'aurai encore le feu sacr?avec lequel on se fait un nom."

Le lendemain matin, Julien r?pondit d'un grand sang-froid au bon Fouqu? qui regardait l'affaire de l'association comme termin?, que sa vocation pour le saint minist?e des autels ne lui permettait pas d'accepter. Fouqu?n'en revenait pas.

- Mais songes-tu, lui r?p?tait-il, que je t'associe, ou, si tu l'aimes mieux, que je te donne quatre mille francs par an? et tu veux retourner chez ton M. R?hal qui te m?prise comme la boue de ses souliers! Quand tu auras deux cents louis devant toi, qu'est-ce qui t'emp?che d'entrer au s?minaire? Je te dirai plus, je me charge de te procurer la meilleure cure du pays. Car, ajouta Fouqu?en baissant la voix, je fournis de bois ?br?ier M. le.... M. le..., M.... Je leur livre de l'essence de ch?ne de premi?e qualit?qu'ils ne me paient que comme du bois blanc, mais jamais argent ne tut mieux plac?

Rien ne put vaincre la vocation de Julien, Fouqu? finit par le croire un peu fou. Le troisi?me jour, de grand matin, Julien quitta son ami pour passer la journ?e au milieu des rochers de la grande montagne. Il retrouva sa petite grotte, mais il n'avait plus la paix de l'?me, les offres de son ami la lui avaient enlev?e. Comme Hercule il se trouvait non entre le vice et la vertu, mais entre l?m?diocrit? suivie d'un bien-?tre assur? et tous les r?ves h?ro?ques de sa jeunesse. "Je n'ai donc pas une v?ritable fermet?, se disait-il; et c'?tait l?le doute qui lui faisait le plus de mal. Je ne suis pas du bois dont on fait les grands hommes, puisque je crains que huit ann?es pass?es ?me procurer du pain, ne m'enl?vent cette ?nergie sublime qui fait faire les choses extraordinaires."

CHAPITRE XIII

LES BAS A JOUR

Un roman: c'est un miroir qu'on prom?ne le long d'un chemin.

SAINT R?AL

Quand Julien aper?ut les ruines pittoresques de l'ancienne ?glise de Vergy, il remarqua que, depuis l'avant-veille, il n'avait pas pens?une seule fois ?Mme de R?hal "L'autre jour en partant cette femme m'a rappel?l?distance infinie qui nous s?pare, elle m'a trait? comme le fils d'un ouvrier. Sans doute elle a voulu me marquer son repentir de m'avoir laiss?sa main la veille... Elle est pourtant bien jolie, cette main! quel charme! quelle noblesse dans les regards de cette femme!"

La possibilit?de faire fortune avec Fouqu? donnait une certaine facilit?aux raisonnements de Julien; ils n'?taient plus aussi souvent g?r?is par l'irritation, et le sentiment vif de sa pauvret?et de sa bassesse aux yeux du monde. Plac?comme sur un promontoire ?ev?, il pouvait juger et dominait pour ainsi dire l'extr?me pauvret?et l'aisance qu'il appelait encore richesse. Il ?tait loin de juger sa position en philosophe, mais il eut assez de clairvoyance pour se sentir diff?ent apr?s ce petit voyage dans la montagne.

Il fut frapp?du trouble extr?me avec lequel Mme de R?hal ?couta le petit r?cit de son voyage, qu'elle lui avait demand?

Fouqu? avait eu des projets de mariage, des amours malheureuses; de longues confidences ?ce sujet avaient rempli les conversations des deux amis. Apr?s avoir trouv?le bonheur trop t?t, Fouqu?s'?tait aper?u qu'il n'?tait pas seul aim?. Tous ces r?cits avaient ?tonn?Julien; il avait appris bien des choses nouvelles. Sa vie solitaire, toute d'imagination et de m?fiance, l'avait ?oign?de tout ce qui pouvait l'?clairer.

Pendant son absence, la vie n'avait ?t?pour Mme de R?hal qu'une suite de supplices diff?ents, mais tous intol?rables, elle ?tait r?ellement malade.

- Surtout, lui dit Mme Derville, lorsqu'elle vit arriver Julien, indisposée comme tu l'es, tu n'iras pas ce soir au jardin, l'air humide redoublerait ton malaise.

Mme Derville voyait avec étonnement que son amie toujours gronde par M. de Rerval, cause de l'excessive simplicité de sa toilette, venait de prendre des bas jour et de charmants petits souliers arrivés de Paris. Depuis trois jours, la seule distraction de Mme de Rerval avait été de tailler, et de faire faire en toute hâte par Isa, une robe d'été, d'une jolie petitetoffe fort à la mode. A peine cette robe fut-elle terminée, quelques instants après l'arrivée de Julien; Mme de Rerval la mit aussitôt. Son amie n'eut plus de doutes. "Elle aime, l'infortunée!" se dit Mme Derville. Elle comprit toutes les apparences singulières de sa maladie.

Elle la vit parler à Julien. La peur succéda à la rougeur la plus vive. L'anxiété se peignait dans ses yeux attachés sur ceux du jeune précepteur. Mme de Rerval s'attendait à chaque moment qu'il allait s'expliquer, et annoncer qu'il quittait la maison ou y restait. Julien n'avait garde de rien dire sur ce sujet, auquel il ne songeait pas. Après des combats affreux Mme de Rerval osa enfin lui dire, d'une voix tremblante, et où se peignait toute sa passion:

- Quitterez-vous vos filles pour vous placer ailleurs?

Julien fut frappé de la voix incertaine et du regard de Mme de Rerval! Cette femme-là m'aime, se dit-il; mais après ce moment passager de faiblesse que se reproche son orgueil, et dès qu'elle ne craindra plus mon départ, elle reprendra sa fierté. "Cette vue de la position respective fut, chez Julien, rapide comme l'éclair; il répondit en hésitant:

- J'aurais beaucoup de peine à quitter des enfants si aimables et si bien nés, mais peut-être le faudra-t-il. On a aussi des devoirs envers soi.

En prononçant la parole si bien née (c'était un de ces mots aristocratiques que Julien avait appris depuis peu), il s'anima d'un profond sentiment d'anti-sympathie.

"Aux yeux de cette femme, moi, se disait-il, je ne suis pas bien né."

Mme de Rerval, en l'écoutant, admirait son grâce, sa beauté, elle avait le cœur percé de la possibilité de départ qu'il lui faisait entrevoir. Tous ses amis de Verrières, qui, pendant l'absence de Julien, étaient venus d'her Vergy, lui avaient fait compliment, comme à l'envi, sur l'homme étonnant que son mari avait eu le bonheur de détrôner. Ce n'est pas que l'on comprît rien aux progrès des enfants. L'action de savoir par cœur la Bible, et encore en latin, avait frappé les habitants de Verrières d'une admiration qui durera peut-être un siècle.

Julien, ne parlant à personne, ignorait tout cela. Si Mme de Rerval avait eu le moindre sang-froid, elle lui eût fait compliment de la réputation qu'il avait conquise, et l'orgueil de Julien rassuré, il eût été pour elle doux et aimable, d'autant plus que la robe nouvelle lui semblait charmante. Mme de Rerval contente aussi de sa jolie robe, et de ce que lui en disait Julien, avait voulu faire un tour de jardin; bientôt elle

avoua qu'elle était hors d'état de marcher. Elle avait pris le bras du voyageur, et, bien loin d'augmenter ses forces, le contact de ce bras les lui était tout fait.

Il était nuit; la peine fut-on assis, que Julien, usant de son ancien privilège, osa approcher les lèvres du bras de sa jolie voisine, et lui prendre la main. Il pensait à la hardiesse dont Fouquai avait fait preuve avec ses maîtresses, et non à Mme de Rhal; le mot bien n'en pesait encore sur son cœur. On lui serra la main, ce qui ne lui fit aucun plaisir. Loin d'être fier, ou du moins reconnaissant du sentiment que Mme de Rhal trahissait ce soir-là par des signes trop évidents, la beauté, l'élegance, la fraîcheur le trouvaient presque insensible. La pureté de l'âme l'absence de toute émotion haineuse prolongent sans doute la durée de la jeunesse. C'est la physionomie qui vieillit la première chez la plupart des jolies femmes.

Julien fut maussade toute la soirée; jusqu'ici il n'avait été en colère qu'avec le hasard de la société, depuis que Fouquai lui avait offert un moyen ignoble d'arriver à l'aisance, il avait de l'humeur contre lui-même. Tout ses pensées, quoique de temps en temps il dit quelques mots à ces dames, Julien finit, sans s'en apercevoir, par abandonner la main de Mme de Rhal. Cette réaction bouleversa l'âme de cette pauvre femme; elle y vit la manifestation de son sort.

Certaine de l'affection de Julien, peut-être sa vertu était trouvée des forces contre lui. Tremblante de le perdre jamais, sa passion l'agaçait jusqu'au point de reprendre la main de Julien que, dans sa distraction, il avait laissé appuyée sur le dossier d'une chaise. Cette action réveilla ce jeune ambitieux: il était voulu qu'elle était pour tous ces nobles si fiers qui, à table, lorsqu'il était au bas bout avec les enfants, le regardaient avec un sourire si protecteur. "Cette femme ne peut plus me mépriser: dans ce cas, se dit-il, je dois être sensible à sa beauté, je me dois à moi-même d'être son amant!" Une telle idée ne lui était pas venue avant les confidences naïves faites par son ami.

La détermination subite qu'il venait de prendre forma une distraction agréable. Il se disait: "il faut que j'aie une de ces deux femmes", il s'aperçut qu'il aurait beaucoup mieux aimé faire la cour à Mme Derville; ce n'est pas qu'elle fût plus agréable, mais toujours elle l'avait vu précepteur honoré pour sa science, et non pas ouvrier charpentier, avec une veste de ratine pliée sous le bras, comme il était apparu à Mme de Rhal.

C'était précisément comme jeune ouvrier, rougissant jusqu'au blanc des yeux, arrêté à la porte de la maison et n'osant sonner, que Mme de Rhal se le figurait avec le plus de charme. Cette femme, que les bourgeois du pays disaient si hautaine, songeait rarement au rang et la moindre certitude l'emportait de beaucoup dans son esprit sur la promesse de caractère faite par le rang d'un homme. Un charretier qui était montré de la bravoure était plus brave dans son esprit qu'un terrible capitaine de hussards garni de sa moustache et de sa pipe. Elle croyait l'âme de Julien plus noble que celle de tous ses cousins, tous gentilshommes de race et plusieurs d'entre eux titrés.

En poursuivant la revue de sa position, Julien vit qu'il ne fallait pas songer à la conquête de Mme Derville, qui s'apercevait probablement du goût que Mme de Rhal montrait pour lui. Forcé de revenir à celle-ci:

"Que connais-je du caract?re de cette femme? se dit Julien. Seulement ceci: avant mon voyage, je lui prenais la main, elle la retirait; aujourd'hui je retire ma main, elle la saisit et la serre. Belle occasion de lui rendre tous les m?pris qu'elle a eus pour moi. Dieu sait combien elle a eu d'amants! elle ne se d?cide peut-?tre en ma faveur qu'?cause de la facilit?des entrevues."

Tel est, h?as! le malheur d'une excessive civilisation! A vingt ans, l'?ducation d'un jeune homme, s'il a quelque ?ducation, est ?mille lieues du laisser-aller, sans lequel l'amour n'est souvent que le plus ennuyeux des devoirs.

"Je me dois d'autant plus, continua la petite vanit?de Julien, de r?ussir aupr?s de cette femme, que si jamais je fais fortune et que quelqu'un me reproche le bas emploi de pr?cepteur, je pourrai faire entendre que l'amour m'avait jet?? cette place. "Julien ?oigna de nouveau sa main de celle de Mme de R?hal, puis il la reprit en la serrant. Comme on rentrait au salon, vers minuit, Mme de R?hal lui dit ? mi-voix:

- Vous nous quitterez, vous partirez?

Julien r?pondit en soupirant:

- Il faut bien que je parte, car je vous aime avec passion; c'est une faute... et quelle faute pour un jeune pr?tre!

Mme de R?hal s'appuya sur son bras, et avec tant d'abandon que sa joue sentit la chaleur de celle de Julien.

Les nuits de ces deux ?res furent bien diff?entes. Mme de R?hal ?ait exalt?e par les transports de la volupt?morale la plus ?lev?e. Une jeune fille coquette qui aime de bonne heure s'accoutume au trouble de l'amour; quand elle arrive ?l"?ge de la vraie passion, le charme de la nouveaut?manque. Comme Mme de R?hal n'avait jamais lu de romans, toutes les nuances de son bonheur ?taient neuves pour elle. Aucune triste v?rit?ne venait la glacer, pas m?me le spectre de l'avenir. Elle se vit aussi heureuse dans dix ans qu'elle l'?tait en ce moment. L'id?e m?me de la vertu et de la fid?lit?jur?e ?M. de R?hal, qui l'avait agit?e quelques jours auparavant, se pr?senta en vain, on la renvoya comme un h?te importun. "Jamais je n'accorderai rien ?Julien se dit Mme de R?hal, nous vivrons ?l'avenir comme nous vivons depuis un mois. Ce sera un ami."

CHAPITRE X

LES CISEAUX ANGLAIS

Une jeune fille de seize ans avait un teint de rose, et elle mettait du rouge.

POLIDORI

Pour Julien, l'offre de Fouqu? lui avait en effet enlev? tout bonheur; il ne pouvait s'arr?ter ? aucun parti.

"H?as! peut-?tre manqu?je de caract?re, j'eusse ?t? un mauvais soldat de Napol?on. Du moins, ajouta-t-il, ma petite intrigue avec la ma?resse du logis va me distraire un moment."

Heureusement pour lui, m?me dans ce petit incident subalterne, l'int?ieur de son ?me r?pondait mal ? son langage cavalier. Il avait peur de Mme de R?hal ?cause de sa robe si jolie. Cette robe ?tait ?ses yeux l'avant-garde de Paris. Son orgueil ne voulut rien laisser au hasard et ?l'inspiration du moment. D'apr?s les confidences de Fouqu? et le peu qu'il avait lu sur l'amour dans sa bible, il se fit un plan de campagne fort d?taill?. Comme, sans se l'avouer, il ?tait fort troubl?, il ?crivit ce plan

Le lendemain matin au salon, Mme de R?hal fut un instant seule avec lui:

- N'avez-vous point d'autre nom que Julien? lui dit-elle.

A cette demande si flatteuse, notre h?ros ne sut que r?pondre. Cette circonstance n'?tait pas pr?vue dans son plan. Sans cette sottise de faire un plan, l'esprit vif de Julien l'e?t bien servi, la surprise n'e?t fait qu'ajouter ?la vivacit?de ses aper?us.

Il fut gauche et s'exag?ra sa gaucherie. Mme de R?hal la lui pardonna bien vite. Elle y vit l'effet d'une candeur charmante. Et ce qui manquait pr?cis?ment ?ses yeux ?cet homme, auquel on trouvait tant de g?nie, c'?tait l'air de la candeur.

- Ton petit pr?cepteur m'inspire beaucoup de m?fiance, lui disait quelquefois Mme Derville. Je lui trouve l'air de penser toujours et de n'agir qu'avec politique. C'est un sournois.

Julien resta profond?ment humili?du malheur de n'avoir su que r?pondre ?Mme de R?hal.

"Un homme comme moi se doit de r?parer cet ?chec", et saisissant le moment o?l'on passait d'une pi?ce ?l'autre, il crut de son devoir de donner un baiser ?Mme de R?hal.

Rien de moins amen?, rien de moins agr?able, et pour lui et pour elle, rien de plus imprudent. Ils furent sur le point d'?tre aper?us. Mme de R?hal le crut fou. Elle fut effray?e et surtout choqu?e. Cette sottise lui rappela M. Valenod.

"Que m'arriverait-il, se dit-elle, si j'?tais seule avec lui?" Toute sa vertu revint, parce que l'amour s'?clipsait.

Elle s'arrangea de fa?on ?ce qu'un de ses enfants rest? toujours aupr?s d'elle.

La journ?e fut ennuyeuse pour Julien, il la passa toute enti?re ? ex?cuter avec gaucherie son plan de s?duction. Il ne regarda pas une seule fois Mme de R?hal, sans que ce regard n'e?t un pourquoi; cependant, il n'?tait pas assez sot pour ne pas voir qu'il ne

r?ussissait point ?tre aimable et encore moins s?duisant.

Mme de R?hal ne revenait point de son ?tonnement de le trouver si gauche et en m?me temps si hardi. "C'est la timidit? de l'amour, dans un homme d'esprit! se dit-elle enfin, avec une joie inexprimable. Serait-il possible qu'il n'e?t jamais t?aim? de ma rivale."

Apr?s le d?jeuner, Mme de R?hal rentra dans le salon pour recevoir la visite de M. Charcot de Maugiron, le sous-pr?fet de Bray. Elle travaillait ?un petit m?tier de tapisserie fort ?lev?. Mme Derville ?tait ?ses c??s. Ce fut dans une telle position, et par le plus grand jour, que notre h?ros trouva convenable d'avancer sa botte et de presser le joli pied de Mme de R?hal, dont le bas ?jour et le joli soulier de Paris attiraient ?videmment les regards du galant sous-pr?fet.

Mme de R?hal eut une peur extr?me; elle laissa tomber ses ciseaux, son peloton de laine, ses aiguilles, et le mouvement de Julien put passer pour une tentative gauche destin?e ?emp?cher la chute des ciseaux qu'il avait vus glisser. Heureusement ces petits ciseaux d'acier anglais se bris?ent, et Mme de R?hal ne tarit pas en regrets de ce que Julien ne s'?tait pas trouv? plus pr?s d'elle.

- Vous avez aper?u la chute avant moi, vous l'eussiez emp?ch?, au lieu de cela, votre z?le n'a r?ussi qu'?me donner un fort grand coup de pied.

Tout cela trompa le sous-pr?fet, mais non Mme Derville. "Ce joli gar?on a de bien sottes mani?res!" pensat-elle; le savoir-vivre d'une capitale de province ne pardonne point ces sortes de fautes. Mme de R?hal trouva le moment de dire ?Julien:

- Soyez prudent, je vous l'ordonne.

Julien voyait sa gaucherie, il avait de l'humeur.

Il d?lib?ra longtemps avec lui-m?me, pour savoir s'il devait se f?cher de ce mot: Je vous l'ordonne. Il fut assez sot pour penser: "Elle pourrait me dire je l'ordonne, s'il s'agissait de quelque chose de relatif ?l'?ducation des enfants, mais en r?pondant ?mon amour, elle suppose l'?galit?. On ne peut aimer sans ?galit?..."et tout son esprit se perdit ?faire des lieux communs sur l'?galit?. Il se r?p?tit avec col?re ce vers de Corneille, que Mme Derville lui avait appris quelques jours auparavant:

..... L'amour
Fait les ?galit?s et ne les cherche pas.

Julien, s'obstinant ?jouer le r?le d'un don Juan, lui qui de la vie n'avait eu de ma?resse, il fut sot ?mourir toute la journ?e. Il n'eut qu'une id?e juste, ennuy?de lui et de Mme de R?hal, il voyait avec effroi s'avancer la soir?e o?il serait assis au jardin, ?c?t?d'elle et dans l'obscurit?. Il dit ?M. de R?hal qu'il allait ?Verri?es voir le cur?, il partit apr?s d?her et ne rentra que dans la nuit.

A Verri?es, Julien trouva M. Ch?an occup??d?m?nager; il venait enfin d'?tre destitu?, le vicaire Maslon le rempla?ait. Julienaida le bon cur? et il eut l'id?e d'?crire ?Fouqu?que la vocation irr?sistible

qu'il se sentait pour le saint ministre l'avait empêché d'accepter d'abord ses offres obligeantes, mais qu'il venait de voir un tel exemple d'injustice que peut-être il serait plus avantageux son salut de ne pas entrer dans les ordres sacrés.

Julien s'applaudit de sa finesse ?tirer parti de la destitution du curé de Verrières pour se laisser une porte ouverte et revenir au commerce, si dans son esprit la triste prudence l'emportait sur l'hérosme.

CHAPITRE XV

LE CHANT DU COQ

Amour en latin faict amor
Or donc provient d'amour la mort,
Et, par avant, soucy qui mord,
Deuil, plours, pi?ges, forfaitz, remords...
BLASON D'AMOUR.

Si Julien avait eu un peu de l'adresse qu'il se supposait si gratuitement, il eût pu s'applaudir le lendemain de l'effet produit par son voyage à Verrières. Son absence avait fait oublier ses gaucheries. Ce jour-là encore, il fut assez maussade, sur te soir une idée ridicule lui vint et il la communiqua à Mme de Rerval, avec une rare intrépidité?

A peine fut-on assis au jardin, que, sans attendre une obscurité suffisante, Julien approcha sa bouche de l'oreille de Mme de Rerval, et au risque de la compromettre horriblement, il lui dit:

- Madame, cette nuit, à deux heures, j'irai dans votre chambre, je dois vous dire quelque chose.

Julien tremblait que sa demande ne fût accordée son rôle de successeur lui pesait si horriblement que, s'il eût pu suivre son penchant, il se fût retiré dans sa chambre pour plusieurs jours, et n'eût plus vu ces dames. Il comprenait que, par sa conduite savante de la veille, il avait gâté toutes les belles apparences du jour précédent, et ne savait réellement quel saint se vouer.

Mme de Rerval répondit avec une indignation réelle, et nullement exagérée, à l'annonce impertinente que Julien osait lui faire. Il crut voir du mal pris dans sa courte réponse. Il est sûr que dans cette réponse, prononcée fort bas, le mot fi donc avait paru. Sous prétexte de quelque chose à dire aux enfants, Julien alla dans leur chambre, et à son retour il se plaça à côté de Mme Derville et fort loin de Mme de Rerval. Il s'assit ainsi toute possibilité de lui prendre la main. La conversation fut si réuse, et Julien s'en tira fort bien, à quelques moments de silence près, pendant lesquels il se creusait la cervelle. "Que ne puis-je inventer quelque belle manœuvre, se disait-il, pour forcer Mme de Rerval à me rendre ces marques de tendresse non équivoques qui me faisaient croire il y a trois jours, qu'elle était ?

moi!"

Julien ?ait extr?ement d?concert? de l'?tat presque d?esp??o? il avait mis ses affaires. Rien cependant ne l'e? plus embarrass? que le succ?s.

Lorsqu'on se s?para ?minuit, son pessimisme lui fit croire qu'il jouissait du m?pris de Mme Derville, et que probablement il n'?ait gu?re mieux avec Mme de R?hal.

De fort mauvaise humeur et tr?s humili?, Julien ne dormit point. Il ?ait ?mille lieues de l'id?e de renoncer ?toute feinte, ?tout projet, et de vivre au jour le jour avec Mme de R?hal, en se contentant comme un enfant du bonheur qu'apporterait chaque journ?e.

Il se fatigua le cerveau ?inventer des manoeuvres savantes; un instant apr?s, il les trouvait absurdes; il ?ait en un mot fort malheureux, quand deux heures sonn?ent ?l'horloge du ch?teau.

Ce bruit le r?veilla comme le chant du coq r?veilla saint Pierre'. Il se vit au moment de l'?vement le plus p?nible. Il n'avait plus song? sa proposition impertinente, depuis le moment o?il l'avait faite; elle avait ??si mal re?ue!

"Je lui ai dit que j'irais chez elle ?deux heures, se dit-il en se levant; je puis ?tre inexp?iment? et grossier comme il appartient au fils d'un paysan, Mme Derville me l'a fait assez entendre, mais du moins je ne serai pas faible."

Julien avait raison de s'applaudir de son courage, jamais il ne s'?ait impos? une contrainte plus p?nible. En ouvrant sa porte, il ?ait tellement tremblant que ses genoux se d?robaient sous lui, et il fut forc? de s'appuyer contre le mur.

Il ?ait sans souliers. Il alla ?couter ?la porte de M. de R?hal, dont il put distinguer le ronflement. Il en fut d?sol?. Il n'y avait donc plus de pr?texte pour ne pas aller chez elle. Mais grand Dieu, qu'y ferait-il? Il n'avait aucun projet, et quand il en aurait eu, il se sentait tellement troubl? qu'il e? ??hors d'?tat de les suivre.

Enfin souffrant plus mille fois que s'il e? march?? la mort, il entra dans le petit corridor qui menait ?la chambre de Mme de R?hal. Il ouvrit la porte d'une main tremblante et en faisant un bruit effroyable.

Il y avait de la lumi?e, une veilleuse br?ait sous la chemin?e; il ne s'attendait pas ?ce nouveau malheur. En le voyant entrer, Mme de R?hal se jeta vivement hors de son lit.

- Malheureux! s'?cria-t-elle.

Il y eut un peu de d?ordre. Julien oublia ses vains projets et revint ? son r?le naturel: ne pas plaire ?une femme si charmante lui parut le plus grand des malheurs. Il ne r?pondit ?ses reproches qu'en se jetant ?ses pieds, en embrassant ses genoux. Comme elle lui parlait avec une extr?me dure?, il fondit en larmes.

Quelques heures apr?s, quand Julien sortit de la chambre de Mme de

R?hal, on e?t pu dire, en style de roman, qu'il n'avait plus rien ? d?sirer. En effet, il devait ?l'amour qu'il avait inspir? et ? l'impression impr?vue qu'avaient produite sur lui des charmes s?duisants, une victoire ?laquelle ne l'e?t pas conduit toute son adresse si maladroite.

Mais, dans les moments les plus doux, victime d'un orgueil bizarre, il pr?tendit encore jouer le r?le d'un homme accoutum??subjuguer des femmes: il fit des efforts d'attention incroyables pour g?ter ce qu'il avait d'aimable. Au lieu d'?tre attentif aux transports qu'il faisait na?tre, et aux remords qui en relevaient la vivacit? l'id?e du devoir ne cessa jamais d'?tre pr?sent? ses yeux. Il craignait un remords affreux et un ridicule ?ternel, s'il s'?cartait du mod?le id?al qu'il se proposait de suivre. En un mot, ce qui faisait de Julien un ?tre sup?ieur fut pr?cis?ment ce qui l'emp?cha de go?ter le bonheur qui se pla?ait sous ses pas. C'est une jeune fille de seize ans, qui a des couleurs charmantes, et qui, pour aller au bal, a la folie de mettre du rouge.

Mortellement effray?e de l'apparition de Julien, Mme de R?hal fut bient?t en proie aux plus cruelles alarmes. Les pleurs et le d?sespoir de Julien la troublaient vivement.

M?me quand elle n'eut plus rien ?lui refuser, elle repoussait Julien loin d'elle, avec une indignation r?elle, et ensuite se jetait dans ses bras. Aucun projet ne paraissait dans toute cette conduite. Elle se croyait damn?e sans r?mission, et cherchait ?se cacher la vue de l'enfer, en accablant Julien des plus vives caresses. En un mot, rien n'e?t manqu?au bonheur de notre h?ros, pas m?me une sensibilit? br?lante dans la femme qu'il venait d'enlever, s'il e?t su en jouir. Le d?part de Julien ne fit point cesser les transports qui l'agitaient malgr?elle, et ses combats avec les remords qui la d?chiraient.

"Mon Dieu! ?tre heureux, ?tre aim?, n'est-ce que ?a?" Telle fut la premi?e pens?e de Julien, en rentrant dans sa chambre. Il ?tait dans cet ?tat d'?tonnement et de trouble inquiet o?tombe l'?me qui vient d'obtenir ce qu'elle a longtemps d?sir?. Elle est habitu?e ?d?sirer, ne trouve plus quoi d?sirer, et cependant n'a pas encore de souvenirs. Comme le soldat qui revient de la parade, Julien fut attentivement occup??repasser tous les d?tails de sa conduite. "N'ai-je manqu??rien de ce que je me dois ?moi-m?me? Ai-je bien jou?mon r?le?"

Et quel r?le? celui d'un homme accoutum???tre brillant avec les femmes.

CHAPITRE XVI

LE LENDEMAIN

He turn'd his lip to hers, and with his hand
Call'd back the tangles of her wandering hair.
Don Juan. C. 1. st. 170.

Heureusement, pour la gloire de Julien, Mme de R?hal avait ??trop agit?e, trop ?tonn?e, pour apercevoir la sottise de l'homme qui, en un moment, ?tait devenu tout au monde pour elle.

Comme elle l'engageait ?se retirer, voyant poindre le jour:

- Oh! mon Dieu, disait-elle, si mon mari a entendu du bruit, je suis perdue.

Julien, qui avait le temps de faire des phrases, se souvint de celle-ci:

- Regretteriez-vous la vie?

- Ah! beaucoup dans ce moment! mais je ne regretterais pas de vous avoir connu.

Julien trouva de sa dignit?de rentrer expr?is au grand jour et avec imprudence.

L'attention continue avec laquelle il ?tudiait ses moindres actions, dans la folle id?e de para?tre un homme d'exp?rience, n'eut qu'un avantage; lorsqu'il revit Mme de R?hal ?d?jeuner, sa conduite fut un chef-d'oeuvre de prudence.

Pour elle, elle ne pouvait le regarder sans rougir jusqu'aux yeux, et ne pouvait vivre un instant sans le regarder; elle s'apercevait de son trouble, et ses efforts pour le cacher le redoublaient. Julien ne leva qu'une seule fois les yeux sur elle. D'abord Mme de R?hal admira sa prudence. Bient?t, voyant que cet unique regard ne se r?p?tait pas, elle fut alarm?e: "Est-ce qu'il ne m'aimera plus, se dit-elle; h?las! je suis bien vieille pour lui, j'ai dix ans de plus que lui."

En passant de la salle ?manger au jardin, elle serra la main de Julien. Dans la surprise que lui causa une marque d'amour si extraordinaire il la regarda avec passion. Car elle lui avait sembl?bien jolie au d?jeuner; et, tout en baissant les yeux, il avait pass?son temps ?se d?tailler ses charmes. Ce regard consola Mme de R?hal; il ne lui ?ta pas toutes ses inqui?tudes, mais ses inqui?tudes lui ?taient presque tout ? fait ses remords envers son mari.

Au d?jeuner, ce mari ne s'?tait aper?u de rien, il n'en ?tait pas de m?me de Mme Derville: elle crut Mme de R?hal sur le point de succomber. Pendant toute la journ?e, son amiti?hardie et incisive ne lui ?pargna pas les demi-mots destin?s ?lui peindre, sous de hideuses couleurs, le danger qu'elle courait.

Mme de R?hal br?lait de se trouver seule avec Julien elle voulait lui demander s'il l'aimait encore. Malgr?l?douceur inalt?able de son caract?e, elle fut plusieurs fois sur le point de faire entendre ?son amie combien elle ?tait importune.

Le soir, au jardin, Mme Derville arrangea si bien les choses, qu'elle se trouva plac?e entre Mme de R?hal et Julien. Mme de R?hal qui s'?tait fait une image d?icieuse du plaisir de serrer la main de Julien, et de la porter ?ses l?vres, ne put pas m?me lui adresser un mot.

Ce contretemps augmenta son agitation. Elle était d'vorée d'un remords. Elle avait tant grondé Julien de l'imprudence qu'il avait faite en venant chez elle la nuit précédente, qu'elle tremblait qu'il ne vînt pas celle-ci. Elle quitta le jardin de bonne heure, et alla s'installer dans sa chambre. Mais ne tenant pas son impatience, elle vint coller son oreille contre la porte de Julien. Malgré l'incertitude et la passion qui la dévoraien, elle n'osa point entrer. Cette action lui semblait la dernière des bassesses, car elle sert de texte à un dicton de province.

Les domestiques n'étaient pas tous couchés. La prudence l'obligea enfin à revenir chez elle. Deux heures d'attente furent deux siècles de tourments.

Mais Julien était trop fidèle à ce qu'il appelait le devoir, pour manquer d'exécuter de point en point ce qu'il s'était prescrit.

Comme une heure sonnait, il s'chappa doucement de sa chambre, s'assura que le maître de la maison était profondément endormi, et parut chez Mme de Rhal. Ce jour-là, il trouva plus de bonheur auprès de son amie, car il songea moins constamment au rôle à jouer. Il eut des yeux pour voir et des oreilles pour entendre. Ce que Mme de Rhal lui dit de son âge contribua à lui donner quelque assurance.

- Hélas! j'ai dix ans de plus que vous! comment pouvez-vous m'aimer? lui répondait-elle sans projet et parce que cette idée l'opprimait.

Julien ne concevait pas ce malheur, mais il vit qu'il était réel, et il oublia presque toute sa peur d'être ridicule.

La sotte idée d'être regardé comme un amant subalterne, à cause de sa naissance obscure, disparut aussi. À mesure que les transports de Julien rassuraient sa timide maîtresse, elle reprenait un peu de bonheur et la faculté de juger son amant. Heureusement il n'eut presque pas, ce jour-là, cet air emprunté qui avait fait du rendez-vous de la veille une victoire, mais non pas un plaisir. Si elle se fit aperçue de son attention à jouer un rôle, cette triste découverte lui eût à jamais enlevé tout bonheur. Elle n'y eût pu voir autre chose qu'un triste effet de la disproportion des âges.

Quoique Mme de Rhal n'en ait jamais pensé aux théories de l'amour, la différence d'âge est, après celle de la fortune, un des grands lieux communs de la plaisanterie de province, toutes les fois qu'il est question d'amour.

En peu de jours, Julien, rendu à toute l'ardeur de son âge, fut à perdre amoureux.

"Il faut convenir, se disait-il, qu'elle a une bonté digne anglique, et l'on n'est pas plus jolie."

Il avait perdu presque tout à fait l'idée du rôle à jouer. Dans un moment d'abandon, il lui avoua même toutes ses inquiétudes. Cette confidence porta à son comble la passion qu'il inspirait. "Je n'ai donc point eu de rivale heureuse", se disait Mme de Rhal avec délices! elle osa l'interroger sur le portrait auquel il mettait tant d'intérêt; Julien lui jura que c'était celui d'un homme.

Quand il restait ?Mme de R?hal assez de sang-froid pour r?fl?chir, elle ne revenait pas de son ?tonnement qu'un tel bonheur exist?t, et que jamais elle ne s'en f?t dout?e.

"Ah! se disait-elle, si j'avais connu Julien il y a dix ans quand je pouvais encore passer pour jolie!"

Julien ?tait fort ?loign?de ces pens?es. Son amour ?tait encore de l'ambition: c'?tait de la joie de poss?der, lui pauvre ?tre si malheureux et si m?pris?, une femme aussi noble et aussi belle. Ses actes d'adoration ses transports ?la vue des charmes de son amie, finirent par la rassurer un peu sur la diff?rence d'?ge. Si elle e?t poss?d?un peu de ce savoir-vivre dont une femme de trente ans jouit depuis longtemps dans les pays plus civilis?s, elle e?t fr?mi pour la dur?e d'un amour qui ne semblait vivre que de surprise et de ravissement d'amour-propre.

Dans ses moments d'oubli d'ambition, Julien admirait avec transport jusqu'aux chapeaux, jusqu'aux robes de Mme de R?hal. Il ne pouvait se rassasier du plaisir de sentir leur parfum. Il ouvrait son armoire de glace et restait des heures enti?res, admirant la beaut?et l'arrangement de tout ce qu'il y trouvait. Son amie, appuy?e sur lui, le regardait; lui regardait ces bijoux, ces chiffons qui, la veille d'un mariage, emplissent une corbeille de noce.

"J'aurais pu ?pouser un tel homme! pensait quelquefois Mme de R?hal; quelle ?me de feu! quelle vie ravissante avec lui!"

Pour Julien, jamais il ne s'?tait trouv?aussi pr?c de ces terribles instruments de l'artillerie f?minine. Il est impossible, se disait-il, qu'?Paris on ait quelque chose de plus beau! Alors il ne trouvait point d'objection ?son bonheur. Souvent la sinc?re admiration et les transports de sa ma?resse lui faisaient oublier la vaine th?orie qui l'avait rendu si compass?et presque si ridicule dans les premiers moments de cette liaison. Il y eut des moments o?, malgr?ses habitudes d'hypocrisie, il trouvait une douceur extr?me ?avouer ?cette grande dame qui l'admirait, son ignorance d'une foule de petits usages. Le rang de sa ma?resse semblait l'?lever au-dessus de lui-m?me. Mme de R?hal, de son c?t?, trouvait la plus douce des volupt?s morales ?instruire ainsi, dans une foule de petites choses, ce jeune homme rempli de g?nie, et qui ?tait regard?par tout le monde comme devant un jour aller si loin. M?me le sous-pr?fet et M. Valenod ne pouvaient s'emp?cher de l'admirer: ils lui en semblaient moins sots. Quant ?Mme Derville, elle ?tait bien loin d'avoir ?exprimer les m?mes sentiments. D?sesp?r?e de ce qu'elle croyait deviner, et voyant que les sages avis devenaient odieux ?une femme qui, ?la lettre, avait perdu la t?te, elle quitta Vergy, sans donner une explication qu'on se garda de lui demander. Mme de R?hal en versa quelques larmes, et bient?t il lui sembla que sa f?licit?redoublait. Par ce d?part, elle se trouvait presque toute la journ?e t?te ?t?te avec son amant.

Julien se livrait d'autant plus ?la douce soci?t?de son amie, que, toutes les fois qu'il ?tait trop longtemps seul avec lui-m?me, la fatale proposition de Fouqu?venait encore l'agiter. Dans les premiers jours de cette vie nouvelle, il y eut des moments o?lui qui n'avait jamais aim?, oui n'avait jamais ??aime de personne, trouvait un si d?licieux plaisir ??tre sinc?re, qu'il ?tait sur le point d'avouer ?Mme de R?hal

l'ambition qui jusqu'alors avait ?? l'essence m?me de sa vie. Il e?? voulu pouvoir la consulter sur l'?trange tentation que lui donnait la proposition de Fouqu?, mais un petit ?vement emp?cha toute franchise.

CHAPITRE XVII

LE PREMIER ADJOINT

O, how this spring of love resembleth
The uncertain glory of an April day,
Which now shows all the beauty of the sun
And by and by a cloud takes all away!
TWO GENTLEMEN OF VERONA.

Un soir au coucher du soleil, assis aupr?s de son amie, au fond du verger, loin des importuns il r?vait profond?ment. "Des moments si doux, pensait-il dureront-ils toujours?" Son ?me ?ait tout occup?e de la difficult? et de la n?cessit? de prendre un ?tat, il d?plorait ce grand acc?s de malheur qui termine l'enfance et g?te les premi?res ann?es de la jeunesse peu riche. "Ah! s'?criat-il, que Napol?on ?ait bien l'homme envoy? de Dieu pour les jeunes Fran?ais! Qui le remplacera? que feront sans lui les malheureux m?me plus riches que moi, qui ont juste les quelques ?cus qu'il faut pour se procurer une bonne ?ducation, et qui ensuite n'ont pas assez d'argent pour acheter un homme ?vingt ans et se pousser dans une carri?e! Quoi qu'on fasse, ajouta-t-il avec un profond soupir, ce souvenir fatal nous emp?chera ?jamais d'?tre heureux!"

Il vit tout ? coup Mme de R?hal froncer le sourcil, elle prit un air froid et d?digne, cette fa?on de penser lui semblait convenir ? un domestique. Elev?e dans l'id?e qu'elle ?ait fort riche, il lui semblait chose convenue que Julien l'?ait aussi. Elle l'aimait mille fois plus que la vie, elle l'e?? aim?m?e ingrat et perfide et ne faisait aucun cas de l'argent.

Julien ?ait loin de deviner ces id?es. Ce froncement de sourcil le rappela sur la terre. Il eut assez de pr?sence d'esprit pour arranger sa phrase et faire entendre ?la noble dame, assise si pr?s de lui sur le banc de verdure, que les mots qu'il venait de r?p?ter il les avait entendus pendant son voyage chez son ami le marchand de bois. C'?ait le raisonnement des impies.

- H?bien! ne vous m?lez plus ?ces gens-l?, dit Mme de R?hal, gardant encore un peu de cet air glacial qui, tout ? coup, avait succ?d?? l'expression de la plus douce et intime tendresse.

Ce froncement de sourcil, ou plut? le remords de son imprudence, fut le premier ?che port?? l'illusion qui entra?ait Julien. Il se dit: "Elle est bonne et douce, son go?t pour moi est vif, mais elle a ?? ?ev?e dans le camp ennemi. Ils doivent surtout avoir peur de cette classe d'hommes de coeur qui, apr?s une bonne ?ducation, n'a pas assez d'argent pour entrer dans une carri?e. Que deviendraient-ils ces nobles, s'il nous ?ait donn?e les combattre ?armes ?gales! Moi, par exemple,

maire de Verrières, bien intentionné honnêtement comme l'est au fond M. de Rhal! comme j'enverrais le vicaire, M. Valenod et toutes leurs friponneries! comme la justice triompherait dans Verrières! Ce ne sont pas leurs talents qui me feraient obstacle. Ils trottent sans cesse."

Le bonheur de Julien fut, ce jour-là, sur le point de devenir durable. Il manqua à notre hâte d'oser être sincère. Il fallait avoir le courage de livrer bataille, mais sur-le-champ; Mme de Rhal avait toujours du mot de Julien parce que les hommes de sa société étaient que l'arrivée de Robespierre était surtout possible à cause de ces jeunes gens des basses classes, trop bien élevés. L'air froid de Mme de Rhal dura assez longtemps et sembla marquer Julien. C'est que la crainte de lui avoir dit indirectement une chose d'inagréable succéda chez elle à la répugnance pour le mauvais propos. Ce malheur se réflétait vivement dans ses traits, si purs et si naïfs, quand elle était heureuse et loin des ennuyeux.

Julien n'osa plus revenir avec abandon. Plus calme et moins amoureux, il trouva qu'il était imprudent d'aller voir Mme de Rhal dans sa chambre. Il valait mieux qu'elle vive chez lui; si un domestique l'apercevait courant dans la maison, vingt prétextes différents pouvaient expliquer cette démarche.

Mais cet arrangement avait aussi ses inconvénients. Julien avait reçu de Fouquard des livres que lui même en théologie, n'eût jamais pu demander à un libraire. Il n'osait les ouvrir que de nuit. Souvent il était à bien aise de n'être pas interrompu par une visite, dont l'attente, la veille encore de la petite scène du verger, l'eût mis hors d'état de lire.

Il devait à Mme de Rhal de comprendre les livres d'une façon toute nouvelle. Il avait osé lui faire des questions sur une foule de petites choses, dont l'ignorance arrête tout court l'intelligence d'un jeune homme n'hors de la société, quelque grâce naturel qu'on veuille lui supposer.

Cette éducation de l'amour, donnée par une femme extrêmement ignorante, fut un bonheur. Julien arriva directement à voir la société telle qu'elle est aujourd'hui. Son esprit ne fut point offusqué par le récit de ce qu'elle a été autrefois, il y a deux mille ans ou seulement il y a soixante ans, du temps de Voltaire et de Louis XV. A son inexprimable joie, un voile tomba devant ses yeux, il comprit enfin les choses qui se passaient à Verrières.

Sur le premier plan parurent des intrigues très compliquées ourdies, depuis deux ans, auprès du préfet de Besançon. Elles étaient appuyées par des lettres venues de Paris, et critiquées par ce qu'il y a de plus illustre. Il s'agissait de faire de M. de Moirod, c'était l'homme le plus droit du pays, le premier, et non pas le second adjoint du maire de Verrières.

Il avait pour concurrent un fabricant fort riche qu'il fallait absolument refouler à la place de second adjoint.

Julien comprit enfin les demi-mots qu'il avait surpris quand la haute société du pays venait d'aller chez M. de Rhal. Cette société privilégiée était profondément occupée de ce choix du premier adjoint, dont le reste de la ville, et surtout les libéraux ne soupçonnaient pas même la

possibilité? Ce qui en faisait l'importance, c'est qu'ainsi que chacun sait, le côté oriental de la grande rue de Verrières doit reculer de plus de neuf pieds, car cette rue est devenue route royale.

Or, si M. de Moirod, qui avait trois maisons dans le cas de reculer, parvenait à être premier adjoint, et par la suite maire dans le cas où M. de Rhal serait nommé d'abord, il fermerait les yeux, et l'on pourrait faire aux maisons qui avancent sur la voie publique, de petites réparations imperceptibles, au moyen desquelles elles dureraient cent ans. Malgré la haute position et la probité reconnue de M. de Moirod, on était sûr qu'il serait coulant, car il avait beaucoup d'enfants. Parmi les maisons qui devaient reculer, neuf appartenaient à tout ce qu'il y a de mieux dans Verrières.

Aux yeux de Julien, cette intrigue était bien plus importante que l'histoire de la bataille de Fontenoy, dont il voyait le nom pour la première fois dans un des livres que Fouqueray lui avait envoyés. Il y avait des choses qui étonnaient Julien depuis cinq ans qu'il avait commencé à aller les soirs chez le curé. Mais la discréction et l'humilité d'esprit étaient les premières qualités d'un jeune en théologie, il lui avait toujours été impossible de faire des questions.

Un jour, Mme de Rhal donnait un ordre au valet de chambre de son mari, l'ennemi de Julien.

- Mais, madame, c'est aujourd'hui le dernier vendredi du mois, répondit cet homme d'un air singulier.

- Allez, dit Mme de Rhal

- Hé bien, dit Julien, il va se rendre dans ce magasin à foins, à l'église autrefois, et récemment rendu au culte; mais pour quoi faire? voilà un de ces mystères que je n'ai jamais pu percer.

- C'est une institution fort salutaire, mais bien singulière, répondit Mme de Rhal; les femmes n'y sont point admises: tout ce que j'en sais, c'est que tout le monde s'y tutoie. Par exemple, ce domestique va y trouver M. Valenod, et cet homme si fier et si sot ne sera point fâché de s'entendre tutoyer par Saint-Jean, et lui répondra sur le même ton. Si vous tenez à savoir ce qu'on y fait, je demanderai des détails à M. de Maugiron et à M. Valenod. Nous payons vingt francs par domestique afin qu'un jour ils ne nous gorgent pas.

Le temps volait. Le souvenir des charmes de sa maîtresse distraitait Julien de sa noire ambition. La nécessité de ne pas lui parler de choses tristes et raisonnables puisqu'ils étaient de partis contraires, ajoutait, sans qu'il s'en doutât, au bonheur qu'il lui devait, et à l'empire qu'elle acqurait sur lui.

Dans les moments où la présence d'enfants trop intelligents les empêchait de parler que le langage de la froide raison, c'était avec une docilité parfaite que Julien la regardait avec des yeux éclatants d'amour, boutait ses explications du monde comme il va. Souvent, au milieu du récit de quelque friponnerie savante, à l'occasion d'un chemin ou d'une fourniture qui étonnait son esprit, l'attention de Mme de Rhal s'arrêtait tout à coup jusqu'au dire; Julien avait besoin de la gronder, elle se permettait avec lui les mêmes gestes intimes qu'avec

ses enfants. C'est qu'il y avait des jours où elle avait l'illusion de l'aimer comme son enfant. Sans cesse n'avait-elle pas à répondre à ses questions naïves sur mille choses simples qu'un enfant bien n'a pas d'ignore pas ?quinze ans ? Un instant après, elle l'admirait comme son maître. Son gêne allait jusqu'à l'effrayer; elle croyait apercevoir plus nettement chaque jour, le grand homme futur dans ce jeune abbé. Elle le voyait pape, elle le voyait premier ministre comme Richelieu.

- Vivrai-je assez pour te voir dans ta gloire ? disait-elle à Julien; la place est faite pour un grand homme; la monarchie, la religion en ont besoin.

CHAPITRE XVIII

UN ROI A VERRIERES

N'êtes-vous bons qu'à jeter l'homme comme un cadavre de peuple, sans grâce, et dont les veines n'ont plus de sang ?
Discours de l'Évêque,
à la chapelle de Saint-Clément.

Le 3 septembre à dix heures du soir, un gendarme surveilla tout Verrières en montant la grande rue au galop; il apportait la nouvelle que Sa majesté le roi de *** arrivait le dimanche suivant, et l'on était au mardi. Le préfet autorisait, c'est-à-dire demandait la formation d'une garde d'honneur; il fallait déployer toute la pompe possible. Une estafette fut expédiée à Vergy. M. de Rinaldi arriva dans la nuit et trouva toute la ville en émoi. Chacun avait ses préférences; les moins affairés louaient des balcons pour voir l'entrée du roi.

Qui commandera la garde d'honneur ? M. de Rinaldi vit tout de suite combien il importait, dans l'intérêt des maisons sujettes à reculer, que M. de Moirod eût ce commandement. Cela pouvait faire titre pour la place de premier adjoint. Il n'y avait rien à dire à la définition de M. de Moirod, elle était au-dessus de toute comparaison, mais jamais il n'avait monté à cheval. C'était un homme de trente-six ans, timide de toutes les façons, et qui craignait également les chutes et le ridicule.

Le maire le fit appeler dès les cinq heures du matin.

- Vous voyez, monsieur, que je réclame vos avis comme si déjà vous occupiez le poste auquel tous les honnêtes gens vous portent. Dans cette malheureuse ville, les manufactures prospèrent, le parti libéral devient millionnaire, il aspire au pouvoir, il saura se faire des armes de tout. Consultons l'intérêt du roi, celui de la monarchie, et avant tout l'intérêt de notre sainte religion. A qui pensez-vous monsieur, que l'on puisse confier le commandement de la garde d'honneur ?

Malgré la peur horrible que lui faisait le cheval, M. de Moirod finit par accepter cet honneur comme un martyre.

- Je saurai prendre un ton convenable, dit-il au maire.

A peine restait-il le temps de faire arranger les uniformes, qui sept ans auparavant, avaient servi lors du passage d'un prince du sang.

A sept heures Mme de R^{hal} arriva de Vergy avec Julien et les enfants. Elle trouva son salon rempli de dames lib^{rales} qui pr^échaient l'union des partis, et venaient la supplier d'engager son mari à accorder une place aux leurs dans la garde d'honneur. L'une d'elles

pr^étendait que si son mari n'^était pas là; de chagrin il ferait banqueroute. Mme de R^{hal} renvoya bien vite tout ce monde, elle paraissait fort occupée.

Julien fut étonné et encore plus frappé qu'elle lui fit un mystère de ce qui l'agitait. "Je l'avais prévu, se disait-il avec amertume, son amour s'^écloppe devant le bonheur de recevoir un roi dans sa maison. Tout ce tapage l'^ébouloit. Elle m'aimera de nouveau quand les idées de sa caste ne lui troubleront plus la cervelle."

Chose étonnante, il l'en aimait davantage.

Les tapissiers commencèrent à remplir la maison, il passa longtemps en vain l'occasion de lui dire un mot. Enfin il la trouva qui sortait de sa chambre à lui Julien emportant un de ses habits. Ils étaient seuls. Il voulut lui parler. Elle s'enfuit en refusant de l'écouter. "Je suis bien sot d'aimer une telle femme, l'ambition la rend aussi folle que son mari."

Elle l'^était davantage: un de ses grands désirs qu'elle n'avait jamais avoué? Julien de peur de le choquer, était de le voir quitter, ne fit-ce que pour un jour, son triste habit noir. Avec une adresse vraiment admirable, chez une femme si naturelle, elle obtint d'abord de M. de Moirod, et ensuite de M. le sous-préfet de Maugiron, que Julien serait nommé garde d'honneur de préférence à cinq ou six jeunes gens, fils de fabricants fort aisés, et dont deux au moins étaient d'une exemplaire piété. M. Valenod qui comptait prêter sa calèche aux plus jolies femmes de la ville et faire admirer ses beaux Normands, consentit à donner un de ses chevaux à Julien, l'^étre qu'il haissait le plus. Mais tous les gardes d'honneur avaient eux ou d'emprunt quelqu'un de ces beaux habits bleu de ciel avec deux palettes de colonel en argent, qui avaient brillé sept ans auparavant. Mme R^{hal} voulait un habit neuf. et il ne lui restait que quatre jours pour envoyer à Besançon, et en faire revenir l'habit d'uniforme, les armes, le chapeau, etc., tout ce qui fait un garde d'honneur. Ce qu'il y a de plaisant, c'est qu'elle trouvait imprudent de faire faire l'habit de Julien à Verrières. Elle voulait le surprendre, lui et la ville.

Le travail des gardes d'honneur et de l'esprit public terminé, le maire eut à s'occuper d'une grande cérémonie religieuse, le roi de *** ne voulait pas passer à Verrières sans visiter la fameuse relique de saint Clément que l'on conserve à Bray-le-Haut, une petite lieue de la ville. On dirait un clergé nombreux, ce fut l'affaire la plus difficile à arranger; M. Maslon, le nouveau curé, voulait tout prix éviter la présence de M. Chaban. En vain M. de R^{hal} lui représentait qu'il y aurait imprudence. M. le marquis de La Mole, dont les ancêtres ont été si longtemps gouverneurs de la province, avait signé pour

accompagner le roi de ***. Il connaissait depuis trente ans l'abb?
Ch?an. Il demanderait certainement de ses nouvelles en arrivant ?
Verri?es, et s'il le trouvait disgraci?, il ?ait homme ?aller le
chercher dans la petite maison o?il s'?tait retir?, accompagn?de tout
le cort?ge dont il pourrait disposer. Quel soufflet!

- Je suis d?s honor?ici et ?Besan?on, r?pondait l'abb?Maslon, s'il
para?t dans mon clerg?. Un jans?histe, grand Dieu!

- Quoi que vous en puissiez dire mon cher abb?, r?pliquait M. de R?hal,
je n'exposerai pas l'administration de Verri?es ?recevoir un affront
de M. de La Mole. Vous ne le connaissez pas, il pense bien ?la cour;
mais ici, en province, c'est un mauvais plaisant satirique, moqueur, ne
cherchant qu'?embarrasser les gens. Il est capable, uniquement pour
s'amuser, de nous couvrir de ridicule aux yeux des lib?raux.

Ce ne fut que dans la nuit du samedi au dimanche, apr?s trois jours de
pourparlers, que l'orgueil de l'abb?Maslon plia devant la peur du maire
qui se changeait en courage. Il fallut ?crire une lettre mielleuse ?
l'abb?Ch?an, pour le prier d'assister ?la c?r?monie de la relique de
Bray-le-Haut, si toutefois son grand ?ge et ses infirmit?s le lui
permettaient. M. Ch?an demanda et obtint une lettre d'invitation pour
Julien qui devait l'accompagner en qualit?de sous-diacre.

D?s le matin du dimanche, des milliers de paysans arrivant des montagnes
voisines inond?ent les rues de Verri?es. Il faisait le plus beau
soleil. Enfin, vers les trois heures, toute cette foule fut agit?e; on
apercevait un grand feu sur un rocher ?deux lieues de Verri?es. Ce
signal annon?ait que le roi venait d'entrer sur le territoire du
d?partement. Aussit?t le son de toutes les cloches, et les d?charges
r?p?tes d'un vieux canon espagnol appartenant ?la ville, marqu?ent sa
joie de ce grand ?vement. La moiti?de la population monta sur les
toits. Toutes les femmes ?taient aux balcons. La garde d'honneur se mit
en mouvement. On admirait les brillants uniformes, chacun reconnaissait
un parent, un ami. On se moquait de la peur de M. de Moirod, dont ?
chaque instant la main prudente ?tait pr?te ?saisir l'ar?on de sa
selle. Mais une remarque fit oublier toutes les autres: le premier
cavalier de la neuvi?me file ?tait un fort joli gar?on, tr?s mince, que
d'abord on ne reconnut pas. Bient?t un cri d'indignation chez les uns,
chez d'autres le silence de l'?tonnement annonc?ent une sensation
g?n?rale. On reconnaissait dans ce jeune homme, montant un des chevaux
normands de M. Valenod, le petit Sorel, fils du charpentier. Il n'y eut
qu'un cri contre le maire, surtout parmi les lib?raux. Quoi, parce que
ce petit ouvrier doguis?en abb? ?tait pr?cepteur de ses marmots, il
avait l'audace de le nommer garde d'honneur, au pr?judice de messieurs
tels et tels, riches fabricants!

- Ces Messieurs, disait une dame banqui?e, devraient bien faire une
avanie ?ce petit insolent, n?dans la crotte.

- Il est sournois et porte un sabre, r?pondait le voisin, il serait
assez tra?tre pour leur couper la figure. Les propos de la soci??noble
?taient plus dangereux. Les dames se demandaient si c'?tait du maire
tout seul que provenait cette haute inconvenance. En g?n?ral on rendait
justice ?son m?pris pour le d?faut de naissance.

Pendant qu'il ?tait l'occasion de tant de propos, Julien ?tait le plus

heureux des hommes. Naturellement hardi il se tenait mieux ?cheval que la plupart des jeunes gens de cette ville de montagne. Il voyait dans les yeux des femmes qu'il ?tait question de lui.

Ses ?paulettes ?taient plus brillantes, parce qu'elles ?taient neuves. Son cheval se cabrait ?chaque instant, il ?tait au comble de la joie.

Son bonheur n'eut plus de bornes, lorsque, passant pr?s du vieux rempart le bruit de la petite pi?ce de canon fit sauter son cheval hors du rang. Par un grand hasard, il ne tomba pas; de ce moment il se sentit un h?ros. Il ?tait officier d'ordonnance de Napol?on et chargeait une batterie.

Une personne ?tait plus heureuse que lui. D'abord elle l'avait vu passer d'une des crois?es de l'h?tel de ville; montant ensuite en cal?che et faisant rapidement un grand d?tour, elle arriva ?temps pour fr?mir, quand son cheval l'emporta hors du rang. Enfin, sa cal?che sortant au grand galop par une autre porte de la ville, elle parvint ?rejoindre la route par o?le roi devait passer, et put suivre la garde d'honneur ? vingt pas de distance, au milieu d'une noble poussi?e. Dix mille paysans cri?ent: Vive le roi, quand le maire eut l'honneur de haranguer Sa Majest?. Une heure apr?s, lorsque, tous les discours ?cout?, le roi allait entrer dans la ville, la petite pi?ce de canon se remit ?tirer ? coups pr?cipit?s. Mais un accident s'ensuivit, non pour les canonniers qui avaient fait leurs preuves ?Leipzig et ?Montmirail mais pour le futur premier adjoint, M. de Moirod. Son cheval le d?posa mollement dans l'unique bourbier qui f? sur la grande route, ce qui fit esclandre, parce qu'il fallut le tirer de l?pour que la voiture du roi put passer.

Sa Majest?descendit ?la belle ?glise neuve qui ce jour-l? ?tait par?e de tous ses rideaux cramoisis. Le roi devait d?her, et aussit?t apr?s remonter en voiture pour aller v?h?er la relique de saint Cl?ment. A peine le roi fut-il ?l'?glise, que Julien galopa vers la maison de M. de R?hal. L?, il quitta en soupirant son bel habit bleu de ciel, son sabre, ses ?paulettes, pour reprendre le petit habit noir r?p?. Il remonta ?cheval, et en quelques instants fut ?Bray-le-Haut qui occupe le sommet d'une fort belle colline. "L'enthousiasme multiplie ces paysans pensa Julien. On ne peut se remuer ?Verri?es, et en voici plus de dix mille autour de cette antique abbaye. "A moiti?ruin?e par le vandalisme r?volutionnaire, elle avait ??magnifiquement r?tablie depuis la Restauration, et l'on commen?a?ait ?parler de miracles. Julien rejoignit l'abb?Ch?an qui le gronda fort et lui remit une soutane et un surplis. Il s'habilla rapidement et suivit M. Ch?an qui se rendait aupr?s du jeune ?voque d'Agde. C'?tait un neveu de M. de La Mole, r?cemment nomm?, et qui avait ??charg?de montrer la relique au roi. Mais l'on ne put trouver cet ??que.

Le clerg? s'impatientait. Il attendait son chef dans le clo?tre sombre et gothique de l'ancienne abbaye. On avait r?uni vingt-quatre cur?s pour figurer l'ancien chapitre de

Bray-le-Haut, compos? avant 1789 de vingt-quatre chanoines. Apr?s avoir d?plor? pendant trois quarts d'heure la jeunesse de l'?que, les cur?s pens?ent qu'il ?tait convenable que M. le Doyen se retir?t vers Monseigneur pour l'avertir que le roi allait arriver, et qu'il ?tait instant de se rendre au choeur. Le grand ?ge de M. Ch?an l'avait fait doyen, malgr? l'humeur qu'il t?moignait ?Julien, il lui fit signe de le

suivre. Julien portait fort bien son surpris. Au moyen de je ne sais quel procédé de toilette ecclésiastique, il avait rendu ses beaux cheveux bouclés très plats; mais, par un oubli qui redoubla la colère de M. Chaban, sous les longs plis de sa soutane on pouvait apercevoir les perrons du garde d'honneur.

Arrivé à l'appartement de l'abbé, de grands laquais bien chamarrés daignaient à peine répondre au vieux curé que Monseigneur n'était pas visible. On se moqua de lui quand il voulut expliquer qu'en sa qualité de doyen du chapitre noble de Bray-le-Haut, il avait le privilège d'être admis en tout temps auprès de l'abbé officiant.

L'humeur hautaine de Julien fut choquée de l'insolence des laquais. Il se mit à parcourir les dortoirs de l'antique abbaye, secouant toutes les portes qu'il rencontra. Une forte petite chose réussit ses efforts, et il se trouva dans une cellule au milieu des valets de chambre de Monseigneur, en habit noir et la chaîne au cou. A son air pressé, ces messieurs le crurent mandé par l'abbé et le laissèrent passer. Il fit quelques pas et se trouva dans une immense salle gothique extrêmement sombre, et toute lambrissée de chêne noir; à l'exception d'une seule, les fenêtres en ogive avaient tous murées avec des briques. La grossièreté de cette maçonnerie n'était d'ailleurs rien, et faisait un triste contraste avec l'antique magnificence de la boiserie. Les deux grands côtés de cette salle étaient parmi les antiquaires bourguignons et que le duc Charles le Téméraire avait fait brûler vers 1470 en expiation de quelque pêche, étaient garnis de stalles de bois richement sculptées. On voyait, figurés en bois de différentes couleurs, tous les mystères de l'Apocalypse.

Cette magnificence mancelloïque, dégradée par la vue des briques nues et du plafond encore tout blanc, toucha Julien. Il s'arrêta en silence. À l'autre extrémité de la salle, près de l'unique fenêtre par laquelle le jour pénétrait, il vit un miroir mobile en acajou. Un jeune homme, en robe violette et en surplis de dentelle, mais la tête nue, était arrivé à trois pas de la glace. Ce meuble semblait étrange en un tel lieu, et, sans doute, y avait-il apporté de la ville. Julien trouva que le jeune homme avait l'air irrité de la main droite, il donnait gravement des bégagements du côté du miroir.

"Que peut signifier ceci, pensa-t-il? est-ce une curiosité préparatoire qu'accomplit ce jeune prêtre? C'est peut-être le secrétaire de l'abbé... il sera insolent comme les laquais... ma foi, n'importe, essayons."

Il avança et parcourut assez lentement la longueur de la salle, toujours la vue fixe vers l'unique fenêtre, et regardant ce jeune homme qui continuait à donner des béglements exacts lentement mais en nombre infini, et sans se reposer un instant.

A mesure qu'il approchait, il distinguait mieux son air fatigué. La richesse du surplis garni de dentelles arrêta involontairement Julien à quelques pas du magnifique miroir.

"Il est de mon devoir de parler", se dit-il enfin; mais la beauté de la salle l'avait mu, et il était froissé d'avance des mots durs qu'on allait lui adresser.

Le jeune homme le vit dans la psych?, se retourna, et quittant subitement l'air f?ch?, lu dit du ton le plus doux:

- H?bien! Monsieur, est-elle enfin arrang?e?

Julien resta stup?fait. Comme ce jeune homme se tournait vers lui, Julien vit la croix pectorale sur sa poitrine: c'?tait l'?v?que d'Agde. Si jeune, pensa Julien; tout au plus six ou huit ans de plus que moi!...

Et il eut honte de ses ?perons.

- Monseigneur, r?pondit-il timidement, je suis envoy?par le doyen du chapitre, M. Ch?an.

- Ah! il m'est fort recommand?, dit l'?v?que d'un ton poli qui redoubla l'enchantede Julien. Mais je vous demande pardon, Monsieur, je vous prenais pour la personne qui doit me rapporter ma mitre. On l'a mal emball?e ?Paris; la toile d'argent est horriblement g?t?e vers le haut. Cela fera le plus vilain effet, ajouta le jeune ?v?que d'un air triste, et encore on me fait attendre!

- Monseigneur, je vais chercher la mitre, si Votre Grandeur le permet.

Les beaux yeux de Julien firent leur effet.

- Allez, Monsieur, r?pondit l'?v?que avec une politesse charmante; il me la faut sur-le-champ. Je suis d?sol?de faire attendre messieurs du chapitre.

Quand Julien fut arriv?au milieu de la salle il se retourna vers l'?v?que et le vit qui s'?tait remis ?donner des b?n?dictions. "Qu'est-ce que cela peut ?tre? se demanda Julien, sans doute c'est une pr?paration eccl?siastique n?cessaire ?la c?r?monie qui va avoir lieu."Comme il arrivait dans la cellule o?se tenaient les valets de chambre, il vit la mitre entre leurs mains. Ces messieurs, c?dant malgr? eux au regard imp?rieux de Julien, lui remirent la mitre de Monseigneur.

Il se sentit fier de la porter: en traversant la salle, il marchait lentement; il la tenait avec respect. Il trouva l'?v?que assis devant la glace; mais, de temps ?autre, sa main droite, quoique fatigu?e, donnait encore la b?n?dition. Julien l'aida ?placer sa mitre. L'?voque secoua la t?te.

- Ah! elle tiendra, dit-il ?Julien d'un air content. Voulez-vous vous ?oigner un peu?

Alors l'?v?que alla fort vite au milieu de la pi?ce, puis se rapprochant du miroir ?pas lents, il reprit l'air f?ch?, et donnait gravement des b?n?dictions.

Julien ?tait immobile d'?tonnement; il ?tait tent?de comprendre, mais n'osait pas. L'?v?que s'arr?ta, et le regardant avec un air qui perdait rapidement de sa gravit?.

- Que dites-vous de ma mitre, Monsieur, va-t-elle bien?

- Fort bien, Monseigneur.

- Elle n'est pas trop en arrière? cela aurait l'air un peu niais; mais il ne faut pas non plus la porter baissée sur les yeux comme un shako d'officier.

- Elle me semble aller fort bien

- Le roi de *** est accoutumé à un clergé vénérable et sans doute fort grave. Je ne voudrais pas, ?cause de mon ?ge surtout, avoir l'air trop l?ger.

Et l'?que se mit de nouveau à marcher en donnant des b?n?dictions.

"C'est clair, dit Julien, osant enfin comprendre, il s'exerce à donner la b?n?dition."

Après quelques instants:

- Je suis prêt, dit l'?que. Allez, monsieur, avertir M. le doyen et messieurs du chapitre.

Bientôt M. Ch?an suivi des deux curés les plus g?ts, entra par une forte porte magnifiquement sculptée, et que Julien n'avait pas aperçue. Mais cette fois, il resta à son rang le dernier de tous, et ne put voir l'?que que par-dessus les ?paules des eccl?siastiques qui se pressaient en foule à cette porte.

L'?que traversait lentement la salle; lorsqu'il fut arrivé sur le seuil, les curés se formèrent en procession. Après un petit moment de désordre, la procession commença à marcher en entonnant un psaume. L'?que s'avérait le dernier entre M. Ch?an et un autre curé fort vieux. Julien se glissa tout à fait près de Monseigneur, comme attaché à l'abbé Ch?an. On suivit les longs corridors de l'abbaye de Bray-le-Haut; malgré le soleil éblouissant, ils étaient sombres et humides. On arriva enfin au portique du cloître. Julien était stupéfait d'admiration pour une si belle chartreuse. L'ambition réveillée par le jeune ?ge de l'?que, la sensibilité et la politesse exquise de ce prêtre se disputaient son cœur. Cette politesse était bien autre chose que celle de M. de R?hal, même dans ses bons jours. "Plus on s'?ve vers le premier rang de la société, se dit Julien, plus on trouve de ces manières charmantes."

On entrat dans l'église par une porte latérale; tout à coup un bruit ?pouvantable fit retentir ses voûtes antiques. Julien crut qu'elles s'effroulaient. C'était encore la petite pièce de canon; tirée par huit chevaux au galop, elle venait d'arriver; et à peine arrivée, mise en batterie par les canonniers de Leipzig, elle tirait cinq coups par minute, comme si les Prussiens eussent été devant elle.

Mais ce bruit admirable ne fit plus d'effet sur Julien, il ne songeait plus à Napoléon et à la gloire militaire. "Si jeune, pensait-il, ?tre l'?que d'Agde! mais où est Agde? et combien cela rapporte-t-il? deux ou trois cent mille francs peut-être."

Les laquais de Monseigneur parurent avec un dais magnifique; M. Ch?an prit l'un des boutons, mais dans le fait ce fut Julien qui le porta. L'?que se plaça dessous. Rellement il était parvenu à se donner l'air

vieux

l'admiration de notre h?os n'eut plus de bornes. "Que ne fait-on pas avec de l'adresse?" pensa-t-il.

Le roi entra. Julien eut le bonheur de le voir de tr?s pr?s. L'?v?que le harangua avec onction, et sans oublier une petite nuance de trouble fort poli pour Sa Majest?. Nous ne r?p?terons point la description des c?monies de Bray-le-Haut; pendant quinze jours, elles ont rempli les colonnes de tous les journaux du d?partement. Julien apprit par le discours de l'?v?que, que le roi descendait de Charles le T?m?aire.

Plus tard il entra dans les fonctions de Julien de v?rifier les comptes de ce qu'avait co?t? cette c?monie. M. de La Mole, qui avait fait avoir un ?v?ch??son neveu, avait voulu lui faire la galanterie de se charger de tous les frais. La seule c?monie de Bray-le-Haut co?ta trois mille huit cents francs.

Apr?s le discours de l'?v?que et la r?ponse du roi, Sa Majest? se pla?a sous le dais, ensuite elle s'agenouilla fort d?votement sur un coussin pr?s de l'autel. Le choeur ?tait environn?de stalles, et les stalles ?ev?es de deux marches sur le pav?. C'?tait sur la derni?re de ces marches que Julien ?tait assis aux pieds de M. Ch?an, ?peu pr?s comme un caudataire pr?s de son cardinal, ?la chapelle Sixtine, ?Rome. Il y eut un Te Deum, des flots d'encens des d?charges infinies de mousqueterie et d'artillerie; les paysans ?taient ivres de bonheur et de pi??. Une telle journ?e d?fit l'ouvrage de cent num?os des journaux jacobins.

Julien ?tait ?six pas du roi, qui r?ellement priait avec abandon. Il remarqua, pour la premi?re fois, un petit homme au regard spirituel et qui portait un habit presque sans broderies. Mais il avait un cordon bleu de ciel par-dessus cet habit fort simple. Il ?tait plus pr?s du roi que beaucoup d'autres seigneurs, dont les habits ?taient tellement brod?s d'or, que, suivant l'expression de Julien, on ne voyait pas le drap. Il apprit quelques moments apr?s, que c'?tait M. de La Mole. Il lui trouva l'air hautain et m?me insolent.

"Ce marquis ne serait pas poli comme mon joli ?v?que, pensa-t-il. Ah! l'?tat eccl?siaistique rend doux et sage. Mais le roi est venu pour v?n?rer la relique, et je ne vois point de relique. O?sera saint Cl?ment?"

Un petit clerc, son voisin, lui apprit que la v?n?able relique ?tait dans le haut de l'?difice, dans une chapelle ardente.

"Qu'est-ce qu'une chapelle ardente?" se dit Julien.

Mais il ne voulut pas demander l'explication de ce mot. Son attention redoubla.

En cas de visite d'un prince souverain l'?tiquette veut que les chanoines n'accompagnent pas l'?v?que. Mais en se mettant en marche pour la chapelle ardente, monseigneur d'Agde appela l'abb? Ch?an; Julien osa le suivre.

Apr?s avoir mont?un long escalier, on parvint ?une porte extr?mement

petite, mais dont le chambranle gothique ?ait dor? avec magnificence. Cet ouvrage avait l'air fait de la veille.

Devant la porte, ?aient r?unies ?genoux vingt-quatre jeunes filles, appartenant aux familles les plus distingu?es de Verri?res. Avant d'ouvrir la porte, l'?v?que se mit ?genoux au milieu de ces jeunes filles toutes jolies. Pendant qu'il pria ?haute voix, elles semblaient ne pouvoir assez admirer ses belles dentelles, sa bonne gr?ce, sa figure si jeune et si douce. Ce spectacle fit perdre ?notre h?ros ce qui lui restait de raison. En cet instant, il se f?t battu pour l'Inquisition, et de bonne foi. La porte s'ouvrit tout ?coup. La petite chapelle parut comme embras?e de lumi?re. On apercevait sur l'autel plus de mille cierges divis?s en huit rangs, s?par?s entre eux par des bouquets de fleurs. L'odeur suave de l'encens le plus pur sortait en tourbillon de la porte du sanctuaire. La chapelle dor?e ?neuf ?ait fort petite, mais tr?s ?ev?e. Julien remarqua qu'il y avait sur l'autel des cierges qui avaient plus de quinze pieds de haut. Les jeunes filles ne purent retenir un cri d'admiration. On n'avait admis dans le petit vestibule de la chapelle que les vingt-quatre jeunes filles, les deux cur?s et Julien.

Bient?t le roi arriva, suivi du seul M. de La Mole et de son grand chambellan. Les gardes eux-m?mes rest?ent en dehors, ?genoux, et pr?sentant les armes.

Sa Majest?se pr?cipita plut?t qu'elle ne se jeta sur le prie-Dieu. Ce fut alors seulement que Julien, coll? contre la porte dor?, aper?ut, par-dessous le bras nu d'une jeune fille, la charmante statue de saint Cl?ment. Il ?ait cach? sous l'autel, en costume de jeune soldat romain. Il avait au cou une large blessure d'o? le sang semblait couler. L'artiste s'?tait surpass?ses yeux mourants, mais pleins de gr?ce, ?aient ?demi ferm?s. Une moustache naissante ornait cette bouche charmante, qui ?demi ferm?e avait encore l'air de prier. A cette vue, la jeune fille voisine de Julien pleura ?chaudes larmes; une de ses larmes tomba sur la main de Julien

Apr?s un instant de pri?es dans le plus profond silence, troubl? seulement par le son lointain des cloches de tous les villages ?dix lieues ?la ronde, l'?v?que d'Agde demanda au roi la permission de parler. Il finit un petit discours fort touchant par des paroles simples, mais dont l'effet n'en ?ait que mieux assur?

- N'oubliez jamais, jeunes chr?tiennes, que vous avez vu l'un des plus grands rois de la terre ?genoux devant les serviteurs de ce Dieu tout-puissant et terrible. Ces serviteurs faibles, pers?cut?s assassin?s sur la terre comme vous le voyez par la blessure encore sanglante d? saint Cl?ment, ils triomphent au ciel. N'est-ce pas, jeunes chr?tiennes, vous vous souviendrez ?jamais de ce jour? vous d?testerez l'impie. A jamais vous serez fid?les ?ce Dieu si grand, si terrible, mais si bon.

A ces mots l'?v?que se leva avec autorit?.

- Vous me le promettez, dit-il, en avan?ant le bras, d'un air inspir?.
- Nous le promettons, dirent les jeunes filles, en fondant en larmes.
- Je re?ois votre promesse, au nom du Dieu terrible ajouta l'?voque,

d'une voix tonnante.

Et la c?monie fut termin?e.

Le roi lui-m?me pleurait. Ce ne fut que longtemps apr?s que Julien eut assez de sang-froid pour demander o?taient les os du saint envoy?s de Rome ?Philippe le Bon, duc de Bourgogne. On lui apprit qu'ils ?taient cach?s dans la charmante figure de cire.

Sa Majest?daigna permettre aux demoiselles qui l'avaient accompagn?e dans la chapelle de porter un ruban rouge sur lequel ?taient brod?s ces mots: HAINE A L'IMPIE, ADORATION PERPETUELLE.

M. de La Mole fit distribuer aux paysans dix mille bouteilles de vin. Le soir, ?Verri?es, les lib?aux trouv?ent une raison pour illuminer cent fois mieux que les royalistes. Avant de partir, le roi fit une visite ?M. de Moirod.

CHAPITRE XIX

PENSER FAIT SOUFFRIR

Le grotesque des v?nements de tous les jours vous cache le vrai malheur des passions.

BARNAVE.

En repla?ant les meubles ordinaires dans la chambre qu'avait occup?e M. de La Mole, Julien trouva une feuille de papier tr?s fort, pli?e en quatre. Il lut au bas de la premi?re page:

A.S.E.M. le marquis de La Mole, pair de France, chevalier des ordres du roi, etc., etc.

C'?tait une p?ition en grosse ?criture de cuisini?e.

"Monsieur le marquis,

"J'ai eu toute ma vie des principes religieux. J'?tais dans Lyon, expos? aux bombes, lors du si?ge, en 93, d'ex?crable m?moire. Je communie, je vais tous les dimanches ?la messe en l'?glise paroissiale. Je n'ai jamais manqu?au devoir pascal, m?me en 93, d'ex?crable m?moire. Ma cuisini?e, avant la R?volution j'avais des gens, ma cuisini?e fait maigre le vendredi. Je jouis dans Verri?es d'une consid?ration g?n?rale, et j'ose dire m?rit?e. Je marche sous le dais dans les processions ?c?t?de M. le cur?et de M. le maire. Je porte, dans les grandes occasions, un gros cierge achet??mes frais. De tout quoi les certificats sont ?Paris au minist?re des Finances. Je demande ? Monsieur le marquis le bureau de loterie de Verri?es, qui ne peut manquer d'?tre bient?t vacant d'une mani?e ou d'une autre, le titulaire ?tant fort malade, et d'ailleurs votant mal aux ?lections; etc.

"DE CHOLIN."

En marge de cette p?ition ?ait une apostille sign?e De Moirod, et qui commen?ait par cette ligne:

"J'ai eu l'honneur de parler yert du bon sujet qui fait cette demande, etc."

"Ainsi, m?me cet imb?cile de Cholin me montre le chemin qu'il faut suivre", se dit Julien.

Huit jours apr?s le passage du roi de *** ?Verri?es ce qui surnageait des innombrables mensonges, sottes interpr?tations, discussions ridicules, etc., etc. dont avaient ??l'objet, successivement, le roi, l'?ve d'Agde, le marquis de La Mole, les dix mille bouteilles de vin, le pauvre tomb? de Moirod, qui dans l'espoir d'une croix, ne sortit de chez lui qu'un mois apr?s sa chute, ce fut l'ind?cence extr?me d'avoir bombard? dans la garde d'honneur Julien Sorel, fils d'un charpentier. Il Fallait entendre, ?ce sujet, les riches fabricants de toiles peintes, qui, soir et matin, s'enrouaient au caf?, ?pr?cher l'?galit?. Cette femme hautaine, Mme de R?hal, ?ait l'auteur de cette abomination. La raison? les beaux yeux et les joues si fra?ches du petit abb?Sorel la disaient de reste.

Peu apr?s le retour ?Vergy, Stanislas-Xavier, le plus jeune des enfants, prit la fi?vre; tout ?coup Mme de R?hal tomba dans des remords affreux. Pour la premi?re fois, elle se reprocha son amour d'une fa?on suivie, elle sembla comprendre, comme par miracle, dans quelle faute ?norme elle s'?tait laiss?entra?er. Quoique d'un caract?e profond?ment religieux, jusqu'? ce moment elle n'avait pas song??la grandeur de son crime aux yeux de Dieu.

Jadis, au couvent du Sacr?Coeur elle avait aim?Dieu avec passion; elle le craignit de m?me en cette circonstance. Les combats qui d?chiraient son ?me ?taient d'autant plus affreux qu'il n'y avait rien de raisonnable dans sa peur. Julien ?prouva que le moindre raisonnement l'irritait, loin de la calmer, elle y voyait le langage de l'enfer. Cependant, comme Julien aimait beaucoup lui-m?me le petit Stanislas, il ?ait mieux venu ?lui parler de sa maladie: elle prit bient?t un caract?e grave. Alors le remords continu ?a ?Mme de R?hal jusqu'?la facult?de dormir; elle ne sortait point d'un silence farouche: si elle e?t ouvert la bouche, c'e?t ??pour avouer son crime ?Dieu et aux hommes.

- Je vous en conjure, lui disait Julien d?s qu'ils se trouvaient seuls, ne parlez ?personne que je sois le seul confident de vos peines. Si vous m'aimez encore, ne parlez pas: vos paroles ne peuvent ?ter la fi?vre ?notre Stanislas.

Mais ses consolations ne produisaient aucun effet; il ne savait pas que Mme de R?hal s'?tait mis dans la t?te que pour apaiser la col?e du Dieu jaloux, il fallait ha?r Julien ou voir mourir son fils. C'?tait Farce qu'elle sentait qu'elle ne pouvait ha?r son amant qu'elle ?ait si malheureuse.

- Fuyez-moi dit-elle un jour ?Julien au nom de Dieu, quittez cette

maison: c'est votre présence ici qui tue mon fils.

"Dieu me punit, ajouta-t-elle ?voix basse, il est juste j'adore son ?quit?, mon crime est affreux et je vivais sans remords! C'?tait le premier signe de l'abandon de Dieu: je dois ?tre punie doublement."

Julien fut profond?ment touch?. Il ne pouvait voir l?ni hypocrisie ni exag?ration. "Elle croit tuer son fils en m'aimant, et cependant la malheureuse m'aime plus que son fils. Voil?, je n'en puis douter, le remords qui la tue; voil?de la grandeur dans les sentiments. Mais comment ai-je pu inspirer un tel amour, moi, si pauvre, si mal ?lev?, si ignorant, quelquefois si grossier dans mes fa?ons?"

Une nuit, l'enfant fut au plus mal. Vers les deux heures du matin, M. de R?hal vint le voir. L'enfant, d?vor?par la fi?vre, ?tait fort rouge et ne put reconna?tre son p?re. Tout ?coup Mme de R?hal se jeta aux pieds de son mari: Julien vit qu'elle allait tout dire et se perdre ?jamais.

Par bonheur, ce mouvement singulier importuna M. de R?hal.

- Adieu! adieu! dit-il en s'en allant.

- Non, ?coute-moi, s'?cria sa femme ?genoux devant lui, et cherchant ? le retenir. Apprends toute la v?rit?. C'est moi qui tue mon fils. Je lui ai donn?la vie, et je la lui reprends. Le ciel me punit; aux yeux de Dieu, je suis coupable de meurtre. Il faut que je me perde et m'humilie moi-m?me: peut-?tre ce sacrifice apaisera le Seigneur.

Si M. de R?hal e? ?t?un homme d'imagination, il savait tout.

- Id?es romanesques, s'?cria-t-il en ?loignant sa femme qui cherchait ? embrasser ses genoux. Id?es romanesques que tout cela! Julien, faites appeler le m?decin ?la pointe du jour.

Et il retourna se coucher. Mme de R?hal tomba ?genoux, ?demi ?vanouie, en repoussant avec un mouvement convulsif Julien qui voulait la secourir.

Julien resta ?tonn?.

"Voil?donc l'adult?e! se dit-il. Serait-il possible que ces pr?tres si fourbes... eussent raison? Eux qui commettent tant de p?ch?s, auraient le privil?ge de conna?tre la vraie th?orie du p?ch?? Quelle bizarrie!..."

Depuis vingt minutes que M. de R?hal s'?tait retir?Julien voyait la femme qu'il aimait, la t?te appuy?e sur l?petit lit de l'enfant, immobile et presque sans connaissance. "Voil?une femme d'un g?nie sup?rieur, r?duite au comble du malheur parce qu'elle m'a connu, se dit-il.

"Les heures avancent rapidement. Que puis-je pour elle? Il faut se d?cider. Il ne s'agit plus de moi ici. Que m'importent les hommes et leurs plates simagr?es? Que puis-je pour elle?... la quitter? Mais je la laisse seule en proie ?la plus affreuse douleur. Cet automate de mari lui nuit plus qu'il ne lui sert. Il lui dira quelque mot dur, ?force d'?tre grossier; elle peut devenir folle, se jeter par la fen?tre.

"Si je la laisse, si je cesse de veiller sur elle, elle lui avouera tout. Et que sait-on, peut-être, malgré l'horizontage qu'elle doit lui apporter, il fera un scandale. Elle peut tout dire, grand dieu! ?ce c... d'abbé Maslon, qui prend prétexte de la maladie d'un enfant de six ans, pour ne plus bouger de cette maison et non sans dessein. Dans sa douleur et sa crainte de Dieu, elle oublie tout ce qu'elle sait de l'homme; elle ne voit que le prétre.

- Va-t'en, lui dit tout à coup Mme de Rerval, en ouvrant les yeux.

- Je donnerais mille fois ma vie, pour savoir ce qui peut t'être le plus utile, répondit Julien: jamais je ne t'ai tant aimée, mon cher ange, ou plutôt, de cet instant seulement, je commence à t'adorer comme tu mérites de l'être. Que deviendrai-je loin de toi, et avec la conscience que tu es malheureuse par moi! Mais qu'il ne soit pas question de mes souffrances. Je partirai oui, mon amour. Mais, si je te quitte, si je cesse de veiller sur toi, de me trouver sans cesse entre toi et ton mari, tu lui dis tout, tu te perds. Songe que c'est avec ignominie qu'il te chassera de sa maison; tout Verrières, tout Besançon parleront de ce scandale. On te donnera tous les torts; jamais tu ne te relèveras de cette honte...

- C'est ce que je demande, s'écria-t-elle, en se levant debout. Je souffrirai, tant mieux.

- Mais, par ce scandale abominable, tu feras aussi son malheur ?lui!

- Mais je m'humilie moi-même, je me jette dans la fange; et, par là peut-être, je sauve mon fils. Cette humiliation, aux yeux de tous, c'est peut-être une pitié publique? Autant que ma faiblesse peut en juger, n'est-ce pas le plus grand sacrifice que je puisse faire ?Dieu?... Peut-être daignera-t-il prendre mon humiliation et me laisser mon fils. Indique-moi un autre sacrifice plus pénible, et j'y cours.

- Laisse-moi me punir. Moi aussi, je suis coupable. Veux-tu que je me retire ?la Trappe? L'austérité de cette vie peut apaiser ton Dieu... Ah! ciel! que ne puis-je prendre pour moi la maladie de Stanislas...

- Ah! tu l'aimes, toi, dit Mme de Rerval, en se relevant et se jetant dans ses bras.

Au même instant, elle le repoussa avec horreur.

- Je te crois! je te crois! continua-t-elle, après s'être remise ? genoux; ?mon unique ami! ?pourquoi n'es-tu pas le père de Stanislas? Alors ce ne serait pas un horrible pêche de t'aimer mieux que ton fils.

- Veux-tu me permettre de rester, et que désormais je ne t'aime que comme un frère? C'est la seule expiation raisonnable elle peut apaiser la colère du Trés-Haut.

- Et moi, s'écria-t-elle, en se levant et prenant la tête de Julien entre ses deux mains, et la tenant devant ses yeux ?distance, et moi, t'aimerai-je comme un frère? Est-il en mon pouvoir de t'aimer comme un frère?

Julien fondait en larmes.

- Je t'ob?rai, dit-il, en tombant ?ses pieds, je t'ob?rai quoi que tu m'ordonnes c'est tout ce qui me reste ?faire. Mon esprit est frapp? d'aveuglement; je ne vois aucun parti ?prendre. Si je te quitte, tu dis tout ?ton mari, tu te perds et lui avec. Jamais, apr?s ce ridicule, il ne sera nomm?d?put?. Si je reste, tu me crois la cause de la mort de ton fils, et tu meurs de douleur. Veux-tu essayer de l'effet de mon d?part? Si tu veux, je vais me punir de notre faute, en te quittant pour huit jours. J'irai les passer dans la retraite o?tu voudras. A l'abbaye de Bray-le-Haut, par exemple: mais jure-moi pendant mon absence de ne rien avouer ?ton mari. Songe que je ne pourrai plus revenir si tu parles.

Elle promit, il partit, mais fut rappel?au bout de deux jours

- Il m'est impossible sans toi de tenir mon serment. Je parlerai ?mon mari, si tu n'es pas l?constamment pour m'ordonner par tes regards de me taire. Chaque heure de cette vie abominable me semble durer une journ?e.

Enfin le ciel eut piti?de cette m?e malheureuse. Peu ?peu Stanislas ne fut plus en danger. Mais la glace ?ait bris?, sa raison avait connu l'?tendue de son p?ch?: elle ne put plus reprendre l'?quilibre. Les remords rest?ent et ils furent ce qu'ils devaient ?tre dans un coeur si sinc?e. Sa vie fut le ciel et l'enfer: l'enfer quand elle ne voyait pas Julien, le ciel quand elle ?ait ?ses pieds.

- Je ne me fais plus aucune illusion, lui disait-elle, m?me dans les moments o?elle osait se livrer ?tout son amour: je suis damn?, irr?sistiblement damn?. Tu es jeune, tu as c?d??mes s?ductions, le ciel peut te pardonner mais moi je suis damn?. Je le connais ?un signe certain. J'ai peur: qui n'aurait pas peur devant la vue de l'enfer? Mais au fond, je ne me repens point. Je commettrais de nouveau ma faute si elle ?ait ?commettre. Que le ciel seulement ne me punisse pas d?s ce monde, et dans mes enfants, et j'aurai plus que je ne m?rite. Mais toi, du moins, mon Julien, s'?criait-elle dans d'autres moments, es-tu heureux? Trouves-tu que je t'aime assez?

La m?fiance et l'orgueil souffrant de Julien qui avait surtout besoin d'un amour ?sacrifices, ne tinrent pas devant la vue d'un sacrifice si grand, si indubitable et fait ?chaque instant. Il adorait Mme de R?hal. "Elle a beau ?re noble, et moi le fils d'un ouvrier, elle m'aime... Je ne suis pas aupr?s d'elle un valet de chambre charg?des fonctions d'amant. "Cette crainte ?oign?, Julien tomba dans toutes les folies de l'amour, dans ses incertitudes mortelles.

- Au moins, s'?criait-elle en voyant ses doutes sur son amour, que je te rende bien heureux pendant le peu de jours que nous avons ?passer ensemble! H?lons-nous; demain peut-?tre, je ne serai plus ?toi. Si le ciel me frappe dans mes enfants, c'est en vain que je chercherai ?ne vivre que pour t'aimer, ?ne pas voir que c'est mon crime qui les tue. Je ne pourrai survivre ?ce coup. Quand je le voudrais, je ne pourrais; je deviendrais folle.

"Ah! si je pouvais prendre sur moi ton p?ch?, comme tu m'offrais si g?n?reusement de prendre la fi?re ardente de Stanislas!

Cette grande crise morale changea la nature du sentiment qui unissait Julien ?sa ma?resse. Son amour ne fut plus seulement de l'admiration pour la beaut?, l'orgueil de la poss?der.

Leur bonheur ?ait d?ormais d'une nature bien sup?ieure, la flamme qui les d?orait fut plus intense. Ils avaient des transports pleins de folie. Leur bonheur e?t paru plus grand aux yeux du monde. Mais ils ne retrouv?ent plus la s??nit?d?licieuse, la f?licit?sans nuages le bonheur facile des premi?res ?poques de leurs amours, quand la seule crainte de Mme de R?hal ?ait de n'?tre pas assez aim?e de Julien. Leur bonheur avait quelquefois la physionomie du crime.

Dans les moments les plus heureux et en apparence les plus tranquilles:

- Ah! grand Dieu! je vois l'enfer, s'?criait tout ?coup Mme de R?hal, en serrant la main de Julien d'un mouvement convulsif. Quels supplices horribles! je les ai bien m?rit?s.

Elle le serrait, s'attachant ?lui comme le lierre ?la muraille.

Julien essayait en vain de calmer cette ?me agit?e. Elle lui prenait la main, qu'elle couvrait de baisers. Puis, retomb?e dans une r?verie sombre:

- L'enfer, disait-elle, l'enfer serait une gr?ce pour moi; j'aurais encore sur la terre quelques jours ?passer avec lui, mais l'enfer d?s ce monde, la mort de mes enfants... Cependant ?ce prix, peut-?tre mon crime me serait pardonn?... Ah! grand Dieu! ne m'accordez point ma gr?ce ?ce prix. Ces pauvres enfants ne vous ont point offens?, moi, moi, Je suis la seule coupable! J'aime un homme qui n'est point mon mari.

Julien voyait ensuite Mme de R?hal arriver ?des moments tranquilles en apparence. Elle cherchait ?prendre sur elle, elle voulait ne pas empoisonner la vie de ce qu'elle aimait.

Au milieu de ces alternatives d'amour, de remords et de plaisir les journ?es passaient pour eux avec la rapidit?de l'?clair. Julien perdit l'habitude de r?fl?cher.

Mlle ?isa alla suivre un petit proc?s qu'elle avait ?Verri?es. Elle trouva M. Valenod fort piqu?contre Julien. Elle ha?ssait le pr?cepteur, et lui en parlait souvent.

- Vous me perdriez, monsieur, si je disais la v?rit?... disait-elle un jour ?M. Valenod. Les ma?tres sont tous d'accord entre eux pour les choses importantes... On ne pardonne jamais certains aveux aux pauvres domestiques...

Apr?s ces phrases d'usage, que l'impatiente curiosit?de M. Valenod trouva l'art d'abr?ger, il apprit les choses les plus mortifiantes pour son amour-propre.

Cette femme la plus distingu?e du pays, que pendant six ans il avait environn?e de tant de soins, et malheureusement au vu et au su de tout le monde; cette femme si fi?e, dont les d?dains l'avaient tant de fois fait rougir, elle venait de prendre pour amant un petit ouvrier d?guis?

en précepteur. Et afin que rien ne manquât au dîpit de M. le directeur du dîpit, Mme de Rôhal adorait cet amant.

- Et ajoutait la femme de chambre avec un soupir, M. Julien ne s'est point donné de peine pour faire cette conquête, il n'est point sorti pour madame de sa froideur habituelle.

Risa n'avait eu des certitudes qu'la campagne, mais elle croyait que cette intrigue datait de bien plus loin.

- C'est sans doute pour cela, ajouta-t-elle avec dîpit, que dans le temps il a refusé de m'épouser. Et moi imbécile, qui allais consulter Mme de Rôhal! qui l'priais de parler au précepteur!

Dès le même soir, M. de Rôhal rentra de la ville, avec son journal, une longue lettre anonyme qui lui apprenait dans le plus grand détail ce qui se passait chez lui. Julien le vit partir en lisant cette lettre écrite sur du papier bleuté, et jeter sur lui des regards mélancoliques. De toute la soirée, le maire ne se remit point de son trouble; ce fut en vain que Julien lui fit la cour en lui demandant des explications sur la gênealogie des meilleures familles de la Bourgogne.

CHAPITRE XX

LES LETTRES ANONYMES

Do not give dalliance
Too much the rein; the strongest oaths are straw
To the fire i' the blood.
TEMPEST.

Comme on quittait le salon sur le minuit, Julien eut le temps de dire à son amie:

- Ne nous voyons pas ce soir, votre mari a des soupçons; je jurerais que cette grande lettre qu'il lisait en soupirant est une lettre anonyme.

Par bonheur Julien se fermait la clef dans sa chambre. Mme de Rôhal eut la folle idée que cet avertissement n'était qu'un prétexte pour ne pas la voir. Elle perdit la tête absolument, et à l'heure ordinaire vint à sa porte. Julien qui entendit du bruit dans le corridor souffla sa lampe à l'instant. On faisait des efforts pour ouvrir sa porte était-ce Mme de Rôhal était-ce un mari jaloux?

Le lendemain de fort bonne heure, la cuisinière qui protégeait Julien lui apporta un livre sur la couverture duquel il lut ces mots écrits en italien : guardate alla pagina 130.

Julien fut de l'imprudence, chercha la page cent trente et y trouva attachée, avec une épingle, la lettre suivante écrite à la hâte, baignée de larmes et sans la moindre orthographe. Ordinairement Mme de Rôhal la mettait fort bien il fut touché de ce détail et oublia un peu

l'imprudence effroyable.

"Tu n'as pas voulu me recevoir cette nuit? Il est des moments où je crois n'avoir jamais lu jusqu'au fond de, ton ?me. Tes regards m'effrayent. J'ai peur de toi. Grand Dieu! ne m'aurais-tu jamais aimé? En ce cas, que mon mari d'couvre nos amours, et qu'il m'enferme dans une ?ternelle prison, ?la campagne, loin de mes enfants. Peut-?tre Dieu le veut ainsi. Je mourrai bientôt. Mais tu seras un monstre.

"Ne m'aimes-tu pas, es-tu las de mes folies, de mes remords, impie? Veux-tu me perdre? je t'en donne un moyen facile Va, montre cette lettre dans tout Verri?es ou plutôt montre-la au seul M. Valenod. Dis-lui que je t'aime; mais non, ne prononce pas un tel blasphème; dis-lui que je t'adore, que la vie n'a commencé pour moi que le jour où je t'ai vu; que dans les moments les plus fous de ma jeunesse, je n'avais jamais m?me r?isé le bonheur que je te dois; que je t'ai sacrifi?ma vie, que je te sacrifie mon ?me. Tu sais que je te sacrifie bien plus.

"Mais se conna?t-il en sacrifices, cet homme? Dis-lui, dis-lui pour l'irriter, que je brave tous les m?chants, et qu'il n'est plus au monde qu'un malheur pour moi, celui de voir changer le seul homme qui me retienne ?la vie. Quel bonheur pour moi de la perdre, de l'offrir en sacrifice, et de ne plus craindre pour mes enfants!

"N'en doute pas cher ami, s'il y a une lettre anonyme, elle vient de cet ?tre odieux qui, pendant six ans, m'a poursuivie de sa grosse voix, du r?cit de ses sauts ?cheval, de sa fatuit?, et de l'?num?ration ?ternelle de tous ses avantages.

"Y a-t-il une Lettre anonyme? m?chant, voilà ce que je voulais discuter avec toi; mais non, tu as bien fait. Te serrant dans mes bras, peut-?tre pour la derni?re fois jamais je n'aurais pu discuter froidement, comme je fais tant seule. De ce moment, notre bonheur ne sera plus aussi facile. Sera-ce une contrariété pour vous? Oui les jours où vous n'aurez pas reçu de M. Fouqu?quelque livre amusant. Le sacrifice est fait; demain, qu'il y ait ou qu'il n'y ait pas de lettre anonyme, moi aussi je dirai ?mon mari que j'ai reçue une lettre anonyme et qu'il faut ? l'instant te faire un pont d'or, trouver quelque pr?texte honnête, et sans d?ai te renvoyer ?tes parents.

"H?as, cher ami, nous allons ?tre s?par?s quinze jours, un mois peut-?tre! Va, je te rends justice, tu souffriras autant que moi. Mais enfin voilà le seul moyen de parer l'effet de cette lettre anonyme; ce n'est pas la premi?re que mon mari ait reçue, et sur mon compte encore. H?as! combien j'en riais!

"Tout le but de ma conduite, c'est de faire penser ?mon mari que la lettre vient de M. Valenod; je ne doute pas qu'il n'en soit l'auteur. Si tu quittes la maison, ne manque pas d'aller t?tablir ?Verri?es. Je ferai en sorte que mon mari ait l'idée d'y passer quinze jours, pour prouver aux sots qu'il n'y a pas de froid entre lui et moi. Une fois ? Verri?es, lie-toi d'amiti?avec tout le monde, m?me avec les lib?aux. Je sais que toutes ces dames te rechercheront.

"Ne va pas te f?cher avec M. Valenod, ni lui couper les oreilles, comme tu disais un jour; fais-lui au contraire toutes tes bonnes gr?ces. L'essentiel est que l'on croie ?Verri?es que tu vas entrer chez le

Valenod, ou chez tout autre, pour l'éducation des enfants.

"Voilà ce que mon mari ne souffrira jamais. D'abord s'y résoudre, eh bien! au moins tu habiteras Verrières, et je te verrai quelquefois. Mes enfants qui t'aiment tant iront te voir. Grand Dieu! je sens que j'aime mieux mes enfants, parce qu'ils t'aiment. Quel remords! comment tout ceci finira-t-il?... Je m'inquiète... Enfin tu comprends ta conduite; sois doux, poli, point méprisant avec ces grossiers personnages, je te le demande à genoux: ils vont être les arbitres de notre sort. Ne doute pas un instant que mon mari ne se conforme à ton gardien que lui prescrira l'opinion publique.

"C'est toi qui vas me fournir la lettre anonyme arme-toi de patience et d'une paire de ciseaux. Coupé dans un livre les mots que tu vas voir; colle-les ensuite, avec de la colle à bouche sur la feuille de papier bleu que je t'envoie; elle me vient de M. Valenod. Attends-toi à une perquisition chez toi; brûle les pages du livre que tu auras mutilé. Si tu ne trouves pas les mots tout faits, aie la patience de les former lettre par lettre. Pour épargner ta peine, j'ai fait la lettre anonyme trop courte. Hélas! si tu ne m'aimes plus, comme je le crains, que la mienne doit te sembler longue!

LETTRE ANONYME

"MADAME,

"Toutes vos petites menées sont connues, mais les personnes qui ont interrogé les premières sont averties. Par un reste d'amitié pour vous, je vous engage à vous dévouer totalement du petit paysan. Si vous êtes assez sage pour cela, votre mari croira que l'avis qu'il a reçu le trompe, et on lui laissera son erreur. Songez que j'ai votre secret tremblez, malheureuse; il faut à cette heure marcher droit devant moi."

"Dès que tu auras fini de coller les mots qui composent cette lettre (y as-tu reconnu les faiblesses de parler du directeur?) sors dans la maison, je te rencontrerai.

"J'irai dans le village, et reviendrai avec un visage troublé, je le serai en effet beaucoup. Grand Dieu! qu'est-ce que je hasarde, et tout cela parce que tu as cru deviner une lettre anonyme. Enfin, avec un visage renversé, je donnerai à mon mari cette lettre qu'un inconnu m'aura remise. Toi, va te promener sur le chemin des grands bois avec les enfants, et ne reviens qu'à l'heure du déjeuner.

"Du haut des rochers, tu peux voir la tour du Colombier. Si nos affaires vont bien, j'y placerai un mouchoir blanc; dans le cas contraire, il n'y aura rien.

"Ton cœur, ingrat, ne te fera-t-il pas trouver le moyen de me dire que tu m'aimes, avant de partir pour cette promenade? Quoi qu'il puisse arriver, sois sûr d'une chose: je ne survivrais pas d'un jour à notre séparation définitive. Ah, mauvaise mère! Ce sont deux mots vains que je viens d'écrire à, cher Julien. Je ne les sens pas; je ne puis songer qu'à toi en ce moment, je ne les ai écrits que pour ne pas être bête de toi. Maintenant que je me vois au moment de te perdre, à quoi bon dissimuler? Oui! que mon ame te semble atroce, mais que je ne mente pas

devant l'homme que j'adore! Je n'ai d? que trop tromp? en ma vie. Va, je te pardonne si tu ne m'aimes plus. Je n'ai pas le temps de relire ma lettre. C'est peu de chose ? mes yeux que de payer de la vie les jours heureux que je viens de passer dans tes bras. Tu sais qu'ils me co?teront davantage."

CHAPITRE XXI

DIALOGUE AVEC UN MAITRE

Alas, our frailty is the cause, not we,
For such as we are made of, such we be.
TWELFTH NIGHT.

Ce fut avec un plaisir d'enfant que pendant une heure Julien assembla des mots. Comme il sortait de sa chambre, il rencontra ses ??ves et leur m?e; elle prit la lettre avec une simplicit? et un courage dont le calme l'effraya.

- La colle ? bouche est-elle assez s?ch?e? lui dit-elle.

"Est-ce l? cette femme que le remords rendait si folle? pensa-t-il. Quels sont ses projets en ce moment?" Il ?ait trop fier pour le lui demander; mais, jamais peut-?tre, elle ne lui avait plu davantage.

- Si ceci tourne mal, ajouta-t-elle, avec le m?me sang-froid, on m'?era tout. Enterrez ce d?p? dans quelque endroit de la montagne; ce sera peut-?tre un jour ma seule ressource.

Elle lui remit un ?ui ? verre, en maroquin rouge, rempli d'or et de quelques diamants.

- Partez maintenant, lui dit-elle.

Elle embrassa les enfants, et deux fois le plus jeune. Julien restait immobile. Elle le quitta d'un pas rapide et sans le regarder.

Depuis l'instant qu'il avait ouvert la lettre anonyme, l'existence de M. de R?hal avait ??affreuse. Il n'avait pas ??aussi agit? depuis un duel qu'il avait failli avoir en 1816, et, pour lui rendre justice, alors la perspective de recevoir une balle l'avait rendu moins malheureux. Il examinait la lettre dans tous les sens: "N'est-ce pas l? une ?criture de femme? se disait-il. En ce cas, quelle femme l'a ?crit?" Il passait en revue toutes celles qu'il connaissait ? Verri?es, sans pouvoir fixer ses soup?ons. Un homme aurait-il dict? cette lettre? quel est cet homme? Ici pareille incertitude; il ?ait jalous? et sans doute ha?de la plupart de ceux qu'il connaissait. a Il faut consulter ma femme", se dit-il par habitude, en se levant du fauteuil o? il ?ait ab?m?

A peine lev?

"Grand Dieu! dit-il, en se frappant la tête, c'est d'elle surtout qu'il faut que je me méfie; elle est mon ennemie en ce moment."

Et de colère, les larmes lui vinrent aux yeux.

Par une juste compensation de la sécheresse de cœur qui fait toute la sagesse pratique de la province, les deux hommes que, dans ce moment, M. de Rhal redoutait le plus, étaient ses deux amis les plus intimes.

"Après ceux-là, j'ai dix amis peut-être", et il les passa en revue, estimant à mesure le degré de consolation qu'il pourrait tirer de chacun. "A tous! tous, s'cria-t-il avec rage, mon affreuse aventure fera le plus extrême plaisir!" Par bonheur, il se croyait fort envié, non sans raison. Outre sa superbe maison de la ville, que le roi de *** venait d'honorer à jamais en y couchant, il avait fort bien arrangé son château de Vergy. La façade était peinte en blanc, et les fenêtres garnies de beaux volets verts. Il fut un instant consolé par l'idée de cette magnificence. Le fait est que ce château était aperçu de trois ou quatre lieues de distance, au grand étonnement de toutes les maisons de campagne ou soi-disant châteaux du voisinage, auxquels on avait laissé l'humble couleur grise donnée par le temps.

M. de Rhal pouvait compter sur les larmes et la pitié d'un de ses amis, le marguillier de la paroisse, mais c'était un imbécile qui pleurait de tout. Cet homme était cependant sa seule ressource.

"Quel malheur est comparable au mien! s'cria-t-il avec rage. quel isolement!

"Est-il possible se disait cet homme vraiment à plaindre, est-il possible que, dans mon infortune, je n'aie pas un ami à qui demander conseil, car ma raison s'égare, je le sens! Ah! Falcoz! Ah! Ducros!" s'cria-t-il avec amertume. C'étaient les noms de deux amis d'enfance qu'il avait loignés par ses hauteurs en 1814. Ils n'étaient pas nobles, et il avait voulu changer le ton d'égalité sur lequel ils vivaient depuis l'enfance.

L'un d'eux, Falcoz, homme d'esprit et de cœur, marchand de papier à Verrières, avait acheté une imprimerie dans le chef-lieu du département et entrepris un journal. La congrégation avait résolu de le ruiner: son journal avait été condamné, son brevet d'imprimeur lui avait été retiré. Dans ces tristes circonstances, il essaya d'écrire à M. de Rhal pour la première fois depuis dix ans. Le maire de Verrières crut devoir répondre en vieux Romain: "Si le ministre du roi me faisait l'honneur de me consulter, je lui dirais: Ruinez sans pitié tous les imprimeurs de province et mettez l'imprimerie en monopole comme le tabac. "Cette lettre à un ami intime, que tout Verrières admirait dans le temps, M. de Rhal sen rappelait les termes avec horreur. "Qui m'a dit qu'avec mon rang, ma fortune, mes croix, je le regratterais un jour?" Ce fut dans ces transports de colère, tantôt contre lui-même, tantôt contre tout ce qui l'entourait, qu'il passa une nuit affreuse; mais, par bonheur, il n'eut pas l'idée d'épier sa femme.

"Je suis accoutumé à Louise, se disait-il, elle sait toutes mes affaires; je serais libre de me marier demain que je ne trouverais pas à la remplacer. "Alors il se complaisait dans l'idée que sa femme était

innocente; cette façon de voir ne le mettait pas dans la nécessité de montrer du caractère, et l'arrangeait bien mieux; combien de femmes calomniées n'a-t-on pas vues!

"Mais quoi! s'criait-il tout à coup en marchant d'un pas convulsif; souffrirai-je comme si j'étais un homme de rien, un va-nu-pieds, quelle se moque de moi avec son amant? Faudra-t-il que tout Verrières fasse des gorges chaudes sur ma débonnaireté? Que n'a-t-on pas dit de Charmier (c'était un mari notoirement trompé du pays)? Quand on le nomme, le sourire n'est-il pas sur toutes les lèvres? Il est bon avocat, qui est-ce qui parle jamais de son talent pour la parole? Ah, Charmier, dit-on! le Charmier de Bernard, on le désigne ainsi le nom de l'homme qui fait son opprobre.

"Grâce au ciel, disait M. de Rerval dans d'autres moments, je n'ai point de fille, et la façon dont je vais punir la mère ne nuira point à l'établissement de mes enfants; je puis surprendre ce petit paysan avec ma femme et les tuer tous les deux dans ce cas le tragique de l'aventure en sera peut-être le ridicule. Cette idée lui sourit; il la suivit dans tous ses détails. Le code pénal est pour moi, et, quoiqu'il arrive, notre congrégation et mes amis du jury me sauveront. "Il examina son couteau de chasse qui était fort tranchant; mais l'idée du sang lui fit peur.

"Je puis rouer de coups ce précepteur insolent et le chasser; mais quel éclat dans Verrières et même dans tout le département! Après la condamnation du journal de Falcoz, quand son rédacteur en chef sortit de prison, je contribuai à lui faire perdre sa place de six cents francs. On dit que cet écrivain ose se remontrer dans Besançon, il peut me tympaïser avec adresse et de façon à ce qu'il soit impossible de l'amener devant les tribunaux. L'amener devant les tribunaux... L'insolent insinuera de mille façons qu'il a dit vrai. Un homme bien naïf, qui tient son rang comme moi, est habile de tous les points de vue. Je me verrai dans ces affreux journaux de Paris, mon Dieu! quel abîme! voir l'antique nom de Rerval plongé dans la fange du ridicule... Si je voyage jamais, il faudra changer de nom quoi! quitter ce nom qui fait ma gloire et ma force? Quel comble de misère!

"Si je ne tue pas ma femme, et que je la chasse avec ignominie, elle a sa tante à Besançon, qui lui donnera de la main à la main toute sa fortune. Ma femme ira vivre à Paris avec Julien, on le saura à Verrières, et je serai encore pris pour dupe. "Cet homme malheureux s'aperçut alors à la pâleur de sa lampe que le jour commençait à paraître. Il alla chercher un peu d'air frais au jardin. En ce moment il était presque résolu à ne point faire d'éclat, par cette idée surtout qu'un éclat comblerait de joie ses bons amis de Verrières.

La promenade au jardin le calma un peu. "Non, s'cria-t-il, je ne me priverai point de ma femme, elle m'est trop utile. "Il se figura avec horreur ce que serait sa maison sans sa femme; il n'avait pour toute parente que la marquise de R... vieille, imbecile et méchante.

Une idée d'un grand sens lui apparut, mais l'exécution demandait une force de caractère bien supérieure au peu que le pauvre homme en avait. "Si je garde ma femme, se dit-il, je me connais, un jour, dans un moment où elle m'impatientera, je lui reprocherai sa faute. Elle est fière, nous nous brouillerons, et tout cela arrivera avant qu'elle n'ait

h?it?de sa tante. Alors, comme on se moquera de moi! ma femme aime ses enfants, tout finira par leur revenir. Mais moi, je serai la fable de Verri?es. Quoi, diront-ils, il n'a pas su m?me se venger de sa femme! Ne vaudrait-il as mieux m'en tenir aux soup?ons et ne rien v?ifier? A ors je me lie les mains, je ne puis par la suite lui rien reprocher."

Un instant apr?s M. de R?hal repris par la vanit?bless?e se rappelait laborieusement tous les moyens cit?s au billard du Casino ou Cercle Noble' de Verri?es, quand quelque beau parleur interrompt la poule pour s'?gayer aux d?pens d'un mari tromp?. Combien, en cet instant, ces plisanteries lui paraissaient cruelles!

"Dieu! que ma femme n'est-elle morte! alors je serais inattaquable au ridicule. Que ne suis-je veuf! j'irais passer six mois ?Paris dans les meilleures soci?t?s. "Apr?s ce moment de bonheur donn?par l'id?e du veuvage son imagination en revint aux moyens de s'assurer de la v?it? R?pandrait-il ?minuit, apr?s que tout le monde serait couch?une l?g?re couche de son devant la porte de la chambr?de Julien? Le lendemain matin, au jour, il verrait l'impression des pas.

"Mais ce moyen ne vaut rien, s'?cria-t-il tout ?coup avec rage, cette coquine d'?isa s'en apercevrait, et l'on saurait bient?t dans la maison que je suis jaloux."

Dans un autre conte fait au Casino, un mari s'?tait assur?de sa m?aventure en attachant avec un peu de cire un cheveu qui fermait comme un scell?la porte de sa femme et celle du galant.

Apr?s tant d'heures d'incertitudes, ce moyen d'?claircir son sort lui semblait d?cid?ment le meilleur, et il songeait ?s'en servir, lorsque au d?tour d'une all?e il rencontra cette femme qu'il e?t voulu voir morte.

Elle revenait du village. Elle ?tait all?e entendre la messe dans l'?glise de Vergy. Une tradition fort incertaine aux yeux du froid philosophe, mais ?laquelle elle ajoutait foi, pr?tend que la petits ?glise dont on se sert aujourd'hui ?tait la chapelle du ch?teau du sire de Vergy. Cette id?e obs?da Mme de R?hal tout le temps qu'elle comptait passer ?prier dans cette ?glise. Elle se figurait sans cesse son mari tuant Julien ?la chasse, comme par accident, et ensuite le soir lui faisant manger son coeur.

"Mon sort, se dit-elle, d?pends de ce qu'il va penser en m'?coutant. Apr?s ce quart d'heure fatal, peut-?tre ne trouverai-je plus l'occasion de lui parler. Ce n'est pas un ?tre sage et dirig?par la raison. Je pourrais alors, ?l'aide de ma faible raison, pr?voir ce qu'il fera ou dira. Lui d?cidera notre sort commun, il en a le pouvoir. Mais ce sort est dans mon habilet?, dans l'art de diriger les id?es de ce fantasque, que sa col?re rend aveugle, et emp?che de voir la moiti?des choses. Grand Dieu! il me faut du talent, du sang-froid; o?les prendre?"

Elle retrouva le calme comme par enchantement en entrant au jardin et voyant de loin son mari. Ses cheveux et ses habits en d?sordre annon?aient qu'il n'avait pas dormi.

Elle lui remit une lettre d?cachet?e mais repli?e. Lui, sans l'ouvrir, regardait sa femme avec des yeux fous.

- Voici une abomination, lui dit-elle, qu'un homme de mauvaise mine, qui prétend vous connaître et vous devoir de la reconnaissance, m'a remise comme je passais derrière le jardin du notaire. J'exige une chose de vous, c'est que vous renvoyiez ses parents, et sans délai, ce M. Julien.

Mme de Rerval se hâte de dire ce mot, peut-être un peu avant le moment, pour se débarrasser de l'affreuse perspective d'avoir à le dire.

Elle fut saisie de joie en voyant celle qu'elle causait à son mari. A la fixité du regard qu'il attachait sur elle, elle comprit que Julien avait deviné juste. Au lieu de s'affliger de ce malheur fort réel, "quel gêne, pensa-t-elle, quel tact parfait! et dans un jeune homme encore sans aucune expérience! A quoi n'arrivera-t-il pas par la suite? Hélas! alors ses succès feront qu'il m'oubliera."

Ce petit acte d'admiration pour l'homme qu'elle adorait la remit tout à fait de son trouble.

Elle s'applaudit de sa démarche. "Je n'ai pas été indigne de Julien", se dit-elle, avec une douce et intime volupté.

Sans dire un mot, de peur de s'engager, M. de Rerval examinait la seconde lettre anonyme composée, si le lecteur s'en souvient, de mots imprimés collés sur un papier tirant sur le bleu. "On se moque de moi de toutes les façons", se disait M. de Rerval accablé de fatigue.

"Encore de nouvelles insultes à examiner, et toujours à cause de ma femme!" Il fut sur le point de l'accabler des injures les plus grossières, la perspective de l'hostilité de Besançon l'arrêta à grande peine. D'avordu besoin de s'en prendre à quelque chose, il chiffonna le papier de cette seconde lettre anonyme, et se mit à se promener à grands pas, il avait besoin de se dégager de sa femme. Quelques instants après, il revint auprès d'elle, et plus tranquille.

- Il s'agit de prendre un parti et de renvoyer Julien lui dit-elle aussi; ce n'est après tout que le fils d'un ouvrier. Vous le dédommagerez par quelques coups, et d'ailleurs il est savant et trouvera facilement à se placer, par exemple chez M. Valenod ou chez le sous-préfet de Maugiron qui ont des enfants. Ainsi vous ne lui ferez point de tort...

- Vous parlez ! comme une sotte que vous êtes s'cria M. de Rerval d'une voix terrible. Quel bon sens peut-on espérer d'une femme? Jamais vous ne prenez attention à ce qui est raisonnable, comment sauriez-vous quelque chose? Votre nonchalance, votre paresse ne vous donnent d'activité que pour la chasse aux papillons très faibles et que nous sommes malheureux d'avoir dans nos familles...

Mme de Rerval le laissait dire, et il dit longtemps; il passait sa colère, c'est le mot du pays.

- Monsieur, lui répondit-elle enfin, je parle comme une femme outragée dans son honneur, c'est-à-dire dans ce qu'elle a de plus précieux.

Mme de Rerval eut un sang-froid inaltérable pendant toute cette période

conversation, de laquelle d?pendait la possibilit?de vivre encore sous le m?me toit avec Julien. Elle cherchait les id?es qu'elle croyait les plus propres ? guider la col?e aveugle de son mari. Elle avait t? insensible ? toutes les r?flexions injurieuses qu'il lui avait adress?es, elle ne les ?coutait pas, elle songeait alors ?
Julien. "Sera-t-il content de moi?"

- Ce petit paysan que nous avons combl?de pr?venances et m?me de cadeaux, peut ?tre innocent, dit-elle enfin, mais il n'en est pas moins l'occasion du premier affront que je re?bis... Monsieur! quand j'ai lu ce papier abominable, je me suis promis que lui ou moi sortirions de votre maison.

- Voulez-vous faire un esclandre pour me d?shonorer et vous aussi? vous faites bouillir du lait ? bien des gens' dans Verri?es.

- Il est vrai, on envie g?n?ralement l'?tat de prosp?rit?o?la sagesse de votre administration a su placer vous, votre famille et la ville... Eh bien! je vais engager Julien ?vous demander un cong?pour aller passer un mois chez ce marchand de bois de la montagne, digne ami de ce petit ouvrier.

- Gardez-vous d'agir, reprit M. de R?hal avec assez de tranquillit?. Ce que j'exige avant tout, c'est que vous ne lui parliez pas. Vous y mettriez de la col?e, et me brouilleriez avec lui, vous savez combien ce petit Monsieur est sur l'oeil.

- Ce jeune homme n'a point de tact, reprit Mme de R?hal, il peut ?tre savant, vous vous y connaissez, mais ce n'est au fond qu'un v?ritable paysan. Pour moi, je n'en ai jamais eu bonne id?e depuis qu'il a refus? d'?pouser ?isa; c'?tait une fortune assur?e; et cela sous pr?texte que quelquefois, en secret, elle fait des visites ?M. Valenod.

- Ah! dit M. de R?hal, ?evant le sourcil d'une fa?on d?mesur?e, quoi, Julien vous a dit cela?

- Non, pas pr?cis?ment, il m'a toujours parl?de la vocation qui l'appelle au saint minist?e; mais, croyez-moi, la premi?re vocation pour ces petites gens, c'est d'avoir du pain. Il me faisait assez entendre qu'il n'ignorait pas ces visites secr?tes.

- Et moi, moi, je les ignorais! s'?cria M. de R?hal reprenant toute sa fureur, et pesant sur les mots. Il se passe chez moi des choses que j'ignore... Comment! il y a eu quelque chose entre ?isa et Valenod?

- H? c'est de l'histoire ancienne, mon cher ami, dit Mme de R?hal en riant, et peut-?tre il ne s'est point pass?de mal. C'?tait dans le temps que votre bon ami Valenod n'aurait pas ?f?ch?que l'on pens? dans Verri?es qu'il s'?tablissait entre lui et moi un petit amour tout platonique.

- J'ai eu cette id?e une fois, s'?cria M. de R?hal se frappant la t?te avec fureur, et marchant de d?couvertes en d?couvertes, et vous ne m'en avez rien dit?

- Fallait-il brouiller deux amis pour une petite bouff?e de vanit?de notre cher directeur? O?est la femme de la soci?t??laquelle il n'a

pas adress? quelques lettres extr?mement spirituelles et m?me un peu galantes?

- Il vous aurait ?crit?

- Il ?crit beaucoup.

- Montrez-moi ces lettres ?l'instant, je l'ordonne, et M. de R?hal se grandit de six pieds.

- Je m'en garderai bien, lui r?pondit-on avec une douceur qui allait presque jusqu'?la nonchalance, je vous les montrerai un jour quand vous serez plus sage.

- A l'instant m?me, morbleu! s'?cria M. de R?hal ivre de col?e, et cependant plus heureux qu'il ne l'avait ?? depuis douze heures.

- Me jurez-vous, dit Mme de R?hal fort gravement, de n'avoir jamais de querelle avec le directeur du d?p?t au sujet de ces lettres?

- Querelle ou non, je puis lui ?ter les enfants trouv?s; mais, continua-t-il avec fureur, je veux ces lettres ?l'instant, o? sont-elles?

- Dans un tiroir de mon secr?taire; mais certes, je ne vous en donnerai pas la clef.

- Je saurai le briser, s'?cria-t-il, en courant vers la chambre de sa femme.

Il brisa, en effet, avec un pal de fer un pr?cieux secr?taire d'acajou ronceux venu de Paris, qu'il frottait souvent avec le pan de son habit, quand il croyait y apercevoir quelque tache.

Mme de R?hal avait mont?en courant les cent vingt marches du colombier, elle attachait le coin d'un mouchoir blanc ?l'un des barreaux de fer de la petite fen?tre. Elle ?tait la plus heureuse des femmes. Les larmes aux yeux, elle regardait vers les grands bois de la montagne. "Sans doute, se disait-elle, de dessous un de ces h?tres touffus, Julien ?pie ce signal heureux. "Longtemps elle pr?ta l'oreille, ensuite elle maudit le bruit monotone des cigales et le chant des oiseaux. Sans ce bruit importun, un cri de joie, parti des grandes roches, aurait pu arriver jusqu'ici. Son oeil avide d?vorait cette pente immense de verdure sombre et unie comme un pr?, que forme le sommet des arbres. "Comment n'a-t-il pas l'esprit, se dit-elle tout attendrie d'inventer quelque signal pour me dire que son bonheur est ?gal au mien?" Elle ne descendit du colombier, que quand elle eut peur que son mari ne v?nt l'y chercher.

Elle le trouva furieux. Il parcourait les phrases anodines de M. Valenod, peu accoutum?es ??tre lues avec tant d'?motion.

Saisissant un moment o?les exclamations de son mari lui laissaient la possibilit?de se faire entendre:

- J'en reviens toujours ?mon id?e, dit Mme de R?hal, il convient que Julien fasse un voyage. Quelque talent qu'il ait pour le latin, ce n'est apr?s tout qu'un paysan souvent grossier et manquant de tact; chaque

jour, croyant ?tre poli, il m'adresse des compliments exag?es et de mauvais go?, qu'il apprend par coeur dans quelque roman...

- Il n'en lit jamais, s'?cria M. de R?hal; je m'en suis assur?.
Croyez-vous que je sois un ma?tre de maison aveugle et qui ignore ce qui se passe chez lui?

- Eh bien! s'il ne lit nulle part ces compliments ridicules, il les invente, et c'est encore tant pis pour lui. Il aura parl? de moi sur ce ton dans Verri?es ... et sans aller si loin, dit Mme de R?hal avec l'air d?faire une d?couverte, il aura parl? ainsi devant ?isa, c'est ? peu pr?s comme s'il e?t parl? devant M. Valenod.

- Ah! s'?cria M. de R?hal en ?branlant la table et l'appartement par un des plus grands coups de poing qui aient jamais ??donn?s, la lettre anonyme imprim?e et les lettres du Valenod sont ?crites sur le m?me papier.

"Enfin!..." pensa Mme de R?hal; elle se montra atterr?e de cette d?couverte et sans avoir le courage d'ajouter un seul mot, alla s'asseoir au loin sur le divan, au fond du salon.

La bataille ?ait d?sormais gagn?e; elle eut beaucoup ?faire pour emp?cher M. de R?hal d'aller parler ?l'auteur suppos? de la lettre anonyme.

- Comment ne sentez-vous pas que faire une sc?ne, sans preuves suffisantes, ?M. Valenod, est la plus insigne des maladresses? Vous ?tes envi?, monsieur, ?qui la faute? ?vos talents: votre sage administration, vos b?isses pleines de go?, la dot que je vous ai apport?, et surtout l'h?ritage consid?able que nous pouvons esp?rer de ma bonne tante, h?ritage dont on exag?re infiniment l'importance, ont fait de vous le premier personnage de Verri?es.

- Vous oubliez la naissance, dit M. de R?hal, en souriant un peu.

- Vous ?tes l'un des gentilshommes les plus distingu?s de la province reprit avec empressement Mme de R?hal, si le roi ?ait libre et pouvait rendre justice ?la naissance, vous figureriez sans doute ?la chambre des pairs, etc. Et c'est dans cette position magnifique que vous voulez donner ?l'envie un fait ?commenter?

"Parler ?M. Valenod de sa lettre anonyme, c'est proclamer dans tout Verri?es, que dis-je, dans Besan?on, dans toute la province, que ce petit bourgeois, admis imprudemment peut-?tre ?l'intimit? d'un R?hal, a trouv? le moyen de l'offenser. Quand ces lettres que vous venez de surprendre prouveraient que j'ai r?pondu ?l'amour de M. Valenod, vous devriez me tuer, je l'aurais m?rit? cent fois, mais non pas lui t?moigner de la col?re. Songez que tous vos voisins n'attendent qu'un pr?texte pour se venger de votre sup?riorit?, songez qu'en 1816 vous avez contribu? certaines arrestations. Cet homme r?fugi? sur son toit'..."

- Je songe que vous n'avez ni ?gards, ni amiti? pour moi, s'?cria M. de R?hal, avec toute l'amertume que r?veillait un tel souvenir, et je n'ai pas ?pair!...

- Je pense, mon ami, reprit en souriant Mme de R?hal, que je serai plus riche que vous, que je suis votre compagne depuis douze ans, et qu'? tous ces titres, je dois avoir voix au chapitre, et surtout dans l'affaire d'aujourd'hui. Si vous me pr??ez un M. Julien, ajouta-t-elle avec un d?pit mal d?guis?, je suis pr?te ? aller passer un hiver chez ma tante.

Ce mot fut dit avec bonheur. Il y avait une fermet? qui cherche ? s'environner de politesse; il d?cida M. de R?hal. Mais, suivant l'habitude de la province, il parla encore pendant longtemps, revint sur tous les arguments, sa femme le laissait dire, il y avait encore de la col?re dans son accent. Enfin deux heures de bavardage inutile ?puis?ent les forces d'un homme qui avait subi un acc?s de col?re de toute une nuit. Il fixa la ligne de conduite qu'il allait suivre envers M. Valenod, Julien et m?me Elisa.

Une ou deux fois, durant cette grande sc?ne, Mme de R?hal fut sur le point d'?prouver quelque sympathie pour le malheur fort r?el de cet homme qui pendant douze ans avait ?? son ami. Mais les vraies passions sont ?go?stes. D'ailleurs elle attendait ?chaque instant l'aveu de la lettre anonyme qu'il avait re?ue la veille, et cet aveu ne vint point. Il manquait ?la s?ret? de Mme de R?hal de conna?tre les id?es qu'on avait pu sugg?er ?l'homme duquel son sort d?pendait. Car, en province, les maris sont ma?tres de l'opinion. Un mari qui se plaint se couvre de ridicule, chose tous les jours moins dangereuse en France; mais sa femme, s'il ne lui donne pas d'argent, tombe ?l'?tat d'ouvri?re ? quinze sols par journ?e; et encore les bonnes ?mes se font-elles un scrupule de l'employer.

Une odalisque du s?ail peut ?toute force aimer le sultan; il est tout-puissant, elle n'a aucun espoir de lui d?rober son autorit?par une suite de petites finesse. La vengeance du ma?tre est terrible, sanglante, mais militaire, g?n?reuse, un coup de poignard finit tout. C'est ?coups de m?pris public qu'un mari tue sa femme au XIXe si?cle; c'est en lui fermant tous les salons.

Le sentiment du danger fut vivement ?veill?chez Mme de R?hal, ?son retour chez elle, elle fut choqu?e du d?sordre o?elle trouva sa chambre. Les serrures de tous ses jolis petits coffres avaient ?? bris?es; plusieurs feuilles de parquet ?taient soulev?es. "Il e? ?? sans piti?pour moi, se dit-elle! G?ter ainsi ce parquet en bois de couleur, qu'il aime tant; quand un de ses enfants y entre avec des souliers humides, il devient rouge de col?re. Le voil?g??jamais! La vue de cette violence ?oigna rapidement les derniers reproches qu'elle se faisait pour sa trop rapide victoire.

Un peu avant la cloche du d?ner Julien rentra avec les enfants. Au dessert, quand les domestiques se furent retir?s, Mme de R?hal lui dit fort s?chement:

- Vous m'avez t?moign?le d?sir d'aller passer une quinzaine de jours ? Verri?res, M. de R?hal veut bien vous accorder un cong?. Vous pouvez partir quand bon vous semblera. Mais, pour que les enfants ne perdent pas leur temps, chaque jour on vous enverra leurs th?mes, que vous corrigerez.

- Certainement, ajouta M. de R?hal, d'un ton fort aigre, je ne vous

accorderai pas plus d'une semaine.

Julien trouva sur sa physionomie l'inquiétude d'un homme profondément tourmenté?

- Il ne s'est pas encore arrêté un parti, dit-il ?son amie, pendant un instant de solitude qu'ils eurent au salon.

Mme de R?hal lui conta rapidement tout ce qu'elle avait fait depuis le matin.

- A cette nuit les détails, ajouta-t-elle en riant.

"Perversité de femme! pensa Julien. Quel plaisir, quel instinct les porte ?nous tromper!"

- Je vous trouve ?la fois ?clair?e et aveugl?e par votre amour, lui dit-il avec quelque froideur, votre conduite d'aujourd'hui est admirable; mais y a-t-il de la prudence ?essayer de nous voir ce soir? Cette maison est pavée d'ennemis; songez ?la haine passionnée qu'Elisa a pour moi.

- Cette haine ressemble beaucoup ?de l'indifférence passionnée que vous auriez pour moi.

- M?me indifférent, je dois vous sauver d'un p?il où je vous ai plongé. Si le hasard veut que M. de R?hal parle ?Elisa, d'un mot elle peut tout lui apprendre. Pourquoi ne se cacherait-il pas près de ma chambre, bien armé?...

- Quoi! pas m?me du courage, dit Mme de R?hal, avec toute la hauteur d'une fille noble.

- Je ne m'abaisserai jamais ?parler de mon courage, dit froidement Julien, c'est une bassesse. Que le monde juge sur les faits. Mais, ajouta-t-il en lui prenant la main, vous ne concevez pas combien je vous suis attaché, et quelle est ma joie de pouvoir prendre congé de vous avant cette cruelle absence.

CHAPITRE XXII

FAÇONS D'AGIR EN 1830

La parole a été donnée à l'homme pour cacher sa pensée.

R. P. MAMAGRIDA

A peine arrivé? Verri?es, Julien se reprocha son injustice envers Mme de R?hal. "Je l'aurais mal? pris? comme une femmelette, si, par faiblesse, elle avait manqué sa place avec M. de R?hal! Elle s'en tire comme un diplomate, et je sympathise avec le vaincu qui est mon ennemi. Il y a dans mon fait petitesse bourgeoise; ma vanité est choquée, parce que M. de R?hal est un homme! illustre et vaste corporation ?laquelle j'ai

l'honneur d'appartenir, je ne suis qu'un sot."

M. Ch?an avait refus? les logements que les lib?aux les plus consid?es du pays lui avaient offerts ? l'envi lorsque sa destitution le chassa du presbyt?re. Les deux chambres qu'il avait lou?es ?taient encombr?es par ses livres. Julien, voulant montrer ?Verri?es ce que c'?tait qu'un pr?tre, alla prendre chez son p?e une douzaine de planches de sapin, qu'il porta lui m?me sur le dos tout l?long de la grande rue. Il emprunta des outils ?un ancien camarade, et eut bient? b?ti une sorte de biblioth?que dans laquelle il rangea les livres de M. Ch?an.

- Je te croyais corrompu par la vanit?du monde, lui disait le vieillard pleurant de joie; voil?qui rach?t?e bien l'enfantillage de ce brillant uniforme de garde d'honneur qui t'a fait tant d'ennemis.

M. de R?hal avait ordonn??Julien de loger chez lui. Personne ne soup?onna ce qui s'?tait pass?. Le troisi?me jour apr?s son arriv?e, Julien vit monter jusque dans sa chambre un non moindre personnage que M. le sous-pr?fet de Maugiron. Cc ne fut qu'apr?s doux grandes heures de bavardage insipide et de grandes j?urniades sur la m?chancet?des hommes, sur le peu de probit?des gens charg?s de l'administration des deniers publics, sur les dangers de cette pauvre France, etc., etc., que Julien vit poindre enfin le sujet de la visite. On ?tait d?sur le palier de l'escalier, et le pauvre pr?cepteur ?demi disgraci? reconduisait avec le respect convenable le futur pr?fet de quelque heureux d?partement, quand il plut ?celui-ci de s'occuper de la fortune de Julien, de louer sa mod?ration en affaires d'int??, etc., etc. Enfin M. de Maugiron le serrant dans ses bras de l'air le plus paterne lui proposa de quitter M. de R?hal et d'entrer chez un fonctionnaire qui avait des enfants ?duquer, et qui, comme le roi Philippe', remercierait le ciel, non pas tant de les lui avoir donn?s que de les avoir fait na?tre dans le voisinage de M. Julien. Leur pr?cepteur jouirait de huit cents francs d'appointements payables non pas de mois en mois, ce qui n'est pas noble, dit M. de Maugiron, mais par quartier, et toujours d'avance.

C'?tait le tour de Julien, qui, depuis une heure et demie, attendait la parole avec ennui. Sa r?ponse fut parfaite, et surtout longue comme un mandement; elle laissait tout entendre, et cependant ne disait rien nettement. On y e?t trouv??la fois du respect pour M. de R?hal, de la v?n?ration pour le public de Verri?es et de la reconnaissance pour l'illustre sous-pr?fet. Ce sous-pr?fet ?tonn?de trouver plus j?suite que lui essaya vainement d'obtenir quelque chose de pr?cis. Julien, enchant?, saisit l'occasion de s'exercer, et recommen?a sa r?ponse en d'autres termes. Jamais ministre ?oquent, qui veut user la fin d'une s?ance o?la Chambre a l'air de vouloir se r?veiller, n'a moins dit en plus de paroles. A peine M. de Maugiron sorti, Julien se mit ?rire comme un fou. Pour profiter de sa verve j?suitique, il ?crivit une lettre de neuf pages ?M. de R?hal, dans laquelle il lui rendait compte de tout ce qu'on lui avait dit, et lui demandait humblement conseil. "Ce coquin ne m'a pourtant pas dit le nom de la personne qui fait l'offre! Ce sera M. Valenod qui voit dans mon exil ?Verri?es l'effet de sa lettre anonyme."

Sa d?p?che exp?di?e, Julien, content comme un chasseur qui, ?six heures du matin, par un beau jour d'automne, d?bouche dans une plaine abondante

en gibier, sortit pour aller demander conseil ?M. Ch?an. Mais avant d'arriver chez le bon cur?, le ciel qui voulait lui m?ager des jouissances, jeta sous ses pas M. Valenod, auquel il ne cacha point que son coeur ?tait d?chir?, un pauvre gar?on comme lui se devait tout entier ?la vocation que le ciel avait plac?e dans son coeur, mais la vocation n'?tait pas tout dans ce bas monde. Pour travailler dignement ? la vigne du Seigneur, et n'?tre pas tout ?fait indigne de tant de savants collaborateurs, il fallait l'instruction; il fallait passer au s?minaire de Besan?on deux ann?es bien dispendieuses, il devenait donc indispensable et l'on pouvait dire que c'?tait en quelque sorte un devoir de faire des ?conomies, ce qui ?tait bien plus facile sur un traitement de huit cents francs pay?s par quartier qu'avec six cents francs qu'on mangeait de mois en mois. D'un autre c??, le ciel, en le pla?ant aupr?s des jeunes de R?hal, et surtout en lui inspirant pour eux un attachement sp?cial, ne semblait-il pas lui indiquer qu'il n'?tait pas ?propos d'abandonner cette ?ducation pour une autre...

Julien atteignit un tel degr?de perfection dans ce genre d?'loquence qui a remplac? la rapidit?d'action de l'Empire, qu'il finit par s'ennuyer lui-m?me par le son de ses paroles.

En rentrant, il trouva un valet de M. Valenod, en grande livr?e, qui le cherchait dans toute la ville, avec un billet d'invitation ?d?her pour le m?me jour.

Jamais Julien n'?tait all?chez cet homme; quelques jours seulement auparavant il ne songeait qu'aux moyens de lui donner une vol?e de coups de b?ton sans se faire une affaire en police correctionnelle. Quoique le d?her ne f?t indiqu? que pour une heure Julien trouva plus respectueux de se pr?sent?er d?s midi et demi dans le cabinet de travail de M. le directeur du d?p?t. Il le trouva ?talant son importance au milieu d'une foule de cartons. Ses gros favoris noirs, son ?norme quantit?de cheveux, son bonnet grec plac?de travers sur le haut de la t?te, sa pipe immense ses pantoufles brod?es, les grosses cha?nes d'or crois?es en tous sens sur sa poitrine et tout cet appareil d'un financier de province, qui se croit homme ?bonnes fortunes, n'imposaient point ? Julien; il n'en pensait que plus aux coups de b?ton qu'il lui devait.

Il demanda l'honneur d'?tre pr?sent??Mme Valenod; elle ?tait ?sa toilette et ne pouvait recevoir. Par compensation, il eut l'avantage d'assister ? celle de M. le directeur du d?p?t. On passa ensuite chez Mme Valenod, qui lui pr?senta ses enfants les larmes aux yeux. Cette dame, l'une des plus consid?rables de Verri?res, avait une grosse figure d'homme, ?laquelle elle avait mis du rouge pour cette grande c??monie. Elle y d?p?loya tout le pathos maternel.

Julien pensait ?Mme de R?hal. Sa m?fiance ne le laissait gu?re susceptible que de ce genre de souvenirs qui sont appell?s par les contrastes, mais alors il en ?tait saisi jusqu'?l'attendrissement. Cette disposition fut augment?e par l'aspect de la maison du directeur du d?p?t. On la lui fit visiter. Tout y ?tait magnifique et neuf, et on lui disait le prix de chaque meuble. Mais Julien y trouvait quelque chose d'ignoble et qui sentait l'argent vol?. Jusqu'aux domestiques, tout le monde y avait l'air d'assurer sa contenance contre le m?pris.

Le percepteur des contributions, l'homme des impositions indirectes, l'officier de gendarmerie, et deux ou trois autres fonctionnaires

publics arriv?^{erent} avec leurs femmes. Ils furent suivis de quelques lib?^{raux} riches. On annon?^a le d?^rher. Julien, d?^r?fort mal dispos?, vint ?penser que de l'autre c?t? du mur de la salle ?manger, se trouvaient de pauvres d?^renus, sur la portion de viande desquels on avait peut-?tre grivel? pour acheter tout ce luxe de mauvais go?t dont on voulait l'?tourdir.

"Ils ont faim peut-?tre en ce moment", se dit-il ?lui-m?me; sa gorge se serra, il lui fut impossible de manger et presque de parler. Ce fut bien pis un quart d'heure apr?s, on entendait de loin en loin quelques accents d'une chanson populaire et, il faut l'avouer, un peu ignoble, que chantait l'un des reclus. M. Valenod regarda un de ses gens en grande livr?^e, qui disparut, et bient?t on n'entendit plus chanter. Dans ce moment, un valet offrait ?Julien du vin du Rhin, dans un verre vert, et Mme Valenod avait soin de lui faire observer que ce vin co?tait neuf francs la bouteille pris sur place. Julien, tenant son verre vert, dit ?M. Valenod:

- On ne chante plus cette vilaine chanson.
- Parbleu! je le crois bien, r?pondit le directeur triomphant, j'ai fait imposer silence aux gueux.

Ce mot fut trop fort pour Julien, il avait les mani?res, mais non pas encore le coeur de son ?tat. Malgr? toute son hypocrisie si souvent exerc?e, il sentit une grosse larme couler le long de sa joue.

Il essaya de la cacher avec le verre vert, mais il lui fut absolument impossible de faire honneur au vin du Rhin. "L'emp?cher de chanter! se disait-il ?lui-m?me, ?mon Dieu! et tu le souffres."

Par bonheur, personne ne remarqua son attendrissement de mauvais ton. Le percepteur des contributions avait entonn? une chanson royaliste. Pendant le tapage du refrain, chant? en choeur: "Voil? donc, se disait la conscience de Julien, la sale fortune ?laquelle tu parviendras, et tu n'en jouiras qu'? cette condition et en pareille compagnie! Tu auras peut-?tre une place de vingt mille francs, mais il faudra que, pendant que tu te gorges de viandes, tu emp?ches de chanter le pauvre prisonnier; tu donneras ?d?her avec l'argent que tu auras vol? sur sa mis?able pitance, et pendant ton d?her il sera encore plus malheureux!"

— O Napol?on! qu'il ?ait doux de ton temps de monter ?la fortune par les dangers d'une bataille; mais augmenter l?chement la douleur du mis?able!"

J'avoue que la faiblesse, dont Julien fait preuve dans ce monologue, me donne une pauvre opinion de lui. Il serait digne d ?tre le coll?gue de ces conspirateurs en gants jaunes, qui pr?endent changer toute la mani?re d'?tre d'un grand pays, et ne veulent pas avoir ?se reprocher la plus petite ?gratignure.

Julien fut violemment rappel?^{er} son r?le. Ce n'?tait pas pour r?ver et ne rien dire qu'on l'avait invit?^{er} d?her en si bonne compagnie.

Un fabricant de toiles peintes retir?^{er} membre correspondant de l'acad?mie de Besan?on et de celle d'Uz?s, lui adressa la parole, d'un bout de la table ?l'autre, pour lui demander si ce que l'on disait g?n?ralement de ses progr?s ?tonnans dans l'?tude du Nouveau Testament

?ait vrai.

Un silence profond s'?tablit tout ?coup; un Nouveau Testament latin se rencontra comme par enchantement dans les mains du savant membre de deux acad?mies. Sur la r?ponse de Julien, une demi-phrase latine fut lue au hasard. Il r?cita: sa m?moire se trouva fid?e, et ce prodige fut admir? avec toute la bruyante ?nergie de la tin d'un d?her. Julien regardait la figure enlumin?e des dames; plusieurs n'?taient pas mal. Il avait distingu? la femme du percepteur beau chanteur.

- J'ai honte, en v?rit?, de parler si longtemps latin devant ces dames, dit-il en la regardant. Si M. Rubigneau, c'?ait le membre des deux acad?mies, a la bont?de lire au hasard une phrase latine, au lieu de r?pondre en suivant le texte latin, j'essayerai de le traduire impromptu.

Cette seconde ?preuve mit le comble ?sa gloire.

Il y avait l?plusieurs lib?aux riches, mais heureux p?es d'enfants susceptibles d'obtenir des bourses, et en cette qualit?subitement convertis depuis la derni?e mission. Malgr?ce trait de fine politique, jamais M. de R?hal n'avait voulu les recevoir chez lui. Ces braves gens qui ne connaissaient Julien que de r?putation et pour l'avoir vu ?cheval le jour de l'entr?e du roi de *** ?taien ses plus bruyants admirateurs. "Quand ces sots se lasseront-ils d'?couter ce style biblique, auquel ils ne comprennent rien?" pensait-il. Mais au contraire ce style les amusait par son ?tranget?, ils en riaient. Mais Julien se lassa.

Il se leva gravement comme six heures sonnaient et parla d'un chapitre de la nouvelle th?ologie de Ligorio qu'il avait ?apprendre pour le r?citer le lendemain ?M. Ch?an. "Car mon m?tier, ajouta-t-il agr?ablement est de faire r?citer des le?ons et d'en r?citer moi-m?me."

On rit beaucoup, on admira, tel est l'esprit ?l'usage de Verri?es. Julien ?ait d??debout tout le monde se leva malgr?le d?corum; tel est l'empire du g?nie. Mme Valenod le retint encore un quart d'heure: il fallait bien qu'il entend? les enfants r?citer leur cat?chisme, ils firent les plus dr?es de contusions, dont lui seul s'aper?ut. Il n'eut garde de les relever. "Quelle ignorance des premiers principes de la religion", pensait-il! Il saluait enfin et croyait pouvoir s'?chapper, mais il fallut essuyer une fable de La Fontaine.

- Cet auteur est bien immoral, dit Julien ?Mme Valenod, certaine fable, sur messire Jean Chouart, ose d?verser le ridicule sur ce qu'il y a de plus v?nable. Il est vivement bl?m?par les meilleurs commentateurs.

Julien re?ut avant de sortir quatre ou cinq invitations ?d?her. "Ce jeune homme fait honneur au d?partement", s'?criaient tous ?la fois les convives fort ?gay?. Ils all?rent jusqu'? parler d'une pension vot?e sur les fonds communaux, pour le mettre ?m?me de continuer ses ?udes ? Paris.

Pendant que cette id?e imprudente faisait retentir la salle ?manger, Julien avait gagn?lestement la porte coch?e. "Ah! canaille! canaille!" s'?cria-t-il ?voix basse trois ou quatre fois de suite, en se donnant le plaisir de respirer l'air frais.

Il se trouvait tout aristocrate en ce moment, lui qui, pendant longtemps, avait ??tellement choqu?du sourire d?digneux et de la sup?iorit?hautaine qu'il d?couvrait au fond de toutes les politesses qu'on lui adressait chez M. de R?hal. Il ne put s'emp?cher de sentir l'extr?me diff?rence. "Oublions m?me, se disait-il en s'en allant, qu'il s'agit d'argent vol?aux pauvres d?tenus, et encore qu'on emp?che de chanter! Jamais M. de R?hal s'avisa-t-il de dire ?ses h?tes le prix de chaque bouteille de vin qu'il leur pr?sente? Et ce M. Valenod, dans l'?hum?ation de ses propri?t?s, qui revient sans cesse, il ne peut parler de sa maison, de son domaine, etc., si sa femme est pr?sente, sans dire ta maison, ton domaine."

Cette dame, apparemment si sensible au plaisir de la propri?t?, venait de faire une sc?ne abominable, pendant le d?ner, ?un domestique qui avait cass?un verre ?pied et d?pareill?une de ses douzaines; et ce domestique avait r?pondu avec la derni?re insolence.

"Quel ensemble! se disait Julien; ils me donneraient la moiti?de tout ce qu'ils volent, que je ne voudrais pas vivre avec eux. Un beau jour, je me trahirais; je ne pourrais retenir l'expression du d?dain qu'ils m'inspirent."

Il fallut cependant, d'apr?s les ordres de Mme de R?hal, assister ? plusieurs d?hers du m?me genre, Julien fut ?la mode, on lui pardonnait son habit de garde d'honneur, ou plut?t cette imprudence ?tait la cause v?ritable de ses succ?s. Bient?t il ne fut plus question dans Verri?es que de voir qui l'emporterait dans la lutte pour obtenir le savant jeune homme, de M. de R?hal, ou du directeur du d?p?t. Ces messieurs formaient avec M. Maslon un triumvirat qui, depuis nombre d'ann?es tyrannisait la ville. On jalouxait le maire, les lib?raux avaient ?s'en plaindre; mais apr?s tout il ?tait noble et fait pour la sup?iorit?, tandis que le p?re de M. Valenod ne lui avait pas laiss?six cents livres de rente. Il avait fallu passer pour lui de la piti?pour le mauvais habit vert pomme que tout le monde lui avait connu dans sa jeunesse, ?l'envie pour ses chevaux normands, pour ses cha?nes d'or, pour ses habits venus de Paris, pour toute sa prosp?rit?actuelle.

Dans le flot de ce monde nouveau pour Julien, il crut d?couvrir un honn?te homme; il ?tait g?om?tre, s'appelait Gros, et passait pour jacobin. Julien, s'?tant vou?ne jamais dire que des choses qui lui semblaient fausses ?lui-m?me, fut oblig?de s'en tenir au soup?on ? l'?gard de M. Gros. Il recevait de Vergy de gros paquets de th?mes. On lui conseillait de voir souvent son p?re, il se conformait ?cette triste n?cessit?. En un mot, il raccommodait assez bien sa r?putation, lorsqu'un matin il fut bien surpris de se sentir r?veiller par deux mains qui lui fermaient les yeux.

C'?tait Mme de R?hal, qui avait fait un voyage ?la ville, et qui, montant les escaliers quatre ?quatre, et laissant ses enfants occup?s d'un lapin favori qui ?tait du voyage, ?tait parvenue ?la chambre de Julien un instant avant eux. Ce moment fut d?licieux, mais bien court: Mme de R?hal avait disparu quand les enfants arriv?ent avec le lapin, qu'ils voulaient montrer ?leur ami. Julien fit bon accueil ?tous m?me au lapin. Il lui semblait retrouver sa famille, il sentit qu'il aimait ces enfants qu'il se plaisait ?jaser avec eux. Il ?tait ?tonn?de l? douceur de leur voix, de la simplicit?et de la noblesse de leurs

petites fa?ons, il avait besoin de laver son imagination de toutes les fa?ons d'agir vulgaires, de toutes les pens?es d?sagr?ables au milieu desquelles il respirait ?Verri?res. C ?ait toujours la crainte de manquer, c'?taient toujours le luxe et la mis?re se prenant aux cheveux. Les gens chez qui il d?nait, ?propos de leur r?ti faisaient des confidences humiliantes pour eux, et naus?abondes pour qui les entendait.

- Vous autres nobles, vous avez raison d'?tre fiers disait-il ?Mme de R?hal. Et il lui racontait tous les d?hers qu'il avait subis.

- Vous ?es donc ?la mode! Et elle riait de bon coeur en songeant au rouge que Mme Valenod se croyait oblig?e de mettre toutes les fois qu'elle attendait Julien. Je crois qu'elle a des projets sur votre coeur, ajoutait-elle.

Le d?jeuner fut d?licieux. La pr?se des enfants, quoique g?ante en apparence, dans le fait augmentait le bonheur commun. Ces pauvres enfants ne savaient comment t?moigner leur joie de revoir Julien. Les domestiques n'avaient pas manqu?de leur conter qu'on lui offrait deux cents francs de plus, pour ?duquer les petits Valenod.

Au milieu du d?jeuner, Stanislas-Xavier, encore p?le de sa grande maladie, demanda tout ?coup ?sa m?re combien valaient son couvert d'argent et le gobelet dans lequel il buvait.

- Pourquoi cela?

- Je veux les vendre pour en donner le prix ?M. Julien, et qu'il ne soit pas dupe en restant avec nous.

Julien l'embrassa, les larmes aux yeux. Sa m?re pleurait tout ?fait, pendant que Julien, qui avait pris Stanislas sur ses genoux, lui expliquait qu'il ne fallait pas se servir de ce mot dupe, qui, employ? dans ce sens, ?tait une fa?on de parler de laquais. Voyant le plaisir qu'il faisait ?Mme de R?hal, il chercha ?expliquer par des exemples pittoresques, qui amusaient les enfants, ce que c'?tait qu'?tre dupe.

- Je comprends, dit Stanislas, c'est le corbeau qui a la sottise de laisser tomber son fromage, que prend le renard qui ?tait un flatteur.

Mme de R?hal, folle de joie, couvrait ses enfants de baisers, ce qui ne pouvait gu?re se faire sans s'appuyer un peu sur Julien.

Tout ?coup la porte s'ouvrit; c'?tait M. de R?hal. Sa figure s?v?re et m?contente fit un ?range contraste avec la douce joie que sa pr?se chassait. Mme de R?hal p?lit; elle se sentait hors d'?tat de rien nier. Julien saisit la parole et, parlant tr?s haut, se mit ?raconter ?M. le maire le trait du gobelet d'argent que Stanislas voulait vendre. Il ?tait s? que cette histoire serait mal accueillie. D'abord M. de R?hal fron?ait le sourcil par bonne habitude au seul nom d'argent. La mention de ce m?tal disait-il, est toujours une pr?face ?quelque mandat tir? sur ma bourse.

Mais ici il y avait plus qu'int?r?t d'argent; il y avait augmentation de sou?ons. L'air de bonheur qui animait sa famille en son absence n'?tait pas fait pour arranger les choses, aupr?s d'un homme domin?par une

vanité aussi chatouilleuse. Comme sa femme lui vantait la maine remplie de grâce et d'esprit avec laquelle Julien donnait des idées nouvelles ?ses ?yes:

- Oui! oui! je le sais, il me rend odieux ?mes enfants; il lui est bien ais?d'?tre pour eux cent fois plus aimable que moi qui, au fond suis le maître. Tout tend dans ce si?cle ?jeter de l'odieux sur l'autorité l?gitime. Pauvre France!

Mme de R?hal ne s'arr?ta point ?examiner les nuances de l'accueil que lui faisait son mari. Elle venait d'entrevoir la possibilité de passer douze heures avec Julien. Elle avait une foule d'emplettes ?faire ?la ville, et d?clara qu'elle voulait absolument aller d?ner au cabaret; quoi que p?t dire ou faire son mari, elle tint ?son id?e. Les enfants ?taient ravis de ce seul mot cabaret, que prononce avec tant de plaisir la pruderie moderne.

M. de R?hal laissa sa femme dans la premi?re boutique de nouveautés o? elle entra, pour aller faire quelques visites. Il revint plus morose que le matin, il ?tait convaincu que toute la ville s'occupait de lui et de Julien. A la v?rit?, personne ne lui avait encore laissé soupçonner la partie offensante des propos du public. Ceux qu'on avait redits ?M. le maire avaient trait uniquement ?savoir si Julien resterait chez lui avec six cents francs, ou accepterait les huit cents francs offerts par M. le directeur du d?p?t.

Ce directeur, qui rencontra M. de R?hal dans le monde, lui battit froid. Cette conduite n'?tait pas sans habileté, il y a peu d'?tourderie en province: les sensations y sont si rares, qu'on les coule ?fond.

M. Valenod ?tait ce qu'on appelle, ?cent lieues de Paris. un faraud: c'est une esp?ce d'un naturel effronté et grossier. Son existence triomphante, depuis 1815, avait renforcé ses belles dispositions. Il r?gnait, pour ainsi dire, ?Verrières, sous les ordres de M. de R?hal, mais beaucoup plus actif, ne rougissant de rien, se m?lant d?tout, sans cesse allant, ?crivant, parlant, oubliant les humiliations, n'ayant aucune pr?tention personnelle il avait fini par balancer le cr?dit de son maire, aux yeux du pouvoir eccl?siastique. M. Valenod avait dit en quelque sorte aux ?piciers du pays: Donnez-moi les deux plus sots d'entre vous; aux gens de loi: Indiquez-moi les deux plus ignares; aux officiers de santé: D?signez-moi les deux plus charlatans. Quand il avait eu rassemblé les plus effrontés de chaque m?tier, il leur avait dit: R?gnons ensemble.

Les fa?ons de ces gens-l?blessaient M. de R?hal. La grossi?reté du Valenod n'?tait offens?e de rien, pas m?me des d?mentis que le petit abb?Maslon ne lui ?pargnait pas en public.

Mais, au milieu de cette prosp?rité, M. Valenod avait besoin de se rassurer, par de petites insolences de d?tail contre les grosses v?rités qu'il sentait bien que tout l?monde ?tait en droit de lui adresser. Son activité avait redoublé depuis les craintes que lui avait laissé la visite de M. Appert; il avait fait trois voyages ?Besançon; il ?crivait plusieurs lettres chaque courrier; il en envoyait d'autres par des inconnus qui passaient chez lui ?la tomb?e de la nuit. Il avait eu tort peut-?tre de faire destituer le vieux cur?Ch?tan; car cette d?marche vindicative l'avait fait regarder, par plusieurs d?votes de bonne

naissance, comme un homme profondément m?chant. D'ailleurs ce service rendu l'avait mis dans la d?p?endance absolue de M. le grand vicaire de Frilair, et il en recevait d?tranges commissions. Sa politique en ?ait ?ce point, lorsqu'il c?da au plaisir d?crire une lettre anonyme. Pour surcro?t d'embarras sa femme lui d?clara qu'elle voulait avoir Julien chez elle; sa vanit?s'en ?ait coiff?e.

Dans cette position, M. Valenod pr?voyait une sc?ne d?cisive avec son ancien conf?d??M. de R?hal. Celui-ci lui adresserait des paroles dures, ce qui lui ?ait assez ?gal; mais il pouvait ?crire ?Besan?on et m?me ?Paris. Un cousin de quelque ministre pouvait tomber tout ?coup ? Verri?es, et prendre le d?p?t de mendicit?. M. Valenod pensa ?se rapprocher des lib?raux: c'est pour cela que plusieurs ?taient invit?s au d?ner o?Julien r?cita. Il aurait ??puissamment soutenu contre le maire. Mais des ?lections pouvaient survenir, et il ?ait trop ?vident que le d?p?t et un mauvais vote ?taient incompatibles. Le r?cit de cette politique fort bien devin?e par Mme de R?hal, avait ??fait ?Julien, pendant qu'il lui donnait le bras pour aller d'une boutique ?l'autre, et peu ?peu les avait entra?n?s au COURS DE LA FID?LIT?, o?ils pass?ent plusieurs heures, presque aussi tranquilles qu'?Vergy.

Pendant ce temps, M. Valenod essayait d'?loigner une sc?ne d?cisive avec son ancien patron, en prenant lui-m?me l'air audacieux envers lui. Ce jour-l?ce syst?me r?ussit, mais augmenta l'humeur du maire.

Jamais la vanit?aux prises avec tout ce que le petit amour de l'argent peut avoir de plus ?pre et de plus mesquin n'ont mis un homme dans un plus pi?tre ?tat que celui o?se trouvait M. de R?hal, en entrant au cabaret. Jamais au contraire ses enfants n'avaient ??plus joyeux et plus gais. Ce contrasteacheva de le piquer.

- Je suis de trop dans ma famille, ?ce que je puis voir! dit-il en entrant, d'un ton qu'il voulut rendre imposant.

Pour toute r?ponse, sa femme le prit ?part, et lui exprima la n?cessit? d'?loigner Julien. Les heures de bonheur qu'elle venait de trouver lui avaient rendu l'aisance et la fermet?n?cessaires pour suivre le plan de conduite qu'elle m?ditait depuis quinze jours. Ce qui achevait de troubler de fond en comble le pauvre maire de Verri?es, c'est qu'il savait que l'on plaisantait publiquement dans la ville sur son attachement pour l'esp?ce. M. Valenod ?ait g?n?reux comme un voleur, et lui, il s'?tait conduit d'une mani?re plus prudente que brillante dans les cinq ou dix derni?res qu?es pour la confr?rie de Saint-Joseph, pour la congr?gation de la Vierge, pour la congr?gation du Saint-Sacrement, etc., etc., etc.

Parmi les hobereaux de Verri?es et des environs adroitemment class?s sur le registre des fr?es collecteurs d'apr?s le montant de leurs offrandes, on avait vu plus d'une fois le nom de M. de R?hal occuper la derni?re ligne. En vain disait-il que lui ne gagnait rien. Le clerg?ne badine pas sur cet article.

CHAPITRE XXIII

CHAGRINS D'UN FONCTIONNAIRE

Il piacere di alzar la testa tutto l'anno, ?ben pagato da certi quarti
d'ora che bisogna passar.

CASTI.

Mais laissons ce petit homme ?ses petites craintes pourquoi a-t-il pris dans sa maison un homme de coeur tandis qu'il lui fallait l'?me d'un valet? Que ne sait-il choisir ses gens? La marche ordinaire du XIX^e siècle est que, quand un ?tre puissant et noble rencontre un homme de coeur, il le tue, l'exile, l'emprisonne ou l'humilie tellement, que l'autre a la sottise d'en mourir de douleur. Par hasard ici, ce n'est pas encore l'homme de coeur qui souffre. Le grand malheur des petites villes de France et des gouvernements par ?lections comme celui de New York, c'est de ne pas pouvoir oublier qu'il existe au monde des ?tres comme M. de R?hal. Au milieu d'une ville de vingt mille habitants, ces hommes font l'opinion publique, et l'opinion publique est terrible dans un pays qui a la charte. Un homme dou?d'une ?me noble, g?n?reuse, et qui e?t ??votre ami, mais qui habite ?cent lieues, juge de vous par l'opinion publique de votre ville, laquelle est faite par les sots que le hasard a fait na?tre nobles, riches et mod??. Malheur ?qui se distingue.

Aussit? apr?s le d?her, on repartit pour Vergy; mais, d?s le surlendemain, Julien vit revenir toute la famille ?Verri?es.

Une heure ne s'?tait pas ?coul?, qu'?son grand ?tonnement, il d?couvrit que Mme de R?hal lui faisait myst?e de quelque chose. Elle interrompait ses conversations avec son mari d?s qu'il paraissait et semblait presque d?sirer qu'il s'?loign?. Julien n?se fit pas donner deux fois cet avis. Il devint froid et r?serv?, Mme de R?hal s'en aper?ut et ne chercha pas d'explication. "Va-t-elle me donner un successeur? pensa Julien. Avant-hier encore, si intime avec moi! Mais on dit que c'est ainsi que ces grandes dames en agissent. C'est comme les rois, jamais plus de pr?venances qu'au ministre qui, en rentrant chez lui, va trouver sa lettre de disgr?ce."

Julien remarqua que dans ces conversations, qui cessaient brusquement ? son approche, il ?tait souvent question d'une grande maison appartenant ?la commune de Verri?es, vieille, mais vaste et commode, et situ?e vis-?vis l'?glise, dans l'endroit le plus marchand de la ville. "Que peut-il y avoir de commun entre cette maison et un nouvel amant?" se disait Julien. Dans son chagrin, il se r?p?tait ces jolis vers de Fran?ois Ier, qui lui semblaient nouveaux, parce qu'il n'y avait pas un mois que Mme de R?hal les lui avait appris. Alors, par combien de serments, par combien de caresses chacun de ces vers n'?tait-il pas d?menti!

souvent femme varie
Bien fol qui s'y fie.

M. de R?hal partit en poste pour Besan?on. Ce voyage se d?cida en deux heures, il paraissait fort tourment?. Au retour, il jeta un gros paquet couvert de papier gris sur la table.

Une heure apr?s, Julien vit l'afficheur qui emportait ce gros paquet; il le suivit avec empressement. "Je vais savoir le secret au premier coin de rue."

Il attendait, impatient, derri?re l'afficheur, qui, avec son gros pinceau, barbouillait le dos de l'affiche. A peine fut-elle en place, que la curiosit? de Julien y vit l'annonce fort d?taill?e de la location aux ench?res publiques de cette grande et vieille maison, dont le nom revenait si souvent dans les conversations de M. de R?hal avec sa femme. L'adjudication du bail ?tait annonc?e pour le lendemain ?deux heures en la salle de la commune, ?l'extinction du troisi?me feu. Julien fut fort d?sappoint?, il trouvait bien le d?ai un peu court: comment tous les concurrents auraient-ils le temps d'?tre avertis? Mais du reste, cette affiche, qui ?tait dat?e de quinze jours auparavant et qu'il relut tout enti?re en trois endroits diff?ents, ne lui apprenait rien.

Il alla visiter la maison ?louer. Le portier, ne le voyant pas approcher, disait myst?rieusement ?un voisin:

- Bah! bah! peine perdue. M. Maslon lui a promis qu'il l'aura pour trois cents francs, et comme le maire regimbait, il a ?mand??l'?v?ch?par M. le grand vicaire de Frilair.

L'arriv?e de Julien eut l'air de d?ranger beaucoup les deux amis qui n'ajout?ent plus un mot.

Julien n?manqua pas l'adjudication du bail. Il y avait foule dans une salle mal ?clair?e; mais tout le monde se toisait d'une fa?on singuli?re. Tous les yeux ?taient fix?s sur une table, o?Julien aper?ut, dans un plat d'?tain, trois petits bouts de bougie allum?s. L'huissier criait: Trois cents francs, messieurs!

- Trois cents francs! c'est trop fort, dit un homme, ?voix basse, ?son voisin. Et Julien ?tait entre eux deux. Elle en vaut plus de huit cents; je veux couvrir cette ench?re.

- C'est cracher en l'air. Que gagneras-tu ?te mettre ?dos M. Maslon, M. Valenod, l'?v?que, son terrible grand vicaire de Frilair, et toute la clique.

- Trois cent vingt francs, dit l'autre en criant.

- Vilaine b?te! r?pliqua son voisin. Et voil?justement un espion du maire, ajouta-t-il, en montrant Julien.

Julien se retourna vivement pour punir ce propos; mais les deux Francs-Comtois ne faisaient plus aucune attention ?lui. Leur sang-froid lui rendit le sien. En ce moment, le dernier bout de bougie s'?teignit, et la voix tra?nante de l'huissier adjugeait la maison, pour neuf ans, ? M. de Saint-Giraud, chef de bureau ?la pr?fecture de ***, et pour trois cent trente francs.

D?s que le maire fut sorti de la salle, les propos commenc?ent.

- Voil?trente francs que l'imprudence de Grogeot vaut ?la commune, disait l'un.

- Mais M. de Saint-Giraud, répondait-on, se vengera de Grogeot, il la sentira passer.

- Quelle infamie! disait un gros homme ?la gauche de Julien: une maison dont j'aurais donn?, moi, huit cents francs pour ma fabrique, et j'aurais fait un bon march?

- Bah! lui répondait un jeune fabricant lib?al, M. de Saint-Giraud n'est-il pas de la congr?gation? ses quatre enfants n'ont-ils pas des bourses? Le pauvre homme! Il faut que la commune de Verri?res lui fasse un suppl?ment de traitement de cinq cents francs, voil?tout.

- Et dire que le maire n'a pas pu l'emp?cher! remarquait un troisi?me. Car il est ultra, lui, ?la bonne heure; mais il ne vole pas.

- Il ne vole pas? reprit un autre; non, c'est pigeon qui vole. Tout cela entre dans une grande bourse commune, et tout se partage au bout de l'an. Mais voil?ce petit Sorel; allons-nous-en.

Julien rentra de tr?s mauvaise humeur; il trouva Mme de R?hal fort triste.

- Vous venez de l'adjudication? lui dit-elle.

- Oui, madame, o?j'ai eu l'honneur de passer pour l'espion de M. le maire.

- S'il m'avait cru, il e?t fait un voyage.

A ce moment, M. de R?hal parut; il ?tait fort sombre. Le d?ner se passa sans mot dire. M. de R?hal ordonna ?Julien de suivre les enfants ? Vergy; le voyage fut triste. Mme de R?hal consolait son mari:

- Vous devriez y ?tre accoutum?, mon ami.

Le soir, on ?tait assis en silence, autour du foyer domestique; le bruit du h?tre enflamm? ?tait la seule distraction. C'?tait un des moments de tristesse qui se rencontrent dans les familles les plus unies. Un des enfants s'?cria joyeusement:

- On sonne! on sonne!

- Morbleu! si c'est M. de Saint-Giraud qui vient me relancer sous pr?texte de remerciement, s'?cria le maire, je lui dirai son fait, c'est trop fort. C'est au Valenod qu'il en aura l'obligation, et c'est moi qui suis compromis. Que dire, si ces maudits journaux jacobins vont s'emparer de cette anecdote, et faire de moi un M. Nonante-cinq?

Un fort bel homme, aux gros favoris noirs, entrait en ce moment. ?la suite du domestique.

- Monsieur le maire, je suis il signor Geronimo. Voici une lettre que M. le chevalier de Beauvaisis, attach??l'ambassade de Naples, m'a remise pour vous ?mon d?part; il n'y a que neuf jours, ajouta le signor Geronimo, d'un air gai, en regardant Mme de R?hal. Le signor de Beauvaisis, votre cousin, et mon bon ami, madame, dit que vous savez l'italien.

La bonne humeur du Napolitain changea cette triste soirée en une soirée fort gaie. Mme de Rinaldi voulut absolument lui donner un souper. Elle mit toute sa maison en mouvement; elle voulait à tout prix distraire Julien de la qualification d'espion que, deux fois dans cette journée, il avait entendu retentir à son oreille. Le signor Geronimo était un chanteur célèbre, homme de bonne compagnie, et cependant fort gai, qualités qui, en France, ne sont guère plus compatibles. Il chanta après souper un petit duettino avec Mme de Rinaldi. Il fit des contes charmants. A une heure du matin, les enfants se récrièrent, quand Julien leur proposa d'aller se coucher.

- Encore cette histoire, dit l'ahn?

- C'est la mienne, Signorino, reprit il signor Geronimo. Il y a huit ans, j'étais comme vous un jeune élève du conservatoire de Naples, j'entends j'avais votre âge; mais je n'avais pas l'honneur d'être le fils de l'illustre maire de la jolie ville de Verrières.

Ce mot fit soupirer M. de Rinaldi, il regarda sa femme.

Le signor Zingarelli, continua le jeune chanteur, outrant un peu son accent qui faisait pouffer de rire les enfants, le signor Zingarelli était un maître excessivement savant. Il n'est pas aimé au conservatoire; mais il veut qu'on agisse toujours comme si on l'aimait. Je sortais le plus souvent que je pouvais; j'allais au petit théâtre de San Carlino, où j'entendais une musique des dieux: mais, ciel! comment faire pour réunir les huit sous que coûtait l'entrée du parterre? Somme norme, dit-il en regardant les enfants, et les enfants de rire. Le signor Giovannone, directeur de San Carlino, m'entendit chanter. J'avais seize ans: a Cet enfant il est un trésor", dit-il.

- Veux-tu que je t'engage, mon cher ami? vint-il me dire.

- Et combien me donnerez-vous?

- Quarante ducats par mois.

Messieurs, c'est cent soixante francs. Je crus voir les yeux ouverts.

- Mais comment, dis-je? Giovannone, obtenir que le savant Zingarelli me laisse sortir?

- Lascia fare a me.

- Laissez faire à moi! s'cria l'ahn? des enfants.

- Justement, mon jeune seigneur. Le signor Giovannone il me dit: Caro, d'abord un petit bout d'engagement. Je signe: il me donne trois ducats. Jamais je n'avais vu tant d'argent. Ensuite il me dit ce que je dois faire.

"Le lendemain, je demande une audience au terrible signor Zingarelli'. Son vieux valet de chambre me fait entrer.

- Que me veux-tu, mauvais sujet? dit Zingarelli.

- Maestro, lui fis-je, je me repens de mes fautes; jamais je ne sortirai du conservatoire en passant pardessus la grille de fer. Je vais redoubler d'application.

- Si je ne craignais pas de g?ter la plus belle voix de basse que j'aie jamais entendue, je te mettrais en prison au pain et ?l'eau pour quinze jours, polisson.

- Maestro, repris-je, je vais ?tre le mod?le de toute l'?cole, credete a me. Mais je vous demande une gr?ce; si quelqu'un vient me demander pour chanter dehors, refusez-moi. De gr?ce, dites que vous ne pouvez pas.

- Et qui diable veux-tu qui demande un mauvais garnement tel que toi? Est-ce que je permettrai Jamais que tu quittes le conservatoire? Est-ce que tu veux te moquer de moi? D?campe, d?campe, dit-il, en cherchant ? me donner un coup de pied au c..., ou gare le pain sec et la prison.

Une heure apr?s, le signor Giovannone arrive chez le directeur:

- Je viens vous demander de faire ma fortune, lui dit-il, accordez-moi Geronimo. Qu'il chante ?mon th?tre, et cet hiver je marie ma fille.

- Que veux-tu faire de ce mauvais sujet? lui dit Zingarelli. Je ne veux pas; tu ne l'auras pas; et d'ailleurs, quand j'y consentirais, jamais il ne voudra quitter le conservatoire, il vient de me le jurer.

- Si ce n'est que de sa volont?qu'il s'agit, dit gravement Giovannone, en tirant de sa poche mon engagement, carta canta! voici sa signature.

Aussit? Zingarelli, furieux, se pend ?sa sonnette:

- Qu'on chasse Geronimo du conservatoire, crie-t-il bouillant de col?re.

On me chassa donc, moi riant aux ?clats. Le m?me soir, je chantai l'air del Moltiplico. Polichinelle veut se marier et compte, sur ses doigts, les objets dont il aura besoin dans son m?nage, et il s'embrouille ? chaque instant dans ce calcul.

- Ah! veuillez, Monsieur, nous chanter cet air, dit Mme de R?hal.

Geronimo chanta, et tout le monde pleurait ?force de rire. Il signor Geronimo n'alla se coucher qu'?deux heures du matin, laissant cette famille enchant?e de ses bonnes mani?res, de sa complaisance et de sa gaiet?.

Le lendemain, M. et Mme de R?hal lui remirent les lettres dont il avait besoin ?la cour de France.

"Ainsi, partout de la fausset?, dit Julien. Voil?il signor Geronimo qui va ?Londres avec soixante mille francs d'appointments. Sans le savoir-faire du directeur de San Carlino, sa voix divine n'e?t peut-?tre ??connue et admir?e que dix ans plus tard... Ma foi, j'aimerais mieux ?tre un Geronimo qu'un R?hal. Il n'est pas si honor?dans la soci??, mais il n'a pas le chagrin de faire des adjudications comme celle d'aujourd'hui, et sa vie est gaie."

Une chose ?tonnait Julien: les semaines solitaires pass?es ?Verri?es,

dans la maison de M. de R?hal avaient ??pour lui une ?poque de bonheur. Il n'avait rencontr? le d?go? et les tristes pens?es qu'aux d?hers qu'on lui avait donn?s dans cette maison solitaire, ne pouvait-il pas lire, ?crire, r?fl?chir, sans ?tre troubl?? A chaque instant, il n'?tait pas tir? de ses r?veries brillantes par la cruelle n?cessit? d'?tudier les mouvements d'une ?me basse, et encore afin de la tromper par des d?marches ou des mots hypocrites.

"Le bonheur serait-il si pr?s de moi?... La d?pense d'une telle vie est peu de chose, je puis ?mon choix ?pouser Mlle ?isa, ou me faire l'associ? de Fouqu?... Mais le voyageur qui vient de gravir une montagne rapide s'assied au sommet, et trouve un plaisir parfait ?se reposer. Serait-il heureux, si on le for?ait ?se reposer toujours?"

L'esprit de Mme de R?hal ?tait arriv?? des pens?es fatales. Malgr?ses r?solutions, elle avait avou?? Julien toute l'affaire de l'adjudication. "Il me fera donc oublier tous mes serments, pensait-elle!"

Elle e?t sacrifi?sa vie sans h?siter pour sauver celle de son mari, si elle l'e?t vu en p?il. C'?tait une de ces ?mes nobles et romanesques, pour qui apercevoir la possibilit? d'une action g?n?reuse, et ne pas la faire, est la source d'un remords presque ?gal ?celui du crime commis. Toutefois il y avait des jours funestes o? elle ne pouvait chasser l'image de l'exc?s de bonheur qu'elle go?terait, si, devenant veuve tout ?coup, elle pouvait ?pouser Julien.

Il aimait ses fils beaucoup plus que leur p?re; malgr?sa justice s?v?re, il en ?tait ador?. Elle sentait bien qu'?pousant Julien, il fallait quitter ce Vergy dont les ombrages lui ?taient si chers. Elle se voyait vivant ?Paris, continuant ?donner ?ses fils cette ?ducation qui faisait l'admiration de tout le monde. Ses enfants, elle, Julien, tous ?taient parfaitement heureux.

?range effet du mariage, tel que l'a fait le XIXe si?cle! L'ennui de la vie matrimoniale fait p?rir l'amour s?rement, quand l'amour a pr?c?d? le mariage. Et cependant, dirait un philosophe, il am?ne bient?t chez les gens assez riches pour ne pas travailler, l'ennui profond de toutes les jouissances tranquilles. Et ce n'est que les ?mes s?ches, parmi les femmes, qu'il ne pr?dispose pas ?l'amour.

La r?flexion du philosophe me fait excuser Mme de R?hal mais on ne l'excusait pas ?Verri?es, et toute la ville, sans qu'elle s'en dout?, n'?tait occup?e que du scandale de ses amours. A cause de cette grande affaire, cet automne-l?on s'y ennuya moins que de coutume.

L'automne, une partie de l'hiver pass?ent bien vite. Il fallut quitter les bois de Vergy. La bonne compagnie de Verri?es commen?ait ? s'indigner de ce que ses anath?mes faisaient si peu d'impression sur M. de R?hal. En moins de huit jours, des personnes graves qui se d?dommagent de leur s?rieux habituel par le plaisir de remplir ces sortes de missions, lui donn?ent les soup?ons les plus cruels, mais en se servant des termes les plus mesur?s.

M. Valenod qui jouait serr? avait plac? ?isa dans une famille noble et fort consid?r?e o? il y avait cinq femmes. ?isa craignant, disait-elle de ne pas trouver de place pendant l'hiver, n'avait demand?? cette

famille que les deux tiers ?peu pr?s de ce qu'elle recevait chez M. le maire. D'elle-m?me, cette fille avait eu l'excellente id?e d'aller se confesser ?l'ancien cur?Ch?an et en m?me temps au nouveau, afin de leur raconter ?tous les deux le d?tail des amours de Julien.

Le lendemain de son arriv?e, d?s six heures du matin l'abb?Ch?an fit appeler Julien:

- Je ne vous demande rien, lui dit-il, je vous prie et au besoin je vous ordonne de ne me rien dire, j'exige que sous trois jours vous partiez pour le s?minaire de Besan?on ou pour la demeure de votre ami Fouqu? qui est toujours dispos??vous faire un sort magnifique. J'ai tout pr?vu, tout arrang?, mais il faut partir et ne pas revenir d'un an ?Verri?es.

Julien ne r?pondit point; il examinait si son honneur devait s'estimer offens?des soins que M. Ch?an, qui apr?s tout n'?tait pas son p?e, avait pris pour lui.

- Demain ?pareille heure, j'aurai l'honneur de vous revoir, dit-il enfin au cur?.

M. Ch?an, qui comptait l'emporter de haute lutte sur un si jeune homme, parla beaucoup. Envelopp?dans l'attitude et la physionomie la plus humble, Julien n'ouvrit pas la bouche.

Il sortit enfin, et courut pr?venir Mme de R?hal, qu'il trouva au d?sespoir. Son mari venait de lui parler avec une certaine franchise. La faiblesse naturelle de son caract?e s'appuyant sur la perspective de l'h?ritage de Besan?on, l'avait d?cid??la consid?er comme parfaitement innocente. Il venait de lui avouer l'?trange ?tat dans lequel il trouvait l'opinion publique de Verri?es. Le public avait tort, il ?tait ?gar?par des envieux, mais enfin que faire?

Mme de R?hal eut un instant l'illusion que Julien pourrait accepter les offres de M. Valenod, et rester ?Verri?es. Mais ce n'?tait plus cette femme simple et timide de l'ann?e pr?c?idente; sa fatale passion, ses remords l'avaient ?clair?e. Elle eut bient?t la douleur de se prouver ? elle-m?me, tout en ?coutant son mari, qu'une s?paration au moins momentan?e ?tait devenue indispensable. "Loin de moi Julien va retomber dans ses projets d'ambition si naturels quand on n'a rien. Et moi grand Dieu! je suis si riche! et si inutilement pour mon bonheur! Il m'oubliera. Aimable comme il est, il sera aim?, il aimera. Ah! malheureuse... De quoi puis-je me plaindre? Le ciel est juste, je n'ai pas eu le m?rite de faire cesser le crime, il m'?te le jugement. Il ne tenait qu'?moi de gagner ?isa ?force d'argent, rien ne m'?tait plus facile. Je n'ai pas pris la peine de r?fl?chir un moment, les folles imaginations de l'amour absorbaient tout mon temps. Je p?ris."

Julien fut frapp?d une chose: en apprenant la terrible nouvelle du d?part ?Mme de R?hal, il ne trouva aucune objection ?go?ste. Elle faisait ?videmment des efforts pour ne pas pleurer.

- Nous avons besoin de fermet?, mon ami.

Elle coupa une m?che de ses cheveux.

- Je ne sais pas ce que je ferai, lui dit-elle mais si je meurs,

promets-moi de ne jamais oublier mes enfants. De loin ou de près, t'che d'en faire d'honnêtes gens. S'il y a une nouvelle révolution, tous les nobles seront gorgés, leur père s'émigrera peut-être à cause de ce paysan tué sur un toit. Veille sur la famille... Donne-moi ta main. Adieu, mon ami! Ce sont ici les derniers moments. Ce grand sacrifice fait, j'espere qu'en public j'aurai le courage de penser à ma réputation.

Julien s'attendait à du désespoir. La simplicité de ces adieux le toucha.

- Non, je ne reçois pas ainsi vos adieux. Je partirai; ils le veulent; vous le voulez vous-même. Mais, trois jours après mon départ, je reviendrai vous voir de nuit.

L'existence de Mme de Rerval fut changée. Julien l'aimait donc bien, puisque de lui-même il avait trouvé l'idée de la revoir! Son affreuse douleur se changea en un des plus vifs mouvements de joie qu'elle eût prouvé de sa vie. Tout lui devint facile. La certitude de revoir son ami était à ces derniers moments tout ce qu'ils avaient de désirant. Dès cet instant, la conduite, comme la physionomie de Mme de Rerval fut noble, ferme et parfaitement convenable.

M. de Rerval rentra bientôt; il était hors de lui. Il parla enfin à sa femme de la lettre anonyme reçue deux mois auparavant.

- Je veux la porter au Casino, montrer à tous qu'elle est de cet infime Valenod, que j'ai pris à la besace, pour en faire un des plus riches bourgeois de Verrières. Je lui en ferai honte publiquement, et puis me battrais avec lui. Ceci est trop fort.

"Je pourrais être veuve, grand Dieu!" pensa Mme de Rerval. Mais presque au même instant, elle se dit: "Si je n'empêche pas ce duel, comme certainement je le puis, je serai la meurtrie de mon mari"

Jamais elle n'avait mangé sa vanité avec autant d'adresse. En moins de deux heures elle lui fit voir, et toujours par des raisons trouvées par lui, qu'il fallait marquer plus d'amitié que jamais à M. Valenod, et même reprendre l'isa dans la maison. Mme de Rerval eut besoin de courage pour se décider à revoir cette fille cause de tous ses malheurs. Mais cette idée venait de Julien.

Enfin, après avoir visité trois ou quatre fois sur la voie. M. de Rerval arriva tout seul à l'idée financièrement bien prévisible, que ce qu'il y aurait de plus désagréable pour lui, ce serait que Julien au milieu de l'effervescence et des propos de tout Verrières, y restât comme précepteur des enfants de M. Valenod. L'intérêt évident de Julien était d'accepter les offres du directeur du dépôt de mendicité. Il importait au contraire à la gloire de M. de Rerval, que Julien quittât Verrières pour entrer au séminaire de Besançon ou à celui de Dijon. Mais comment l'y décider, et ensuite comment y vivrait-il?

M. de Rerval voyant l'imminence du sacrifice d'argent, était plus au désespoir que sa femme. Pour elle, après cet entretien, elle était dans la position d'un homme de cœur qui, las de la vie, a pris une dose de stramonium; il n'agit plus que par ressort, pour ainsi dire, et ne porte plus d'intérêt à rien. Ainsi il arriva à Louis X mourant de dire: Quand

j'étais roi. Parole admirable!

Le lendemain, dès le grand matin, M. de Rerval reçut une lettre anonyme. Celle-ci était du style le plus insultant. Les mots les plus grossiers applicables à sa position s'y voyaient à chaque ligne. C'était l'ouvrage de quelque envieux subalterne. Cette lettre le ramena à la pensée de se battre avec M. Valenod. Bientôt son courage alla jusqu'aux idées d'excution immédiate. Il sortit seul, et alla chez l'armurier prendre des pistolets qu'il fit charger.

"Au fait, se disait-il, l'administration s'explique de l'empereur Napoléon reviendrait au monde, que moi je n'ai pas un sou de friponneries à me reprocher. J'ai tout au plus fermé les yeux; mais j'ai de bonnes lettres dans mon bureau qui m'y autorisent. >>

Mme de Rerval fut effrayée de la colère froide de son mari, elle lui rappelait la fatale idée de veuvage qu'elle avait tant de peine à repousser. Elle s'enferma avec lui. Pendant plusieurs heures elle lui parla en vain, la nouvelle lettre anonyme le décidait. Enfin elle parvint à transformer le courage de donner un soufflet à M. Valenod en celui d'offrir six cents francs à Julien, pour une année de sa pension dans un séminaire. M. de Rerval maudissant mille fois le jour où il avait eu la fatale idée de prendre un précepteur chez lui, oublia la lettre anonyme.

Il se consola un peu par une idée, qu'il ne dit pas à sa femme: avec de l'adresse et en se prévalant des idées romanesques du jeune homme, il espérait l'engager, pour une somme moindre, à refuser les offres de M. Valenod.

Mme de Rerval eut bien plus de peine à prouver à Julien que, faisant aux convenances de son mari le sacrifice d'une place de huit cents francs que lui offrait publiquement le directeur du dépôt, il pouvait sans honte accepter un dédommagement.

- Mais, disait toujours Julien, jamais je n'ai eu, même pour un instant, le projet d'accepter ces offres. Vous m'avez trop accoutumé à la vie ?gante, la grossieté de ces gens-là me tuerait.

La cruelle nécessité, avec sa main de fer, plia la volonté de Julien. Son orgueil lui offrait l'illusion de n'accepter que comme un présent la somme offerte par le maire de Verrières, et de lui en faire un billet portant remboursement dans cinq ans avec intérêts.

Mme de Rerval avait toujours quelques milliers de francs cachés dans la petite grotte de la montagne.

Elle les lui offrit en tremblant, et sentant trop qu'elle serait refusée avec colère.

- Voulez-vous, lui dit Julien, rendre le souvenir de nos amours abominable?

Enfin Julien quitta Verrières. M. de Rerval fut bien heureux au moment fatal d'accepter de l'argent de lui, ce sacrifice se trouva trop fort pour Julien. Il refusa net. M. de Rerval lui sauta au cou les larmes aux yeux. Julien lui ayant demandé un certificat de bonne conduite, il ne

trouva pas dans son enthousiasme de termes assez magnifiques pour exalter sa conduite. Notre h?ros avait cinq louis d'?conomies et comptait demander une pareille somme ?Fouqu?

Il ?tait fort ?mu. Mais ?une lieue de Verri?es, o?il laissait tant d'amour, il ne songea plus qu'au bonheur de voir une capitale, une grande ville de guerre comme Besan?on.

Pendant cette courte absence de trois jours, Mme de R?hal fut tromp?e par une des plus cruelles d?ceptions de l'amour. Sa vie ?tait passable, il y avait entre elle et l'extr?me malheur cette derni?e entrevue qu'elle devait avoir avec Julien. Elle comptait les heures, les minutes qui l'en s?paraient. Enfin, pendant la nuit du troisi?me jour, elle entendit de loin le signal convenu. Apr?s avoir travers?mille dangers, Julien parut devant elle.

De ce moment, elle n'eut plus qu'une pens?e: "c'est pour la derni?e fois que je le vois. "Loin de r?pondre aux empresements de son ami, elle fut comme un cadavre ?peine anim?. Si elle se for?ait ?lui dire qu'elle l'aimait, c'?tait d'un air gauche qui prouvait presque le contraire. Rien ne put la distraire de l'id?e cruelle de s?paration ?ternelle. Le m?fiant Julien crut un instant ?tre d'?oubli?. Ses mots piqu?s dans ce sens ne furent accueillis que par de grosses larmes coulant en silence, et des serrements de mains presque convulsifs.

- Mais, grand Dieu! comment voulez-vous que je vous croie, r?pondait Julien aux froides protestations de son amie, vous montreriez cent fois plus d'amiti? sinc?e ?Mme Derville, ?une simple connaissance.

Mme de R?hal, p?trifi?e, ne savait que r?pondre.

- Il est impossible d'?tre plus malheureuse... j'esp?re que je vais mourir... je sens mon coeur se glacer...

Telles furent les r?ponses les plus longues qu'il put en obtenir.

Quand l'approche du jour vint rendre le d?part n?cessaire les larmes de Mme de R?hal cess?ent tout ?fait. Elle le vit attacher une corde nou?e ?la fen?tre sans mot dire, sans lui rendre ses baisers. En vain Julien lui disait:

- Nous voici arriv?s ?l'?tat que vous avez tant souhait?. D?sormais vous vivrez sans remords. A la moindre indisposition de vos enfants, vous ne les verrez plus dans la tombe.

- Je suis f?ch?e que vous ne puissiez pas embrasser Stanislas, lui dit-elle froidement.

Julien finit par ?tre profond?ment frapp?des embrassements sans chaleur de ce cadavre vivant; il ne put penser ?autre chose pendant plusieurs lieues. Son ?me ?tait navr?e, et avant de passer la montagne, tant qu'il put voir le clocher de l'?glise de Verri?es, souvent il se retourna.

UNE CAPITALE

Que de bruit, que de gens affair?s! que d'id?es pour l'avenir dans une t?te de vingt ans! quelle distraction pour l'amour!

BARNAVE.

Enfin il aper?ut, sur une montagne lointaine, des murs noirs; c'?tait la citadelle de Besan?on. "Quelle diff?rence pour moi, dit-il en soupirant, si j'arrivais dans cette noble ville de guerre, pour ?tre sous-lieutenant dans un des r?giments charg?s de la d?fendre!"

Besan?on n'est pas seulement une des plus jolies villes de France, elle abonde en gens de coeur et d'esprit. Mais Julien n'?tait qu'un petit paysan et n'eut aucun moyen d'approcher les hommes distingu?s.

Il avait pris chez Fouqu?un habit bourgeois, et c'est dans ce costume qu'il passa les ponts-levis. Plein de l'histoire du si?ge de 1674, il voulut voir, avant de s'enfermer au s?minaire, les remparts et la citadelle. Deux ou trois fois, il fut sur le point de se faire arr?ter par les sentinelles il p?n?trait dans des endroits que le g?nie militaire interdit au public, afin de vendre pour douze ou quinze francs de foin tous les ans.

La hauteur des murs, la profondeur des foss?s, l'air terrible des canons l'avaient occup? pendant plusieurs heures, lorsqu'il passa devant le grand caf? sur le boulevard. Il resta immobile d'admiration; il avait beau lire le mot caf?, ?crit en gros caract?res au-dessus des deux immenses portes, il ne pouvait en croire ses yeux. Il fit effort sur sa timidit?, il osa entrer, et se trouva dans une salle longue de trente ou quarante pas, et dont le plafond est ?lev? de vingt pieds au moins. Ce jour-l?, tout ?tait enchantement pour lui.

Deux parties de billard ?taient en train. Les gar?ons criaient les points, les joueurs couraient autour des billards encombr?s de spectateurs. Des flots de fum?e de tabac, s'?lan?ant de la bouche de tous, les enveloppaient d'un nuage bleu. La haute stature de ces hommes, leurs ?paules arrondies, leur d?marche lourde, leurs ?normes favoris, les longues redingotes qui les couvraient, tout attirait l'attention de Julien. Ces nobles enfants de l'antique Bisontium ne parlaient qu'en criant, ils se donnaient les airs de guerriers terribles. Julien admirait immobile; il songeait ?l'immensit? et ?la magnificence d'une grande capitale telle que Besan?on. Il ne se sentait nullement le courage de demander une tasse de caf??un de ces messieurs au regard hautain, qui criaient les points du billard.

Mais la demoiselle du comptoir avait remarqu?la charmante figure de ce jeune bourgeois de campagne, qui, arr???trois pas du po?e, et son petit paquet sous le bras, consid?rait le buste du roi, en beau pl?tre blanc. Cette demoiselle, grande Franc-comtoise, fort bien faite, et mise comme il le faut pour faire valoir un caf?, avait d?j? dit deux fois, d'une petite voix qui cherchait ?n'?tre entendue que de Julien:

- Monsieur! monsieur!

Julien rencontra de grands yeux bleus fort tendres, et vit que c'était ? lui qu'on parlait.

Il s'approcha vivement du comptoir et de la jolie fille, comme il eût marché l'ennemi. Dans ce grand mouvement, son paquet tomba.

Quelle pitié notre provincial ne va-t-il pas inspirer aux jeunes lycéens de Paris qui, ?quinze ans savent d'entrer dans un caf?d'un air si distingué? Mais ces enfants, si bien stylés ?quinze ans, ?dix-huit tournent au commun. La timidité?passionnée que l'on rencontre en province se surmonte quelquefois, et alors elle enseigne ?vouloir. En s'approchant de cette jeune fille si belle, qui daignait lui adresser la parole,"il faut que je lui dise la vérité?", pensa Julien, qui devenait courageux ?force de timidité?vaincue

- Madame, je viens pour la première fois de ma vie ?Besançon; je voudrais bien avoir, en payant, un pain et une tasse de caf?

La demoiselle sourit un peu et puis rougit; elle craignait, pour ce joli jeune homme, l'attention ironique et les plaisanteries des joueurs de billard. Il serait effrayé et ne reparaitrait plus.

- Placez-vous ici près de moi, dit-elle en lui montrant une table de marbre, presque tout ?fait caché par l'énorme comptoir d'acajou qui s'avance dans la salle.

La demoiselle se pencha en dehors du comptoir, ce qui lui donna l'occasion de déployer une taille superbe. Julien la remarqua, toutes ses idées changées. La belle demoiselle venait de placer devant lui une tasse, du sucre et un petit pain. Elle hésitait à appeler un garçon pour avoir du caf?, comprenant bien qu'?l'arrivée de ce garçon, son ?te-?t?te avec Julien allait finir.

Julien, pensif, comparait cette beauté?blonde et gaie ?certains souvenirs qui l'agitaient souvent. L'idée de la passion dont il avait ?l'objet lui ?a presque toute sa timidité?. La belle demoiselle n'avait qu'un instant; elle lut dans les regards de Julien.

- Cette fumée de pipe vous fait tousser, venez d'?jeuner demain avant huit heures du matin; alors, je suis presque seule.

- Quel est votre nom? dit Julien, avec le sourire caressant de la timidité?heureuse.

- Amanda Binet.

- Permettez-vous que je vous envoie, dans une heure, un petit paquet gros comme celui-ci?

La belle Amanda r?fl?chit un peu.

- Je suis surveillée: ce que vous me demandez peut me compromettre; cependant je m'en vais ?crire mon adresse sur une carte, que vous placerez sur votre paquet. Envoyez-le-moi hardiment.

- Je m'appelle Julien Sorel, dit le jeune homme; je n'ai ni parents, ni connaissance ?Besançon.

- Ah! je comprends, dit-elle avec joie, vous venez pour l'école de droit?

- Hélas! non, répondit Julien; on m'envoie au service militaire d'abord le plus complet et signe les traits d'Amanda; elle appela un garçon: elle avait du courage maintenant. Le garçon versa du café à Julien, sans le regarder.

Amanda recevait de l'argent au comptoir; Julien était fier d'avoir osé parler: on se disputa l'un des billards. Les cris et les démentis des joueurs, retentissant dans cette salle immense, faisaient un tapage qui étonnait Julien. Amanda était revenue et baissait les yeux.

- Si vous voulez mademoiselle, lui dit-il tout à coup avec assurance, je dirai que je suis votre cousin?

Ce petit air d'autorité plut à Amanda. "Ce n'est pas un jeune homme de rien", pensa-t-elle. Elle lui dit fort vite, sans le regarder, car son œil était occupé à voir si quelqu'un s'approchait du comptoir:

- Moi je suis de Genlis, près de Dijon'; dites que vous êtes aussi de Genlis, et cousin de ma mère.

- Je n'y manquerai pas.

- Tous les jeudis à cinq heures en tout, MM. les séminalistes passent ici devant le café.

- Si vous pensez à moi, quand je passerai, ayez un bouquet de violettes à la main.

Amanda le regarda d'un air étonné, ce regard changea le courage de Julien en timidité, cependant il rougit beaucoup en lui disant:

- Je sens que je vous aime de l'amour le plus violent.

- Parlez donc plus bas, lui dit-elle d'un air effrayé. Julien songeait à se rappeler les phrases d'un volume d'opéra de la Nouvelle Héloïse, qu'il avait trouvé à Vergy. Sa mémoire le servit bien; depuis dix minutes, il récitait la Nouvelle Héloïse à Mlle Amanda, ravie, il était heureux de sa bravoure, quand tout à coup la belle Franc-comtoise prit un air glacial. Un de ses amants paraissait à la porte du café.

Il s'approcha du comptoir, en sifflant et marchant des pieds; il regarda Julien. A l'instant, l'imagination de celui-ci, toujours dans les extrêmes, ne fut remplie que d'idées de duel. Il pleura beaucoup, éboula sa tasse, prit une mine assurée, et regarda son rival fort attentivement. Comme ce rival baissait la tête en se versant familièrement un verre d'eau-de-vie sur le comptoir, d'un regard Amanda ordonna à Julien de baisser les yeux. Il obéit, et, pendant deux minutes, se tint immobile à sa place près de la tasse et ne songeant qu'à ce qui allait arriver; il était vraiment bien en cet instant. Le rival avait tout à l'heure fermé les yeux de Julien, son verre d'eau-de-vie avalé d'un trait il dit un mot à Amanda, plia ses deux mains dans les poches latérales de sa grosse redingote, et s'approcha d'un billard en soufflant et regardant Julien. Celui-ci se leva transporté de curiosité;

mais il ne savait comment s'y prendre pour être insolent. Il posa son petit paquet, et, de l'air le plus dandinant qu'il put, marcha vers le billard.

En vain la prudence lui disait: "Mais avec un duel dès l'arrivée ? Besançon, la carrière ecclésiastique est perdue.

"Qu'importe, il ne sera pas dit que je manque un insolent."

Amanda vit son courage, il faisait un joli contraste avec la naïveté de ses manières; en un instant, elle le prit à grand jeune homme en redingote. Elle se leva, et, tout en avant l'air de suivre de l'œil quelqu'un qui passait dans la rue, elle vint se placer rapidement entre lui et le billard:

- Gardez-vous de regarder de travers ce monsieur, c'est mon beau-frère.
- Que m'importe ? il m'a regardé.
- Voulez-vous me rendre malheureuse ? Sans doute il vous a regardé, peut-être même il va venir vous parler. Je lui ai dit que vous êtes un parent de ma mère, et que vous arrivez de Genlis. Lui est Franc-comtois et n'a jamais dépassé Dole, sur la route de la Bourgogne; ainsi dites ce que vous voudrez, ne craignez rien.

Julien hésitait encore, elle ajouta bien vite, son imagination de dame de comptoir lui fournissant des mensonges en abondance:

- Sans doute il vous a regardé, mais c'est au moment où il me demandait qui vous êtes; c'est un homme qui est manant avec tout le monde, il n'a pas voulu vous insulter.

L'œil de Julien suivait le pretendu beau-frère; il le vit acheter un numéro ? la poule que l'on jouait au plus loigné des deux billards. Julien entendit sa grosse voix qui criait, d'un ton menaçant: Je prends ?faire. Il passa vivement derrière Mlle Amanda, et fit un pas vers le billard. Amanda le saisit par le bras:

- Venez me payer d'abord, lui dit-elle.

"C'est juste, pensa Julien; elle a peur que je ne sorte sans payer. "Amanda ?ait aussi agitée que lui et fort rouge; elle lui rendit de la monnaie le plus lentement qu'elle put, tout en lui répondant ?voix basse:

- Sortez ?l'instant du caf?, ou je ne vous aime plus; et cependant, je vous aime bien.

Julien sortit en effet, mais lentement. "N'est-il pas de mon devoir, se ?p?ait-il, d'aller regarder ?mon tour en soufflant ce grossier personnage?" Cette incertitude le retint une heure sur le boulevard devant le caf?, il regardait si son homme sortait. Il ne parut pas, et Julien s'?loigna.

Il n'?ait ?Besançon que depuis quelques heures, et d? il avait conquis un remords. Le vieux chirurgien-major lui avait donné autrefois, malgr?sa goutte, quelques leçons d'escrime, telle ?ait toute la

science que Julien trouvait au service de sa collègue. Mais cet embarras n'en rien ? si l'il eût su comment se ficher autrement qu'en donnant un soufflet, et si l'on en venait aux coups de poing, son rival, homme à norme, l'eût battu et puis planté !

"Pour un pauvre diable comme moi, se dit Julien, sans protecteurs et sans argent, il n'y aura pas grande différence entre un séminaire et une prison; il faut que je dépose mes habits bourgeois dans quelque auberge, où je reprendrai mon habit noir. Si jamais je parviens à sortir du séminaire pour quelques heures, je pourrai fort bien avec mes habits bourgeois revoir Mlle Amanda. "Ce raisonnement était beau; mais Julien, passant devant toutes les auberges, n'osait entrer dans aucune.

Enfin, comme il repassait devant l'hôtel des Ambassadeurs, ses yeux inquiets rencontrèrent ceux d'une grosse femme, encore assez jeune, haute en couleur, à l'air heureux et gai. Il s'approcha d'elle et lui raconta son histoire.

- Certainement, mon joli petit abbé, lui dit l'hôtesse des Ambassadeurs, je vous garderai vos habits bourgeois et m'assez les ferai pousser souvent. De ce temps-ci, il ne fait pas bon laisser un habit de drap sans le toucher. Elle prit une clef et le conduisit elle-même dans une chambre, en lui recommandant d'écrire la note de ce qu'il laissait.

- Bon Dieu! que vous avez bonne mine comme ça, monsieur l'abbé Sorel, lui dit la grosse femme, quand il descendit à la cuisine, je m'en vais vous faire servir un bon dîner, et, ajouta-t-elle à voix basse, il ne vous coûtera que vingt sols au lieu de cinquante que tout le monde paye; car il faut bien m'hager votre petit boursicot.

- J'ai dix louis, répondit Julien, avec une certaine fierté.

- Ah! bon Dieu! répondit la bonne hôtesse alarmée, ne parlez pas si haut; il y a bien des mauvais sujets dans Besançon. On vous volera cela en moins de rien. Surtout n'entrez jamais dans les cafés, ils sont remplis de mauvais sujets.

- Vraiment! dit Julien, à qui ce mot donnait à penser.

- Ne venez jamais que chez moi, je vous ferai faire du café. Rappelez-vous que vous trouverez toujours ici une amie et un bon dîner à vingt sols, c'est parler ça, j'espére. Allez vous mettre à table, je vais vous servir moi-même.

- Je ne saurais manger, lui dit Julien, je suis trop ému, je vais entrer au séminaire, en sortant de chez vous.

La bonne femme ne le laissa partir qu'après avoir rempli ses poches de provisions. Enfin Julien s'achemina vers le lieu terrible; l'hôtesse, de dessus sa porte, lui en indiquait la route.

CHAPITRE XXV

LE SÉMINAIRE

Trois cent trente-six deniers ? 83 centimes trois cent trente-six soupers
? 38 centimes; du chocolat ? qui; de droit; combien y a-t-il ? gagner
sur la soumission?
LE VALENOD de BESAN?ON.

Il vit de loin la croix de fer dor? sur la porte; il approcha lentement, ses jambes semblaient se d?rober sous lui. "Voil? donc cet enfer sur la terre, dont je ne pourrai sortir!" Enfin il se d?cida ? sonner. Le bruit de la cloche retentit, comme dans un lieu solitaire. Au bout de dix minutes un homme p?e, v?tu de noir, vint lui ouvrir. Julien l?regarda et aussit? baissa les yeux. Il trouva ? ce portier une physionomie singuli?re. La pupille saillante et verte de ses yeux s'arrondissait comme celle d'un chat; les contours immobiles de ses paupi?res annon?aient l'impossibilit? de toute sympathie, ses l?vres minces se d?veloppaient en demi-cercle sur des dents qui avan?aient. Cependant cette physionomie ne montrait pas le crime mais plut? cette insensibilit? parfaite qui inspire bien plus de terreur ? la jeunesse. Le seul sentiment que le regard rapide de Julien put deviner sur cette longue figure d?vote fut un m?pris profond pour tout ce dont on voudrait lui parler, et qui ne serait pas l'int?r?t du ciel.

Julien releva les yeux avec effort, et d'une voix que le battement de coeur rendait tremblante, il expliqua qu'il d?sirait parler ? M. Pirard, le directeur' du s?minaire. Sans dire une parole, l'homme noir lui fit signe de le suivre. Ils mont?ent deux ?ages par un large escalier ? rampe de bois, dont les marches d?jet?es penchaient tout ? fait du c?t? oppos? au mur, et semblaient pr?tes ? tomber. Une petite porte, surmont?e d'une grande croix de cimeti?re en bois blanc peint en noir, fut ouverte avec difficult? et le portier le fit entrer dans une chambre sombre et basse, dont les murs blanchis ? la chaux ?taient garnis de deux grands tableaux noircis par le temps. L?, Julien fut laiss? seul il ?tait atterr?, son coeur battait violemment, il e?t ? heureux d'oser pleurer. Un silence de mort r?gnait dans toute la maison.

Au bout d'un quart d'heure, qui lui parut une journ?e, le portier ? figure sinistre reparut sur le pas d'une porte ? l'autre extr?mit? de la chambre, et, sans daigner parler lui fit signe d'avancer. Il entra dans une pi?ce encore plus grande que la premi?re et fort mal ?clair?e. Les murs aussi ?taient blanchis, mais il n'y avait pas de meubles. Seulement dans un coin pr?s de la porte, Julien vit en passant un lit de bois blanc, deux chaises de paille, et un petit fauteuil en planches de sapin sans coussin. A l'autre extr?mit? de la chambre, pr?s d'une petite fen?tre ? vitres jaunies garnie de vases de fleurs tenus salement, il aper?ut un homme assis devant une table, et couvert d'une soutane d?abr?e, il avait l'air en col?re, et prenait l'un apr?s l'autre une foule de petits carr?s de papier qu'il rangeait sur sa table, apr?s y avoir ?crit quelques mots. Il ne s'apercevait pas de la pr?sence de Julien. Celui-ci ?tait immobile debout vers le milieu de la chambre, l? o? l'avait laiss? le portier, qui ?tait ressorti en fermant la porte.

Dix minutes se pass?ent ainsi, l'homme mal v?tu ?crivait toujours. L'?motion et la terreur de Julien ?taient telles qu'il lui semblait ?tre sur le point de tomber. Un philosophe e?t dit, peut-?tre en se trompant: C'est la violente impression du laid sur une ?me faite pour aimer ce qui

est beau.

L'homme qui ?crivait leva la t?te, Julien ne s'en aper?ut qu'au bout d'un moment, et m?me, apr?s l'avoir vu, il restait encore immobile, comme frapp? mort par le regard terrible dont il ?tait l'objet. Les yeux troubl?s de Julien distinguaient ?peine une figure longue et toute couverte de taches rouges, except? sur le front, qui laissait voir une p?ur mortelle. Entre ces joues rouges et ce front blanc, brillaient deux petits yeux noirs faits pour effrayer le plus brave. Le vaste contour de ce front ?tait marqu? par des cheveux ?pais, plats et d'un noir de jais.

- Voulez-vous approcher, oui ou non? dit enfin cet homme avec impatience.

Julien s'avan?a d'un pal mal assur?, et enfin, pr? ?tomber et p?e, comme de sa vie il ne l'avait ?, il s'arr?ta ?trois pas de la petite table de bois blanc couverte de carr?s de papier.

- Plus pr?s, dit l'homme.

Julien s'avan?a encore en ?tendant la main, comme cherchant ?s'appuyer sur quelque chose.

- Votre nom?

- Julien Sorel.

- Vous avez bien tard?, lui dit-on, en attachant de nouveau sur lui un oeil terrible.

Julien ne put supporter ce regard, ?tendant la main comme pour se soutenir, il tomba tout de son long sur le plancher.

L'homme sonna. Julien n'avait perdu que l'usage des yeux et la force de se mouvoir; il entendit des pas qui s'approchaient.

On le releva, on le pla?a sur le petit fauteuil de bois blanc. Il entendit l'homme terrible qui disait au portier:

- Il tombe du haut mal' apparemment, il ne manquait plus que ?a.

Quand Julien put ouvrir les yeux, l'homme ?la figure rouge continuait ?crire; le portier avait disparu. "Il faut avoir du courage, se dit notre h?ros, et surtout cacher ce que je sens": il ?prouvait un violent mal de coeur, "s'il m'arrive un accident, Dieu sait ce qu'on pensera de moi. "Enfin l'homme cessa d'?crire, et regardant Julien de c??

- ?tes-vous en ?tat de me r?pondre.

- Oui, monsieur, dit Julien, d'une voix affaiblie.

- Ah! c'est heureux.

L'homme noir s'?tait lev?? demi et cherchait avec impatience une lettre dans le tiroir de sa table de sapin qui, s'ouvrit en criant. Il la trouva, s'assit lentement, et regardant de nouveau Julien, d'un air ?

lui arracher le peu de vie qui lui restait:

- Vous m'êtes recommandé par M. Chaban, c'était le meilleur curé du diocèse, homme vertueux s'il en fut, et mon ami depuis trente ans.

- Ah! c'est M. Pirard que j'ai l'honneur de parler, dit Julien d'une voix mourante.

- Apparemment, répondit le directeur du séminaire, en le regardant avec humeur.

Il y eut un redoublement d'éclat dans ses petits yeux, suivi d'un mouvement involontaire des muscles des coins de la bouche. C'était la physionomie du tigre goûtant par avance le plaisir de dévorer sa proie.

- La lettre de Chaban est courte, dit-il, comme se parlant à lui-même. Intelligent pauvre; par le temps qui court, on ne saurait crire trop peu. Il lut haut:

"Je vous adresse Julien Sorel de cette paroisse, que j'ai baptisé il y aura bientôt vingt ans; fils d'un charpentier riche, mais qui ne lui donne rien. Julien sera un ouvrier remarquable dans la vigne du Seigneur. La mémoire, l'intelligence ne manquent point, il y a de la réflexion. Sa vocation sera-t-elle durable? est-elle sincère?"

- Sincère! répondit l'abbé Pirard, d'un air sonnant, et en regardant Julien; mais d'où le regard de l'abbé était moins d'huile de toute humanité, sincère! répondit-il en baissant la voix et reprenant sa lecture:

"Je vous demande pour Julien Sorel une bourse; il la méritera en subissant les examens nécessaires. Je lui ai montré un peu de théologie, de cette ancienne et bonne théologie des Bossuet, des Arnault, des Fleury. Si ce sujet ne vous convient pas, renvoyez-le-moi; le directeur du dépôt de mendicité, que vous connaissez bien, lui offre huit cents francs pour être précepteur de ses enfants.-- Mon intérieur est tranquille, grâce à Dieu. Je m'accoutume au coup terrible. Vale et me AMA."

L'abbé Picard, ralentissant la voix comme il lisait la signature, prononça avec un soupir le mot Chaban.

- Il est tranquille dit-il, en effet sa vertu méritait cette récompense; Dieu puisse-t-il me l'accorder, le cas châtant!

Il regarda le ciel et fit un signe de croix. A la vue de ce signe sacré, Julien sentit diminuer l'horreur profonde qui, depuis son entrée dans cette maison, l'avait glacé.

- J'ai ici trois cent vingt et un aspirants ?l'état le plus saint, dit enfin l'abbé Pirard, d'un ton de voix sourde, mais non chantant: sept ou huit seulement me sont recommandés par des hommes tels que l'abbé Chaban; ainsi parmi les trois cent vingt et un, vous allez être le neuvième. Mais ma protection n'est ni faveur, ni faiblesse elle est redoublement de soins et de surveillance contre les vices. Allez fermer cette porte ?clé.

Julien fit un effort pour marcher et réussit à ne pas tomber. Il remarqua qu'une petite fenêtre, voisine de la porte d'entrée, donnait sur La campagne. Il regarda les arbres; cette vue lui fit du bien, comme s'il était aperçu d'anciens amis.

- Loquerisne linguam latinam? (Parlez-vous latin?) lui dit l'abbé Pirard, comme il revenait.

- Ita, pater optime (Oui, mon excellent père), répondit Julien, revenant un peu à lui. Certainement jamais homme au monde ne lui avait paru moins excellent que M. Pirard, depuis une demi-heure.

L'entretien continua en latin. L'expression des yeux de l'abbé s'adoucissait; Julien reprenait quelque sang-froid. "Que je suis faible, pensa-t-il, de m'en laisser imposer par ces apparences de vertu! cet homme sera tout simplement un fripon comme M. Maslon"; et Julien s'applaudit d'avoir caché presque tout son argent dans ses bottes.

L'abbé Pirard examina Julien sur la théologie, il fut surpris de l'industrie de son savoir. Son tonnement augmenta quand il l'interrogea en particulier sur les saintes critures. Mais quand il arriva aux questions sur la doctrine des Pères, il s'aperçut que Julien ignorait presque jusqu'aux noms de saint Jean-Baptiste, de saint Augustin, de saint Bonaventure de saint Basile, etc., etc.

"Au fait, pensa l'abbé Pirard, voilà bien cette tendance fatale au protestantisme que j'ai toujours reprochée à Chaban. Une connaissance approfondie et trop approfondie des saintes critures."

(Julien venait de lui parler, sans être interrogé sur ce sujet, du temps où il avait étudié la Genèse, le Pentateuque, etc.)

"A quoi mène ce raisonnement infini sur les saintes critures, pensa l'abbé Pirard, si ce n'est à l'examen personnel, c'est-à-dire au plus affreux protestantisme? Et à cause de cette science imprudente, rien sur les Pères qui puisse compenser cette tendance."

Mais l'tonnement du directeur du séminaire n'eut plus de bornes, lorsqu'il interrogeait Julien sur l'autorité du Pape, et s'attendant aux maximes de l'ancienne église gallicane, le jeune homme lui répondit tout le livre de M. de Maistre.

"Singulier homme que ce Chaban, pensa l'abbé Pirard; lui a-t-il montré ce livre pour lui apprendre à s'en moquer?"

Ce fut en vain qu'il interrogea Julien pour tâcher de deviner s'il croyait sincèreusement à la doctrine de M. de Maistre. Le jeune homme ne répondait qu'avec sa mémoire. De ce moment, Julien fut véritablement très bien, il sentait qu'il était vraiment de soi. Après un examen fort long, il lui sembla que la suivait de M. Pirard envers lui n'était plus qu'affectue. En effet, sans les principes de gravité et d'austérité que, depuis quinze ans, il suivait imposés envers ses élèves en théologie, le directeur du séminaire était embrassé par Julien au nom de la logique tant il trouvait de clarté, de précision et de netteté dans ses réponses.

"Voilà un esprit hardi et sain, se disait-il, mais corps débile (le corps est faible)."

- Tombez-vous souvent ainsi? dit-il ?Julien en fran?ais et lui montrant du doigt le plancher.

- C'est la premi?re fois de ma vie, la figure du portier m'avait glac?, ajouta Julien en rougissant comme un enfant.

L'abb?Pirard sourit presque.

- Voil?l'effet des vaines pompes du monde, vous ?tes accoutum? apparemment ?des visages riants, v?ritables th??tres de mensonge. La v?rit?est aust?e, monsieur. Mais notre t?che ici-bas n'est-elle pas aust?e aussi? Il faudra veiller ?ce que votre conscience se tienne en garde contre cette faiblesse: Trop de sensibilit?aux vaines gr?ces de l'ext?rieur.

"Si vous ne m'?tiez pas recommand?, dit l'abb?Pirard, en reprenant la langue latine avec un plaisir marqu?, si vous rie m'?tiez pas recommand? par un homme tel que l'abb?Ch?lan, je vous parlerais le vain langage de ce monde auquel il para?t que vous ?tes trop accoutum?. La bourse enti?re que vous sollicitez, vous dirais-je, est la chose du monde la plus difficile ?obtenir. Mais l'abb?Ch?lan a m?rit?bien peu, par cinquante-six ans de travaux apostoliques, s'il ne peut disposer d'une bourse au s?minaire.

Apr?s ces mots, l'abb?Pirard recommanda ?Julien de n'entrer dans aucune soci??ou congr?gation secr?te sans son consentement.

- Je vous en donne ma parole d'honneur, dit Julien avec l?panouissement de coeur d'un honn?te homme.

Le directeur du s?minaire sourit pour la premi?re fois.

- Ce mot n'est point de mise ici, lui dit-il, il rappelle trop le vain honneur des gens du monde qui les conduit ?tant de fautes, et souvent ? des crimes. Vous me devez la sainte ob?issance, en vertu du paragraphe dix-sept de la bulle Unam ecclesiam de saint Pie V. Je suis votre sup?rieur eccl?siastique. Dans cette maison, entendre, mon tr?s-cher fils, c'est ob?ir. Combien avez-vous d'argent?

"Nous y voici, se dit Julien; c'?tait pour cela qu'?tait le tr?s-cher fils".

- Trente-cinq francs, mon p?e.

- Ecrivez soigneusement l'emploi de cet argent; vous aurez ?m'en rendre compte.

Cette p?nible s?ance avait dur?trois heures, Julien appela le portier.

- Allez installer Julien Sorel dans la cellule n?103, dit l'abb?Pirard ?cet homme.

Par une grande distinction, il accordait ?Julien un logement s?par?

- Portez-y sa malle, ajouta-t-il.

Julien baissa les yeux et vit sa malle pr?cis?ment en face de lui; il la regardait depuis trois heures, et ne l'avait pas reconnue.

En arrivant au n?103 (c'?tait une petite chambrette de huit pieds en carr?, au dernier ?age de la maison), Julien remarqua qu'elle donnait sur les remparts, et par-del?on apercevait la jolie plaine que le Doubs s?pare de la

"Quelle vue charmante!" s'?cria Julien; en se parlant ainsi, il ne sentait pas ce qu'exprimaient ces mots. Les sensations si violentes qu'il avait ?prouv?es depuis le peu de temps qu'il ?tait ?Besan?on, avaient enti?rement ?puis?ses forces. Il s'assit pr?s de la fen?tre sur l'unique chaise de bois qui f?t dans sa cellule, et tomba aussit?t dans un profond sommeil. Il n'entendit point la cloche du souper, ni celle du salut; on l'avait oubli?

Quand les premiers rayons du soleil le r?veill?rent le lendemain matin, il se trouva couch?sur le plancher.

CHAPITRE XXVI

LE MONDE OU CE QUI MANQUE AU RICHE

Je suis seul sur la terre, personne ne daigne penser ?moi. Tous ceux que je vois faire fortune ont une effronterie et une duret?de coeur que je ne me sens point. Ils me ha?ssent ?cause de ma bont?facile. Ah! bient?t je mourrai, soit de faim, soit du malheur de voir les hommes si durs.

YOUNG.

Il se h?ta de brosser son habit et de descendre, il ?tait en retard. Un sous-ma?tre le gronda s?v?rement, au lieu de chercher ?se justifier, Julien croisa les bras sur sa poitrine:

- Peccavi, pater optime (j'ai p?ch?, j'avoue ma faute, ?mon p?re), dit-il d'un air contrit.

Ce d?but eut un grand succ?s. Les gens adroits parmi les s?minaristes virent qu'ils avaient affaire ?un homme qui n'en ?tait pas aux ??ments du m?tier. L'heure de la r?cr?ation arriva, Julien se vit l'objet de la curiosit?g?n?rale. Mais on ne trouva chez lui que r?serve et silence. Suivant les maximes qu'il s'?tait faites, il consid?ra ses trois cent vingt et un camarades comme des ennemis; le plus dangereux de tous, ? ses yeux, ?tait l'abb?Pirard.

Peu de jours apr?s Julien eut ?choisir un confesseur, on lui pr?senta une liste.

"Eh! bon Dieu! pour qui me prend-on, se dit-il, croit-on que je ne comprenne pas ce que parler veut dire?" et il choisit l'abb?Pirard.

Sans qu'il s'en doutait, cette démarche était décisive. Un petit s'minariste tout jeune, natif de Verrières, et qui dès le premier jour, n'était d'clar son ami, lui apprit que s'il était choisi M. Castanède, le sous-directeur du s'minaire, il était peut-être agi avec plus de prudence.

- L'abbé Castanède est l'ennemi de M. Pirard qu'on soupçonne de jansénisme, ajouta le petit s'minariste en se penchant vers son oreille.

Toutes les premières marches de notre hos qui se croyait si prudent furent, comme le choix d'un confesseur, des tourderies. Gar par toute la présomption d'un homme à imagination, il prenait ses intentions pour des faits, et se croyait un hypocrite consommé. Sa folie allait jusqu'à se reprocher ses succès dans cet art de la faiblesse.

"Hélas! c'est ma seule arme! une autre époque se disait-il, c'est par des actions parlantes, en face de l'ennemi, que j'aurais gagné mon pain."

Julien, satisfait de sa conduite, regardait autour de lui il trouvait partout l'apparence de la vertu la plus pure.

Huit ou dix s'minaristes vivaient en odeur de sainteté, et avaient des visions comme sainte Thérèse et saint François, lorsqu'il retrouva les stigmates sur le mont Verna dans l'Apennin. Mais c'était un grand secret, leurs amis le cachaient. Ces pauvres jeunes gens à visions étaient presque toujours à l'infirmerie. Une centaine d'autres réussissaient à une foi robuste une infatigable application. Ils travaillaient au point de se rendre malades, mais sans apprendre grand'chose. Deux ou trois se distinguaient par un talent relatif et, entre autres, un nommé Chazel; mais Julien se sentait de l'éloignement pour eux et eux pour lui.

Le reste des trois cent vingt et un s'minaristes ne se composait que d'êtres grossiers qui n'étaient pas bien sûrs de comprendre les mots latins qu'ils répétaient tout le long de la journée. Presque tous étaient des fils de paysans, et ils aimait mieux gagner leur pain en récitant quelques mots latins qu'en piochant la terre. C'est d'après cette observation que, dès les premiers jours, Julien se promit de rapides succès. "Dans tout service, il faut des gens intelligents, car enfin, il y a un travail à faire, se disait-il. Sous Napoléon, j'eusse été sergent; parmi ces futurs curés, je serai grand vicaire.

"Tous ces pauvres diables, ajoutait-il, manoeuvriers dès l'enfance, ont vécu jusqu'à leur arrivée ici de lait caillé et de pain noir. Dans leurs chaumières, ils ne mangeaient de la viande que cinq ou six fois par an. Semblables aux soldats romains qui trouvaient la guerre un temps de repos, ces grossiers paysans sont enchantés des délices du s'minaire."

Julien ne lisait jamais dans leur oeil morne que le besoin physique satisfait après le dîner, et le plaisir physique attendu avant le repas. Tels étaient les gens au milieu desquels il fallait se distinguer; mais ce que Julien ne savait pas, ce qu'on se gardait de lui dire, c'est que, être le premier dans les différents cours de dogme, d'histoire ecclésiastique, etc., etc., que l'on suit au s'minaire, n'était à leurs yeux qu'un perché splendide. Depuis Voltaire, depuis le gouvernement des deux chambres qui n'est au fond que mariage et examen personnel, et donne à l'esprit des peuples cette mauvaise habitude de se marier,

l'Église de France semble avoir compris que les livres sont ses vrais ennemis. C'est la soumission de cœur qui est tout à ses yeux. R'ussir dans les études m'me sacr'és lui est suspect et à bon droit. Qui emp'chera l'homme supérieur de passer de l'autre côté, comme Siey's ou Gr'goire! L'Église tremblante s'attache au pape comme à la seule chance de salut. Le pape seul peut essayer de paralyser l'examen personnel, et, par les pieuses pompes des cérémonies de sa cour, faire impression sur l'esprit ennuyé et malade des gens du monde.

Julien, p'ritrant à demi ces diverses v'rités, que cependant toutes les paroles prononcées dans un séminaire tendent à démentir, tombait dans une m'ancolie profonde. Il travaillait beaucoup, et réussissait rapidement à apprendre des choses très utiles à un prêtre, très fausses à ses yeux, et auxquelles il ne mettait aucun intérêt. Il croyait n'avoir rien autre chose à faire.

"Suis-je donc oublié de toute la terre?" pensait-il. Il ne savait pas que M. Pirard avait reçu et jeté au feu quelques lettres timbrées de Dijon, et où, malgré les formes du style le plus convenable, portait la passion la plus vive. De grands remords semblaient combattre cet amour. "Tant mieux, pensait l'abbé Pirard, ce n'est pas du moins une femme impie que ce jeune homme a aimée."

Un jour l'abbé Pirard ouvrit une lettre qui semblait à demi effacée par les larmes, c'était un éternel adieu. "Enfin, disait-on à Julien, le ciel m'a fait la grâce de haïr, non l'auteur de ma faute, il sera toujours ce que j'aurai de plus cher au monde, mais ma faute en elle-même. Le sacrifice est fait, mon ami. Ce n'est pas sans larmes comme vous voyez. Le salut des âmes auxquels je me dois et que vous avez tant aimées, l'emporte. Un Dieu juste mais terrible ne pourra plus se venger sur eux des crimes de leur mère. Adieu, Julien, soyez juste envers les hommes."

Cette fin de lettre était presque absolument illisible. On donnait une adresse à Dijon, et cependant on espérait que jamais Julien ne répondrait, ou que du moins il se servirait de paroles qu'une femme revenue à la vertu pourrait entendre sans rougir.

La m'ancolie de Julien, aidée par la m'diocre nourriture que fournissait au séminaire l'entrepreneur des dîners ?83 centimes, commençait à influer sur sa santé lorsque un matin Fouquet parut tout à coup dans sa chambre.

- Enfin j'ai pu entrer. Je suis venu cinq fois à Besançon, sans reproche, pour te voir. Toujours visage de bois. J'ai apostiqué quelqu'un à la porte du séminaire; pourquoi diable est-ce que tu ne sors jamais?

- C'est une preuve que je me suis imposé.

- Je te trouve bien changé. Enfin je te revois. Deux beaux fusils de cinq francs viennent de m'apprendre que je n'ai pas qu'un sot de ne pas les avoir offerts dès le premier voyage.

La conversation fut infinie entre les deux amis. Julien changea de couleur, lorsque Fouquet lui dit:

- A propos, sais-tu? la mère de tes filles est tombée dans la plus haute d'ivation.

Et il parlait de cet air d?gag? qui fait une si singuli?re impression sur l?me passionn?e de laquelle on bouleverse, sans s'en douter, les plus chers int?ts.

- Oui, mon ami, dans la d?votion la plus exalt?e. On dit qu'elle fait des p?lerinages. Mais ?la honte ?ternelle de l'abb?Maslon, qui a espionn?si longtemps ce pauvre M. Ch?an, Mme de R?hal n'a pas voulu de lui. Elle va se confesser ?Dijon ou ?Besan?on.

- Elle vient ?Besan?on! dit Julien, le front couvert de rougeur.

- Assez souvent, r?pondit Fouqu?, d'un air interrogatif.

- As-tu des Constitutionnels sur toi?

- Que dis-tu? r?pliqua Fouqu?.

- Je te demande si tu as des Constitutionnels, reprit Julien, du ton de voix le plus tranquille. Ils se vendent trente sous le num?ro ici.

- Quoi! m?me au s?minaire, des lib?raux! s'?cria Fouqu?. Pauvre France! ajouta-t-il, en prenant la voix hypocrite et le ton doux de l'abb? Maslon.

Cette visite e?t fait une profonde impression sur notre h?os, si, d?s le lendemain, un mot que lui adressa ce petit s?minariste de Verri?es, qui lui semblait si enfant, ne lui e?t fait faire une importante d?couverte. Depuis qu'il ?tait au s?minaire, la conduite de Julien n'avait ??qu'une suite de fausses d?marches. Il se moqua de lui-m?me avec amertume.

A la v?rit?, les actions importantes de sa vie ?taient savamment conduites mais il ne soignait pas les d?tails, et les habiles au s?minaire ne regardent qu'aux d?tails. Aussi, passait-il d?parmi ses camarades pour un esprit fort. Il avait ??trahi par une foule de petites actions.

A leurs yeux, il ?tait convaincu de ce vice ?norme, il pensait, il jugeait par lui-m?me, au lieu de suivre aveugl?ment l'autorit?et l'exemple. L'abb?Pirard ne lui avait ??d'aucun secours; il ne lui avait pas adress?une seule fois la parole hors du tribunal de la p?nitence, o?encore il ?coutait plus qu'il ne parlait. Il en e?t ?? bien autrement s'il e?t choisi l'abb?Castan?de

Du moment que Julien se fut aper?u de sa folie, il ne s'ennuya plus. Il voulut conna?tre toute l'?tendue du mal et, ?cet effet, sortit un peu de ce silence hautain et obstin?avec lequel il repoussait ses camarades. Ce fut alors qu'on se vengea de lui. Ses avances furent accueillies par un m?pris qui alla jusqu'?la d?ision. Il reconnut que, depuis son entr?e au s?minaire, il n'y avait pas eu une heure, surtout pendant les r?cr?ations, qui n'e?t port?cons?quence pour ou contre lui, qui n'e?t augment?le nombre de ses ennemis, ou ne lui e?t concili?la bienveillance de quelque s?minariste sinc?rement vertueux ou un peu moins grossier que les autres. Le mal ?r?parer ?ait immense, fa t?che fort difficile. D?sormais l'attention de Julien fut sans cesse sur ses gardes; il s'agissait de se dessiner un caract?re tout nouveau.

Les mouvements de ses yeux, par exemple, lui donnaient beaucoup de peine. Ce n'est pas sans raison qu'en ces lieux-l'on les porte baissés. "Quelle n'était pas ma prétention ? Verrières se disait Julien, je croyais vivre; je me préparais seulement à la vie; me voici enfin dans le monde, tel que je le trouverai jusqu'à la fin de mon rôle, entouré de vrais ennemis. Quelle immense difficulté, ajoutait-il, que cette hypocrisie de chaque minute! c'est à faire pârir les travaux d'Hercule. L'Hercule des temps modernes, c'est Sixte-Quint trompant quinze années de suite, par sa modestie quarante cardinaux qui l'avaient vu vif et hautain pendant toute sa Jeunesse.

"La science n'est donc rien ici! se disait-il avec dépit; les progrès dans le dogme, dans l'histoire sacrée, etc., ne comptent qu'en apparence. Tout ce qu'on dit à ce sujet est destiné à faire tomber dans le piège les fous tels que moi. Hélas! mon seul motif consistait dans mes progrès rapides, dans ma façon de saisir ces balivernes. Est-ce qu'au fond ils les estimeraient à leur vraie valeur? les jugent-ils comme moi? Et j'avais la sottise d'en être fier! Ces premières places que j'obtins toujours n'ont servi qu'à me donner de mauvaises notes pour les véritablement meilleures places que l'on obtient à la sortie du seminaire et où l'on gagne de l'argent. Chazel, qui a plus de science que moi jette toujours dans ses compositions quelque balourdise qui le fait relâcher à la cinquante place; s'il obtient la première, c'est par distraction. Ah! qu'un mot, un seul mot de M. Pirard m'eût été utile!"

Du moment que Julien fut détroussé, les longs exercices de piété ascétique, tels que le chapelet cinq fois la semaine, les cantiques au Sacré-Cœur, etc., etc., qui lui semblaient si mortellement ennuyeux, devinrent ses moments d'action les plus intéressants. En réfléchissant souvent sur lui-même, et cherchant surtout à ne pas s'exagérer ses moyens, Julien n'aspira pas à l'embellie, comme les seminaires qui servaient de modèles aux autres, à faire à chaque instant des actions significatives, c'est-à-dire prouvant un genre de perfection chrétienne. Au seminaire, il est une façon de manger un ouf à la coque, qui annonce les progrès faits dans la vie d'vote.

Le lecteur, qui sourit peut-être, daignerait-il se souvenir de toutes les fautes que fit, en mangeant un ouf l'abbé Delille invité à dîner chez une grande dame à la cour de Louis XVI.

Julien chercha d'abord à arriver au non culpa; c'est l'état du jeune seminariste dont la démarche, dont la façon de mouvoir les bras, les yeux, etc., n'indiquent à la vérité rien de mondain, mais ne montrent pas encore l'être absorbé par l'idée de l'autre vie et le purnant de celle-ci.

Sans cesse Julien trouvait crites au charbon, sur les murs des corridors, des phrases telles que celle-ci: Qu'est-ce que soixante ans d'épreuves, mis en balance avec une éternité de difficultés ou une éternité d'huile bouillante en enfer! Il ne les compris plus; il comprit qu'il fallait les avoir sans cesse devant les yeux. "Que ferai-je toute ma vie? se disait-il; je vendrai aux fidèles une place dans le ciel. Comment cette place leur sera-t-elle rendue visible? par la différence de mon extérieur et de celui d'un lâche."

Après plusieurs mois d'application de tous les instants, Julien avait

encore l'air de penser. Sa façon de remuer les yeux et de porter la bouche n'annonçait pas la foi implicite et prête ?tout croire et ?tout soutenir, même par le martyre. C'était avec colère que Julien se voyait primé dans ce genre par les paysans les plus grossiers. Il y avait de bonnes raisons pour qu'ils n'eussent pas l'air penseur.

Que de peine ne se donnait-il pas pour arriver ?ce front bâti et ?troit, ?cette physionomie de foi fervente et aveugle, prête ?tout croire et ?tout souffrir, que l'on trouve si fréquemment dans les couvents d'Italie, et dont ?nous autres là, le Guerchin a laissé de si parfaits modèles dans ses tableaux d'église*.

* Voir, au musée du Louvre. François duc d'Aquitaine déposant la couronne et prenant l'habit de moine no 1130.

Les jours de grande fête, on donnait aux s'minaristes des saucisses avec de la choucroute. Les voisins de table de Julien avaient observé qu'il ?tait insensible ?ce bonheur ce fut l'un de ses premiers crimes. Ses camarades y virent un trait odieux de la plus sotte hypocrisie; rien ne lui fit plus d'ennemis. "Voyez ce bourgeois, voyez ce dédaigneux, disaient-ils, qui fait semblant de m'appriser la meilleure pitance, des saucisses avec de la choucroute! fi, le vilain! l'orgueilleux! le damn?" Il aurait dû s'abstenir par pitié d'en manger une partie et faire ce sacrifice de dire ?quelque ami, en montrant la choucroute:

- Qu'est-ce que l'homme peut offrir ?un ?tre tout-puissant, si ce n'est la douleur volontaire?

Julien n'avait pas l'expérience qui fait voir si facilement les choses de ce genre.

"Hélas! l'ignorance de ces jeunes paysans, mes camarades, est pour eux, un avantage immense, s'criait-il, dans ses moments de découragement. A leur arrivée au séminaire, le professeur n'a point ?les délivrer de ce nombre effroyable d'idées mondaines que j'y apporte, et qu'ils lisent sur ma figure quoi que Je fasse."

Julien étudiait, avec une attention voisine de l'envie les plus grossiers des petits paysans qui arrivaient au séminaire. Au moment où on les dépouillait de leur veste de ratine, pour leur faire endosser la robe noire, leur éducation se bornait à un respect immense et sans bornes pour l'argent sec et liquide, comme on dit en Franche-Comté.

C'est la manière sacramentelle et honnête d'exprimer l'idée sublime d'argent comptant.

Le bonheur, pour ces s'minaristes, comme pour les héros des romans de Voltaire, consiste surtout à bien d'hon. Julien découvrait chez presque tous un respect inné pour l'homme qui porte un habit de drap fin. Ce sentiment apprécie la justice distributive, telle que nous la donnent nos tribunaux, ?sa valeur et même au-dessous de sa valeur. "Que peut-on gagner, répondait-il souvent entre eux, ?plaire contre un gros?"

C'est le mot des valles du Jura, pour exprimer un homme riche. Qu'on juge de leur respect pour l'être le plus riche de tous: le gouvernement!

Ne pas sourire avec respect au seul nom de M. le préfet, passe, aux yeux des paysans de la Franche-Comté, pour une imprudence, or l'imprudence

chez le pauvre est rapidement punie par le manque de pain.

Après avoir été comme suffoqué dans les premiers temps par le sentiment du mal pris, Julien finit par prouver de la pitié. Il était arrivé souvent aux prêtres de la plupart de ses camarades de rentrer le soir dans l'hiver leur chaumiére, et de n'y trouver ni pain, ni châtaignes, ni pommes de terre. "Qu'y a-t-il donc d'entonner, se disait Julien, si l'homme heureux, leurs yeux, est d'abord celui qui vient de bien d'héritier, et ensuite celui qui possède un bon habit! Mes camarades ont une vocation ferme, c'est-à-dire qu'ils voient dans l'état ecclésiastique une longue continuation de ce bonheur: bien d'héritier et avoir un habit chaud en hiver."

Il arriva que Julien d'entendre un jeune séminariste, doué d'imagination, dire à son compagnon:

- Pourquoi ne deviendrais-je pas pape comme Sixte Quint, qui gardait les pourceaux?

- On ne fait papes que des Italiens, répondit l'ami; mais pour sûr on tirera au sort parmi nous, pour des places de grands vicaires, de chanoines, et peut-être d'avocates. M. P..., l'avocat de Châlons, est fils d'un tonnelier: c'est l'état de mon père.

Un jour, au milieu d'une leçon de dogme, l'abbé Pirard fit appeler Julien. Le pauvre jeune homme fut ravi de sortir de l'atmosphère physique et morale au milieu de laquelle il était plongé.

Julien trouva chez M. le directeur l'accueil qui l'avait tant effrayé le jour de son entrée au séminaire.

- Expliquez-moi ce qui est écrit sur cette carte à jouer, lui dit-il, en le regardant de façon à le faire rentrer sous terre.

Julien lut:

"Amanda Binet, au café de la Girafe, avant huit heures. "Dire que l'on est de Genlis, et le cousin de ma mère."

Julien vit l'immensité du danger; la police de l'abbé Castan de lui avait volé cette adresse.

- Le jour où j'entrai ici, répondit-il en regardant le front de l'abbé Pirard, car il ne pouvait supporter son œil terrible, j'étais tremblant: M. Châlons m'avait dit que c'était un lieu plein de délations et de machinations de tous les genres; l'espionnage et la dénonciation entre camarades y sont encouragés. Le ciel le veut ainsi, pour montrer la vie telle qu'elle est aux jeunes prêtres, et leur inspirer le dégoût du monde et de ses pompes.

- Et c'est à moi que vous faites des phrases, dit l'abbé Pirard furieux. Petit coquin!

- A Verrières, reprit froidement Julien, mes frères me battaient lorsqu'ils avaient sujet d'être jaloux de moi...

- Au fait! au fait! s'exclama M. Pirard, presque hors de lui.

Sans ?tre le moins du monde intimid?, Julien reprit sa narration.

- Le jour de mon arriv?e ?Besan?on, vers midi, j'avais faim, j'entrai dans un caf?. Mon coeur ?ait rempli de r?pugnance pour un lieu si profane; mais je pensai que mon d?jeuner me co?terait moins cher l?qu' l'auberge. Une dame, qui paraissait ?tre la ma?resse de la boutique, eut piti?de mon air novice. Besan?on est rempli de mauvais sujets, me dit-elle, je crains pour vous, monsieur. S'il vous arrivait quelque mauvaise affaire, ayez recours ?moi, envoyez chez moi avant huit heures. Si les portiers du s?minaire refusent de faire votre commission, dites que vous ?es mon cousin, et natif de Genlis...

- Tout ce bavardage va ?tre v?ifi?, s'?cria l'abb?Pirard, qui, ne pouvant rester en place, se promenait dans la chambre. Qu'on se rende dans sa cellule.

L'abb?suivit Julien et l'enferma ?clef. Celui-ci se mit aussit?t ? visiter sa malle, au fond de laquelle la fatale carte ?ait pr?cieusement cach?e. Rien ne manquait dans la malle, mais il y avait plusieurs d?rangements; cependant la clef ne le quittait jamais. Quel bonheur, se dit Julien, que, pendant le temps de mon aveuglement, je n'aie jamais accept?la permission de sortir, que M. Castan?de m'offrait si souvent avec une bont?que je comprends main tenant. Peut-?tre j'aurais eu la faiblesse de changer d'habits et d'aller voir la belle Amanda, je me serais perdu. Quand on a d?sesp??de tirer parti du renseignement de cette mani?e, pour ne pas le perdre on en a fait une d?nonciation.

Deux heures apr?s, le directeur le fit appeler.

- Vous n'avez pas menti, lui dit-il avec un regard moins s?v?e; mais garder une telle adresse est une imprudence dont vous ne pouvez concevoir la gravit?. Malheureux enfant! dans dix ans, peut-?tre, elle vous portera dommage.

CHAPITRE XXVII

PREMIERE EXP?RIENCE DE LA VIE

Le temps pr?sent, grand Dieu! c'est l'arche du Seigneur. Malheur ?qui y touche.

DIDEROT.

Le lecteur voudra bien nous permettre de donner tr?s peu de faits clairs et pr?cis sur cette ?poque de la vie de Julien. Ce n'est pas qu'ils nous manquent, bien au contraire; mais, peut-?tre ce qu'il vit au s?minaire est-il trop noir pour le coloris mod??que l'on a cherch??conserver dans ces feuilles. Les contemporains qui souffrent de certaines choses ne peuvent s'en souvenir qu'avec une horreur qui paralyse tout autre plaisir, m?me celui de lire un conte.

Julien réussissait peu dans ses essais d'hypocrisie de gestes; il tomba dans des moments de d'goût et m?me de d?couragement complet. Il n'avait pas de succ?s, et encore dans une vilaine carri?e. Le moindre secours ext?ieur e? suffi pour soutenir sa constance, la difficult? vaincre n'?tait pas bien grande; mais il ?tait seul comme une barque abandonn?e au milieu de l'Oc?an. "Et quand je r?ussirais, se disait-il, avoir toute une vie ?passer en si mauvaise compagnie! Des gloutons qui ne songent qu'?l'omelette au lard qu'ils d?voreront au d?ner, ou des abb?s Castan?de, pour qui aucun crime n'est trop noir! ils parviendront au pouvoir; mais ?quel prix, grand Dieu!"

"La volont? de l'homme est puissante, je le lis partout; mais suffit-elle pour surmonter un tel d'goût? La t?che des grands hommes a ??facile; quelque terrible que f?t le danger, ils le trouvaient beau; et qui peut comprendre, except? moi, la laideur de ce qui m'environne?"

Ce moment fut le plus ?prouvant de sa vie. Il lui ?tait si facile de s'engager dans un des beaux r?giments en garnison ?Besan?on! Il pouvait se faire ma?tre de latin; il lui fallait si peu pour sa subsistance! Mais alors plus de carri?e, plus d'avenir pour son imagination: c'?tait mourir. Voici le d?tail d'une de ses tristes journ?es.

"Ma pr?sumption s'est si souvent applaudie de ce que j'?tais diff?ent des autres jeunes paysans! Eh bien, j'ai assez v?cu pour voir que diff?rence engendre haine", se disait-il un matin. Cette grande v?rit? venait de lui ?tre montr?e par une de ses plus piquantes irr?ussites. Il avait travaill? huit jours ?plaire ?un ??ve qui vivait en odeur de saintet?. Il se promenait avec lui dans la cour, ?coutant avec soumission des sottises ?dormir debout. Tout ?coup le temps tourna ? l'orage, le tonnerre gronda, et le saint ??ve s'?cria, le repoussant d'une fa?on grossi?re:

- ?coutez; chacun pour soi dans ce monde, je ne veux pas ?tre br??par le tonnerre: Dieu peut vous foudroyer comme un impie, comme un Voltaire.

Les dents serr?es de rage et les yeux ouverts vers ce ciel sillonn?par la foudre: "Je m?riterais d'?tre submerg?s si je m'endors pendant la temp?te! s'?cria Julien. Essayons la conqu?e de quelque autre cuistre."

Le cours d'histoire sacr?e de l'abb?Castan?de sonna.

A ces jeunes paysans si effray?s du travail p?nible et de la pauvret?de leurs p?res, l'abb?Castan?de enseignait ce jour-l? que cet ?tre si terrible ?leurs yeux, le gouvernement, n'avait de pouvoir r?el et l?gitime qu'en vertu de la d?ication du vicaire de Dieu sur la terre.

- Rendez-vous dignes des bont?s du pape par la saintet?de votre vie, par votre ob?issance, soyez comme un b?ton entre ses mains, ajoutait-il, et vous allez obtenir une place superbe o?vous commanderez en chef, loin de tout contr?le; une place inamovible, dont le gouvernement paie le tiers des appointements, et les fid?les, form?s par vos pr?dications, les deux autres tiers.

Au sortir de son cours, M. Castan?de s'arr?ta dans la cour, au milieu de ses ??ves, ce jour-l? plus attentifs.

- C'est bien d'un curé que l'on peut dire: Tant vaut l'homme, tant vaut la place, disait-il aux jeunes qui faisaient cercle autour de lui. J'ai connu, moi qui vous parle, des paroisses de montagne, dont le casuel valait mieux que celui de bien des curés de ville. Il y avait autant d'argent, sans compter les chapons gras, les oeufs, le beurre frais et mille agréments de détail, et lì, le curé est le premier sans contredit: point de bon repas où il ne soit invité, fêté, etc.

A peine M. Castan de fut-il remonté chez lui, que les jeunes se divisèrent en groupes. Julien n'était d'aucun; on le laissait comme une brebis galeuse. Dans tous les groupes, il voyait un jeune jeter un sol en l'air, et s'il devinait juste au jeu de croix ou pile, ses camarades en concluaient qu'il aurait bientôt une de ces cures riche casuel.

Vinrent ensuite les anecdotes. Tel jeune prêtre, jeune ordonné depuis un an, ayant offert un lapin privé à la servante d'un vieux curé, il avait obtenu d'être demandé pour vicaire, et peu de mois après, car le curé était mort bien vite, l'avait remplacé dans la bonne cure. Tel autre avait réussi à se faire désigner pour successeur à la cure d'un gros bourg fort riche, en assistant tous les repas du vieux curé paralytique, et lui découpant ses poulets avec grâce.

Les séminalistes, comme les gens dans toutes les paroisses, s'exagéraient l'effet de ces petits moyens qui ont de l'extraordinaire et frappent l'imagination.

"Il faut, se disait Julien, que je me fasse ces conversations. "Quand on ne parlait pas de saucisses et de bonnes cures, on s'entretenait de la partie mondaine des doctrines ecclésiastiques; des différents des jeunes et des prêtres, des maires et des curés. Julien voyait apparaître l'idée d'un second Dieu, mais d'un Dieu bien plus à craindre et bien plus puissant que l'autre; ce second Dieu était le pape. On se disait mais en baissant la voix et quand on était bien sûr d'être pas entendu par M. Pirard, que si le pape ne se donne pas la peine de nommer tous les prêtres et tous les maires de France, c'est qu'il a commis ce soin le roi de France, en le nommant fils à lui de l'église.

Ce fut vers ce temps que Julien crut pouvoir tirer parti pour sa considération du livre Du Pape, par M. de Maistre. A vrai dire, il tonna ses camarades, mais ce fut encore un malheur. Il leur déplut en exposant mieux qu'eux-mêmes leurs propres opinions. M. Chaban avait été imprudent pour Julien comme il l'était pour lui-même. Après lui avoir donné l'habitude de raisonner juste et de ne pas se laisser payer de vaines paroles, il avait négligé de lui dire que, chez l'autre peu considérable, cette habitude est un crime, car tout bon raisonnement offense.

Le bien dire de Julien lui fut donc un nouveau crime. Ses camarades, à force de songer à lui, parvinrent à exprimer d'un seul mot toute l'horreur qu'il leur inspirait: ils le surnommèrent MARTIN LUTHER; surtout, disaient-ils, à cause de cette infernale logique qui le rendait fier.

Plusieurs jeunes séminalistes avaient des couleurs plus fraîches et pouvaient passer pour plus jolis garçons que Julien, mais il avait les mains blanches et ne pouvait cacher certaines habitudes de propreté.

d'icate. Cet avantage n'en était pas un dans la triste maison où le sort l'avait jeté. Les sales paysans au milieu desquels il vivait déclarèrent qu'il avait des moeurs fort révoltantes. Nous craignons de fatiguer le lecteur du récit des mille infortunes de notre héros. Par exemple, les plus vigoureux de ses camarades voulaient prendre l'habitude de le battre; il fut obligé de s'armer d'un compas de fer et d'annoncer, mais par signes, qu'il en ferait usage. Les signes ne peuvent pas figurer, dans un rapport d'espion, aussi avantageusement que des paroles.

CHAPITRE XXVIII

UNE PROCESSION

Tous les coeurs étaient mus. La présence de Dieu semblait descendue dans ces rues étroites et gothiques, tendues de toutes parts et bien sablées par les soins des fidèles.

YOUNG.

Julien avait beau se faire petit et sot, il ne pouvait plaire, il était trop différent. "Cependant, se disait-il, tous ces professeurs sont gens très fins, et choisis entre mille; comment n'aiment-ils pas mon humilité?" Un seul lui semblait abuser de sa complaisance ?tout croire et ?sembler dupe de tout. C'était l'abbé Chas-Bernard, directeur des cérémonies de la cathédrale, où, depuis quinze ans, on lui faisait espérer une place de chanoine; en attendant il enseignait l'éloquence sacrée au séminaire. Dans le temps de son aveuglement, ce cours était un de ceux où Julien se trouvait le plus habituellement le premier. L'abbé Chas était parti de l'pour lui témoigner de l'amitié, et, à la sortie de son cours, il le prenait volontiers sous le bras pour faire quelques tours de Jardin.

"Où veut-il en venir?" se disait Julien. Il voyait avec étonnement que, pendant des heures entières, l'abbé Chas lui parlait des ornements possédés par la cathédrale. Elle avait dix-sept chasubles galonnées, outre les ornements de deuil. On espérait beaucoup de la vieille présidente de Rubempré, cette dame, âgée de quatre-vingt-dix ans, conservait depuis soixante-dix au moins ses robes de noce en superbes étoffes de Lyon, brochées d'or.

- Figurez-vous, mon ami, disait l'abbé Chas, en s'arrêtant tout court, et ouvrant de grands yeux, que ces étoffes se tiennent droites tant il y a d'or. C'est l'opinion commune de tous les honnêtes gens de Besançon que, par le testament de la présidente, le trésor de la cathédrale sera augmenté de plus de dix chasubles, sans compter quatre ou cinq chapes pour les grandes fêtes. Je vais plus loin, ajoutait l'abbé Chas en baissant la voix, j'ai des raisons pour penser que la présidente nous laissera huit magnifiques flambeaux d'argent doré, que l'on suppose avoir été achetés en Italie, par le duc de Bourgogne Charles le Téméraire, dont un de ses ancêtres fut le ministre favori.

"Mais où cet homme veut-il en venir avec toute cette friperie, pensait

Julien? Cette pr?paration adroite dure depuis un si?cle, et rien ne para?t. Il faut qu'il se m?ie bien de moi! Il est plus adroit que tous les autres, dont en quinze jours on devine si bien le but secret. Je comprends, l'ambition de celui-ci souffre depuis quinze ans!"

Un soir, au milieu de la le?on d'armes, Julien fut appell?chez l'abb? Pirard, qui lui dit:

- C'est demain la f?te du Corpus Domini (la f?te Dieu). M. l'abb? Chas-Bernard a besoin de vous pour l'aider ?orner la cath?drale, allez et ob?ssez.

L'abb?Pirard le rappela, et, de l'air de la commis?ration, ajouta:

-C'est ?vous de voir si vous voulez profiter de l'occasion pour vous ?carter dans la ville.

- Incedo per ignes, r?pondit Julien (j'ai des ennemis cach?s).

Le lendemain, d?s le grand matin, Julien se rendit ?la cath?drale, les yeux baiss?s. L'aspect des rues et de l'activit?qui commen?ait ?r?gner dans la ville lui fit du bien. De toutes parts on tendait le devant des maisons pour la procession. Tout le temps qu'il avait pass?au s?minaire ne lui sembla plus qu'un instant. Sa pens?e ?tait ?Vergy et ?cette jolie Amanda Binet, qu'il pouvait rencontrer, car son caf?n'?tait pas bien ?loign?. Il aper?ut de loin l'abb?Chas-Bernard sur la porte de sa ch?e cath?drale, c'?tait un gros homme ?face r?ouie et ?l'air ouvert. Ce jour-l?, il ?tait triomphant:

- Je vous attendais, mon cher fils, s'?cria-t-il, du plus loin qu'il vit Julien, soyez le bienvenu. La besogne de cette journ?e sera longue et rude, fortifions-nous par un premier d?jeuner; le second viendra ?dix heures pendant la grand'messe.

- Je d?sire, Monsieur, lui dit Julien d'un air grave, n'?tre pas un instant seul; daignez remarquer, ajouta-t-il en lui montrant l'horloge au-dessus de leur t?te, que j'arrive ?cinq heures moins une minute.

- Ah! ces petits m?chants du s?minaire vous font peur! Vous ?es bien bon de penser ?eux, dit l'abb?Chas. Un chemin est-il moins beau parce qu'il y a des ?pines dans les haies qui le bordent? Les voyageurs font route et laissent les ?pines m?chantes se morfondre ?leur place. Du reste, ?l'ouvrage, mon cher ami, ?l'ouvrage!

L'abb?Chas avait raison de dire que la besogne serait rude. Il y avait eu la veille une grande c??monie fun?bre ?la cath?drale, l'on n'avait pu rien pr?parer, il fallait donc, en une seule matin?e, rev?rir tous les piliers gothiques qui forment les trois nefs, d'une sorte d'habit de damas rouge qui monte ?trente pieds de hauteur. M. l'V?que avait fait venir par la malle-poste quatre tapissiers de Paris, mais ces Messieurs ne pouvaient suffire ?tout, et loin d'encourager la maladresse de leurs camarades bison tins, ils la redoublaient en se moquant d'eux.

Julien vit qu'il fallait monter ?l'?chelle lui-m?me, son agilit?le servit bien. Il se chargea de diriger les tapissiers de la ville. L'abb? Chas enchant?le regardait voltiger d'?chelle en ?chelle. Quand tous les piliers furent rev?us de damas, il fut question d'aller placer cinq

?normes bouquets de plumes sur le grand baldaquin, au-dessus du ma?tre-autel. Un riche couronnement de bois dor?est soutenu par huit grandes colonnes torses en marbre d'Italie. Mais pour arriver au centre du baldaquin, au-dessus du tabernacle, il fallait marcher sur une vieille corniche en bois, peut-?tre vermoulue et ?quarante pieds d'?vation.

L'aspect de ce chemin ardu avait ?teint la gaiet?, si brillante jusque-l?, des tapissiers parisiens; ils regardaient d'en bas, discutaient beaucoup et ne montaient pas. Julien se saisit des bouquets de plumes, et monta l'?chelle en courant. Il les pla?a fort bien sur l'ornement en forme de couronne, au centre du baldaquin. Comme il descendait de l'?chelle, l'abb?Chas-Bernard le serra dans ses bras.

- Optime, s'?cria le bon pr?tre, je conterai ?a ?Monseigneur.

Le d?jeuner de dix heures fut tr?s gai. Jamais l'abb?Chas n'avait vu son ?glise si belle.

- Cher disciple, disait-il ?Julien, ma m?re ?tait loueuse de chaises dans cette v?n?able basilique, de sorte que j'ai ??nourri dans ce grand ?difice. La Terreur de Robespierre nous ruina; mais, ?huit ans que j'avais alors, je servais d??des messes en chambre, et l'on me nourrissait le jour de la messe. Personne ne savait plier une chasuble mieux que moi, jamais les galons n'?taient coup?s. Depuis le r?tablissement du culte par Napol?on, j'ai le bonheur de tout diriger dans cette v?n?able m?ropole. Cinq fois par an, mes yeux la voient par?e de ces ornements si beaux. Mais jamais elle n'a ??si resplendissante, jamais les lais de damas n'ont ??aussi bien attach?s qu'aujourd'hui, aussi collants aux piliers.

"Enfin il va me dire son secret, pensa Julien, le voil?qui me parle de lui; il y a ?panchement. "Mais rien d'imprudent ne fut dit par cet homme ?videmment exalt?. "Et pourtant il a beaucoup travaill?, il est heureux, se dit Julien, le bon vin n'a pas ??pargn?. Quel homme! quel exemple pour moi! ?lui le pompon." (C'?tait un mauvais mot qu'il tenait du vieux chirurgien.)

Comme le Sanctus de la grand'messe sonna, Julien voulut prendre un surplis pour suivre l"?que ?la superbe procession.

- Et es voleurs, mon ami, et les voleurs! s'?cria l'abb?Ch as, vous n'y pensez pas. La procession va sortir; l'?glise restera d?serte; nous veillerons vous et moi. Nous serons bien heureux s'il ne nous manque qu'une couple d'aunes de ce beau galon qui environne le bas des piliers. C'est encore un don de Mme de Rubempr?, il provient du fameux comte son bisa?euil, c'est de l'or pur mon cher ami, ajouta l'abb?, en lui parlant ?l'oreille, et d'un air ?videmment exalt?, rien de faux! Je vous charge de l'inspection de l'aile du nord, n'en sortez pas. Je garde pour moi l'aile du midi et la grand'nef. Attention aux confessionnaux; c'est de l?que les espionnes des voleurs ?pient le moment o?nous avons le dos tourn?

Comme il achevait de parler, onze heures trois quarts sonn?ent, aussit? la grosse cloche se fit entendre. Elle sonnait ?pleine vol?e, ces sons si pleins et si solennels ?murent Julien. Son imagination n'?tait plus sur la terre.

L'odeur de l'encens et des feuilles de roses jet?^{es} devant le Saint-Sacrement par les petits enfants d?guis?^s en saint Jeanacheva de l'exalter.

Les sons si graves de cette cloche n'auraient d?^r?veiller chez Julien que l'id?^e du travail de vingt hommes pay?^s ? cinquante centimes, et aides peut-?tre par quinze ou vingt fid?^{es}. Il e?^t d?^penser ?l'usure des cordes, ? celle de la charpente, au danger de la cloche elle-m?^{me}, qui tombe tous les deux si?^cles, et r?^fl?^{chir} au moyen de diminuer le salaire des sonneurs ou de les payer par quelque indulgence ou autre gr?^{ce} tir?^e des tr?^sors de l'?glise, et qui n'aplatit pas sa bourse.

Au lieu de ces sages r?^flexions, l'?me de Julien, exalt?^e par ces sons si m?^{les} et si pleins, errait dans les espaces imaginaires. Jamais il ne fera ni un bon pr?^{tre}, ni un grand administrateur. Les ?mes qui s'?meurent aussi sont bonnes tout au plus ? produire un artiste. Ici ?clate dans tout son jour la pr?^somption de Julien. Cinquante, peut-?tre, des s?^minaristes ses camarades, rendus attentifs au r?^el de la vie par la haine publique et le jacobinisme qu'on leur montre en embuscade derri?^e chaque haie, en entendant la grosse cloche de la cath?^drale, n'auraient song?^{qu'}au salaire des sonneurs. Ils auraient examin?^{avec} le g?^{nie} de Barr?^{me} si le degr?^d?motion du public valait l'argent qu'on donnait aux sonneurs. Si Julien e?^t voulu songer aux int?^ris mat?^{ri}els de la cath?^drale son imagination, s'?lan?^{ant} au-del?^du but aurait pens?? ?conomiser quarante francs ?la fabrique et laiss?^{perdre} l'occasion d ?iter une d?^pense de vingt-cinq centimes.

Tandis que, par le plus beau jour du monde, la procession parcourait lentement Besan?^{on}, et s'arr?^{ta}it aux brillants reposoirs ?ev?^s ? l'envi par toutes les autorit?^s l'?glise ?ait rest?^e dans un profond silence. Une demi-obscurit?, une agr?^{able} fra?^{che}ur y r?^{gnaient}; elle ?ait encore embaum?^e par le parfum des fleurs et de l'encens.

Le silence, la solitude profonde, la fra?^{che}ur des longues nef rendaient plus douce la r?^{verie} de Julien. Il ne craignait point d?^rtre troubl?^{par} l'abb?^{fort} occup?^{dans} une autre partie de l'?difice. Son ?me avait presque abandonn?^{son} enveloppe mortelle, qui se promenait ? pas lents dans l'aile du nord confi?^e ?sa surveillance. Il ?ait d'autant plus tranquille, qu'il s'?ait assur?^{qu'}il n'y avait dans les confessionnaux que quelques femmes pieuses son oeil regardait sans voir.

Cependant sa distraction fut ?demi vaincue par l'aspect de deux femmes fort bien mises qui ?taient ?genoux, l'une dans un confessionnal, et l'autre tout pr?^s de la premi?^{re}, sur une chaise. Il regardait sans voir; cependant, soit sentiment vague de ses devoirs, soit admiration pour la mise noble et simple de ces dames, il remarqua qu'il n'y avait pas de pr?^{tre} dans ce confessionnal. "Il est singulier, pensa-t-il, que ces belles dames ne soient pas ?genoux devant quelque reposoir, si elles sont d?^{votes}; ou plac?^{es} avantageusement au premier rang de quelque balcon, si elles sont du monde. Comme cette robe est bien prise! quelle gr?^{ce}! Il ralentit le pas pour chercher ?les voir.

Celle qui ?ait ?genoux dans le confessionnal, d?^tourna un peu la t?^{te} en entendant le bruit des pas de Julien au milieu de ce grand silence. Tout ?coup elle jeta un petit cri, et se trouva mal.

En perdant ses forces, cette dame ?genoux tomba en arri?e; son amie, qui ?tait pr? d'elle, s'?lan?a pour la secourir. En m?me temps, Julien vit les ?paules de la dame qui tombait en arri?e. Un collier de grosses perles fines en torsade, de lui bien connu, frappa ses regards. Que devint-il en reconnaissant la chevelure de Mme de R?hal! c'?tait elle. La dame qui cherchait ?lui soutenir la t?te, et ?l'emp?cher de tomber tout ?fait, ?tait Mme Derville. Julien, hors de lui, s'?lan?a; la chute de Mme de R?hal e?t peut-?tre entra?n? son amie si Julien ne les e?t soutenues. Il vit la t?te de Mme de R?hal p?e, absolument priv?e de sentiment, flottant sur son ?paule. Il aida Mme Derville ?placer cette t?te charmante sur l'appui d'une chaise de paille; il ?tait ?genoux.

Mme Derville se retourna et le reconnut:

- Fuyez, monsieur, fuyez, lui dit-elle avec l'accent de la plus vive col?e. Que surtout elle ne vous revoie pas. Votre vue doit en effet lui faire horreur, elle ?tait si heureuse avant vous! Votre proc?d? est atroce. Fuyez; ?oignez-vous, s'il vous reste quelque pudeur.

Ce mot fut dit avec tant d'autorit?, et Julien ?tait si faible dans ce moment, qu'il s'?loigna. "Elle m'a toujours ha?", se dit-il en pensant ? Mme Derville.

Au m?me instant, le chant nasillard des premiers pr?tres de la procession retentit dans l'?glise; elle rentrait. L'abb? Chas-Bernard appela plusieurs fois Julien qui d'abord ne l'entendit pas: il vint enfin le prendre par le bras derri?e un pilier o?Julien s'?tait r?fugi? demis mort. Il voulait le pr?senter ?l'?v?que.

- Vous vous trouvez mal, mon enfant, lui dit l'abb?, en le voyant si p?e, et presque hors d'?tat de marcher; vous avez trop travaill?

L'abb? lui donna le bras.

- Venez, asseyez-vous sur ce petit banc du donneur d'eau b?nite, derri?e moi; je vous cacherai. Ils ?taient alors ?c?t? de la grande porte. Tranquillisez-vous, nous avons encore vingt bonnes minutes avant que Monseigneur ne paraisse. T?chez de vous remettre; quand il passera, je vous soul?verai, car je suis fort et vigoureux malgr?mon ?ge.

Mais quand l'?v?que passa, Julien ?tait tellement tremblant, que l'abb? Chas renon?a ?l'id?e de le pr?senter.

- Ne vous affligez pas trop, lui dit-il, je retrouverai une occasion.

Le soir, il fit porter ?la chapelle du s?minaire dix livres de cierges ?conomis?, dit-il, par les soins de Julien, et la rapidit? avec laquelle il avait fait ?teindre. Rien de moins vrai. Le pauvre gar?on ?tait ?teint lui-m?me, il n'avait pas eu une id?e depuis la vue de Mme de R?hal.

CHAPITRE XXIX

LE PREMIER AVANCEMENT

Il a connu son siècle, il a connu son département, et il est riche.
LE PRECURSEUR.

Julien n'était pas encore revenu de la réverie profonde où l'avait plongé l'événement de la cathédrale, lorsqu'un matin le supérieur abbé Pirard le fit appeler.

- Voilà M. l'abbé Chas-Bernard qui m'a crit en votre faveur. Je suis assez content de l'ensemble de votre conduite. Vous êtes extrêmement imprudent et même tourdi sans qu'il y paraisse; cependant, jusqu'ici le cœur est bon et même généreux, l'esprit est supérieur. Au total, je vois en vous une sincérité qu'il ne faut pas négliger.

"Après quinze ans de travaux, je suis sur le point de sortir de cette maison: mon crime est d'avoir laissé les sunnites leur libre arbitre, et de n'avoir ni protégé, ni desservi cette société secrète dont vous m'avez parlé au tribunal de la prétence. Avant de partir, je veux faire quelque chose pour vous; j'aurais agi deux mois plus tôt, car vous le méritez, sans la dénonciation fondée sur l'adresse d'Amanda Binet, trouvée chez vous. Je vous fais rapporteur pour le Nouveau et l'Ancien Testament.

Julien, transporté de reconnaissance, eut bien l'idée de se jeter à genoux et de remercier Dieu mais il ceda à un mouvement plus vrai. Il s'approcha de l'abbé Pirard, et lui prit la main, qu'il porta à ses lèvres.

- Qu'est ceci? s'cria le directeur, d'un air fâché mais les yeux de Julien en disaient encore plus que son action.

L'abbé Pirard le regarda avec étonnement, tel qu'un homme qui, depuis de longues années, a perdu l'habitude de rencontrer des motions délicates. Cette attention trahit le directeur, sa voix s'altéra.

- Eh bien! oui, mon enfant je te suis attaché. Le ciel sait que c'est bien malgré moi. Je devrais être juste, et n'avoir ni haine ni amour pour personne. Ta carrière sera pénible. Je vois en toi quelque chose qui offense le vulgaire. La jalouse et la calomnie te poursuivront. En quelque lieu que la Providence te place, tes compagnons ne te verront jamais sans te haïr, et s'ils feignent de t'aimer, ce sera pour te trahir plus sûrement. A cela il n'y a qu'un remède: n'aie recours qu'à Dieu, qui t'a donné, pour te punir de ta prétention, cette nécessité d'être haine, que ta conduite soit pure; c'est la seule ressource que je tevoie. Si tu tiens à la vertu d'une crainte invincible, tôt ou tard tes ennemis seront confondus.

Il y avait si longtemps que Julien n'avait entendu une voix amie, qu'il faut lui pardonner une faiblesse: il fondit en larmes. L'abbé Pirard lui ouvrit les bras; ce moment fut bien doux pour tous les deux.

Julien était fou de joie; cet avancement était le premier qu'il obtenait; les avantages étaient immenses. Pour les concevoir, il faut avoir été condamné à passer des mois entiers sans un instant de solitude, et dans un contact immédiat avec des camarades pour le moins

importuns, et la plupart intolérables. Leurs cris seuls eussent suffi pour porter le désordre dans une organisation délicate. La joie bruyante de ces paysans bien nourris et bien vifs ne savait jouir d'elle-même, ne se croyait entier que lorsqu'ils criaient de toute la force de leurs poumons.

Maintenant, Julien d'ait seul, ou peu près, une heure plus tard que les autres s'minaristes. Il avait une clef du jardin, et pouvait s'y promener aux heures où il est désiré.

A son grand étonnement, Julien s'aperçut qu'on le haïssait moins; il s'attendait au contraire ?un redoublement de haine. Ce désir secret qu'on ne lui adressait pas la parole, qui était trop visible et lui valait tant d'ennemis, ne fut plus une marque de hauteur ridicule. Aux yeux des très grossiers qui l'entouraient, ce fut un juste sentiment de sa dignité. La haine diminua sensiblement surtout parmi les plus jeunes de ses camarades devenus ses amis, et qu'il traitait avec beaucoup de politesse. Peu peu il eut même des partisans; il devint de mauvais ton de l'appeler Martin Luther.

Mais ?quoi bon nommer ses amis, ses ennemis? Tout cela est laid, et d'autant plus laid que le dessein est plus vrai. Ce sont cependant les seuls professeurs de morale qu'aït le peuple, et sans eux que deviendrait-il? Le journal pourra-t-il jamais remplacer le curé?

Depuis la nouvelle dignité de Julien, le directeur du s'minaire affecta de ne lui parler jamais sans moins. Il y avait dans cette conduite prudence pour le maître, comme pour le disciple; mais il y avait surtout ?preuve. Le principe invariable du saint janschiste Pirard était: Un homme a-t-il du mérite ?vos yeux? mettez obstacle ?tout ce qu'il désire, ?tout ce qu'il entreprend. Si le maître est ravi, il saura bien renverser ou tourner les obstacles.

C'était le temps de la chasse. Fouqué eut l'idée d'envoyer au s'minaire un cerf et un sanglier de la part des parents de Julien. Les animaux morts furent disposés dans le passage, entre la cuisine et le réfectoire. Ce fut lorsque tous les s'minaristes les virent en allant d'hiver. Ce fut un grand objet de curiosité. Le sanglier, tout mort qu'il était, faisait peur aux plus jeunes, ils touchaient ses défenses. On ne parla d'autre chose pendant huit jours.

Ce don qui classait la famille de Julien dans la partie de la société qu'il faut respecter, porta un coup mortel à l'envie. Il fut une supériorité consacrée par la fortune. Chazel et les plus distingués des s'minaristes lui firent des avances, et se seraient presque plaints à lui de ce qu'il ne les avait pas avertis de la fortune de ses parents, et les avait ainsi exposés à manquer de respect à l'argent.

Il y eut une conscription dont Julien fut exempt?en sa qualité de s'minariste. Cette circonstance l'mut profondément. "Voilà donc passé?? jamais l'instant où vingt ans plus tôt, une vie honnête a commencé pour moi."

Il se promenait seul dans le jardin du s'minaire, il entendit parler entre eux des moins qui travaillaient au mur de clôture.

- Hé bien y faut partir, voilà une nouvelle conscription.

- Dans le temps de l'autre ?la bonne heure, un ma?on y devenait officier, y devenait g?n?ral, on a vu ?a.
- Va-t'en voir maintenant! il n'y a que les gueux qui partent. Celui qui a de quoi reste au pays.
- Qui est n?mis?able, reste mis?able, et v'l?
- Ah ?a, est-ce bien vrai, ce qu'ils disent, que l'autre est mort? reprit un troisi?me ma?on.
- Ce sont les gros qui disent ?a, vois-tu! l'autre leur faisait peur.
- Quelle diff?rence, comme l'ouvrage allait de son temps! Et dire qu'il a ?t?trahi par ses mar?chaux! Faut-y ?tre tra?tre!

Cette conversation consola un peu Julien. En s'?loignant il r?p?tit avec un soupir:

Le seul roi dont le peuple ait gard?la m?moire!

Le temps des examens arriva. Julien r?pondit d'une fa?on brillante; il vit que Chazel lui-m?me cherchait ?montrer tout son savoir.

Le premier jour, les examinateurs nomm?s par le fameux grand vicaire de Frilair, furent tr?s contrari?s de devoir toujours porter le premier ou tout au plus le second, sur leur liste, ce Julien Sorel, qui leur ?tait signal?comme le benjamin de l'abb?Pirard. Il y eut des paris au s?minaire, que dans la liste de l'examen g?n?ral, Julien aurait le num?ro premier, ce qui emportait l'honneur de d?ner chez Mgr l'?v?que. Mais ?la fin d'une s?ance, o?il avait ?t?question des P?res de l'?glise, un examinateur adroit, apr?s avoir interrog?Julien sur saint J?r?me et sa passion pour Cic?ron, vint ?parler d'Horace, de Virgile et des autres auteurs profanes. A l'insu de ses camarades, Julien avait appris par coeur un grand nombre de passages de ces auteurs. Entra?n? par ses succ?s, il oublia le lieu o?il ?tait, et, sur la demande r?t?e de l'examinateur, r?cita et paraphrasa avec feu plusieurs odes d'Horace. Apr?s l'avoir laiss?s'enferrer pendant vingt minutes, tout ? coup l'examinateur changea de visage, et lui reprocha avec aigreur le temps qu'il avait perdu ?ces ?tudes profanes, et les id?es inutiles ou criminelles qu'il s'?tait mises dans la t?te.

- Je suis un sot, monsieur, et vous avez raison, dit Julien d'un air modeste, en reconnaissant le stratag?me adroit dont il ?tait victime.

Cette ruse de l'examinateur fut trouv?e sale, m?me au s?minaire, ce qui n'emp?cha pas M. l'abb?de Frilair, cet homme adroit qui avait organis? si savamment le r?seau de la congr?ation bisontine, et dont les d?p?ches ?Paris faisaient trembler juges, pr?fet, et jusqu'aux officiers g?n?raux de la garnison, de placer, de sa main puissante le num?ro 198 ?c?t?du nom de Julien. Il avait de la joie ?mortifier son ennemi, le jans?niste Pirard.

Depuis dix ans, sa grande affaire ?tait de lui enlever la direction du

s?minaire. Cet abb? suivant pour lui-m?me le plan de conduite qu'il avait indiqu?? Julien, ?ait sinc?e, pieux, sans intrigues, attach?? ses devoirs. Mais le ciel, dans sa col?e lui avait donn? ce temp?rament bilieux, fait pour sentir profond?ment les injures et la haine. Aucun des outrages qu'on lui adressait n'?tait perdu pour cette ?me ardente. Il e?t cent fois donn? sa d?mission mais il se croyait utile dans le poste o?la Providence l'avait plac?. a J'emp?che les progr?s du j?suitisme et de l'idol?trie", se disait-il.

A l'?poque des examens, il y a avait deux mois peut-?tre qu'il n'avait parl?? Julien, et cependant il fut malade pendant huit jours, quand, en recevant la lettre officielle annon?ant le r?sultat du concours, il vit le num?ro 198 plac?? c?du nom de cet ??ve qu'il regardait comme la gloire de sa maison. La seule consolation pour ce caract?e s?v?re fut de concentrer sur Julien tous ses moyens de surveillance. Ce fut avec ravissement qu'il ne d?couvrit en lui ni col?e, ni projets de vengeance, ni d?couragement.

Quelques semaines apr?s, Julien tressaillit en recevant une lettre; elle portait le timbre de Paris. "Enfin, pensa-t-il, Mme de R?hal se souvient de ses promesses. "Un monsieur qui signait Paul Sorel et qui se disait son parent, lui envoyait une lettre d?change de cinq cents francs. On ajoutait que si Julien continuait ? studier avec succ?s les bons auteurs latins, une somme pareille lui serait adress?e chaque ann?e.

"C'est elle, c'est sa bont? se dit Julien attendri, elle veut me consoler; mais pourquoi pas une seule parole d'amiti??"

Il se trompait sur cette lettre, Mme de R?hal, dirig?e par son amie Mme Derville, ?ait tout enti?re ?ses remords profonds. Malgr?elle, elle pensait souvent ?l'?tre singulier dont la rencontre avait boulevers? son existence, mais se fut bien gard?e de lui ?crire.

Si nous parlions le langage du s?minaire, nous pourrions reconna?tre un miracle dans cet envoi de cinq cents francs, et dire que c'?tait de M. de Frilair lui-m?me, que le ciel se servait pour faire ce don ?Julien.

Douze ann?es auparavant, M. l'abb?de Frilair ?ait arrive ?Besan?on avec un porte-manteau des plus exigus, lequel, suivant la chronique, contenait toute sa fortune. Il se trouvait maintenant l'un des plus riches propri?taires du d?partement. Dans le cours de ses prosp?rit?s il avait achet? la moiti?d'une terre, dont l'autre partie ?chut par h?ritage de M. de La Mole. De l'un grand proc?s entre ces personnages.

Malgr?sa brillante existence ?Paris, et les emplois qu'il avait ?la Cour, M. le marquis de La Mole sentit qu'il ?ait dangereux de lutter ? Besan?on contre un grand vicaire qui passait pour faire et d?faire les pr?fets. Au lieu de solliciter une gratification de cinquante mille francs, d?guis?e sous un nom quelconque admis par le budget, et d'abandonner ?l'abb?de Frilair ce ch?if proc?s de cinquante mille francs, le marquis se pique. Il croyait avoir raison: belle raison!

Or, s'il est permis de le dire: quel est le juge qui n'a pas un fils ou du moins un cousin ?pousser dans le monde?

Pour ?clairer les plus aveugles, huit jours apr?s le premier arr?t qu'il obtint, M. l'abb?de Frilair prit le carrosse de Mgr l'?vêque, et alla

lui-même porter la croix de la Légion d'honneur ?son avocat, M. de La Mole un peu tourdi de la contenance de sa partie adverse, et sentant faiblir ses avocats, demanda des conseils à l'abbé Chaban, qui le mit en relation avec M. Pirard.

Ces relations avaient duré plusieurs années ?l'époque de notre histoire. L'abbé Pirard porta son caractère passionné dans cette affaire. Voyant sans cesse les avocats du marquis, il étudia sa cause, et la trouvant juste, il devint ouvertement le solliciteur du marquis de La Mole contre le tout-puissant grand vicaire. Celui-ci fut outré de l'insolence, et de la part d'un petit janséniste encore!

- Voyez ce que c'est que cette noblesse de cœur qui se prétend si puissante! disait ses intimes l'abbé de Frilair; M. de La Mole n'a pas seulement envoyé une miserable croix ?son agent ?Besançon, et va le laisser platement destituer. Cependant, m'crit-on, ce noble pair ne laisse pas passer de semaine sans aller ?taler son cordon bleu dans le salon du garde des Sceaux, quel qu'il soit.

Malgré toute l'activité de l'abbé Pirard, et quoique M. de La Mole fut toujours au mieux avec le ministre de la Justice et surtout avec ses bureaux, tout ce qu'il avait pu faire, après six années de soins, avait ?t? de ne pas perdre absolument son procès.

Sans cesse en correspondance avec l'abbé Pirard, pour une affaire qu'ils suivaient tous les deux avec passion, le marquis finit par goûter le genre d'esprit de l'abbé. Peu à peu, malgré l'immense distance des positions sociales, leur correspondance prit le ton de l'amitié. L'abbé Pirard disait au marquis qu'on voulait l'obliger à force d'avantages à donner sa démission. Dans la colère que lui inspire le stratagème infime, suivant lui, employé contre Julien, il parla du jeune homme au marquis.

Quoique fort riche, ce grand seigneur n'?tait point avare. De la vie, il n'avait pu faire accepter à l'abbé Pirard, même le remboursement des frais de poste occasionnés par le procès. Il saisit l'idée d'envoyer cinq cents francs ?son ?ve favori.

M. de La Mole se donna la peine d'écrire lui-même la lettre d'envoi. Cela le fit penser à l'abbé.

Un jour celui-ci reçut un petit billet qui, pour affaire pressante l'engageait à passer sans délai dans une auberge du faubourg de Besançon. Il y trouva l'intendant de M. de La Mole.

- M. le marquis m'a chargé de vous amener sa calèche, lui dit cet homme. Il espérait qu'après avoir lu cette lettre, il vous conviendrait de partir pour Paris, dans quatre ou cinq jours. Je vais employer le temps que vous voudrez bien m'indiquer à parcourir les terres de M. le marquis en Franche-Comté. Après quoi, le jour qui vous conviendra, nous partirons pour Paris.

La lettre ?ait course:

"Désbarrassez-vous, mon cher monsieur, de toutes les tracasseries de province, venez respirer un air tranquille à Paris. Je vous envoie ma

voiture, qui a l'ordre d'attendre votre d?termination pendant quatre jours. Je vous attendrai moi-m?me ?Paris jusqu'a mardi. Il ne me faut qu'un oui de votre part, monsieur, pour accepter en votre nom une des meilleures cures des environs de Paris. Le plus riche de vos future paroissiens ne vous a jamais vu, mais vous est d?you?plus que vous ne pouvez croire; c'est le marquis de La Mole."

Sans s'en douter, le s?v?re abb?Pirard aimait ce s?minaire peupl?de ses ennemis, et auquel, depuis quinze ans, il consacrait toutes ses pens?es. La lettre de M. de La Mole fut pour lui comme l'apparition du chirurgien charg?de faire une op?ration cruelle et n?cessaire. Sa destitution ?tait certaine. Il donna rendez-vous ?l'intendant ?trots jours de l?

Pendant quarante-huit heures, il eut la fi?vre d'incertitude. Enfin, il ?crivit ?M. de La Mole, et compose pour Mgr l'?v?que une lettre, chef-d'oeuvre de style eccl?sastique, mais un peu longue. Il eut ?t? difficile de trouver des phrases plus irr?prochables et respirant un respect plus sinc?re. Et toutefois cette lettre, destin?e ? donner une heure difficile ?M. de Frilair, vis-?vis de son patron articulait tous les sujets de plainte graves, et descendait jusqu'aux petites tracasseries sales qui, apr?s avoir ??endur?es avec r?signation pendant six ans, for?aient abb?Pirard ? quitter le dioc?se.

On lui volait son bois dans son b?cher, on empoisonnait son chien, etc., etc.

Cette lettre finie, il fit r?veiller Julien, qui ?huit heures du soir dormait d?j?, ainsi que tous les s?minaristes.

- Vous savez o?est l'?v?ch?? lui dit-il en beau style latin; portez cette lettre ?Monseigneur. Je ne vous dissimulerai point que je vous envoie au milieu des loups. Soyez tout yeux et tout oreilles. Point de mensonge dans vos r?ponses; mais songez que qui vous interroge prouverait peut-?tre une joie v?ritable ?pouvoir vous nuire. Je suis bien aise, mon enfant, de vous donner cette exp?rience avant de vous quitter, car je ne vous le cache point, la lettre que vous portez est ma d?mission.

Julien resta immobile, il aimait l'abb?Pirard. La prudence avait beau lui dire: "Apr?s le d?part de cet honn?te homme, le parti du Sacr?-Coeur va me d?grader et peut-?tre me chasser."

Il ne pouvait penser ?lui. Ce qui l'embarrassait, c'?tait une phrase qu'il voulait arranger d'une mani?re polie, et r?ellement il ne s'en trouvait pas l'esprit.

- H?bien! mon ami, ne partez-vous pas?

- C'est qu'on dit, monsieur, dit timidement Julien, que pendant votre longue administration, vous n'avez rien mis de c??. J'ai six cents francs.

Les larmes l'emp?ch?ent de continuer.

- Cela aussi sera marqu?, dit froidement l'ex-directeur du s?minaire.

Allez ?l'v?ch?, il se fait tard.

Le hasard voulut que, ce soir-l?, M. l'abb? de Frilair f? de service dans le salon de l'v?ch? Monseigneur d?hait ? la pr?f?ecture. Ce fut donc ?M. de Frilair lui-m?me que Julien remit la lettre, mais il ne le connaissait pas.

Julien vit avec ?tonnement cet abb? ouvrir hardiment la lettre adress?e ?l'v?que. La belle figure du grand vicaire exprima bient?t une surprise m??e de vif plaisir, et redoubla de gravit?. Pendant qu'il lisait, Julien, frapp? de sa bonne mine, eut le temps de l'examiner. Cette figure e?t eu plus de gravit? sans la finesse extr?me qui apparaissait dans certains traits, et qui f?t all?e jusqu'?d?noter la fausset? si le possesseur de ce beau visage e?t cess? un instant de s'en occuper. Le nez tr?s avanc? formait une seule ligne parfaitement droite, et donnait par malheur ?un profil, fort distingu? d'ailleurs, une ressemblance irr?m?able avec la physionomie d'un renard. Du reste, cet abb? qui paraissait si occup? de la d?mission de M. Pirard, ?tait mis avec une ?gance qui plut beaucoup ?Julien, et qu'il n'avait jamais vue ? aucun pr?tre.

Julien ne sut que plus tard quel ?tait le talent sp?cial de l'abb? de Frilair. Il savait amuser son v?que, vieillard aimable, fait pour le s?jour de Paris, et qui regardait Besan?on comme un exil. Cet v?que avait une fort mauvaise vue et aimait passionn?ment le poisson. L'abb? de Frilair ?tait les ar?es du poisson qu'on servait ?Monseigneur.

Julien regardait en silence l'abb? qui relisait la d?mission, lorsque tout ?coup la porte s'ouvrit avec fracas. Un laquais, richement v?tu, passa rapidement. Julien n'eut que le temps de se retourner vers la porte; il aper?ut un petit vieillard, portant une croix pectorale. Il se prosterna: l'v?que lui adressa un sourire de bont?, et passa. Le bel abb? le suivit, et Julien resta seul dans le salon, dont il put ?loisir admirer la magnificence pieuse.

L'v?que de Besan?on, homme d'esprit ?prouv?, mais non pas ?teint par les longues mis?es de l'?migration, avait plus de soixante-quinze ans, et s'inqui?tait infiniment peu de cc qui arriverait dans dix ans.

- Quel est ce s?minariste, au regard fin, que je crois avoir vu en passant? dit l'v?que. Ne doivent-ils pas suivant mon r?glement, ?tre couch?s ?l'heure qu'il est?

- Celui-ci est fort ?veill?, je vous jure, Monseigneur, et il apporte une grande nouvelle: c'est la d?mission du seul jans?histe qui rest? dans votre dioc?se. Cc terrible abb? Pirard comprend enfin ce que parler veut dire.

- Eh bien! dit l'v?que avec un sourire malin, je vous d?tie de le remplacer par un homme qui le vaille. Et pour vous montrer tout le prix de cet homme, je l'invite ?d?ner pour demain.

Le grand vicaire voulut glisser quelques mots sur le choix du successeur. Le pr?lat, peu dispos?? parler d'affaires, lui dit:

- Avant de faire entrer cet autre, sachons un peu comment celui-ci s'en va. Faites-moi venir ce s?minariste, la v?rit?est dans la bouche des

enfants.

Julien fut appelé. "Je vais me trouver au milieu de deux inquisiteurs", pensa-t-il. Jamais il ne s'était senti plus de courage.

Au moment où il entra, deux grands valets de chambre, mieux mis que M. Valenod lui-même, l'habillaient Monseigneur. Ce prêtre, avant d'en venir à M. Pirard crut devoir interroger Julien sur ses études. Il parla un peu de dogme, et fut tourné. Bientôt il en vint aux humanités, ? Virgile, ?Horace, ?Cicéron. "Ces noms-là, pensa Julien, m'ont valu mon numéro 198. Je n'ai rien ?perdre, essayons de briller. "Il réussit; le prêtre, excellent humaniste lui-même, fut enchanté.

Au détour de la préfecture, une jeune fille justement curieuse avait rencontré le prieur de la Madeleine. Il était en train de parler littérature et oublia bien vite l'abbé Pirard et toutes les affaires pour discuter, avec le sénariste, la question de savoir si Horace était riche ou pauvre. Le prêtre cita plusieurs odes, mais quelquefois sa moindre était paresseuse, et sur-le-champ Julien réussit l'ode tout entière, d'un air modeste; ce qui frappa l'avocat fut que Julien ne sortait point du ton de la conversation, il disait ses vingt ou trente vers latins comme il était parlé de ce qui se passait dans son séminaire. On parla longtemps de Virgile, de Cicéron. Enfin le prêtre ne put s'empêcher de faire compliment au jeune sénariste.

- Il est impossible d'avoir fait de meilleures études.
- Monseigneur, dit Julien, votre séminaire peut vous offrir cent quatre-vingt-dix-sept sujets bien moins indignes de votre haute approbation.
- Comment cela? dit le prêtre tourné de ce chiffre.
- Je puis appuyer d'une preuve officielle ce que j'ai l'honneur de dire devant Monseigneur.

"A l'examen annuel du séminaire, répondant précisément sur les matières qui me valent, dans ce moment, l'approbation de Monseigneur, j'ai obtenu le n°198.

- Ah! c'est le Benjamin de l'abbé Pirard, s'écria l'avocat en riant et regardant M. de Fréjail; nous aurions dû nous y attendre; mais c'est de bonne guerre. N'est-ce pas, mon ami, ajouta-t-il en s'adressant à Julien, qu'on vous a fait réveiller pour vous envoyer ici?
- Oui, Monseigneur. Je ne suis sorti seul du séminaire qu'une seule fois en ma vie, pour aller aider M. l'abbé Chas-Bernard à orner la cathédrale, le jour de la Fête-Dieu.
- Optime, dit l'avocat; quoi, c'est vous qui avez fait preuve de tant de courage, en plaçant les bouquets de plumes sur le baldaquin? Ils me font frémir chaque année; je crains toujours qu'ils ne me coïtent la vie d'un homme. Mon ami, vous irez loin mais je ne veux pas arrêter votre carrière, qui sera brillante, en vous faisant mourir de faim.

Et sur l'ordre de l'avocat, on apporta des biscuits et du vin de Malaga, auxquels Julien fit honneur, et encore plus l'abbé Fréjail, qui

savait que son vœque aimait à voir manger gaiement et de bon appétit.

Le prêtre, de plus en plus content de la fin de sa soirée, parla un instant d'histoire ecclésiastique. Il vit que Julien ne comprenait pas. Le prêtre passa l'état moral de l'Empire romain, sous les empereurs du siècle de Constantin. La fin du paganisme était accompagnée de cet état d'inquiétude et de doute qui, au dix-neuvième siècle, désole les esprits tristes et ennuyés. Monseigneur remarqua que Julien ignorait presque jusqu'au nom de Tacite.

Julien répondit avec candeur, à l'étonnement de son vœque, que cet auteur ne se trouvait pas dans la bibliothèque du séminaire.

- J'en suis vraiment bien aise, dit l'abbé gaiement. Vous me tirez d'embarras depuis dix minutes, je cherche le moyen de vous remercier de la soirée aimable que vous m'avez procurée, et certes de manière bien imprévue. Je ne m'attendais pas à trouver un docteur dans un rôle de mon séminaire. Quoique le don ne soit pas trop canonique, je veux vous donner un Tacite.

Le prêtre se fit apporter huit volumes spécialement reliés, et voulut écrire lui-même, sur le titre du premier un compliment latin pour Julien Sorel. L'abbé se piquait de belle latinité, il finit par lui dire, d'un ton sérieux, qui tranchait tout à fait avec celui du reste de la conversation:

- Jeune homme, si vous êtes sage, vous aurez un jour la meilleure cure de mon diocèse, et pas cent lieues de mon palais épiscopal; mais il faut être sage.

Julien, chargé de ses volumes, sortit de l'échafaud à l'heure minuit sonnait.

Monseigneur ne lui avait pas dit un mot de l'abbé Pirard. Julien n'avait surtout oublié de l'extrême politesse de l'abbé. Il n'avait pas l'idée d'une telle urbanité de formes, réunie à un air de dignité aussi naturel. Julien fut surtout frappé du contraste en revoyant le sombre abbé Pirard qui l'attendait en s'impatientant.

- Quid tibi dixerunt? (Que vous ont-ils dit?) lui cria-t-il d'une voix forte, du plus loin qu'il l'aperçut.

Julien s'embrouillant un peu à traduire en latin les discours de l'abbé:

- Parlez franchement, et rappelez les propres paroles de Monseigneur, sans y ajouter rien, ni rien retrancher, dit l'ex-directeur du séminaire, avec son ton dur et ses manières profondément indignantes.

- Quel étrange cadeau de la part d'un vœque à un jeune séminariste! disait-il en feuilletant le superbe Tacite, dont la tranche dorée avait l'air de lui faire horreur.

Deux heures sonnaient, lorsque après un compte rendu fort détaillé, il permit à son rôle favori de regagner sa chambre.

- Laissez-moi le premier volume de votre Tacite, c'est le compliment de

Monseigneur l'abbé, lui dit-il. Cette ligne latine sera votre paratonnerre dans cette maison, après mon départ.

Erit tibi fili mi, successor meus tanquam leo quoerens quem devoret.
(Car pour toi, mon fils, mon successeur sera comme un lion furieux, et qui cherche à dévorer.)

Le lendemain matin Julien trouva quelque chose d'étrange dans la manière dont ses camarades lui parlaient. Il n'en fut que plus réservé. "Voilà, pensa-t-il, l'effet de la démission de M. Pirard. Elle est connue de toute la maison, et je passe pour son favori. Il doit y avoir de l'insulte dans ces façons"; mais il ne pouvait l'y voir. Il y avait, au contraire, absence de haine dans les yeux de tous ceux qu'il rencontrait le long des dortoirs: "Que veut dire ceci? C'est un père sans doute, jouons serré." Enfin le petit s'minariste de Verrières lui dit en riant:

- Cornelii Taciti opera omnia (Oeuvres complètes de Tacite).

A ce mot, qui fut entendu tous comme l'envi firent compliment à Julien, non seulement sur le magnifique cadeau qu'il avait reçu de Monseigneur, mais aussi de la conversation de deux heures dont il avait été honoré. On savait jusqu'aux plus petits détails. De ce moment, il n'y eut plus d'envie; on lui fit la cour bassement: l'abbé Castanide, qui, la veille encore, était de la dernière insolence envers lui, vint le prendre par le bras et l'invita à dîner.

Par une fatalité du caractère de Julien, l'insolence de ces très grossiers lui avait fait beaucoup de peine; leur bassesse lui causa du douleur et aucun plaisir.

Vers midi, l'abbé Pirard quitta ses chambres, non sans leur adresser une allocution suivante.

- Voulez-vous les honneurs du monde, leur dit-il, tous les avantages sociaux, le plaisir de commander, celui de se moquer des lois et d'être insolent impunément envers tous? ou bien voulez-vous votre salut éternel? les moins avancés d'entre vous n'ont qu'à ouvrir les yeux pour distinguer les deux routes.

A peine fut-il sorti que les dévots du Sacré-Cœur de Jésus allèrent entonner un Te Deum dans la chapelle. Personne au seminaire ne prit au sérieux l'allocution de l'ex-directeur. "Il a beaucoup d'humeur de sa destitution", disait-on de toutes parts. Pas un seul s'minariste n'eut la simplicité de croire à la démission volontaire d'une place qui donnait tant de relations avec de gros fournisseurs.

L'abbé Pirard alla se stablir dans la plus belle auberge de Besançon; et sous prétexte d'affaires qu'il n'avait pas, voulut y passer deux jours.

L'abbé l'avait invité à dîner, et, pour plaisanter son grand vicaire de Fréjus, cherchait à le faire briller. On était au dessert, lorsqu'arriva de Paris l'étrange nouvelle que l'abbé Pirard était nommé à la magnifique cure de N... , quatre lieues de la capitale. Le bon père l'en félicita sincèrement. Il vit dans toute cette affaire un bien joli jeu qui le mit de bonne humeur et lui donna la plus haute opinion des talents de l'abbé. Il lui donna un certificat latin magnifique, et imposa silence à l'abbé de Fréjus, qui se permettait des remontrances.

Le soir, Monseigneur porta son admiration chez la marquise de Rubempré. Ce fut une grande nouvelle pour la haute société de Besançon; on se perdait en conjectures sur cette faveur extraordinaire. On voyait d'abord l'abbé Pirard à quelle. Les plus fins crurent M. de La Mole ministre, et se permirent ce jour-là de sourire des airs impérieux que M. l'abbé de Frilair portait dans le monde.

Le lendemain matin, on suivait presque l'abbé Pirard dans les rues, et les marchands venaient sur la porte de leurs boutiques, lorsqu'il alla solliciter les juges du marquis. Pour la première fois, il en fut reçu avec politesse. Le second janséniste, indigné de tout ce qu'il voyait, fit un long travail avec les avocats qu'il avait choisis pour le marquis de La Mole et partit pour Paris. Il eut la faiblesse de dire deux ou trois amis de collège, qui l'accompagnaient jusqu'à la caserne dont ils admirèrent les armoiries, qu'après avoir administré le second ministre pendant quinze ans, il quittait Besançon avec cinq cent vingt francs d'économie. Ces amis l'embrassèrent en pleurant, et se dirent entre eux:

- Le bon abbé peut s'expliquer ce mensonge, il est aussi par trop ridicule.

Le vulgaire, aveuglé par l'amour de l'argent, n'a pas fait pour comprendre que c'était dans sa sincérité que l'abbé Pirard avait trouvé la force nécessaire pour lutter seul pendant six ans contre Marie Alacoque, le Sacré-Cœur de Jésus, les jésuites et son siècle.

CHAPITRE XXX

UN AMBITIEUX

Il n'y a plus qu'une seule noblesse, c'est le titre de duc, marquis est ridicule, au mot duc on tourne la tête.

EDINBURGH REVIEW.

L'abbé fut tonné de l'air noble et du ton presque gai du marquis. Cependant ce futur ministre le recevait sans aucune de ces petites façons de grand seigneur, si polies, mais si impertinentes pour qui les comprend. C'est à peu de temps perdu, et le marquis était assez avant dans les grandes affaires pour n'avoir point de temps à perdre.

Depuis six mois, il intriguait pour faire accepter la fois au roi et à la nation un certain ministre, qui, par reconnaissance, le ferait duc.

Le marquis demandait en vain, depuis de longues années, son avocat de Besançon un travail clair et précis sur ses procès de Franche-Comté. Comment l'avocat commença-t-il à expliquer, s'il ne les comprenait pas lui-même?

Le petit carré de papier, que lui remit l'abbé, expliquait tout.

- Mon cher abb?, lui dit le marquis, apr?s avoir exp?di? en moins de cinq minutes toutes les formules de politesse et d'interrogation sur les choses personnelles, mon cher abb?, au milieu de ma pr?tendue prosp?rit?, il me manque du temps pour m'occuper s?rieusement de deux petites choses assez importantes pourtant: ma famille et mes affaires. Je soigne en grand la fortune de ma maison, je puis la porter loin; je soigne mes plaisirs, et c'est ce qui doit passer avant tout, du moins ? mes yeux, ajouta-t-il en surprenant de l'?tonnement dans ceux de l'abb? Pirard.

Quoique homme de sens, l'abb? ?tait ?merveill? de voir un vieillard parler si franchement de ses plaisirs.

- Le travail existe sans doute ?Paris, continua le grand seigneur, mais perch?au cinqui?me ?age; et d?s que je me rapproche d'un homme, il prend un appartement au second, et la femme prend un jour, par cons?quent plus de travail, plus d'effort que pour ?tre ou para?tre un homme du monde. C'est l?leur unique affaire d?s qu'ils ont du pain.

"Pour mes proc?s, exactement parlant, et encore pour chaque proc?s pris ?part, j'ai des avocats qui se tuent; il m'en est mort un de la poitrine, avant-hier. Mais, pour mes affaires en g?n?ral, croiriez-vous, monsieur, que, depuis trois ans, j ai renonc? ?trouver un homme qui, pendant qu'il ?crit pour moi, daigne songer un peu s?rieusement ?ce qu'il fait? Au reste, tout ceci n'est qu'une pr?face.

"Je vous estime, et j'oserais ajouter, quoique vous voyant pour la premi?re fois, je vous aime. Voulez-vous ?tre mon secr?taire, avec huit mille francs d'appointements ou bien avec le double? J'y gagnerai encore, je vous jure; et je fais mon affaire de vous conserver votre belle cure, pour le jour o?nous ne nous conviendrons plus.

L'abb? refusa, mais vers la fin de la conversation le v?ritable embarras o?il voyait le marquis lui sugg?ra une id?e.

- J'ai laiss?au fond de mon s?minaire, dit-il au marquis, un pauvre jeune homme, qui, si je ne me trompe, va y ?tre rudement pers?cut?. S'il n?tait qu'un simple religieux, il serait d?j?in pace.

"Jusqu'ici ce jeune homme ne sait que le latin et l'?criture sainte; mais il n'est pas impossible qu'un jour il d?ploie de grands talents soit pour la pr?dication, soit pour la direction des ?mes. J'ignore ce qu'il fera, mais il a le feu sacr?, il peut aller loin. Je comptais le donner ?notre ?v?que, si jamais il nous en ?tait venu un qui e?t un peu de votre mani?re de voir les hommes et les affaires.

- D'o?sort votre jeune homme? dit le marquis.

- On le dit fils d'un charpentier de nos montagnes, mais je le croirais plut?t fils naturel de quelque homme riche. Je lui ai vu recevoir une lettre anonyme ou pseudonyme avec une lettre de change de cinq cents francs.

- Ah! c'est Julien Sorel, dit le marquis.

- D'o?savez-vous son nom? dit l'abb? ?tonn?, et comme il rougissait de sa question:

- C'est ce que je ne vous dirai pas, répondit le marquis.

- Eh bien! reprit l'abbé, vous pourriez essayer d'en faire votre secrétaire; il a de l'énergie, de la raison; en un mot, c'est un essai à tenter.

- Pourquoi pas? dit le marquis; mais serait-ce un homme à se laisser graisser la patte par le préfet de police ou par tout autre pour faire l'espion chez moi? Voilà toute mon objection.

D'après les assurances favorables de l'abbé Pirard, le marquis prit un billet de mille francs:

- Envoyez ce viatique à Julien Sorel; faites-le-moi venir.

- L'habitude d'habiter Paris doit, en effet, M. le marquis, produire cette illusion dans votre esprit; vous ne connaissez pas, parce que vous êtes dans une position sociale élevée, la tyrannie qui pèse sur nous autres pauvres provinciaux, et en particulier sur les prêtres non amis des jésuites. On ne voudra pas laisser partir Julien Sorel, on saura se couvrir des prétextes les plus habiles on me répondra qu'il est malade, la poste aura perdu les lettres, etc., etc.

- Je prendrai un de ces jours une lettre du ministre l'abbé, dit le marquis.

- J'oubliais une précaution, dit l'abbé ce jeune homme quoique n'ayant pas à le cœur haut, il ne sera d'aucune utilité dans vos affaires si l'on effarouche son orgueil; vous le rendriez stupide.

- Ceci me plaît, dit le marquis, j'en ferai le camarade de mon fils, cela suffira-t-il?

Quelque temps après, Julien reçut une lettre d'une écriture inconnue et portant le timbre de Chalon, il y trouva un mandat sur un marchand de Besançon, et l'avis de se rendre à Paris sans délai. La lettre était signée d'un nom supposé, mais en l'ouvrant Julien avait tressailli: une grosse tache d'encre était tombée au milieu du treizième mot. C'était le signal dont il était convenu avec l'abbé Pirard.

Moins d'une heure après, Julien fut appelé à l'abbé; il se vit accueillir avec une bonté toute paternelle. Tout en citant Horace, Monseigneur lui fit, sur les hautes destinées qui l'attendaient à Paris, des compliments fort adroits et qui, pour remerciements, attendaient des explications. Julien ne put rien dire, d'abord parce qu'il ne savait rien et Monseigneur prit beaucoup de considération pour lui. Un des petits prêtres de l'abbé écrivit au maire qui se hâta d'apporter lui-même un passeport signé, mais où l'on avait laissé en blanc le nom du voyageur.

Le soir avant minuit, Julien était chez Fouqueré, dont l'esprit sage fut plus tonné que charmé de l'avenir qui semblait attendre son ami.

- Cela finira pour toi, dit cet lecteur libéral, par une place de gouvernement, qui t'obligera à quelque démarche qui sera vilipendée dans les journaux. C'est par ta honte que j'aurai de tes nouvelles.

Rappelle-toi que, m?me financi?ement parlant, il vaut mieux gagner cent louis dans un bon commerce de bois, dont on est le ma?tre que de recevoir quatre mille francs d'un gouvernement f?il celui du roi Salomon.

Julien ne vit dans tout cela que la petitesse d'esprit d'un bourgeois de campagne. Il allait enfin para?tre sur le th?tre des grandes choses. Il aimait mieux moins de certitude et des chances plus vastes. Dans ce coeur-l?il n'y avait plus la moindre peur de mourir de faim. Le bonheur d'aller ?Paris, qu'il se figurait peupl?de gens d'esprit fort intrigants, fort hypocrites, mais aussi polis que l'?que de Besan?on et que l'?que d'Agde, ?clipsait tout ?ses yeux. Il se repr?SENTA humblement ?son ami, comme priv?de son libre arbitre par la lettre de l'abb?Pirard.

Le lendemain vers midi, il arriva dans Verri?es le plus heureux des hommes; il comptait revoir Mme de R?hal. Il alla d'abord chez son premier protecteur, le bon abb?Ch?an. Il trouva une r?ception s?v?re.

- Croyez-vous m'avoir quelque obligation? lui dit M. Ch?an, sans r?pondre ?son salut. Vous allez d?jeuner avec moi, pendant ce temps on ira vous louer un autre cheval, et vous quitterez Verri?es, sans y voir personne.

- Entendre c'est ob?r, r?pondit Julien avec une mine de s?minaire, et il ne fut plus question que de th?ologie et de belle latinit?

Il monta ?cheval, fit une lieue, apr?s quoi apercevant un bois, et personne pour l'y voir entrer, il s'y enfon?a. Au coucher du soleil i renvoya le cheval par un paysan a la porte voisine. Plus tard, il entra chez un vigneron qui consentit ?lui vendre une ?chelle et ?le suivre en la portant jusqu'au petit bois qui domine le COURS DE LA FIDELITE, ? Verri?es.

- Je suis un pauvre conscrit r?fractaire...

- Ou un contrebandier, dit le paysan, en prenant cong?de lui, mais peu m'importe! mon ?chelle est bien pay?, et moi-m?me je ne suis pas sans avoir pass?quelques mouvements de montre en ma vie.

La nuit ?tait fort noire. Vers une heure du matin, Julien, charg?de son ?chelle, entra dans Verri?es. Il descendit le plus t? qu'il put dans le lit du torrent, qui traverse les magnifiques jardins de M. de R?hal ? une profondeur de dix pieds, et contenu entre deux murs. Julien monta facilement avec l'?chelle. Quel accueil me feront les chiens de garde? pensait-il. Toute la question est l?. Les chiens aboy?ent, et s'avanc?ent au galop sur lui; mais il siffla doucement, et ils vinrent le caresser.

Remontant alors de terrasse en terrasse, quoique toutes les grilles fussent ferm?es, il lui fut facile d'arriver jusque sous la fen?tre de la chambre ?coucher de Mme de R?hal qui, du c?du jardin, n'est ?lev?e que de huit ou dix pieds au-dessus du sol.

Il y avait aux volets une petite ouverture en forme de coeur, que Julien connaissait bien. A son grand chagrin, cette petite ouverture n'?tait pas ?clair?e par la lumi?re int?rieure d'une veilleuse.

"Grand Dieu! se dit-il, cette nuit, cette chambre n'est pas occupée par Mme de Rhal! Osera-t-elle couché? La famille est Verrières, puisque j'ai trouvé les chiens; mais je puis rencontrer dans cette chambre, sans veilleuse, M. de Rhal lui-même ou un étranger, et alors quel esclandre!"

Le plus prudent était de se retirer; mais ce parti fit horreur à Julien. "Si c'est un étranger, je me sauverai toutes jambes, abandonnant mon échelle; mais si c'est elle, quelle réception m'attend? Elle est tombée dans le repentir et dans la plus haute piété, je n'en puis douter; mais enfin, elle a encore quelque souvenir de moi, puisqu'elle vient de m'écire." Cette raison le décida.

Le cœur tremblant, mais cependant résolu à tirer ou à voir, il jeta de petits cailloux contre le volet; point de réponse. Il appuya son échelle contre la fenêtre, et frappa lui-même contre le volet, d'abord doucement, puis plus fort. A Quelque obscurité qu'il fasse, on peut me tirer un coup de fusil, pensa Julien. "Cette idée réveilla l'entreprise folle à une question de bravoure.

"Cette chambre est inhabitée cette nuit, pensa-t-il, ou, quelle que soit la personne qui y couche, elle est veillée maintenant. Ainsi plus rien m'hager envers elle; il faut seulement tâcher de ne pas être entendu par les personnes qui couchent dans les autres chambres."

Il descendit, plaça son échelle contre un des volets, remonta et passant la main dans l'ouverture en forme de cœur, il eut le bonheur de trouver assez vite le fil de fer attaché au crochet qui fermait le volet. Il tira ce fil de fer ce fut avec une joie inexprimable qu'il sentit que ce volet n'était plus retenu et cédait à son effort. Il faut l'ouvrir petit à petit, et faire reconnaître ma voix. Il ouvrit le volet assez pour passer la tête, et en prononçant à voix basse: C'est un ami

Il s'assura, en prenant l'oreille, que rien ne troublait le silence profond de la chambre. Mais décidément, il n'y avait point de veilleuse même à demi teinte, dans la cheminée; c'était un bien mauvais signe.

"Gare le coup de fusil!" Il riffla un peu; puis, avec le doigt, il osa frapper contre la vitre: pas de réponse; il frappa plus fort. Quand je devrais casser la vitre, il faut en finir. Comme il frappait très fort, il crut entrevoir, au milieu de l'extrême obscurité comme une ombre blanche qui traversait la chambre. Enfin, il n'y eut plus de doute, il vit une ombre qui semblait s'avancer avec une extrême lenteur. Tout à coup il vit une joue qui s'appuyait à la vitre contre laquelle était son œil.

Il tressaillit, et s'éloigna un peu. Mais la nuit était tellement noire que, même à cette distance, il ne put distinguer si c'était Mme de Rhal. Il craignait un premier cri d'alarme; depuis un moment, il entendait les chiens aboyer et grogner à demi autour du pied de son échelle.

- C'est moi, répondait-il assez haut, un ami.

Pas de réponse; le fantôme blanc avait disparu.

- Daignez m'ouvrir, il faut que je vous parle, je suis trop malheureux! et il frappa de façon à briser la vitre.

Un petit bruit sec se fit entendre; l'espagnolette de la fenêtre cédait; il poussa la croisée, et sauta largement dans la chambre.

Le fantôme blanc s'éloignait; il lui prit les bras; c'était une femme. Toutes ses idées de courage s'évanouirent. "Si c'est elle, que va-t-elle dire?" Que devint-il, quand il comprit un petit cri que c'était Mme de Rhal?

Il la serra dans ses bras; elle tremblait, et avait peine la force de le repousser.

- Malheureux! que faites-vous?

A peine si sa voix convulsive pouvait articuler ces mots. Julien y vit l'indignation la plus vraie.

- Je viens vous voir après quatorze mois d'une cruelle séparation.

- Sortez, quittez-moi à l'instant. Ah! M. Chaban, pourquoi m'avoir empêché de lui écrire? j'aurais pu venir cette horreur. Elfe le repoussa avec une force vraiment extraordinaire. Je me repens de mon crime, le ciel a daigné m'clairer, répondait-elle d'une voix entrecoupée. Sortez! fuyez!

- Après quatorze mois de malheur, je ne vous quitterai certainement pas sans vous avoir parlé. Je veux savoir tout ce que vous avez fait. Ah! je vous ai assez aimée pour m'interroger cette confidence... Je veux tout savoir.

Malgré Mme de Rhal, ce ton d'autorité avait de l'empire sur son cœur.

Julien, qui la tenait serrée avec passion, et résistait à ses efforts pour se dégager, cessa de la presser dans ses bras. Ce mouvement rassura un peu Mme de Rhal.

- Je vais retirer l'échelle, dit-il, pour qu'elle ne nous compromette pas si quelque domestique, éveillé par le bruit, fait une ronde.

- Ah! sortez, sortez au contraire, lui dit-on avec une véritable colère! Que m'importe les hommes? c'est Dieu qui voit l'affreuse scène que vous me faites et qui m'en punira. Vous abusez largement des sentiments que j'eus pour vous, mais que je n'ai plus. Entendez-vous, monsieur Julien?

Il retirait l'échelle fort lentement pour ne pas faire de bruit.

- Ton mari est-il à la ville? lui dit-il, non pour la braver mais emporté par l'ancienne habitude.

- Ne me parlez pas ainsi, de grâce, ou j'appelle mon mari. Je ne suis pas trop coupable de ne pas vous avoir chassé, quoi qu'il puisse arriver. J'ai pitié de vous lui dit-elle, cherchant à blesser son orgueil qu'elle connaissait si irritable.

Ce refus de tutoiement, cette façon brusque de briser un lien si tendre, et sur lequel il comptait encore, portèrent jusqu'au dire le transport d'amour de Julien.

- Quoi! est-il possible que vous ne m'aimiez plus! lui dit-il avec un de ces accents du cœur, si difficiles à couter de sang-froid.

Elle ne répondit pas; pour lui, il pleurait amèrement.

Rellement, il n'avait plus la force de parler.

- Ainsi je suis complètement oublié du seul être qui m'aït jamais aimé? A quoi bon vivre désormais? Tout son courage l'avait quitté qu'il n'avait plus eu à craindre le danger de rencontrer un homme; tout avait disparu de son cœur, hors l'amour.

Il pleura longtemps en silence; elle entendait le bruit de ses sanglots. Il prit sa main, elle voulut la retirer; et cependant, après quelques mouvements presque convulsifs, elle la lui laissa. L'obscurité était extrême; ils se trouvaient l'un et l'autre assis sur le lit de Mme de Rhal.

"Quelle différence avec ce qui était il y a quatorze mois!" pensa Julien; et ses larmes redoublèrent. "Ainsi l'absence d'ruit sûrement tous les sentiments de l'homme! Il vaut mieux m'en aller."

- Daignez me dire ce qui vous est arrivé, dit enfin Julien d'une voix presque éteinte par la douleur.

- Sans doute, répondit Mme de Rhal d'une voix dure, et dont l'accent avait quelque chose de sec et de reprochant pour Julien, mes regards étaient connus dans la ville, lors de votre départ. Il y avait eu tant d'imprudence dans vos démarches! Quelque temps après, alors j'étais au despoir, le respectable M. Chaban vint me voir. Ce fut en vain que, pendant longtemps, il voulut obtenir un aveu. Un jour, il eut l'idée de me conduire dans cette église de Dijon, où j'ai fait ma première communion. Là, il osa parler le premier...

Mme de Rhal fut interrompue par ses larmes.

- Quel moment de honte! J'avouai tout. Cet homme si bon daigna ne point m'accabler du poids de son indignation: il s'affligea avec moi. Dans ce temps-là, je vous écrivais tous les jours des lettres que je n'osais vous envoyer; je les cachais soigneusement, et quand j'étais trop malheureuse, je m'enfermais dans ma chambre et relisais mes lettres.

"Enfin, M. Chaban obtint que je les lui remettais... Quelques-unes, écrites avec un peu plus de prudence, vous avaient été envoyées; vous ne me répondiez point.

- Jamais, je te jure, je n'ai reçu aucune lettre de toi au sénateur.

- Grand Dieu! qui les aura interceptées?

- Juge de ma douleur, avant le jour où je t'aperçus à la cathédrale, je ne savais si tu vivais encore.

- Dieu me fit la gr?ce de comprendre combien je p?chais envers lui, envers mes enfants, envers mon mari reprit Mme de R?hal. Il ne m'a jamais aim?e comme je croyais alors que vous m'aimiez...

Julien se pr?cipita dans ses bras, r?ellement sans projet et hors de lui. Mais Mme de R?hal le repoussa, et continuant avec assez de fermet?

- Mon respectable ami M. Ch?lan me fit comprendre qu'en ?pousant M. de R?hal, je lui avais engag?toutes mes affections, m?me celles que je ne connaissais pas, et que je n'avais jamais ?prouv?es avant une liaison fatale... Depuis le grand sacrifice de ces lettres, qui m'?taient si ch?res, ma vie s'est ?coulé sinon heureusement, du moins avec assez de tranquillit?. Ne la troublez point; soyez un ami pour moi... le meilleur de mes amis. Julien couvrit ses mains de baisers; elle sentit qu'il pleurait encore. Ne pleurez point, vous me faites tant de peine... Dites-moi ?otre tour ce que vous avez fait. Julien ne pouvait parler. Je veux savoir votre genre de vie au s?minaire, r?p?t-a-t-elle, puis vous vous en irez.

Sans penser ?ce qu'il racontait, Julien parla des intrigues et des jalousies sans nombre qu'il avait d'abord rencontr?es, puis de sa vie plus tranquille depuis qu'il avait ??nomm?r?p?iteur.

- Ce fut alors, ajouta-t-il, qu'apr?s un long silence, qui sans doute ?ait destin??me faire comprendre ce que je vois trop aujourd'hui, que vous ne m'aimiez plus et que j'?tais devenu indiff?ent pour vous...

Mme de R?hal serra ses mains.

- Ce fut alors que vous m'envoy?es une somme de cinq cents francs.

- Jamais, dit Mme de R?hal.

- C'?ait une lettre timbr?e de Paris et sign?e Paul Sorel afin de d?jouer tous les soup?ons.

Il s'?leva une petite discussion sur l'origine possible de cette lettre. La position morale changea. Sans le savoir, Mme de R?hal et Julien avaient quitt?le ton solennel; ils ?taient revenus ?celui d'une tendre amiti?. Ils ne se voyaient point, tant l'obscurit? ?ait profonde, mais le son de la voix disait tout. Julien passa le bras autour de la taille de son amie, ce mouvement avait bien des dangers. Elle essaya d'?loigner le bras de Julien, qui avec assez d'habilet?, attira son attention dans ce moment par une circonstance int?ressante de son r?cit. Ce bras fut comme oubli?et resta dans la position qu'il occupait.

Apr?s bien des conjectures sur l'origine de la lettre aux cinq cents francs, Julien avait repris son r?cit, il devenait un peu plus ma?tre de lui en parlant de sa vie pass?e, qui aupr?s de ce qui lui arrivait en cet instant, l'int?ressait si peu. Son attention se fixa tout enti?e sur la mani?e dont allait finir sa visite.

- Vous allez sortir, lui disait-on toujours, de temps en temps, et avec un accent bref.

"Quelle honte pour moi si je suis ?conduit! ce sera un remords ? empoisonner toute ma vie se disait-il, jamais elle ne m'?crira. Dieu

sait quand je reviendrai en ce pays!" De ce moment tout ce qu'il y avait de c?l?este dans la position de Julien disparut rapidement de son coeur. Assis ?c?t?d'une femme qu'il adorait, la serrant presque dans ses bras, dans cette chambre o?il avait ??si heureux, au milieu d'une obscurit?profonde, distinguant fort bien que depuis un moment elle pleurait sentant, au mouvement de sa poitrine, qu'elle avait des sanglots, il eut le malheur de devenir un froid politique presque aussi calculant et aussi froid que lorsque, dans la cour du s?minaire, il se voyait en butte ?quelque mauvaise plaisanterie de la part d'un de ses camarades plus fort que lui. Julien faisait durer son r?cit, et parlait de la vie malheureuse qu'il avait men?e depuis son d?part de Verri?res. "Ainsi, se disait Mme de R?hal, apr?s un an d'absence, priv? presque enti?rement de marques de souvenir, tandis que moi je l'oubliais il n'?tait occup? que des jours heureux qu'il avait trouv?s ?Vergy. "Ses sanglots redoublaient. Julien vit le succ?s de son r?cit. Il comprit qu'il fallait tenter la derni?re ressource: il arriva brusquement ?la lettre qu'il venait de recevoir de Paris.

- J'ai pris cong?de Monseigneur l'?vre.

- Quoi! vous ne retournez pas ?Besan?on! vous nous quittez pour toujours?

- Oui, r?pondit Julien, d'un ton r?solu; oui, j'abandonne un pays o?je suis oubli?m?e de ce que j'ai le plus aim?en ma vie, et je le quitte pour ne jamais le revoir. Je vais ?Paris...

- Tu vas ?Paris! s'?cria assez haut Mme de R?hal.

Sa voix ?ait presque ?ouff?e par les larmes, et montrait tout l'exc?s de son trouble. Julien avait besoin de cet encouragement; il allait tenter une d?marche qui pouvait tout d?cider contre lui; et avant cette exclamation, n'y voyant point il ignorait absolument l'effet qu'il parvenait ?produire. Il n'h?sita plus, la crainte du remords lui donnait tout empire sur lui-m?me; il ajouta froidement en se levant:

- Oui, madame, je vous quitte pour toujours, soyez heureuse, adieu.

Il fit quelques pas vers la fen?tre; d?j? il l'ouvrait. Mme de R?hal s'?lan?a vers lui. Il sentit sa t?te sur son ?paule et qu'elle le serrait dans ses bras, en collant sa joue contre la sienne.

Ainsi, apr?s trois heures de dialogue, Julien obtint ce qu'il avait d?sir?avec tant de passion pendant les deux premi?res. Un peu plus t?t arriv?s, le retour aux sentiments tendres, l'?clipse des remords chez Mme de R?hal eussent ??un bonheur divin, ainsi obtenus avec art, ce ne fut plus qu'un triomphe. Julien voulut absolument, contre les instances de son amie, allumer la veilleuse.

- Veux-tu donc, lui disait-il, qu'il ne me reste aucun souvenir de t'avoir vue? L'amour qui est sans doute dans ces yeux charmants sera donc perdu pour moi? la blancheur de cette jolie main me sera donc invisible? Songe que je te quitte pour bien longtemps peut-?tre!

"Quelle honte! se disait Mme de R?hal, mais elle n'avait rien ?refuser ?cette id?e de s?paration pour toujours qui la faisait fondre en larmes. L'aube commen?ait ?dessiner vivement les contours des sapins

sur la montagne ?l'orient de Verri?res. Au lieu de s'en aller Julien ivre de volupt? demanda ?Mme de R?hal d?passer toute la journ?e cach? dans sa chambre, et de ne partir que la nuit suivante.

- Et pourquoi pas? r?pondit-elle. Cette fatale rechute m'?te toute estime pour moi, et fait ?jamais mon malheur: et elle le pressait contre son coeur avec ravissement. Mon mari n'est plus le m?me, il a des soup?ons; il croit que je l'ai men?dans toute cette affaire, et se montre fort piqu? contre moi. S'il entend le moindre bruit je suis perdue, il me chassera comme une malheureuse que je suis.

- Ah! voil?une phrase de M. Ch?an, dit Julien, tu ne m'aurais pas parl?ainsi avant ce cruel d?part pour le s?minaire, tu m'aimais alors!

Julien fut r?compens?du sang-froid qu'il avait mis dans ce mot: il vit son amie oublier en un clin d'oeil le danger que la pr?se de son mari lui faisait courir pour songer au danger bien plus grand de voir Julien douter de son amour. Le jour croissait rapidement et ?clairait vivement la chambre, Julien retrouva toutes les volupt?s de l'orgueil, lorsqu'il put revoir dans ses bras et presque ?ses pieds, cette femme charmante, la seule qu'il e?t aim?e et qui, peu d'heures auparavant, ?tait tout enti?re ?la crainte d'un Dieu terrible et ?l'amour de ses devoirs. Des r?solutions fortifi?es par un an de constance n'avaient pu tenir devant son courage.

Bient?t on entendit du bruit dans la maison, une chose ?laquelle elle n'avait pas song?vint troubler Mme de R?hal.

- Cette m?chante Elisa va entrer dans la chambre: que faire de cette ?norme ?chelle? dit-elle ?son ami; o?la cacher? Je vais la porter au grenier, s'?cria-t-elle tout ?coup, avec une sorte d'enjouement.

- C'est l?ta physionomie d'autrefois! dit Julien ravi. Mais il faut passer dans la chambre du domestique.

- Je laisserai l'?chelle dans le corridor, j'appellerai le domestique et lui donnerai une commission.

- Songe ?pr?parer un mot pour le cas o?le domestique passant devant l'?chelle, dans le corridor, la remarquera.

- Oui, mon ange dit Mme de R?hal en lui donnant un baiser. Toi, song?? te cacher bien vite sous le lit, si, pendant mon absence, ?isa entre ici.

Julien fut ?tonn?de cette gaiet?soudaine. "Ainsi, pensa-t-il l'approche d'un danger mat?riel, loin de la troubler, lui rend sa gaiet?, parce qu'elle oublie ses remords! Femme vraiment sup?rieure! ah! voil?un coeur dans lequel il est glorieux de r?gner!" Julien ?tait ravi.

Mme de R?hal prit l'?chelle; elle ?tait ?videmment trop pesante pour elle. Julien allait ?son secours; il admirait cette taille ?gante et qui ?tait si loin d'annoncer de la force, lorsque tout ?coup, sans aide, elle saisit l'?chelle, et l'enleva comme elle e?t fait une chaise. Elle la porta rapidement dans le corridor du troisi?me ?age o?elle la coucha le long du mur. Elle appela le domestique, et pour lui laisser le temps de s'habiller, monta au colombier. Cinq minutes apr?s, ?son

retour dans le corridor, elle ne trouva plus l'escalier. Qu'est-ce qui devenait? Si Julien était toujours hors de la maison, ce danger ne l'eût guère touchée. Mais, dans ce moment, si son mari voyait cette échelle! Cet incident pouvait être abominable. Mme de Rerval courrait partout. Enfin elle découvrit cette échelle sous le toit où le domestique l'avait portée et me la cachée. Cette circonstance était singulière, autrefois elle l'eût alarmée.

"Que m'importe, pensa-t-elle, ce qui peut arriver dans vingt-quatre heures, quand Julien sera parti? tout ne sera-t-il pas alors pour moi horreur et remords?"

Elle avait comme une idée vague de devoir quitter la vie, mais qu'importe? Après une séparation qu'elle avait crue éternelle, il lui était rendu, elle le revoyait, et ce qu'il avait fait pour parvenir jusqu'à elle montrait tant d'amour!

En racontant l'avènement de l'escalier à Julien:

- Que répondrai-je à mon mari, lui dit-elle, si le domestique lui conte qu'il a trouvé cette échelle? Elle révélait un instant. Il leur faudra vingt-quatre heures pour découvrir le paysan qui te l'a vendue; et se jetant dans les bras de Julien, en le serrant d'un mouvement convulsif: Ah! mourir, mourir ainsi! s'écriait-elle en le couvrant de baisers, mais il ne faut pas que tu meures de faim, dit-elle en riant.

"Viens, d'abord je vais te cacher dans la chambre de Mme Derville, qui reste toujours fermée à clé".

Elle alla veiller à l'extrémité du corridor, et Julien passa en courant.

- Garde-toi d'ouvrir, si l'on frappe, lui dit-elle en l'enfermant à clé; dans tous les cas, ce ne serait qu'une plaisanterie des enfants en jouant entre eux.

- Fais-les venir dans le jardin, sous la fenêtre, dit Julien, que j'ai le plaisir de les voir, fais-les parler.

- Oui, oui, lui cria Mme de Rerval en s'éloignant.

Elle revint bientôt avec des oranges, des biscuits, une bouteille de vin de Malaga, il lui avait été impossible de voler du pain.

- Que fait ton mari? dit Julien.

- Il écrit des projets de marchés avec des paysans.

Mais huit heures avaient sonné, on faisait beaucoup de bruit dans la maison. Si l'on n'avait pas vu Mme de Rerval, on l'eût cherchée partout; elle fut obligée de le quitter.

Bientôt elle revint, contre toute prudence, lui apportant une tasse de café, elle tremblait qu'il ne mourût de faim. Après le déjeuner, elle réussit à amener les enfants sous la fenêtre de la chambre de Mme Derville. Il les trouva fort grandis, mais ils avaient pris l'air commun, ou bien ses idées avaient changé. Mme de Rerval leur parla de Julien. L'ancien rpondit avec amitié et regrets pour l'ancien précepteur;

mais il se trouva que les cadets l'avaient presque oubli?

M. de R?hal ne sortit pas ce matin-l?, il montait et descendait sans cesse dans la maison, occup??faire des march?s avec des paysans, auxquels il vendait sa r?colte de pommes de terre. Jusqu'au d?ner, Mme de R?hal n'eut pas un instant ?donner ?son prisonnier. Le d?ner sonn? et servi, elle eut l'id?e de voler pour lui une assiette de soupe chaude. Comme elle approchait sans bruit de la porte de la chambre qu'il occupait, portant cette assiette avec pr?caution, elle se trouva face ? face avec le domestique qui avait cach? l'?chelle le matin. Dans ce moment il s'avan?a aussi sans bruit dans le corridor et comme ?coutant. Probablement Julien avait march? avec imprudence. Le domestique s'?loigna un peu confus. Mme de R?hal entra hardiment chez Julien, cette rencontre le fit fr?mir.

- Tu as peur! lui dit-elle; moi, je braverais tous les dangers du monde et sans sourciller. Je ne crains qu'une chose, c'est le moment o?je serai seule apr?s ton d?part.

Et elle le quitta en courant.

- Ah! se dit Julien exalt?, le remords est le seul danger que redoute cette ?me sublime!

Enfin le soir vint. M. de R?hal alla au Casino. Sa femme avait annonc? une migraine affreuse, elle se retira chez elle, se h?ta de renvoyer ?isa, et se releva bien vite pour aller ouvrir ?Julien.

Il se trouva que r?ellement il mourait de faim. Mme de R?hal alla ? l'office chercher du pain. Julien entendit un grand cri. Mme de R?hal revint, et lui raconta qu'entrant dans l'office sans lumi?re, s'approchant d'un buffet o?l'on serrait le pain, et ?tendant la main, elle avait touch? un bras de femme. C'?tait ?isa qui avait jet? le cri entendu par Julien.

- Que faisait-elle l??

- Elle volait quelques sucreries, ou bien elle nous ?piait, dit Mme de R?hal avec une indiff?rence compl?te. Mais heureusement j'ai trouv? un p??et un gros pain.

- Qu'y a-t-il donc l?? dit Julien, en lui montrant les poches de son tablier.

Mme de R?hal avait oubli? que, depuis le d?ner, elles ?taient remplies de pain.

Julien la serra dans ses bras avec la plus vive passion; jamais elle ne lui avait sembl?si belle. "M?me ?Paris, se disait-il confus?ment je ne pourrai rencontrer un plus grand caract?e. "Elle avait toute la gaucherie d'une femme peu accoutum?e ?ces sortes de soins, et en m?me temps le vrai courage d'un ?tre qui ne craint que des dangers d'un autre ordre et bien autrement terribles.

Pendant que Julien souhaitait de grand app?tit, et que son amie le plaisantait sur la simplicit? de ce repas, car elle avait horreur de parler s?rieusement, la porte de la chambre fut tout ? coup secou?e avec

force. C'était M. de Rhal.

- Pourquoi t'es-tu enfermée? lui criait-il.

Julien n'eut que le temps de se glisser sous le canapé.

- Quoi! vous êtes tout habillé, dit M. de Rhal en entrant; vous soupez, et vous avez fermé votre porte ?clef!

Les jours ordinaires, cette question, faite avec toute la sécheresse conjugale, était troublante pour Mme de Rhal, mais elle sentait que son mari n'avait qu'à se baisser un peu pour apercevoir Julien; car M. de Rhal s'était jeté sur la chaise que Julien occupait un moment auparavant vis-à-vis le canapé.

La migraine servit d'excuse à tout. Pendant qu'un tour son mari lui contait longuement les incidents de la poule qu'il avait gagnée au billard du Casino, une poule de dix-neuf francs, ma foi! ajoutait-il, elle aperçut sur une chaise, trois pas devant eux le chapeau de Julien. Son sang-froid redoubla, elle se mit à se déshabiller, et, dans un certain moment, passant rapidement derrière son mari, jeta une robe sur la chaise au chapeau.

M. de Rhal partit enfin. Elle pria Julien de recommencer le récit de sa vie au sénateur.

- Hier je ne t'écoutais pas, je ne songeais, pendant que tu parlais, qu'à obtenir de moi le courage de te renvoyer.

Elle était l'imprudence même. Ils parlaient très haut et il pouvait être deux heures du matin, quand ils furent interrompus par un coup violent à la porte. C'était encore M. de Rhal.

- Ouvrez-moi bien vite, il y a des voleurs dans la maison! disait-il, Saint-Jean a trouvé leur échelle ce matin.

- Voici la fin de tout, s'cria Mme de Rhal, en se jetant dans les bras de Julien. Il va nous tuer tous les deux, il ne croit pas aux voleurs, je vais mourir dans tes bras, plus heureuse à ma mort que je ne le fus de la vie.

Elle ne répondait nullement à son mari qui se frictionnait avec passion.

- Sauve la mère de Stanislas, lui dit-il avec le regard du commandement. Je vais sauter dans la cour par la fenêtre du cabinet, et me sauver dans le jardin, les chiens m'ont reconnu. Fais un paquet de mes habits, et jette-le dans le jardin aussitôt que tu pourras. En attendant, laisse enfoncer la porte. Surtout, point d'aveux je le défends, il vaut mieux qu'il ait des soupçons que des certitudes.

- Tu vas te tuer en sautant! fut sa seule réponse et sa seule inquiétude.

Elle ana avec lui à la fenêtre du cabinet, elle prit ensuite le temps de cacher ses habits. Elle ouvrit enfin à son mari bouillant de colère. Il regarda dans la chambre dans le cabinet, sans mot dire, et disparut. Les

habits d?Julien lui furent jet?s, il les saisit, et courut rapidement vers le bas du jardin du c?t?du Doubs.

Comme il courait, il entendit siffler une balle, et aussit? le bruit d'un coup de fusil.

"Ce n'est pas M. de R?hal, pensa-t-il, il tire trop mal pour cela. "Les chiens couraient en silence ?ses c?t?s un second coup cassa apparemment la patte ?un chien car il se mit ?pousser des cris lamentables. Julien sauta le mur d'une terrasse, fit ?couvert une cinquantaine de pas, et se remit ?fuir dans une autre direction. Il entendit des voix qui s'appelaient, et vit distinctement le domestique son ennemi tirer un coup de fusil; un fermier vint aussi tirailler de l'autre c?t?du jardin, mais d?Julien avait gagn?la rive du Doubs o?il s'habillait.

Une heure apr?s, il ?tait ?une lieue de Verri?es, sur la route de Gen?ve. ? Si l'on a des soup?ons, pensa Julien, c'est sur la route de Paris qu'on me cherchera."

II

Elle n'est pas jolie,
elle n'a point de rouge.
SAINTE-BEUVÉ

CHAPITRE PREMIER

LES PLAISIRS DE LA CAMPAGNE

O rus quando ego te adspiciam!
VIRGILE.

- Monsieur vient sans doute attendre la malle-poste de Paris? lui dit le ma?tre d'une auberge o?il s'arr?ta pour d?jeuner.

- Celle d'aujourd'hui ou celle de demain, peu m'importe, dit Julien.

La malle-poste arriva comme il faisait l'indiff?rent. Il y avait deux places libres.

- Quoi! c'est toi, mon pauvre Falcoz, dit le voyageur qui arrivait du c?t?de Gen?ve ?celui qui montait en voiture en m?me temps que Julien.

- Je te croyais établi aux environs de Lyon, dit Falcoz dans une délicieuse vallée près du Rhône?

- Joliment établi. Je fuis.

- Comment! tu fuis? toi Saint-Giraud! avec cette mine sage, tu as commis quelque crime? dit Falcoz en riant.

- Ma foi, autant vaudrait. Je fuis l'abominable vie que l'on mène en province. J'aime la fraîcheur des bois et la tranquillité champêtre, comme tu sais; tu m'as souvent accusé d'être romanesque. Je ne voulais de la vie entendre parler politique, et la politique me chasse.

- Mais de quel parti es-tu?

- D'aucun, et c'est ce qui me perd. Voici toute ma politique: J'aime la musique, la peinture, un bon livre est un véritable plaisir pour moi; je vais avoir quarante-quatre ans. Que me reste-t-il à vivre? Quinze, vingt trente ans tout au plus? Eh bien! je tiens que dans trente ans, les ministres seront un peu plus adroits, mais tout aussi honnêtes gens que ceux d'aujourd'hui. L'histoire d'Angleterre me sert de miroir pour notre avenir. Toujours il se trouvera un roi qui voudra augmenter sa prérogative; toujours l'ambition de devenir d'abord la gloire et les centaines de mille francs gagnés par Mirabeau empêcheront de dormir les gens riches de la province: ils appelleront cela être libéral et aimer le peuple. Toujours l'envie de devenir pair ou gentilhomme de la Chambre galoperà les ultras. Sur le vaisseau de l'état, tout le monde voudra s'occuper de la manœuvre car elle est bien payée. N'y aura-t-il donc jamais une pauvre petite place pour le simple passager?

- Au fait, au fait, qui doit être fort plaisant avec ton caractère tranquille. Sont-ce les dernières élections qui te chassent de ta province?

- Mon mal vient de plus loin. J'avais, il y a quatre ans, quarante ans et cinq cent mille francs. J'ai quatre ans de plus aujourd'hui, et probablement cinquante mille francs de moins que je vais perdre sur la vente de mon château de Monflury, près du Rhône, position superbe.

"A Paris, j'étais las de cette compagnie perpétuelle, à laquelle oblige ce que vous appelez la civilisation du dix-neuvième siècle. J'avais soif de bonhomie et de simplicité. J'achetai une terre dans les montagnes près du Rhône, rien d'autre beau sous le ciel.

"Le vicaire du village et les hobereaux du voisinage me font la cour pendant six mois; je leur donne à deux; j'ai quitté Paris, leur dis-je, pour de ma vie ne parler ni n'entendre parler politique. Comme vous le voyez, je ne suis abonné à aucun journal. Moins le facteur de la poste m'apporte de lettres, plus je suis content.

"Ce n'était pas le compte du vicaire; bientôt je suis en butte à mille demandes indiscrètes, tracasseries, etc. Je voulais donner deux ou trois cents francs par an aux pauvres, on me les demande pour des associations pieuses: celle de Saint-Joseph, celle de la Vierge etc. Je refuse: alors on me fait cent insultes. J'ai la bêtise d'en être piqué. Je ne puis plus sortir le matin pour aller jouir de la beauté de nos montagnes, sans trouver quelque ennui qui me tire de mes rêveries, et me rappelle

d?sagr?ablement les hommes et leur m?chancet? Aux processions des Rogations', par exemple, dont le chant me pla?t (c'est probablement une m?lodie grecque), on ne b?nit plus mes champs, parce que, dit le vicaire, ils appartiennent ?un impie. La vache d'une vieille paysanne d?vote meurt, elle dit que c'est ?cause du voisinage d'un ?tang qui appartient ?moi impie, philosophe venant de Paris, et huit jours apr?s je trouve tous mes poissons le ventre en l'air, empoisonn?s avec de la chaux. La tracasserie m'environne sous toutes les formes. Le juge de paix, honn?te homme, mais qui craint pour sa place, me donne toujours tort. La paix des champs est pour moi un enfer. Une fois que l'on m'a vu abandonn? par le vicaire, chef de la congr?gation du village, et non soutenu par le capitaine en retraite, chef des lib?raux, tous me sont tomb?s dessus, jusqu'au ma?on que je faisais vivre depuis un an, jusqu'au charron qui voulait me friponner impun?ment en raccommodant mes charrues.

"Afin d'avoir un appui et de gagner pourtant quelques-uns de mes proc?s, je me fais lib?ral, mais comme tu dis, ces diables d'?lections arrivent, on me demande ma voix..."

- Pour un inconnu?

- Pas du tout, pour un homme que je ne connais que trop. Je refuse, imprudence affreuse! d?s ce moment, me voil? aussi les lib?raux sur les bras, ma position devient intol?able. Je crois que s'il f?t venu dans la t?te au vicaire de m'accuser d'avoir assassin?ma servante, il y aurait eu vingt t?moins des deux partis, qui auraient jur?avoir vu commettre le crime.

- Tu veux vivre ?la campagne sans servir les passions de tes voisins, sans m?me ?couter leurs bavardages. Quelle faute!...

- Enfin, elle est r?par?e. Monfleury est en vente, je perds cinquante mille francs, s'il le faut, mais je suis tout joyeux, je quitte cet enfer d'hypocrisie et de tracasseries. Je vais chercher la solitude et la paix champ?tre au seul lieu o?elles existent en France, dans un quatri?me ?age donnant sur les Champs-?lysces. Et encore j'en suis ? d?lib?rer, si je ne commencerais pas ma carri?re politique, dans le quartier du Roule, par rendre le pain b?nit ?la paroisse.

-Tout cela ne te f?t pas arriv? sous Bonaparte, dit Falcoz avec des yeux brillants de courroux et de regret.

- A la bonne heure, mais pourquoi n'a-t-il pas su se tenir en place, ton Bonaparte? tout ce dont Je souffre aujourd'hui, c'est lui qui l'a fait.

Ici l'attention de Julien redoubla. Il avait compris du premier mot que le bonapartiste Falcoz ?ait l'ancien ami d'enfance de M. de R?hal, par lui r?pudi?en 1816, et le philosophe Saint-Giraud devait ?tre fr?re de ce chef de bureau ?la pr?fecture de..., qui savait se faire adjuger ? bon compte les maisons des communes.

- Et tout cela c'est ton Bonaparte qui l'a fait, continuait Saint-Giraud: un honn?te homme, inoffensif s'il en fut, avec quarante ans et cinq cent mille francs, ne peut pas s'?tablir en province et y trouver la paix, ses pr?tres et ses nobles l'en chassent.

- Ah! ne dis pas de mal de lui, s'cria Falcoz, jamais la France n'a été si haut dans l'estime des peuples que pendant les treize ans qu'il a régné? Alors, il y avait de la grandeur dans tout ce qu'on faisait.

- Ton Empereur, que le diable emporte, reprit l'homme de quarante-quatre ans n'a été grand que sur ses champs de bataille, et lorsqu'il a établi les finances vers 1802. Que veut dire toute sa conduite depuis? Avec ses chambellans sa pompe et ses réceptions aux Tuileries, il a donné une nouvelle édition de toutes les niaiseries monarchiques. Elle était corrigée, elle eût pu passer encore un siècle ou deux. Les nobles et les prêtres ont voulu revenir à l'ancienne, mais ils n'ont pas la main de fer qu'il faut pour la débiter au public.

- Voilà bien le langage d'un ancien imprimeur!

- Qui me chasse de ma terre? continua l'imprimeur en colère. Les prêtres, que Napoléon a rappelés par son concordat, au lieu de les traiter comme l'Etat traite les médecins, les avocats, les astronomes, de ne voir en eux que des citoyens, sans s'inquiéter de l'industrie par laquelle ils cherchent à gagner leur vie. Y aurait-il aujourd'hui des gentilshommes insolents, si ton Bonaparte n'eût fait des barons et des comtes? Non, la mode en était passée. Après les prêtres, ce sont les petits nobles campagnards qui m'ont donné le plus d'humeur, et m'ont forcément faire libéral.

La conversation fut infinie, ce texte va occuper la France encore un demi-siècle. Comme Saint-Giraud répondait toujours qu'il était impossible de vivre en province, Julien proposa timidement l'exemple de M. de Rhal.

- Parbleu, jeune homme, vous êtes bon! s'cria Falcoz il s'est fait marteau pour n'être pas enclume, et un terrible marteau encore. Mais je le vois d'abord par le Valenod. Connaissez-vous ce coquin-là? voilà le véritable. Que dira votre M. de Rhal lorsqu'il se verra destitué un de ces quatre matins, et le Valenod mis à sa place?

- Il restera tête à tête avec ses crimes, dit Saint-Giraud. Vous connaissez donc Verrières, jeune homme? Eh bien! Bonaparte, que le ciel confonde, lui et ses friperies monarchiques, a rendu possible le règne des Rhal et des Chaban, qui a amené le règne des Valenod et des Maslon.

Cette conversation d'une sombre politique connaît Julien, et le distrait de ses rveries voluptueuses.

Il fut peu sensible au premier aspect de Paris, aperçu dans le lointain. Les châteaux en Espagne sur son sort à venir avaient à lutter avec le souvenir encore présent des vingt-quatre heures qu'il venait de passer à Verrières. Il se jurait de ne jamais abandonner les enfants de son amie, et de tout quitter pour les protéger, si les impertinences des prêtres nous donnent la république et les persécutions contre les nobles.

Que serait-il arrivé la nuit de son arrivée à Verrières si au moment où il appuyait son chevelu contre la croisée de la chambre à coucher de Mme de Rhal, il avait trouvé cette chambre occupée par un étranger, ou par M. de Rhal?

Mais aussi quelles dîces, les deux premières heures, quand son amie

voulait sinc?rement le renvoyer et qu'il plaidait sa cause, assis aupr?s d'elle dans l'obscurit?. Une ?me comme celle de Julien est suivie par de tels souvenirs durant toute une vie. Le reste de l'entrevue se confondait d?j? avec les premi?es ?poques de leurs amours, quatorze mois auparavant.

Julien fut r?veill? de sa r?verie profonde, parce que la voiture s'arr?ta. On venait d'entrer dans la cour des postes, rue J.-J.-Rousseau.

- Je veux aller ?la Malmaison', dit-il ?un cabriolet qui s'approcha.

- A cette heure, monsieur, et pour quoi faire?

- Que vous importe! marchez.

Toute vraie passion ne songe qu'?elle. C'est pourquoi, ce me semble, toutes les passions sont si ridicules ?Paris, o?le voisin pr?tend toujours qu'on pense beaucoup ?lui. Je me garderai de raconter les transports de Julien ?la Malmaison. Il pleura. Quoi! malgr?les vilains murs blancs construits cette ann?e, et qui coupent ce parc en morceaux?
- Oui, monsieur; pour Julien comme pour la post?it?, il n'y avait rien entre Arcole, Sainte-H?l?ne et la Malmaison.

Le soir, Julien h?stia beaucoup avant d'entrer au spectacle, il avait des id?es ?tranges sur ce lieu de perdition.

Une profonde m?fiance l'emp?cha d'admirer le Paris vivant, il n'?tait touch?que des monuments laiss?s par son h?ros.

"Me voici donc dans le centre de l'intrigue et de l'hypocrisie! Ici r?gnent les protecteurs de l'abb?de Frilair."

Le soir du troisi?me jour, la curiosit?l'emporta sur le projet de tout voir avant de se pr?sentier ?l'abb?Pirard. Cet abb?lui expliqua, d'un ton froid, le genre de vie qui l'attendait chez M. de La Mole.

- Si, au bout de quelques mois, vous n'?tes pas utile, vous rentrerez au s?minaire, mais par la bonne porte. Vous allez loger chez le marquis, l'un des plus grands seigneurs de France. Vous porterez l'habit noir, mais comme un homme qui est en deuil, et non pas comme un eccl?siaistique. J'exige que, trois fois la semaine, vous suiviez vos ?tudes en th?ologie dans un s?minaire, o?je vous ferai pr?sentier. Chaque jour, ?midi, vous vous ?tablirez dans la biblioth?que du marquis, qui compte vous employer ?faire des lettres pour des proc?s et d'autres affaires. Le marquis ?crit, en deux mots, en marge de chaque lettre qu'il re?bit, le sommaire de la r?ponse qu'il faut y faire. J'ai pr?tendu qu'au bout de trois mois, vous seriez en ?tat de faire ces r?ponses, de fa?on que, sur douze que vous pr?senterez ?la signature du marquis, il puisse en signer huit ou neuf Le soir, ?huit heures, vous mettrez son bureau en ordre, et ?dix vous serez libre.

"Il se peut, continua l'abb?Pirard, que quelque vieille dame ou quelque homme au ton doux vous fasse entrevoir des avantages immenses, ou tout grossi?rement vous offre de l'or pour lui montrer les lettres r?ues par le marquis..."

- Ah monsieur! s'cria Julien rougissant.

- Il est singulier, dit l'abbé avec un sourire amer que pauvre comme vous l'êtes, et après une année de servitude, il vous reste encore de ces indignations vertueuses. Il faut que vous ayez été bien aveugle!

"Serait-ce la force du sang?" se dit l'abbé demi-voix et comme se parlant à soi-même.

- Ce qu'il y a de singulier, ajouta-t-il en regardant Julien, c'est que le marquis vous connaît... Je ne sais comment. Il vous donne, pour commencer, cent louis d'appointements. C'est un homme qui n'agit que par caprices, c'est l'ason d'aut, il luttera d'enfantillages avec vous. S'il est content, vos appointements pourront s'élever par la suite jusqu'à huit mille francs.

"Mais vous sentez bien, reprit l'abbé d'un ton aigre qu'il ne vous donne pas tout cet argent pour vos beaux yeux. Il s'agit d'être utile. A votre place, moi, je parlerais très peu, et surtout je ne parlerais jamais de ce que j'ignore.

"Ah! dit l'abbé, j'ai pris des informations pour vous; j'oubiais la famille de M. de La Mole. Il a deux enfants une fille et un fils de dix-neuf ans, étant par excellence espèce de fou, qui ne sait jamais à midi ce qu'il fera deux heures. Il a de l'esprit, de la bravoure il a fait la guerre d'Espagne'. Le marquis espère je n'sais pourquoi, que vous deviendrez l'ami du jeune comte Norbert. J'ai dit que vous étiez un grand latiniste, peut-être compte-t-il que vous apprendrez son fils quelques phrases toutes faites, sur Cicéron et Virgile.

"A votre place, je ne me laisserais jamais plaigner par ce beau jeune homme; et, avant de céder à ses avances parfaitement polies, mais un peu gâtées par l'ironie, je me les ferais rappeler plus d'une fois.

"Je ne vous cacherai pas que le jeune comte de La Mole doit vous mépriser d'abord, parce que vous n'êtes qu'un petit bourgeois. Son seul à lui était de la Cour, et eut l'honneur d'avoir la tête tranchée en place de Grève le 26 avril 1574, pour une intrigue politique. Vous, vous êtes le fils d'un charpentier de Verrières, et de plus, aux gages de son père. Pesez bien ces différences et étudiez l'histoire de cette famille dans Moreri; tous les flatteurs qui débent chez eux y font de temps en temps ce qu'ils appellent des allusions délicates.

"Prenez garde à la facon dont vous répondrez aux plaignances de M. le comte Norbert de La Mole, chef d'escadron de hussards et futur pair de France, et ne venez pas me faire des doléances par la suite.

- Il me semble, dit Julien en rougissant beaucoup, que je ne devrais pas m'asseoir à un homme qui me méprise.

- Vous n'avez pas idée de ce mépris-là, il ne se montrera que par des compliments exagérés. Si vous étiez un sot, vous pourriez vous y laisser prendre; si vous vouliez faire fortune, vous devriez vous y laisser prendre.

- Le jour où tout cela ne me conviendra plus, dit Julien, passerai-je pour un ingrat, si je retourne à ma petite cellule n°103?

- Sans doute, répondit l'abbé, tous les complaisants de la maison vous calomnieront, mais je paraîtrai, moi. Adsum qui feci. Je dirai que c'est de moi que vient cette réponse.

Julien était navré du ton amer et presque méchant qu'il remarquait chez M. Pirard; ce ton était tout fait sa dernière réponse.

Le fait est que l'abbé faisait un scrupule de conscience d'aimer Julien, et c'est avec une sorte de terreur religieuse qu'il se détestait aussi directement du sort d'un autre.

- Vous verrez encore, ajouta-t-il avec la même mauvaise grâce, et comme accomplissant un devoir pénible vous verrez Mme la marquise de La Mole. C'est une grande femme blonde, droite, hautaine, parfaitement polie, et encore plus insignifiante. Elle est fille du vieux duc de Chaulnes, si connu par ses jugemens nobiliaires. Cette grande dame est une sorte d'abrgé en haut relief de ce qui fait au fond le caractère des femmes de son rang. Elle ne cache pas, elle, qu'avoir eu des ancêtres qui soient allés aux croisades est le seul avantage qu'elle estime. L'argent ne vient que longtemps après: cela vous donne? nous ne sommes plus en province, mon ami.

"Vous verrez dans son salon plusieurs grands seigneurs parler de nos princes avec un ton de lagnet singulier. Pour Mme de La Mole, elle baisse la voix par respect toutes les fois qu'elle nomme un prince et surtout une princesse. Je ne vous conseillerais pas de dire devant elle que Philippe II ou Henri VIII furent des monstres. Ils ont ?rois, ce qui leur donne des droits imprescriptibles aux respects de tous et surtout aux respects d'êtres sans naissance, tels que vous et moi. Cependant, ajouta M. Pirard, nous sommes prêtres car elle vous prendra pour tel, ?ce titre elle nous considère comme des valets de chambre nécessaires ?son salut.

- Monsieur, dit Julien, il me semble que je ne serai pas longtemps ? Paris.

- A la bonne heure; mais remarquez qu'il n'y a de fortune, pour un homme de notre robe, que par les grands seigneurs. Avec ce je ne sais quoi d'indéfinissable, du moins pour moi, qu'il y a dans votre caractère, si vous ne faites pas fortune vous serez perdu? il n'y a pas de moyen terme pour vous. Ne vous abusez pas. Les hommes voient qu'ils ne vous font pas plaisir en vous adressant la parole; dans un pays social comme celui-ci, vous êtes voué au malheur, si vous n'arrivez pas aux respects.

"Que seriez-vous devenu ?Besançon, sans ce caprice du marquis de La Mole? Un jour, vous comprendrez toute la singularité de ce qu'il fait pour vous, et, si vous n'êtes pas un monstre, vous aurez pour lui et sa famille une éternelle reconnaissance. Que de pauvres abbés, plus savants que vous, ont vécu des années ?Paris, avec les quinze sous de leur messe et les dix sous de leurs arguments en Sorbonne!... Rappelez-vous ce que je vous contais, l'hiver dernier des premières années de ce mauvais sujet de cardinal Dubois. Votre orgueil se croirait-il, par hasard, plus de talent que lui?

"Moi, par exemple, homme tranquille et médiocre, je comptais mourir dans mon séminaire; j'ai eu l'enfantillage de m'y attacher. Eh bien! j'allais

?tre destitu?quand j'ai donn?ma d?mission. Savez-vous quelle ?tait ma fortune? j'avais cinq cent vingt francs de capital, ni plus ni moins; pas un ami, ?peine deux ou trois connaissances. M. de La Mole, que je n'avais jamais vu, m'a tir?de ce mauvais pas, il n'a eu qu'un mot ? dire, et l'on m'a donn?une cure dont tous les paroissiens sont des gens ais?s, au-dessus des vices grossiers, et le revenu me fait honte, tant il est peu proportionn??mon travail. Je ne vous ai parl?aussi longtemps que pour mettre un peu de plomb dans cette t?te.

"Encore un mot: j'ai le malheur d'?tre irascible, il est possible que vous et moi nous cessions de nous parler.

"Si les hauteurs de la marquise, ou les mauvaises plaisanteries de son fils, vous rendent cette maison d?cid?ment insupportable, je vous conseille de finir vos ?tudes dans quelque s?minaire ?trente lieues de Paris, et plut?t au nord qu'au midi. Il y a au nord plus de civilisation et moins d'injustices, et, ajouta-t-il en baissant la voix, il faut que je l'avoue, le voisinage des journaux de Paris fait peur aux petits tyrans.

"Si nous continuons ?trouver du plaisir ?nous voir, et que la maison du marquis ne vous convienne pas, je vous offre la place de mon vicaire, et je partagerai par moi?avec vous ce que rend cette cure. Je vous dois cela et plus encore, ajouta-t-il en interrompant les remerciements de Julien, pour l'offre singuli?re que vous m'avez faite ?Besan?on. Si au lieu de cinq cent vingt francs, je n'avais rien eu, vous m'eussiez sauv?

L'abb?avait perdu son ton de voix cruel. A sa grande honte Julien se sentit les larmes aux yeux il mourait d'envie de se jeter dans les bras de son ami: il ne put s'emp?cher de lui dire, de l'air le plus m?e qu'il put affecter:

- J'ai ??ha?de mon p?e depuis le berceau; c'?tait un de mes grands malheurs; mais je ne me plaindrai plus du hasard, j'ai retrouv?un p?e en vous, monsieur.

- C'est bon, c'est bon, dit l'abb?embarrass?, puis rencontrant fort ? propos un mot de directeur de s?minaire: il ne faut jamais dire le hasard, mon enfant, dites toujours la Providence.

Le fiacre s'arr?ta; le cocher souleva le marteau de bronze d'une porte immense: c'?tait l'HOTEL DE LA MOLE; et, pour que les passants ne pussent en douter, ces mots se lisraient sur un marbre noir au-dessus de la porte.

Cette affectation d?plut ?Julien.

"Ils ont tant de peur des jacobins! Ils voient un Robespierre et sa charrette derri?re chaque haie; ils en sont souvent ?mourir de rire et ils affichent ainsi leur maison pour que la canaille la reconnaisse en cas d'?meute, et la pille. "Il communiqua sa pens?e ?l'abb?Pirard.

- Ah! pauvre enfant vous serez bient?t mon vicaire. Quelle ?pouvantable id?e vous est venue !?

- Je ne trouve rien de si simple, dit Julien.

La gravité du portier et surtout la propreté de la cour l'avaient frappé d'admiration. Il faisait un beau soleil.

- Quelle architecture magnifique! dit-il à son ami.

Il s'agissait d'un de ces hôtels façade si plate du faubourg Saint-Germain, bâties vers le temps de la mort de Voltaire. Jamais la mode et le beau n'ont été si loin l'un de l'autre.

CHAPITRE II

ENTRÉE DANS LE MONDE

Souvenir ridicule et touchant: Le premier salon où dix-huit ans l'on a paru seul et sans appui! le regard d'une femme suffisait pour m'intimider. Plus je voulais plaire, plus je devenais gauche. Je me faisais de tout les idées les plus fausses; ou je me livrais sans motifs, ou je voyais dans un homme un ennemi parce qu'il m'avait regardé d'un air grave. Mais alors, au milieu des affreux malheurs de ma timidité, qu'un beau jour était beau!

KANT.

Julien s'arrêtait bahi au milieu de la cour.

- Ayez donc l'air raisonnable, dit l'abbé Pirard il vous vient des idées horribles, et puis vous n'êtes qu'un enfant! Où est le nil mirari d'Horace? (Jamais d'enthousiasme.) Songez que ce peuple de laquais, vous voyant établi ici, va chercher à se moquer de vous; ils verront en vous un gal, mis injustement au-dessus d'eux. Sous les dehors de la bonhomie, des bons conseils, du désir de vous guider, ils vont essayer de vous faire tomber dans quelque grosse balourdise.

- Je les en dirai dit Julien en se mordant la lèvre, et il reprit toute sa confiance.

Les salons que ces messieurs traversaient au premier étage, avant d'arriver au cabinet du marquis, vous eussent semblé, mon lecteur, aussi tristes que magnifiques. On vous les donnerait tels qu'ils sont, que vous refuseriez de les habiter, c'est la patrie du bâillement et du raisonnement triste. Ils redoublent l'enchantement de Julien. "Comment peut-on être malheureux, pensait-il quand on habite un séjour aussi splendide!"

Enfin, ces messieurs arrivèrent à la plus laide des pièces de ce superbe appartement: à peine s'il y faisait jour; là, se trouva un petit homme maigre, à l'œil vif et en perruque blonde. L'abbé se retourna vers Julien et le présenta. C'était le marquis. Julien eut beaucoup de peine à le reconnaître, tant il lui trouva l'air poli. Ce n'était plus le grand seigneur mine si altière de l'abbaye de Bray-le-Haut. Il sembla

?Julien que sa perruque avait beaucoup trop de cheveux. A l'aide de cette sensation il ne fut point du tout intimid?. Le descendant de l'ami de Henri III lui parut d'abord avoir une tournure assez mesquine. Il ?tait fort maigre et s'agitait beaucoup. Mais il remarqua bient?t que le marquis avait une politesse encore plus agr?able ?l'interlocuteur que celle de l'?v?que de Besan?on lui-m?me. L'audience ne dura pas trois minutes. En sortant, l'abb?dit ?Julien:

- Vous avez regard?le marquis, comme vous eussiez fait un tableau. Je ne suis pas un grand grec dans ce que ces gens-ci appellent la politesse, bient?t vous en saurez plus que moi; mais enfin la hardiesse de votre regard m'a sembl?peu polie.

On ?tait remont?en fiacre, le cocher arr?ta pr?s du boulevard; l'abb? introduisit Julien dans une suite de grands salons. Julien remarqua qu'il n'y avait pas de meubles. Il regardait une magnifique pendule dor?e, repr?sentant un sujet tr?s ind?cent selon lui, lorsqu'un monsieur fort ??gant s'approcha d'un air riant. Julien fit un demi-salut.

Le monsieur sourit et lui mit la main sur l'?paule. Julien tressaillit et fit un saut en arri?re. Il rougit de col?re. L'abb?Pirard, malgr?sa gravit?, rit aux larmes. Le monsieur ?tait un tailleur.

- Je vous rends votre libert?pour deux jours, lui dit l'abb?en sortant; c'est alors seulement que vous pourrez ?tre pr?sent??Mme de la Mole. Un autre vous garderait comme une jeune fille en ces premiers moments de votre s?jour dans cette nouvelle Babylone. Perdez-vous tout de suite si vous avez ?vous perdre, et je serai d?livr?de la faiblesse que j'ai de penser ?vous. Apr?s-demain matin, ce tailleur vous portera deux habits; vous donnerez cinq francs au gar?on qui vous les essaiera. Du reste, ne faites pas conna?tre le son de votre voix ?ces Parisiens-l?. Si vous dites un mot, ils trouveront le secret de se moquer de vous. C'est leur talent. 'Apr?s-demain soyez chez moi ? midi... Allez, perdez-vous... J'oubliais, allez commander des bottes, des chemises, un chapeau aux adresses que voici.

Julien regardait l'?criture de ces adresses.

- C'est la main du marquis, dit l'abb?, c'est un homme actif qui pr?voit tout, et qui aime mieux faire que commander. Il vous prend aupr?s de lui pour que vous lui ?pargniez ce genre de peines. Aurez-vous assez d'esprit pour bien ex?cuter toutes les choses que cet homme vif vous indiquera ?demi-mot? C'est ce que montrera l'avenir: gare ?vous!

Julien entra, sans dire un seul mot, chez les ouvriers indiqu?s par les adresses; il remarqua qu'il en ?tait re?u avec respect, et le bottier, en ?crivant son nom sur son registre, mit M. Julien de Sorel.

Au cimeti?re du P?re-Lachaise, un monsieur fort obligeant, et encore plus lib?al dans ses propos, s'offrit pour indiquer ?Julien le tombeau du mar?chal Ney, qu'une politique savante prive de l'honneur d'une ?pitaphe. Mais en se s?parant de ce lib?al, qui, les larmes aux yeux, le serrait presque dans ses bras, Julien n'avait plus de montre. Ce fut riche de cette exp?rience, que le surlendemain, ?midi, il se pr?SENTA ? l'abb?Pirard, qui le regarda beaucoup.

- Vous allez peut-?tre devenir un fat, lui dit l'abb?d'un air s?v?re.

Julien avait l'air d'un fort jeune homme en grand deuil, il ?ait ?la v?it?tr? bien, mais le bon abb? ?ait trop provincial lui-m?me pour voir que Julien avait encore cette d?marche des ?paules qui en province, est ?la fois ?gance et importance. En voyant Julien, le marquis jugea ses gr?ces d'une mani?re si diff?rente de celle du bon abb?, qu'il lui dit:

- Auriez-vous quelque objection ?ce que M. Sorel pr?t des le?ons de danse?

L'abb? resta p?trifi?

- Non, r?pondit-il enfin, Julien n'est pas pr?tre.

Le marquis montant deux ?deux les marches d'un petit escalier d?ob?, alla lui-m?me installer notre h?os dans une jolie mansarde qui donnait sur l'immense jardin de l'h?tel. Il lui demanda combien il avait pris de chemises chez la ling?re.

- Deux, r?pondit Julien, intimid? de voir un si grand seigneur descendre ?ces d?tails.

- Fort bien, reprit le marquis d'un air s?rieux et avec un certain ton imp?ratif et bref, qui donna ?penser ?Julien; fort bien! prenez encore vingt-deux chemises. Voici le premier quartier de vos appointements.

En descendant de la mansarde, le marquis appela un homme ?g?

- Ars?ne, lui dit-il, vous servirez M. Sorel.

Peu de minutes apr?s, Julien se trouva seul dans une biblioth?que magnifique; ce moment fut d?licieux. Pour n'?tre pas surpris dans son ?motion, il alla se cacher dans un petit coin sombre; de l?il contemplait avec ravissement le dos brillant des livres: "Je pourrai lire tout cela, se disait-il. Et comment me d?plairais-je ici? M. de R?hal se serait cru d?shonor??jamais de la centi?me partie de ce que le marquis de La Mole vient de faire pour moi.

"Mais, voyons les copies ?faire. "Cet ouvrage termin? Julien osa s'approcher des livres; il faillit devenir fou de joie en trouvant une ?dition de Voltaire. Il courut ouvrir la porte de la biblioth?que pour n'?tre pas surpris. Il se donna ensuite le plaisir d'ouvrir chacun des quatre-vingts volumes. Ils ?taient reli?s magnifiquement, c'?tait le chef-d'oeuvre du meilleur ouvrier de Londres. Il n'en fallait pas tant pour porter au comble l'admiration de Julien.

Une heure apr?s, le marquis entra, regarda les copies et remarqua avec ?tonnement que Julien ?crivait cela avec deux ll, cella. "Tout ce que l'abb? m'a dit de sa science serait-il tout simplement un conte!" Le marquis fort d?courage, lui dit avec douceur:

- Vous n'?tes pas s? de votre orthographe?

- Il est vrai, dit Julien, sans songer le moins du monde au tort qu'il se faisait; il ?ait attendri des bont?s du marquis, qui lui rappelait le ton rogue de M. de R?hal.

"C'est du temps perdu que toute cette exp?rience de petit abb?
franc-comtois, pensa le marquis; mais j'avais un si grand besoin d'un
homme s?!"

- Cela ne s'?crit qu'avec un l, lui dit le marquis; quand vos copies
seront termin?es, cherchez dans le dictionnaire les mots de
l'orthographe desquels vous ne serez pas s?.

A six heures, le marquis le fit demander; il regarda avec une peine
?vidente les bottes de Julien:

- J'ai un tort ?me reprocher, je ne vous ai pas dit que tous les jours
?cinq heures et demie, il faut vous habiller.

Julien le regardait sans comprendre.

- Je veux dire mettre des bas, Ars?ne vous en fera souvenir; aujourd'hui
je ferai vos excuses.

En achevant ces mots, M. de La Mole faisait passer Julien dans un salon
resplendissant de dorures. Dans les occasions semblables, M. de R?hal ne
manquait jamais de doubler le pas pour avoir l'avantage de passer le
premier ?la porte. La petite vanit?de son ancien patron fit que Julien
marcha sur les pieds du marquis, et lui fit beaucoup de mal ?cause de
sa goutte. "Ah! il est balourd par-dessus le march?", se dit celui-ci. Il
le pr?senta ?une femme de haute taille et d'un aspect imposant. C'?tait
la marquise. Julien lui trouva l'air impertinent, un peu comme Mme de
Maugiron, la sous-pr?f?te de l'arrondissement de Verri?es, quand elle
assistait au d?ner de la Saint-Charles. Un peu troub?de l'extr?me
magnificence du salon, Julien n'entendit pas ce que disait M. de La
Mole. La marquise daigna ?peine le regarder. Il y avait quelques hommes
parmi lesquels Julien reconnut avec un plaisir indicible le jeune ?voque
d'Agde, qui avait daign?lui parler quelques mois auparavant, ?la
c?urmonie de Bray-le-Haut. Ce jeune pr?at fut effray?sans doute des
yeux tendres que fixait sur lui la timidit?de Julien, et ne se soucia
point de reconna?tre ce provincial.

Les hommes r?unis dans ce salon sembl?ent ?Julien avoir quelque chose
de triste et de constraint; on parle bas ?Paris, et l'on n'exag?e pas
les petites choses.

Un joli jeune homme, avec des moustaches, tr?s p?le et tr?s ?anc?,
entra vers les six heures et demie; il avait une t?te fort petite.

- Vous vous ferez toujours attendre, dit la marquise, ?laquelle il
baisait la main.

Julien comprit que c'?tait le comte de La Mole. Il le trouva charmant
d?s le premier abord.

"Est-il possible, se dit-il, que ce soit l?l'homme, dont les
plaisanteries offensantes doivent me chasser de cette maison."

A force d'examiner le comte Norbert, Julien remarqua qu'il ?tait en
bottes et en ?perons; a et moi je dois ?tre en souliers apparemment
comme inf?rieur. "On se mit ?table. Julien entendit la marquise qui
disait un mot s?v?re, en ?levant un peu la voix. Presque en m?me temps,

il aperçut une jeune personne, extrêmement blonde et fort bien faite, qui vint s'asseoir vis-à-vis de lui. Elle ne lui plut point; cependant en la regardant attentivement, il pensa qu'il n'avait jamais vu des yeux aussi beaux; mais ils annonçaient une grande froideur d'âme. Par la suite, Julien trouva qu'ils avaient l'expression de l'ennui qui examine, mais qui se souvient de l'obligation d'être imposant. A Mme de Rerval avait cependant de bien beaux yeux, se disait-il, le monde lui en faisait compliment"; mais ils n'avaient rien de commun avec ceux-ci. Julien n'avait pas assez d'usage pour distinguer que c'était du feu de la saillie, que brillaient de temps en temps les yeux de Mlle Mathilde, c'est ainsi qu'il l'entendit nommer. Quand les yeux de Mme de Rerval s'animaient, c'était du feu des passions, ou par l'effet d'une indignation gênante au récit de quelque action chantée. Vers la fin du repas Julien trouva un mot pour exprimer le genre de beauté des yeux de Mlle de La Mole: "Ils sont scintillants", se dit-il. Du reste, elle ressemblait cruellement à sa mère, qui lui plaisait de plus en plus, et il cessa de la regarder. En revanche, le comte Norbert lui semblait admirable de tous points. Julien était tellement séduit, qu'il n'eut pas l'idée d'en être jaloux et de le haïr, parce qu'il était plus riche et plus noble que lui.

Julien trouva que le marquis avait l'air de s'ennuyer.

Vers le second service, il dit à son fils:

- Norbert, je te demande tes bons pour M. Julien Sorel que je viens de prendre à mon état-major, et dont je prétends faire un homme, si cela se peut.

- C'est mon secrétaire, dit le marquis à son voisin, et il écrit cela avec deux L**

Tout le monde regarda Julien, qui fit une inclination de tête un peu trop marquée à Norbert; mais en général on fut content de son regard.

Il fallait que le marquis eût parlé du genre d'éducation que Julien avait reçue, car un des convives l'attaqua sur Horace: "C'est précisément en parlant d'Horace que j'ai réussi auprès de l'amie de Besançon, se dit Julien, apparemment qu'ils ne connaissent que cet auteur. "A partir de cet instant, il fut maître de lui. Ce mouvement fut rendu facile, parce qu'il venait de décider que Mlle de La Mole ne serait jamais une femme à ses yeux. Depuis le séminaire, il mettait les hommes au pis, et se laissait difficilement intimider par eux. Il était fier de tout son sang-froid, si la salle à manger était meublée avec moins de magnificence. C'était, dans le fait, deux glaces de huit pieds de haut chacune, et dans lesquelles il regardait quelquefois son interlocuteur en parlant d'Horace, qui lui imposaient encore. Ses phrases n'étaient pas trop longues pour un provincial. Il avait de beaux yeux dont la timidité tremblante ou heureuse, quand il avait bien répondu, redoublait l'éclat. Il fut trouvé agréable. Cette sorte d'examen jetait un peu d'interrogation dans un d'hérgrave. Le marquis engagea par un signe l'interlocuteur de Julien à le pousser vivement. "Serait-il possible qu'il sût quelque chose?" pensait-il.

Julien répondit en inventant ses idées, et perdit assez de sa timidité pour montrer non pas de l'esprit chose impossible à qui ne sait pas; à langue dont on se sert à Paris, mais il eut des idées nouvelles quoique

présentes sans grâce ni propos, et l'on vit qu'il savait parfaitement le latin.

L'adversaire de Julien était un académicien des Inscriptions, qui, par hasard savait le latin, il trouva en Julien un très bon humaniste, n'eut plus la crainte de le faire rougir, et chercha résolument à l'embarrasser. Dans la chaleur du combat, Julien oublia enfin l'ameublement magnifique de la salle à manger il en vint à exposer sur les poètes latins des idées que l'interlocuteur n'avait lues nulle part. En honnête homme il en fit honneur au jeune secrétaire. Par bonheur, on entama une discussion sur la question de savoir si Horace a été pauvre ou riche: un homme aimable, voluptueux et insouciant, faisant des vers pour s'amuser, comme Chapelle, l'ami de Molière et de La Fontaine, ou un pauvre diable de poète lauréat suivant la cour et faisant des odes pour le jour d'naissance du roi, comme Southey, l'accusateur de lord Byron. On parla de l'état de la société sous Auguste et sous George, aux deux époques l'aristocratie était toute-puissante; mais à Rome, elle se voyait arracher le pouvoir par Mâche, qui n'était que simple chevalier; et en Angleterre elle avait réduit George peu près à l'état d'un doge de Venise. Cette discussion sembla tirer le marquis de l'état de torpeur, où l'ennui le plongeait au commencement du dîner.

Julien ne comprenait rien à tous les noms modernes comme Southey, lord Byron, George, qu'il entendait prononcer pour la première fois. Mais il n'achailla personne que, toutes les fois qu'il était question de faits passés à Rome, et dont la connaissance pouvait se déduire des œuvres d'Horace, de Martial, de Tacite, etc., il avait une incontestable supériorité. Julien s'empara sans facon de plusieurs idées qu'il avait apprises de l'avocat de Besançon, dans la fameuse discussion qu'il avait eue avec ce prat; ce ne furent pas les moins gênantes.

Lorsque l'on fut las de parler de poètes, la marquise, qui se faisait une loi d'admirer tout ce qui amusait son mari, daigna regarder Julien.

- Les manières gauches de ce jeune abbé cachent peut-être un homme instruit dit la marquise l'académicien qui se trouvait près d'elle; et Julien en entendit quelque chose.

Les phrases toutes faites convenaient assez à l'esprit de la maîtresse de la maison, elle adopta celle-ci sur Julien et se sut bon gré d'avoir engagé l'académicien à dîner. "Il amuse M. de La Mole", pensait-elle.

CHAPITRE III

LES PREMIERS PAS

Cette immense vallée remplie de lumières éblouantes et de tant de milliers d'hommes éblouit ma vue. Pas un ne me connaît, tous me sont supérieurs. Ma tête se perd.
Poemi dell'av. REINA.

Le lendemain, de fort bonne heure, Julien faisait des copies de lettres dans la bibliothèque, lorsque Mlle Mathilde y entra par une petite porte de dégagement, fort bien cachée avec des dos de livres. Pendant que Julien admirait cette invention Mlle Mathilde paraissait fort tonnante et assez contrariée de le rencontrer ! Julien lui trouva, en papillotes l'air dur, hautain et presque masculin. Mlle de La Mole avait le secret de voler des livres dans la bibliothèque de son père, sans qu'il y parût. La présence de Julien rendait inutile sa course de ce matin, ce qui la contraria d'autant plus, qu'elle venait chercher le second volume de la Princesse de Babylone de Voltaire, digne complément d'une éducation minemment monarchique et religieuse, chef-d'œuvre du Sacré-Cœur ! Cette pauvre fille, dix-neuf ans, avait déjà besoin du piquant de l'esprit pour s'intéresser à un roman.

Le comte Norbert parut dans la bibliothèque vers les trois heures; il venait étudier un journal, pour pouvoir parler politique le soir, et fut bien aise de rencontrer Julien, dont il avait oublié l'existence. Il fut parfait pour lui: il lui offrit de monter à cheval.

- Mon père nous donne congé jusqu'au dîner.

Julien comprit ce nous et le trouva charmant.

- Mon Dieu, monsieur le comte, dit Julien, s'il s'agissait d'abattre un arbre de quatre-vingts pieds de haut, de ! à quarrir et d'en faire des planches, je m'en tirerais bien, J'ose le dire; mais monter à cheval, cela ne m'est pas arrivé six fois en ma vie.

- Eh bien, ce sera la septième, dit Norbert.

Au fond, Julien se rappelait l'entrée du roi de***, à Verrières, et croyait monter à cheval superieurement. Mais, en revenant du bois de Boulogne, au beau milieu de la rue du Bac, il tomba en voulant éviter brusquement un cabriolet et se couvrit de boue. Bien lui prit d'avoir deux habits. Au dîner, le marquis voulant lui adresser la parole, lui demanda des nouvelles de sa promenade; Norbert se hâta de répondre en termes gênaux.

- M. le comte est plein de bonté pour moi, reprit Julien, je l'en remercie, et j'en sens tout le prix. Il a daigné me faire donner le cheval le plus doux et le plus joli; mais enfin il ne pouvait pas m'y attacher, et, faute de cette précaution, je suis tombé au beau milieu de cette rue si longue, près du pont.

Mlle Mathilde essaya en vain de dissimuler un éclat de rire; ensuite son indiscretion demanda des détails. Julien s'en tira avec beaucoup de simplicité; il eut de la grâce sans le savoir.

- J'augure bien de ce petit prêtre dit le marquis à l'académicien; un provincial simple en pareille occurrence ! c'est ce qui ne s'est jamais vu et ne se verra plus; et encore il raconte son malheur devant des dames !

Julien mit tellement les auditeurs à leur aise sur son infortune, qu'à la fin du dîner, lorsque la conversation générale eut pris un autre cours, Mlle Mathilde faisait des questions à son frère sur les détails de l'avènement malheureux. Ses questions se prolongeant, et Julien

rencontrant ses yeux plusieurs fois, il osa répondre directement, quoiqu'il ne fut pas interrogé, et tous trois finirent par rire, comme auraient pu faire trois jeunes habitants d'un village au fond d'un bois.

Le lendemain, Julien assista à deux cours de théologie, et revint ensuite transcrire une vingtaine de lettres. Il trouva établi près de lui, dans la bibliothèque, un jeune homme mis avec beaucoup de soin; mais la tournure était mesquine, et la physionomie celle de l'envie.

Le marquis entra.

- Que faites-vous ici, monsieur Tanbeau? dit-il au nouveau venu d'un ton怀疑的.

- Je croyais..., reprit le jeune homme en souriant bassement.

- Non monsieur, vous ne croyiez pas. Ceci est un essai, mais il est malheureux.

Le jeune Tanbeau se leva furieux et disparut. C'était un neveu de l'académicien ami de Mme de La Mole, il se destinait aux lettres. L'académicien avait obtenu que le marquis le prendrait pour secrétaire. Tanbeau, qui travaillait dans une chambre à cartes, ayant su la faveur dont Julien était l'objet voulut la partager et le matin il était venu établir son écritoire dans la bibliothèque.

A quatre heures, Julien osa après un peu d'hésitation, paraître chez le comte Norbert. Celui-ci allait monter à cheval, et fut embarrassé, car il était parfaitement poli.

- Je pense, dit-il à Julien, que bientôt vous irez au manège; et, après quelques semaines, je serai ravi de monter à cheval avec vous.

- Je voulais avoir l'honneur de vous remercier des bons que vous avez eues pour moi; croyez, monsieur, ajouta Julien d'un air fort sérieux, que je sens tout ce que je vous dois. Si votre cheval n'est pas blessé par suite de ma maladresse d'hier, et s'il est libre, je désirerais le monter ce matin.

- Ma foi, mon cher Sorel, vos risques et périls. Supposez que je vous ai fait toutes les objections que réclame la prudence, le fait est qu'il est quatre heures, nous n'avons pas de temps à perdre.

Une fois qu'il fut à cheval:

- Que faut-il faire pour ne pas tomber? dit Julien au jeune comte.

- Bien des choses, répondit Norbert en riant aux clats: par exemple, tenir le corps en arrière.

Julien prit le grand trot. On était sur la place Louis XVI.

- Ah! jeune téméraire, dit Norbert, il y a trop de voitures, et encore menées par des imprudents! Une fois par terre, leurs tilburys vont vous passer sur le corps; ils n'iront pas risquer de gêner la bouche de leur cheval en l'arrêtant tout court.

Vingt fois Norbert vit Julien sur le point de tomber; mais enfin la promenade finit sans accident. En rentrant le jeune comte dit ?sa soeur:

- Je vous pr?sent? un hardi casse-cou.

A d?her, parlant ?son p?e, d'un bout de la table ?l'autre, il rendit justice ?la hardiesse de Julien; c'?tait tout ce qu'on pouvait louer dans sa fa?on de monter ?cheval. Le jeune comte avait entendu le matin les gens qui pensaient les chevaux dans la cour prendre texte de la chute de Julien pour se moquer de lui outrageusement.

Malgr?tant de bont?, Julien se sentit bient?t parfaitement isol? au milieu de cette famille. Tous les usages lui semblaient singuliers, et il manquait ?tous. Ses b?vues faisaient la joie des valets de chambre.

L'abb?Pirard ?tait parti pour sa cure. "Si Julien est un faible roseau, qu'il p?risse; si c'est un homme de coeur qu'il se tire d'affaire tout seul", pensait-il.

CHAPITRE IV

L'HOTEL DE LA MOLE

Que fait-il ici? s'y plairait-il? penserait-il y plaire?
RONSARD.

Si tout semblait ?trange ?Julien, dans le noble salon de l'h?tel de La Mole, ce jeune homme, p?e et v?tu de noir, semblait ?son tour fort singulier aux personnes qui daignaient le remarquer. Mme de La Mole proposa ?son mari de l'envoyer en mission les jours o?l'on avait ? d?her certains personnages.

- J'ai envie de pousser l'exp?rience jusqu'au bout, r?pondit le marquis. L'abb?Pirard pr?tend que nous avons tort de briser l'amour-propre des gens que nous admettons aupr?s de nous. On ne s'appuie que sur ce qui r?siste, etc. Celui-ci n'est inconvenant que par sa figure inconnue, c'est du reste un sourd-muet.

"Pour que je puisse m'y reconna?tre, il faut, se dit Julien, que j'?crive les noms et un mot sur le caract?re des personnages que je vois arriver dans ce salon."

Il pla?a en premi?re ligne cinq ou six amis de la maison, qui lui faisaient la cour ?tout hasard, le croyant prot?g? par un caprice du marquis. C'?taient de pauvres h?tes, plus ou moins plats; mais, il faut le dire ?la louange de cette classe d'hommes, telle qu'on la trouve aujourd'hui dans les salons de l'aristocratie, ils n'?taient pas plats ?galement pour tous. Tel d'entre eux se f?t laiss?malmener par le marquis, qui se f?t r?volt? contre un mot dur ?lui adress?par Mme de La Mole.

Il y avait trop de fierté et trop d'ennui au fond du caractère des maîtres de la maison, ils étaient trop accoutumés à outrager pour se déennuyer, pour qu'ils pussent espérer de vrais amis. Mais, excepté les jours de pluie, et dans les moments d'ennui frôlant, qui étaient rares, on les trouvait toujours d'une politesse parfaite.

Si les cinq ou six complaisants qui tâmoignaient une amitié si paternelle ?Julien eussent d'abord l'hôtel de La Mole, la marquise eût exposé de grands moments de solitude; et, aux yeux des femmes de ce rang, la solitude est affreuse: c'est l'embûche de la disgrâce.

Le marquis était parlait pour sa femme; il veillait à ce que son salon fût suffisamment garni; non pas de pairs, il trouvait ses nouveaux collègues pas assez nobles pour venir chez lui comme amis, pas assez amusants pour y être admis comme subalternes.

Ce ne fut que bien plus tard que Julien pénétra ces secrets. La politique dirigeante qui fait l'entretien des maisons bourgeois n'est abordée dans celle de la classe du marquis, que dans les instants de détresse.

Tel est encore, même dans ce siècle ennuyé, l'empire de la nécessité de s'amuser, que même les Jours de d'Orléans, à peine le marquis avait-il quitté le salon, tout le monde prenait la fuite. Pourvu qu'on ne plaisantât ni de Dieu, ni des prêtres, ni du roi, ni des gens en place, ni des artistes protégés par la Cour, ni de tout ce qui est établi; pourvu qu'on ne dût du bien ni de Béranger, ni des journaux de l'opposition, ni de Voltaire, ni de Rousseau, ni de tout ce qui se permet un peu de franc-parler; pourvu surtout qu'on ne parlât jamais politique, on pouvait librement raisonner de tout.

Il n'y a pas de cent mille cas de rentes ni de cordon bleu qui puissent lutter contre une telle charte de salon. La moindre idée vive semblait une grossièreté. Malgré le bon ton, la politesse parfaite, l'envie d'être agréable, l'ennui se lisait sur tous les fronts. Les jeunes gens qui venaient rendre des devoirs, ayant peur de parler de quelque chose qui fût soupçonné une pensée, ou de trahir quelque lecture prohibée, se taisaient après quelques mots bien gâchés sur Rossini et le temps qu'il taisait.

Julien observa que la conversation était ordinairement maintenue vivante par deux vicomtes et cinq barons que M. de La Mole avait connus dans l'émigration. Ces messieurs jouissaient de six à huit mille livres de rente; quatre tenaient pour la Quotidienne, et trois pour la Gazette de France'. L'un d'eux avait tous les jours à raconter quelque anecdote du Château où le mot admirable n'était pas parvenu. Julien remarqua qu'il avait cinq croix, les autres n'en avaient en général que trois.

En revanche, on voyait dans l'antichambre dix laquais en livrée, et toute la soirée, on avait des glaces ou du thé dans les quartiers d'heure; et, sur le minuit, une espèce de souper avec du vin de Champagne.

C'était la raison qui quelquefois faisait rester Julien jusqu'à la fin; du reste, il ne comprenait presque pas que l'on pût écouter si réusement la conversation ordinaire de ce salon si magnifiquement doré. Quelquefois il regardait les interlocuteurs, pour voir si eux-mêmes ne se moquaient pas de ce qu'ils disaient. "Mon M. de Maistre, que je sais

par coeur, a dit cent fois mieux, pensait-il, et encore est-il bien ennuyeux."

Julien n'tait pas le seul ?s'apercevoir de l'asphyxie morale. Les uns se consolaient en prenant force glaces; les autres par le plaisir de dire tout le reste de la soir?e: a Je sors de l'h?tel de La Mole, o? j'ai su que la Russie, etc..."

Julien apprit, d'un des complaisants, qu'il n'y avait pas encore six mois que Mme de La Mole avait r?compens?une assiduit?de plus de vingt ann?es en faisant pr?fet le pauvre baron Le Bourguignon, sous-pr?fet depuis la Restauration.

Ce grand ?v?nement avait retremp?le z?e de tous ces messieurs, ils se seraient f?ch?s de bien peu de chose auparavant, ils ne se f?ch?ent plus de rien. Rarement le manque d'?gards ?tait direct mais Julien avait d??surpris ?table deux ou trois petits dialogues brefs, entre le marquis et sa femme, cruels pour ceux qui ?taient plac?s aupr?s d'eux. Ces nobles personnages ne dissimulaient pas le m?pris sinc?re pour tout ce qui n'tait pas issu de gens montant dans les carrosses du roi. Julien observa que le mot croisade ?tait le seul qui donn? ?leur figure l'expression du s?rieux profond, m??de respect. Le respect ordinaire avait toujours une nuance de complaisance.

Au milieu de cette magnificence et de cet ennui, Julien ne s'int?ressait ?rien qu'?M. de La Mole; il l'entendit avec plaisir protester un jour qu'il n'tait pour rien dans l'avancement de ce pauvre Le Bourguignon. C'?tait une attention pour la marquise, Julien savait la v?rit?par l'abb?Pirard.

Un matin que l'abb?travaillait avec Julien dans la biblioth?que du marquis, ?l'?ternel proc?s d?Frilair:

- Monsieur, dit Julien tout ?coup, d?ner tous les jours avec Mme la marquise, est-ce un de mes devoirs, ou est-ce une bont?que l'on a pour moi?

- C'est un honneur insigne! reprit l'abb?, scandalis?. Jamais M. N... l'acad?micien, qui, depuis quinze ans, fait une cour assidue, n'a pu l'obtenir pour son neveu M. Tanbeau.

- C'est pour moi, monsieur, la partie la plus p?nible de mon emploi. Je m'ennuyaient moins au s?minaire. Je vois b?ller quelquefois jusqu'?Mlle de La Mole, qui pourtant doit ?tre accoutum?e ?l'amabilit?des amis de la maison. J'ai peur de m'endormir. De gr?ce, obtenez-moi la permission d'aller d?her ?quarante sous dans quelque auberge obscure.

L'abb?, v?ritable parvenu, ?tait fort sensible ?l'honneur de d?ner avec un grand seigneur. Pendant qu'il s'effor?ait de faire comprendre ce sentiment par Julien un bruit loger leur fit tourner la t?te. Julien vit Mlle d?La Mole qui ?coutait. Il rougit. Elle ?tait venue chercher un livre et avait tout entendu; elle prit quelque consid?ration pour Julien. "Celui-l?n'est pas n??genoux pensa-t-elle, comme ce vieil abb?. Dieu! qu'il est laid."

A d?her, Julien n'osait pas regarder Mlle de La Mole mais elle eut la bont?de lui adresser la parole. Ce jour-l?on attendait beaucoup de

monde, elle l'engagea à rester. Les jeunes filles de Paris n'aiment guère les gens d'un certain âge, surtout quand ils sont mis sans soin. Julien n'avait pas eu besoin de beaucoup de sagacité pour s'apercevoir que les collègues de M. Le Bourguignon restés dans le salon, avaient l'honneur d'être l'objet ordinaire des plaisanteries de Mlle de La Mole. Ce jour-là, qu'il y eût ou non de l'affection de sa part, elle fut cruelle pour les ennuyeux.

Mlle de La Mole était le centre d'un petit groupe qui se formait presque tous les soirs derrière l'immense bergère de la marquise. Lorsqu'ils trouvaient le marquis de Croisenois, le comte de Caylus, le vicomte de Luz et deux ou trois autres jeunes officiers, amis de Norbert ou de sa sœur. Ces messieurs s'asseyaient sur un grand canapé bleu. À l'extrême du canapé, opposée à celle qu'occupait la brillante Mathilde, Julien était placé silencieusement sur une petite chaise de paille assez basse. Ce poste modeste était envahi par tous les complaisants, Norbert y maintenait délicatement le jeune secrétaire de son père, en lui adressant la parole ou en le nommant une ou deux fois par soir. Ce jour-là, Mlle de La Mole lui demanda quelle pouvait être la hauteur de la montagne sur laquelle est placée la citadelle de Besançon. Jamais Julien ne put dire si cette montagne était plus ou moins haute que Montmartre. Souvent il riait de grand cœur de ce qu'on disait dans ce petit groupe; mais il se sentait incapable de rien inventer de semblable. C'était comme une langue étrangère qu'il n'avait comprise et admirée, mais qu'il n'en avait pu parler.

Les amis de Mathilde étaient ce jour-là en hostilité continue avec les gens qui arrivaient dans ce magnifique salon. Les amis de la maison eurent d'abord la préférence, comme étant mieux connus. On peut juger si Julien était attentif, tout l'intéressait, et le fond des choses s'étendait à d'en plaisir.

- Ah! voici M. Descoulis, dit Mathilde, il n'a plus de perruque; est-ce qu'il voudrait arriver ? la préfecture par le gamin? il dévale ce front chauve qu'il dit rempli de hautes pensées.

- C'est un homme qui connaît toute la terre, dit le marquis de Croisenois; il vient aussi chez mon oncle le cardinal. Il est capable de cultiver un mensonge auprès de chacun de ses amis, pendant des années de suite, et il a deux ou trois cents amis. Il sait alimenter l'amitié, c'est son talent. Tel que vous le voyez, il est déjà crotté, la porte d'un de ses amis, dès les sept heures du matin, en hiver.

"Il se brouille de temps en temps, et il écrit sept ou huit lettres pour la brouillerie. Puis il se réconcilie, et il a sept ou huit lettres pour les transports d'amitié. Mais c'est dans l'épanchement franc et sincère de l'honnête homme qui ne garde rien sur le cœur, qu'il brille le plus. Cette manœuvre paraît, quand il a quelque service à demander. Un des grands vicaires de mon oncle est admirable quand il raconte la vie de M. Descoulis depuis la Restauration. Je vous l'aimerai.

- Bah! je ne croirais pas à ces propos, c'est jalouxie de maîtrier entre petites gens, dit le comte de Caylus.

- M. Descoulis aura un nom dans l'histoire, reprit le marquis, il a fait la Restauration avec l'abbé de Pradt et MM. de Talleyrand et Pozzo di Borgo.

- Cet homme a mani?des millions, dit Norbert, et je ne con?ois pas qu'il vienne ici embourser les ?pigrammes de mon p?e, souvent abominables. Combien avez-vous trahi de fois vos amis, mon cher Descoulis? Lui criait-il l'autre jour d'un bout de la table ?l'autre.

- Mais est-il vrai qu'il ait trahi? dit Mlle de La Mole. Qui n'a pas trahi?

- Quoi! dit le comte de Caylus ?Norbert, vous avez chez vous M. Sainclair, ce fameux lib?al, et que diable vient-il y faire? Il faut que je l'approche, que je lui parle que je me fasse parler; on dit qu'il a tant d'esprit.

- Mais comment ta m?re va-t-elle le recevoir? dit M. de Croisenois. Il a des id?es si extravagantes, si g?n?reuses, si ind?pendantes...

- Voyez, dit Mlle de La Mole, voil?l'homme ind?pendant, qui salue jusqu'?terre M. Descoulis, et qui saisit sa main. J'ai presque cru qu'il allait la porter ?ses l?vres.

- Il faut que Descoulis soit mieux avec le pouvoir que nous ne le croyons, reprit M. de Croisenois.

- Sainclair vient ici pour ?tre de l'acad?mie, dit Norbert, voyez comme il salue le baron L..., Croisenois.

- Il serait moins bas de se mettre ?genoux, reprit M. de Luz.

- Mon cher Sorel, dit Norbert, vous qui avez de l'esprit, mais qui arrivez de vos montagnes, t?chez de ne jamais saluer comme fait ce grand po?te, f?t-ce Dieu le P?e.

- Ah! voici l'homme d'esprit par excellence, M. le baron B?ton, dit Mlle de La Mole, imitant un peu la voix du laquais qui venait de l'annoncer.

- Je crois que m?me vos yens se moquent de lui. Quel nom, baron B?ton! dit M. de Caylus.

- Que fait le nom? nous disait-il l'autre jour, reprit Mathilde Figurez-vous le duc de Bouillon annonc?pour la premi?e fois: Il ne manque au public, ?mon ?gard, qu'un peu d'habitude...

Julien quitta le voisinage du canap?. Peu sensible encore aux charmantes finesse? d'une moquerie l?g?re pour rire d'une plaisanterie, il pr?tendait qu'elle f?t fond?e en raison. Il ne voyait, dans les propos de ces jeunes gens, que le ton de d?higrement g?n?ral, et en ?tait choqu?. Sa pruderie provinciale ou anglaise allait jusqu'?y voir de l'envie, en quoi assur?ment il se trompait.

"Le comte Norbert, se disait-il, ?qui j'ai vu faire trots brouillons pour une lettre de vingt lignes ?son colonel, serait bien heureux s'il avait ?crit de sa vie une page comme celles de M. Sainclair."

Passant inaper?u ?cause de son peu d'importance, Julien s'approcha successivement de plusieurs groupes; il suivait de loin le baron B?ton et voulait l'entendre. Cet homme de tant d'esprit avait l'air inquiet,

et Julien ne le vit se remettre un peu que lorsqu'il eut trouv?trots ou quatre phrases piquantes. Il sembla ?Julien que ce genre d'esprit avait besoin d'espace.

Le baron ne pouvait pas dire des mots, il lui fallait au moins quatre phrases de six lignes chacune pour ?tre brillant.

- Cet homme disserte, il ne cause pas, disait quelqu'un derri?e Julien.

Il se retourna et rougit de plaisir quand il entendit nommer le comte Chalvet. C'est l'homme le plus fin du si?cle. Julien avait souvent trouv?son nom dans le M?morial de Sainte-H??ne et dans les morceaux d'histoire dict?s par Napol?on. Le comte Chalvet ?tait bref dans sa parole, ses traits ?taient des ?clairs, justes, vifs, quelquefois profonds. S'il parfait d'une affaire, sur-le-champ on voyait la discussion faire un pas. Il y portait des faits, c'?tait plaisir de l'entendre. Du reste, en politique, il ?tait cynique effront?.

- Je suis ind?pendant, moi, disait-il ?un monsieur portent trots plaques, et dont apparemment il se moquait. Pourquoi veut-on que je sois aujourd'hui de la m?me opinion qu'il y a six semaines? En ce cas, mon opinion serait mon tyran.

Quatre jeunes yens graves, qui l'entouraient, firent la mine, ces messieurs n'aiment pas le genre plaisant. Le comte vit qu'il ?tait all? trop loin. Heureusement, il aper?ut l'honn?e M. Balland, tartufe d'honn?et?. Le comte se mit ?lui parler: on se rapprocha, on comprit que le pauvre Balland allait ?tre immol? A force de morale et de moralit?, quoique horriblement laid, et apr?s des premiers pas dans le monde, difficiles ?raconter, M. Balland a ?pous?une femme fort riche, qui est morte; ensuite une seconde femme fort riche, que l'on ne volt point dans le monde. Il jouit en toute humilit?de soixante mille livres de rentes, et a lui-m?me des flatteurs. Le comte Chalvet lui parla de tout cela et sans piti?. Il y eut bient?t autour d'eux un cercle de trente personnel. Tout le monde souriait, m?me les jeunes yens graves, l'esp?oir du si?cle.

"Pourquoi vient-il chez M. de La Mole, o?il est le plastron ?videmment?" pensa Julien. Il se rapprocha de l'abb?Pirard, pour le lui demander.

M. Balland s'esquiva.

- Bon! dit Norbert, voil?un des espions de mon p?e parti il ne reste plus que le petit boiteux Napier.

"Serait-ce l?le mot de l'?nigme? pensa Julien. Mais en ce cas, pourquoi le marquis re?oit-il M. Balland?"

Le s?v?e abb?Pirard faisait la mine dans un coin du salon, en entendant les laquais annoncer.

- C'est donc une grotte, disait-il comme Basile, je ne vois arriver que des yens tar?s.

C'est que le s?v?e abb?ne connaissait pas ce qui tient ?la haute soci?t?. Mais, par ses amis les jans?nistes, il avait des notions fort

exactes sur ces hommes qui n'arrivent dans les salons que par leur extrême finesse au service de tous les partis, ou leur fortune scandaleuse. Pendant quelques minutes, ce soir-là, il répondit d'abondance de cœur aux questions empressées de Julien, puis s'arrêta tout court, d'isolé d'avoir toujours du mal à dire de tout le monde, et se l'imputant ?peut-être? Bilieux, janséniste, et croyant au devoir de la charité chrétienne sa vie dans le monde était un combat.

- Quelle figure a cet abbé Pirard! disait Mlle de La Mole, comme Julien se rapprochait du canapé?

Julien se sentit irrité, mais pourtant elle avait raison. M. Pirard était sans contredit le plus honnête homme du salon, mais sa figure couperosée, qui s'agitait des bouffements de sa conscience, le rendait hideux en ce moment. "Croyez après cela aux physionomies pensa Julien; c'est dans le moment où la dignité de l'abbé Pirard se reproche quelque peccadille, qu'il a l'air atroce; tandis que sur la figure de ce Napier, espion connu de tous, on lit un bonheur pur et tranquille. "L'abbé Pirard avait fait cependant de grandes concessions (son part); il avait pris un domestique, il était fort bien用车.

Julien remarqua quelque chose de singulier dans le salon: c'était un mouvement de tous les yeux vers la porte, et un demi-silence subit. Le laquais annonçait le fameux baron de Tolly, sur lequel les élections venaient de fixer tous les regards. Julien s'avanza et le vit fort bien. Le baron présidait un collège: il eut l'idée lumineuse d'escamoter les petites cartes de papier portent les votes d'un des partis. Mais, pour qu'il y eût compensation, il les remplaça par une mesure par d'autres petites morceaux de papier portent un nom qui lui était agréable. Cette manœuvre décisive fut aperçue par quelques lecteurs qui s'empressèrent de faire compliment au baron de Tolly. Le bonhomme était encore pâle de cette grande affaire. Des esprits mal faits avaient annoncé le mot de galères. M. de La Mole le regarda froidement. Le pauvre baron s'échappa.

- S'il nous quitte si vite, c'est pour aller chez M. Comte', dit le comte Chalvet, et l'on rit.

Au milieu de quelques grands seigneurs muets et des intrigants, la plupart tarés, mais tous yens d'esprit qui, ce soir-là, abordaient successivement dans le salon de M. de La Mole (on parlait de lui pour un ministre), le petit Tanbeau faisait ses premières armes. S'il n'avait pas encore la finesse des aperçus, il s'en dédommagerait, comme on va voir, par l'énergie des paroles.

- Pourquoi ne pas condamner cet homme ?dix ans de prison? disait-il au moment où Julien approcha de son groupe; c'est dans un fond de basse-fosse qu'il faut confiner les reptiles; on doit les faire mourir à l'ombre, autrement leur venin s'exalte et devient plus dangereux. A quoi bon le condamner ?mille francs d'amende? Il est pauvre, soit, tant mieux; mais son parti paiera pour lui. Il fallait cinq cents francs d'amende et dix ans de basse-fosse.

"Eh bon dieu! quel est donc le monstre dont on parle? pensa Julien, qui admirait le ton vainement et les gestes saccadiques de son collègue. "La petite figure maigre et tirée du neveu favori de l'académicien était hideuse en ce moment. Julien apprit bientôt qu'il s'agissait du plus grand poète de l'époque'.

- Ah, monstre! s'cria Julien ?demi haut, et des larmes g?n?reuses vinrent mouiller ses yeux. Ah, petit gueux! pensa-t-il, je te revaudrai ce propos.

"Voil? pourtant, pensa-t-il, les enfants perdus du parti dont le marquis est un des chefs! Et cet homme illustre qu'il calomnie, que de croix, que de sin?cures n'e?t-il pas accumul?es, stil se f?t vendu, je ne dis pas au plat minist?re de M. de Nerval, mais ?quelqu'un de ces ministres passablement honn?tes que nous avons vus se succ?der?"

L'abb?Pirard fit signe de loin ?Julien, M. de La Mole venait de lui dire un mot. Mais quand Julien, qui dans ce moment ?coutait, les yeux baiss?s les g?missements d'un ?v?que, fut libre enfin, et put approcher de son ami, il le trouva accapar?par cet abominable petit Tanbeau. Ce petit monstre l'ex?trait comme la source de la faveur de Julien, et venait lui faire la court

Quand ta mort nous d?ivrera-t-elle de cette vieille pourriture? C'?tait dans ces termes, d'une ?nergie biblique, que le petit homme de lettres parfait en ce moment du respectable Lord Holland, Son m?rite ?tait de savoir tr?s bien la biographie des hommes vivants, et il venait de faire une revue rapide de tous les hommes qui pouvaient aspirer ?quelque influence sous le r?gne du nouveau roi d'Angleterre.

L'abb?Pirard passe dans un salon voisin; Julien le suivit:

- Le marquis n'aime pas les ?crivailleurs, je vous en avertis; c'est sa seule antipathie. Sachez le latin, le grec si vous pouvez, l'histoire des ?gyptiens, des Perses, etc., il vous honor?e et vous prot?gera comme un savant. Mais n'allez pas ?crire une page en fran?ais, et surtout sur des mati?res graves et au-dessus de votre position dans le monde, il vous appellerait ?crivailleur, et vous prendrait en guignon. Comment, habitant l'h?tel d'un grand seigneur, ne savez-vous pas le mot du duc de Castries sur d'Alembert et Rousseau: Cela veut raisonner de tout, et n'a pas mille ?cus de rente!

"Tout se sait, pensa Julien, ici comme au s?minaire!" Il avait ?crit huit ou dix pages assez emphatiques: c'?tait une sorte d'?oge historique du vieux chirurgien-major qui disait-il, l'avait fait homme. Et ce petit cahier, se dit Julien, a toujours ??enferm??clef! Il monta chez lui br?la son manuscrit, et revint au salon. Les coquins brillants l'avaient quitt?, il ne restait que les hommes ?plaques.

Autour de la table, que les gens venaient d'apporter toute servie, se trouvaient sept ?huit femmes fort nobles, fort d?votes, fort affect?es, g?nes de trente ?trente-cinq ans. La brillante mar?chale de Fervaques entra en faisant des excuses sur l'heure tardive. Il ?tait plus de minuit; elle alla prendre place aupr?s de la marquise. Julien fut profond?ment ?mu; elle avait les yeux et le regard de Mme de R?hal.

Le groupe de Mlle de La Mole ?tait encore peupl?. Elle ?tait occup?e avec ses amis ?se moquer du malheureux comte de Thaler. C'?tait le fils unique de ce fameux juif, c?rt?bre par les richesses qu'il avait acquises en pr?tant de l'argent aux rois pour faire la guerre aux peuples. Le juif venait de mourir laissant ?son fils cent mille ?cus de rente par mois, et un nom, h?as! trop connu'. Cette position singuli?re e?t exig?

de la simplicit? dans le caract?re, ou beaucoup de force de volont?

Malheureusement, le comte n'?tait qu'un bon gar?on garni de toutes sortes de pr?tentions qui se r?veillaient successivement ?la voix de ses flatteurs.

M. de Caylus pr?tendait qu'on lui avait donn? la volont? de demander en mariage Mlle de La Mole (?laquelle le marquis de Croisenois, qui devait ?tre duc avec cent mille livres de rente, faisait la cour).

- Ah! ne l'accusez pas d'avoir une volont?, disait piteusement Norbert.

Ce qui manquait peut-?tre le plus ?ce pauvre comte de Thaler, c'?tait la facult? de vouloir. Par ce c?t? de son caract?re il e?t t?digne d'?tre roi. Prenant sans cesse conseil de tout le monde, il n'avait le courage de suivre aucun avis jusqu'au bout.

Sa physionomie e?t suffi ?elle seule, disait Mlle de La Mole, pour lui inspirer une joie ?ternelle. C'?tait un m?ange singulier d'inqui?tude et de d?sappoiment; mais de temps ?autre on y distinguait fort bien des bouff?es d'importance et de ce ton tranchant que doit avoir l'homme le plus riche de France, quand surtout il est assez bien fait de sa personne et n'a pas encore trente-six ans. Il est timidement insolent, disait M. de Croisenois. Le comte de Caylus, Norbert et deux ou trois jeunes gens ?moustaches le persifl?ent tant qu'ils voulurent, sans qu'il s'en dout?t, et enfin le renvoy?ent comme une heure sonnait:

- Sont-ce vos fameux chevaux arabes qui vous attendent ?la porte par le temps qu'il fait? lui dit Norbert.

- Non, c'est un nouvel attelage bien moins cher r?pondit M. de Thaler. Le cheval de gauche me co?t? cinq mille francs, et celui de droite ne vaut que cent louis, mais je vous prie de croire qu'on ne l'attelle que de nuit. C'est que son trot est parfaitement semblable ?celui de l'autre.

La r?flexion de Norbert fit penser au comte qu'il ?tait d?cent pour un homme comme lui d'avoir la passion des chevaux, et qu'il ne fallait pas laisser mouiller les siens. Il partit, et ces messieurs sortirent un instant apr?s en se moquant de lui.

"Ainsi, pensait Julien en les entendant rire dans l'escalier, il m'a ?t? donn? de voir l'autre extr?me de ma situation! Je n'ai pas vingt louis de rente, et je me suis trouv?c?t?e ?c?t? avec un homme qui a vingt louis de rente par heure, et l'on se moquait de lui... Une telle vue gu?rit de l'envie."

CHAPITRE V

LA SENSIBILIT? ET UNE GRANDE DAME D?VOTE

Une id?e un peu vive y a l'air d'une grossi?ret?, tant on y est accoutum? aux mots sans relief. Malheur ?qui invente en parlant!
FAUBRAS

Après plusieurs mois d'preuves, voici où en était Julien le jour où l'intendant de la maison lui remit le troisième quartier de ses appointements. M. de La Mole l'avait chargé de suivre l'administration de ses terres en Bretagne et en Normandie. Julien y faisait de fréquents voyages. Il était chargé en chef de la correspondance relative au fameux procès avec l'abbé de Fréjail; M. Pirard l'avait instruit.

Sur les courtes notes que le marquis griffonnait en marge des papiers de tout genre qui lui étaient adressés, Julien composait des lettres, qui presque toutes étaient signées.

A l'école de théologie, ses professeurs se plaignaient de son peu d'assiduité, mais ne l'en regardaient pas moins comme un de leurs élèves les plus distingués. Ces différents travaux, saisis avec toute l'ardeur de l'ambition souffrante, avaient bien vite enlevé à Julien les fraîches couleurs qu'il avait apportées de la province. Sa peur était une morte aux yeux des jeunes séminaristes ses camarades; il les trouvait beaucoup moins chantants, beaucoup moins généreux devant un cœur que ceux de Besançon; eux le croyaient attaqué de la poitrine. Le marquis lui avait donné un cheval.

Craignant d'être rencontré dans ses courses à cheval, Julien leur avait dit que cet exercice lui était prescrit par les médecins. L'abbé Pirard l'avait mené dans plusieurs maisons jansénistes. Julien fut touché, l'idée de la religion était invinciblement liée dans son esprit à celle d'hypocrisie et d'espoir de gagner de l'argent. Il admirait ces hommes pieux et serviables qui ne songent pas au budget. Plusieurs jansénistes l'avaient pris en amitié et lui donnaient des conseils. Un monde nouveau s'ouvrait devant lui. Il connut chez les jansénistes un comte Altamira qui avait près de six pieds de haut, libéral condamné mort dans son pays, et droit. Cet étrange contraste, la dévotion et l'amour de la liberté, le frappa.

Julien était en froid avec le jeune comte. Norbert avait trouvé qu'il répondait trop vivement aux plaisanteries de quelques-uns de ses amis. Julien, ayant manqué une ou deux fois aux convenances, s'était prescrit de ne jamais adresser la parole à Mlle Mathilde. On était toujours parfaitement poli à son garder l'hôtel de La Mole mais il se sentait déchu. Son bon sens de province expliquait cet effet par le proverbe vulgaire, tout beau tout nouveau.

Peut-être était-il un peu plus clairvoyant que les premiers jours, ou bien le premier enchantement produit par l'urbanité parisienne était passé?

Dès qu'il cessait de travailler, il était en proie à un ennui mortel, c'est l'effet des changements de la politesse admirable, mais si mesurée, si parfaitement graduée suivant les positions, qui distingue la haute société. Un cœur un peu sensible voit l'artifice.

Sans doute, on peut reprocher à la province un ton commun ou peu poli. Mais on se passionne un peu en vous répondant. Jamais à l'hôtel de La Mole l'amour-propre de Julien n'était blessé, mais souvent, à la fin de la journée, en prenant sa bougie dans l'antichambre, il se sentait

l'envie de pleurer. En province, un garçon de caf? prend int?it ?vous, s'il vous arrive un accident en entrant dans son caf?. Mais si cet accident offre quelque chose de d?sagr?able pour l'amour-propre, en vous plaignant, il r?p?tera dix fois le mot qui vous torture. A Paris, on a l'attention de se cacher pour rire, mais vous ?tes toujours un ?tranger.

Nous passons sous silence une foule de petites aventures, qui eussent donn?des ridicules ?Julien, s'il n'e?t pas ?t?en quelque sorte au-dessous du ridicule. Une sensibilit? folle lui faisait commettre des milliers de gaucheries. Tous ses plaisirs ?taient de pr?caution: il tirait le pistolet tous les jours, il ?tait un des bons ??ves des plus fameux ma?tres d'armes. D?s qu'il pouvait disposer d'un instant, au lieu de l'employer ?lire comme autrefois, il courait au man?ge et demandait les chevaux les plus vicieux. Dans les promenades avec le ma?tre du man?ge, il ?tait presque r?guli?rement jet?par terre.

Le marquis le trouvait commode ?cause de son travail obstin?, de son silence, de son intelligence, et peu ?peu, lui confia la suite de toutes les affaires un peu difficiles ?d?brouiller. Dans les moments o? sa haute ambition lui laissait quelque rel?che, le marquis faisait des affaires avec sagacit?, ?port?e de savoir des nouvelles, il avait du bonheur ?la Bourse. Il achetait des maisons, des bois; mais il prenait facilement de l'humeur. Il donnait des centaines de louis et plaidait pour des centaines de francs. Les hommes riches qui ont le coeur haut cherchent dans les affaires de l'amusement et non des r?sultats. Le marquis avait besoin d'un chef d'?tat-major qui m?t un ordre clair et facile ?saisir dans toutes ses affaires d'argent.

Mme de La Mole, quoique d'un caract?re si mesur?, se moquait quelquefois de Julien. L'impr?vu produit par la sensibilit? est l'horreur des grandes dames; c'est l'antipode des convenances. Deux ou trois fois le marquis prit son parti: "S'il est ridicule dans votre salon, il triomphe dans son bureau. "Julien, de son c??, crut saisir le secret de la marquise. Elle daignait s'int?resser ?tout d?s qu'on annon?ait le baron de La Joumata. C'?tait un ?tre froid, ?physionomie impassible. Il ?tait petit, mince, laid, fort bien mis, passait sa vie au Ch?teau, et, en g?n?ral, ne disait rien sur rien. Telle ?tait sa fa?on de penser. Mme de La Mole e?t ??passionn?ment heureuse pour la premi?re fois de sa vie, si elle e?t pu en faire l?mari de sa fille.

CHAPITRE VI

MANIERE DE PRONONCER

Leur haute mission est de juger avec calme les petits ?v?nements de la vie journali?re des peuples. Leur sagesse doit pr?venir les grandes col?es pour les petites causes, ou pour des ?v?nements que la voix de la renomm?e transfigure en les portant au loin.

GRATIUS.

Pour un nouveau d?barqu?, qui, par hauteur, ne faisait jamais de questions, Julien ne tomba pas dans de trop grandes sottises. Un jour,

pouss? dans un caf? de la rue Saint-Honor?, par une averse soudaine, un grand homme en redingote de castorine, ?tonn? de son regard sombre le regarda ? son tour, absolument comme jadis, ? Besan?on, l'amant de Mlle Amanda.

Julien s'?tait reproch? trop souvent d'avoir laiss? passer cette premi?re insulte, pour souffrir ce regard. Il en demanda l'explication. L'homme en redingote lui adressa aussit?t les plus sales injures: tout ce qui ?tait dans le caf? les entoura; les passants s'arr?taien devant la porte. Par une pr?caution de provincial, Julien portait toujours des petits pistolets, sa main les serrait dans sa poche d'un mouvement convulsif. Cependant il fut sage, et se borna ? r?p?ter ? son homme de minute en minute:

- Monsieur votre adresse? je vous m?prise.

La constance avec laquelle il s'attachait ? ces six mots finit par frapper la foule.

Dame! il faut que l'autre qui parle tout seul lui donne son adresse. L'homme ?la redingote, entendant cette d?cision souvent r?p??e, jeta au nez de Julien cinq ou six cartes. Aucune heureusement ne l'atteignit au visage, il s'?tait promis de ne faire usage de ses pistolets que dans le cas o? il serait touch?. L'homme s'en alla, non sans se retourner de temps en temps pour le menacer du poing et lui adresser des injures.

Julien se trouva baign? de sueur. "Ainsi il est au pouvoir du dernier des hommes de m'?mouvoir ? ce point! se disait-il avec rage. Comment tuer cette sensibilit? si humiliante?"

Il e?t voulu pouvoir se battre ? l'instant. Mais une difficult? l'arr?tait. Dans tout ce grand Paris, o? prendre un t?moin? il n'avait pas un ami. Il avait eu plusieurs connaissances; mais toutes, r?guli?rement, au bout de six semaines de relations, s'?loignaient de lui. "Je suis insociable, et m'en voil? cruellement puni", pensa-t-il. Enfin, il eut l'id?e de chercher un ancien lieutenant du 96e, nomm? Li?vin, pauvre diable avec qui il faisait souvent des armes. Julien fut sinc?e avec lui.

- Je veux bien ?tre votre t?moin, dit Li?vin, mais ? une condition: si vous ne blessez pas votre homme, vous nous battrez avec moi, s?ance tenante.

- Convenu, dit Julien en lui serrant la main avec enthousiasme; et ils all?rent chercher M. C. de Beauvoisis ? l'adresse indiqu?e par ses billets, au fond du faubourg Saint-Germain.

Il ?tait sept heures du matin. Ce ne fut qu'en se faisant annoncer chez lui que Julien pensa que ce pouvait bien ?tre le jeune parent de Mme de R?hal, employ? jadis ? l'ambassade de Rome ou de Naples, et qui avait donn? une lettre de recommandation au chanteur Geronimo.

Julien avait remis ? un grand valet de chambre une des cartes jet?es la veille, et une des siennes.

On le fit attendre, lui et son t?moin, trois grands quarts d'heure; enfin ils furent introduits dans un appartement admirable d'?l?gance.

Ils trouvèrent un grand jeune homme en redingote rose-orange et blanc, mis comme une poupée; ses traits offraient la perfection et l'insignifiance de la beauté grecque. Sa tête, remarquablement droite, portait une pyramide de cheveux du plus beau blond. Ils étaient frisés avec beaucoup de soin, pas un cheveu ne dépassait l'autre. C'est pour se faire friser ainsi, pensa le lieutenant du 96e, que ce maudit fat nous a fait attendre. La robe de chambre bariolée, le pantalon du matin, tout, jusqu'aux pantoufles brodées, était correct et merveilleusement soigné. Sa physionomie, noble et vide, annonçait des idées convenables et rares l'idéal de l'homme aimable, l'horreur de l'imprécision et de la plaisanterie, beaucoup de gravité.

Julien, auquel son lieutenant du 96e avait expliqué que se faire attendre si longtemps, après lui avoir jeté si grossièrement sa carte ? la figure, était une offense de plus, entra brusquement chez M. de Beauvoisis. Il avait l'intention d'être insolent, mais il aurait bien voulu en même temps être de bon ton.

Il fut si frappé de la douceur des manières de M. de Beauvoisis, de son air ?la fois compassé, important et content de soi de l'élegance admirable de ce qui l'entourait, qu'il perdit en un clin d'œil toute idée d'insolence. Ce n'était pas son homme de la veille. Son tonnement fut tel de rencontrer un être aussi distingué au lieu du grossier personnage rencontré au café, qu'il ne put trouver une seule parole. Il présenta une des cartes qu'on lui avait jetées.

- C'est mon nom, dit l'homme ?la mode, auquel l'habit noir de Julien dès sept heures du matin, inspirait assez peu de considération; mais je ne comprends pas, d'honneur...

La manière de prononcer ces derniers mots rendit ?Julien une partie de son humeur.

- Je viens pour me battre avec vous, monsieur, et il expliqua d'un trait toute l'affaire.

M. Charles de Beauvoisis, après y avoir médiatement pensé, était assez content de la coupe de l'habit noir de Julien. "Il est de Staub, c'est clair, se disait-il en l'écoutant parler; ce gilet est de bon goût, ces bottes sont bien; mais, d'un autre côté, cet habit noir dès le grand matin!... Ce sera pour mieux ?chapper ?la balle, se dit le chevalier de Beauvoisis."

Dès qu'il se fut donné cette explication, il revint ?une politesse parfaite, et presque d'égale ?gal envers Julien. Le colloque fut assez long, l'affaire était difficile, mais enfin Julien ne put se refuser ?l'évidence. Le jeune homme si bien nommé qu'il avait devant lui n'offrait aucun point de ressemblance avec le grossier personnage, qui la veille, l'avait insulté.

Julien ?prouvait une invincible répugnance ?s'en aller, il faisait durer l'explication. Il observait la suffisance du chevalier de Beauvoisis, c'est ainsi qu'il s'était nommé en parlant de lui, choqué de ce que Julien l'appelait tout simplement monsieur.

Il admirait sa gravité, même d'une certaine fatuité modeste, mais qui ne l'abandonnait pas un seul instant. Il était ?tonné de sa manière

singuli?e de remuer la langue en pronon?ant les mots... Mais enfin, dans tout cela, il n'y avait pas la plus petite raison de lui chercher querelle.

Le jeune diplomate offrait de se battre avec beaucoup de gr?ce, mais l'ex-lieutenant du 96e, assis depuis une heure, les jambes ?cart?es, les mains sur les cuisses, et les coudes en dehors, d?cida que son ami M. Sorel n'?tait point fait pour chercher une querelle d'Allemand ?un homme, parce qu'on avait vol?? cet homme ses billets de visite.

Julien sortait de fort mauvaise humeur. La voiture du chevalier de Beauvoisis l'attendait dans la cour, devant le perron; par hasard, Julien leva les yeux et reconnut son homme de la veille dans le cocher.

Le voir, le tirer par sa grande jaquette, le faire tomber de son si?ge et l'accabler de coups de cravache ne fut que l'affaire d'un instant. Deux laquais voulurent d?fendre leur camarade; Julien re?ut des coups de poing: au m?me instant il arma un de ses petits pistolets et le tira sur eux; ils prirent la fuite. Tout cela fut l'affaire d'une minute.

Le chevalier de Beauvoisis descendait l'escalier avec la gravit?la plus plaisante, r?p?tant avec sa prononciation de grand seigneur:

- Qu'est ?a? qu'est ?a?

Il ?tait ?videmment fort curieux, mais l'importance diplomatique ne lui permettait pas de marquer plus d'int??. Quand il sut de quoi il s'agissait, la hauteur le disputa encore dans ses traits au sang-froid l?g?rement badin qui ne doit jamais quitter une figure de diplomate.

Le lieutenant du 96e comprit que M. de Beauvoisis avait envie de se battre; il voulut diplomatiquement aussi conserver ?son ami les avantages de l'initiative.

- Pour le coup, s'?cria-t-il, il y a l?mati?e ?duel!

- Je le croirais assez, reprit le diplomate.

- Je chasse ce coquin, dit-il ?ses laquais; qu'un autre monte.

On ouvrit la porti?e de la voiture: le chevalier voulut absolument en faire les honneurs ?Julien et ?son t?moin. On alla chercher un ami de M. de Beauvoisis, qui indiqua une place tranquille. La conversation en allant fut vraiment bien. Il n'y avait de singulier que le diplomate en robe de chambre.

"Ces messieurs, quoique tr?s nobles, pensa Julien, ne sont point ennuyeux comme les personnes qui viennent d?her chez M. de La Mole, et je vois pourquoi, ajouta-t-il un instant apr?s ils se permettent d'?tre ind?cents. "On parlait des danseuses que le public avait distingu?es dans un ballet donn?la veille. Ces messieurs faisaient allusion ?des anecdotes piquantes que Julien et son t?moin, le lieutenant du 96e, ignoraient absolument. Julien n'eut point la sottise de pr?tendre les savoir; il avoua de bonne gr?ce son ignorance. Cette franchise plut ? l'ami du chevalier, il lui raconta ces anecdotes dans les plus grands d?tails, et fort bien.

Une chose étonna infiniment Julien. Un reposoir que l'on construisait au milieu de la rue, pour la procession de la Fête-Dieu, arrêta un instant la voiture. Ces messieurs se permirent plusieurs plaisanteries; le curé, suivant eux, était fils d'un archevêque. Jamais chez le marquis de La Mole, qui voulait être duc, on n'eût osé prononcer un tel mot.

Le duel fut fini en un instant: Julien eut une balle dans le bras, on le lui serra avec des mouchoirs; on les mouilla avec de l'eau-de-vie et le chevalier de Beauvoisis pria Julien très poliment de lui permettre de le reconduire chez lui dans la même voiture qui l'avait amené. Quand Julien indiqua l'hôtel de La Mole, il y eut un change de regards entre le jeune diplomate et son ami. Le fiacre de Julien était lì, mais il trouvait la conversation de ces messieurs infiniment plus amusante que celle du bon lieutenant du 96e.

"Mon Dieu! un duel, n'est-ce que ça? pensait Julien. Que je suis heureux d'avoir retrouvé ce cocher! Quel serait mon malheur, si j'avais dû supporter encore cette injure dans un café?" La conversation amusante n'avait presque pas été interrompue. Julien comprit alors que l'affection diplomatique est bonne quelque chose.

"L'ennui n'est donc point inhérent, se disait-il, une conversation entre gens de haute naissance! Ceux-ci plaisent de la procession de la Fête-Dieu, ils osent raconter et avec détails pittoresques des anecdotes fort scabreuses. Il ne leur manque absolument que le raisonnement sur la chose politique, et ce manque-là est plus que compensé par la grâce de leur ton et la parfaite justesse de leurs expressions. "Julien se sentait une vive inclination pour eux. "Que je serais heureux de les voir souvent!"

A peine se fut-on quitté, que le chevalier de Beauvoisis courut aux informations . elles ne furent pas brillantes.

Il était fort curieux de connaître son homme; pouvait-il déceler lui faire une visite? Le peu de renseignements qu'il put obtenir n'étaient pas d'une nature encourageante.

- Tout cela est affreux! dit-il son témoin. Il est impossible que j'avoue m'être battu avec un simple secrétaire de M. de La Mole, et encore parce que mon cocher m'a volé mes cartes de visite.

- Il est sûr qu'il y aurait dans tout cela possibilité de ridicule.

Le soir même, le chevalier de Beauvoisis et son ami dirent partout que ce M. Sorel, d'ailleurs un jeune homme parfait, était fils naturel d'un ami intime du marquis de La Mole. Ce fait passa sans difficulté. Une fois qu'il fut établi, le jeune diplomate et son ami daignèrent faire quelques visites à Julien, pendant les quinze jours qu'il passa dans sa chambre. Julien leur avoua qu'il n'était allé qu'une fois en sa vie à l'Opéra.

- Cela est épouvantable, lui dit-on, on ne va que là, il faut que votre première sortie soit pour le Comte Ory.

A l'Opéra, le chevalier de Beauvoisis le présenta au fameux chanteur Geronimo, qui avait alors un immense succès.

Julien faisait presque la cour au chevalier; ce mélange de respect pour soi-même, d'importance mystérieuse et de fatuité de jeune homme l'enchantait. Par exemple le chevalier bégayait un peu, parce qu'il avait l'honneur de voir souvent un grand seigneur qui avait ce défaut. Jamais Julien n'avait trouvé ravi dans un seul être le ridicule qui amuse et la perfection des manières qu'un pauvre provincial doit chercher à imiter.

On le voyait à l'Opéra avec le chevalier de Beauvoisis; cette liaison fit prononcer son nom.

- Eh bien! lui dit un jour M. de La Mole, vous voilà donc le fils naturel d'un riche gentilhomme de Franche-Comté, mon ami intime?

Le marquis coupa la parole à Julien, qui voulait protester qu'il n'avait contribué en aucune façon à accorder ce bruit.

- M. de Beauvoisis n'a pas voulu s'être battu contre le fils d'un charpentier.

- Je le sais, je le sais, dit M. de La Mole; c'est à moi maintenant de donner de la consistance à ce récit, qui me convient. Mais j'ai une grâce à vous demander, et qui ne vous coûtera qu'une petite demi-heure de votre temps: tous les jours d'Opéra, onze heures et demie, allez assister dans le vestibule à la sortie du beau monde. Je vous vois encore quelquefois des façons de province, il faudrait vous en faire, d'ailleurs il n'est pas mal de connaître, au moins de vue, de grands personnages auprès desquels je puis un jour vous donner quelque mission. Passez au bureau de location pour vous faire reconnaître; on vous a donné les entrées.

CHAPITRE VII

UNE ATTAQUE DE GOUTTE

Et j'eus de l'avancement, non pour mon métier, mais parce que mon maître avait la goutte.

BERTOLOTTI.

Le lecteur est peut-être surpris de ce ton libre et presque amical; nous avons oublié de dire que, depuis six semaines, le marquis était retenu chez lui par une attaque de goutte.

Mme de La Mole et sa mère étaient à Hyères, auparès de la mère de la marquise. Le comte Norbert ne voyait son père que des instants, ils étaient fort bien l'un pour l'autre, mais n'avaient rien à se dire. M. de La Mole, réduit à Julien, fut tenu de lui trouver des idées. Il se faisait lire les journaux. Bientôt le jeune secrétaire fut en état de choisir les passages intéressants. Il y avait un journal nouveau que le marquis abhorrait; il avait juré de ne le jamais lire, et chaque jour en parlait. Julien riait et admirait la pauvreté du duel entre le pouvoir

et une id?e. Cette petitesse du marquis lui rendait tout le sang-froid qu'il ?ait tent? de perdre en passant des soir?es t?te ?t?te avec un si grand seigneur. Le marquis, irrit? contre le temps pr?sent, se fit lire Tite-Live; la traduction improvis?e sur le texte latin l'amusait.

Un jour le marquis dit, avec ce ton de politesse excessive, qui souvent impatientait Julien:

- Permettez, mon cher Sorel, que je vous fasse cadeau d'un habit bleu: quand il vous conviendra de le prendre et de venir chez moi, vous serez, ?mes yeux, le fr?re cadet du comte de Retz, c'est-?-dire le fils de mon ami le vieux duc.

Julien ne comprenait pas trop de quoi il s'agissait; le soir m?me, il essaya une visite en habit bleu. Le marquis le traita comme un ?gal. Julien avait un coeur digne de sentir la vraie politesse, mais il n'avait pas l'id?e des nuances. Il e?t jur?, avant cette fantaisie du marquis, qu'il ?ait impossible d'?tre re?u par lui avec plus d'?gards. "Quel admirable talent!" se dit Julien; quand il se leva pour sortir, le marquis lui fit des excuses de ne pouvoir l'accompagner ? cause de sa goutte.

Cette id?e singuli?e occupa Julien: "se moquerait-il de moi?" pensa-t-il. Il alla demander conseil ?l'abb?Pirard, qui, moins poli que le marquis, ne lui r?pondit qu'en sifflant et parlant d'autre chose. Le lendemain matin, Julien se pr?senta au marquis, en habit noir, avec son portefeuille et ses lettres ?signer. Il en fut re?u ? l'ancienne mani?e. Le soir en habit bleu, ce fut un ton tout diff?rent et absolument aussi poli que la veille.

- Puisque vous ne vous ennuyez pas trop dans les visites que vous avez la bont?de faire ?un pauvre vieillard malade, lui dit le marquis, il faudrait lui parler de tous les petits incidents de votre vie, mais franchement et sans songer ?autre chose qu'?raconter clairement et d'une fa?on amusante. Car il faut s'amuser continua le marquis; il n'y a que cela de r?el dans la vie. Un homme ne peut pas me sauver la vie ?la guerre tous les jours, ou me faire tous les jours cadeau d'un million; mais si j'avais Rivarol, ici, aupr?s de ma chaise longue, tous les jours il m'?terait une heure de souffrances et d'ennui. Je l'ai beaucoup vu ? Hambourg, pendant l'?migration.

Et le marquis conta ?Julien les anecdotes de Rivarol avec les Hambourgeois qui s'associaient quatre pour comprendre un bon mot.

M. de La Mole, r?duit ?la soci??de ce petit abb?, voulut l'?moustiller. Il piqua d'honneur l'orgueil de Julien. Puisqu'on lui demandait la v?rit?, Julien r?solut de tout dire; mais en taisant deux choses: son admiration fanatique pour un nom qui donnait de l'humeur au marquis, et la parfaite incr?dulit? qui n'allait pas trop bien ?un futur cur?. Sa petite affaire avec le chevalier de Beauvoisis arriva fort ?propos. Le marquis rit aux larmes de la sc?ne dans le caf?de la rue Saint-Honor?avec le cocher qui l'accablait d'injures sales. Ce fut l'?poque d'une franchise parfaite dans les relations entre le ma?tre et le prot?g?.

M. de La Mole s'int?essa ?ce caract?re singulier. Dans les commencements, il caressait les ridicules de Julien, afin d'en jouir;

bientôt il trouva plus d'intérêt à corriger tout doucement les fausses manières de voir de ce jeune homme. "Les autres provinciaux qui arrivent à Paris admirent tout, pensait le marquis; celui-ci hait tout. Ils ont trop d'affection, lui n'en a pas assez, et les sots le prennent pour un sot."

L'attaque de goutte fut prolongée par les grands froids de l'hiver et dura plusieurs mois.

"On s'attache bien à un bel pagneul se disait le marquis, pourquoi ai-je tant de honte de m'attacher à ce petit abbé? il est original. Je le traite comme un fils, eh bien! où est l'inconvénient? Cette fantaisie, si elle dure me coûtera un diamant de cinq cents louis dans mon testament."

Une fois que le marquis eut compris le caractère ferme de son protégé, chaque jour il le chargeait de quelque nouvelle affaire.

Julien remarqua avec effroi qu'il arrivait à ce grand seigneur de lui donner des décisions contradictoires sur le même objet.

Ceci pouvait le compromettre gravement. Julien ne travailla plus avec le marquis sans apporter un registre sur lequel il écrivait les décisions, et le marquis les paraphait. Julien avait pris un commis qui transcrivait les décisions relatives à chaque affaire sur un registre particulier. Ce registre recevait aussi la copie de toutes les lettres.

Cette idée sembla d'abord le comble du ridicule et de l'ennui. Mais, en moins de deux mois, le marquis en sentit les avantages. Julien lui proposa de prendre un commis sortant de chez un banquier, et qui tiendrait en partie double le compte de toutes les recettes et de toutes les dépenses des terres que Julien était chargé d'administrer.

Ces mesures claircirent tellement aux yeux du marquis ses propres affaires, qu'il put se donner le plaisir d'entreprendre deux ou trois nouvelles spéculations sans le secours de son préte-nom qui le volait.

- Prenez trois mille francs pour vous, dit-il un jour à son jeune ministre.

- Monsieur, ma conduite peut être calomnie.

- Que vous faut-il donc? reprit le marquis avec humeur.

- Que vous veuilliez bien prendre un arrêté et l'écrire de votre main sur le registre; cet arrêté me donnera une somme de trois mille francs. Au reste, c'est M. l'abbé Pirard qui a eu l'idée de toute cette comptabilité. Le marquis, avec la mine ennuyée du marquis de Moncade, coutant les comptes de M. Poisson, son intendant, écrivit la décision.

Le soir, lorsque Julien paraissait en habit bleu, il n'était jamais question d'affaires. Les bontés du marquis étaient si flatteuses pour l'amour-propre toujours souffrant de notre héros, que bientôt, malgré lui, il éprouva une sorte d'attachement pour ce vieillard aimable. Ce n'est pas que Julien fût sensible, comme on l'entend à Paris; mais ce n'était pas un monstre, et personne, depuis la mort du vieux chirurgien-major, ne lui avait parlé avec tant de bonté. Il remarquait

avec ?tonnement que le marquis avait pour son amour-propre des m?hagements de politesse qu'il n'avait jamais trouv?s chez le vieux chirurgien. Il comprit enfin que le chirurgien ?ait plus fier de sa croix que le marquis de son cordon bleu. Le p?re du marquis ?ait un grand seigneur.

Un jour, ?la fin d'une audience du matin, en habit noir et pour les affaires, Julien amusa le marquis, qui le retint deux heures, et voulut absolument lui donner quelques billets de banque que son pr?te-nom venait de lui apporter de la Bourse.

- J'esp?re, Monsieur le marquis, ne pas m'?carter du profond respect que je vous dois en vous suppliant de me permettre un mot.

- Parlez, mon ami.

- Que Monsieur le marquis daigne souffrir que je refuse ce don. Ce n'est pas ?l'homme en habit noir qu'il est adress?, et il g?lerait tout ? fait les fa?ons que l'on a la bont?de tol?rer chez l'homme en habit bleu.

Il salua avec beaucoup de respect, et sortit sans regarder.

Ce trait amusa le marquis. Il le conta le soir ?l'abb?Pirard.

- Il faut que je vous avoue enfin une chose mon cher abb?. Je connais la naissance de Julien, et je vous autorise ?ne pas me garder le secret sur cette confidence.

Son proc?d? de ce matin est noble, pensa le marquis, et moi je l'anoblis.

Quelque temps apr?s, le marquis put enfin sortir.

- Allez passer deux mois ?Londres, dit-il ?Julien. Les courriers extraordinaires et autres vous porteront les lettres re?ues par moi avec mes notes. Vous ferez les r?ponses et me les renverrez en mettant chaque lettre dans sa r?ponse. J'ai calcul? que le retard ne sera que de cinq jours.

En courant la poste sur la route de Calais, Julien s'?tonnait de la futilit?des pr?tendues affaires pour lesquelles on l'envoyait.

Nous ne dirons point avec quel sentiment de haine et presque d'horreur, il toucha le sol anglais. On conna?t sa folle passion pour Bonaparte. Il voyait dans chaque officier un sir Hudson Lowe, dans chaque grand seigneur un Lord Bathurst, ordonnant les infamies de Sainte-H??ne et en recevant la r?compense par dix ann?es de minist?re.

A Londres, il connut enfin la haute fatuit?. Il s'?tait li? avec de jeunes seigneurs russes qui l'initi?ent.

- Vous ?es pr?destin?, mon cher Sorel, lui disaient-ils vous avez naturellement cette mine froide et ?mille lieues de la sensation pr?sente, que nous cherchons tant ?nous donner.

- Vous n'avez pas compris votre si?cle, lui disait le prince Korasoff:

Faites toujours le contraire de ce qu'on attend de vous. Voil?, d'honneur, la seule religion de l'?poque, ne soyez ni fou, ni affect?, car alors on attendrait de vous des folies et des affectations, et le pr?cepte ne serait plus accompli.

Julien se couvrit de gloire un jour dans le salon du duc de Fitz-Folke, qui l'avait engag??d?ner, ainsi que le prince Korasoff. On attendit pendant une heure. La fa?on dont Julien se conduisit, au milieu des vingt personnes qui attendaient, est encore cit?e parmi les jeunes secr?taires d'ambassade ?Londres. Sa mine fut impayable.

Il voulut voir, malgr?les plaisanteries des dandys ses amis, le c??tre Philippe Vane, le seul philosophe que l'Angleterre ait eu depuis Locke. Il le trouva achevant sa septi?me ann?e de prison. L'aristocratie ne badine pas en ce pays-ci, pensa Julien; de plus, Vane est d?shonor?, vilipend?, etc.

Julien le trouva gaillard; la rage de l'aristocratie le d?sennuyait. Voil?, se dit Julien en sortant de prison, le seul homme gai que j'aie vu en Angleterre.

L'id?e la plus utile aux tyrans est celle de Dieu, lui avait dit Vane...

Nous supprimons le reste du syst?me comme cynique.

A son retour:

- Quelle id?e amusante m'apportez-vous d'Angleterre? lui dit M. de La Mole...

Il se taisait.

- Quelle id?e apportez-vous, amusante ou non? reprit le marquis vivement.

- Primo, dit Julien, l'Anglais le plus sage est fou une heure par jour; il est visit?par le d?mon au suicide, qui est le dieu du pays.

2?L'esprit et le g?nie perdent vingt-cinq pour cent de leur valeur en d?barquant en Angleterre.

3?Rien au monde n'est beau, admirable, attendrissant comme les paysages anglais.

- A mon tour, dit le marquis:

"Primo pourquoi allez-vous dire, au bal chez l'ambassadeur d?Russie, qu'il y a en France trois cent mille jeunes gens de vingt-cinq ans qui d?sirent passionn?ment la guerre? croyez-vous que cela soit obligant pour les rois?

- On ne sait comment faire en parlant ?nos grands diplomates, dit Julien. Ils ont la manie d'ouvrir des discussions s?rieuses. Si l'on s'en tient aux lieux communs des journaux, on passe pour un sot. Si l'on se permet quelque chose de vrai et de neuf, ils sont ?tonn?s, ne savent que r?pondre, et le lendemain matin, ?sept heures, ils vous font dire par le premier secr?taire d'ambassade qu'on a ??inconvenant.

- Pas mal, dit le marquis en riant. Au reste, je parie, monsieur l'homme profond, que vous n'avez pas devin?ce que vous ?es all?faire en Angleterre.

- Pardonnez-moi, reprit Julien; j'y ai ?t?pour d?her une fois la semaine chez l'ambassadeur du roi, qui est le plus poli des hommes.

- Vous ?es all?chercher la croix que voil?, lui dit le marquis. Je ne veux pas vous faire quitter votre habit noir et je suis accoutum?au ton plus amusant que j'ai pris avec l'homme portant l'habit bleu. Jusqu'?nouvel ordre, entendez bien ceci: quand je verrai cette croix vous serez le fils cadet de mon ami le duc de Retz, qui sans s'en douter, est depuis six mois employ?dans l?diplomatie. Remarquez, ajouta le marquis, d'un air fort s?rieux, et coupant court aux actions de gr?ces, que je ne veux point vous sortir de votre ?tat. C'est toujours une faute et un malheur pour le protecteur comme pour le prot?g?. Quand mes proc?s vous ennuieront, ou que vous ne me conviendrez plus, je demanderai pour vous une bonne cure, comme celle de notre ami l'abb?Pirard, et n'en de plus, ajouta le marquis d'un ton fort sec.

- Cette croix mit ?l'aise l'orgueil de Julien; il parla beaucoup plus. Il se crut moins souvent offens?et pris de mire par ces propos, susceptibles de quelque explication peu polie et qui, dans une conversation anim?e, peuvent ?chapper ?tout le monde.

Cette croix lui valut une singuli?e visite; ce fut celle de M. le baron de Valenod, qui venait ?Paris remercier le minist?e de sa baronnie et s'entendre avec lui. Il allait ?tre nomm?maire de Verri?es en remplacement de M. de R?hal destitu?.

Julien rit bien, int?rieurement, quand M. de Valenod lui fit entendre qu'on venait de d?couvrir que M. de R?hal ?ait un jacobin. Le fait est que, dans une r?election g?n?rale qu'on pr?parait pour la Chambre des d?put?s, le nouveau baron ?ait le candidat du minist?e, et au grand coll?ge du d?partement, ?la v?rit?fort ultra, c'?tait M. de R?hal qui ?ait port?par les lib?raux.

Ce fut en vain que Julien essaya de savoir quelque chose de Mme de R?hal; le baron parut se souvenir de leur ancienne rivalit?, et fut imp?n?trable. Il finit par demander ?Julien la voix de son p?re dans les ?lections qui allaient avoir lieu. Julien promit d'?crire.

- Vous devriez, Monsieur le chevalier, me pr?sentier ?M. le marquis de La Mole.

En effet, je le devrais, pensa Julien; mais un tel coquin!...

- En v?rit?, r?pondit-il, je suis un trop petit gar?on ?l'h?tel de La Mole pour prendre sur moi de pr?sentier.

Julien disait tout au marquis; le soir il lui conta la pr?tent?on du Valenod, ainsi que ses faits et gestes depuis 1814.

- Non seulement, reprit M. de La Mole, d'un air fort s?rieux, vous me pr?senterez demain le nouveau baron, mais je l'invite ?d?her pour apr?s-demain. Ce sera un de nos nouveaux pr?fets.

- En ce cas, reprit Julien froidement, je demande la place de directeur du d?p?t de mendicit? pour mon p?re.

- A la bonne heure dit le marquis en reprenant l'air gai; accord?, je m'attendais ?des moralit?s. Vous vous formez.

Julien apprit par M. de Valenod que le titulaire du bureau de loterie de Verri?es venait de mourir, Julien trouva plaisir de donner cette place ?M. de Cholin, ce vieil imb?cile dont jadis il avait ramass?la p?tion dans la chambre de M. de La Mole. Le marquis rit de bon coeur de la p?tion que Julien r?cita en lui faisant signer la lettre qui demandait cette place au ministre des finances.

A peine M. de Cholin nomm?, Julien apprit que cette place avait ?? demand?e par la d?putation du d?partement pour M. Gros, le c??tre g?om?tre: cet homme g?n?reux n'avait que quatorze cents francs de rente, et chaque ann?e pr?tait six cents francs au titulaire qui venait de mourir, pour l'aider ??lever sa famille.

Julien fut ?tonn?de ce qu'il avait fait. "Cette famille du mort, comment vit-elle aujourd'hui?" Cette id?e lui serra le coeur. "Ce n'est rien, se dit-il; il faudra en venir ?bien d'autres injustices, si je veux parvenir, et encore savoir les cacher sous de belles paroles sentimentales: pauvre M. Gros! c'est lui qui m?ritait la croix, c'est moi qui l'ai, et je dois agir dans le sens du gouvernement qui me la donne."

CHAPITRE VIII

QUELLE EST LA D?CORATION QUI DISTINGUE?

Ton eau ne me rafra?chit pas, dit le g?nie alt??.--C'est pourtant le puits le plus frais de tout le Diar-B?kir.

PELLICO.

Un jour Julien revenait de la charmante terre de Villequier, sur les bords de la Seine, que M. de La Mole voyait avec int?r?t, parce que, de toutes les siennes, c'?tait la seule qui e?t appartenu au c??tre Boniface de La Mole. Il trouva ?l'h?tel la marquise et sa fille, qui arrivaient d'Hy?es.

Julien ?tait un dandy maintenant, et comprenait l'art de vivre ?Paris. Il fut d'une froideur parfaite envers Mlle de La Mole. Il parut n'avoir gard? aucun souvenir des temps o? elle lui demandait si gaiement des d?tails sur sa mani?re de tomber de cheval avec gr?ce.

Mlle de La Mole le trouva grandi et p?ti. Sa taille, sa tournure n'avaient plus rien du provincial; il n'en ?tait pas ainsi de sa conversation; on y remarquait encore trop de s?rieux, trop de positif. Malgr?ces qualit?s raisonnables, gr?ce ?son orgueil, elle n'avait rien

de subalterne, on sentait seulement qu'il regardait encore trop de chose s'comme importantes. Mais on voyait qu'il ?ait homme ?soutenir son dire.

- Il manque de l?g?ret?, mais non pas d'esprit, dit Mlle de La Mole ?
son p?e, en plaisantant avec lui sur la croix qu'il avait donn?e ?
Julien. Mon fr?e vous l'a demand?e pendant dix-huit mois, et c'est un
La Mole!

- Oui, mais Julien a de l'impr?vu, c'est ce qui n'est jamais arriv?au
La Mole dont vous me parlez.

On annon?a M. le duc de Retz.

Mathilde se sentit saisie d'un b?llement irr?sistible; ?le voir, il
lui semblait qu'elle reconnaissait les antiques dorures et les anciens
habitu?s du salon paternel. Elle se faisait une image parfaitement
ennuyeuse de la vie qu'elle allait reprendre ?Paris. Et cependant, ?
Hy?es, elle regrettait Paris.

Et pourtant j'ai dix-neuf ans! pensait-elle; c'est l'?ge du bonheur,
disent tous ces nigauds ?tranches dor?es. Elle regardait huit ou dix
volumes de po?ties nouvelles accumul?s, pendant le voyage de Provence,
sur la consol?du salon. Elle avait le malheur d'avoir plus d'esprit que
MM. de Croisenois, de Caylus, de Luz et ses autres amis. Elle se
figurait tout ce qu'ils allaient lui dire sur le beau ciel de la
Provence, la po?sie, le midi, etc., etc.

Ces yeux si beaux, o?respiraient l'ennui le plus profond et, pis encore
le d?sespoir de trouver le plaisir s'arr??ent sur Julien. Du moins, il
n'?tait pas exactement comme un autre.

- Monsieur Sorel, dit-elle avec cette voix vive, br?ve et qui n'a rien
de f?minin, qu'emploient les jeunes femmes de la haute classe, Monsieur
Sorel, venez-vous ce soir au bal de M. de Retz?

- Mademoiselle, je n'ai pas eu l'honneur d'?tre pr?sent??M. le duc.
(On e?t dit que ces mots et ce titre ?corchaient la bouche du provincial
orgueilleux.)

- Il a charg?mon fr?e de vous amener avec lui; et, si vous y ?tiez
venu, vous m'auriez donn?des d?tails sur la terre de Villequier, il est
question d'y aller au printemps. Je voudrais savoir si le ch?eau est
logeable, et si les environs sont aussi jolis qu'on le dit. Il y a tant
de r?putations usurp?es!

Julien ne r?pondait pas.

- Venez au bal avec mon fr?e, ajouta-t-elle d'un ton fort sec.

Julien salua avec respect. "Ainsi, m?me au milieu du bal, je dois des
comptes ?tous les membres de la famille; ne suis-je pas pay?comme
homme d'affaires?" Sa mauvaise humeur ajouta: "Dieu sait encore si cc que
je dirai ?la fille ne contrariera pas les projets du p?e, du fr?e, de
la m?e! C'est une v?ritable cour de prince souverain. Il faudrait y
?tre d'une nullit?parfaite, et cependant ne donner ?personne le droit
de se plaindre.

"Que cette grande fille me d?pla?t! pensa-t-il en regardant marcher Mlle de La Mole, que sa m?re avait appell?e pour la pr?senter ?plusieurs femmes de ses amies. Elle outre toutes les modes; sa robe lui tombe des ?paules... elle est encore plus p?le qu'avant son voyage... Quels cheveux sans couleur, ?force d'?tre blonds; on dirait que le jour passe ?travers!... Que de hauteur dans cette fa?on de saluer, dans ce regard! quels gestes de reine!

Mlle de La Mole venait d'appeler son fr?re, au moment o?il quittait le salon.

Le comte Norbert s'approcha de Julien:

- Mon cher Sorel, lui dit-il, o?voulez-vous que je vous prenne ?minuit pour le bal de M. de Retz? Il m'a charg?express?ment de vous amener.

- Je sais bien ?qui je dois tant de bont?s, r?pondit Julien, en saluant jusqu'?terre.

Sa mauvaise humeur, ne pouvant rien trouver ?reprendre au ton de politesse et m?me d'int?r?t avec lequel Norbert lui avait parl?, se mit ?s'exercer sur la r?ponse que lui, Julien, avait faite ?ce mot obligeant. Il y trouvait une nuance de bassesse.

Le soir, en arrivant au bal, il fut frapp?de la magnificence de l'h?tel de Retz. La cour d'entr?e ?tait couverte d'une immense tente de coutil cramoisi avec des ?toiles en or: rien de plus ??gant. Au-dessous de cette tente, la cour ?tait transform?e en un bois d'orangers et de lauriers-roses en fleurs. Comme on avait eu soin d'enterrer suffisamment les vases, les lauriers et les orangers avaient l'air de sortir de terre. Le chemin que parcouraient les voitures ?tait sabl?.

Cet ensemble parut extraordinaire ?notre provincial. Il n'avait pas l'id?e d'une telle magnificence; en un instant, son imagination ?mue fut ?mille lieues de la mauvaise humeur. Dans la voiture, en venant au bal, Norbert ?tait heureux, et lui voyait tout en noir; ?peine entr?s dans la cour, les r?es chang?ent.

Norbert n'?tait sensible qu'?quelques d?tails, qui, au milieu de tant de magnificence, n'avaient pu ?tre soign?s. Il ?valuait la d?pense de chaque chose et, ?mesure qu'il arrivait ?un total ?lev?, Julien remarqua qu'il s'en montrait presque jaloux et prenait de l'humeur.

Pour lui, il arriva s?duit, admirant et presque timide ?force d'?motion, dans le premier des salons o?l'on dansait. On se pressait ? la porte du second et la foule ?tait si grande, qu'il fut impossible d'avancer. La d?coration de ce second salon repr?sentait l'Alhambra de Grenade.

- C'est la reine du bal, il faut en convenir, disait un jeune homme ? moustaches, dont l'?paule entrait dans la poitrine de Julien.

- Mlle Fourmont, qui tout l'hiver a ??la plus jolie, lui r?pondait son voisin, s'aper?oit qu'elle descend ?la seconde place; vois son air singulier.

- Vraiment elle met toutes voiles dehors pour plaire. Vois, vois ce sourire gracieux au moment où elle figure seule dans cette contredanse. C'est, d'honneur impayable.

- Mlle de La Mole a l'air d'être maîtresse du plaisir que lui fait son triomphe, dont elle s'aperçoit fort bien. On dirait qu'elle craint de plaire à qui lui parle.

- Très bien! voilà l'art de s'aduire.

Julien faisait de vains efforts pour apercevoir cette femme superbe: sept ou huit hommes plus grands que lui l'emportaient de la voir.

- Il y a bien de la coquetterie dans cette retenue si noble, reprit le jeune homme à moustaches.

- Et ces grands yeux bleus qui s'abaissent si lentement au moment où l'on dirait qu'ils sont sur le point de se trahir, reprit le voisin. Ma foi, rien de plus habile.

- Vois comme auprès d'elle la belle Fourmont a l'air commun, dit un troisième.

- Cet air de retenue veut dire: Que d'amabilité je déployerais pour vous, si vous étiez l'homme digne de moi!

- Et qui peut être digne de la sublime Mathilde? dit le premier; quelque prince souverain, beau, spirituel bien fait, un héros à la guerre, et à peine de vingt ans tout au plus.

- Le fils naturel de l'empereur de Russie... auquel, en faveur de ce mariage, on ferait une souveraineté... ou tout simplement le comte de Thaler, avec son air de paysan habillé...

La porte fut dégagée, Julien put entrer.

"Puisqu'elle passe pour si remarquable aux yeux de ces poupons, elle vaut la peine que je l'étudie, pensa-t-il. Je comprendrai quelle est la perfection pour ces gens-là!"

Comme il la cherchait des yeux, Mathilde le regarda. "Mon devoir m'appelle", se dit Julien; mais il n'y avait plus d'humeur que dans son expression. La curiosité le faisait avancer avec un plaisir que la robe, fort basse des épaules, de Mathilde augmenta bien vite, à la viveur d'une manière peu flatteuse pour son amour-propre. "Sa beauté a de la jeunesse", pensa-t-il. Cinq ou six jeunes gens, parmi lesquels Julien reconnut ceux qu'il avait entendus à la porte, étaient entre elle et lui.

- Vous monsieur, qui avez été ici tout l'hiver, lui dit-elle, n'est-il pas vrai que ce bal est le plus joli de la saison?

Il ne répondait pas.

- Ce quadrille de Coulon me semble admirable et ces dames le dansent d'une façon parfaite.

Les jeunes gens se retournent pour voir quel ?ait l'homme heureux dont on voulait absolument avoir une r?ponse. Elle ne fut pas encourageante.

- Je ne saurais ?tre un bon juge, mademoiselle; je passe ma vie ?crire: c'est le premier bal de cette magnificence que j'aie vu.

Les jeunes gens ?moustaches furent scandalis?s.

- Vous ?es un sage, Monsieur Sorel, reprit-on avec un int?it plus marqu?, vous voyez tous ces bals, toutes ces f?tes, comme un philosophe, comme J.-J. Rousseau. Ces folies vous ?tonnent sans vous s?duire.

Un mot venait d'?teindre l'imagination de Julien, et de chasser de son coeur toute illusion. Sa bouche prit l'expression d'un d?dain un peu exag??peut-?tre.

- J.-J. Rousscau, r?pondit-il, n'est ?mes yeux qu'un sot, lorsqu'il s'avise de juger le grand monde; il ne le comprenait pas, et y portait le coeur d'un laquais parvenu.

- Il a fait le Contrat social, dit Mathilde du ton de la v?n?ation.

- Tout en pr?chant la r?publique et le renversement des dignit?s monarchiques, ce parvenu est ivre de bonheur, si un duc change la direction de sa promenade apr?s d?her, pour accompagner un de ses amis.

- Ah! oui, le duc de Luxembourg ?Montmorency accompagne un M. Coindet du c?t?de Paris..., reprit Mlle de La Mole avec le plaisir et l'abandon de la premi?re jouissance de p?danterie. Elle ?ait ivre de son savoir ? peu pr?s comme l'acad?micien qui d?couvrit l'existence du roi Feretrius. L'oeil de Julien resta p?n?trant et s?v?re. Mathilde avait eu un moment d'enthousiasme, la froideur de son partner la d?concerta profond?ment. Elle fut d'autant plus ?tonn?e, que c'?tait elle qui avait coutume de produire cet effet-l?sur les autres.

Dans ce moment, le marquis de Croisenois s'avan?ait avec empressement vers Mlle de La Mole. Il fut un instant ?trois pas d'elle, sans pouvoir p?n?trer ?cause de la foule. Il la regardait en souriant de l'obstacle. La jeune marquise de Rouvray ?ait pr?s de lui: c'?tait une cousine de Mathilde. Elle donnait le bras ?son mari, qui ne l'?tait que depuis quinze jours. Le marquis de Rouvray, fort jeune aussi, avait tout l'amour niais qui prend un homme qui, faisant un mariage de convenance uniquement arrang?par les notaires, trouve une personne parfaitement belle. M. de Rouvray allait ?tre duc ?la mort d'un oncle fort ?g?.

Pendant que le marquis de Croisenois, ne pouvant percer la foule, regardait Mathilde d'un air riant elle arr?ait ses grands yeux, d'un bleu c?este, sur lui et ses voisins. "Quoi de plus plat, se dit-elle que tout ce groupe! Voil? Croisenois qui pr?tend m'?poser, il est doux, poli, il a des mani?res parfaites comme M. de Rouvray. Sans l'ennui qu'ils donnent ces messieurs seraient fort aimables. Lui aussi me suivra au bal avec cet air born?et content. Un an apr?s le mariage, ma voiture, mes chevaux, mes robes, mon ch?teau ?vingt lieues de Paris, tout cela sera aussi bien que possible tout ?fait ce qu'il faut pour faire p?rir d'envie une parvenue, une comtesse de Roiville par exemple; et apr?s?..."

Mathilde s'ennuyait en espoir. Le marquis de Croisenois parvint à l'approcher, et lui parlait, mais elle regardait sans l'écouter. Le bruit de ses paroles se confondait pour elle avec le bourdonnement du bal. Elle suivait de l'œil machinalement Julien, qui se tenait à l'écart d'un air respectueux, mais fier et moins content. Elle aperçut dans un coin, loin de la foule circulante, le comte Altamira, condamné mort dans son pays, que le lecteur connaît déjà. Sous Louis XIV, une de ses parentes avait épousé un prince de Conti; ce souvenir le protégeait un peu contre la police de la congrégation.

"Je ne vois que la condamnation mort qui distingue un homme, pensa Mathilde, c'est la seule chose qui ne s'achète pas.

"Ah! c'est un bon mot que je viens de me dire! quel dommage qu'il ne soit pas venu de sa femme m'en faire honneur. "Mathilde avait trop de goût pour amener dans la conversation un bon mot (ait d'avance, mais elle avait aussi trop de vanité pour ne pas être enchantée d'elle-même. Un air de bonheur remplissait dans ses traits l'apparence de l'ennui. Le marquis de Croisenois, qui lui parlait toujours, crut entrevoir le succès, et redoubla de faconde.

"Qu'est-ce qu'un menteur pourrait objecter à mon bon mot? se dit Mathilde. Je répondrais au critique: Un titre de baron, de vicomte, cela s'achète; une croix, cela se donne; mon frère vient de l'avoir, qu'a-t-il fait? un grade, cela s'obtient. Dix ans de garnison, ou un parent ministre de la guerre, et l'on est chef d'escadron comme Norbert. Une grande fortune!... c'est encore ce qu'il y a de plus difficile et par conséquent de plus méritoire. Voilà ce qui est drôle! c'est le contraire de tout ce que disent les livres... Eh bien! pour la fortune, on épouse la fille de M. Rothschild.

"Rellement mon mot a de la profondeur. La condamnation mort est encore la seule chose que l'on ne soit pas avisé de solliciter."

- Connaissez-vous le comte Altamira? dit-elle à M. de Croisenois.

Elle avait l'air de revenir de si loin, et cette question avait si peu de rapport avec tout ce que le pauvre marquis lui disait depuis cinq minutes, que son amabilité fut dconcertée. C'était pourtant un homme d'esprit et fort renommé comme tel.

"Mathilde a de la singularité, pensa-t-il; c'est un inconvénient, mais elle donne une si belle position sociale à son mari! Je ne sais comment fait ce marquis de La Mole; il est lié avec ce qu'il y a de mieux dans toutes les nuances, c'est un homme qui ne peut sombrer. Et d'ailleurs, cette singularité de Mathilde peut passer pour du génie. Avec une haute naissance et beaucoup de fortune le génie n'est point un ridicule, et alors quelle distinction! Elle a si bien d'ailleurs, quand elle veut, ce mélange d'esprit, de caractère et d'arguments, qui fait l'amabilité parfaite... "Comme il est difficile de faire bien deux choses à la fois, le marquis répondait à Mathilde d'un air vide et comme récitant une leçon:

- Qui ne connaît ce pauvre Altamira? Et il lui faisait l'histoire de sa conspiration, ridicule, absurde.

- Très absurde! dit Mathilde, comme se parlant ?elle-même, mais il a agi. Je veux voir un homme; amenez-le-moi, dit-elle au marquis très choqué?

Le comte Altamira était un des admirateurs les plus déclarés de l'air hautain et presque impertinent de Mlle de La Mole, elle était suivant lui l'une des plus belles personnes de Paris.

- Comme elle serait belle sur un trône! dit-il ?M. de Croisenois, et il se laissa amener sans difficulté?

Il ne manque pas de gens dans le monde qui veulent établir que rien n'est de mauvais ton comme une conspiration; cela sent le jacobin. Et quoi de plus laid que le jacobin sans succès?

Le regard de Mathilde se moquait du libéralisme d'Altamira avec M. de Croisenois, mais elle l'écoutait avec plaisir.

"Un conspirateur au bal, c'est un joli contraste", pensait-elle. Elle trouvait ?celui-ci, avec ses moustaches noires, la figure du lion quand il se repose; mais elle s'aperçut bientôt que son esprit n'avait qu'une attitude: l'utilité, l'admiration pour l'utilité?

Excepté ce qui pouvait donner ?son pays le gouvernement de deux Chambres, le jeune comte trouvait que rien n'était digne de son attention. Il quitta avec plaisir Mathilde, la plus séduisante personne du bal, parce qu'il vit entrer un général prévôt.

Désespérant de l'Europe, le pauvre Altamira en était réduit à penser que, quand les Etats de l'Amérique méridionale seront forts et puissants, ils pourront rendre ?l'Europe la liberté que Mirabeau leur a envoyée. Un tourbillon de jeunes gens ?moustaches s'étaient approchés de Mathilde. Elle avait bien vu qu'Altamira n'était pas séduit, et se trouvait piquée de son départ; elle voyait son oeil noir briller en parlant au général prévôt. Mlle de La Mole promenait ses regards sur les jeunes Français avec ce siége profond qu'aucune de ses rivales ne pouvait imiter. "Lequel d'entre eux, pensait-elle, pourrait se faire condamner ?mort, en lui supposant même toutes les chances favorables?"

Ce regard singulier flattait ceux qui avaient peu d'esprit, mais inquiétait les autres. Ils redoutaient l'explosion de quelque mot piquant et de réponse difficile.

"Une haute naissance donne cent qualités dont l'absence m'offenserait, je le vois par l'exemple de Julien, pensait Mathilde, mais elle tolère ces qualités de l'autre qui font condamner ?mort."

En ce moment, quelqu'un disait près d'elle:

- Ce comte Altamira est le second fils du prince de San Nazaro-Pimentel; c'est un Pimentel qui tenta de sauver Conradin, décapité en 1268. C'est l'une des plus nobles familles de Naples.

"Voilà, se dit Mathilde, qui prouve joliment ma maxime La haute naissance n'a la force de caractère sans laquelle on ne se fait point condamner ?mort! Je suis donc près destinée ?d'raisonner ce soir. Puisque je ne suis qu'une femme comme une autre, eh bien, il faut

danser. "Elle c?da aux instances du marquis de Croisenois, qui depuis une heure sollicitait une galope". Pour se distraire de son malheur en philosophie, Mathilde voulut ?tre parfaitement s?duisante, M. de Croisenois fut ravi.

Mais ni la danse, ni le d?sir de plaire ?l'un des plus jolis hommes de la cour, rien ne put distraire Mathilde. Il ?tait impossible d'avoir plus de succ?s. Elle ?tait la reine du bal, elle le voyait, mais avec froideur.

"Quelle vie effac?e je vais passer avec un ?tre tel que Croisenois! se disait-elle, comme il la ramenait ?sa place une heure apr?s... O?est le plaisir pour moi, ajouta-t-elle tristement, si, apr?s six mois d'absence, je ne le trouve pas au milieu d'un bal, qui fait l'envie de toutes les femmes de Paris? Et encore, j'y suis environn?e des hommages d'une soci??que je ne puis pas imaginer mieux compos?e. Il n'y a ici de bourgeois que quelques pairs et un ou deux Julien peut-?tre. Et cependant, ajoutait-elle avec une tristesse croissante, quels avantages le sort ne m'a-t-il pas donn?s: illustration, fortune jeunesse! h?as! tout, except?le bonheur.

"Les plus douteux de mes avantages sont encore ceux dont ils m'ont parl? toute la soir?e. L'esprit, j'y crois, car je leur fais peur ?videmment ? tous. S'ils osent aborder un sujet s?rieux, au bout de cinq minutes de conversation, ils arrivent tout hors d'haleine, et comme faisant une grande d?couverte, ?une chose que je leur r?p?te depuis une heure. Je suis belle, j'ai cet avantage pour lequel Mme de Sta? e? tout sacrifi?, et pourtant il est de fait que je meurs d'ennui. Y a-t-il une raison pour que Je m'ennuie moins, quand J'aurai chang?mon nom pour celui du marquis de Croisenois?

"Mais, mon Dieu! ajouta-t-elle presque avec l'envie de pleurer, n'est-ce pas un homme parfait? c'est le chef-d'oeuvre de l'?ducation de ce si?cle; on ne peut le regarder sans qu'il trouve une chose aimable, et m?me spirituelle, ?vous dire, il est brave... Mais ce Sorel est singulier, se dit-elle, et son oeil quittait l'air morne pour l'air f?ch?. Je l'ai averti que j'avais ?lui parler, et il ne daigne pas repa?tre!"

CHAPITRE IX

LE BAL

Le luxe des toilettes, l'?clat des bougies, les parfums; tant de jolis bras, de belles ?paules! des bouquets! des airs de Rossini qui enl?vent, des peintures de Cic?ri! Je suis hors de moi!
Voyages d'Uzeri.

- Vous avez de l'humeur, lui dit la marquise de La Mole, je vous en avertis, c'est de mauvaise gr?ce au bal.

- Je ne me sens que mal ?la t?te, r?pondit Mathilde d'un air d?aigneux, il fait trop chaud ici.

A ce moment, comme pour justifier Mlle de La Mole le vieux baron de Tolly se trouva mal et tomba; on fut oblig?de l'emporter. On parla d'apoplexie, ce fut un ?v?nement d?sagr?able.

Mathilde ne s'en occupa point. C'?tait un parti pris, chez elle, de ne regarder jamais les vieillards et tous les ?tres reconnus pour dire des choses tristes.

Elle dansa pour ?chapper ?la conversation sur l'apoplexie, qui m?me n'en ?tait pas une, car le surlendemain le baron reparut.

"Mais M. Sorel ne vient point, se dit-elle encore, apr?s qu'elle eut dans? "Elle le cherchait presque des yeux, lorsqu'elle l'aper?ut dans un autre salon. Chose ?tonnante, il semblait avoir perdu ce ton de froideur impassible qui lui ?tait si naturel; il n'avait plus l'air anglais.

"Il cause avec le comte Altamira, mon condamn??mort! se dit Mathilde. Son oeil est plein d'un feu sombre il a la tournure d'un prince doguis?, son regard ?redoubl?d'orgueil."

Julien se rapprochait de la place o?elle ?tait, toujours causant avec Altamira, elle le regardait fixement ?tudiant ses traits pour y chercher ces hautes qualit?s qui peuvent valoir ?un homme l'honneur d'?tre condamn??mort.

Comme il passait pr?s d'elle:

- Oui, disait-il au comte Altamira, Danton ?tait un homme!

"O ciel! serait-il un Danton, se dit Mathilde, mais il a une figure si noble, et ce Danton ?tait si horriblement laid un boucher, je crois. Julien ?tait encore assez pr?s d'elle, elle n'h?sita pas ?l'appeler, elle avait la conscience et l'orgueil de faire une question extraordinaire pour une jeune fille.

- Danton n'?tait-il pas un boucher? lui dit-elle.

- Oui, aux yeux de certaines personnes, lui r?pondit Julien, avec l'expression du m?pris le plus mal doguis?, et l'oeil encore enflamm?de sa conversation avec Altamira mais malheureusement pour les gens bien n?s, il ?tait avocat ?M?ry-sur-Seine; c'est-?dire, mademoiselle, ajouta-t-il d'un air m?chant, qu'il a commenc?comme plusieurs pairs que je vois ici. Il est vrai que Danton avait un d?savantage ?norme aux yeux de la beaut?, il ?tait fort laid.

Ces derniers mots furent dits rapidement, d'un air extraordinaire et assur?ment fort peu poli.

Julien attendit un instant, le haut du corps l?g?rement pench?, et avec un air orgueilleusement humble. Il semblait dire: "Je suis pay?pour vous r?pondre, et je vis de mon salaire. "Il ne daignait pas lever l'oeil sur Mathilde. Elle, avec ses beaux yeux ouverts extraordinairement et fix?s sur lui, avait l'air de son esclave. Enfin, comme le silence continuait, il la regarda ainsi qu'un valet regarde son ma?tre, afin de

prendre des ordres. Quoique ses yeux rencontraient en plein ceux de Mathilde, toujours fixés sur lui avec un regard étrange, il s'éloigna avec un empressement marqué.

"Lui, qui est réellement si beau se dit enfin Mathilde sortant de sa cervelle, faire un telelogie de la laideur! Jamais de retour sur lui-même! Il n'est pas comme Caylus ou Croisenois. Ce Sorel a quelque chose de l'air que prend mon père quand il fait si bien Napoléon au bal. "Elle avait tout fait oublié Danton. "Décidément ce soir, je m'ennuie. "Elle saisit le bras de son frère, et, son grand chagrin, le força de faire un tour dans le bal. L'idée lui vint de suivre la conversation du condamné mort avec Julien.

La foule était à l'heure. Elle parvint cependant à les rejoindre au moment où, deux pas devant elle, Altamira s'approchait d'un plateau pour prendre une glace. Il parlait à Julien, le corps à demi tourné. Il vit un bras d'habit brodé qui prenait une glace contre la sienne. La broderie sembla exciter son attention; il se retourna tout fait pour voir le personnage qui appartenait ce bras. A l'instant, ces yeux noirs, si nobles et si naïfs prirent une largue expression de disdain.

- Vous voyez cet homme, dit-il assez bas à Julien; c'est le prince d'Araceli, ambassadeur de***. Ce matin il a demandé mon extradition à votre ministre des affaires étrangères de France, M. de Nerval. Tenez, le voilà bas, qui joue au whist'. M. de Nerval est assez dispos?me livrer, car nous vous avons donné deux ou trois conspirateurs en 18162. Si l'on me rend mon roi je suis pendu dans les vingt-quatre heures. Et ce sera quelqu'un de ces jolis messieurs à moustaches qui m'empoignera.

- Les infâmes! s'écria Julien à demi haut.

Mathilde ne perdait pas une syllabe de leur conversation. L'ennui avait disparu.

- Pas si infâmes, reprit le comte Altamira. Je vous ai parlé de moi pour vous frapper d'une image vive. Regardez le prince d'Araceli, toutes les cinq minutes il jette les yeux sur sa toison d'or, il ne revient pas du plaisir de voir ce colifichet sur sa poitrine. Ce pauvre homme n'est au fond qu'un anachronisme. Il y a cent ans, la toison était un honneur insigne, mais alors elle était passée bien au-dessus de sa tête. Aujourd'hui, parmi les gens bien nés, il faut être un Araceli pour en être enchanté. Il était fait pendre toute une ville pour l'obtenir.

- Est-ce ce prix qu'il l'a eue? dit Julien avec anxiété?

- Non pas précisément, répondit Altamira froidement; il a peut-être fait jeter à la rivière une trentaine de riches propriétaires de son pays, qui passaient pour libéraux.

- Quel monstre! dit encore Julien.

Mlle de La Mole, penchant la tête avec le plus vif intérêt, était si près de lui, que ses beaux cheveux touchaient presque son épaulé.

- Vous êtes bien jeune! répondait Altamira. Je vous disais que j'ai une soeur mariée en Provence; elle est encore jolie, bonne, douce, c'est une excellente mère de famille, fidèle à tous ses devoirs, pieuse et non

d?vote.

"O?veut-il en venir?" pensait Mlle de La Mole.

- Elle est heureuse, continua le comte Altamira; elle l?tait en 1815. Alors j'?tais cach?chez elle, dans sa terre pr?s d'Antibes; eh bien, au moment o?elle apprit l'ex?cution du mar?chal Ney, elle se mit ?danser!

- Est-il possible? dit Julien atterr?

- C'est l'esprit de parti, reprit Altamira. Il n'y a plus de passions v?ritables au XIXe si?cle; c'est pour cela que l'on s'ennuie tant en France. On fait les plus grandes cruautes, mais sans cruaute?

- Tant pis! dit Julien; du moins, quand on fait des crimes, faut-il les faire avec plaisir; ils n'ont que cela de bon, et l'on ne peut m?me les justifier un peu que par cette raison.

Mlle de La Mole, oubliant tout ?fait ce qu'elle se devait ?elle-m?me, s'?tait plac?e presque enti?rement entre Altamira et Julien. Son fr?re qui lui donnait le bras, accoutum? ? lui ob?ir, regardait ailleurs dans la salle, et, pour se donner une contenance, avait l'air d'?tre arr?t? par la foule.

- Vous avez raison, disait Altamira; on fait tout sans plaisir et sans s'en souvenir, m?me les crimes. Je puis vous montrer dans ce bal dix hommes peut-?tre qui seront damn?s comme assassins. Ils l'ont oubli? et le monde aussi.

"Plusieurs sont ?mus jusqu'aux larmes si leur chien se casse la patte. Au P?re-Lachaise, quand on jette des fleurs sur leur tombe, comme vous dites si plaisamment ?Paris, on nous apprend qu'ils r?unissaient toutes les vertus des preux chevaliers. et l'on parle des grandes actions de leur bisa?euil qui vivait sous Henri IV. Si, malgr? les bons offices du prince d'Araceli, je ne suis pas pendu et que je jouisse jamais de ma fortune ?Paris, je veux vous faire d?bler avec huit ou dix assassins honor?s et sans remords.

"Vous et moi, ?ce d?bler, nous serons les seuls purs de sang, mais je serai m?pris? et presque ha?, comme un monstre sanguinaire et jacobin, et vous, m?pris? simplement comme homme du peuple intrus dans la bonne compagnie.

- Rien de plus vrai, dit Mlle de La Mole.

Altamira la regarda ?tonn?. Julien ne daigna pas la regarder.

- Notez que la r?volution ?la t?te de laquelle je me suis trouv?, continua le comte Altamira, n'a pas r?ussi uniquement parce que je n'ai pas voulu faire tomber trois t?tes et distribuer ?nos partisans sept ? huit millions qui se trouvaient dans une caisse dont j'avais la clef. Mon roi qui, aujourd'hui, br?le de me faire pendre, et qui, avant la r?volte, me tutoyait, m'e?t donn? le grand cordon de son ordre si j'avais fait tomber ces trois t?tes et distribuer l'argent de ces caisses, car j'aurais obtenu au moins un demi-succ?, et mon pays e?t eu une charte telle quelle... Ainsi va le monde, c'est une partie d'?checs.

- Alors, reprit Julien l'oeil en feu, vous ne saviez pas le jeu, maintenant...

- Je ferais tomber des t?tes, voulez-vous dire, et je ne serais pas un Girondin comme vous me le faisiez entendre l'autre jour?... Je vous r?pondrai, dit Altamira, d'un air triste, quand vous aurez tu?un homme en duel, ce qui encore est bien moins laid que de le faire ex?cuter par un bourreau.

- Ma foi! dit Julien, qui veut la fin veut les moyens; si, au lieu d'?tre un atome, j'avais quelque pouvoir, je ferais pendre trois hommes pour sauver la vie ?quatre.

Ses yeux exprimaient le feu de la conscience et le m?pris des vains jugements des hommes; ils rencontr?ent ceux de Mlle de La Mole tout pr?s de lui, et ce m?pris, loin de se changer en air gracieux et civil, sembla redoubler.

Elle en fut profond?ment choqu?e, mais il ne fut plus en son pouvoir d'oublier Julien; elle s'?loigna avec d?pit, entra?nant son fr?re.

"Il faut que je prenne du punch et que je danse beaucoup, se dit-elle, je veux choisir ce qu'il y a de mieux et faire effet ?tout prix. Bon, voici ce fameux impertinent, le comte de Fervaques. "Elle accepta son invitation, ils dans?tent. "Il s'agit de voir, pensa-t-elle, qui des deux sera le plus impertinent; mais, pour me moquer pleinement de lui, il faut que je le fasse parler. "Bient?t tout le reste de la contredanse ne dansa que par contenants. On ne voulait pas perdre une des reparties piquantes de Mathilde. M. de Fervaques se troublait, et, ne trouvant que des paroles ??gantes au lieu d'id?es faisait des mines, Mathilde, qui avait de l'humeur, fut cruelle pour lui, et s'en fit un ennemi. Elle dansa jusqu'au jour, et enfin se retira horriblement fatigu?e. Mais, en voiture, le peu de forces qui lui restait ?tait encore employ??la rendre triste et malheureuse. Elle avait ??m?pris?e par Julien, et ne pouvait le m?priser.

Julien ?tait au comble du bonheur, ravi ?son insu par la musique, les fleurs, les belles femmes, l'?gan?ance g?n?rale, et, plus que tout, par son imagination qui r?vait des distinctions pour lui et la libert?pour tous.

- Quel beau bal! dit-il au comte, rien n'y manque.

- Il y manque la pens?e, r?pondit Altamira.

Et sa physionomie trahissait ce m?pris, qui n'en est que plus piquant, parce qu'on voit que la politesse s'impose le devoir de le cacher.

- Vous y ?tes, Monsieur le comte. N'est-ce pas la pens?e et conspirante encore?

- Je suis ici ?cause de mon nom. Mais on hait la pens?e dans vos salons. Il faut qu'elle ne s'?ve pas au-dessus de la pointe d'un couplet de vaudeville, alors on la r?compense. Mais l'homme qui pense, s'il a de l'?nergie et de la nouveaut?dans ses saillies, vous lappelez cynique. N'est-ce pas ce nom-l?qu'un de vos juges a donn??Courier? Vous l'avez mis en prison, ainsi que B?anger. Tout ce qui vaut quelque

chose, chez vous, par l'esprit, la congr?gation le jette ?la police correctionnelle; et la bonne compagnie applaudit.

"C'est que votre soci??vieillie prise avant tout les convenances... Vous ne vous ??verez jamais au-dessus de la bravoure militaire; vous aurez des Murat, et jamais de Washington. Je ne vois en France que de la vanit? Un homme qui invente en parlant arrive facilement ?une saillie imprudente, et le ma?tre de la maison se croit d?shonor?

A ces mots, la voiture du comte, qui ramenait Julien s'arr?ta devant l'h?tel de La Mole. Julien ?ait amoureux de son conspirateur. Altamira lui avait fait ce beau compliment, ?videmment ?chapp??une profonde conviction: Vous n'avez pas la l?g?ret?fran?aise et comprenez le principe de l'utilit?. Or il se trouvait que, justement l'avant-veille, Julien avait vu Marino Faliero, trag?die de M. Casimir Delavigne.

"Isra? Bertuccio, un simple charpentier de l'arsenal, n'a-t-il pas plus de caract?re que tous ces nobles V?nitiens? se disait notre pl?b?en r?volt?, et cependant ce sont des gens dont la noblesse prouv?e remonte ?l'an 700, un si?cle avant Charlemagne, tandis que tout ce qu'il y avait de plus noble ce soir, au bal de M. de Retz, ne remonte, et encore clopin-clopant, que jusqu'au XIIIe si?cle. Eh bien! au milieu de ces nobles de Venise, si grands par la naissance, mais si ?iol?s, mais si effac?s par le caract?re, c'est d'Isra? Bertuccio qu'on se souvient.

"Une conspiration an?antit tous les titres donn?s par les caprices sociaux. L?, un homme prend d'embl?e le rang que lui assigne sa mani?re d'envisager la mort. L'esprit lui-m?me perd de son empire...

"Que serait Danton aujourd'hui, dans ce si?cle des Valenod et des R?nal? pas m?me substitut du procureur du roi ...

"Que dis-je? il se serait vendu ?la congr?gation, il serait ministre, car enfin ce grand Danton a vol? Mirabeau aussi s'est vendu. Napol?on avait vol?des millions en Italie, sans quoi il e?t ??arr?tout court par la pauvret?, comme Pichegru. La Fayette seul n'a jamais vol?. Faut-il voler, faut-il se vendre?" pensa Julien. Cette question l'arr?ta tout court. Il passa le reste de la nuit ?lire l'histoire de la r?volution.

Le lendemain, en faisant ses lettres dans la biblioth?que, il ne songeait encore qu'?la conversation du comte Altamira.

"Dans le fait, se disait-il, apr?s une longue r?verie, si ces Espagnols lib?raux avaient compromis le peuple par des crimes, on ne les e?t pas balay?s avec cette facilit?. Ce furent des enfants orgueilleux et bavards... comme moi! s'?cria tout ?coup Julien, comme se r?veillant en sursaut.

"Qu'ai-je fait de difficile qui me donne le droit de juger de pauvres diables, qui enfin, une fois en la vie, ont os?, ont commenc? ?agir? Je suis comme un homme qui, au sortir de table, s'?crie: Demain je ne d?herai pas; ce qui ne m'emp?chera point d'?tre fort et all?gre comme je le suis aujourd'hui. Qui sait ce qu'on ?prouve ?moiti?chemin d'une grande action? Car enfin ces choses-l?ne se font pas comme on tire un coup de pistolet... "Ces hautes pens?es furent troubl?es par l'arriv?e impr?vue de Mlle de La Mole, qui entrait dans la biblioth?que. Il ?ait

tellement animé par son admiration pour les grandes qualités de Danton, de Mirabeau, de Carnot, qui ont su n'être pas vaincus, que ses yeux s'arrêtent sur Mlle de La Mole, mais sans songer à elle, sans la saluer, sans presque la voir. Quand enfin ses grands yeux si ouverts s'aperçurent de sa présence, son regard s'éteignit. Mlle de La Mole le remarqua avec amertume.

En vain elle lui demanda un volume de l'Histoire de France de Velly, placé au rayon le plus élevé ce qui obligeait Julien à aller chercher la plus grande des deux échelles; Julien avait approché l'échelle, il avait cherché le volume, il le lui avait remis, sans encore pouvoir songer à elle. En remportant l'échelle, dans sa préoccupation, il donna un coup de coude dans une des glaces de la bibliothèque; les éclats, en tombant sur le parquet le réveillèrent enfin. Il se hâta de faire des excuses à Mlle de La Mole, il voulut être poli, mais il ne fut que poli. Mathilde vit avec évidence qu'elle l'avait troublé, et qu'il était mieux aimé songer à ce qui l'occupait avant son arrivée, que lui parler. Après l'avoir beaucoup regardée elle s'en alla lentement. Julien la regardait marcher. Il jouissait du contraste de la simplicité de sa toilette actuelle, avec l'élegance magnifique de celle de la veille. La différence entre les deux physionomies était presque aussi frappante. Cette jeune fille, si altière au bal du duc de Retz, avait presque en ce moment un regard suppliant. "Réellement, se dit Julien, cette robe noire fait briller encore mieux la beauté de sa taille. Elle a un port de reine, mais pourquoi est-elle en deuil?

"Si je demande quelqu'un la cause de ce deuil, il se trouvera que je commets encore une gaucherie. "Julien était tout fait sorti des profondeurs de son enthousiasme. "Il faut que je relise toutes les lettres que j'ai faites ce matin; Dieu sait les mots sautés et les balourdises que j'y trouverai. "Comme il lisait avec une attention forcée la première de ces lettres, il entendit tout près de lui le bruissement d'une robe de soie, il se retourna rapidement; Mlle de La Mole était à deux pas de sa table, elle riait. Cette seconde interruption donna de l'humeur à Julien.

Pour Mathilde, elle venait de sentir vivement qu'elle n'était rien pour ce jeune homme; ce rire était fait pour cacher son embarras, elle y réussit.

- Évidemment, vous songez quelque chose de bien intéressant, Monsieur Sorel. N'est-ce point quelque anecdote curieuse sur la conspiration qui nous a envoyés à Paris? M. le comte Altamira? Dites-moi ce dont il s'agit, je brûle de le savoir; je serai discrète, je vous le jure.

Elle fut tonnante de ce mot en se l'entendant prononcer. Quoi donc, elle suppliait un subalterne! Son embarras augmentant, elle ajouta d'un petit air liger:

- Qu'est-ce qui a pu faire de vous, ordinairement si froid, un être inspiré, une espèce de prophète de Michel-Ange?

Cette vive et indiscrète interrogation, blessant Julien profondément, lui rendit toute sa folie.

- Danton a-t-il bien fait de voler? lui dit-il brusquement et d'un air qui devenait de plus en plus farouche. Les révolutionnaires du Pimont,

de l'Espagne, devaient-ils compromettre le peuple par des crimes? donner ?des gens m?me sans m?ite toutes les places de l'arm?e, toutes les croix? les gens qui auraient port?ces croix n'eussent-ils pas redout? le retour du roi? fallait-il mettre le tr?SOR de Turin au pillage? En un mot, mademoiselle, dit-il en s'approchant d'elle d'un air terrible, l'homme qui veut chasser l'ignorance et le crime de la terre, doit-il passer comme la temp?e et faire le mal comme au hasard?

Mathilde eut peur, ne put soutenir son regard, et recula deux pas. Elle le regarda un instant; puis, honteuse de sa peur, d'un pas l?ger elle sortit de la biblioth?que.

CHAPITRE X

LA REINE MARGUERITE

Amour! dans quelle folie ne parviens-tu pas ?nous faire trouver du plaisir?

Lettre d'une RELIGIEUSE PORTUGAISE.

Julien relut ses lettres. Quand la cloche du d?her se fit entendre: "Combien je dois avoir ??ridicule aux yeux de cette poupe parisienne! se dit-il; quelle folie de lui dire r?ellement ce ?quoi je pensais! mais peut-?tre folie pas si grande. La v?rit?dans cette occasion ?ait digne de moi.

"Pourquoi aussi venir m'interroger sur des choses intimes? cette question est indiscr?te de sa part. Elle a manqu?d'usage. Mes pens?es sur Danton ne font point partie du service pour lequel son p?e me paye."

En arrivant dans la salle ?manger, Julien fut distrait de son humeur par le grand deuil de Mlle de La Mole, qui le frappa d'autant plus qu'aucune autre personne de la famille n'?tait en noir.

Apr?s d?her, il se trouva tout ?fait d?barrass?de l'acc?s d'enthousiasme qui l'avait obs?d?t toute la journ?e. Par bonheur, l'acad?micien qui savait le latin ?tait de ce d?her. "Voil?l'homme qui se moquera le moins de moi, se dit Julien, si, comme je le pr?sume, ma question sur le deuil de Mlle de La Mole est une gaucherie."

Mathilde le regardait avec une expression singuli?re. "Voil?bien la coquetterie des femmes de ce pays telle que Mme de R?hal me l'avait peinte, se dit Julien. Je n'ai pas ??aimable pour elle ce matin, je n'ai pas c?d??la fantaisie qu'elle avait de causer. J'en augmente de prix ?ses yeux. Sans doute le diable n'y perd rien. Plus tard, sa hauteur d?daigneuse saura bien se venger. Je la mets ?pis faire. Quelle diff?rence avec ce que j'ai perdu! quel naturel charmant! quelle na?vet? Je savais ses pens?es avant elle, je les voyais na?tre, je n'avais pour antagoniste, dans son coeur, que la peur de la mort de ses enfants; c'?tait une affection raisonnable et naturelle, aimable m?me

pour moi qui en souffrais. J'ai ?un sot. Les id?es que je me faisais de Paris m'ont emp?ch?d'appr?cier cette femme sublime.

"Quelle diff?rence, grand Dieu! et qu'est-ce que je trouve ici? de la vanit?s?che et hautaine, toutes les nuances de l'amour-propre et rien de plus."

On se levait de table. "Ne laissons pas engager mon acad?micien", se dit Julien. Il s'approcha de lui comme on passait au jardin, prit un air doux et soumis, et partagea sa fureur contre le succ?s d'Hernani.

- Si nous ?ions encore au temps des lettres de cachet!... dit-il

- Alors il n'e?t pas os?, s'?cria l'acad?micien avec un geste ?la Talma.

A propos d'une fleur, Julien cita quelques mots des G?orgiques de Virgile, et trouva que rien n'?tait ?gal aux vers de l'abb?Delille. En un mot, il flatta l'acad?micien de toutes les fa?ons. Apr?s quoi, de l'air le plus indiff?rent:

- Je suppose, lui dit-il que Mlle de La Mole a h?rit?de quelque oncle dont elle porte le deuil.

- Quoi! vous ?es de la maison, dit l'acad?micien en s'arr?tant tout court, et vous ne savez pas sa folie? Au fait, il est ?trange que sa m?re lui permette de telles choses, mais, entre nous, ce n'est pas pr?cis?ment par la force du caract?e qu'on brille dans cette maison. Mlle Mathilde en a pour eux tous et les m?re. C'est aujourd'hui le 30 avril! et l'acad?micien s'arr?ta en regardant Julien d'un air fin. Julien sourit de l'air le plus spirituel qu'il put.

"Quel rapport peut-il y avoir entre mener toute une maison, porter une robe noire et le 30 avril? se disait-il. Il faut que je sois encore plus gauche que je ne le pensais."

- Je vous avouerai..., dit-il ?l'acad?micien, et son oeil continuait ? interroger.

- Faisons un tour de jardin, dit l'acad?micien entrevoyant avec ravissement l'occasion de faire une longue narration ??gante.

- Quoi! est-il bien possible que vous ne sachiez pas ce qui s'est pass? le 30 avril 1574?

- Et o?? dit Julien ?tonn?.

- En place de Gr?ve.

Julien ?ait si ?tonn?que ce mot ne le mit pas au fait. La curiosit?, l'attente d un int?r?t tragique, si en rapport avec son caract?e, lui donnaient ces yeux brillants qu'un narrateur aime tant ?voir chez la personne qui ?coute. L'acad?micien, ravi de trouver une oreille vierge, raconta longuement ?Julien comme quoi, le 30 avril 1574, le plus joli gar?on de son si?cle, Boniface de La Mole et Annibal de Coconasso, gentilhomme pi?montais, son ami, avaient eu la t?te tranch?e en place de Gr?ve. La Mole ?ait l'amant ador?de la reine Marguerite de Navarre.

- Et remarquez, ajouta l'académicien, que Mlle de La Mole s'appelle Mathilde-Marguerite. La Mole ?ait en même temps le favori du duc d'Alençon et l'intime ami du roi de Navarre, depuis Henri IV, mari de sa maîtresse. Le jour du mardi-gras de cette année 1574, la cour se trouvait à Saint-Germain avec le pauvre roi Charles IX, qui s'en allait mourant. La Mole voulut enlever les princes ses amis, que la reine Catherine de Médicis retenait comme prisonniers à la cour. Il fit avancer deux cents chevaux sous les murs de Saint-Germain, le duc d'Alençon eut peur, et La Mole fut jeté au bourreau.

"Mais ce qui touche Mlle Mathilde, ce qu'elle m'a avoué elle-même, il y a sept huit ans, quand elle en avait douze, car c'est une tête, une tête!... et l'académicien leva les yeux au ciel. Ce qui l'a frappée dans cette catastrophe politique, c'est que la reine Marguerite de Navarre, cachée dans une maison de la place de Grève osa faire demander au bourreau la tête de son amant. Et la nuit suivante, minuit, elle prit cette tête dans sa voiture, et alla l'enterrer elle-même dans une chapelle située au pied de la colline de Montmartre.

- Est-il possible? s'écria Julien touché.

- Mlle Mathilde m'a prise son frère, parce que, comme vous le voyez, il ne songe nullement toute cette histoire ancienne, et ne prend point le deuil le 30 avril. C'est depuis ce fameux supplice, et pour rappeler l'amitié intime de La Mole pour Coconasso, lequel Coconasso comme un Italien qu'il était, s'appelait Annibal, que tous les hommes de cette famille portent ce nom. Et, ajouta l'académicien en baissant la voix, ce Coconasso fut, au dire de Charles IX lui-même, l'un des plus cruels assassins du 24 août 1572... Mais comment est-il possible, mon cher Sorel, que vous ignoriez ces choses, vous, commensal de cette maison?

- Voilà donc pourquoi, deux fois déshonoré, Mlle de La Mole a appellé son frère Annibal. Je croyais avoir mal entendu.

- C'était un reproche. Il est étrange que la marquise souffre de telles folies... Le mari de cette grande fille en verra de belles!

Ce mot fut suivi de cinq ou six phrases satiriques. La joie et l'intimité qui brillaient dans les yeux de l'académicien choquaient Julien. "Nous voici deux domestiques occupés à médire de leurs maîtresses, pensa-t-il. Mais rien ne doit manquer de la part de cet homme d'académie."

Un jour, Julien l'avait surpris aux genoux de la marquise de La Mole; il lui demandait une recette de tabac pour un neveu de province. Le soir, une petite femme de chambre de Mlle de La Mole, qui faisait la cour à Julien comme jadis Anna, lui donna cette idée, que le deuil d'une maîtresse n'était point pris pour attirer les regards. Cette bizarrerie tenait au fond de son caractère. Elle aimait réellement ce La Mole, amant aimé de la reine la plus spirituelle de son siècle et qui mourut pour avoir voulu rendre la liberté à ses amis. Et quels amis! le premier prince du sang et Henri IV.

Accoutumé au naturel parfait qui brillait dans toute la conduite de Mme de Rinaldi, Julien ne voyait qu'affection dans toutes les femmes de Paris; et, pour peu qu'il fût disposé à la tristesse, ne trouvait rien ?

leur dire. Mlle de La Mole fit exception.

Il commençait à ne plus prendre pour de la sécheresse de cœur le genre de beauté qui tient à la noblesse du maintien. Il eut de longues conversations avec Mlle de La Mole, qui, pendant les beaux jours du printemps, se promenait avec lui dans le jardin, le long des fenêtres ouvertes du salon. Elle lui dit un jour qu'elle lisait l'histoire de d'Aubigné, et Brantôme. "Singulière lecture pensa Julien; et la marquise ne lui permet pas de lire les romans de Walter Scott!"

Un jour elle lui raconta, avec ces yeux brillants de plaisir qui prouvent la sincérité de l'admiration, ce trait d'une jeune femme du règne de Henri III, qu'elle venait de lire dans les Mémoires de l'Étoile: Trouvant son mari infidèle, elle le poignarda.

L'amour-propre de Julien était flatté. Une personne environnée de tant de respects, et qui, au dire de l'académicien, menait toute la maison, daignait lui parler d'un air qui pouvait presque ressembler à de l'amitié?

"Je m'étais trompé, pensa bientôt Julien, ce n'est pas de la familiarité; je ne suis qu'un confident de tragedie c'est le besoin d'parler. Je passe pour savant dans cette famille. Je m'en vais lire Brantôme, d'Aubigné, l'Étoile. Je pourrai contester quelques-unes des anecdotes dont me parle Mlle de La Mole. Je veux sortir de ce rôle de confident passif."

Peu à peu ses conversations avec cette jeune fille, d'un maintien si imposant et en même temps si aimable, devinrent plus intéressantes. Il oubliait son triste rôle de plus ou moins rôvolté. Il la trouvait savante, et même raisonnable. Ses opinions dans le jardin étaient bien différentes de celles qu'elle avouait au salon. Quelquefois elle avait avec lui un enthousiasme et une franchise qui formaient un contraste parfait avec sa manière d'être ordinaire, si altière et si froide.

Les guerres de La Ligue sont les temps héroïques de la France lui disait-elle un jour, avec des yeux éclatants de grâce et d'enthousiasme. Alors chacun se battait pour obtenir une certaine chose qu'il désirait, pour faire triompher son parti, et non pas pour gagner platetement une croix, comme du temps de votre empereur. Convaincu qu'il y avait moins d'orgueil et de petitesse. J'aime ce siècle.

- Et Boniface de La mole en fut le héros, lui dit-il.

- Du moins il fut aimé comme peut-être il est doux de l'être. Quelle femme actuellement vivante n'aurait horreur de toucher à la tête de son amant d'capital??

Mme de La mole appela sa fille. L'hypocrisie, pour être utile, doit se cacher; et Julien, comme on voit, avait fait à Mlle de La Mole une demi-confidence sur son admiration pour Napoléon.

"Voilà l'immense avantage qu'ils ont sur nous, se dit Julien, resté seul au jardin. L'histoire de leurs amours les tient au-dessus des sentiments vulgaires, et ils n'ont pas toujours songé à leur subsistance! Quelle misère! ajoutait-il avec amertume, je suis indigne de raisonner sur ces grands intérêts. Je les vois mal sans doute. Ma vie n'est qu'une suite

d'hypocrisies, parce que je n'ai pas mille francs de rente pour acheter du pain."

- A quoi r?vez-vous !, monsieur? lui dit Mathilde, qui revenait en courant.

Il y avait de l'intimit? dans cette question, et elle revenait en courant et essouffl?e pour ?tre avec lui. Julien ?tait las de se m?priser. Par orgueil, il dit franchement sa pens?e. Il rougit beaucoup en parlant de sa pauvret?? une personne aussi riche. Il chercha ?bien exprimer par son ton fier qu'il ne demandait rien. Jamais il n'avait sembl?aussi joli ? Mathilde; elle lui trouva une expression de sensibilit?et de franchise qui souvent lui manquait.

A moins d'un mois de l?, Julien se promenait pensif, dans le jardin de l'h?tel de La Mole, mais sa figure n'avait plus la duret?et la roquerie philosophique qu'y imprimait le sentiment continu de son inf?riorit?. Il venait de reconduire jusqu'?la porte du salon Mlle de La Mole, qui pr?tendait s'?tre fait mal au pied en courant avec son fr?re.

"Elle s'est appuy?e sur mon bras d'une fa?on bien singuli?e! se disait Julien. Suis-je un fat, ou serait-il vrai qu'elle a du go?t pour moi? Elle m'?coute d'un air si doux, m?me quand je lui avoue toutes les souffrances de mon orgueil! Elle qui a tant de fiert?avec tout le monde! On serait bien ?tonn?au salon, si on lui voyait cette physionomie. Tr?s certainement cet air doux et bon, elle ne l'a avec personne."

Julien cherchait ?ne pas s'exag?er cette singuli?e amiti?. Il la comparait lui-m?me ?un commerce arm?. Chaque jour en se retrouvant, avant de reprendre le ton presque intime de la veille, on se demandait presque: "Serons-nous aujourd'hui amis ou ennemis?" Dans les premi?res phrases ?chang?es, le fond des choses n'?tait plus rien. On n'?tait attentif des deux c?ts qu'?la forme. Julien avait compris que se laisser offenser impun?ment une seule fois par cette fille si hautaine, c'?tait tout perdre. "Si je dois me brouiller, ne vaut-il pas mieux que ce soit de prime abord, en d?fendant les justes droits de mon orgueil, qu'en repoussant les marques de m?pris dont serait bient?t suivi le moindre abandon de ce que je dois ?ma dignit?personnelle?"

Plusieurs fois, en des jours de mauvaise humeur Mathilde essaya de prendre avec lui le ton d'une grande dame; elle mettait une rare finesse ?ces tentatives, mais Julien les repoussait rudement.

Un jour il l'interrompit brusquement:

- Mademoiselle de La Mole a-t-elle quelque ordre ?donner au secr?taire de son p?re? lui dit-il; il doit ?couter ses ordres et les ex?cuter avec respect, mais du reste, il n'a pas le plus petit mot ?lui adresser. Il n'est point pay?pour lui communiquer ses pens?es.

Cette mani?re d'?tre et les singuliers doutes qu'avait Julien firent dispara?tre l'ennui qu'il avait trouv?durant les premiers mois dans ce salon si magnifique, mais o?l'on avait peur de tout, et o?il n'?tait convenable de plaisanter de rien.

"Il serait plaisant qu'elle m'aim?!. Qu'elle m'aime ou non, continuait

Julien, j'ai pour confidente intime une fille d'esprit, devant laquelle je vois trembler toute la maison, et, plus que tous les autres, le marquis de Croisenois. Ce jeune homme si poli, si doux, si brave, et qui r?unit tous les avantages de naissance et de fortune dont un seul me mettrait le coeur si ?l'aise! Il en est amoureux fou, c'est-?dire autant qu'un Parisien peut ?tre amoureux, il doit l'?pouser. Que de lettres M. de la Mole m'a fait ?crire aux deux notaires pour arranger le contrat! Et moi qui me vois, le matin, si subalterne la plume ?la main, deux heures apr?s, ici dans le jardin, je triomphe de ce jeune homme si aimable, car enfin, les pr??rences sont frappantes, directes. Peut-?tre aussi elle hait en lui un mari futur. Elle a assez de hauteur pour cela. Et alors, les bont?s qu'elle a pour moi, je les obtiens ?titre de confident subalterne!

"Mais non, ou je suis fou, ou elle me fait la cour plus je me montre froid et respectueux avec elle, plus elle me recherche. Ceci pourrait ?tre un parti pris, une affectation; mais je vois ses yeux s'animer, quand je para?is ?l'improviste. Les femmes de Paris savent-elles feindre ?ce point? Que m'importe! j'ai l'apparence pour moi jouissons des apparences. Mon Dieu, qu'elle est belle! Que ses grands yeux bleus me plaisent, vus de pr?, et me regardant comme ils le font souvent! Quelle diff?rence de ce printemps-ci ?celui de l'ann?e pas se c, quand je vivais malheureux et me soutenant ?force de caract?re, au milieu de ces trois cents hypocrites m?chants et sales! J'?tais presque aussi m?chant qu'eux."

Dans les jours de m?fiance: "Cette jeune fille se moque de moi, pensait Julien. Elle est d'accord avec son fr?re pour me mystifier. Mais elle a l'air de tellement m?priser le manque d'?nergie de ce fr?re! Il est brave, et puis c'est tout, me dit-elle. Et encore, brave devant l'?p?e des Espagnols. A Paris tout lui fait peur, il voit partout le danger du ridicule. Il n'a pas une pens?e qui ose s'?carter de la mode. C'est toujours moi qui suis oblig?e de prendre sa d?fense. Une jeune fille de dix-neuf ans! A cet ?ge peut-on ?tre fid?le ?chaque instant de la journ?e ?l'hypocrisie qu'on s'est prescrite?

"D'un autre c? ?, quand Mlle de La Mole fixe sur moi ses grands yeux bleus avec une certaine expression singuli?e, toujours le comte Norbert s'?oigne. Ceci m'est suspect; ne devrait-il pas s'indigner de ce que sa soeur distingue un domestique de leur maison? car j'ai entendu le duc de Chaulnes parler ainsi de moi. "A ce souvenir, la col?e rempla?ait tout autre sentiment. "Est-ce amour du vieux langage chez ce duc maniaque?

"Eh bien, elle est jolie! continuait Julien avec des regards de tigre. Je l'aurai, je m'en irai ensuite, et malheur ?qui me troublera dans ma fuite!"

Cette id?e devint l'unique affaire de Julien; il ne pouvait plus penser ?rien autre. Ses journ?es passaient comme des heures.

A chaque instant, cherchant ?s'occuper de quelque affaire s?rieuse, sa pens?e se perdait dans une r?verie profonde et il se r?veillait un quart d'heure apr?s, le coeur palpitant d'ambition, la t?te troubl?e et r?vant ?cette id?e: "M'aime-t-elle?"

CHAPITRE XI

L'EMPIRE D'UNE JEUNE FILLE!

J'admire sa beauté, mais je crains son esprit.
MERIME.

Si Julien était employé à examiner ce qui se passait dans le salon le temps qu'il mettait à exagérer la beauté de Mathilde, ou à se passionner contre la hauteur naturelle de sa famille, qu'elle oubliait pour lui, il était compris en quoi consistait son empire sur tout ce qui l'entourait. Dès qu'on déplaisait à Mlle de La Mole, elle savait punir par une plaisanterie si mesurée, si bien choisie, si convenable en apparence, lancée si propos, que la blessure croissait à chaque instant, plus on y restait. Peu à peu elle devenait atroce pour l'amour-propre offensé. Comme elle n'attachait aucun prix à bien des choses qui étaient des objets de désirs si réels pour le reste de la famille, elle paraissait toujours de sang-froid à leurs yeux.

Les salons de l'aristocratie sont agréables à citer, quand on en sort, mais voilà tout. L'insignifiance complète, les propos communs surtout qui vont au-devant même de l'hypocrisie finissent par impacter la force de douceur nauséabonde. La politesse toute seule n'est quelque chose par elle-même que les premiers jours. Julien l'aprouvait; après le premier enchantement, le premier tonnement: "La politesse, se disait-il, n'est que l'absence de la colère que donneraient les mauvaises manières. "Mathilde s'ennuyait souvent, peut-être se fatiguerait-elle partout. Alors aiguisez une épigramme à tait pour elle une distraction et un vrai plaisir.

C'était peut-être pour avoir des victimes un peu plus amusantes que ses grands-parents, que l'académicien et les cinq ou six autres subalternes qui leur faisaient la cour, qu'elle avait donné des entrevues au marquis de Croisenois, au comte de Caylus et deux ou trois autres jeunes gens de la première distinction. Ils n'étaient pour elle que de nouveaux objets d'épigramme.

Nous avouerons avec peine, car nous aimons Mathilde, qu'elle avait reçu des lettres de plusieurs d'entre eux et leur avait quelquefois répondu. Nous nous hâtons d'ajouter que ce personnage fait exception aux moeurs du siècle. Ce n'est pas en général le manque de prudence que l'on peut reprocher aux filles du noble couvent du Sacré-Cœur.

Un jour, le marquis de Croisenois rendit à Mathilde une lettre assez compromettante qu'elle lui avait écrite la veille. Il croyait par cette marque de haute prudence avancer beaucoup ses affaires. Mais c'était l'imprudence que Mathilde aimait dans ses correspondances. Son plaisir était de jouer son sort. Elle ne lui adressa pas la parole de six semaines.

Elle s'amusait des lettres de ces jeunes gens; mais, suivant elle, toutes se ressemblaient. C'était toujours la passion la plus profonde, la plus maladive.

- Ils sont tous le m?me homme parfait, pr? ?partir pour la Palestine, disait-elle ?sa cousine. Connaissez-vous quelque chose de plus insipide? Voil? donc les lettres que je vais recevoir toute la vie! Ces lettres-l?ne doivent changer que tous les vingt ans, suivant le genre d'occupation qui est ?la mode. Elles devaient ?tre moins d?color?es du temps de l'Empire. Alors tous ces jeunes gens du grand monde avaient vu ou fait des actions qui r?ellement avaient de la grandeur. Le duc de N***, mon oncle, a ??Wagram.

- Quel esprit faut-il pour donner un coup de sabre? Et quand cela leur est arriv?, ils en parlent si souvent! dit Mlle de Sainte-H?dit?, la cousine de Mathilde.

- Eh bien! ces r?cits me font plaisir. Etre dans une v?ritable bataille, une bataille de Napol?on, o?l'on tuait dix mille soldats, cela prouve du courage. S'exposer au danger ??ve l'?me et la sauve de l'ennui o? mes pauvres adorateurs semblent plong?s; et il est contagieux, cet ennui. Lequel d'entre eux a l'id?e de faire quelque chose d'extraordinaire? Ils cherchent ?obtenir ma main, la belle affaire! Je suis riche et mon p?re avancera son gendre. Ah! p?t-il en trouver un qui f?t un peu amusant!

La mani?e de voir vite, nette, pittoresque de Mathilde g?rait son langage comme on voit. Souvent un mot d'elle taisait tache aux yeux de ses amis si polis. Ils se seraient presque avou?, si elle e?t ??moins ?la mode, que son parler avait quelque chose d'un peu color?pour la d?icatesse f?minine.

Elle, de son c?t?, ?ait bien injuste envers les jolis cavaliers qui peuplent le bois de Boulogne. Elle voyait l'avenir non pas avec terreur, c'e?t ??un sentiment vif, mais avec un d?go? bien rare ?son ?ge.

Que pouvait-elle d?sirer? la fortune, la haute naissance, l'esprit, la beaut??ce qu'on disait, et ?ce qu'elle croyait, tout avait ?? accumul?sur elle par les mains du hasard.

Voil?quelles ?aient les pens?es de l'h?iti?e la plus envi?e du faubourg Saint-Germain, quand elle commen?a ?trouver du plaisir ?se promener avec Julien. Elle fut ?tonn?e de son orgueil; elle admira l'adresse de ce petit bourgeois. "Il saura se faire ??que comme l'abb? Maury", se dit-elle.

Bient? cette r?sisistance sinc?e et non jou?e, avec laquelle notre h?ros accueillait plusieurs de ses id?es l'occupa; elle y pensait; elle racontait ?son amie les moindres d?tails des conversations, et trouvait que jamais elle ne parvenait ?en bien rendre toute la physionomie.

Une id?e l'illumina tout ?coup: "J'ai le bonheur d'aimer, se dit-elle un jour, avec un transport de joie incroyable. J'aime, j'aime, c'est clair! A mon ?ge, une fille jeune, belle, spirituelle, o?peut-elle trouver des sensations, si ce n'est dans l'amour? J'ai beau faire, je n'aurai jamais 'amour pour Croisenois, Caylus, et tutt, quanti. Ils sont parfaits, trop parfaits peut-?tre, enfin, ils m'ennuient."

Elle repassa dans sa t?te toutes les descriptions de passion qu'elle avait lues dans Manon Lescaut, la Nouvelle H?lo?se, les Lettres d'une Religieuse portugaise, etc., etc. Il n'?tait question, bien entendu, que

de la grande passion; l'amour l?ger ?ait indigne d'une fille de son ?ge et de sa naissance. Elle ne donnait le nom d'amour qu'? ce sentiment h?o?que que l'on rencontrait en France du temps de Henri III et de Bassompierre. Cet amour-l?ne c?dait point bassement aux obstacles, mais, bien loin de l?, faisait faire de grandes choses. "Quel malheur pour moi qu'il n'y ait pas une cour v?ritable, comme celle de Catherine de M?dicis ou de Louis XIII! Je me sens au niveau de tout ce qu'il y a de plus hardi et de plus grand. Que ne ferais-je pas d'un roi homme de coeur, comme Louis XIII, soupirant ?mes pieds! Je le m?herais en Vend?e, comme dit si souvent le baron de Tolly, et de l?il reconquerrait son royaume; alors plus de charte... et Julien me seconderait. Que lui manque-t-il? un nom et de la fortune. Il se ferait un nom, il acquerrait de la fortune.

"Rien ne manque ?Croisenois, et il ne sera toute sa vie qu'un duc ? demi ultra, ?demi lib?ral, un ?tre ind?cis parlant quand il faut agir, toujours ?loign?des extr?mes, et par cons?quent se trouvant le second partout.

"Quelle est la grande action qui ne soit pas un extr?me au moment o?on l'entreprend? C'est quand elle est accomplie, qu'elle semble possible aux ?tres du commun. Oui, c'est l'amour avec tous ses miracles qui va r?gner dans mon coeur; je le sens au feu qui m'anime. Le ciel me devait cette faveur. Il n'aura pas en vain accumul?sur un seul ?tre tous les avantages. Mon bonheur sera digne de moi. Chacune de mes journ?es ne ressemblera pas froidement ?celle de la veille. Il y a d??de la grandeur et de l'audace ?oser aimer un homme plac?si loin de moi par sa position sociale. Voyons: continuera-t-il ?me m?riter? A la premi?re faiblesse que je vois en lui, je l'abandonne. Une fille de ma naissance, et avec le caract?e chevaleresque que l'on veut bien m'accorder (c'?tait un mot de son p?re), ne doit pas se conduire comme une sotte.

"N'est-ce pas l?le r?le que je jouerais si j'aimais le marquis de Croisenois? J'aurais une nouvelle ?dition du bonheur de mes cousines, que je m?prise si compl?tement. Je sais d'avance tout ce que me dirait le pauvre marquis, tout ce que j'aurais ?lui r?pondre. Qu'est-ce qu'un amour qui fait b?ller? autant vaudrait ?tre d?vote. J'aurais une signature de contrat comme celle de la cadette de mes cousines, o?les grands-parents s'attendriraient, si pourtant ils n'avaient pas d'humeur ?cause d'une derni?e condition introduite la veille dans le contrat par le notaire de la partie adverse."

CHAPITRE XII

SERAIT-CE UN DANTON?

Le besoin d'anxi??, tel ?ait le caract?e de la belle Marguerite de Valois, ma tante, qui bient?t ?pousa le roi de Navarre, que nous voyons de pr?sent r?gner en France, sous le nom de Henry IV. Le besoin de jouer formait tout le secret du caract?e de cette princesse aimable; de l?ses brouilles et ses raccommodements avec ses fr?es d?s l?'ge de seize ans. Or que peut jouer une jeune fille? Ce qu'elle a de plus pr?cieux: sa r?putation, la consid?ration de toute sa vie.
M?moires du duc d'ANGOULEME, fils naturel de Charles IX

"Entre Julien et moi il n'y a point de signature de contrat, point de notaire pour la c?r?monie bourgeoise; tout est h?ro?que, tout sera fils du hasard. A la noblesse pr?s, qui lui manque, c'est l'amour de Marguerite de Valois pour le jeune La Mole, l'homme le plus distingu? de son temps. Est-ce ma faute ? moi, si les jeunes gens de la Cour sont de si grands partisans du convenable, et p?issent ? la seule id?e de la moindre aventure un peu singuli?re? Un petit voyage en Gr?ce ou en Afrique est, pour eux, le comble de l'audace, et encore ne savent-ils marcher qu'en troupe. D?s qu'ils se voient seuls, ils ont peur, non de la lance du B?douin, mais du ridicule, et cette peur les rend fous.

"Mon petit Julien, au contraire, n'aime ? agir que seul. Jamais, dans cet ?tre privil?gi?, la moindre id?e de chercher de l'appui et du secours dans les autres! il m?prise les autres et c'est pour cela que je ne le m?prise pas.

"Si, avec sa pauvret?, Julien ?ait noble, mon amour ne serait qu'une sottise vulgaire, une m?alliance plate; je n'en voudrais pas; il n'aurait point ce qui caract?rise les grandes passions: l'immensit? de la difficult? vaincre et la noire incertitude de l'?v?nement."

Mlle de La Mole ?ait si pr?occup?e de ces beaux raisonnements, que le lendemain, sans s'en douter, elle vantait Julien au marquis de Croisenois et ?son fr?re. Son ?loquence alla si loin, qu'elle les piqua.

- Prenez bien garde ? ce jeune homme qui a tant d'?nergie, s'?cria son fr?re; si la r?volution recommence, il nous fera tous guillotiner.

Elle se garda de r?pondre, et se h?ta de plaisanter son fr?re et le marquis de Croisenois sur la peur que leur faisait l'?nergie. Ce n'est au fond que la peur de rencontrer l'impr?vu, que la crainte de rester court en pr?sence de l'impr?vu...

- Toujours, toujours, messieurs, la peur du ridicule, monstre qui, par malheur, est mort en 1816.

- Il n'y a plus de ridicule, disait M. de La Mole, dans un pays o? il y a deux partis.

Sa fille avait compris cette id?e.

- Ainsi, messieurs, disait-elle aux ennemis de Julien, vous aurez eu bien peur toute votre vie, et apr?s on vous dira:

ce n'?tait pas un loup, ce n'en ?tait que l'ombre.

Mathilde les quitta bient?. Le mot de son fr?re lui faisait horreur; il l'inqui?ta beaucoup; mais, d?s le lendemain, elle y voyait la plus belle des louanges.

"Dans ce si?cle, o?toute ?nergie est morte, son ?nergie leur fait peur.

Je lui dirai le mot de mon fr?e, je veux voir la r?ponse qu'il y fera.
Mais je choisirai un des moments o?ses yeux brillent. Alors il ne peut
me mentir.

"Ce serait un Danton! ajouta-t-elle apr?s une longue et indistincte
r?verie. Eh bien! la r?volution aurait recommenc?. Quels r?es
joueraient alors Croisenois et mon fr?e? Il est ?crit d'avance: La
r?signation sublime. Ce seraient des moutons h?ro?ques, se laissant
?gorger sans mot dire. Leur seule peur en mourant serait encore d'?tre
de mauvais go?t. Mon petit Julien br?lerait la cervelle au jacobin qui
viendrait l'arr?ter, pour peu qu'il e?t l'esp?rance de se sauver. Il n'a
pas peur d'?tre de mauvais go?t, lui."

Ce dernier mot la rendit passive; il r?veillait de p?nibles souvenirs,
et lui ?ta toute sa hardiesse. Ce mot lui rappelait les plaisanteries de
MM. de Caylus, de Croisenois, de Luz et de son fr?e. Ces messieurs
reprochaient unanimement ?Julien l'air pr?tre: humble et hypocrite.

"Mais, reprit-elle tout ?coup, l'oeil brillant de joie, l'amertume et
la fr?quence de leurs plaisanteries prouvent, en d?pit d'eux, que c'est
l'homme le plus distingu? que nous ayons eu cet hiver. Qu'importent ses
d?fauts, ses ridicules? Il a de la grandeur et ils en sont choqu?s, eux
d'ailleurs si bons et si indulgents. Il est s?r qu'il est pauvre et
qu'il a ?tudi? pour ?tre pr?tre; eux sont chefs d'escadron, et n'ont pas
eu besoin d'?tudes, c'est plus commode.

"Malgr? tous les d?savantages de son ?ternel habit noir et cette
physionomie de pr?tre, qu'il lui faut bien avoir, le pauvre gar?on, sous
peine de mourir de faim, son m?rite leur tait peur, rien de plus clair.
Et cette physionomie de pr?tre, il ne l'a plus d?s que nous sommes
quelques instants seuls ensemble. Et quand ces messieurs disent un mot
qu'ils croient fin et impr?vu, leur premier regard n'est-il pas pour
Julien? je l'ai fort bien remarqu?. Et pourtant ils savent bien que
jamais il ne leur parle, ?moins d'?tre interrog?. Ce n'est qu'? moi
qu'il adresse la parole, il me croit l'?me haute. Il ne r?pond ?leurs
objections que juste autant qu'il faut pour ?tre poli. Il tourne au
respect tout de suite. Avec moi, il discute des heures enti?res, il
n'est pas s?r de ses id?es tant que j'y trouve la moindre objection.
Enfin, tout cet hiver, nous n'avons pas eu de coups de fusil, il ne
s'est agi que d'attirer l'attention par des paroles. Eh bien, mon p?e,
homme sup?ieur, et qui portera loin la fortune de notre maison,
respecte Julien. Tout le reste le hait, personne ne le m?prise, que les
d?votes amies de ma m?e."

Le comte de Caylus avait ou feignait une grande passion pour les
chevaux; il passait sa vie dans son ?curie et souvent y d?jeunait. Cette
grande passion, jointe ?l'habitude de ne jamais rire, lui donnait
beaucoup de consid?ration parmi ses amis: c'?tait l'aigle de ce petit
 cercle.

D?s qu'il fut r?uni le lendemain derri?re la berg?e de Mme de La Mole,
Julien n'?tant point pr?sent, M. de Caylus, soutenu par Croisenois et
par Norbert, attaqua vivement la bonne opinion que Mathilde avait de
Julien, et cela sans ?propos, et presque au premier moment o? il vit
Mlle de La Mole. Elle comprit cette finesse d'une lieue, et en fut
charm?e.

"Les voil?tous ligu?s, se dit-elle, contre un homme de g?nie qui n'a pas dix louis de rente, et qui ne peut leur r?pondre qu'autant qu'il est interrog?. Ils en ont peur sous son habit noir. Que serait-ce avec des ?paulettes?"

Jamais elle n'avait t?plus brillante. D?s les premi?res attaques, elle couvrit de sarcasmes plaisants Caylus et ses alli?s. Quand le feu des plaisanteries de ces brillants officiers fut ?teint:

- Que demain quelque hobereau des montagnes de la Franche-Comt?, dit-elle ?M. de Caylus, s'aper?ive que Julien est son fils naturel, et lui donne un nom et quelques milliers de francs, dans six semaines il a des moustaches comme vous, messieurs; dans six mois il est officier des houssards comme vous, messieurs. Et alors la grandeur de son caract?e n'est plus un ridicule. Je vous vois r?duit, Monsieur le duc futur, ? cette ancienne mauvaise raison: la sup?riorit?de la noblesse de coeur sur la noblesse de province. Mais que vous resterat-il si je veux vous pousser ?bout, si j'ai la malice de donner pour p?re ?Julien un duc espagnol, prisonnier de guerre ?Besan?on du temps de Napol?on, et qui, par scrupule de conscience, le reconna?t ?son lit de mort?

Toutes ces suppositions de naissance non l?gitime furent trouv?es d'assez mauvais go?t par MM. de Caylus et de Croisenois. Voil?tout ce qu'ils virent dans le raisonnement de Mathilde.

Quelque domin?que f? Norbert, les paroles de sa soeur ?taient si claires, qu'il prit un air grave qui allait assez mal, il faut l'avouer, ?sa physionomie souriante et bonne. Il osa dire quelques mots:

- Etes-vous malade, mon ami? lui r?pondit Mathilde d'un petit air s?rieux. Il faut que vous soyez bien mal pour r?pondre ?des plaisanteries par de la morale.

- De la morale, vous! est-ce que vous sollicitez une place de pr?fet?

Mathilde oublia bien vite l'air piqu?du comte de Caylus, l'humeur de Norbert et le d?sespoir silencieux de M. de Croisenois. Elle avait ? prendre un parti sur une id?e fatale qui venait de saisir son ?me.

"Julien est assez sinc?e avec moi, se dit-elle; ?son ?ge, dans une fortune inf?rieure, malheureux comme il l'est par une ambition ?tonnante, on a besoin d'une amie. Je suis peut-?tre cette amie; mais je ne lui vois point d'amour. Avec l'audace de son caract?e, il m'e? parl?de cet amour."

Cette incertitude, cette discussion avec soi-m?me, qui, d?s cet instant, occupa chacun des instants de Mathilde, et pour laquelle, ?chaque fois que Julien lui parlait, elle se trouvait de nouveaux arguments, chassa tout ?fait ces moments d'ennui auxquels elle ?ait tellement sujette.

Fille d'un homme d'esprit qui pouvait devenir ministre et rendre ses bois au clerg?, Mlle de La Mole avait ??, au couvent du Sacr?Coeur, l'objet des flatteries les plus excessives. Ce malheur jamais ne se r?pare. On lui avait persuad?qu'?cause de tous ses avantages de naissance, de fortune, etc., elle devait ?tre plus heureuse qu'une autre. C'est la source de l'ennui des princes et de toutes leurs folies.

Mathilde n'avait point chappé à la funeste influence de cette idée. Quelque esprit qu'on ait, l'on n'est pas en garde dix ans contre les flatteries de tout un couvent, et aussi bien fondées en apparence.

Du moment qu'elle eut décidé qu'elle aimait Julien, elle ne s'ennuya plus. Tous les jours, elle se flattait du parti qu'elle avait pris de se donner une grande passion. "Cet amusement a bien des dangers, pensait-elle. Tant mieux! mille fois tant mieux!"

"Sans grande passion, j'étais languissante d'ennui au plus beau moment de la vie, de seize ans jusqu'à vingt. J'ai déjà perdu mes plus belles années obligée pour tout plaisir à entendre à raisonner les amies de ma mère, qui, Coblenz en 1792, n'avaient pas tout fait, dit-on, aussi sages que leurs paroles d'aujourd'hui."

C'était pendant que ces grandes incertitudes agitaient Mathilde, que Julien ne comprenait pas ses longs regards qui s'arrêtaient sur lui. Il trouvait bien un redoublement de froideur dans les manières du comte Norbert, et un nouvel accès de hauteur dans celles de MM. de Caylus, de Luz et de Croisenois. Il y était accoutumé. Ce malheur lui arrivait quelquefois à la suite d'une soirée où il avait brillé plus qu'il ne convenait à sa position. Sans l'accueil particulier que lui faisait Mathilde, et la curiosité que tout cet ensemble lui inspirait, il eût été de suivre au jardin ces brillants jeunes gens à moustaches, lorsque, les après-dîners, ils y accompagnaient Mlle de La Mole.

"Oui, il est impossible que je me le dissimule, se disait Julien, Mlle de La Mole me regarde d'une façon singulière. Mais, même quand ses beaux yeux bleus fixés sur moi sont ouverts avec le plus d'abandon, j'y lis toujours un fond d'examen, de sang-froid et de manchement. Est-ce possible que ce soit l'amour? Quelle différence avec les regards de Mme de Rhal!"

Une après-dîner, Julien, qui avait suivi M. de La Mole dans son cabinet, revenait rapidement au jardin. Comme il approchait sans précaution du groupe de Mathilde, il surprit quelques mots prononcés très haut. Elle tourmentait son frère. Julien entendit son nom prononcé distinctement deux fois. Il parut; un silence profond s'établit tout à coup, et l'on fit de vains efforts pour le faire cesser. Mlle de La Mole et son frère étaient trop animés pour trouver un autre sujet de conversation. MM. de Caylus, de Croisenois, de Luz et un de leurs amis parurent à Julien d'un froid de glace. Il s'éloigna.

CHAPITRE XIII

UN COMPLÔT

Des propos déposés, des rencontres par effet du hasard se transforment en preuves de la dernière évidence aux yeux de l'homme à imagination s'il a quelque feu dans le cœur.

SCHILLER.

Le lendemain, il surprit encore Norbert et sa soeur qui parlaient de lui. A son arrivée, un silence de mort s'établit, comme la veille. Ses soupçons n'eurent plus de bornes. "Ces aimables jeunes gens auraient-ils entrepris de se moquer de moi? Il faut avouer que cela est beaucoup plus probable, beaucoup plus naturel qu'une prétendue passion de Mlle de La Mole, pour un pauvre diable de secrétaire. D'abord, ces gens-l'ont-ils des passions? Mystifier est leur fort. Ils sont jaloux de ma pauvre petite supériorité de paroles. Etre jaloux est encore un de leurs faibles. Tout s'explique dans ce système. Mlle de La Mole veut me persuader qu'elle me distingue, tout simplement pour me donner en spectacle son prétendu."

Ce cruel soupçon changea toute la position morale de Julien. Cette idée trouva dans son cœur un commencement d'amour qu'elle n'eut pas de peine à détruire. Cet amour n'était fondé que sur la rare beauté de Mathilde, ou plutôt sur ses façons de reine et sa toilette admirable. En cela Julien n'était encore un parvenu. Une jolie femme du grand monde est, ce qu'on assure, ce qui donne le plus un paysan homme d'esprit, quand il arrive aux premières classes de la société. Ce n'était point le caractère de Mathilde qui faisait rire Julien les jours précédents. Il avait assez de sens pour comprendre qu'il ne connaissait point ce caractère. Tout ce qu'il en voyait pouvait n'être qu'une apparence.

Par exemple, pour tout au monde, Mathilde n'aurait pas manqué la messe un dimanche; presque tous les jours elle y accompagnait sa mère. Si, dans le salon de l'hôtel de La Mole, quelque imprudent oubliait le lieu où il était et se permettait l'allusion la plus loignée d'une plaisanterie contre les intérêts vrais ou supposés du trône ou de l'autel, Mathilde devenait à l'instant d'un siège de glace. Son regard, qui était si piquant, reprenait toute la hauteur impassible d'un vieux portrait de famille.

Mais Julien s'était assuré qu'elle avait toujours dans sa chambre un ou deux des volumes les plus philosophiques de Voltaire. Lui-même volait souvent quelques tomes de la belle édition si magnifiquement reliée. En cartant un peu chaque volume de son voisin, il cachait l'absence de celui qu'il emportait; mais bientôt il s'aperçut qu'une autre personne lisait Voltaire. Il eut recours à une finesse de séminaire, il plaça quelques petits morceaux de crin sur les volumes qu'il supposait pouvoir intéresser Mlle de La Mole. Ils disparaissaient pendant des semaines entières.

M. de La Mole, impatient contre son libraire, qui lui envoyait tous les faux Mœurs, chargea Julien d'acheter toutes les nouveautés un peu piquantes. Mais, pour que le venin ne se répandît pas dans la maison, le secrétaire avait l'ordre de déposer ces livres dans une petite bibliothèque, placée dans la chambre même du marquis. Il eut bientôt la certitude que, pour peu que ces livres nouveaux fussent hostiles aux intérêts du trône et de l'autel, ils ne tardaient pas à disparaître. Certes, ce n'était pas Norbert qui lisait.

Julien s'exagérait cette expérience, croyait Mlle de La Mole la duplicité de Machiavel. Cette sécheresse prétendue était un charme à ses yeux, presque l'unique charme moral qu'elle eût. L'ennui de l'hypocrisie et des propos de vertu le jetait dans cet excès.

Il excitait son imagination plus qu'il n'était entraîné par son amour.

C'était apr's s'être perdu en r'veries sur l'??gance de la taille de Mlle de La Mole, sur l'excellent go?t de sa toilette, sur la blancheur de sa main, sur la beaut?de son bras, sur la disinvoltura de tous ses mouvements, qu'il se trouvait amoureux. Alors, pourachever le charme, il la croyait une Catherine de M?dicis. Rien n'tait trop profond ou trop sc??rat pour le caract?e qu'il lui pr?ait. C'tait l'id?al des Maslon, des Frilair et des Castan?de par lui admir?s dans sa jeunesse. C'tait, en un mot, pour lui l'id?al de Paris.

Y eut-il jamais rien de plus plaisant que de supposer de la profondeur ou de la sc??ratesse au caract?e parisien?

"Il est possible que ce trio se moque de moi", pensait Julien. On conna?t bien peu son caract?e, si l'on ne voit pas d??l'expression sombre et froide que prirent ses regards en r?pondant ?ceux de Mathilde. Une ironie am?e repoussa les assurances d'amiti?que Mlle de La Mole ?onn?e osa hasarder deux ou trois fois.

Piqu?par cette bizarrerie soudaine, le coeur de cette jeune fille naturellement froid, ennuy?, sensible ?l'esprit devint aussi passionn? qu'il ?ait dans sa nature de l'?tre. Mais il y avait aussi beaucoup d'orgueil dans le caract?e de Mathilde, et la naissance d'un sentiment qui faisait d?pendre d'un autre tout son bonheur fut accompagn?e d'une sombre tristesse.

Julien avait d??assez profit? depuis son arriv?e ?Paris, pour distinguer que ce n'tait pas l?la tristesse s?che de l'ennui. Au lieu d'?tre avide, comme autrefois, de soir?es, de spectacles et de distractions de tous genres, elle les fuyait.

La musique chant?e par des Fran?ais ennuyait Mathilde ?la mort, et cependant Julien qui se faisait un devoir d'assister ?la sortie de l'Op?ra, remarqua qu'elle s'y faisait mener le plus souvent qu'elle pouvait. Il crut distinguer qu'elle avait perdu un peu de la mesure parfaite qui brillait dans toutes ses actions. Elle r?pondait quelquefois ?ses amis par des plaisanteries outrageantes ?force de piquante ?nergie. Il lui sembla qu'elle prenait en guignon le marquis de Croisenois. "Il faut que ce jeune homme aime furieusement l'argent, pour ne pas planter l?cette fille, si riche qu'elle soit!" pensait Julien. Et pour lui, indign?des outrages faits ?la dignit?masculine. il redoublait de froideur envers elle. Souvent il alla jusqu'aux r?ponses peu polies.

Quelque r?solu qu'il f?t ?ne pas ?tre dupe des marques d'int?? de Mathilde, elles ?taient si ?videntes de certains jours, et Julien dont les yeux commen?aient ?se dessiller, la trouvait si jolie, qu'il en ?ait quelquefois embarrass?

"L'adresse et la longanimit?de ces jeunes gens du grand monde finiraient par triompher de mon peu d'exp?rience, se dit-il; il faut partir et mettre un terme ?tout ceci. "Le marquis venait de lui confier l'administration d'une quantit?de petites terres et de maisons qu'il poss?dait dans le Bas-Languedoc. Un voyage ?ait n?cessaire: M. de La Mole y consentit avec peine. Except?pour les mati?res de haute ambition, Julien ?ait devenu un autre lui-m?me.

"Au bout du compte, ils ne m'ont point attrapé, se disait Julien, en préparant son départ. Que les plaisanteries que Mlle de La Mole fait ? ces messieurs soient réelles ou seulement destinées à m'inspirer de la confiance je m'en suis amusé ?

"S'il n'y a pas conspiration contre le fils du charpentier, Mlle de La Mole est inexplicable, mais elle l'est pour le marquis de Croisenois du moins autant que pour moi. Hier, par exemple, son humeur était bien meilleure, et j'ai eu le plaisir de faire bouquer par ma faveur un jeune homme aussi noble et aussi riche que je suis gueux et plus rien. Voilà le plus beau de mes triomphes, il me gaiera dans ma chaise de poste, en courant les plaines du Languedoc."

Il avait fait de son départ un secret, mais Mathilde savait mieux que lui qu'il allait quitter Paris le lendemain, et pour longtemps. Elle eut recours à un mal de tête fou, qui augmentait l'air touffu du salon. Elle se promena beaucoup dans le jardin, et poursuivit tellement de ses plaisanteries mordantes Norbert le marquis de Croisenois, Caylus, de Luz et quelques autres jeunes gens qui avaient d'hôtel de La Mole, qu'elle les força de partir. Elle regardait Julien d'une façon étrange.

"Ce regard est peut-être une comédie, pensa Julien; mais cette respiration pressée, mais tout ce trouble! Bah! se dit-il, qui suis-je pour juger de toutes ces choses? Il s'agit ici de ce qu'il y a de plus sublime et de plus fin parmi les femmes de Paris. Cette respiration pressée qui a tout sur le point de me toucher, elle l'aura étudiée chez Léontine Fay, qu'elle aime tant."

Ils étaient restés seuls; la conversation languissaitvidemment. "Non! Julien ne sent rien pour moi, se disait Mathilde vraiment malheureuse."

Comme il prenait congé d'elle, elle lui serra le bras avec force:

- Vous recevrez ce soir une lettre de moi, lui dit-elle d'une voix tellement altérée, que le son n'en était pas reconnaissable.

Cette circonstance toucha sur-le-champ Julien.

- Mon père, continua-t-elle, a une juste estime pour les services que vous lui rendez. Il faut ne pas partir demain trouvez un prétexte.

Et elle s'éloigna en courant.

Sa taille était charmante. Il était impossible d'avoir un plus joli pied, elle courait avec une grâce qui ravit Julien; mais devinerait-on quoi fut sa seconde pensée après qu'elle eut tout fait disparu? Il fut offendu ton impératif avec lequel elle avait dit ce mot il faut. Louis XV aussi, au moment de mourir, fut vivement piqué du mot il faut, maladroitement employé par son premier médecin, et Louis XV pourtant n'était pas un parvenu.

Une heure après, un laquais remit une lettre à Julien; c'était tout simplement une déclaration d'amour.

"Il n'y a pas trop d'affectation dans le style, se dit Julien, cherchant par ses remarques littéraires à contenir la joie qui contractait ses joues et le faisait rire malgré lui.

"Enfin moi, s'cria-t-il tout coup, la passion ?tant trop forte pour ?tre contenue, moi, pauvre paysan, j'ai donc une d?claration d'amour d'une grande dame!

"Quant ?moi, ce n'est pas mal, ajouta-t-il en comprimant sa joie le plus possible. J'ai su conserver la dignit?de mon caract?e. Je n'ai point dit que j'aimais. "Il se mit ?studier la forme des caract?es, Mlle de La Mole avait une jolie petite ?criture anglaise. Il avait besoin d'une occupation physique pour se distraire d'une joie qui allait jusqu'au d?ire.

"Votre d?part m'oblige ?parler... Il serait au-dessus de mes forces de ne plus vous voir..."

Une pens?e vint frapper Julien comme une d?couverte interrompre l'examen qu'il faisait de la lettre de Mathilde, et redoubler sa joie. "Je l'emporte sur le marquis de Croisenois, s'cria-t-il, moi, qui ne dis que des choses s?rieuses! Et lui est si joli! il a des moustaches, un charmant uniforme il trouve toujours ?dire, juste au moment convenable un mot spirituel et fin."

Julien eut un instant d?licieux; il errait ?l'aventure dans le jardin, fou de bonheur.

Plus tard il monta ?son bureau et se fit annoncer chez le marquis de La Mole, qui heureusement n'?tait pas sorti. Il lui prouva facilement, en lui montrant quelques papiers marqu?s arriv?s de Normandie, que le soin des proc?s normands l'obligeait ?diff?rer son d?part pour le Languedoc.

- Je suis bien aise que vous ne partiez pas lui dit le marquis, quand ils eurent fini de parler d'affair?s, j'aime ?vous voir. Julien sortit; ce mot le g?nait.

"Et moi je vais s?duire sa fille! rendre impossible peut-?tre ce mariage avec le marquis de Croisenois qui fait le charme de son avenir: s'il n'est pas duc, du moins sa fille aura un tabouret". Julien eut l'id?e de partir pour le Languedoc malgr?la lettre de Mathilde, malgr? l'explication donn?e au marquis. Cet ?clair de vertu disparut bien vite.

"Que je suis bon, se dit-il; moi, pl?b?len, avoir piti?d'une famille de ce rang! Moi que le duc de Chaulnes appelle un domestique! Comment le marquis augmente-t-il son immense fortune? En vendant de la rente, quand il apprend au ch?teau qu'il y aura le lendemain apparence de coup d'?tat. Et moi, jet?au dernier rang par une providence mar?tre, moi a qui elle a donne un coeur noble et pas mille francs de rente, c'est-?dire pas de pain, exactement parlant, pas de pain, moi refuser un plaisir qui s'offre! Une source limpide qui vient ?ancker ma soif dans le d?sert br?ant de la m?diocrit?que je traverse si p?niblement! Ma foi, pas si b?te chacun pour soi dans ce d?sert d'?go?smes qu'on appelle la vie."

Et il se rappela quelques regards remplis de d?dain, ?lui adress?s par Mme de La Mole, et surtout par les dames ses amies.

Le plaisir de triompher du marquis de Croisenois vintachever la d?oute de ce souvenir de vertu.

"Que je voudrais qu'il se f?ch?t! dit Julien; avec quelle assurance je lui donnerais maintenant un coup d'?p?e. "Et il faisait le geste du coup de seconde. "Avant ceci j'?tais un cuistre, abusant bassement d'un peu de courage. Apr?s cette lettre, je suis son ?gal.

"Oui, se disait-il avec une volupt?infinie et en parlant lentement, nos m?rites, au marquis et ?moi, ont ??pes?, et le pauvre charpentier du Jura l'emporte.

"Bon! s'?cria-t-il, voil? la signature de ma r?ponse trouv?e. N'allez pas vous figurer, mademoiselle de La Mole, que j'oublie mon ?tat. Je vous ferai comprendre et bien sentir que c'est pour le fils d'un charpentier que vous trahissez un descendant du fameux Guy de Croisenois, qui suivit saint Louis ?la croisade."

Julien ne pouvait contenir sa joie. Il fut oblig? de descendre au jardin. Sa chambre, o? il s'?tait enferm?? clef, lui semblait trop ?troite pour y respirer.

"Moi, pauvre paysan du Jura, se r?p?tit-il sans cesse, moi, condamn?? porter toujours ce triste habit noir! H?as! vingt ans plus t?, j'aurais port? l'uniforme comme eux! Alors un homme comme moi ?tait tu?, ou g?n?ral ?trente-six ans. "Cette lettre, qu'il tenait serr?e dans sa main, lui donnait la taille et l'attitude d'un h?os. "Maintenant, il est vrai, avec cet habit noir, ?quarante ans, on a cent mille francs d'appointements et le cordon bleu, comme M. l'?v?que de Beauvais.

"Eh bien! se dit-il en riant comme M?phistoph?ls, j'ai plus d'esprit qu'eux; je sais choisir l'uniforme de mon si?cle. "Et il sentit redoubler son ambition et son attachement ?l'habit eccl?siastique. "Que de cardinaux n?s plus bas que moi et qui ont gouvern? mon compatriote Granvelle, par exemple."

Peu ?peu l'agitation de Julien se calma; la prudence surnagea. Il se dit, comme son ma?tre Tartuffe, dont il savait le r?le par coeur:

Je puis croire ces mots un artifice honn?te.
.....

Je ne me firai point ?des propos si doux;
Qu'un peu de ses faveurs, apr?s quoi je soupire,
Ne vienne m'assurer tout ce qu'ils m'ont pu dire.
TARTUFFE, acte IV, sc?ne V.

"Tartuffe aussi fut perdu par une femme, et il en valait bien un autre... Ma r?ponse peut ?tre montr?e..., ?quoi nous trouvons ce rem?de, ajouta-t-il en pronon?ant lentement, et avec l'accent de la f?ocit? qui se contient, nous la commen?ons par les phrases les plus vives de la lettre de la sublime Mathilde.

"Oui, mais quatre laquais de M. de Croisenois se pr?cipitent sur moi et m'arrachent l'original.

"Non, car je suis bien arm?, et j'ai l'habitude, comme on sait, de faire feu sur les laquais.

"Eh bien! l'un d'eux a du courage; il se pr?cipite sur moi. On lui a

promis cent napoléons. Je le tue ou je le blesse, ?la bonne heure, c'est ce qu'on demande. On me jette en prison fort également; je paraiss en police correctionnelle, et l'on m'envoie, avec toute justice et ?quit?de la part des juges, tenir compagnie dans Poissy ?MM. Fontan et Magallon. L?, je couche avec quatre cents gueux p?e-m?e... Et j'aurais quelque piti?de ces gens-l?? s'?cria-t-il en se levant imp?tueusement. En ont-ils pour les gens du tiers-?tat, quand ils les tiennent? Ce mot fut le dernier soupir de sa reconnaissance pour M. de La Mole qui, malgr? lui, le tourmentait jusque-l?

"Doucement, messieurs les gentilshommes, je comprends ce petit trait de machiav?isme, l'abb?Maslon ou M. Castan?de du s?minaire n'auraient pas mieux fait. Vous m'enl?verez la lettre provocatrice, et je serai le second tome du colonel Caron ?Colmar.

"Un instant, messieurs, je vais envoyer la lettre fatale en d?p?t dans un paquet bien cachet??M. l'abb?Pirard. Celui-l?est honn?te homme, jans?niste, et en cette qualit??l'abri des s?ductions du budget. Oui, mais il ouvre les lettres..., c'est ?Fouqu?que j'enverrai celle-ci."

Il faut en convenir, le regard de Julien ?tait atroce, sa physionomie hideuse; elle respirait le crime sans alliage. C'?tait l'homme malheureux en guerre avec toute la soci?t?.

"Aux armes!" s'?cria Julien. Et il franchit d'un saut les marches du perron de l'h?tel. Il entra dans l'?choppe de l'?crivain du coin de la rue; il lui fit peur.

- Copiez, lui dit-il en lui donnant la lettre de Mlle de La Mole.

Pendant que l'?crivain travaillait, il ?crivit lui-m?me ?Fouqu?, il le pria de lui conserver un d?p?t pr?cieux. "Mais, se dit-il en s'interrompant, le cabinet noir ?la poste ouvrira ma lettre et vous rendra celle que vous cherchez...; non, messieurs. "Il alla acheter une ?norme bible chez un libraire protestant, cacha fort adroitement la lettre de Mathilde dans la couverture, fit emballer le tout, et son paquet partit par la diligence, adress??un des ouvriers de Fouqu?, dont personne ?Paris ne savait le nom.

Cela fait, il rentra joyeux et leste ?l'h?tel de La Mole. "A nous! maintenant", s'?cria-t-il, en s'enfermant ?clef dans sa chambre, et jetant son habit:

"Quoi! mademoiselle, ?crivait-il ?Mathilde, c'est Mlle de La Mole qui, par les mains d'Ars?ne, laquais de son p?re, fait remettre une lettre trop s?duisante ?un pauvre charpentier du Jura, sans doute pour se jouer de sa simplicit?..."

Et il transcrivait les phrases les plus claires de la lettre qu'il venait de recevoir.

La sienne e?t fait honneur ?la prudence diplomatique de M. le chevalier de Beauvoisis. Il n'?tait encore que dix heures; Julien, ivre de bonheur et du sentiment de sa puissance, si nouveau pour un pauvre diable, entra ?l'Op?ra italien. Il entendit chanter son ami Geronimo. Jamais la musique ne l'avait exalt? ?ce point. Il ?tait un dieu.

CHAPITRE XIV

PENSÉS D'UNE JEUNE FILLE

Que de perplexités! Que de nuits passées sans sommeil! Grand Dieu! vais-je me rendre imprévisible? Il me imprisera lui-même. Mais il part, il s'éloigne.

ALFRED DE MUSSET.

Ce n'était point sans combats que Mathilde avait crit. Quel qu'eût ?? le commencement de son intérêt pour Julien, bientôt il domina l'orgueil qui, depuis qu'elle se connaissait, régnait seul dans son cœur. Cette dame haute et froide était emportée pour la première fois par un sentiment passionné. Mais s'il dominait l'orgueil, il était encore fidèle aux habitudes de l'orgueil. Deux mois de combats et de sensations nouvelles renouvelèrent, pour ainsi dire, tout son être moral.

Mathilde croyait voir le bonheur. Cette vue toute-puissante sur les dames courageuses, liées à un esprit supérieur, eut à lutter longuement contre la dignité et tous les sentiments de devoirs vulgaires. Un jour, elle entra chez sa mère, dès sept heures du matin, la priant de lui permettre de se réfugier à Villequier. La marquise ne daigna pas même lui répondre, et lui conseilla d'aller se remettre au lit. Ce fut le dernier effort de la sagesse vulgaire et de la différence aux idées reçues.

La crainte de mal faire et de heurter les idées tenues pour sacrées par les Caylus, les de Luz, les Croisenois avait assez peu d'empire sur son âme; de tels êtres ne lui semblaient pas faits pour la comprendre; elle les eût consultés s'il eût été question d'acheter une calèche ou une terre. Sa véritable terreur était que Julien ne fût mécontent d'elle.

"Peut-être aussi n'a-t-il que les apparences d'un homme supérieur?"

Elle abhorrait le manque de caractère, c'était sa seule objection contre les beaux jeunes gens qui l'entouraient. Plus ils plaisantaient avec grâce tout ce qui s'carte de la mode, ou la suit mal, croyant la suivre, plus ils se perdaient à ses yeux.

"Ils étaient braves, et voilà tout. Et encore, comment braves? se disait-elle: en duel. Mais le duel n'est plus qu'une curiosité. Tout en est su d'avance, même ce que l'on doit dire en tombant. étendu sur le gazon, et la main sur le cœur, il faut un pardon général pour l'adversaire et un mot pour une belle souvent imaginaire, ou bien qui va au bal le jour de votre mort, de peur d'exciter les soupçons.

"On brave le danger ?la tête d'un escadron tout brillant d'acier, mais le danger solitaire, singulier, imprévu vraiment laid?

"Hélas! se disait Mathilde, c'était ?la cour de Henri III que l'on trouvait des hommes grands par le caractère comme par la naissance! Ah! si Julien avait servi à Jarnac ou à Moncontour, je n'aurais plus de

doute. En ces temps de vigueur et de force, les Français n'avaient pas des pouvoirs. Le jour de la bataille était presque celui des moindres perplexités.

"Leur vie n'était pas emprisonnée, comme une momie d'Egypte, sous une enveloppe toujours commune à tous, toujours la même. Oui, ajoutait-elle, il y avait plus de vrai courage à se retirer seul à onze heures du soir, en sortant de l'hôtel de Soissons, habitué par Catherine de Médicis, qu'aujourd'hui à courir à Alger. La vie d'un homme était une suite de hasards. Maintenant la civilisation et le préfet de police ont chassé le hasard, plus d'imprévu. S'il paraît dans les îles, il n'est pas assez d'apigrammes pour lui; s'il paraît dans les vêtements, aucune lèche? n'est au-dessus de notre peur. Quelque folie que nous fasse faire la peur, elle est excusée. Si cle d'ignorance et ennuyeux! Qu'aurait dit Boniface de La Mole si, levant hors de la tombe sa tête coupée, il eût vu, en 1793, dix-sept de ses descendants, se laisser prendre comme des moutons, pour être guillotinés deux jours après? La mort était certaine, mais il eût été de mauvais ton de se débarrasser et de tuer au moins un jacobin ou deux. Ah! dans les temps horribles de la France, au siècle de Bonifac de La Mole, Julien eût été le chef d'escadron et mon frère le jeune prétre, aux moeurs convenables, avec la sagesse dans les yeux et la raison à la bouche."

Quelques mois auparavant, Mathilde d'espérait de rencontrer un être un peu différent du patron commun. Elle avait trouvé quelque bonheur en se permettant d'écrire quelques jeunes gens de la société. Cette hardiesse si inconvenante, si imprudente chez une jeune fille pouvait la déshonorer aux yeux de M. de Croisenois, du duc de Chaulnes son père, et de tout l'hôtel de Chaulnes, qui, voyant se rompre le mariage projeté, aurait voulu savoir pourquoi. En ce temps-là, les jours où elle avait écrit une de ces lettres, Mathilde ne pouvait dormir. Mais ces lettres n'avaient que des réponses.

Ici elle osait dire qu'elle aimait. Elle écrivait la première (quel mot terrible!) un homme placé dans les derniers rangs de la société.

Cette circonstance assurait, en cas de découverte, un déshonneur éternel. Laquelle des femmes venant chez sa mère eût osé prendre son parti? Quelle phrase eût-on pu leur donner pour amortir le coup de l'affreux mari pris des salons?

Et encore parler était affreux, mais écrire! Il est des choses qu'on n'a écrit pas, s'écriait Napoléon apprenant la capitulation de Baylen. Et c'était Julien qui lui avait contre-motif comme lui faisant d'avance une leçon.

Mais tout cela n'était rien encore, l'angoisse de Mathilde avait d'autres causes. Oubliant l'effet horrible sur la société la tache ineffaçable et toute pleine de marié, car elle outrageait sa caste, Mathilde allait écrire à un être d'une bien autre nature que les Croisenois, les de Luz, les Caylus.

La profondeur, l'inconnu du caractère de Julien eussent effrayé, même en nouant avec lui une relation ordinaire. Et elle en allait faire son amant, peut-être son maître!

Quelles ne seront pas ses intentions, si jamais il peut tout sur moi?

Eh bien! je me dirai comme M?d?e: Au milieu de tant de p?ils, il me reste Moi.

Julien n'avait nulle v?n?ation pour la noblesse du sang, croyait-elle. Bien plus, peut-?tre il n'avait nul amour pour elle!

Dans ces derniers moments de doutes affreux, se pr?sent?ent les id?es d'orgueil f?minin. "Tout doit ?tre singulier dans le sort d'une fille comme moi, s'?cria Mathilde impatient?e. "Alors l'orgueil qu'on lui avait inspir?d? le berceau se trouvait un adversaire pour la vertu. Ce fut dans cet instant que le d?part de Julien vint tout pr?cipiter

(De tels caract?res sont heureusement fort rares.)

Le soir, fort tard, Julien eut la malice de faire descendre une malle tr?s pesante chez le portier; il appela pour la transporter le valet de pied qui faisait la cour ?la femme de chambre de Mlle de La Mole. "Cette manoeuvre peut n'avoir aucun r?sultat, se dit-il, mais si elle r?ussit, elle me croit parti. "Il s'endormit fort gai sur cette plaisanterie. Mathilde ne ferma pas l'oeil.

Le lendemain, de fort grand matin, Julien sortit de l'h?tel sans ?tre aper?u, mais il rentra avant huit heures.

A peine ?tait-il dans la biblioth?que, que Mlle de La Mole parut sur la porte. Il lui remit sa r?ponse. Il pensait qu'il ?tait de son devoir de lui parler, rien n'?tait plus commode du moins, mais Mlle de La Mole ne voulut pas l'?couter et disparut. Julien en fut charm?, il ne savait que lui dire.

"Si tout ceci n'est pas un jeu convenu avec le comte Norbert, il est clair que ce sont mes regards pleins de froideur qui ont allum?l'amour baroque que cette fille de si haute naissance s'avise d'avoir pour moi. Je serais un peu plus sot qu'il ne convient, si jamais je me laissais entra?ner ?avoir du go?t pour cette grande poupe blonde. "Ce raisonnement le laissa plus froid et plus calculant qu'il n'avait ?t?de sa vie.

"Dans la bataille qui se pr?pare, ajouta-t-il, l'orgueil de la naissance sera comme une colline ?lev?e, formant position militaire entre elle et moi. C'est l?-dessus qu'il faut manoeuvrer. J'ai fort mal fait de rester ?Paris; cette remise de mon d?part m'avilit et m'expose, si tout ceci n'est qu'un jeu. Quel danger y avait-il ?partir? Je me moquais d'eux, s'ils se moquent de moi. Si son int?? pour moi a quelque r?alit?, je centuplais cet int??."

La lettre de Mlle de La Mole avait donn?? Julien une jouissance de vanit?si vive, que, tout en riant de ce qui lui arrivait, il avait oubli?de songer s?rieusement ?la convenance du d?part.

C'?tait une fatalit?de son caract?e d'?tre extr?mement sensible ?ses fautes. Il ?tait fort contrari?de celle-ci et ne songeait presque plus ?la victoire incroyable qui avait pr?c?d?cc petit ?chec, lorsque, vers les neuf heures, Mlle de La Mole parut sur le seuil de la porte de la biblioth?que, lui jeta une lettre et s'enfuit. -

"Il para?t que ceci va ?tre le roman par lettres, dit-il en relevant

celle-ci. L'ennemi fait un faux mouvement, moi je vais faire donner la froideur et la vertu."

On lui demandait une réponse décisive avec une hauteur qui augmenta sa gaieté intérieure. Il se donna le plaisir de mystifier, pendant deux pages, les personnes qui voudraient se moquer de lui, et ce fut encore par une plaisanterie qu'il annonça, vers la fin de sa réponse, son départ d'ici pour le lendemain matin.

Cette lettre terminée: "Le jardin va me servir pour la remettre, pensa-t-il", et il y alla. Il regardait la fenêtre de la chambre de Mlle de La Mole.

Elle était au premier étage, côté de l'appartement de sa mère, mais il y avait un grand entresol.

Ce premier étage tellement élevé, qu'en se promenant sous l'allée de tilleuls, sa lettre à la main, Julien ne pouvait être aperçue de la fenêtre de Mlle de La Mole. La voûte formée par les tilleuls, fort bien taillés, interceptait la vue. "Mais quoi! se dit Julien avec humeur, encore une imprudence! Si l'on a entrepris de se moquer de moi, me faire voir une lettre à la main, c'est servir mes ennemis."

La chambre de Norbert était précisément au-dessus de celle de sa soeur, et si Julien sortait de la voûte formée par les branches taillées des tilleuls, le comte et ses amis pouvaient suivre tous ses mouvements.

Mlle de La Mole parut derrière sa vitre; il montra sa lettre à demi; elle baissa la tête. Aussitôt Julien remonta chez lui en courant, et rencontra par hasard, dans le grand escalier, la belle Mathilde, qui saisit sa lettre avec une aisance parfaite et des yeux riants.

"Que de passion il y avait dans les yeux de cette pauvre Mme de Rinaldi, se dit Julien, quand, même après six mois de relations intimes, elle osait recevoir une lettre de moi! De sa vie, je crois, elle ne m'a regardé avec des yeux riants."

Il ne s'exprima pas aussi nettement le reste de sa réponse, avait-il honte de la futilité des motifs? Mais aussi quelle différence, ajoutait sa pensée, dans l'élegance de la robe du matin, dans l'élegance de la tournure! En apercevant Mlle de La Mole à trente pas de distance un homme de goût devinerait le rang qu'elle occupe dans la société. Voilà ce qu'on peut appeler un mariage explicite."

Tout en plaisantant, Julien ne s'avouait pas encore toute sa pensée; Mme de Rinaldi n'avait pas de marquis de Croisenois à lui sacrifier. Il n'avait pour rival que cet ignoble sous-préfet M. Charcot, qui se faisait appeler de Maugiron, parce qu'il n'y a plus de Maugirons.

A cinq heures, Julien relut une troisième lettre; elle lui fut lancée de la porte de la bibliothèque. Mlle de La Mole s'enfuit encore. "Quelle manie d'écire! se dit-il en riant, quand on peut se parler si commodément! L'ennemi veut avoir de mes lettres c'est clair, et plusieurs! Il ne se hâteait point d'ouvrir celle-ci. Encore des phrases égantes, pensait-il; mais il plait en lisant. Il n'y avait que huit lignes:

"J'ai besoin de vous parler; il faut que je vous parle ce soir; au moment o?une heure apr?s minuit sonnera trouvez-vous dans le jardin. Prenez la grande ?chelle du jardinier aupr?s du puits, placez-la contre ma fen?tre et montez chez moi. Il fait clair de lune; n'importe."

CHAPITRE XV

EST-CE UN COMPL?T?

Ah! que l'intervalle est cruel entre un grand projet con?u et son ex?cution! Que de vaines terreurs! que d'irr?solutions! Il s'agit de la vie. --Il s'agit de bien plus: de l'honneur!

SCHILLER.

"Ceci devient s?rieux, pensa Julien... et un peu trop clair ajouta-t-il apr?s avoir pens?. Quoi! cette belle demoiselle peut me parler dans la biblioth?que avec une libert? qui, gr?ce ? Dieu, est enti?re; le marquis, dans la peur qu'il a que je ne lui montre des comptes, n'y vient jamais. Quoi! M. de la Mole et le comte Norbert, les seules personnes qui entrent ici, sont absents presque toute la journ?e; on peut facilement observer le moment de leur rentr?e ? l'h?tel, et la sublime Mathilde, pour la main de laquelle un prince souverain ne serait pas trop noble, veut que je commette une imprudence abominable!"

"C'est clair, on veut me perdre ou se moquer de moi, tout au moins. D'abord, on a voulu me perdre avec mes lettres; elles se trouvent prudentes; eh bien! il leur faut une action plus claire que le jour. Ces jolis petits messieurs me croient aussi trop b?te ou trop fat. Diable! par le plus beau clair de lune du monde, monter ainsi par une ?chelle ? un premier ?tage de vingt-cinq pieds d'?ivation! on aura le temps de me voir, m?me des h?tels voisins. Je serai beau sur mon ?chelle! Julien monta chez lui et se mit ?faire sa malle en sifflant. Il ?tait r?solu ? partir et ?ne pas m?me r?pondre."

Mais cette sage r?solution ne lui donnait pas la paix du coeur. "Si par hasard, se dit-il tout ?coup, sa malle ferm?e, Mathilde ?tait de bonne foi! alors moi je joue, ?ses yeux, le r?le d'un l?che parfait. Je n'ai point de naissance, moi, il me faut de grandes qualit?s, argent comptant, sans suppositions complaisantes, bien prouv?es par des actions parlantes..."

Il fut un quart d'heure ?se promener dans sa chambre. "A quoi bon le nier? dit-il enfin, je serai un l?che ?ses yeux. Je perds non seulement la personne la plus brillante de la haute soci?t?, ainsi qu'ils disaient tous au bal de M. le duc de Retz, mais encore le divin plaisir de me voir sacrifier le marquis de Croisenois, le fils d'un duc, et qui sera duc lui-m?me. Un jeune homme charmant qui a toutes les qualit?s qui me manquent: esprit d'?propos, naissance, fortune..."

"Ce remords va me poursuivre toute ma vie, non pour elle, il est tant de ma?tresses!

--- Mais il n'est qu'un honneur!

dit le vieux don Di?gue, et ici clairement et nettement, je recule devant le premier p?il qui m'est offert, car ce duel avec M. de Beauvoisis se pr?sentait comme une plaisanterie. Ceci est tout diff?ent. Je puis ?tre tir?au blanc par un domestique, mais c'est le moindre danger, je puis ?tre d?shonor?

"Ceci devient s?rieux, mon gar?on, ajouta-t-il avec une gaiet?et un accent gascons. Il y a de l'honur. Jamais un pauvre diable, jet?aussi bas que moi par le hasard, ne retrouvera une telle occasion: j'aurai des bonnes fortunes mais subalternes..."

Il r?fl?chit longtemps, il se promenait ?pas pr?cipit?s, s'arr?tant tout court de temps ?autre. On avait d?pos?dans sa chambre un magnifique buste en marbre du cardinal de Richelieu qui, malgr?lui, attirait ses regards. Ce buste ?clair?par sa lampe avait l'air de le regarder d'une fa?on s?v?re, et comme lui reprochant le manque de cette audace qui doit ?tre si naturelle au caract?e fran?ais. "De ton temps, grand homme, aurais-je h?sit??

"Au pire, se dit enfin Julien, supposons que tout ceci soit un pi?ge, il est bien noir et bien compromettant pour une jeune fille. On sait que je ne suis pas homme ?me taire. Il faudra donc me tuer. Cela ?tait bon en 1574 du temps de Boniface de La Mole, mais jamais celui d'aujourd'hui n'osera?it. Ces gens-l?ne sont plus les m?mes. Mlle de La Mole est si envi?e! Quatre cents salons retentiraient demain de sa honte, et avec quel plaisir!

"Les domestiques jasent, entre eux, des pr??f?rences marqu?es dont je suis l'objet, je le sais, je les ai entendus..."

"D'un autre c?t?, ses lettres!... ils peuvent croire que je les ai sur moi. Surpris dans sa chambre, on me les enl?ve. J'aurai affaire ?deux, trois, quatre hommes que sais-je? Mais ces hommes, o?les prendront-ils i o?trouver des subalternes discrets ?Paris? La justice leur fait peur... Parbleu! les Caylus, les Croisenois les de Luz eux-m?mes. Ce moment, et la sotte figure que je ferai au milieu d'eux sera ce qui les aura s?duits. Gare le sort d'Abeillard, M. le secr?taire!

"Eh bien, parbleu! messieurs, vous porterez de mes marques, je frapperai ?la figure, comme les soldats de C?sar ?Pharsale... Quant aux lettres, je puis les mettre en lieu s?..."

Julien fit des copies des deux derni?res, les cacha dans un volume du beau Voltaire de la biblioth?que, et porta lui-m?me les originaux ?la poste.

Quand il fut de retour: "Dans quelle folie je vais me jeter!" se dit-il avec surprise et terreur. Il avait ??un quart d'heure sans regarder en face son action de la nuit prochaine.

"Mais, si je refuse, je me m?prise moi-m?me dans la suite! Toute la vie, cette action sera un grand sujet de doute pour moi et un tel doute est

le plus cuisant des malheurs. Ne l'ai-je pas prouvé pour l'amant d'Amanda! Je crois que je me pardonnerais plus aisément un crime bien clair; une fois avoué, je cesserais d'y penser.

"Quoi! un destin, incroyable ?force de bonheur, me tire de la foule pour me mettre en rivalité avec un homme portant un des plus beaux noms de France, et je me serai moi-même, de gaieté de cœur, d'clar?son inférieur! Au fond, il y a de la l?cheté?ne pas aller. Ce mot d?cide tout, s'?cria Julien en se levant... d'ailleurs elle est bien jolie!

"Si ceci n'est pas une trahison, quelle folie elle fait pour moi!... Si c'est une mystification parbleu! messieurs, il ne tient qu'à moi de rendre la plaisanterie si?rieuse, et ainsi ferai-je.

"Mais s'ils m'attachent les bras au moment de l'entrée dans la chambre; ils peuvent avoir placé quelque machine ingénieuse!

"C'est comme un duel, se dit-il en riant, il y a parade ?tout, dit mon maître d'armes, mais le bon Dieu, qui veut qu'on en finisse, fait que l'un des deux oublie de parer. Du reste, voici de quoi leur répondre": il tirait ses pistolets de poche; et quoique l'amorce fût fulminante, il la renouvela.

Il y avait encore bien des heures à attendre; pour faire quelque chose, Julien ?crivit ?Fouqu?

"Mon ami, n'ouvre la lettre ci-incluse qu'en cas d'accident, si tu entends dire que quelque chose d'?range m'est arrivé. Alors, efface les noms propres du manuscrit que je t'envoie et fais-en huit copies que tu enverras aux journaux d?Marseille, Bordeaux, Lyon, Bruxelles, etc.; dix jours plus tard, fais imprimer ce manuscrit, envoie le premier exemplaire ?M. le marquis de La Mole, et quinze jours après, jette les autres exemplaires de nuit dans les rues de Verrières."

Ce petit m?moire justificatif arrangé en forme de conte, que Fouqueré devait ouvrir qu'en cas d'accident, Julien le fit aussi peu compromettant que possible pour Mlle de La Mole; mais enfin, il peignait fort exactement sa position.

Julien achevait de fermer son paquet, lorsque la cloche du dîner sonna, elle fit battre son cœur. Son imagination préoccupée du récit qu'il venait de composer, était toute aux pressentiments tragiques. Il s'était vu saisi par des domestiques, garrotté, conduit dans une cave, avec un bâillon dans la bouche. L'un des domestiques le gardait à vue, et si l'honneur de la noble famine exigeait que l'aventure eût une fin tragique, il était facile de tout finir avec ces poisons qui ne laissent point de traces; alors, on disait qu'il était mort de maladie, et on le transportait mort dans sa chambre.

?mu de son propre conte comme un auteur dramatique Julien avait régulièrement peur lorsqu'il entra dans la salle à manger. Il regardait tous ces domestiques en grande lueur. Il étudiait leur physionomie. "Quels sont ceux qu'on a choisis pour l'édition de cette nuit?" se disait-il. Dans cette famille, les souvenirs de la cour de Henri III sont si présents, si souvent rappelés, que, se croyant outragés, ils auront plus de décision que les autres personnages de leur rang. Il regarda Mlle de La Mole pour lire dans ses yeux les projets de

sa famille; elle était pleine, et il lui trouvait tout fait une physionomie du Moyen Age. Jamais il ne lui avait vu l'air si grand, elle était vraiment belle et imposante. "Il en devint presque amoureux. "Pallida morte futura", se dit-il (Sa présence annonce ses grands desseins).

En vain, après dîner, il affecta de se promener longtemps dans le jardin, Mlle de La Mole n'y parut pas. Lui parler était, dans ce moment, diviser son cœur d'un grand poids.

Pourquoi ne pas l'avouer? il avait peur. Comme il était résolu à agir, il s'abandonnait à ce sentiment sans vergogne. "Pourvu qu'au moment d'agir, je me trouve le courage qu'il faut, se disait-il, qu'importe ce que je puis sentir en ce moment?" Il alla reconnaître la situation et le poids de l'échelle.

"C'est un instrument, se dit-il en riant, dont il est dans mon destin de me servir! ici comme Verrières. Quelle différence! Alors, ajouta-t-il avec un soupir, je n'ai pas obligé de me méfier de la personne pour laquelle je m'exposais. Quelle différence aussi dans le danger!

"J'eusse été dans les jardins de M. de Rerval qu'il n'y avait point de déshonneur pour moi. Facilement on était rendu ma mort inexplicable. Ici, quels récits abominables ne va-t-on pas faire dans les salons de l'hôtel de Chaulnes, de l'hôtel de Caylus, de l'hôtel de Retz, etc., partout enfin. Je serai un monstre dans la postérité?

"Pendant deux ou trois ans, reprit-il en riant, et se moquant de soi. Mais cette idée l'anantissait. Et moi, où pourra-t-on me justifier? En supposant que Fouquier imprime mon pamphlet posthume, ce ne sera qu'une infamie de plus. Quoi! Je suis retrouvé dans une maison, et pour prix de l'hospitalité que j'y retrouvis, des bontés dont on m'a accable, j'imprime un pamphlet sur ce qui s'y passe! j'attaque l'honneur des femmes! Ah, mille fois plutôt, soyons dupes!"

Cette soirée fut affreuse.

CHAPITRE XVI

UNE HEURE DU MATIN

Ce jardin était fort grand, dessiné depuis peu d'années avec un goût parfait. Mais les arbres avaient figuré dans le fameux Prés aux Clercs, si célèbre du temps de Henry III, ils avaient plus d'un siècle. On y trouvait quelque chose de champêtre.

MASSINGER

Il allait écrire un contre-ordre à Fouquier lorsque onze heures sonnèrent. Il fit jouer avec bruit la serrure de la porte de sa chambre, comme s'il se fit enfermer chez lui. Il alla observer à pas de loup ce qui se passait dans toute la maison, surtout dans les mansardes du quatrième, habitées par les domestiques. Il n'y avait rien d'extraordinaire. Une

des femmes de chambre de Mme de La Mole donnait soir?e, les domestiques prenaient du punch fort gaiement. "Ceux qui rient ainsi, pensa Julien, ne doivent pas faire partie de l'exp?dition nocturne, ils seraient plus s?rieux."

Enfin il alla se placer dans un coin obscur du jardin. "Si leur plan est de se cacher des domestiques de la maison, ils feront arriver par-dessus les murs du jardin les gens charg?s de me surprendre.

"Si M. de Croisenois porte quelque sang-froid dans tout ceci, il doit trouver moins compromettant pour la jeune personne qu'il veut ?pouser de me faire surprendre avant le moment o?je serai entr?dans sa chambre."

Il fit une reconnaissance militaire et fort exacte. "Il s'agit de mon honneur, pensa-t-il; si je tombe dans quelque b?vue, ce ne sera pas une excuse ?mes propres yeux de me dire: Je n'y avais pas song?"

Le temps ?ait d'une s??nit?d?sesp?ante. Vers les onze heures la lune s'?tait lev?e, ?minuit et demi elle ?clairait en plein la fa?ade de l'h?tel donnant sur le Jardin.

"Elle est folle, se disait Julien comme une heure sonna, il y avait encore de la lumi?e aux fen?tres du comte Norbert. De sa vie Julien n'avait eu autant de peur il ne voyait que les dangers de l'entreprise, et n'avait aucun enthousiasme.

Il alla prendre l'immense ?chelle, attendit cinq minutes, pour laisser le temps ?un contre-ordre, et ?une heure cinq minutes posa l'?chelle contre la fen?tre de Mathilde. Il monta doucement le pistolet ?la main, ?tonn?de n'?tre pas attaqu?. Comme il approchait de la fen?tre, elle s'ouvrit sans bruit:

- Vous voil?, monsieur, lui dit Mathilde avec beaucoup d'?motion; je suis vos mouvements depuis une heure.

Julien ?ait fort embarrass?, il ne savait comment se conduire, il n'avait pas d'amour du tout. Dans son embarras, il pensa qu'il fallait oser, il essaya d'embrasser Mathilde.

- Fi donc? lui dit-elle en le repoussant.

Fort content d'?tre ?conduit, il se h?ta de jeter un coup d'oeil autour de lui: la lune ?ait si brillante que les ombres qu'elle formait dans la chambre de Mlle de La Mole ?aient noires. Il peut fort bien y avoir l?des hommes cach?s sans que je les voie, pensa-t-il.

- Qu'avez-vous dans la poche de c??de votre habit? lui dit Mathilde, enchant?e de trouver un sujet de conversation. Elle souffrait ?rangement, tous les sentiments de retenue et de timidit?, si naturels ?une fille bien n?e, avaient repris leur empire, et la mettaient au supplice.

- J'ai toutes sortes d'armes et de pistolets, r?pondit Julien, non moins content d'avoir quelque chose ?dire.

- Il faut abaisser l'?chelle, dit Mathilde.

- Elle est immense, et peut casser les vitres du salon en bas, ou de l'entresol.

- Il ne faut pas casser les vitres, reprit Mathilde essayant en vain de prendre le ton de la conversation ordinaire, vous pourriez, ce me semble, abaisser l'échelle au moyen d'une corde qu'on attacherait au premier échelon. J'ai toujours une provision de cordes chez moi.

"Et c'est l'une femme amoureuse! pensa Julien, elle ose dire qu'elle aime! tant de sang-froid, tant de sagesse dans les précautions m'indiquent assez que je ne triomphe pas de M. de Croisenois comme je le croyais sottement, mais que tout simplement je lui succorde. Au fait que mimporte! est-ce que je l'aime? je triomphe du marquis en ce sens, qu'il sera très恐怕d'avoir un successeur, et plus恐怕encore que ce successeur soit moi. Avec quelle hauteur il me regardait hier soir au caf Tortoni, en affectant de ne pas me reconnaître; avec quel air chant il me salua ensuite, quand il ne put plus s'en dispenser!"

Julien avait attaché la corde au dernier échelon de l'échelle, il la descendait doucement, et en se penchant beaucoup en dehors du balcon pour faire en sorte qu'elle ne touchât pas les vitres. "Beau moment pour me tuer pensa-t-il, si quelqu'un est caché dans la chambre d'Mathilde; mais un silence profond continuait à réigner partout."

L'échelle toucha la terre, Julien parvint à la coucher dans la plate-bande de fleurs exotiques le long du mur.

- Que va dire ma mère, dit Mathilde, quand elle verra ses belles plantes tout crasées!... Il faut jeter la corde, ajouta-t-elle d'un grand sang-froid. Si on l'apercevait remontant au balcon, ce serait une circonstance difficile à expliquer.

- Et comment moi m'en aller? dit Julien d'un ton plaisant, et en affectant le langage créole. (Une des femmes de chambre de la maison était née à Saint-Domingue.)

- Vous, vous en aller par la porte, dit Mathilde ravie de cette idée.

"Ah! que cet homme est digne de tout mon amour!" pensa-t-elle.

Julien venait de laisser tomber la corde dans le jardin; Mathilde lui serra le bras. Il crut être saisi par un ennemi, et se retourna vivement en tirant un poignard. Elle avait cru entendre ouvrir une fenêtre. Ils restèrent immobiles et sans respirer. La lune les clairait en plein. Le bruit ne se renouvelant pas, il n'y eut plus d'inquiétude.

Alors l'embarras recommençait, il était grand des deux parts. Julien s'assura que la porte était fermée avec tous ses verrous; il pensait bien à regarder sous le lit, mais n'osait pas; on avait pu y placer un ou deux laquais. Enfin il craignit un reproche futur de sa prudence et regarda.

Mathilde était tombée dans toutes les angoisses de la timidité la plus extrême. Elle avait horreur de sa position.

- Qu'avez-vous fait de mes lettres? dit-elle enfin.

Quelle bonne occasion de d?concerter ces messieurs s'ils sont aux ?outes, et d'?viter la bataille! pensa Julien.

- La premi?re est cach?e dans une grosse bible protestante que la diligence d'hier soir emporte bien loin d'ici.

Il parlait fort distinctement en entrant dans ces d?tails, et de fa?on ? tre entendu des personnes qui pouvaient ?tre cach?es dans deux grandes armoires d'acajou qu'il n'avait pas os?visiter.

- Les deux autres sont ?la poste, et suivent la m?me route que la premi?re.

- Eh, grand Dieu! pourquoi toutes ces pr?cautions? dit Mathilde ?tonn?e.

"A propos de quoi est-ce que je mentirais?" pensa Julien, et il lui avoua tous ses soup?ons.

- Voil?donc la cause de la froideur de tes lettres! s'?cria Mathilde avec l'accent de la folie plus que de la tendresse.

Julien ne remarqua pas cette nuance. Ce tutoiement lui fit perdre la t?te, ou du moins ses soup?ons s'?vanouirent, il se trouva ?ev??ses propres yeux, il osa serrer dans ses bras cette fille si belle' et qui lui inspirait tant de respect. Il ne fut repouss?qu'?demi.

Il eut recours ?sa m?moire, comme jadis ?Besan?on aupr?s d'Amanda Binet, et r?cita plusieurs des plus belles phrases de la Nouvelle H?lo?se.

- Tu as un coeur d'homme, lui r?pondit-on sans trop ?couter ses phrases; j'ai voulu ?prouver ta bravoure, je l'avoue. Tes premiers soup?ons et ta r?solution te montrent plus intr?pide encore que je ne croyais.

Mathilde faisait effort pour le tutoyer, elle ?tait ?videmment plus attentive ? cette ?trange fa?on de parler qu'au fond des choses qu'elle disait. Ce tutoiement d?pouill?du ton de la tendresse, au bout d'un moment ne fit aucun plaisir ?Julien; il s'?tonnait de l'absence du bonheur; enfin, pour le sentir, il eut recours ?sa raison. Il se voyait estim?par cette jeune fille si fi?e, et qui n'accordait jamais de louanges sans restriction; avec ce raisonnement il parvint ?un bonheur d'amour-propre.

Ce n'?tait pas, il est vrai, cette volupt?de l'?me qu'il avait trouv?e quelquefois aupr?s de Mme de R?hal. Quelle diff?rence, grand Dieu! Il n'y avait rien de tendre dans ses sentiments de ce premier moment. C'?tait le plus vif bonheur d'ambition, et Julien ?tait surtout ambitieux. Il parla de nouveau des gens par lui soup?onn?s, et des pr?cautions qu'il avait invent?es. En parlant, il songeait aux moyens de profiter de sa victoire.

Mathilde encore fort embarrass?e, et qui avait l'air atterr?e de sa d?marche, parut enchant?e de trouver un sujet de conversation. On parla des moyens de se revoir. Julien jouit d?licieusement de l'esprit et de la bravoure dont il fit preuve de nouveau pendant cette discussion. On avait affaire ?des gens tr?s clairvoyants, le petit Tanbeau ?tait certainement un espion, mais Mathilde et lui n'?taient pas non plus sans

adresse.

Quoi de plus facile que de se rencontrer dans la biblioth?que, pour convenir de tout?

- Je puis para?tre, sans exciter de soup?ons, dans toutes les parties de l'h?tel, ajoutait Julien, et presque jusque dans la chambre de Mme de La Mole. Il fallait absolument la traverser pour arriver ? celle de sa fille. Si Mathilde trouvait mieux qu'il arriv?t toujours par une ?chelle c'?tait avec un coeur ivre de joie qu'il s'exposerait ? ce faible danger.

En l'?coutant parler, Mathilde ?tait choqu?e de cet air de triomphe. "Il est donc mon ma?tre!" se dit-elle. D?j? elle ?tait en proie au remords. Sa raison avait horreur de l'insigne folie qu'elle venait de commettre. Si elle l'e?t DU, elle e?t an?anti elle et Julien. Quand, par instants la force de sa volont? faisait taire les remords, des sentiments de timidit? et de pudeur souffrante la rendaient fort malheureuse. Elle n'avait nullement pr?vu l'?tat affreux o? elle se trouvait.

"Il faut cependant que je lui parle, se dit-elle ? la fin cela est dans les convenances, on parle ? son amant. "Et alors, pour accomplir un devoir et avec une tendresse qui ?tait bien plus dans les paroles dont elle se servait que dans le son de sa voix, elle raconta les diverses r?solutions qu'elle avait prises ? son ?gard pendant ces derniers jours.

Elle avait d?cid? que, s'il osait arriver chez elle avec le secours de l'?chelle du jardinier, ainsi qu'il lui ?tait prescrit, elle serait toute ?lui. Mais jamais l'on ne dit d'un ton plus froid et plus poli des choses aussi tendres. Jusque-l? ce rendez-vous ?tait glac?. C'?tait ?faire prendre l'amour en haine. Quelle le?on de morale pour une jeune imprudente! Vaut-il la peine de perdre son avenir pour un tel moment?

Apr?s de longues incertitudes, qui eussent pu para?tre ? un observateur superficiel l'effet de la haine la plus d?cid?e, tant les sentiments qu'une femme se doit ? elle-m?me avaient de peine ? c?der ? une volont? aussi ferme, Mathilde finit par ?tre pour lui une ma?resse aimable.

A la v?rit?, ces transports ?taient un peu voulus. L'amour passionn? ?tait bien plut? un mod?le qu'on imitait qu'une r?alit?

Mlle de La Mole croyait remplir un devoir envers elle-m?me et envers son amant. "Le pauvre gar?on, se disait-elle, a ??d'une bravoureachev?e, il doit ?tre heureux, ou bien c'est moi qui manque de caract?e. "Mais elle e?t voulu racheter au prix d'une ?ternit? de malheur la n?cessit? cruelle o? elle se trouvait.

Malgr? la violence affreuse qu'elle s'imposait, elle fut parfaitement ma?resse de ses paroles.

Aucun regret, aucun reproche ne vinrent g?ter cette nuit qui sembla singuli?e plut? qu'heureuse ? Julien. Quelle diff?rence, grand Dieu! avec son dernier s?jour de vingt-quatre heures ? Verri?res!" Ces belles fa?ons de Paris ont trouv? le secret de tout g?ter, m?me l'amour", se disait-il dans son injustice extr?me.

Il se livrait ? ces r?flexions debout dans une des grandes armoires

d'acajou où on l'avait fait entrer aux premiers bruits entendus dans l'appartement voisin, qui était celui de Mme de La Mole. Mathilde suivit sa mère à la messe, les femmes quittèrent l'appartement, et Julien s'occupa avant qu'elles ne reviennent terminer leurs travaux.

Il monta à cheval et alla au pas rechercher les endroits les plus solitaires du bois de Meudon. Il était bien plus tonnante heureux. Le bonheur qui, de temps autre, venait occuper son être, était comme celui d'un jeune sous-lieutenant qui, à la suite de quelque action tonnante, aurait été nommé colonel d'emblée par le général en chef; il se sentait porté une immense hauteur. Tout ce qui était au-dessus de lui la veille, était à ses yeux maintenant ou bien au-dessous. Peu à peu le bonheur de Julien augmenta à mesure qu'il s'éloignait.

S'il n'y avait rien de tendre dans son être, c'est que, quelque chose que ce mot puisse paraître, Mathilde, dans toute sa conduite avec lui, avait accompli un devoir. Il n'y eut rien d'imprévu pour elle dans tous les événements de cette nuit que le malheur et la honte qu'elle avait trouvés au lieu de ces transports divins dont parlent les romans.

"Me serais-je trompé, n'aurais-je pas d'amour pour lui?" se dit-elle.

CHAPITRE XVII

UNE VIEILLE PROVERBE

I now mean to be serious; -- it is time,
Since laughter now-a-days is deem'd too serious
A jest at vice by virtue's called a crime.
Don Juan, C. XIII.

Elle ne parut point au dîner. Le soir elle vint un instant au salon, mais ne regarda pas Julien. Cette conduite lui parut étrange; mais, pensa-t-il, je dois me l'avouer, je ne connais les usages de la bonne compagnie que par les actions de la vie de tous les jours que j'ai vu faire cent fois, elle me donnera quelque bonne raison pour tout ceci. Toutefois, agité par la plus extrême curiosité, il étudiait l'expression des traits de Mathilde, il ne put pas se dissimuler qu'elle avait l'air sec et manquant. Evidemment ce n'était pas la même femme qui, la nuit précédente, avait ou feignait des transports de bonheur trop excessifs pour être vrais.

Le lendemain, le surlendemain même froideur de sa part; elle ne le regardait point, elle ne s'apercevait pas de son existence. Julien, d'après par la plus vive inquiétude, était à mille lieues des sentiments de triomphe qui l'avaient seuls animé le premier jour. "Serait-ce, par hasard, se dit-il, un retour à la vertu?" Mais ce mot était bien bourgeois pour l'aînée Mathilde.

"Dans les positions ordinaires de la vie elle ne croit qu'à la religion, pensait Julien, elle l'aimait comme utile aux intérêts de sa

caste.

"Mais par simple d?icatesse f?minine ne peut-elle pas se reprocher vivement la faute irr?parable qu'elle a commise? Julien croyait ?tre son premier amant.

"Mais, se disait-il dans d'autres instants, il faut avouer qu'il n'y a rien de na?f, de simple, de tendre dans toute sa mani?e d'?tre; jamais je ne l'ai vue plus semblable ?une reine qui vient de descendre de son tr?ne. Me m?priserait-elle? Il serait digne d'elle de se reprocher ce qu'elle a fait pour moi, ?cause seulement de la bassesse de ma naissance."

Pendant que Julien, rempli de ses pr?jug?s puis?s dans les livres et dans les souvenirs de Verri?res, poursuivait la chim?e d'une ma?tresse tendre et qui ne songe plus ?sa propre existence du moment qu'elle a fait le bonheur de son amant, la vanit?de Mathilde ?tait furieuse contre lui.

Comme elle ne s'ennuyait plus depuis deux mois, elle ne craignait plus l'ennui; ainsi, sans pouvoir s'en douter le moins du monde, Julien avait perdu son plus grand avantage.

"Je me suis donc donn?un ma?tre! se disait Mlle de La Mole en se promenant agit?e dans sa chambre. Il est rempli d'honneur, ?la bonne heure; mais si je pousse ?bout sa vanit?, il se vengera en faisant conna?tre la nature de nos relations. "Tel est le malheur de notre si?cle, les plus ?tranges ?garements m?me ne gu?issent pas de l'ennui. Julien ?tait le premier amour de Mathilde, et, dans cette circonstance de la vie qui donne quelques illusions tendres m?me aux ?mes les plus s?ches, elle ?tait en proie aux r?flexions les plus am?es.

"Il a sur moi un empire immense, puisqu'il r?gne par la terreur et peut me punir d'une peine atroce, si je le pousse ?bout. "Cette seule id?e suffisait pour porter Mathilde ?l'outrage, car le courage ?tait la premi?re qualit?de son caract?e. Rien ne pouvait lui donner quelque agitation et la gu?ir d'un fond d'ennui sans cesse renaissant que l'id?e qu'elle jouait ?croix ou pile son existence enti?re.

Le troisi?me jour, comme Mlle de La Mole s'obstinait ?ne pas le regarder, Julien la suivit apr?s d?ner, et ?videmment malgr?elle dans la salle de billard.

- Eh bien, monsieur, vous croyez donc avoir acquis des droits bien puissants sur moi, lui dit-elle avec une col?e ?peine retenue, puisque en opposition ?ma volont?bien clairement d?clar?, vous pr?tendez me parler?... Savez-vous que personne au monde n'a jamais tant os??

Rien ne fut plaisant comme le dialogue de ces deux jeunes amants, sans s'en douter ils ?taient anim?s l'un contre l'autre des sentiments d?la haine la plus vive. Comme aucun des deux n'avait le caract?e endurant que d'ailleurs ils avaient des habitudes de bonne compagnie, ils en furent bient?t ?se d?clarer nettement qu'ils se brouillaient ?jamais.

- Je vous jure un ?ternel secret, dit Julien, j'ajouterais m?me que jamais je ne vous adresserai la parole, si votre r?putation ne pouvait souffrir de ce changement trop marqu?

Il salua avec un parfait respect et partit.

Il accomplissait sans trop de peine ce qu'il croyait un devoir, il ?ait bien loin de se croire fort amoureux de Mlle de La Mole. Sans doute il ne l'aimait pas trois jours auparavant, quand on l'avait cach?dans la grande armoire d'acajou. Mais tout changea rapidement dans son ?me, du moment qu'il se vit ?jamais brouill?avec elle.

Sa m?moire cruelle se mit ?lui retracer les moindres circonstances de cette nuit qui, dans la r?alit?, l'avait laiss?si froid.

D?s la seconde nuit qui suivit la d?claration de brouille ?ternelle, Julien faillit devenir fou en ?tant oblig?de s'avouer qu'il avait de l'amour pour Mlle de La Mole.

Des combats affreux suivirent cette d?couverte: tous ses sentiments ?taient boulevers?s.

Huit jours apr?s, au lieu d'?tre fier avec M. de Croisenois, il l'aurait presque embrass?en fondant en larmes.

L'habitude du malheur lui donna une lueur de bon sens, il se d?cida ? partir pour le Languedoc, fit sa malle et alla ?la poste.

Il se sentit d?faillir quand, arriv?au bureau des malles-poste, on lui apprit que, par un hasard singulier, il y avait une place d?s le lendemain dans la malle de Toulouse. Il l'arr?ta et revint ?l'h?tel de La Mole, annoncer son d?part au marquis.

M. de La Mole ?ait sorti. Plus mort que vif, Julien alla l'attendre dans la biblioth?que. Que devint-il en y trouvant Mlle de La Mole?

En le voyant para?tre, elle prit un air de m?chancet?auquel il lui fut impossible de se m?prendre.

Emport?par son malheur, ?gar?par la surprise, Julien eut la faiblesse de lui dire, du ton le plus tendre et qui venait de l'?me:

- Ainsi, vous ne m'aimez plus?

- J'ai horreur de m'?tre livr?e au premier venu, dit Mathilde, en pleurant de rage contre elle-m?me.

- Au premier venu! s'?cria Julien, et il s'?lan?a sur une vieille ?p?e du Moyen Age, qui ?ait conserv?e dans la biblioth?que comme une curiosit?.

Sa douleur, qu'il croyait extr?me au moment o?il avait adress?la parole ?Mlle de La Mole, venait d'?tre centupl?e par les larmes de honte qu'il lui voyait r?pandre. Il e?t ??le plus heureux des hommes de pouvoir la tuer.

Au moment o?il venait de tirer l'?p?, avec quelque peine, de son fourreau antique, Mathilde, heureuse d'une sensation si nouvelle, s'avan?a fi?rement vers lui; ses larmes s'?taient taries.

L'idée du marquis de La Mole, son bienfaiteur, se présente vivement ? Julien. "Je tuerais sa fille!" se dit-il, quelle horreur! Il fit un mouvement pour jeter l'épée. Certainement, pensa-t-il, elle va éclater de rire ? la vue de ce mouvement de malodrame": il dut ? cette idée le retour de tout son sang-froid. Il regarda la lame de la vieille épée curieusement et comme s'il y eût cherché quelque tache de rouille, puis il la remit dans le fourreau, et avec la plus grande tranquillité la replaça au clou de bronze doré qui la soutenait.

Tout ce mouvement, fort lent sur la fin, dura bien une minute, Mlle de La Mole le regardait tonnante: "J'ai donc été sur le point d'être tué par mon amant!" se disait-elle.

Cette idée la transportait dans les plus belles années du siècle de Charles IX et de Henri III.

Elle était immobile, debout devant Julien qui venait de replacer l'épée, elle le regardait avec des yeux d'où la haine s'était envolée. Il faut convenir qu'elle était bien superbe en ce moment, certainement jamais femme n'avait moins ressemblé à une poupe parisienne (Ce mot était la grande objection de Julien contre les femmes de ce pays).

"Je vais retomber dans quelque faiblesse pour lui pensa Mathilde; c'est bien pour le coup qu'il se croirait mon seigneur et maître, après une rechute, et au moment précis où je viens de lui parler si ferme. "Elle s'enfuit.

"Mon Dieu! qu'elle est belle! dit Julien en la voyant courir: voilà cet être qui se précipitait dans mes bras avec tant de fureur il n'y a pas quinze jours... et ces instants ne reviendront jamais! et c'est par ma faute! et au moment d'une action si extraordinaire, si intéressante pour moi, je n'y étais pas sensible!... Il faut avouer que je suis n'importe quel plat et bien malheureux."

Le marquis parut; Julien se hâta de lui annoncer son départ.

- Pour où? dit M. de La Mole.

- Pour le Languedoc.

- Non pas, s'il vous plaît, vous êtes réservé de plus hautes destinées, si vous partez ce sera pour le Nord... même, en termes militaires, je vous consigne l'hôtel. Vous m'obligeerez de n'être jamais plus de deux ou trois heures absent, je puis avoir besoin de vous d'un moment à l'autre.

Julien salua et se retira sans mot dire, laissant le marquis fort tonné, il était hors d'état de parler, il s'enferma dans sa chambre. Lors, il put s'exagérer en liberté toute l'atrocité de son sort.

"Ainsi, pensait-il, je ne puis pas me dérober! Dieu sait combien de jours le marquis va me retenir à Paris; grand Dieu! que vais-je devenir? et pas un ami que je puisse consulter: l'abbé Pirard ne me laisserait pas finir la première phrase, le comte Altamira me proposerait, pour me distraire, de m'affilier à quelque conspiration.

"Et cependant je suis fou, je le sens; je suis fou!

"Qui pourra me guider, que vais-je devenir?"

CHAPITRE XVIII

MOMENTS CRUELS

Et elle me l'avoue! Elle d?aille jusqu'aux moindres circonstances! Son oeil si beau fix?sur le mien peint l'amour qu'elle sent pour un autre!
SCHILLER

Mademoiselle de la Mole ravie ne songeait qu'au bonheur d'avoir ??sur le point d'?tre tu?e. Elle allait jusqu'?se dire: a Il est digne d'?tre mon ma?tre, puisqu'il a ??sur le point de me tuer. Combien faudrait-il fondre ensemble de beaux jeunes gens de la soci??pour arriver ?un tel mouvement de passion?

"Il faut avouer qu'il ?ait bien joli au moment o?il est mont?sur la chaise, pour replacer l'?p?e pr?cis?ment dans la position pittoresque que le tapissier d?corateur lui a donn?e! Apr?s tout, je n'ai pas ??si folle de l'aimer!"

Dans cet instant, s'il se f?t pr?sent?quelque moyen honn?te de renouer, elle l'e?t saisi avec plaisir. Julien enferm??double tour dans sa chambre, ?ait en proie au plus violent d?sespoir. Dans ses id?es folles, il pensait ?se jeter ?ses pieds. Si au lieu de se tenir dans un lieu ?cart?, il e?t err?au jardin et dans l'h?tel de mani?re ?se tenir ?port?e des occasions, il e?t peut-?tre, en un seul instant, chang?en bonheur le plus vif son affreux malheur.

Mais l'adresse dont nous lui reprochons l'absence aurait exclu le mouvement sublime de saisir l'?p?e qui, dans ce moment, le rendait si joli aux yeux de Mlle de La Mole. Ce caprice, favorable ?Julien dura toute la journ?e; Mathilde se faisait une image charmante des courts instants pendant lesquels elle l'avait aim?, elle les regrettait.

"Au fait, se disait-elle, ma passion pour ce pauvre gar?on n'a dur??ses yeux que depuis une heure apr?s minuit, quand je l'ai vu arriver par son ?chelle avec tous ses pistolets dans la poche de c?de son habit, jusqu'?neuf heures du matin. C'est un quart d'heure apr?s, en entendant la messe ?Sainte-Val?re, que j'ai commenc? ?penser qu'il allait se croire mon ma?tre, et qu'il pourrait bien essayer de me faire ob?ir au nom de la terreur."

Apr?s d?ner, Mlle de La Mole, loin de fuir Julien, lui parla et l'engagea en quelque sorte ?la suivre au jardin; il ob?it. Cette ?preuve lui manquait. Mathilde c?dait, sans trop s'en douter, ?l'amour qu'elle reprenait pour lui. Elle trouvait un plaisir extr?me ?se promener ?ses c?ts; c'?tait avec curiosit?qu'elle regardait ces mains qui, le matin, avaient saisi l'?p?e pour la tuer.

Cependant, après tout ce qui s'était passé, il ne pouvait plus être question de leur ancienne conversation.

Peu à peu, Mathilde se mit à lui parler avec confidence intime de l'état de son cœur. Elle trouvait une singulière volupté dans ce genre de conversation, elle en vint à lui raconter longuement les mouvements d'enthousiasme passager qu'elle avait prouvé jadis pour M. de Croisenois, ensuite pour M. de Caylus...

- Quoi! pour M. de Caylus aussi! s'écria Julien; et toute l'amour jalouse d'un amant d'aussi? clatait dans ce mot. Mathilde en jugea ainsi, et n'en fut point offensée.

Elle continua à torturer Julien, en lui détaillant ses sentiments d'autrefois de la façon la plus pittoresque, et avec l'accent de la plus intime vérité. Il voyait qu'elle peignait ce qu'elle avait sous les yeux. Il avait la douleur de remarquer qu'en parlant, elle faisait des découvertes dans son propre cœur.

Le malheur de la jalouse ne peut aller plus loin.

Soupponner qu'un rival est aimé est déjà bien cruel mais se voir avouer en détail l'amour qu'il inspire par l'heure qu'on adore est peut-être le comble des douleurs.

O combien étaient punis, en cet instant, les mouvements d'orgueil qui avaient porté Julien à se prétendre aux Caylus, aux Croisenois! Avec quel malheur intime et senti, il s'exagérait leurs plus petits avantages! Avec quelle bonne foi ardente il se m'priait lui-même!

Mathilde lui semblait un être au-dessus du divin; toute parole est faible pour exprimer l'excuse de son admiration. En se promenant à côté d'elle, il regardait à la droite ses mains, ses bras, sa taille de reine. Il était sur le point de tomber à ses pieds, au contraire d'amour et de malheur, et en criant: Pitié!

Et cette personne si belle, si supérieure à tout, qui une fois m'a aimé, c'est M. de Caylus qu'elle aimera sans doute bientôt.

Julien ne pouvait douter de la sincérité de Mlle de La Mole l'accent de la vérité était trop évident dans tout ce qu'elle disait. Pour que rien absolument ne manquât à son malheur, il y eut des moments où, à force de s'occuper des sentiments qu'elle avait prouvé une fois pour M. de Caylus, Mathilde en vint à parler de lui comme si elle l'aimait actuellement. Certainement il y avait de l'amour dans son accent, Julien le voyait nettement.

L'intérieur de sa poitrine était à l'inondation de plomb fondu qu'il était moins souffrant. Comment, arrivé à cet excès de malheur, le pauvre garçon n'avait-il pu deviner que c'était parce qu'elle parlait à lui, que Mlle de La Mole trouvait tant de plaisir à repenser aux velléités d'amour qu'elle avait prouvé jadis pour M. de Caylus ou M. de Croisenois?

Rien ne saurait exprimer les tortures de Julien. Il coutait les confidences détaillées de l'amour prouvé pour d'autres, dans cette même allégorie de tilleuls où, si peu de jours auparavant, il attendait qu'une heure sonnante pour pénétrer dans sa chambre. Un être humain ne peut

soutenir le malheur ? un plus haut degr?

Ce genre d'intimit? cruele dura huit grands jours. Mathilde tant? semblait rechercher, tant? ne fuyait pas les occasions de lui parler; et le sujet de conversation, auquel ils semblaient tous deux revenir avec une sorte de volupt? cruele, c'?tait le r?cit des sentiments qu'elle avait ?prouv?s pour d'autres: elle lui racontait les lettres qu'elle avait ?crites, elle lui en rappelait jusqu'aux paroles, elle lui r?citait des phrases enti?res. Les derniers jours, elle semblait contempler Julien avec une sorte de joie maligne. Ses douleurs ?taient une vive jouissance pour elle; elle y voyait la faiblesse de son tyran, elle pouvait donc se permettre de l'aimer.

On voit que Julien n'avait aucune exp?rience de la vie, il n'avait pas m?me lu de romans; s'il e?t ?un peu moins gauche et qu'il e?t dit avec quelque sang-froid ? cette jeune fille, par lui si ador?e et qui lui faisait des confidences si ?tranges:

- Convenez que quoique je ne vaille pas tous ces messieurs, c'est pourtant moi que vous aimez...

Peut-?tre e?t-elle ??heureuse d'?tre devin?e; du moins le succ?s e?t-il d?p?ndu enti?rement de la gr?ce avec laquelle Julien e?t exprim? cette id?e, et du moment qu'il e?t choisi. Dans tous les cas, il sortait bien, et avec avantage pour lui, d'une situation qui allait devenir monotone aux yeux de Mathilde.

- Et vous ne m'aimez plus, moi qui vous adore! lui dit un jour, apr?s une longue promenade, Julien ?perdu d'amour et de malheur.

Cette sottise ?ait ?peu pr?s la plus grande qu'il p?t commettre.

Ce mot d'?truisit en un clin d'oeil tout le plaisir que Mlle de La Mole trouvait ? lui parler de l'?tat de son coeur. Elle commen?a ? s'?tonner qu'apr?s ce qui s'?tait pass? il ne s'offens? pas de ses r?cits; elle allait jusqu'? s'imaginer, au moment o? il lui tint ce sort propos, que peut-?tre il ne l'aimait plus. La fiert?a sans doute ?teint son amour, se disait-elle. Il n'est pas homme ? se voir impun?ment pr??ter des ?tres comme Caylus, de Luz Croisenois, qu'il avoue lui ?tre tellement sup?rieurs. Non je ne le verrai plus ? mes pieds!

Les jours pr?c?dents, dans la na?vet? de son malheur Julien lui faisait un ?log? passionn? des brillantes qualit?s de ces messieurs; il allait jusqu'? les exag?rer. Cette nuance n'avait point ?chapp?? Mlle de La Mole, elle en ?tait ?tonn?e. L'?me fr?n?tique de Julien, en louant un rival qu'il croyait aim?, sympathisait avec son bonheur.

Son mot si franc, mais si stupide, vint tout changer en un instant; Mathilde, s?re d'?tre aim?, le m?prisa parfaitement.

Elle se promenait avec lui au moment de ce propos maladroit; elle le quitta, et son dernier regard exprimait le plus affreux m?pris. Rentr?e au salon, de toute la soir?e elle ne le regarda plus. Le lendemain ce m?pris occupait tout son coeur; il n'?tait plus question du mouvement qui, pendant huit jours, lui avait fait trouver tant de plaisir ? traiter Julien comme l'ami le plus intime, sa vue lui ?tait d?sagr?able. La sensation de Mathilde alla bient? jusqu'au d?go?; rien ne saurait

exprimer l'excès du malaise qu'elle éprouvait en le rencontrant sous ses yeux.

Julien n'avait rien compris ?tout ce qui s'était passé dans le cœur de Mathilde, mais sa vanité clairvoyante discerna le malaise. Il eut le bon sens de ne paraître devant elle que le plus rarement possible, et jamais ne la regarda.

Mais ce ne fut pas sans une peine mortelle qu'il se priva en quelque sorte de sa présence. Il crut sentir que son malheur s'en augmentait encore. Le courage d'un cœur d'homme ne peut aller plus loin, se disait-il. Il passait sa vie ?une petite fenêtre dans les combles de l'hôtel; la persienne en était fermée avec soin, et de l'autre moins il pouvait apercevoir Mlle de La Mole dans les instants où elle paraissait au jardin.

Que devenait-il quand, après dîner, il la voyait se promener avec M. de Caylus, M. de Luz ou tel autre pour qui elle lui avait avoué quelque velléité d'amour autrefois éprouvée?

Julien n'avait pas l'idée d'une telle intensité de malheur il était sur le point de jeter des cris, cette femme si fermée était enfin bouleversée de fond en comble.

Toute pensée étrange ?Mlle de La Mole lui était devenue odieuse; il était incapable d'écrire les lettres les plus simples.

- Vous êtes fou, lui dit un matin le marquis.

Julien, tremblant d'être deviné, parla de maladie et parvint à faire croire. Heureusement pour lui, M. de La Mole le plaisanta à dîner sur son prochain voyage: Mathilde comprit qu'il pouvait être fort long. Il y avait déjà plusieurs jours que Julien la fuyait, et les jeunes gens si brillants qui avaient tout ce qui manquait à cet être si ple et si sombre autrefois aimé d'elle, n'avaient plus le pouvoir de la tirer de sa retraite.

"Une fille ordinaire, se disait-elle, est cherchée l'homme qu'elle connaît parmi ces jeunes gens qui attirent tous les regards dans un salon; mais un des caractères du génie est de ne pas traîner sa pensée dans l'ornement tracé par le vulgaire.

"Compagne d'un homme tel que Julien, auquel il ne manque que de la fortune que j'ai, j'exciterai continuellement l'attention, je ne passerai point inaperçue dans la vie. Bien loin de redouter sans cesse une révolution comme mes cousines, qui, de peur du peuple, n'osent pas gronder un postillon qui les mal, je serai sûre de jouer un rôle et un grand rôle, car l'homme que j'ai choisi a du caractère et une ambition sans bornes. Que lui manque-t-il? des amis, de l'argent? je lui donne tout cela. Mais sa pensée traitait un peu Julien en être inférieur dont on fait la fortune quand et comment on veut et de l'amour duquel on ne se permet pas même de douter."

L'OPERA BOUFFE

O how this spring of love resembleth
The uncertain glory of an April day;
Which now shows all the beauty of the sun
And by and by a cloud takes all away!
SHAKESPEARE.

Occupée de l'avenir et du rôle singulier qu'elle espérait, Mathilde en vint bientôt jusqu'à regretter les discussions stériles et métaphysiques quelle avait jadis avec Julien. Fatiguée de si hautes pensées, quelquefois aussi elle regrettait les moments de bonheur qu'elle avait trouvés auprès de lui, ces derniers souvenirs ne paraissaient point sans remords, elle en était accablée dans certains moments.

"Mais si l'on a une faiblesse, se disait-elle, il est digne d'une fille telle que moi de n'oublier ses devoirs que pour un homme de morte; on ne dira point que ce sont ses jolies moustaches ni sa grâce à monter à cheval qui m'ont séduite, mais ses profondes discussions sur l'avenir qui attend la France, ses idées sur la ressemblance que les événements qui vont fondre sur nous peuvent avoir avec la révolution de 1688 en Angleterre. J'ai toutefois, répondait-elle à ses remords, je suis une faible femme, mais du moins je n'ai pas été garée comme une poupee par les avantages extérieurs.

"S'il y a une révolution, pourquoi Julien Sorel ne jouerait-il pas le rôle de Roland, et moi celui de Mme Roland? j'aime mieux ce rôle que celui de Mme de Staél: l'immoralité de la conduite sera un obstacle dans notre siècle. Certainement on ne me reprochera pas une seconde faiblesse j'en mourrais de honte."

Les rêveries de Mathilde n'étaient pas toutes aussi graves, il faut l'avouer, que les pensées que nous venons de transcrire.

Elle regardait Julien à la droite, elle trouvait une grâce charmante à ses moindres actions.

"Sans doute, se disait-elle, je suis parvenue à détruire chez lui jusqu'à la plus petite idée qu'il a des droits.

"L'air de malheur et de passion profonde avec lequel le pauvre garçon m'a dit ce mot d'amour naïf, au jardin, il y a huit jours, le prouve de reste, il faut convenir que j'ai très bien extraordinaire de me faire d'un mot où brillaient tant de respect, tant de passion. Ne suis-je pas sa femme? Son mot était naturel, et, il faut l'avouer, il était bien aimable. Julien m'aimait encore après des conversations éternelles, dans lesquelles je ne lui avais parlé et avec bien de la cruauté j'en conviens, que des velléités d'amour que l'ennui de la vie que je mène m'avait inspirées pour ces jeunes gens de la société desquels il est si jaloux. Ah! s'il savait combien ils sont peu dangereux pour lui! combien auprès de lui ils me semblent ridicules et plus copies les uns des autres."

En faisant ces réflexions, Mathilde, pour se donner une contenance aux yeux de sa mère qui la regardait, traîait au hasard des traits de crayon sur une feuille de son album. Un des profils qu'elle venait d'achever l'étonna, la ravit: il ressemblait à Julien d'une façon frappante. A C'est la voix du ciel! voilà un des miracles de l'amour, s'exclama-t-elle avec transport: sans m'en douter, je fais son portrait."

Elle s'enfuit dans sa chambre, s'y enferma, prit des couleurs, s'appliqua beaucoup, chercha sérieusement à faire le portrait de Julien, mais elle ne put réussir le profil tracé au hasard se trouva toujours le plus ressemblant; Mathilde en fut enchantée, elle y vit une preuve évidente de grande passion.

Elle ne quitta son album que fort tard, quand la marquise la fit appeler pour aller à l'Opéra italien. Elle n'eut qu'une idée, chercher Julien des yeux pour le faire engager par sa mère à les accompagner.

Il ne parut point, ces dames n'eurent que des rires vulgaires dans leur loge. Pendant tout le premier acte de l'opéra, Mathilde regarda à l'homme qu'elle aimait avec les transports de la passion la plus vive; mais au second acte, une maxime d'amour chantée, il faut l'avouer, sur une mélodie digne de Cimarosa, pénétra son cœur. L'heure de l'opéra disait: "Il faut me punir de l'excès d'adoration que je sens pour lui, c'est trop l'aimer!"

Du moment qu'elle eut entendu cette cantilène sublime, tout ce qui existait au monde disparut pour Mathilde. On lui parlait, elle ne répondait pas; sa mère la grondait, la peine pouvait-elle prendre sur elle de la regarder. Son extase arriva à un état d'exaltation et de passion comparable aux mouvements les plus violents que, depuis quelques jours, Julien avait prouvé pour elle. La cantilène, pleine d'une grâce divine, sur laquelle était chantée la maxime qui lui semblait faire une application si frappante à sa position, occupait tous les instants où elle ne songeait pas directement à Julien. Grâce à son amour pour la musique, elle fut ce soir-là comme Mme de Rinaldi était toujours en pensant à Julien. L'amour de toute a plus d'esprit sans doute que l'amour vrai, mais il n'a que des instants d'enthousiasme; il se connaît trop, il se juge sans cesse; loin d'égaler la pensée il n'est battu qu'à force de pensées.

De retour à la maison, quoi que peut dire Mme de La Mole, Mathilde prétendit avoir la fièvre et passa une partie de la nuit à répéter cette cantilène sur son piano. Elle chantait les paroles de l'air célèbre qui l'avait charmée:

Devo punirmi devo punirmi,
Se troppo amai etc.

Le résultat de cette nuit de folie fut qu'elle crut être parvenue à triompher de son amour. (Cette page nuira de plus d'une façon au malheureux auteur. Les messes glacées l'accuseront d'indécence. Il ne fait point l'injure aux jeunes personnes qui brillent dans les salons de Paris, de supposer qu'une seule d'entre elles soit susceptible des mouvements de folie qui dégradent le caractère de Mathilde. Ce personnage est tout fait d'imagination, et même imaginé bien en

dehors des habitudes sociales qui, parmi tous les siècles, assureront un rang si distingué? la civilisation du XIXe siècle.

Ce n'est point la prudence qui manque aux jeunes filles qui ont fait l'ornement des bals de cet hiver.

Je ne pense pas non plus que l'on puisse les accuser de trop m?priser une brillante fortune, des chevaux, de belles terres et tout ce qui assure une position agr?able dans le monde. Loin de ne voir que de l'ennui dans tous ces avantages, ils sont en g?n?ral l'objet des d?sirs les plus constants, et, s'il y a passion dans les cours, elle est pour eux.

Ce n'est point l'amour non plus qui se charge de la fortune des jeunes gens dou?és de quelque talent comme Julien, ils s'attachent d'une ?treinte invincible ?une coterie, et quand la coterie fait fortune, toutes les bonnes choses de la soci?t? pleuvent sur eux. Malheur ? l'homme d'?tude qui n'est d'aucune coterie, on lui reprochera jusqu'? de petits succ?S fort incertains, et la haute vertu triomphera en le volant. H?, monsieur, un roman est un miroir qui se prom?ne sur une grande route'. Tant?t il refl?te ?vos yeux l'azur des cieux, tant?t la fange des bourbiers de la route. Et l'homme qui porte le miroir dans sa hotte sera par vous accus?d'?tre immoral! Son miroir montre la fange, et vous accusez le miroir! Accusez bien plut?t le grand chemin o?est le bourbier, et plus encore l'inspecteur des routes qui laisse l'eau croupir et le bourbier se former.

Maintenant qu'il est bien convenu que le caract?e de Mathilde est impossible dans notre si?cle non moins prudent que vertueux, je crains moins d'irriter en continuant le r?cit des folies de cette aimable fille.)

Pendant toute la journ?e du lendemain, elle ?pia les occasions de s'assurer de son triomphe sur sa folle passion. Son grand but fut de d?plaire en tout ?Julien; mais aucun de ses mouvements ne lui ?chappa.

Julien ?ait trop malheureux et surtout trop agit?pour deviner une manoeuvre de passion aussi compliqu?e, encore moins put-il voir tout ce qu'elle avait de favorable pour lui: il en fut la victime; jamais peut-?tre son malheur n'avait ??aussi excessif. Ses actions ?aient tellement peu sous la direction de son esprit, que si quelque philosophe chagrin lui e?t dit: a Songez ?profiter rapidement des dispositions qui vont vous ?tre favorables, dans ce genre d'amour de t?e, que l'on voit ?Paris, la m?me mani?re d'?tre ne peut durer plus de deux jours", il ne l'e?t pas compris. Mais quelque exalt?qu'il f?t, Julien avait de l'honneur. Son premier devoir ?ait la discr?tion; il le comprit. Demander conseil, raconter son supplice au premier venu e?t ??un bonheur comparable ?celui du malheureux qui, traversant un d?sert enflamm?, re?oit du ciel une gorg?e d'eau glac?e. Il connut le p?ril, il craignit de r?pondre par un torrent de larmes ?l'indiscret qui l'interrogerait; il s'enferma chez lui.

Il vit Mathilde se promener longtemps au jardin; quand enfin elle l'eut quitt?, il y descendit; il s'approcha d'un rosier o?elle avait pris une fleur.

La nuit ?ait sombre, il put se livrer ?tout son malheur sans craindre

d'être vu. Il était évident pour lui que Mlle de La Mole aimait un de ces jeunes officiers avec qui elle venait de parler si gaiement. Elle l'avait aimé lui, mais elle avait connu son peu de maitrise.

"Et en effet, j'en ai bien peu! se disait Julien avec pleine conviction; je suis au total un être bien plat, bien vulgaire, bien ennuyeux pour les autres, bien insupportable moi-même. "Il était mortellement dégoûté de toutes ses bonnes qualités, de toutes les choses qu'il avait aimées avec enthousiasme; et dans cet état d'imagination renversée, il entreprenait de juger la vie avec son imagination. Cette erreur est d'un homme supérieur.

Plusieurs fois l'idée du suicide s'offrit à lui, cette image était pleine de charmes c'était comme un repos d'icien, c'était le verre d'eau glacée offert au misérable qui, dans le désert, meurt de soif et de chaleur.

"Ma mort augmentera le mal pris qu'elle a pour moi! s'exclama-t-il. Quel souvenir je laisserai!"

Tombé dans ce dernier abîme du malheur, un être humain n'a de ressource que le courage. Julien n'eut pas assez de grâce pour se dire: "Il faut oser"; mais comme le soir, il regardait la fenêtre de la chambre de Mathilde, il vit travers les persiennes qu'elle éteignait sa lumière: il se figurait cette chambre charmante qu'il avait vue, hâtas! une fois en sa vie. Son imagination n'allait pas plus loin.

Une heure sonna; entendre le son de la cloche et se dire: "Je vais monter avec l'échelle", ne fut qu'un instant.

Ce fut l'éclair du génie, les bonnes raisons arrivèrent en foule. "Puis-je être plus malheureux!" se disait-il. Il courut à l'échelle, le jardinier l'avait enchaîné. A l'aide du chien d'un de ses petits pistolets, qu'il brisa, Julien animé dans ce moment d'une force surhumaine, tordit un des chaînons de la chaîne qui retenait l'échelle; il en fut maître en peu de minutes, et la plaça contre la fenêtre de Mathilde.

"Elle va se ficher, m'accabler de mal pris, qu'importe? Je lui donne un baiser, un dernier baiser, je monte chez moi et je me tue...; mes lèvres toucheront sa joue avant que de mourir!"

Il volait en montant l'échelle, il frappe à la persienne; après quelques instants Mathilde l'entend, elle veut ouvrir la persienne, l'échelle s'y oppose: Julien se cramponne au crochet de fer destiné à tenir la persienne ouverte, et, au risque de se précipiter mille fois, donne une violente secousse à l'échelle et la déplace un peu. Mathilde peut ouvrir la persienne.

Il se jette dans la chambre plus mort que vif:

- C'est donc toi! dit-elle en se précipitant dans ses bras.

Qui pourra décrire l'excès du bonheur de Julien? celui de Mathilde fut presque égal.

Elle lui parlait contre elle-même, elle se déhonoraît à lui.

- Punis-moi de mon orgueil atroce, lui disait-elle, en le serrant dans ses bras de fa?on ?l'?ouffer; tu es mon ma?tre, je suis ton esclave, il faut que je te demande pardon ?genoux d'avoir voulu me r?volter.

Elle quittait ses bras pour tomber ?ses pieds.

- Oui, tu es mon ma?tre, lui disait-elle encore, ivre de bonheur et d'amour; r?gne ?jamais sur moi, punis s?v?rement ton esclave quand elle voudra se r?volter.

Dans un autre moment, elle s'arrache de ses bras allume la bougie, et Julien a toutes les peines du mond??l'emp?cher de se couper tout un c?t? de ses cheveux.

- Je veux me rappeler, lui dit-elle, que je suis ta servante: si jamais un ex?crable orgueil vient m?'garer, montre-moi ces cheveux et dis: Il n'est plus question d'amour, il ne s'agit pas de l'?motion que votre ?me peut ?prouver en ce moment, vous avez jur?d'ob?ir, ob?issez sur l'honneur.

Mais il est plus sage de supprimer la description d'un tel degr? d'?garement et de f?licit?

La vertu de Julien fut ?gale ?son bonheur.

- Il faut que je descende par l'?chelle, dit-il ?Mathilde, quand il vit l'aube du jour para?tre sur les chemin?es lointaines du c?t? de l'orient, au-del? des jardins. Le sacrifice que je m'impose est digne de vous, je me prive de quelques heures du plus ?tonnant bonheur qu'une ?me humaine puisse go?ter, c'est un sacrifice que je fais ?votre r?putation: si vous connaissez mon coeur, vous comprenez la violence que je me fais. Serez-vous toujours pour moi ce que vous ?tes en ce moment? mais l'honneur parle, il suffit. Apprenez que, lors de notre premi?re entrevue, tous les soup?ons n'ont pas ?dirig?s contre les voleurs. M. de La Mole a fait ?tablir une garde dans le jardin. M. de Croisenois est environn?d'espions, on sait ce qu'il fait chaque nuit...

- Le pauvre gar?on, s'?cria Mathilde et elle rit aux ?clats. Sa m?re et une femme de service furent ?veill?es; tout ?coup on lui adressa la parole ?travers la porte. Julien la regarda, elle p?lit en grondant la femme de chambre et ne daigna pas adresser la parole ?sa m?re.

- Mais si elles ont l'id?e d'ouvrir la fen?tre, elles voient l'?chelle! lui dit Julien.

Il la serra encore une fois dans ses bras, se jeta sur l'?chelle et se laissa glisser plut? qu'il ne descendit; en un moment il fut ?terre.

Trois secondes apr?s, l'?chelle ?tait sous l'all?e de tilleuls, et l'honneur de Mathilde sauva? Julien, revenu ?lui, se trouva tout en sang et presque nu, il s'?tait bless?en se laissant glisser sans pr?caution.

L'exc?s du bonheur lui avait rendu toute l'?nergie de son caract?e: vingt hommes se fussent pr?sent?, que les attaquer seul, en cet instant, n'e?it ?qu'un plaisir de plus. Heureusement sa vertu

militaire ne fut pas mise ? l'?preuve: il coucha l'?chelle ? sa place ordinaire; il repla?a la cha?ne qui la retenait: il n'oublia point de revenir effacer l'empreinte que l'?chelle avait laiss?e dans la plate-bande de fleurs exotiques sous la fen?tre de Mathilde.

Comme, dans l'obscurit?, il promenait sa main sur la terre molle pour s'assurer que l'empreinte ?tait enti?rement effac?, il sentit tomber quelque chose sur ses mains, c'?tait tout un c?te des cheveux de Mathilde qu'elle avait coup?et qu'elle lui jetait.

Elle ?tait ?sa fen?tre.

- Voil?ce que t'envoie ta servante, lui dit-elle assez haut, c'est le signe d'une ob?issance ?ternelle. Je renonce ?l'exercice de ma raison, sois mon ma?tre.

Julien vaincu fut sur le point d'aller reprendre l'?chelle et de remonter chez elle. Enfin la raison fut la plus forte.

Rentrer du jardin dans l'h?tel n'?tait pas chose facile. Il r?ussit ? forcer la porte d'une cave; parvenu dans la maison, il fut oblig? d'enfoncer le plus silencieusement possible la porte de sa chambre. Dans son trouble il avait laiss?, dans la petite chambre qu'il venait d'abandonner si rapidement, jusqu'?la clef qui ?tait dans la poche de son habit. "Pourvu pensa-t-il, qu'elle songe ?cacher toute cette d?pouill?mortelle!"

Enfin, la fatigue l'emporta sur le bonheur, et, comme le soleil se levait, il tomba dans un profond sommeil.

La cloche du d?jeuner eut grand'peine ? l'?veiller, il parut ?la salle ?manger. Bient?t apr?s Mathilde y entra. L'orgueil de Julien eut un moment bien heureux en voyant l'amour qui ?clatait dans les yeux de cette personne si belle et environn?e de tant d'hommages; mais bient?t sa prudence eut lieu d'?tre effray?e.

Sous pr?texte du peu de temps qu'elle avait eu pour soigner sa coiffure, Mathilde avait arrang?ses cheveux de fa?on ?ce que Julien p? apercevoir du premier coup d'oeil toute l'?tendue du sacrifice qu'elle avait fait pour lui en les coupant la nuit pr?c?dente. Si une aussi belle figure avait pu ?tre g?r?e par quelque chose, Mathilde y serait parvenue; tout un c?t?de ses beaux cheveux, d'un blond cindr?, ?tait coup?in?galement ?un demi-pouce de la t?te.

A d?jeuner, toute la mani?re d'?tre de Mathilde r?pondit ?cette premi?re imprudence. On e?dit qu'elle prenait ?t?che de faire savoir ?tout le monde la folle passion qu'elle avait pour Julien.

Heureusement, ce jour-l?, M. de La Mole et la marquise ?taient fort occup?s d'une promotion de cordons bleus, qui allait avoir lieu, et dans laquelle M. de Chaulnes n'?tait pas compris. Vers la fin du repas, il arriva ?Mathilde, qui parlait ?Julien, de l'appeler mon ma?tre. Il rougit jusqu'au blanc des yeux.

Soit hasard ou fait expr?s de la part de Mlle de La Mole, Mathilde ne fut pas un instant seule ce jour-l?. Le soir, en passant de la salle ? manger au salon, elle trouva pourtant le moment de dire ?Julien:

- Tous mes projets sont renversés. Croirez-vous que ce soit un prétexte de ma part? maman vient de décider qu'une de ses femmes s'installera la nuit dans mon appartement.

Cette journée passa comme un jour-clair, Julien était au comble du bonheur. Dès sept heures du matin, le lendemain, il était installé dans la bibliothèque; il espérait que Mlle de La Mole daignerait y paraître, il lui avait écrit une lettre infinie.

Il ne la vit que bien des heures après, au déjeuner. Elle était ce jour-là coiffée avec le plus grand soin; un art merveilleux s'était chargé de cacher la place des cheveux coupés. Elle regarda une ou deux fois Julien, mais avec des yeux polis et calmes, il n'était plus question de l'appeler mon maître.

L'étonnement de Julien l'empêtrait de respirer... Mathilde se reprochait presque tout ce qu'elle avait fait pour lui.

En y pensant même, elle avait décidément c'était un être, si ce n'est tout fait commun, du moins ne sortant pas assez de la ligne pour mériter toutes les étranges folies qu'elle avait osées pour lui. Au total, elle ne songeait guère à l'amour; ce jour-là, elle était lasse d'aimer.

Pour Julien, les mouvements de son cœur furent ceux d'un enfant de seize ans. Le doute affreux, l'étonnement le désespoir l'occupaient tour à tour pendant ce déjeuner qui lui sembla d'une éternelle durée.

Dès qu'il put délicatement se lever de table il se précipita plutôt qu'il ne courut à l'curie, sella lui-même son cheval et partit au galop; il craignait de se déshonorer par quelque faiblesse. "Il faut que je tue mon cœur à force de fatigue physique, se disait-il en galopant dans les bois de Meudon. Qu'ai-je fait, qu'aide dit pour mériter une telle disgrâce?

"Il faut ne rien faire, ne rien dire aujourd'hui, pensa-t-il en rentrant à l'heure, être mort au physique comme je le suis au moral. Julien ne vit plus, c'est son cadavre qui s'agitait encore."

CHAPITRE XX

LE VASE DU JAPON

Son cœur ne comprend pas d'abord tout l'excès de son malheur: il est plus troublé qu'imu. Mais à mesure que la raison revient, il sent la profondeur de son infortune. Tous les plaisirs de la vie se trouvent anéantis pour lui, il ne peut sentir que les vives pointes du désespoir qui le déchire. Mais à quoi bon parler de douleur physique? Quelle douleur, sentie par le corps seulement, est comparable à celle-ci ?
JEAN-PAUL.

On sonnait le dîner, Julien n'eut que le temps de s'habiller, il trouva au salon Mathilde, qui faisait des instances ?son fr?re et ?M. de Croisenois, pour les engager ?ne pas aller passer la soir?e ?Suresnes, chez Mme la mar?chale de Fervaques.

Il e?t ??difficile d'?tre plus s?duisante et plus aimable pour eux. Apr?s d?ner parurent MM. de Luz, de Caylus et plusieurs de leurs amis. On e?t dit que Mlle de La Mole avait repris avec le culte de l'amiti? fraternelle, celui des convenances les plus exactes. Quoique le temps f?t charmant ce soir-l?, elle insista pour ne pas aller au jardin elle voulut que l'on ne s'?loign?t pas de la berg?e o?Mme de La Mole ?ait plac?e. Le canap? bleu fut le centre du groupe, comme en hiver.

Mathilde avait de l'humeur contre le jardin, ou du moins il lui semblait parfaitement ennuyeux: il ?ait li?au souvenir de Julien.

Le malheur diminue l'esprit. Notre h?ros eut la gaucherie de s'arr?ter aupr?s de cette petite chaise de paille, qui jadis avait ?t?t?moin de triomphes si brillants. Aujourd'hui personne ne lui adressa la parole; sa pr?sence ?ait comme inaper?ue et pire encore. Ceux des amis de Mlle de La Mole, qui ?aient plac?s pr?s de lui ?l'extr?mit?du canap?, affectaient en quelque sorte de lui tourner le dos, du moins il en eut l'id?e.

"C'est une disgr?ce de ceour", pensa-t-il. Il voulut ?udier un instant les gens qui pr?tendaient l'accabler de leur d?dain.

L'oncle de M. de Luz avait une grande charge aupr?s du roi, d'o?il r?sultait que ce bel officier pla?ait au commencement de sa conversation, avec chaque interlocuteur qui survenait, cette particularit? piquante: son oncle s'?tait mis en route ?sept heures pour Saint-Cloud, et le soir il comptait y coucher. Ce d?tail ?ait amen? avec toute l'apparence de la bonhomie, mais toujours il arrivait.

En observant M. de Croisenois avec l'oeil s?v?re du malheur, Julien remarqua l'extr?me influence que cet aimable et bon jeune homme supposait aux causes occultes. C'?tait au point qu'il s'attristait et prenait de l'humeur, s'il voyait attribuer un ?v?nement un peu important ?une cause simple et toute naturelle. "Il y a l?un commencement de folie, se dit Julien. Ce caract?re a un rapport frappant avec celui de l'empereur Alexandre, tel que me l'a d?crit le prince Korasoff. "Durant la premi?re ann?e de son s?jour ?Paris, le pauvre Julien sortant du s?minaire, ?bloui par les gr?ces pour lui si nouvelles de tous ces aimables jeunes gens, n'avait pu que les admirer. Leur v?ritable caract?re commen?ait seulement ?se dessiner ?ses yeux.

"Je joue ici un r?le indigne", pensa-t-il tout ?coup. Il s'agissait de quitter sa petite chaise de paille d'une fa?on qui ne f?t pas trop gauche. Il voulut inventer, il demandait quelque chose de nouveau ?une imagination tout occup?e ailleurs. Il fallait avoir recours ?la m?moire, la sienne ?ait, il faut l'avouer, peu riche en ressources de ce genre; le pauvre gar?on avait encore bien peu d'usage, aussi fut-il d'une gaucherie parfaite et remarqu?e de tous lorsqu'il se leva pour quitter le salon. Le malheur ?ait trop ?vident dans toute sa mani?re d'?tre. Il jouait depuis trois quarts d'heure le r?le d'un importun subalterne auquel on ne se donne pas la peine de cacher ce qu'on pense de lui.

Les observations critiques qu'il venait de faire sur ses rivaux, l'empêchèrent toutefois de prendre son malheur trop au tragique; il avait, pour soutenir sa fierté, le souvenir de ce qui s'était passé l'avant-veille. "Quels que soient leurs mille avantages sur moi, pensait-il en entrant seul au jardin, Mathilde n'a rien pour aucun d'eux ce que, deux fois dans ma vie, elle a daigné faire pour moi."

Sa sagesse n'alla pas plus loin. Il ne comprenait nullement le caractère de la personne singulière que le hasard venait de rendre maîtresse absolue de tout son bonheur.

Il s'en tint, la journée suivante, à tuer de fatigue lui et son cheval. Il n'essaya plus de s'approcher, le soir, du canapé bleu, auquel Mathilde restait fidèle. Il remarqua que le comte Norbert ne daignait pas même le regarder en le rencontrant dans la maison. Il doit se faire une étrange violence, pensa-t-il, lui naturellement si poli.

Pour Julien, le sommeil était à la fois bonheur. En dépit de la fatigue physique, des souvenirs trop suggestifs commençaient à envahir toute son imagination. Il n'eut pas le génie de voir que, par ses grandes courses à cheval dans les bois des environs de Paris, n'agissant que sur lui-même et nullement sur le cœur ou sur l'esprit de Mathilde, il laissait au hasard la disposition de son sort.

Il lui semblait qu'une chose apporterait à sa douleur un soulagement infini: ce serait de parler à Mathilde. Mais cependant qu'oserait-il lui dire?

C'est quoi, un matin, à sept heures, il révait profondément, lorsque tout à coup il la vit entrer dans la bibliothèque.

- Je sais, monsieur, que vous désirez me parler.

- Grand Dieu! qui vous l'a dit?

- Je le sais, que vous importez? Si vous manquez d'honneur, vous pouvez me perdre, ou du moins le tenter; mais ce danger, que je ne crois pas réel, ne m'empêchera certainement pas d'être sincère. Je ne vous aime plus, monsieur, mon imagination folle m'a trompé...

A ce coup terrible, perdu d'amour et de malheur, Julien essaya de se justifier. Rien de plus absurde. Se justifie-t-on de déplaire? Mais la raison n'avait plus aucun empire sur ses démarches. Un instinct aveugle le poussait à retarder la décision de son sort. Il lui semblait que tant qu'il parlait, tout n'était pas fini. Mathilde n'écoutait pas ses paroles, leur son l'irritait, elle ne concevait pas qu'il était l'audace de l'interrompre.

Les remords de la vertu et ceux de l'orgueil la rendaient, ce matin-là, également malheureuse. Elle était en quelque sorte angoissée par l'affreuse idée d'avoir donné des droits sur elle à un petit abbé fils d'un paysan. "C'est peu pris, se disait-elle dans les moments où elle s'exaspérait son malheur, comme si j'avais pu me reprocher une faiblesse pour un des laquais."

Dans les caractères hardis et fiers, il n'y a qu'un pas de la colère

contre soi-même ? l'emportement contre les autres; les transports de fureur sont dans ce cas un plaisir vif.

En un instant, Mlle de La Mole arriva au point d'accabler Julien des marques de mépris les plus excessives. Elle avait infiniment d'esprit, et cet esprit triomphait dans l'art de torturer les amours-propres et de leur infliger des blessures cruelles.

Pour la première fois de sa vie, Julien se trouvait soumis ? l'action d'un esprit supérieur animé contre lui de la haine la plus violente. Loin de songer le moins du monde ? se défendre en cet instant, son imagination mobile en vint ? se mépriser soi-même. En s'entendant accabler de marques de mépris si cruelles, et calculées avec tant d'esprit pour détruire toute bonne opinion qu'il pouvait avoir de soi, il lui semblait que Mathilde avait raison. et qu'elle n'en disait n'as assez.

Pour elle, elle trouvait un plaisir d'orgueil délicieux ? punir ainsi elle et lui de l'adoration quelle avait sentie quelques jours auparavant.

Elle n'avait pas besoin d'inventer et de penser pour la première fois les choses cruelles qu'elle lui adressait avec tant de complaisance. Elle ne faisait que rappeler ce que depuis huit jours, disait dans son cœur l'avocat du parti contraire ? l'amour.

Chaque mot centuplait l'affreux malheur de Julien. Il voulut fuir, Mlle de La Mole le retint par le bras avec autorité.

- Daignez remarquer, lui dit-il, que vous parlez très haut, on vous entendra de la pièce voisine.

- Qu'importe! reprit fièrement Mlle de La Mole, qui osera dire qu'on m'entend? Je veux guérir ?jamais votre petit amour-propre des idées qu'il a pu se figurer sur mon compte.

Lorsque Julien put sortir de la bibliothèque, il était tellement étonné, qu'il en sentait moins son malheur. "Eh bien! elle ne m'aime plus, se rappelait-il en se parlant tout haut comme pour s'apprendre sa position. Il paraît qu'elle me aimait huit ou dix jours, et moi je l'aimerai toute la vie.

"Est-il bien possible, elle n'est rien! rien pour mon cœur, il y a si peu de jours!"

Les jouissances d'orgueil inondaient le cœur de Mathilde; elle avait donc pu rompre ?tout jamais! Triompher si complètement d'un penchant si puissant la rendrait parfaitement heureuse. "Ainsi, ce petit monsieur comprendra, et une fois pour toutes, qu'il n'a et n'aura jamais aucun empire sur moi. "Elle était si heureuse que réellement elle n'avait plus d'amour en ce moment.

Après une scène aussi atroce, aussi humiliante, chez un être moins passionné que Julien, l'amour fut devenu impossible. Sans s'écarter un seul instant de ce qu'elle se devait ?elle-même Mlle de La Mole lui avait adressé ces choses déshagrables, tellement bien calculées, qu'elles peuvent paraître une vérité, même quand on s'en souvient de

sang-froid.

La conclusion que Julien tira dans le premier moment d'une scène si tonnante, fut que Mathilde avait un orgueil infini. Il croyait fermement que tout était fini ? tout jamais entre eux, et cependant le lendemain, au déjeuner, il fut gauche et timide devant elle. C'était un défaut qu'on n'avait pu lui reprocher jusque-là. Dans les petites comme dans les grandes choses, il savait nettement ce qu'il devait et voulait faire, et l'exécutait.

Ce jour-là, après le déjeuner, comme Mme de La Mole lui demandait une brochure sudicieuse et pourtant assez rare, que le matin son curé lui avait apportée en secret, Julien, en la prenant sur une console, fit tomber un vieux vase de porcelaine bleue, laid au possible.

Mme de La Mole se leva en jetant un cri de détresse, et vint considérer de près les ruines de son vase chéri. "C'était du vieux Japon, disait-elle il me venait de ma grand'tante abbesse de Chelles; c'était un présent des Hollandais au duc d'Orléans régent qui l'avait donné à sa fille..."

Mathilde avait suivi le mouvement de sa main, ravie de voir brisé ce vase bleu qui lui semblait horriblement laid. Julien était silencieux et point trop troublé, il vit Mlle de La Mole tout près de lui.

- Ce vase, lui dit-il, est ?jamais brisé, ainsi en est-il d'un sentiment qui fut autrefois le maître de mon cœur; je vous prie d'agréer mes excuses de toutes les folies qu'il m'a fait faire; et il sortit.

- On dirait en vrai, dit Mme de La Mole, comme il s'en allait, que ce M. Sorel est fier et content de ce qu'il vient de faire.

Ce mot tomba directement sur le cœur de Mathilde. "Il est vrai, se dit-elle, ma main a deviné juste, tel est le sentiment qui l'anime. "Alors seulement cessa la joie de la scène qu'elle lui avait faite la veille. "Eh bien, tout est fini, se dit-elle avec un calme apparent, il me reste un grand exemple, cette erreur est affreuse humiliante! elle me vaudra la sagesse pour tout le reste de la vie."

"Que n'ai-je dit vrai? pensait Julien, pourquoi l'amour que j'avais pour cette folle me tourmente-t-il encore?"

Cet amour, loin de s'estindre comme il l'espérait, fit des progrès rapides. "Elle est folle il est vrai, se disait-il en est-elle moins adorable? est-il possible d'être plus jolie?" Tout ce que la civilisation la plus sage peut présenter de vifs plaisirs, n'était-il pas réuni comme l'envi chez Mlle de La Mole? Ces souvenirs de bonheur passaient de Julien, et détruisaient rapidement tout l'ouvrage de la raison.

La raison lutte en vain contre les souvenirs de ce genre; ses essais successifs ne font qu'en augmenter le charme.

Vingt-quatre heures après la rupture du vase de vieux Japon, Julien était décidément l'un des hommes les plus malheureux.

CHAPITRE XXI

LA NOTE SECRETE

Car tout ce que je raconte, je l'ai vu; et si j'ai pu me tromper en le voyant, bien certainement je ne vous trompe point en vous le disant.
Lettre ?l'Auteur.

Le marquis le fit appeler; M. de La Mole semblait rajeuni, son oeil ?tait brillant.

- Parlons un peu de votre m?moire, dit-il ?Julien, on dit qu'elle est prodigieuse! Pourriez-vous apprendre par coeur quatre pages et aller les r?citer ?Londres? mais sans changer un mot!...

Le marquis chiffonnait avec humeur la Quotidienne du jour, et cherchait en vain ?dissimuler un air fort s?rieux et que Julien ne lui avait jamais vu, m?me lorsqu'il ?tait question du proc?s Frilair.

Julien avait d?j? assez d'usage pour sentir qu'il devait para?tre tout ? fait dupe du ton l?ger qu'on lui montrait.

- Ce num?ro de la Quotidienne n'est peut-?tre pas fort amusant; mais, si Monsieur le marquis le permet, demain matin j'aurai l'honneur de le lui r?citer tout entier.

- Quoi! m?me les annonces?

- Fort exactement, et sans qu'il y manque un mot.

- M'en donnez-vous votre parole? reprit le marquis avec une gravit? soudaine.

- Oui, monsieur, la crainte d'y manquer pourrait seule troubler ma m?moire.

- C'est que j'ai oubli?de vous faire cette question hier: je ne vous demande pas votre serment de ne jamais r?p?ter ce que vous allez entendre; je vous connais trop pour vous faire cette injure. J'ai r?pondu de vous, je vais vous mener dans un salon o?se r?uniront douze personnes; vous tiendrez note de ce que chacun dira.

"Ne soyez pas inquiet, ce ne sera point une conversation confuse, chacun parlera ?son tour, je ne veux pas dire avec ordre, ajouta le marquis en reprenant l'air fin et l?ger qui lui ?tait si naturel. Pendant que nous parlerons, vous ?crirez une vingtaine de pages; vous reviendrez ici avec moi, nous r?duirons ces vingt pages ?quatre. Ce sont ces quatre pages que vous me r?citerez demain matin, au lieu de tout le num?ro de la Quotidienne. Vous partirez aussit? apr?s, il faudra courir la poste comme un jeune homme qui voyage pour ses plaisirs. Votre but sera de n'?tre remarqu?de personne. Vous arriverez aupr?s d'un grand

personnage. L?, il vous faudra plus d'adresse. Il s'agit de tromper tout ce qui l'entoure; car parmi ses secr?taires, parmi ses domestiques, il y a des gens vendus ?nos ennemis, et qui guettent nos agents au passage pour les intercepter. Vous aurez une lettre de recommandation insignifiante.

"Au moment o?Son Excellence vous regardera, vous tirerez ma montre que voici et que je vous pr?te pour le voyage. Prenez-la sur vous, c'est toujours autant de fait donnez-moi la v?tre.

"Le duc lui-m?me daignera ?crire sous votre dict?e les quatre pages que vous aurez apprises par coeur.

"Cela fait, mais non plus t?t, remarquez bien, vous pourrez, si Son Excellence vous interroge, raconter la s?ance ?laquelle vous allez assister.

"Ce qui vous emp?chera de vous ennuyer le long du voyage, c'est qu'entre Paris et la r?sidence du ministre, il y a des gens qui ne demanderaient pas mieux que de tirer un coup de fusil ?M. l'abb?Sorel. Alors sa mission est finie et je vois un grand retard; car, mon cher, comment saurons-nous votre mort? votre z?le ne peut pas aller jusqu'?nous en faire part.

"Courez sur-le-champ acheter un habillement complet reprit le marquis d 'un air s?rieux. Mettez-vous ?la mode d'il y a deux ans. Il faut ce soir que vous ayez l'air peu soign?. En voyage, au contraire, vous serez comme ?l'ordinaire. cela vous surprend, votre m?fiance devine? Oui, mon ami, un des v?n?ables personnages que vous allez entendre opiner est fort capable d'envoyer des renseignements, au moyen desquels on pourra bien vous donner au moins de l'opium, le soir, dans quelque bonne auberge o?vous aurez demand??souper.

- Il vaut mieux, dit Julien faire trente lieues de plus et ne pas prendre la route directe. Il s'agit de Rome, je suppose...

Le marquis prit un air de hauteur et de m?contentement que Julien ne lui avait pas vu ?ce point depuis Bray-le-Haut.

- C'est ce que vous saurez, monsieur, quand je jugerai ?propos de vous le dire. Je n'aime pas les questions.

- Ceci n'en ?ait pas une reprit Julien avec effusion; je vous le jure, monsieur, je pensais tout haut, je cherchais dans mon esprit la route la plus s?re.

- Oui, il para?t que votre esprit ?ait bien loin. N'oubliez jamais qu'un ambassadeur, et de votre ?ge encore, ne doit pas avoir l'air de forcer la confiance.

Julien fut tr?s mortifi?, il avait tort. Son amour-propre cherchait une excuse et ne la trouvait pas.

- Comprenez donc, ajouta M. de La Mole que toujours on en appelle ?son coeur quand on a fait quelque sottise.

Une heure apr?s, Julien ?ait dans l'antichambre du marquis avec une

tournure subalterne, des habits antiques, une cravate d'un blanc douteux, et quelque chose de cuistre dans toute l'apparence.

En le voyant, le marquis ?clata de rire, et alors seulement la justification de Julien fut compl?te.

"Si ce jeune homme me trahit, se disait M. de La Mole, ?qui se fier? et cependant quand on agit, il faut se fier ?quelqu'un. Mon fils et ses brillants amis de m?me acabit ont du coeur, de la fid?lit? pour cent mille; s'il fallait se battre, ils p?iraient sur les marches du tr?ne, ils savent tout... except?ce dont on a besoin dans le moment. Du diable si je vois un d'entre eux qui puisse apprendre par coeur quatre pages et faire cent lieues sans ?tre d?pist? Norbert saurait se faire tuer comme ses a?eux, c'est aussi le m?rite d'un conscrit..."

Le marquis tomba dans une r?verie profonde: "Et encore se faire tuer, dit-il avec un soupir, peut-?tre ce Sorel le saurait-il aussi bien que lui..."

- Montons en voiture, dit le marquis, comme pour chasser une id?e impotente.

- Monsieur, dit Julien, pendant qu'on arrangeait cet habit, j'ai appris par coeur la premi?re page de la Quotidienne d'aujourd'hui.

Le marquis prit le journal, Julien r?cita sans se tromper d'un seul mot. "Bon, dit le marquis, fort diplomate ce soir-l?, pendant ce temps, ce jeune homme ne remarque pas les rues par lesquelles nous passons."

Ils arriv?ent dans un grand salon d'assez triste apparence, en partie bois?et en partie tendu de velours vert. Au milieu du salon, un laquais renfrogn?achevait d'?tablir une grande table ?manger, qu'il changea plus tard en table de travail, au moyen d'un immense tapis vert tout tach?d'encre, d?pouille de quelque minist?e.

Le ma?tre de la maison ?tait un homme ?norme, dont le nom ne fut point prononc?, Julien lui trouva la physionomie et l'?loquence d'un homme qui dig?e.

Sur un signe du marquis, Julien ?tait rest?au bas bout de la table. Pour se donner une contenance, il se mit ?tailler des plumes. Il compta du coin de l'oeil sept interlocuteurs, mais Julien ne les apercevait que par le dos. Deux lui parurent adresser la parole ?M. de La Mole sur le ton de l'?galit?, les autres semblaient plus ou moins respectueux.

Un nouveau personnage entra sans ?tre annonc?. "Ceci est singulier, pensa Julien, on n'annonce point dans ce salon. Est-ce que cette pr?caution serait prise en mon honneur?" Tout le monde se leva pour recevoir le nouveau venu. Il portait la m?me d?coration extr?mement distingu?e que trois autres des personnes qui ?taient d??dans le salon. On parlait assez bas. Pour juger le nouveau venu, Julien en fut r?duit ?ce que pouvaient lui apprendre ses traits et sa tournure. Il ?tait court et ?pais, haut en couleur, l'oeil brillant et sans expression autre qu'une m?chancet?de sanglier.

L'attention de Julien fut vivement distraite par l'arriv?e presque imm?diat?e d'un ?tre tout diff?rent. C'?tait un grand homme tr?s maigre

et qui portait trois ou quatre gilets. Son oeil ?tait caressant, son geste poli.

"C'est toute la physionomie du vieil ?v?que de Besan?on", pensa Julien. Cet homme appartenait ?videmment ?l'Eglise, il n'annon?ait pas plus de cinquante ?cinquante-cinq ans, on ne pouvait pas avoir l'air plus paterne.

Le jeune ?v?que d'Agde parut, il eut l'air fort ?tonn?quand, faisant la revue des pr?sents, ses yeux arriv?ent ?Julien. Il ne lui avait pas adress?la parole depuis la c?monie de Bray-le-Haut. Son regard surpris embarrassa et irrita Julien. "Quoi donc! se disait celui-ci conna?tre un homme me tournera-t-il toujours ?malheur? Tous ces grands seigneurs que je n'ai jamais vus ne m'intimident nullement, et le regard de ce jeune ?v?que me glace! Il faut convenir que je suis un ?tre bien singulier et bien malheureux."

Un petit homme extr?mement noir entra bient? avec fracas, et se mit ? parler d?s la porte, il avait le teint jaune et l'air un peu fou. D?s l'arriv?e de ce parleur impitoyable, des groupes se form?ent, apparemment pour ?viter l'ennui de l'?couter.

En s'?loignant de la chemin?, on se rapprochait du bas bout de la table, occup?par Julien.. Sa contenance devenait de plus en plus embarrass?, car enfin, quelque effort qu'il f?t, il ne pouvait pas ne pas entendre, et quelque peu d'exp?rience qu'il e?t, il comprenait toute l'importance des choses dont on parlait sans aucun d?guisement; et combien les hauts personnages qu'il avait apparemment sous les yeux devaient tenir ?ce qu'elles restassent secr?tes!

D?j?, le plus lentement possible. Julien avait taill?une vingtaine de plumes; cette ressource allait lui manquer. Il cherchait en vain un ordre dans les yeux de M. de La Mole; le marquis l'avait oubli?

"Ce que je fais est ridicule, se disait Julien en taillant ses plumes; mais des gens ?physionomie aussi m?diocre, et charg?s par d'autres ou par eux-m?mes d'aussi grands int??ts, doivent ?tre fort susceptibles. Mon malheureux regard a quelque chose d'interrogatif et de peu respectueux, qui sans doute les piquerait. Si je baisse d?cid?ment les yeux, j'aurai l'air de faire collection de leurs paroles."

Son embarras ?tait extr?me, il entendait de singuli?res choses.

CHAPITRE XXII

LA DISCUSSION

La r?publique! -- Pour un, aujourd'hui, qui sacrifierait tout au bien public, il en est des milliers et des millions qui ne connaissent que leurs jouissances, leur vanit?. On est consid?r?, ?Paris, ?cause de sa voiture et non ?cause de sa vertu.
NAPOL?ON, M?morial.

Le laquais entra précipitamment en disant:

- Monsieur le duc de***:
- Taisez-vous, vous n'êtes qu'un sot, dit le duc en entrant.

Il dit si bien ce mot, et avec tant de majesté, que malgré lui, Julien pensa que savoir se fier contre un laquais était toute la science de ce grand personnage. Julien leva les yeux et les baissa aussitôt. Il avait si bien deviné la portée du nouvel arrivant, qu'il trembla que son regard ne fût une indiscretion.

Ce duc était un homme de cinquante ans, mis comme un dandy, et marchant par ressorts. Il avait la tête étroite, avec un grand nez, et un visage busqué et tout en avant; il était difficile d'avoir l'air plus noble et plus insignifiant. Son arrivée détermina l'ouverture de la séance.

Julien fut vivement interrompu dans ses observations physiognomoniques par la voix de M. de La Mole.

- Je vous présente M. l'abbé Sorel, disait le marquis; il est doué d'une mémoire tonnante; il n'y a qu'une heure que je lui ai parlé de la mission dont il pouvait être honoré, et, afin de donner une preuve de sa mémoire, il a appris par cœur la première page de la Quotidienne.

- Ah! les nouvelles étranges de ce pauvre N..., dit le maître de la maison.

Il prit le journal avec empressement, et regardant Julien d'un air plaisant, force de chercher être important:

- Parlez, monsieur, lui dit-il.

Le silence était profond, tous les yeux fixés sur Julien; il récita si bien qu'au bout de vingt lignes:

- Il suffit, dit le duc.

Le petit homme au regard de sanglier s'assit. Il était le président, car à peine en place, il montra à Julien une table de jeu, et lui fit signe de l'apporter auprès de lui. Julien s'y installa avec ce qu'il faut pour écrire. Il compta douze personnes assises autour du tapis vert.

- Monsieur Sorel, dit le duc, retirez-vous dans la pièce voisine, on vous fera appeler.

Le maître de la maison prit l'air fort inquiet:

- Les volets ne sont pas fermés, dit-il à demi bas à son voisin.
- Il est inutile de regarder par la fenêtre, cria-t-il sottement à Julien. "Me voici fourré dans une conspiration tout au moins, pensa celui-ci. Heureusement, elle n'est pas de celles qui conduisent en place de Grève. Quand il y aurait du danger, je dois cela et plus encore au marquis. Heureux s'il m'était donné de rappeler tout le chagrin que mes

folies peuvent lui causer un jour!"

Tout en pensant ?ses folies et ?son malheur, il regardait les lieux de fa?on ?ne jamais les oublier. Il se souvint alors seulement qu'il n'avait point entendu le marquis dire au laquais le nom de la rue, et le marquis avait fait prendre un fiacre, ce qui ne lui arrivait jamais.

Longtemps Julien fut laiss? ses r?flexions. Il ?tait dans un salon tendu en velours rouge avec de larges galons d'or. Il y avait sur la console un grand crucifix en ivoire, et sur la chemin?e, le livre du Pape, de M. de Maistre, dor?sur tranches, et magnifiquement reli?. Julien l'ouvrit pour ne pas avoir l'air d'?couter. De moment en moment on parlait tr?s haut dans la pi?ce voisine. Enfin, la porte s'ouvrit, on l'appela.

- Songez, messieurs, disait le pr?ident, que de ce moment nous parlons devant le duc de***. Monsieur, dit-il en montrant Julien, est un jeune l?vite, d?vou? notre sainte cause, et qui redira facilement, ?l'aide de sa m?moire ?tonnante, jusqu'? nos moindres discours.

"La parole est ?monsieur, dit-il en indiquant le personnage ?l'air paterne, et qui portait trois ou quatre gilets.

Julien trouva qu'il e?t ??plus naturel de nommer le Monsieur aux gilets. Il prit du papier et ?crivit beaucoup.

(Ici l'auteur e?t voulu placer une page de points. Cela aura mauvaise gr?ce, dit l'?diteur, et pour un ?crit aussi frivole, manquer de gr?ce, c'est mourir.

- La politique, reprend l'auteur, est une pierre attach?e au cou de la litt?rature, et qui, en moins de six mois, la submerge. La politique au milieu des int??s d'imagination, c'est un coup de pistolet au mi lieu d'un concert. Ce bruit est d?chirant sans ?tre ?h?roïque. Il ne s'accorde avec le son d'aucun instrument. Cette politique va offenser mortellement une moiti? de lecteurs et ennuyer l'autre qui l'a trouv?e bien autrement sp?ciale et ?h?roïque dans le journal du matin...

- Si vos personnages ne parlent pas politique reprend l'?diteur, ce ne sont plus les Fran?ais de 1830, et votre livre n'est plus un miroir, comme vous en avez la pr?tention...)

Le proc?s-verbal de Julien avait vingt-six pages; voici un extrait bien p?le, car il a fallu, comme toujours supprimer les ridicules dont l'exc?s e?t sembl?odieux o?peu vraisemblable. (Voir la Gazette des Tribunaux.)

L'homme aux gilets et ?l'air paterne (c'?tait un ?v?que peut-?tre) souriait souvent, et alors ses yeux, entour?s de paupi?res flottantes, prenaient un brillant singulier et une expression moins ind?cise que de coutume. Ce personnage, que l'on faisait parler le premier devant le duc ("mais quel duc?" se disait Julien), apparemment pour exposer les opinions et faire les fonctions d'avocat g?n?ral, parut ?Julien tomber dans l'incertitude et l'absence de conclusions d?cid?es que l'on reproche souvent ?ces magistrats. Dans le courant de la discussion, le duc alla m?me jusqu'?le lui reprocher.

Après plusieurs phrases de morale et d'indulgence philosophie, l'homme aux gilets dit:

- La noble Angleterre, guidée par un grand homme, l'immortel Pitt, a dépensé quarante milliards de francs pour contrarier la révolution. Si cette assemblée me permet d'aborder avec quelque franchise une idée triste, l'Angleterre ne comprit pas assez qu'avec un homme tel que Bonaparte, quand surtout on n'avait ?lui opposer qu'une collection de bonnes intentions, il n'y avait de décisif que les moyens personnels...

- Ah! encore l'elogie de l'assassinat! dit le maître de la maison d'un air inquiet.

- Faites-nous grâce de vos hommies sentimentales, s'cria avec humeur le président, son oeil de sanglier brilla d'un éclat furieux. Continuez, dit-il ?l'homme aux gilets. Les joues et le front du président devinrent pourpres.

- La noble Angleterre, reprit le rapporteur, est ?cras?e aujourd'hui; car chaque Anglais, avant de payer son pain, est obligé de payer l'intérêt des quarante milliards de francs qui furent employés contre les jacobins. Elle n'a plus de Pitt...

- Elle a le duc de Wellington, dit un personnage militaire qui prit l'air fort important.

- De grâce, silence, messieurs, s'cria le président; si nous disputons encore, il aura ?inutile de faire entrer M. Sorel.

- On sait que monsieur a beaucoup d'idées, dit le duc d'un air piqu?, en regardant l'interrupteur, ancien général de Napoléon.

Julien vit que ce mot faisait allusion ?quelque chose de personnel et de fort offensant. Tout le monde sourit; le général transfuge parut outré de colère.

- Il n'y a plus de Pitt, messieurs, reprit le rapporteur, de l'air d'eschargé d'un homme qui désempare de faire entendre raison ?ceux qui l'coutent. Y eût-il un nouveau Pitt en Angleterre, on ne mystifie pas deux fois une nation par les mêmes moyens...

- C'est pourquoi un général vainqueur, un Bonaparte est désormais impossible en France, s'cria l'interrupteur militaire.

Pour cette fois, ni le président ni le duc n'osent se fâcher. quoique Julien crût lire dans leurs yeux qu'ils en avaient bonne envie. Ils baissent les yeux, et le duc se contenta de soupirer de façon ?tre entendu de tous.

Mais le rapporteur avait pris de l'humeur.

- On est pressé de me voir finir, dit-il avec feu, et en laissant tout ? fait de ceci? cette politesse souriante et ce langage plein de mesure que Julien croyait l'expression de son caractère, on est pressé de me voir finir, on ne me tient nul compte des efforts que je fais pour n'offenser les oreilles de personne, de quelque longueur qu'elles puissent ?tre. Eh bien, messieurs, je serai bref.

"Et je vous dirai en paroles bien vulgaires: l'Angleterre n'a plus un sou au service de la bonne cause. Pitt lui-même reviendrait, qu'avec tout son génie il ne parviendrait pas à mystifier les petits propriétaires anglais car ils savent que la brûlante campagne de Waterloo leur coûte, elle seule, un milliard de francs. Puisque l'on veut des phrases nettes ajoute le rapporteur en s'animant de plus en plus, je vous dirai: Aidez-vous vous-mêmes, car l'Angleterre n'a pas une guinée à votre service, et quand l'Angleterre ne paye pas, l'Autriche, la Russie, la Prusse, qui n'ont que du courage et pas d'argent, ne peuvent faire contre la France plus d'une campagne ou deux.

"L'on peut espérer que les jeunes soldats rassemblés par le jacobinisme seront battus à la première campagne, à la seconde peut-être; mais à la troisième, dussé-je passer pour un révolutionnaire à vos yeux prévenus, à la troisième vous aurez les soldats de 1794, qui n'étaient plus les paysans engagés de 1792.

Ici l'interruption partit de trois ou quatre points à la fois.

- Monsieur, dit le président à Julien, allez mettre au net dans la pièce voisine le commencement de procès-verbal que vous avez crit. Julien sortit à son grand regret. Le rapporteur venait d'aborder des probabilités qui faisaient le sujet de ses méditations habituelles.

"Ils ont peur que je ne me moque d'eux", pensa-t-il. Quand on le rappela, M. de La Mole disait, avec un sourire qui, pour Julien qui le connaissait, semblait bien plaisant:

-... Oui, messieurs, c'est surtout de ce malheureux peuple qu'on peut dire:

Sera-t-il dieu, table ou cuvette ?

"Il sera dieu! s'exclame le fabuliste. C'est à vous, messieurs que semble appartenir ce mot si noble et si profond. Agissez par vous-mêmes et la noble France reparera telle peu près que nos aïeux l'avaient faite et que nos regards l'ont encore vue avant la mort de Louis XVI.

"L'Angleterre, ses nobles lords du moins, exerce autant que nous l'ignoble jacobinisme: sans l'or anglais, l'Autriche, la Russie, la Prusse ne peuvent livrer que deux ou trois batailles. Cela suffira-t-il pour amener une heureuse occupation, comme celle que M. de Richelieu a gaspillé si bêtement en 1817? Je ne le crois pas.

Ici il y eut interruption, mais à coups de Far les chut de tout le monde. Elle partait encore de l'ancien général impérial, qui désirait le cordon bleu, et voulait marquer parmi les rédacteurs de la note secrète.

- Je ne le crois pas, reprit M. de La Mole après le tumulte.

Il insista sur le Je, avec une insolence qui charma Julien. "Voilà du bien joué", se disait-il, tout en faisant voler sa plume presque aussi vite que la parole du marquis. Avec un mot bien dit, M. de La Mole annihilait les vingt campagnes de ce transfuge.

- Ce n'est pas à l'étranger tout seul, continua le marquis du ton le

plus mesur?, que nous pouvons devoir une nouvelle occupation militaire. Toute cette jeunesse, qui fait des articles incendiaires dans le Globe, vous donnera trois ou quatre mille jeunes capitaines, parmi lesquels peut se trouver un Kl?ber, un Hoche, un Jourdan, un Pichegru, mais moins bien intentionn?.

- Nous n'avons pas su lui faire de la gloire, dit le pr?sident, il fallait le maintenir immortel.

- Il faut enfin qu'il y ait en France deux partis, reprit M. de La Mole, mais deux partis, non pas seulement de nom, deux partis bien nets bien tranch?s. Sachons qui il faut ?craser. D'un c??l?b? journaliste, les ?lecteurs l'opinion en un mot, la jeunesse et tout ce qui l'admire. Pendant qu'elle s'?tourdit du bruit de ses vaines paroles, nous, nous avons l'avantage certain de consommer le budget.

Ici encore l'interruption.

- Vous, monsieur, dit M. de La Mole ?l'interrupteur avec une hauteur et une aisance admirables, vous ne consommez pas, si le mot vous choque, vous d?vrez quarante mille francs port?s au budget de l'?tat, et quatre-vingt mille que vous recevez de la liste civile.

"Eh bien, monsieur, puisque vous m'y forcez, je vous prends hardiment pour exemple. Comme vos nobles a?eux qui suivirent saint Louis ?la croisade, vous devriez pour ces cent vingt mille francs, nous montrer au moins un r?giment, une compagnie, que dis-je! une demi-compagnie, ne f?t-elle que de cinquante hommes pr?s ?combattre, et d?vou?s ?la bonne cause, ?la vie et ?la mort. Vous n'avez que des laquais qui, en cas de r?volte, vous feraient peur ?vous-m?me.

"Le tr?ne, l'autel, la noblesse peuvent p?ir demain, messieurs, tant que vous n'aurez pas cr??dans chaque d?partement une force de cinq cents hommes d?vou?s mais je dis d?vou?s, non seulement avec toute la bravoure fran?aise, mais aussi avec la constance espagnole.

"La moiti?de cette troupe devra se composer de nos enfants, de nos neveux de vrais gentilshommes enfin. Chacun d'eux aura ?ses c?t?s, non pas un petit bourgeois bavard, pr? ?arborer la cocarde tricolore si 1815 se pr?sente de nouveau mais un bon paysan simple et franc comme Cathelineau; notre gentilhomme l'aura endoctrin?, ce sera son fr?re de lait s'il se peut. Que chacun de nous sacrifie le cinqui?me de son revenu pour former cette petite troupe d?vou?e de cinq cents hommes par d?partement. Alors vous pourrez compter sur une occupation ?trang?re. Jamais le soldat ?tranger ne p?n?trera jusqu'?Dijon seulement, s'il n'est s? de trouver cinq cents soldats amis dans chaque d?partement.

"Les rois ?trangers ne vous ?couteront que quand vous leur annoncerez vingt mille gentilshommes pr?s ?saisir les armes pour leur ouvrir les portes de la France. Ce service est p?nible, direz-vous, messieurs, notre t?te est ?ce prix. Entre la libert?de la presse et notre existence comme gentilshommes il y a guerre ?mort. Devenez des manufacturiers, des paysans, ou prenez votre fusil. Soyez timides si vous voulez, mais ne soyez pas stupides; ouvrez les yeux.

"Formez vos bataillons, vous dirai-je avec la chanson des jacobins; alors il se trouvera quelque noble GUSTAVE-ADOLPHE, qui, touch?du p?il

imminent du principe monarchique, s'il lancerait trois cents lieues de son pays, et fera pour vous ce que Gustave fit pour les princes protestants. Voulez-vous continuer à parler sans agir? Dans cinquante ans il n'y aura plus en Europe que des présidents de république, et pas un roi. Et avec ces trois lettres R, O, I s'en vont les prêtres et les gentilshommes. Je ne vois plus que des candidats faisant la cour à des majorités crottées.

"Vous avez beau dire que la France n'a pas en ce moment un général accrédié, connu et aimé de tous, que l'armée n'est organisée que dans l'intérêt du trône et de l'autel, qu'on lui a toutes les vieux troupiers, tandis que chacun des régiments prussiens et autrichiens compte cinquante sous-officiers qui ont vu le feu.

"Deux cent mille jeunes gens appartenant à la petite bourgeoisie sont amoureux de la guerre..."

- Très de vingt d'assemblables, dit d'un ton suffisant un grave personnage, apparemment fort avancé dans les dignités ecclésiastiques, car M. de La Mole sourit agréablement au lieu de se frêcher, ce qui fut un grand signe pour Julien.

"Très de vingt d'assemblables, résumons-nous, messieurs: l'homme à qui il est question de couper une jambe gangrénée serait mal venu de dire à son chirurgien: cette jambe malade est fort saine. Passez-moi l'expression, messieurs, le noble duc de*** est notre chirurgien..."

"Voilà enfin le grand mot prononcé, pensa Julien, c'est vers le que je galoperai cette nuit."

CHAPITRE XXIII

LE CLERGÉ, LES BOIS, LA LIBERTÉ

La première loi de tout être, c'est de se conserver, c'est de vivre.
Vous semez de la graine et présentez voir mûrir des pis!
MACHIAVEL.

Le grave personnage continuait; on voyait qu'il savait; il exposait avec une eloquence douce et modérée, qui plût infiniment à Julien, ces grandes vérités:

1° L'Angleterre n'a pas une guerre à notre service; l'économie et Hume y sont à la mode. Les Saints même ne nous donneront pas d'argent, et M. Brougham se moquera de nous.

2° Impossible d'obtenir plus de deux campagnes des rois de l'Europe, sans l'or anglais; et deux campagnes ne suffiront pas contre la petite bourgeoisie.

3° N'cessit de former un parti armé en France, sans quoi le principe monarchique d'Europe ne hasardera pas même ces deux campagnes.

- Le quatrième point que j'ose vous proposer comme ?vident est celui-ci:

"Impossibilité de former un parti armé en France sans le clergé? Je vous le dis hardiment, parce que je vais vous le prouver, messieurs. Il faut tout donner au clergé?"

"Parce que s'occupant de son affaire nuit et jour, et guidé par des hommes de haute capacité? établis loin des orages ?trois cents lieues de vos frontières..."

- Ah! Rome, Rome! s'cria le maître de la maison...

- Oui, monsieur, Rome! reprit le cardinal avec fierté? Quelles que soient les plaisanteries plus ou moins ingénieuses qui furent ?la mode quand vous ?iez jeune, je dirai hautement, en 1830, que le clergé, guidé par Rome, parle seul au petit peuple.

"Cinquante mille prêtres rappellent les m?mes paroles au jour indiqué?par les chefs, et le peuple, qui, après tout, fournit les soldats, sera plus touché?de la voix de ses prêtres que de tous les petits vers du monde..."

(Cette personnalité?excita des murmures.)

- Le clergé?a un g?nie sup?rieur au v?tre, reprit le cardinal en haussant la voix; tous les pas que vous avez faits vers ce point capital, avoir en France un parti armé, ont ??faits par nous. Ici parurent des faits... Qui a envoyé?quatre-vingt mille fusils en Vendée?... etc., etc.

"Tant que le clergé?n'a pas ses bois, il ne tient rien. A la première guerre, le ministre des finances ?crit ?ses agents qu'il n'y a plus d'argent que pour les curés. Au fond, la France ne croit pas, et elle aime la guerre. Qui que ce soit qui la lui donne, il sera doublement populaire, car faire la guerre, c'est affamer les Jésuites, pour parler comme le vulgaire, faire la guerre, c'est d?livrer ces monstres d'orgueil, les François, de la menace de l'intervention ?étrangère.

Le cardinal ?tait ?cout?avec faveur...

- Il faudrait, dit-il, que M. de Nerval quittât le ministère, son nom irrite inutilement.

A ce mot, tout le monde se leva et parla ?la fois. "On va me renvoyer encore", pensa Julien, mais le sage président lui-même avait oublié la présence et l'existence de Julien.

Tous les yeux cherchaient un homme que Julien reconnut. C'?tait M. de Nerval, le premier ministre qu'il avait aperçu au bal de M. le duc de Retz.

Le désordre fut ?son comble, comme disent les journaux en parlant de la chambre. Au bout d'un gros quart d'heure, le silence se rétablit un peu.

Alors M. de Nerval se leva, et, prenant le ton d'un apôtre:

- Je ne vous affirmerai point, dit-il d'une voix singulière, que je ne

tiens pas au minist^re.

"Il m'est d^remontré, messieurs, que mon nom double les forces des jacobins en d^récidant contre nous beaucoup de mod^res. Je me retirerais donc volontiers; mais les voies du Seigneur sont visibles ?un petit nombre; mais ajouta-t-il en regardant fixement le cardinal, j'ai une mission; le ciel m'a dit: Tu porteras ta t^rte sur un chafaud, ou tu r^rétabliras la monarchie en France, et r^rendriras les Chambres ?ce qu'^rtait le parlement sous Louis XV, et cela, messieurs, je le ferai

Il se tut, se rassit, et il y eut un grand silence.

"Voil^r un bon acteur, pensa Julien. "Il se trompait toujours comme l'ordinaire, en supposant trop d'esprit aux gens. Animé par les d^rôbats d'une soirée aussi vive, et surtout par la sincérité de la discussion dans ce moment M. de Nerval croyait à sa mission. Avec un grand courage, cet homme n'avait pas de sens.

Minuit sonna pendant le silence qui suivit le beau mot je le ferai. Julien trouva que le son de la pendule avait quelque chose d'imposant et de funèbre. Il était ému.

La discussion reprit bientôt avec une énergie croissante, et surtout une incroyable naïveté. "Ces gens-ci me feront empoisonner, pensait Julien dans de certains moments. Comment dit-on de telles choses devant un plaisir?"

Deux heures sonnaient que l'on parlait encore. Le maître de la maison dormait depuis longtemps; M. de La Mole fut obligé de sonner pour faire renouveler les bougies. M. de Nerval, le ministre, était sorti à une heure trois quarts, non sans avoir souvent étudié la figure de Julien dans une glace que le ministre avait à ses côtés. Son départ avait paru mettre à l'aise tout le monde.

Pendant qu'on renouvelait les bougies:

- Dieu sait ce que cet homme va dire au roi! dit tout bas à son voisin l'homme aux gilets. Il peut nous donner bien des ridicules et gâter notre avenir.

"Il faut convenir qu'il y a chez lui suffisance bien rare et même effronterie à se présenter ici. Il y paraissait avant d'arriver au ministère, mais le portefeuille change tout, noie tous les intérêts d'un homme, il est à dire sentir.

A peine le ministre sorti, le général de Bonaparte avait fermé les yeux. En ce moment, il parla de sa santé, de ses blessures, consulta sa montre et s'en alla.

- Je parierais, dit l'homme aux gilets, que le général court après le ministre; il va s'excuser de s'être trouvé ici, et prétendre qu'il nous manque.

Quand les domestiques ?demi endormis eurent terminé le renouvellement des bougies:

- Délusions enfin, messieurs, dit le président, n'essayons plus de nous

persuader les uns les autres. Songeons ?la teneur de la note qui, dans quarante-huit heures, sera sous les yeux de nos amis du dehors. On a parl? des ministres. Nous pouvons le dire maintenant que M. de Nerval nous a quitt?s, que nous importent les ministres? nous les ferons vouloir.

Le cardinal approuva par un sourire fin.

- Rien de plus facile, ce me semble, que de r?sumer notre position, dit le jeune ?v?que d'Agde, avec le feu concentr? et contraint du fanatisme le plus exalt?. Jusque-l? il avait gard? le silence son oeil, que Julien avait observ?, d'abord doux et calme s'?tait enflamm? apr?s la premi?re heure de discussion. Maintenant son ?me d?bordait comme la lave du V?suve.

- De 1806 ?1814, l'Angleterre n'a eu qu'un tort, dit-il, c'est de ne pas agir directement et personnellement sur Napol?on. D?s que cet homme eut fait des ducs et des chambellans d?s qu'il eut r?tabli le tr?ne, la mission que Dieu lui avait confi? ?tait finie; il n'?tait plus bon qu'? immoler. Les saintes ?critures nous enseignent en plus d'un endroit la mani?re d'en finir avec les tyrans. (Ici il y eut plusieurs citations latines.)

"Aujourd'hui, messieurs, ce n'est plus un homme qu'il faut immoler, c'est Paris. Toute la France copie Paris. A quoi bon armer vos cinq cents hommes par d?partement? Entreprise hasardeuse et qui n'en finira pas. A quoi bon m?er la France ?la chose qui est personnelle ?Paris? Paris seul avec ses journaux et ses salons a fait le mal, que la nouvelle Babylone p?risse.

"Entre l'autel et Paris, il faut en finir. Cette catastrophe est m?me dans les int??ts mondains du tr?ne. Pourquoi Paris n'a-t-il pas os? souffler sous Bonaparte? Demandez-le au canon de Saint-Roch...

.....
.....
.....

Ce ne fut qu'?trois heures du matin que Julien sortit avec M. de La Mole.

Le marquis ?tait honteux et fatigu?. Pour la premi?re fois, en parlant ? Julien, il y eut de la pri?e dans son accent. Il lui demandait sa parole de ne jamais r?v?ler les exc?s de z?le, ce fut son mot, dont le hasard venait de le rendre t?moins.

- N'en parlez ?notre ami de l'?tranger que s'il insiste s?rieusement pour conna?tre nos jeunes fous. Que leur importe que l'?tat soit renvers?? ils seront cardinaux, et se r?fugieront ?Rome. Nous, dans nos ch?teaux, nous serons massacr?s par les paysans.

La note secr?te que le marquis r?digea d'apr?s le grand proc?s-verbal de vingt-six pages, ?crit par Julien, ne fut pr?te qu'?quatre heures trois quarts.

- Je suis fatigu??la mort, dit le marquis, et on le voit bien ?cette note qui manque de nettet? vers la fin, j'en suis plus m?content que

d'aucune chose que j'aie faite en ma vie. Tenez, mon ami, ajouta-t-il,
allez vous reposer quelques heures, et de peur qu'on ne vous enl?ve, moi
je vais vous enfermer ?clef dans votre chambre.

Le lendemain, le marquis conduisit Julien ?un ch?teau isol?assez
?loign?de Paris. L?se trouv?ent des h?tes singuliers, que Julien
jugea ?tre pr?tres On lui remit un passeport qui portait un nom suppose,
mais Indiquait enfin le v?ritable but du voyage qu'il avait toujours
feint d'ignorer. Il monta seul dans une cal?che.

Le marquis n'avait aucune inqui?tude sur sa m?moire Julien lui avait
r?cit?plusieurs fois la note secr?te, mais il craignait tort qu'il ne
f?t intercept?

- Surtout n'ayez l'air que d'un fat qui voyage pour tuer le temps, lui
dit-il avec amiti?, au moment o?il quittait le salon. Il y avait
peut-?tre plus d'un faux fr?re dans notre assembl?e d'hier soir.

Le voyage fut rapide et fort triste. A peine Julien avait-il ?t?hors de
la vue du marquis qu'il avait oubli?et la note secr?te et la mission,
pour ne songer qu'aux m?pris de Mathilde.

Dans un village ?quelques lieues au-del?de Metz, le ma?tre de poste
vint lui dire qu'il n'y avait pas de chevaux. Il ?tait dix heures du
soir; Julien, fort contrari?, demanda ?souper. Il se promena devant la
porte, et insensiblement, sans qu'il y par?t, passa dans la cour des
?curies. Il n'y vit pas de chevaux.

"L'air de cet homme ?tait pourtant singulier, se disait Julien; son oeil
grossier m'examinait."

Il commen?ait, comme on voit, ?ne pas croire exactement tout ce qu'on
lui disait. Il songeait ?s'?chapper apr?s souper, et pour apprendre
toujours quelque chose sur le pays, il quitta sa chambre pour aller se
chauffer au feu de la cuisine. Quelle ne fut pas sa joie d'y trouver il
signor Geronimo, le c?bre chanteur!

?tabli dans un fauteuil qu'il avait fait apporter pr?s du feu, le
Napolitain g?missait tout haut, et parlait plus, ?lui tout seul, que
les vingt paysans allemands qui l'entouraient ?bahis.

- Ces gens-ci me ruinent, crie-t-il ?Julien, j'ai promis de chanter
demain ?Mayence. Sept princes souverains, sont accourus pour
m'entendre. Mais allons prendre l'air, ajouta-t-il d'un air
significatif.

Quand il fut ?cent pas sur la route, et hors de la possibilit?d'?tre
entendu:

- Savez-vous de quoi il retourne? dit-il ?Julien; ce ma?tre de poste
est un fripon. Tout en me promenant, j'ai donn?vingt sous ?un petit
polisson qui m'a tout dit. Il y a plus de douze chevaux dans une ?curie
?l'autre extr?mit?du village. On veut retarder quelque courrier.

- Vraiment? dit Julien d'un air innocent.

Ce n'?tait pas le tout que de d?couvrir la fraude, il fallait partir:

c'est quoi Geronimo et son ami ne purent réussir.

- Attendons le jour, dit enfin le chanteur, on se mène de nous. C'est peut-être vous ou moi qu'on en veut. Demain matin nous commandons un bon déjeuner; pendant qu'on le prépare nous allons nous promener, nous nous chapons, nous louons des chevaux et gagnons la poste prochaine.

- Et vos effets? dit Julien, qui pensait que peut-être Geronimo lui-même pouvait être envoyé pour l'intercepter.

Il fallut souper et se coucher. Julien était encore dans le premier sommeil, quand il fut réveillé en sursaut par la voix de deux personnes qui parlaient dans sa chambre, sans trop se gêner.

Il reconnut le maître de poste, armé d'une lanterne sourde. La lumière était dirigée vers le coffre de la calèche, que Julien avait fait monter dans sa chambre. A côté du maître de poste était un homme qui fouillait tranquillement dans le coffre ouvert. Julien ne distinguait que les manches de son habit, qui étaient noires et fort serrées.

"C'est une soutane", se dit-il, et il saisit doucement de petits pistolets qu'il avait placés sous son oreiller.

- Ne craignez pas qu'il se réveille, monsieur le curé, disait le maître de poste. Le vin qu'on leur a servi était de celui que vous avez préparé vous-même.

- Je ne trouve aucune trace de papiers, répondait le curé. Beaucoup de linge, d'essences, de pommades, de futilités, c'est un jeune homme du siècle, occupé de ses plaisirs. L'missaire sera plutôt l'autre, qui affecte de parler avec un accent italien.

Ces gens se rapprochèrent de Julien pour fouiller dans les poches de son habit de voyage. Il était bien tenté de les tuer comme voleurs. Rien de moins dangereux pour les suites. Il en eut bonne envie... "Je ne serais qu'un sot se dit-il, je compromettrais ma mission. >, Son habit fouillé?

- Ce n'est pas l'un diplomate, dit le prétre: il s'éloigna et fit bien.

"S'il me touche dans mon lit, malheur à lui! se disait Julien; il peut fort bien venir me poignarder, et c'est ce que Je ne souffrirai pas."

Le curé tourna la tête, Julien ouvrait les yeux à demi; quel ne fut pas son étonnement! c'était l'abbé Castanide! En effet, quoique les deux personnes voulaient parler assez bas, il lui avait semblé, dès l'abord, reconnaître une des voix. Julien fut saisi d'une envie d'mesurer de purger la terre d'un de ses plus lâches coquins...

"Mais ma mission!" se dit-il.

Le curé et son acolyte sortirent. Un quart d'heure après, Julien fit semblant de se réveiller. Il appela et réveilla toute la maison.

- Je suis empoisonné, s'exclama-t-il, je souffre horriblement! Il voulait un prétexte pour aller au secours de Geronimo. Il le trouva à demi asphyxié par le laudanum contenu dans le vin.

Julien craignant quelque plaisanterie de ce genre, avait souper avec du chocolat apporté de Paris. Il ne put venir à bout de réveiller assez Geronimo pour le décider à partir.

- On me donnerait tout le royaume de Naples disait le chanteur, que je ne renoncerais pas en ce moment à la volupté de dormir.

- Mais les sept princes souverains!

- Qu'ils attendent.

Julien partit seul et arriva sans autre incident auprès du grand personnage. Il perdit toute une matinée à solliciter en vain une audience. Par bonheur vers les quatre heures, le duc voulut prendre l'air. Julien le vit sortir à pied, il n'habita pas à l'approcher et à lui demander l'aumône. Arrivés deux pas du grand personnage, il tira la montre du marquis de La Mole, et la montra avec affectation.

- Suivez-moi de loin, lui dit-on sans le regarder.

A un quart de lieue de là le duc entra brusquement dans un petit Café-hauss. Ce fut dans une chambre de cette auberge du dernier ordre que Julien eut l'honneur de réciter au duc ses quatre pages. Quand il eut fini:

- Recommencez et allez plus lentement, lui dit-on.

Le prince prit des notes.

- Gagnez à pied la poste voisine. Abandonnez ici vos effets et votre valise. Allez à Strasbourg comme vous pourrez et le vingt-deux du mois (on était au dix) trouvez-vous à midi et demi dans ce même Café-hauss N'en sortez que dans une demi-heure. Silence!

Telles furent les seules paroles que Julien entendit. Elles suffirent pour le planter de la plus haute admiration. "C'est ainsi, pensa-t-il, qu'on traite les affaires, que dirait ce grand homme d'Etat, s'il entendait les bavards passionnés d'il y a trois jours?"

Julien en mit deux à gagner Strasbourg, il lui semblait qu'il n'avait rien à faire. Il prit un grand détour. "Si ce diable d'abbé Castan de m'a reconnu, il n'est pas homme à perdre facilement ma trace. Et quel plaisir pour lui de se moquer de moi, et de faire chouer ma mission!"

L'abbé Castan de, chef de la police de la congrégation, sur toute la frontière du nord, ne l'avait heureusement pas reconnu. Et les justices de Strasbourg, quoique très zélées, ne songeaient nullement à observer Julien, qui, avec sa croix et sa redingote bleue, avait l'air d'un jeune militaire fort occupé de sa personne.

CHAPITRE XXIV

STRASBOURG

Fascination! tu as de l'amour toute son ?nergie, toute sa puissance d'?prouver le malheur. Ses plaisirs enchanteurs, ses douces jouissances sont seuls au-del?de ta sph?e. Je ne pouvais pas dire en la voyant dormir: elle est toute ?moi, avec sa beaut?d'ange et ses douces faiblesses! La voil?livr?e ?ma puissance, telle que le ciel la fit dans sa mis?ricorde pour enchanter un coeur d'homme.

Ode de SCHILLER

Force de passer huit jours ?Strasbourg, Julien cherchait ?se distraire par des id?es de gloire militaire et de d?vouement ?la patrie. Etais-il donc amoureux? il n'en savait rien, il trouvait seulement dans son ?me bourrel?e Mathilde ma?resse absolue de son bonheur comme de son imagination. Il avait besoin de toute l'?nergie de son caract?e pour se maintenir au-dessus du d?sespoir. Penser ?ce qui n'avait pas quelque rapport ?Mlle de La Mole ?ait hors de sa puissance. L'ambition, les simples succ?s de vanit?le distrayaient autrefois des sentiments que Mme de R?hal lui avait inspir?s. Mathilde avait tout absorb?, il la trouvait partout dans l'avenir.

De toutes parts, dans cet avenir, Julien voyait le manque de succ?s. Cet ?tre que l'on a vu ?Verri?es si rempli de pr?sumption, si orgueilleux, ?ait tomb? dans un exc?s de modestie ridicule.

Trois jours auparavant il e?t tu?avec plaisir l'abb?Castan?de, et si, ?Strasbourg, un enfant se f?t pris de querelle avec lui, il e?t donn? raison ?l'enfant. En repensant aux adversaires, aux ennemis qu'il avait rencontr?s dans sa vie, il trouvait toujours que lui, Julien, avait eu tort.

C'est qu'il avait maintenant pour implacable ennemie cette imagination puissante, autrefois sans cesse employ?e ?lui peindre dans l'avenir des succ?s si brillants.

La solitude absolue de la vie de voyageur augmentait l'empire de cette noire imagination. Quel tr?SOR n'e?t pas ?un ami!" Mais, se disait Julien, est-il donc un coeur qui batte pour moi? Et quand j'aurais un ami, l'honneur ne me commande-t-il pas un silence ?ternel?"

Il se promenait ?cheval tristement dans les environs de Kehl; c'est un bourg, sur le bord du Rhin, immortalis?par Desaix et Gouvion Saint-Cyr. Un paysan allemand lui montrait les petits ruisseaux, les chemins, les ?ots du Rhin, auxquels le courage de ces grands g?n?raux a fait un nom. Julien, conduisant son cheval de la main gauche tenait d?ploy?e de la droite la superbe carte qui orne les M?moires du mar?chal Saint-Cyr. Une exclam?ation de gaiet?lui fit lever la t?te.

C'?ait le prince Korasoff cet ami de Londres, qui lui avait d?voil? quelques mois auparavant les premi?res r?gles de la haute fatuit? Fid?le ?ce grand art, Korasoff arriv?de la veille ?Strasbourg, depuis une heure ?Kehl et qui de la vie n'avait lu une ligne sur le si?ge de 1796, se mit ?tout expliquer ?Julien. Le paysan allemand le regardait ?tonn?, car il savait assez de fran?ais pour distinguer les ?normes b?vues dans lesquelles tombait le prince. Julien ?ait ?mille lieues des id?es du paysan, il regardait avec ?tonnement ce beau jeune homme,

il admirait sa grâce à monter à cheval.

"L'heureux caractère! se disait-il. Comme son pantalon va bien, avec quelle grâce sont coupés ses cheveux! Hélas! si j'eusse été ainsi, peut-être qu'après m'avoir aimé trois jours, elle ne m'eût pas pris en aversion."

Quand le prince eut fini son siège de Kehl:

- Vous avez la mine d'un trappiste, dit-il à Julien, vous outrez le principe de la gravité que je vous ai donné à Londres. L'air triste ne peut être de bon ton, c'est l'air ennuyé qu'il faut. Si vous êtes triste, c'est donc quelque chose qui vous manque, quelque chose qui ne vous a pas réussi.

"C'est montrer soi inférieur. Êtes-vous ennuyé, au contraire, c'est ce qui a essayé vainement de vous plaire qui est inférieur. Comprenez donc, mon cher, combien la surprise est grave.

Julien jeta un coup au paysan qui les écoutait bouche bée.

- Bien! dit le prince, il y a de la grâce, un noble dédain! fort bien! et il mit son cheval au galop. Julien le suivit, rempli d'une admiration stupide.

"Ah! si j'eusse été ainsi, elle ne m'eût pas pris? Croisenois!" Plus sa raison était choquée des ridicules du prince, plus il se surprisait de ne pas les admirer, et s'estimait malheureux de ne pas les avoir. Le dégoût de soi-même ne peut aller plus loin.

Le prince le trouvait décidément triste:

- Ah! ?, mon cher, lui dit-il en rentrant à Strasbourg vous êtes de mauvaise compagnie, avez-vous perdu tout votre argent, ou seriez-vous amoureux de quelque petite actrice?

"Les Russes copient les moeurs françaises, mais toujours cinquante ans de distance. Ils en sont maintenant au siècle de Louis XV.

Ces plaisanteries sur l'amour mirent des larmes dans les yeux de Julien:

"Pourquoi ne consulterais-je pas cet homme si aimable?" se dit-il tout à coup.

- Eh bien oui, mon cher, dit-il au prince, vous me voyez à Strasbourg fort amoureux et même délaissé. Une femme charmante, qui habite une ville voisine, m'a planté après trois jours de passion, et ce changement me tue.

Il peignit au prince, sous des noms supposés, les actions et le caractère de Mathilde.

- N'achevez pas, dit Korasoff: pour vous donner confiance en votre médecin, je vais terminer la confidence. Le mari de cette jeune femme jouit d'une fortune normale, ou bien plutôt elle appartient, elle à la plus haute noblesse du pays. Il faut qu'elle soit fiée de quelque chose.

Julien fit un signe de tête, il n'avait plus le courage de parler.

- Fort bien, dit le prince, voici trois drogues assez amères que vous allez prendre sans d'rai:

"1?Voir tous les jours Mme .., comment lappelez-vous?

- Mme de Dubois.

- Quel nom! dit le prince en éclatant de rire; mais pardon, il est sublime pour vous. Il s'agit de voir chaque jour Mme de Dubois, n'allez pas surtout paraître à ses yeux froid et piquantevez-vous le grand principe de votre siècle: soyez l'contraire de ce qu'quois l'on s'attend. Montrez-vous précisément tel que vous êtes huit jours avant d'être honoré de ses bontés.

- Ah! j'étais tranquille alors, s'cria Julien avec désespoir, je croyais la prendre en piti?...

- Le papillon se brûle à la chandelle, continua le prince, comparaison vieille comme le monde.

"1?Vous la verrez tous les jours.

"2?Vous ferez la cour à une femme de sa société mais sans vous donner les apparences de la passion, entendez-vous? Je ne vous le cache pas, votre rôle est difficile; vous jouez la comédie, et si l'on devine que vous la jouez, vous êtes perdu.

- Elle a tant d'esprit et moi si peu! Je suis perdu, dit Julien tristement.

- Non, vous êtes seulement plus amoureux que je ne le croyais. Mme de Dubois est profondément occupée d'elle-même, comme toutes les femmes qui ont reçu du ciel ou trop de noblesse ou trop d'argent. Elle se regarde au lieu de vous regarder, donc elle ne vous connaît pas. Pendant les deux ou trois accès d'amour qu'elle s'est donnés en votre faveur, à grand effort d'imagination, elle voyait en vous le héros qu'elle avait rêvé, et non pas ce que vous êtes réellement.

"Mais que diable, ce sont l?les ??ments, mon cher Sorel, êtes-vous tout ?fait un ?colier?...

"Parbleu! entrons dans ce magasin, voilà un col noir charmant, on le dirait fait par John Anderson, de Burlington-street; faites-moi le plaisir de le prendre, et de jeter bien loin cette ignoble corde noire que vous avez au cou.

"Ah! ??, continua le prince en sortant de la boutique du premier passementier de Strasbourg, quelle est la société de Mme de Dubois? grand Dieu! quel nom! Ne vous fiez pas, mon cher Sorel, c'est plus fort que moi... A qui ferez-vous la cour?

- A une prude par excellence, fille d'un marchand de bas immensément riche. Elle a les plus beaux yeux du monde et qui me plaisent infiniment, elle tient sans doute le premier rang dans le pays; mais au

milieu de toutes ses grandeurs, elle rougit au point de se d?concerter si quelqu'un vient ?parler de commerce et de boutique. Et par malheur, son p?re ?ait l'un des marchands les plus connus de Strasbourg.

- Ainsi si l'on parle d'industrie, dit le prince en riant vous ?es s? que votre belle songe ?elle et non pas ?vous. Ce ridicule est divin et fort utile, il vous emp?chera d'avoir le moindre moment de folie aupr?s de ces beaux yeux. Le succ?s est certain.

Julien songeait ?Mme la mar?chale de Fervaques qui venait beaucoup ? l'h?tel de La Mole. C'?ait une belle ?trang?re qui avait ?pous? le mar?chal un an avant sa mort. Toute sa vie semblait n'avoir d'autre objet que de faire oublier qu'elle ?ait fille d'un industriel, et, pour ?tre quelque chose ?Paris, elle s'?ait mise ?la t?te de la vertu.

Julien admirait sinc?rement le prince; que n'e?t-il pas donn?pour avoir ses ridicules! La conversation entre les deux amis fut infinie; Korasoff ?ait ravi: jamais un Fran?ais ne l'avait ?cout? aussi longtemps. "Ainsi, j'en suis enfin venu, se disait le prince charm??me faire ?couter en donnant des le?ons ?mes ma?tres!"

- Nous sommes bien d'accord, r?p?tait-il ?Julien pour la dix?me fois, pas l'ombre de passion quand vous parlerez ?la jeune beaut?, fille du marchand de bas de Strasbourg, en pr?sence de Mme de Dubois. Au contraire, passion br?ante en ?crivant. Lire une lettre d'amour bien ?crit est le souverain plaisir pour une prude; c'est un moment de rel?che. Elle ne joue pas la com?die, elle ose ?couter son coeur donc deux lettres par jour.

- Jamais, jamais! dit Julien d?courag?, je me ferais plut?t piler dans un mortier que de composer trois phrases; je suis un cadavre, mon cher, n'esp?ez plus rien de moi. Laissez-moi mourir au bord de la route.

- Et qui vous parle de composer des phrases? J'ai dans mon n?cessaire six volumes de lettres d'amour manuscrites. Il y en a pour tous les caract?res de femme, j'en ai pour la plus haute vertu. Est-ce que Kalisky n'a pas fait la cour ?Richemond-la-Terrasse, vous savez, ? trois lieues de Londres, ?la plus jolie quakeresse de toute l'Angleterre?

Julien ?ait moins malheureux quand il quitta son ami ?deux heures du matin.

Le lendemain le prince fit appeler un copiste, et, deux jours apr?s, Julien eut cinquante-trois lettres d'amour bien num?rot?es, destin?es ? la vertu la plus sublime et la plus triste.

- Il n'y en a pas cinquante-quatre, dit le prince, parce que Kalisky se fit ?conduire; mais que vous importe d'?tre maltrait?par la fille du marchand de bas, puisque vous ne voulez agir que sur le coeur de Mme de Dubois?

Tous les jours on montait ?cheval: le prince ?ait fou de Julien, ne sachant comment lui t?moigner son amiti?soudaine, il finit par lui offrir la main d'une de ses cousines, riche h?riti?e de Moscou.

- Et une fois mari?, ajouta-t-il, mon influence et la croix que vous

avez l?vous font colonel en deux ans.

- Mais cette croix n'est pas donn?e par Napol?on, il s'en faut bien.

- Qu'importe, dit le prince, ne l'a-t-il pas invent?e? Elle est encore de bien loin la premi?re en Europe.

Julien fut sur le point d'accepter; mais son devoir le rappelait aupr?s du grand personnage, en quittant Korasoff, il promit d'?crire. Il re?ut la r?ponse ?la note secr?te qu'il avait apport?, et courut vers Paris; mais ?peine eut-il ??seul deux jours de suite, que quitter la France et Mathilde lui parut un supplice pire que la mort. a Je n'?pouserai pas les millions que m'offre Korasoff, se dit-il, mais je suivrai ses conseils.

"Apr?s tout, l'art de s?duire est son m?tier, il ne songe qu'?cette seule affaire depuis plus de quinze ans, car il en a trente. On ne peut pas dire qu'il manque d'esprit; il est fin et cauteleux; l'enthousiasme, la po?sie sont une impossibilit?dans ce caract?e: c'est un procureur; raison de plus pour qu'il ne se trompe pas.

"Il le faut, je vais faire la cour ?Mme de Fervaques.

"Elle m'ennuiera bien peut-?tre un peu, mais je regarderai ces yeux si beaux, et qui ressemblent tellement ?ceux qui m'ont le plus aim?au monde.

"Elle est ?trang?e; c'est un caract?e nouveau ?observer.

"Je suis fou, je me noie, je dois suivre les conseils d'un ami et ne pas m'en croire moi m?me."

CHAPITRE XXV

LE MINISTERE DE LA VERTU

Mais si je prends de ce plaisir avec tant de prudence et de circonspection, ce ne sera plus un plaisir pour moi.

LOPE DE VEGA.

A peine de retour ?Paris, et au sortir du cabinet du marquis de La Mole, qui parut fort d?concert?des d?p?ches qu'on lui pr?sentait, notre h?ros courut chez le comte Altamira. A l'avantage d'?tre condamn?? mort, ce bel ?tranger r?unissait beaucoup de gravit?et le bonheur d'?tre d?vot; ces deux m?rites, et, plus que tout, la haute naissance du comte, convenaient tout ?fait ?Mme de Fervaques, qui le voyait beaucoup.

Julien lui avoua gravement qu'il en ?ait fort amoureux.

- C'est la vertu la plus pure et la plus haute, r?pondit Altamira,

seulement un peu j?suitique et emphatique. Il est des jours o?je comprends chacun des mots dont elle se sert, mais je ne comprends pas la phrase tout enti?re. Elle me donne souvent l'id?e que je ne sais pas le fran?ais aussi bien qu'on le dit. Cette connaissance fera prononcer votre nom, elle vous donnera du poids dans le monde. Mais allons chez Bustos, dit le comte Altamira, qui ?ait un esprit d'ordre; il a fait la cour ?Mme la mar?chale.

Don Diego Bustos se fit longtemps expliquer l'affaire, sans rien dire, comme un avocat dans son cabinet. Il avait une grosse figure de moine avec des moustaches noires, et une gravit?sans pareille; du reste, bon carbonaro'.

- Je comprends, dit-il enfin ?Julien. La mar?chale de Fervaques a-t-elle eu des amants, n'en a-t-elle pas eu? Avez-vous ainsi quelque espoir de r?ussir? voil?la question. C'est vous dire que, pour ma part, j'ai ?chou?. Maintenant que je ne suis plus piqu?, je me fais ce raisonnement: souvent elle a de l'humeur, et, comme je vous le raconterai bient?t, elle n'est pas mal vindicative.

"Je ne lui trouve pas ce temp?rament bilieux qui est celui du g?nie, et jette sur toutes les actions comme un vernis de passion. C'est au contraire ?la fa?on d'?tre flegmatique et tranquille des Hollandais qu'elle doit sa rare beaut?et ses couleurs si fra?ches.

Julien s'impatientait de la lenteur et du flegme in?branlable de l'Espagnol; de temps en temps, malgr?lui, quelques monosyllabes lui ?chappaient.

- Voulez-vous m'?couter? lui dit gravement don Diego Bustos.

- Pardonnez ?la furia francese; je suis tout oreilles, dit Julien.

- La mar?chale de Fervaques est donc fort adonn?e ?la haine; elle poursuit impitoyablement des gens qu'elle n'a jamais vus, des avocats, de pauvres diables d'hommes de lettres qui ont fait des chansons comme Coll?. Vous savez?

J'ai la marotte
D'aimer Marote. etc.

Et Julien dut essuyer la citation tout enti?re. L'Espagnol ?ait bien aise de chanter en fran?ais.

Cette divine chanson ne fut jamais ?cout?e avec plus d'impatience. Quand elle fut finie:

- La mar?chale, dit don Diego Bustos, a fait destituer l'auteur de cette chanson:

Un jour l'amour au cabaret...

Julien fr?mit qu'il ne voul?t la chanter. Il se contenta de l'analyser. R?ellement elle ?ait impie et peu d?cente.

- Quand la mar?chale se prit de col?re contre cette chanson, dit Don Diego, je lui fis observer qu'une femme de son rang ne devait point lire toutes les sottises qu'on publie. Quelques progr?s que fassent la pi?? et la gravit?, il y aura toujours en France une litt?ature de cabaret. Quand Mme de Fervaques eut fait ??ter ?l'auteur, pauvre diable en demi-solde, une place de dix-huit cents francs: Prenez garde, lui dis-je, vous avez attaqu? ce rimailleur avec vos armes, il peut vous r?pondre avec ses rimes: il fera une chanson sur la vertu. Les salons dor?s seront pour vous; les gens qui aiment ?rire r?pondront ses ?pigrammes. Savez-vous, monsieur, ce que la mar?chale me r?pondit? -- Pour l'int??t du Seigneur, tout Paris me verrait marcher au martyre; ce serait un spectacle nouveau en France. Le peuple apprendrait ?respecter la qualit?. Ce serait le plus beau jour de ma vie. Jamais ses yeux ne furent plus beaux.

- Et elle les a superbes, s'?cria Julien.

- Je vois que vous ?tes amoureux... Donc, reprit gravement don Diego Bustos, elle n'a pas la constitution bilieuse qui porte ?la vengeance. Si elle aime ?nuire pourtant, c'est qu'elle est malheureuse, je soup?onne l?malheur int?rieur. Ne serait-ce point une prude lasse de son m?tier?

L'Espagnol le regarda en silence pendant une grande minute.

- Voil?toute la question, ajouta-t-il gravement, et c'est de l?que vous pouvez tirer quelque espoir. J'y ai beaucoup r?fl?chi pendant les deux ans que je me suis port?son tr?s humble serviteur. Tout votre avenir, monsieur qui ?tes amoureux, d?p?end de ce grand probl?me: Est-ce une prude lasse de son m?tier, et m?chante parce qu'elle est malheureuse?

- Ou bien, dit Altamira sortant enfin de son profond silence, serait-ce ce que je t'ai dit vingt fois? tout simplement de la vanit?fran?aise; c'est le souvenir de son p?e, le fameux marchand de draps, qui fait le malheur de ce caract?e naturellement morne et sec. Il n'y aurait qu'un bonheur pour elle, celui d'habiter Tol?de, et d'?tre tourment?e par un confesseur qui chaque jour lui montrerait l'enfer tout ouvert.

Comme Julien sortait:

- Altamira m'apprend que vous ?tes des n?tres, lui dit Don Diego, toujours plus grave. Un jour vous nous aiderez ?reconqu?ir notre libert?, ainsi veux-je vous aider dans ce petit amusement. Il est bon que vous connaissiez le style de la mar?chale; voici quatre lettres de sa main.

- Je vais les copier, s'?cria Julien, et vous les rapporter.

- Et jamais personne ne saura par vous un mot de ce que nous avons dit?

- Jamais, sur l'honneur! s'?cria Julien.

- Ainsi Dieu vous soit en aide! ajouta l'Espagnol, et il reconduisit silencieusement, jusque sur l'escalier, Altamira et Julien.

Cette sc?ne ?gaya un peu notre h?ros, il fut sur le point de sourire. "Et

voil?le d?vot Altamira, se disait-il, qui m'aide dans une entreprise d'adult?e!"

Pendant toute la grave conversation de don Diego Bustos, Julien avait ??attentif aux heures sonn?es par l'horloge de l'h?tel d'Aligre.

Celle du d?her approchait, il allait donc revoir Mathilde! Il rentra, et s'habilla avec beaucoup de soin.

"Premi?re sottise, se dit-il en descendant l'escalier; il faut suivre ? la lettre l'ordonnance du prince."

Il remonta chez lui, et prit un costume de voyage on ne peut pas plus simple.

"Maintenant, pensa-t-il, il s'agit des regards. "Il n'?tait que cinq heures et demie, et l'on d?hait ?six. Il eut l'id?e de descendre au salon, qu'il trouva solitaire. A la vue du canap?bleu, il se pr?cipita ?genoux et baissa l'endroit o?Mathilde appuyait son bras, il r?pondit des larmes, ses joues devinrent br?iantes. "Il faut user cette sensibilit?sotte, se dit-il avec col?e; elle me trahirait. "Il prit un journal pour avoir une contenance, et passa trois ou quatre fois du salon au jardin.

Ce ne fut qu'en tremblant et bien cach?par un grand ch?ne, qu'il osa lever les yeux jusqu'?la fen?tre de Mlle de La Mole. Elle ?tait herm?tiquement ferm?e, il fut sur le point de tomber et resta longtemps appuy?contre le ch?ne; ensuite, d'un pas chancelant, il alla revoir l'?chelle du jardinier.

Le cha?non, jadis forc?par lui en des circonstances h?as! si diff?entes, n'avait point ??raccommod?. Emport?par un mouvement de folie, Julien le pressa contre ses l?vres.

Apr?s avoir err?longtemps du salon au jardin, Julien se trouva horriblement fatigu?, ce fut un premier succ?s qu'il sentit vivement. "Mes regards seront ?teints et ne me trahiront pas!" Peu ? peules convives arriv?ent au salon, jamais la porte ne s'ouvrit sans jeter un trouble mortel dans le coeur de Julien.

On se mit ?table. Enfin parut Mlle de La Mole, toujours fid?le ?son habitude de se faire attendre. Elle rougit beaucoup en voyant Julien; on ne lui avait pas dit son arriv?e. Dapr?s la recommandation du prince Korasoff, Julien regarda ses mains, elles tremblaient. Troubl?lui-m?me au-del?de toute expression par cette d?couverte, il fut assez heureux pour ne para?tre que fatigu?.

M. de La Mole fit son ?log. La marquise lui adressa la parole un instant apr?s, et lui fit compliment sur son air de fatigue. Julien se disait ?chaque instant: "Je ne dois pas trop regarder Mlle de La Mole, mais mes regards non plus ne doivent point la fuir. Il faut para?tre ce que j'?tais r?ellement huit jours avant mon malheur... "Il eut lieu d'?tre satisfait du succ?s et resta au salon. Attentif pour la premi?re fois envers la ma?resse de la maison, il fit tous ses efforts pour faire parler les hommes de sa soci??et maintenir la conversation vivante.

Sa politesse fut r?compens?e, sur les huit heures, on annon?a Mme la mar?chale de Fervaques. Julien s'?chappa et reparut bient?t, v?tu avec le plus grand soin. Mme de La Mole lui sut un gr?infini de cette marque de respect, et voulut lui t?moigner sa satisfaction, en parlant de son voyage ?Mme de Fervaques. Julien s'?tablit aupr?s de la mar?chale, de fa?on ?ce que ses yeux ne fussent pas aper?us de Mathilde. Plac?ainsi, suivant toutes les r?gles de l'art, Mme de Fervaques fut pour lui l'objet de l'admiration la plus ?bahie. C'est par une tirade sur ce sentiment que commen?a la premi?re des cinquante-trois lettres dont le prince Korasoff lui avait fait cadeau.

La mar?chale annon?a qu'elle allait ?l'Op?ra-Buffa. Julien y courut; il trouva le chevalier de Beauvoisis, qui l'emmena dans une loge de messieurs les gentilshommes de la chambre, justement ?c?t?de la loge de Mme de Fervaques. Julien la regarda constamment. "Il faut, se dit-il en rentrant ?l'h?tel, que je tienne un journal de si?ge; autrement j'oublierais mes attaques. "Il se for?a ?crire deux ou trois pages sur ce sujet ennuyeux, et parvint ainsi, chose admirable, ?ne presque pas penser ?Mlle de La Mole.

Mathilde l'avait presque oubli?pendant son voyage. "Ce n'est apr?s tout qu'un ?tre commun, pensait-elle son nom me rappellera toujours la plus grande tache d?ma vie. Il faut revenir de bonne foi aux id?es vulgaires de sagesse et d'honneur; une femme a tout ?perdre en les oubliant.", Elle se montra dispos?e ? permettre enfin la conclusion de l'arrangement avec le marquis de Croisenois, pr?pare depuis si longtemps. Il ?tait fou de joie; on l'e?t bien ?tonn?en lui disant qu'il y avait de la r?signation au fond de cette mani?re de sentir de Mathilde, qui le rendait si fier.

Toutes les id?es de Mlle de La Mole chang?ent en voyant Julien. "Au vrai, c'est l?mon mari, se dit-elle; si je reviens de bonne foi aux id?es de sagesse, c'est ?videmment lui que je dois ?pouser."

Elle s'attendait ?des importunit?s, ?des airs de malheur de la part de Julien; elle pr?parait ses r?ponses: car sans doute, au sortir du d?ner, il essaierait de lui adresser quelques mots. Loin de l?, il resta ferme au salon, ses regards ne se tourn?ent pas m?me vers le jardin. Dieu sait avec quelle peine!" Il vaut mieux avoir tout de suite cette explication, se dit Mlle de La Mole"; elle alla seule au jardin, Julien n'y parut pas. Mathilde vint se promener pr?s des portes-fen?tres du salon; elle le vit fort occup? ?d?crire ?Mme de Fervaques les vieux ch?teaux en ruine qui couronnent les coteaux des bords du Rhin et leur donnent tant de physionomie. Il commen?a ?ne pas mal se tirer de la phrase sentimentale et pittoresque qu'on appelle esprit dans certains salons.

Le prince Korasoff e?t ?t?bien fier, s'il se f?t trouv??Paris: cette soir?e ?tait exactement ce qu'il avait pr?dit.

Il e?t approuv?la conduite que tint Julien les jours suivants.

Une intrigue parmi les membres du gouvernement occulte allait disposer de quelques cordons bleus; Mme la mar?chale de Fervaques exigeait que son grand oncle f?t chevalier de l'ordre. Le marquis de La Mole avait la m?me pr?tention pour son beau-p?re; ils r?unirent leurs efforts, et la mar?chale vint presque tous les jours ?l'h?tel de La Mole. Ce fut

d'elle que Julien apprit que le marquis allait ?tre ministre: il offrait ?la Chamarilla un plan fort ing?nieux pour an?antir la Charte, sans commotion, en trois ans.

Julien pouvait esp?rer un ?v?ch?, si M. de La Mole arrivait au minist?e; mais, ?ses yeux, tous ces grands int?ts s'?taient comme recouverts d'un voile. Son imagination ne les apercevait plus que vaguement et pour ainsi dire dans le lointain. L'affreux malheur qui en faisait un maniaque lui montrait tous les int?ts de la vie dans sa mani?e d'?tre avec Mlle de La Mole. Il calculait qu'apr?s cinq ou six ans de soins, il parviendrait ?s'en faire aimer de nouveau.

Cette t?te si froide ?tait, comme on voit, tomb?e ?l'?tat de d?raison complet. De toutes les qualit?s qui l'avaient distingu? autrefois il ne lui restait qu'un peu de fermet?. Mat?riellement fid?le au plan de conduite dict?par le prince Korasoff, chaque soir il se pla?ait assez pr?s du fauteuil de Mme de Fervaques, mais il lui ?tait impossible de trouver un mot ?dire.

L'effort qu'il s'imposait pour para?tre gu?ri aux yeux de Mathilde absorbait toutes les forces de son ?me, il restait aupr?s de la mar?chale comme un ?tre ?peine anim?, ses yeux m?me, ainsi que dans l'extr?me souffrance physique, avaient perdu tout leur feu.

Comme la mani?e de voir de Mme de La Mole n'?tait jamais qu'une contre-?preuve des opinions de ce mari qui pouvait la faire duchesse, depuis quelques jours elle portait aux nues le m?rite de Julien.

CHAPITRE XXVI

L'AMOUR MORAL

There also was of course in Adeline
That calm patrician polish in the address,
Which ne'er can pass the equinoctial line
Of any thing which Nature would express:
Just as a Mandarin finds nothing fine,
At least his manner suffers not to guess
That any thing he views can greatly please.
Don Juan. C. XIII. stanza 84.

"Il y a un peu de folie dans la mani?e de voir de toute cette famille, pensait la mar?chale; ils sont engou?s de leur jeune abb?, qui ne sait qu'?couter, avec d'assez beaux yeux, il est vrai."

Julien, de son c?t?, trouvait dans les fa?ons de la mar?chale un exemple ?peu pr?s parfait de ce calme patricien qui respire une politesse exacte et encore plus l'impossibilit?d'aucune vive ?motion. L'impr?vu dans les mouvements, le manque d'empire sur soi-m?me, e?t scandalis?Mme de Fervaques presque autant que l'absence de majest?envers les inf?ieurs. Le moindre signe de sensibilit?e?t ?t?ses yeux comme une

sorte d'ivresse morale dont il faut rougir, et qui nuit fort ?ce qu'une personne d'un rang ?ev?se doit ?soi-m?me. Son grand bonheur ?tait de parler de la derni?re chasse du roi, son livre favori les M?moires du duc de Saint-Simon, surtout pour la partie g?n?alogique.

Julien savait la place qui, d'apr?s la disposition des lumi?res, convenait au genre de beaut?de Mme de Fervaques. Il s'y trouvait d'avance, mais avait grand soin de tourner sa chaise de fa?on ?ne pas apercevoir Mathilde. ?tonn?e de cette constance ?se cacher d'elle un jour elle quitta le canap?bleu et vint travailler aupr?s d'une petite table voisine du fauteuil de la mar?chale. Julien la voyait d'assez pr?s par-dessous le chapeau de Mme de Fervaques. Ces yeux, qui disposaient de son sort, l'effray?ent d'abord, aper?us de si pr?s, ensuite le jet?ent violemment hors de son apathie habituelle, il parla et fort bien.

Il adressait la parole ?la mar?chale, mais son but unique ?tait d'agir sur l'?me de Mathilde. Il s'anima de telle sorte que Mme de Fervaques arriva ?ne plus comprendre ce qu'il disait.

C'?tait un premier m?rite. Si Julien e?t eu l'id?e de le compl?ter par quelques phrases de mysticit?allemande, de haute religiosit?et de j?ositisme, la mar?chale l'e?t rang?d'embl?e parmi les hommes sup?rieurs appell?s ?r?g?n?er le si?cle.

"Puisqu'il est d'assez mauvais go?, se disait Mlle de La Mole, pour parler aussi longtemps et avec tant de feu ?Mme de Fervaques, je ne l'?couterai plus. "Pendant toute la fin de cette soir?e, elle tint parole, quoique avec peine.

A minuit, lorsqu'elle prit le bougeoir de sa m?re pour l'accompagner ?sa chambre, Mme de La Mole s'arr?ta sur l'escalier pour faire un ?oge complet de Julien. Mathilde acheva de prendre de l'humeur, elle ne pouvait trouver le sommeil. Une id?e la calma: "ce que je m?prise peut encore faire un homme de grand m?rite aux yeux de la mar?chale."

Pour Julien, il avait agi, il ?tait moins malheureux; ses yeux tomb?ent par hasard sur le portefeuille en cuir de Russie, o?le prince Korasoff avait enferm?les cinquante-trois lettres d'amour dont il lui avait fait cadeau. Julien vit en note, au bas de la premi?re lettre: On envoie le n?1 huit jours apr?s la premi?re vue.

"Je suis en retard! s'?cria Julien, car il y a bien longtemps que je vois Mme de Fervaques. "Il se mit aussit? ?transcrire cette premi?re lettre d'amour c'?tait une hom?ie remplie de phrases sur la vertu et ennuyeuse ?p?rir; Julien eut le bonheur de s'endormir ?la seconde page.

Quelques heures apr?s, le grand soleil le surprit appuy?sur sa table. Un des moments les plus p?nibles de sa vie ?tait celui o?, chaque matin, en s'?veillant, il s'apprenait son malheur. Ce jour-l?, il acheva la copie de sa lettre presque en riant. "Est-il possible, se disait-il, qu'il se soit trouv?un jeune homme pour ?crire ainsi!" Il compta plusieurs phrases de neuf lignes. Au bas de l'original, il aper?ut une note au crayon:

On porte ces lettres soi-m?me: ?cheval, cravate notre, redingote bleue. On remet la lettre au portier d'un air contrit; profonde m?ancolie dans

le regard Si l'on aperçut quelque femme de chambre, essuyer ses yeux furtivement. Adresser la parole à la femme de chambre.

Tout cela fut exactement.

"Ce que je fais est bien hardi, pensa Julien en sortant de l'hôtel de Fervaques, mais tant pis pour Korasoff. Oser critiquer une vertu si c'est! Je vais en être traité avec le dernier mot, et rien ne m'amusera davantage. C'est, au fond, la seule comédie à laquelle je puisse être sensible. Oui couvrir de ridicule cet être si odieux, que j'appelle moi, m'amusera. Si je m'en croyais, je commettrais quelque crime pour me distraire."

Depuis un mois, le plus beau moment de la vie de Julien était celui où il remettait son cheval à l'curie. Korasoff avait expressément défié de regarder, sous quelque prétexte que ce fut, la matresse qui l'avait quitté. Mais le pas de ce cheval qu'elle connaissait si bien, la main avec laquelle Julien frappait de sa cravache à la porte de l'curie pour appeler un homme attiraient quelquefois Mathilde derrière le rideau de sa fenêtre. La mousseline était si lue que Julien voyait au travers. En regardant d'une certaine façon sous le bord de son chapeau, il percevait la taille de Mathilde sans voir ses yeux. "Par conséquent, se disait-il, elle ne peut voir les miens, et ce n'est point à la regarder."

Le soir, Mme de Fervaques fut pour lui exactement comme si elle n'était pas revenue la dissertation philosophique, mystique et religieuse que, le matin, il avait remise à son portier avec tant de malolie. La veille, le hasard avait révélé à Julien le moyen d'être éloquent; il s'arrangea de façon à voir les yeux de Mathilde. Elle, de son côté, un instant après l'arrivée de la marquale, quitta le canapé bleu: c'était d'oser sa société habituelle. M. de Croisenois parut consterné de ce nouveau caprice; sa douleur évidente était à Julien ce que son malheur avait de plus atroce.

Cet imprévu dans sa vie le fit parler comme un ange; et comme l'amour-propre se glisse même dans les cours qui servent de temple à la vertu la plus auguste Mme de La Mole a raison, se dit la marquale en remontant en voiture, ce jeune prêtre a de la distinction. Il faut que, les premiers jours, ma présence l'ait intimidé. Dans le fait, tout ce que l'on rencontre dans cette maison est bien l'ger; je n'y vois que des vertus aidées par la vieillesse, et qui avaient grand besoin des glaces de l'ge. Ce jeune homme aura su voir la différence, il crit bien mais je crains fort que cette demande de l'éclairer de mes conseils, qu'il me fait dans sa lettre, ne soit au fond qu'un sentiment qui s'ignore soi-même.

"Toutefois, que de conversions ont ainsi commencé! Ce qui me fait bien augurer de celle-ci, c'est la différence de son style avec celui des jeunes gens dont j'ai eu l'occasion de voir les lettres. Il est impossible de ne pas reconnaître de l'onction, un siége profond et beaucoup de conviction dans la prose de ce jeune l'rite, il aura la doute vertu de Massillon."

CHAPITRE XXVII

LES PLUS BELLES PLACES DE L'ÉGLISE

Des services! des talents! du mrite! bah! soyez d'une coterie.
TÉMOAQUE.

Ainsi l'idée d'un châtiment pour la première fois mêlée avec celle de Julien dans la tête d'une femme qui, tôt ou tard, devait distribuer les plus belles places de l'église de France. Cet avantage n'était guère touché par Julien; en cet instant, sa pensée ne s'intéressait à rien d'autre que son malheur actuel: tout le redoublait, par exemple, la vue de sa chambre lui était devenue insupportable. Le soir, quand il rentrait avec sa bougie, chaque meuble, chaque petit ornement lui semblait prendre une voix pour lui annoncer aigrement quelque nouveau détail de son malheur.

"Ce jour-là, j'ai un travail forcé, se dit-il en rentrant et avec une vivacité que, depuis longtemps, il ne connaissait plus: espérions que la seconde lettre sera aussi ennuyeuse que la première."

Elle l'était davantage. Ce qu'il copiait lui semblait si absurde, qu'il en vint à transcrire ligne par ligne, sans songer au sens.

"C'est encore plus emphatique, se disait-il, que les pièces officielles du traité de Münster, que mon professeur de diplomatie me faisait copier à Londres."

Il se souvint seulement alors des lettres de Mme de Fervaques dont il avait oublié de rendre les originaux au grave Espagnol don Diego Bustos. Il les chercha; elles étaient également presque aussi amphigouriques que celles du jeune seigneur russe. Le vague était complet. Cela voulait tout dire et ne rien dire. "C'est la harpe blanche du style, pensa Julien. Au milieu des plus hautes pensées sur le narratif, sur la mort, sur l'infini, etc., je ne vois de relai qu'une peur abominable du ridicule."

Le monologue que nous venons d'abréger fut répété pendant quinze jours de suite. S'endormir en transcrivant une sorte de commentaire de l'Apocalypse, le lendemain aller porter une lettre d'un air mélancolique, remettre le cheval à l'curie avec l'espérance d'apercevoir la robe de Mathilde, travailler, le soir paraître à l'Opéra quand Mme de Fervaques ne venait pas à l'hôtel de La Mole, tels étaient les vêtements monotones de la vie de Julien. Elle avait plus d'intérêt quand Mme de Fervaques venait chez la marquise; alors il pouvait entrevoir les yeux de Mathilde sous une aile du chapeau de la marquise, et il était éloquent. Ses phrases pittoresques et sentimentales commençaient à prendre une tournure plus frappante à la fois et plus gigante.

Il sentait bien que ce qu'il disait était absurde aux yeux de Mathilde, mais il voulait la frapper par l'étrangeté de la diction. "Plus ce que je dis est faux, plus je dois lui plaire >>, pensait Julien, et alors, avec une hardiesse abominable, il exagérait certains aspects de la nature. Il s'aperçut bien vite que, pour ne pas paraître vulgaire aux yeux de la marquise il fallait surtout se bien garder des idées simples et

raisonnables. Il continuait ainsi, ou abrégait ses amplifications suivant qu'il voyait le succès ou l'indifférence dans les yeux des deux grandes dames auxquelles il fallait plaire.

Au total, sa vie était moins affreuse que lorsque ses journées se passaient dans l'inaction.

"Mais, se disait-il un soir, me voici transcrivant la quinzième de ces abominables dissertations; les quatorze premières ont parfaitement remises au suisse de la marquise. Je vais avoir l'honneur de remplir toutes les cases de son bureau. Et cependant elle me traite exactement comme si je n'écrivais pas! Quelle peut être la fin de tout ceci? Ma constance l'ennuierait-elle autant que moi? Il faut convenir que ce Russe, ami de Korasoff et amoureux de la belle quakeresse de Richemond, fut en son temps un homme terrible; on n'est pas plus assommant."

Comme tous les très médiocres que le hasard met en présence des manœuvres d'un grand général, Julien ne comprenait rien à l'attaque exercée par le jeune Russe sur le cœur de la sirène Anglaise. Les quarante premières lettres n'étaient destinées qu'à se faire pardonner la hardiesse d'écrire. Il fallait faire contracter cette douce personne, qui peut-être s'ennuyait infiniment, l'habitude de recevoir des lettres peut-être un peu moins insipides que sa vie de tous les jours.

Un matin, on remit une lettre à Julien; il reconnut les armes de Mme de Fervaques, et brisa le cachet avec un empressement qui lui était semblé bien impossible quelques jours auparavant: ce n'était qu'une invitation d'héritage.

Il courut aux instructions du prince Korasoff. Malheureusement, le jeune Russe avait voulu être l'agent comme Dorat, l'avoilé étant fallu être simple et intelligible; Julien ne put deviner la position morale qu'il devait occuper au héritage de la marquise.

Le salon était de la plus haute magnificence, doré comme la galerie de Diane aux Tuilleries, avec des tableaux à l'huile au lambris. Il y avait des taches claires dans ces tableaux. Julien apprit plus tard que les sujets avaient semblé peu dignes à la maîtresse du logis, qui avait fait corriger les tableaux. "Siècle moral!" pensa-t-il.

Dans ce salon, il remarqua trois des personnages qui avaient assisté à la rédaction de la note secrète. L'un d'eux, Mgr l'abbé de ***, oncle de la marquise, avait la feuille des bénéfices et, disait-on, ne savait rien refuser à sa nièce. "Quel pas immense j'ai fait se dit Julien en souriant avec malice, et combien il m'est indifférent! Me voici devant avec le fameux abbé de ***."

Le héritage fut médiocre et la conversation impatiente. "C'est la table d'un mauvais livre, pensait Julien. Tous les plus grands sujets des penseurs des hommes y sont parfaitement abordés. Ainsi, à peine trois minutes, on se demande ce qui l'emporte, de l'emphase du parleur ou de son abominable ignorance."

Le lecteur a sans doute oublié ce petit homme de lettres, nommé Tanbeau, neveu de l'académicien et futur professeur, qui, par ses basses calomnies, semblait chargé d'empoisonner le salon de l'hôtel de La Mole.

Ce fut par ce petit homme que Julien eut la première idée qu'il se pourrait bien que Mme de Fervaques, tout en ne répondant pas à ses lettres, vit avec indulgence le sentiment qui les dictait. L'idée noire de M. Tanbeau était d'espérer en pensant aux succès de Julien, mais comme d'un autre côté, un homme de morte, pas plus qu'un sot ne peut être en deux endroits à la fois, "si Sorel devient l'amant de la sublime marquise se disait le futur professeur, elle le placera dans l'église de quelque manière avantageuse, et j'en serai délivré ? l'hôtel de La Mole."

M. l'abbé Pirard adressa aussi à Julien de longs sermons sur ses succès ? l'hôtel de Fervaques. Il y avait jalouse de secte entre l'austère janséniste et le salon jésuite, régénératrice et monarchique de la vertueuse marquise.

CHAPITRE XXVII

MANON LESCAUT

Or, une fois qu'il fut bien convaincu de la sottise et l'herie du prieur, il réussissait assez ordinairement en appelant noir ce qui était blanc, et blanc ce qui était noir.

LICHTENBERG.

Les instructions russes prescrivaient impérieusement de ne jamais contredire de vive voix la personne à qui on écrivait. On ne devait s'autoriser sous aucun prétexte, du rôle de l'admiration la plus extatique; les lettres partaient toujours de cette supposition.

Un soir, à l'Opéra, dans la loge de Mme de Fervaques Julien portait aux nues le ballet de Manon Lescaut. Sa seule raison pour parler ainsi, c'est qu'il le trouvait insignifiant.

La marquise dit que ce ballet était bien inférieur au roman de l'abbé Prevost.

"Comment! pensa Julien tonné et amusé, une personne d'une si haute vertu vanter un roman!" Mme de Fervaques faisait profession, deux ou trois fois la semaine, du moins pris le plus complet pour les écrivains qui, au moyen de ces plats ouvrages, cherchent à corrompre une jeunesse qui n'est, hélas! que trop disposée aux erreurs des sens.

"Dans ce genre immoral et dangereux, Manon Lescaut continua la marquise, occupe, dit-on, un des premiers rangs. Les faiblesses et les angoisses mortelles d'un cœur bien criminel y sont, dit-on, dépeintes avec une vérité qui a de la profondeur, ce qui n'empêche pas votre Bonaparte de prononcer à Sainte-Hélène que c'est un roman écrit pour des laquais."

Ce mot rendit toute son activité à l'idée de Julien. "On a voulu me perdre

auprès de la maréchale; on lui a dit mon enthousiasme pour Napoléon. Ce fait l'a assez piqué pour qu'elle cède ?la tentation de me le faire sentir. Cette d?couverte l'amusa toute la soirée, et le rendit amusant. Comme il prenait congé de la maréchale sous le vestibule de l'Opéra:

- Souvenez-vous, monsieur, lui dit-elle, qu'il ne faut pas aimer Bonaparte quand on m'aime; on peut tout au plus l'accepter comme une n?cessit?impos e par la Providence. Du reste, cet homme n'avait pas l?me assez flexible pour sentir les chefs-d'oeuvre des arts.

"Quand on m'aime! se r  tait Julien, cela ne veut rien dire, ou veut tout dire. Voil?des secrets de langage qui manquent ?nos pauvres provinciaux. "Et il songea beaucoup ?Mme de R?hal, en copiant une lettre immense destin e ?la maréchale.

- Comment se fait-il, lui dit-elle le lendemain d'un air d'indiff?rence qu'il trouva mal jou?, que vous me parliez de Londres et de Richemond dans une lettre que vous avez ?crit hier soir, ?ce qu'il semble, au sortir de l'Opéra?

Julien fut très embarrass?, il avait copi?ligne par ligne, sans songer ?ce qu'il ?crivait, et apparemment avait oubli?de substituer aux mots Londres et Richemond, qui se trouvaient dans l'original, ceux de Paris et Saint-Cloud Il commen?a deux ou trois phrases, mais sans possilit? de les achever il se sentait sur le point de c?der au rire fou. Enfin en cherchant ses mots il parvint ?cette idée: "Exalt?par la discussion des plus sublimes, des plus grands int?ts de l'?me humaine, la mienne, en vous ?crivant, a pu avoir une distraction.

"Je produis une impression se dit-il donc je puis m'?pargner l'ennui du reste d?la soirée. "Il sortit en courant de l'h?tel de Fervaques. Le soir, en revoyant l'original de la lettre par lui copié la veille, il arriva bien vite ?l'endroit fatal o?le jeune Russe parlait de Londres et de Richemond. Julien fut bien ?tonn?de trouver cette lettre presque tendre.

C'?tait le contraste de l'apparente l?g?et?de ses propos, avec la profondeur sublime et presque apocalyptique de ses lettres qui l'avait fait distinguer. La longueur des phrases plaisait surtout ?la maréchale; ce n'est pas l?ce style sautillant mis ?la mode par Voltaire, cet homme immoral! Quoique notre h?ros f?t tout au monde pour bannir toute esp?ce de bon sens de sa conversation, elle avait encore une couleur antimonarchique et impie qui n'?chappait pas ?Mme de Fervaques. Environn e de personnages ?minemment moraux, mais qui souvent n'avaient pas une idée par soirée cette dame ?tait profond?ment frapp e de tout ce qui ressemblait ?une nouveaut?, mais en m?me temps, elle croyait se devoir ?elle-m?me d'en ?tre offens e. Elle appelait ce d?faut, garder l'empreinte de la l?g?et?du si?cle...

Mais de tels salons ne sont bons ?voir que quand on sollicite. Tout l'ennui de cette vie sans int?r  que menait Julien est sans doute partag par le lecteur. Ce sont l?les landes de notre voyage.

Pendant tout le temps usurp dans la vie de Julien par l'?pisode Fervaques, Mlle de La Mole avait besoin de prendre sur elle pour ne pas songer ?lui. Son ?me ?tait en proie ?de violents combats: quelquefois elle se flattait de m?priser ce jeune homme si triste; mais, malgré

elle, sa conversation la captivait. Ce qui l'attirait surtout, c'était sa fausseté parfaite, il ne disait pas un mot ?la marquale qui ne fit un mensonge, ou du moins un déguisement abominable de sa façon de penser, que Mathilde connaissait si parfaitement sur presque tous les sujets. Ce machiavélisme la frappait. "Quelle profondeur! se disait-elle; quelle différence avec les niauds emphatiques ou les fripons communs, tels que M. Tanbeau, qui tiennent le même langage!"

Toutefois, Julien avait des journées affreuses. C'était pour accomplir le plus pénible des devoirs qu'il paraissait chaque jour dans le salon de la marquale. Ses efforts pour jouer un rôle achevaient d'épuiser toute force son temps. Souvent, la nuit, en traversant la cour immense de l'hôtel de Fervaques ce n'était qu'une force de caractère et de raisonnement qu'il parvenait à maintenir un peu au-dessus du désespoir.

a J'ai vaincu le désespoir au sein de ma fortune, se disait-il: pourtant quelle affreuse perspective j'avais alors! Je faisais ou je manquais ma fortune, dans l'un comme dans l'autre cas, je me voyais obligé de passer toute ma vie en société intime avec ce qu'il y a sous le ciel de plus imprévisible et de plus dangereux. Le printemps suivant onze petits mois après seulement, j'étais le plus heureux peut-être des jeunes gens de mon âge."

Mais bien souvent, tous ces beaux raisonnements étaient sans effet contre l'affreuse réalité. Chaque jour il voyait Mathilde au déjeuner et à dîner. D'après les lettres nombreuses que lui dictait M. de La Mole, il la savait à la veille d'épouser M. de Croisenois. Dès cet aimable jeune homme paraissait deux fois par jour à l'hôtel de La Mole: l'œil jaloux d'un amant délaissé perdait pas une seule de ses démarches.

Quand il avait cru voir que Mlle de La Mole traitait bien son prétendu, en rentrant chez lui, Julien ne pouvait s'empêcher de regarder ses pistolets avec amour.

"Ah! que je serais plus sage, se disait-il, de démarquer mon linge, et d'aller dans quelque forêt solitaire, à vingt lieues de Paris, finir cette exécutable vie! Inconnu dans le pays, ma mort serait cachée pendant quinze jours, et qui songerait à moi après quinze jours! >

Ce raisonnement était fort sage. Mais le lendemain, le bras de Mathilde, entrevu entre la manche de sa robe et son gant, suffisait pour plonger notre jeune philosophe dans des souvenirs cruels, et qui cependant l'attachaient à la vie. "Eh bien! se disait-il alors, je suivrai jusqu'au bout cette politique russe. Comment cela finira-t-il?

"A l'égard de la marquale, certes, après avoir transcrit ces cinquante-trois lettres, je n'en écrirai pas d'autres.

"A l'égard de Mathilde, ces six semaines de complète si pénible, ou ne changeront rien à sa couleur, ou m'obtiendront un instant de réconciliation. Grand Dieu! j'en mourrais de bonheur! Et il ne pouvait achever sa pensée."

Quand, après une longue réverie, il parvenait à reprendre son raisonnement: "Donc, se disait-il, j'obtiendrais un jour de bonheur, après quoi recommenceraient ses rigueurs fondées, hâs! sur le peu de

pouvoir que j'ai de lui plaire et il ne me resterait plus aucune ressource, je serais ruiné, perdu ?jamais...

"Quelle garantie peut-elle me donner avec son caractère? Hélas! mon peu de maturité répond à tout. Je manquerai d'élégance dans mes manières, ma façon de parler sera lourde et monotone. Grand Dieu! Pourquoi suis-je moi?"

CHAPITRE XXIX

L'ENNUI

Se sacrifier ?ses passions, passe: mais ?des passions qu'on n'a pas! O triste dix-neuvième siècle!
GIRODET.

Après avoir lu sans plaisir d'abord les longues lettres de Julien, Mme de Fervaques commençait à être occupée; mais une chose la désolait: "quel dommage que M. Sorel ne soit pas décidément présent! On pourrait l'admettre ?une sorte d'intimité, avec cette croix et cet habit presque bourgeois, on est exposé à des questions cruelles, et que répondre?" Elle n'achevait pas sa pensée: "quelque amie maligne peut supposer et même répondre que c'est un petit cousin subalterne, parent de mon père, quelque marchand d'or?par la garde nationale."

Jusqu'au moment où elle avait vu Julien, le plus grand plaisir de Mme de Fervaques avait été d'écrire le mot marquale ?cette de son nom. Ensuite une vanité de parvenue, maladive et qui s'offensait de tout, combattit un commencement d'intérêt.

"Il me serait si facile, se disait la marquale, d'en faire un grand vicaire dans quelque diocèse voisin de Paris! Mais M. Sorel tout court, et encore petit secrétaire de M. de La Mole! c'est désolant."

Pour la première fois, cette dame qui craignait tant, était émue d'un intérêt ?étranger ?ses préférences de rang et de supériorité sociale. Son vieux portier remarqua que lorsqu'il apportait une lettre de ce beau jeune homme qui avait l'air si triste, il était sûr de voir disparaître l'air distrait et mécontent que la marquale avait toujours soin de prendre ?l'arrivée d'un de ses gens.

L'ennui d'une façon de vivre toute ambitieuse d'effet sur le public, sans qu'il y eût au fond du cœur jouissance ?elle pour ce genre de succès, était devenu si intolérable depuis qu'on pensait à Julien, que pour que les femmes de chambre ne fussent pas maltraitées de toute une journée, il suffisait que, pendant la soirée de la veille, on eût passé une heure avec ce Jeune homme singulier. Son caractère naissant résista ?des lettres anonymes, fort bien faites. En vain le petit Tanbeau fournit MM. de Luz, de Croisenois, de Caylus deux ou trois calomnies fort adroites, et que ces messieurs prirent plaisir à répondre sans trop se rendre compte de la vérité des accusations. La marquale, dont l'esprit

n'tait pas fait pour résister ?ces moyens vulgaires, racontait ses doutes ?Mathilde, et toujours tait consol?e.

Un jour, apr?s avoir demand? trois fois s'il y avait des lettres, Mme de Fervaques se d?cida subitement ?r?pondre ?Julien. Ce fut une victoire de l'ennui. A la seconde lettre, la mar?chale fut presque arr??e par l'inconvenance d'?crire de sa main une adresse aussi vulgaire: A M. Sorel, chez M. le marquis de La Mole.

- Il faut, dit-elle le soir ?Julien d'un air fort sec, que vous m'apportiez des enveloppes sur lesquelles il y aura votre adresse.

"Me voil?constitu?amant valet de chambre", pensa Julien, et il s'inclina en prenant plaisir ?se grimer comme Ars?ne, le vieux valet de chambre du marquis.

Le m?me soir, il apporta des enveloppes, et le lendemain, de fort bonne heure, il eut une troisi?me lettre: il en lut cinq ou six lignes au commencement, et deux ou trois vers la fin. Elle avait quatre pages d'une petite ?criture fort serr?e.

Peu ?peu on prit la douce habitude d'?crire presque tous les jours. Julien r?pondait par des copies fid?les des lettres russes, et tel est l'avantage du style emphatique: Mme de Fervaques n'tait point ?onn?e du peu de rapport des r?ponses avec ses lettres.

Quelle n'e?t pas ??l'irritation de son orgueil, si le petit Tanbeau, qui s'?tait constitu?espion volontaire des d?marches de Julien, e?t pu lui apprendre que toutes ses lettres non d?cachet?es ?taient jet?es au hasard dans le tiroir de Julien.

Un matin, le portier lui apportait dans la biblioth?que une lettre de la mar?chale, Mathilde rencontra cet homme, vit la lettre et l'adresse de l'?criture de Julien. Elle entra dans la biblioth?que comme le portier en sortait, la lettre ?tait encore sur le bord de la table

Julien, fort occup???ire, ne l'avait pas plac?e dans son tiroir.

- Voil?ce que je ne puis souffrir, s'?cria Mathilde en s'emparant de la lettre; vous m'oubliez tout ?fait, moi qui suis votre ?pouse. Votre conduite est affreuse, Monsieur

A ces mots, son orgueil, ?onn?de l'effroyable inconvenance de sa d?marche, la suffoqua; elle fondit en larmes, et bient?t parut ?Julien hors d'?tat de respirer.

Surpris, confondu, Julien ne distinguait pas bien tout ce que cette sc?ne avait d'admirable et d'heureux pour lui. Il aida Mathilde ? s'asseoir; elle s'abandonnait presque dans ses bras.

Le premier instant o?il s'aper?ut de ce mouvement fut de joie extr?me. Le second fut une pens?e pour Korasoff: je puis tout perdre par un seul mot.

Ses bras se raidirent, tant l'effort impos?par la politique ?tait p?nible. "Je ne dois pas m?me me permettre de presser contre mon coeur ce corps souple et charmant, ou elle me m?prise et me maltraite. Quel

affreux caract?e!"

Et en maudissant le caract?e de Mathilde, il l'en aimait cent fois plus; il lui semblait avoir dans ses bras une reine.

L'impassible froideur de Julien redoubla le malheur d'orgueil qui d?chirait l'?me de Mlle de La Mole. Elle ?ait loin d'avoir le sang-froid n?cessaire pour chercher ?deviner dans ses yeux ce qu'il sentait pour elle en cet instant. Elle ne put se r?soudre ?le regarder; elle tremblait de rencontrer l'expression du m?pris.

Assise sur le divan de la biblioth?que immobile et la t?te tourn?e du c?t? oppos??Julien, elle ?ait en proie aux plus vives douleurs que l'orgueil et l'amour puissent faire ?prouver ?une ?me humaine. Dans quelle atroce d?marche elle venait de tomber!

"Il m'?tait r?serv?, malheureuse que je suis! de voir repousser les avances les plus ind?centes! et repouss?es par qui? ajoutait l'orgueil fou de douleur, repouss?es par un domestique de mon p?e."

- C'est ce que je ne souffrirai pas, dit-elle ?haute voix.

Et, se levant avec fureur, elle ouvrit le tiroir de la table de Julien plac?e ?deux pas devant elle. Elle resta comme glac?e d'horreur en y voyant huit ou dix lettres non ouvertes, semblables en tout ?celle que le portier venait de monter. Sur toutes les adresses, elle reconnaissait l'?criture de Julien, plus ou moins contrefaite.

- Ainsi, s'?cria-t-elle hors d'elle-m?me, non seulement vous ?es bien avec elle, mais encore vous la m?prisez. Vous, un homme de rien, m?priser Mme la mar?chale de Fervaques!

"Ah! pardon, mon ami, ajouta-t-elle en se jetant ?ses genoux, m?prise-moi si tu veux, mais aime-moi, je ne puis plus vivre priv?e de ton amour. Et elle tomba tout ?fait ?vanouie.

"La voil?donc, cette orgueilleuse, ?mes pieds!" se dit Julien.

CHAPITRE. XXX

UNE LOGE AUX BOUFFES

As the blackest sky
Foretells the heaviest tempest.
Don Juan, C. 1, st. 75.

Au milieu de tous ces grands mouvements, Julien ?ait plus ?tonn? qu'heureux. Les injures de Mathilde lui montraient combien la politique russe ?ait sage. "Peu parler peu agir, voil?mon unique moyen de salut."

Il releva Mathilde, et sans mot dire la repla?a sur le divan. Peu ?peu

les larmes la gagn?^{ent}.

Pour se donner une contenance, elle prit dans ses mains les lettres de Mme de Fervaques; elle les d?^ecachetait lentement. Elle eut un mouvement nerveux bien marqu?, quand elle reconnut l?^ecriture de la mar?^{chale}.
Elle tournait sans les lire les feuilles de ces lettres; la plupart avaient six pages.

- R?^epondez-moi, du moins, dit enfin Mathilde du ton de voix le plus suppliant, mais sans oser regarder Julien. Vous savez bien que j'ai de l'orgueil; c'est le malheur de ma position et m?^{me} de mon caract?^{re}, je l'avouerai

Mme de Fervaques m'a donc enlev?^{ent} votre coeur... A-t-elle fait pour vous tous les sacrifices o?^ù ce fatal amour m'a entra?^{né}?

Un morne silence fut toute la r?^eponse de Julien. "De quel droit pensait-il, me demande-t-elle une indiscr?^{tion} indigne d'un honn?^{te} homme?"

Mathilde essaya de lire les lettres; ses yeux remplis de larmes lui en ?taient la possibilit?

Depuis un mois elle ?ait malheureuse, mais cette ?me hautaine ?ait loin de s'avouer ses sentiments. Le hasard tout seul avait amen?^é cette explosion. Un instant la jalouse et l'amour l'avaient emport?^é sur l'orgueil. Elle ?ait plac?^é sur le divan et fort pr?^{ès} de Julien. Il voyait ses cheveux et son cou d'alb?^{tre}, un moment il oublia tout ce qu'il se devait; il passa le bras autour de sa taille, et la serra presque contre sa poitrine.

Elle tourna la t?^{te} vers lui lentement: il fut ?tonn?^é de l'extr?^{me} douleur qui ?ait dans ses yeux, c'?ait ?ne pas reconna?^{tre} leur physionomie habituelle.

Julien sentit ses forces l'abandonner, tant ?ait mortellement p?^{rible} l'acte de courage qu'il s'imposait.

"Ces yeux n'exprimeront bient? que le plus froid d?^edain, se dit Julien, si je me laisse entra?^{ner} au bonheur de l'aimer. "Cependant, d'une voix ?teinte et avec des paroles qu'elle avait ?peine la force d'achever, elle lui r?^p?ait, en ce moment l'assurance de tous ses regrets pour des d?^emarches que trop d'orgueil avait pu conseil

- J'ai aussi de l'orgueil, lui dit Julien d'une voix ?peine form?^{ée}, et ses traits peignaient le point extr?^{me} de l'abattement physique.

Mathilde se retourna vivement vers lui. Entendre sa voix ?ait un bonheur ?l'esp?^{rance} duquel elle avait presque renonc?. En ce moment elle ne se souvenait de sa hauteur que pour la maudire, elle e?^t voulu trouver des d?^emarches insolites, incroyables, pour lui prouver jusqu'? quel point elle l'adorait et se d?^etestait elle-m?^{me}.

- C'est probablement ?cause de cet orgueil, continua Julien, que vous m'avez distingu?^é un instant; c'est certainement ?cause de cette fermet?^é courageuse et qui convient ?un homme, que vous m'estimez en ce moment. Je puis avoir de l'amour pour la mar?^{chale}...

Mathilde tressaillit; ses yeux prirent une expression ?trange. Elle allait entendre prononcer son arr??. Ce mouvement n'?chappa point ? Julien; il sentit faiblir son courage.

"Ah! se disait-il en ?coutant le son des vaines paroles que pronon?ait sa bouche, comme il e?it fait un bruit ?tranger; si je pouvais couvrir de baisers ces joues si p?les, et que tu ne le sentisses pas!"

- Je puis avoir de l'amour pour la mar?chale, continuait-il... et sa voix s'affaiblissait toujours; mais certainement, je n'ai de son int?rit pour moi aucune preuve d?ciseive...

Mathilde le regarda; il soutint ce regard, du moins il esp?ra que sa physionomie ne l'avait pas trahi. Il se sentait p?n?tr? d'amour jusque dans les replis les plus intimes de son coeur. Jamais il ne l'avait ador?e ?ce point, il ?ait presque aussi fou que Mathilde. Si elle se f?t trouv?assez de sang-froid et de courage pour manoeuvrer, il f?t tomb??ses pieds, en abjurant toute vaine com?die. Il eut assez de force pour pouvoir continuer ?parler. a Ah! Korasoff, s'?cria-t-il int?rieurement, que n'?tes-vous ici! quel besoin j'aurais d'un mot pour diriger ma conduite!" Pendant ce temps sa voix disait:

- A d?faut de tout autre sentiment la reconnaissance suffirait pour m'attacher ?la mar?chale; elle m'a montr?de l'indulgence, elle m'a consol?quand on me m?prisait ... Je puis ne pas avoir une foi illimit?e en de certaines apparences extr?mement flatteuses sans doute, mais peut-?tre aussi bien peu durables.

- Ah! grand Dieu! s'?cria Mathilde.

- Eh bien! quelle garantie me donnerez-vous? reprit Julien avec un accent vif et ferme, et qui semblait abandonner pour un instant les formes prudentes de la diplomatie. Quelle garantie, quel dieu me r?pondra que la position que vous semblez dispos?e ?me rendre en cet instant vivra plus de deux jours?

- L'exc?s de mon amour et de mon malheur si vous ne m'aimez plus, lui dit-elle en lui prenant les mains et se tournant vers lui.

Le mouvement violent qu'elle venait de faire avait un peu d?plac?sa p?lerine; Julien apercevait ses ?paules charmantes. Ses cheveux un peu d?rang?s lui rappel?ent un souvenir d?licieux...

Il allait c?der. "Un mot imprudent, se dit-il, et je fais recommencer cette longue suite de journ?es pass?es dans le d?sespoir. Mme de R?nal trouvait des raisons pour faire ce que son coeur lui dictait: cette jeune fille du grand monde ne laisse son coeur s'?mouvoir que lorsqu'elle s'est prouv?par bonnes raisons qu'il doit ?tre ?mu."

Il vit cette v?rit?en un clin d'oeil et, en un clin d'oeil aussi, retrouva du courage.

Il retira ses mains que Mathilde pressait dans les siennes et, avec un respect marqu?, s'?loigna un peu d'elle. Un courage d'homme ne peut aller plus loin. Il s'occupa ensuite ?r?unir toutes les lettres de Mme de Fervaques qui ?taient ?parses sur le divan, et ce fut avec

l'apparence d'un e politesse extr?me et si cruelle en ce moment qu'il ajouta:

- Mademoiselle de La Mole daignera me permettre de r?fl?chir sur tout ceci.

Il s'?oigna rapidement et quitta la biblioth?que; elle l'entendit refermer successivement toutes les portes.

"Le monstre n'est point troubl?, se dit-elle.

"Mais que dis-je, monstre! il est sage, prudent, bon; c'est moi qui ai plus de torts qu'on ne pourrait imaginer."

Cette mani?e de voir dura. Mathilde fut presque heureuse ce jour-l?, car elle fut toute ?l'amour; on e?dit que jamais cette ?me n'avait ??agit?e par l'orgueil, et quel orgueil!

Elle tressaillit d'horreur quand, le soir au salon, un laquais annon?a Mme de Fervaques, la voix de cet homme lui parut sinistre. Elle ne put soutenir la vue de la mar?chale et s'?oigna bien vite. Julien, peu enorgueilli de sa p?nible victoire, avait craint ses propres regards, et n'avait pas d?h??l'h?tel de La Mole.

Son amour et son bonheur augmentaient rapidement ?mesure qu'il s'?oignait du moment de la bataille; il en ?tait d??se bl?mer. "Comment ai-je pu lui r?sisiter! se disait-il, si elle allait ne plus m'aimer! un moment peut changer cette ?me alti?e, et il faut convenir que je l'ai trait?e d'une fa?bn affreuse."

Le soir, il sentit bien qu'il fallait absolument para?tre aux Bouffes, dans la loge de Mme de Fervaques. Elle l'avait express?ment invit?. Mathilde ne manquerait pas de savoir sa pr?sence ou son absence impolie. Malgr? l'?vidence de ce raisonnement, il n'eut pas la force, au commencement de la soir?e, de se plonger dans la soci?t?. En parlant, il allait perdre la moiti?de son bonheur.

Dix heures sonn?ent: il fallut absolument se montrer.

Par bonheur, il trouva la loge de la mar?chale remplie de femmes et fut rel?gu?pr?s de la porte, et tout ?fait cach?par les chapeaux. Cette position lui sauva un ridicule; les accents divins du d?sespoir de Caroline dans le Matrimonio segreto le firent fondre en larmes. Mme de Fervaques vit ces larmes, elles faisaient un tel contraste avec fa m?e fermet?de sa physionomie habituelle, que cette ?me de grande dame, d?s longtemps satur?e de tout ce que la fiert?de parvenue a de plus corrodant, en fut touch?e. Le peu qui restait chez elle d'un coeur de femme la porta ?parler. Elle voulut jouir du son de sa voix en ce moment.

- Avez-vous vu les dames de La Mole, lui dit-elle, elles sont aux troisi?mes. A l'instant, Julien se pencha dans la salle en s'appuyant assez impoliment sur le devant de la loge: il vit Mathilde; ses yeux ?taient brillants de larmes.

"Et cependant ce n'est pas leur jour d'op?ra, pensa Julien, quel empressement!"

Mathilde avait d'cid?sa m?re ?venir aux Bouffes, malgr?l'inconvenance du rang de la loge qu'une complaisante de la maison s'?tait empress?e de leur offrir. Elle voulait voir si Julien passerait cette soir?e avec la mar?chale.

CHAPITRE XXXI

LUI FAIRE PEUR

Voil?donc le beau miracle de votre civilisation! De l'amour vous avez fait une affaire ordinaire.

BARNAVE.

Julien courut dans la loge de Mme de La Mole. Ses regards rencontr?ent d'abord les yeux en larmes de Mathilde; elle pleurait sans nulle retenue, il n'y avait l?que des personnages subalternes, l'amie qui avait pr?t?la loge et des hommes de sa connaissance. Mathilde posa sa main sur celle de Julien; elle avait comme oubli?toute crainte de sa m?re. Presque ?ouff?e par ses larmes, elle ne lui dit que ce seul mot:

- Des garanties!

"Au moins, que je ne lui parle pas", se disait Julien fort ?mu lui-m?me, et se cachant tant bien que mal les yeux avec la main, sous pr?texte du lustre qui ?blouit le troisi?me rang de loges. "Si je parle, elle ne peut plus douter de l'exc?s de mon ?motion, le son de ma voix me trahira, tout peut ?tre perdu encore."

Ses combats ?taient bien plus p?nibles que le matin, son ?me avait eu le temps de s'?mouvoir. Il craignait de voir Mathilde se piquer de vanit?. Ivre d'amour et de volupt?, il prit sur lui de ne pas lui parler.

C'est, selon moi, l'un des plus beaux traits de son caract?e, un ?tre capable d'un tel effort sur lui-m?me peut aller loin, si fata sinant.

Mlle de La Mole insista pour ramener Julien ?l'h?tel. Heureusement il pleuvait beaucoup. Mais la marquise le fit placer vis-?vis d'elle, lui parla constamment et emp?cha qu'il ne p?t dire un mot ?sa fille. On e?t pens?que la marquise soignait le bonheur de Julien; ne craignant plus de tout perdre par l'exc?s de son ?motion, il s'y livrait avec folie.

Oserai-je dire qu'en rentrant dans sa chambre, Julien se jeta ?genoux et couvrit de baisers les lettres d'amour donn?es par le prince Korasoff?

"O grand homme! que ne te dois-je pas?" s'?cria-t-il dans sa folie.

Peu ?peu quelque sang-froid lui revint. Il se compara ?un g?n?ral qui vient de gagner ?demi une grande bataille. "L'avantage est certain, immense, se dit-il; mais que se passera-t-il demain? Un instant peut

tout perdre."

Il ouvrit d'un mouvement passionné les Mémonies dictées à Sainte-Hélène par Napoléon, et pendant deux longues heures se força à les lire, ses yeux seuls lisaienr n'importe, il s'y forceait. Pendant cette singulière lecture sa tête et son cœur montaient au niveau de tout ce qu'il y avait de plus grand, travaillaient à son insu. "Ce cœur est bien différent de celui de Mme de Rénal", se disait-il, mais il n'allait pas plus loin.

"LUI FAIRE PEUR" s'écria-t-il tout à coup en jetant le livre au loin. L'ennemi ne m'oublierait qu'autant que je lui ferai peur, alors il n'osera me mépriser."

Il se promenait dans sa petite chambre ivre de joie. A la vérité, ce bonheur était plus d'orgueil que d'amour.

"Lui faire peur!" se répétait-il fièrement, et il avait raison d'être fier. "Même dans ses moments les plus heureux, Mme de Rénal doutait toujours que mon amour fût gal au sien. Ici, c'est un démon que je subjugue, donc il faut subjuguer."

Il savait bien que le lendemain dès huit heures du matin, Mathilde serait à la bibliothèque; il n'y parut qu'à neuf heures, brillant d'amour, mais sa tête dominait son cœur. Une seule minute peut-être ne se passa pas sans qu'il ne se répît: "la tenir toujours occupée de ce grand doute, m'aime-t-il?" Sa brillante position, les flatteries de tout ce qui lui parle la portent un peu trop à se rassurer.

Il la trouva présente, calme, assise sur le divan, mais hors d'état apparemment de faire un seul mouvement. Elle lui tendit la main:

- Ami, je t'ai offensé, il est vrai; tu peux être furieux contre moi.

Julien ne s'attendait pas à ce ton si simple. Il fut sur le point de se trahir.

- Vous voulez des garanties, mon ami, ajouta-t-elle après un silence qu'elle avait espéré voir rompre; il est juste. Enlez-moi, partons pour Londres... Je serai perdue à jamais, déshonorée...

Elle eut le courage de retirer sa main à Julien pour s'en couvrir les yeux. Tous les sentiments de retenue et de vertu féminine étaient rentrés dans cette jeune...

- Eh bien! déshonnez-moi, dit-elle enfin avec un soupir; c'est une garantie.

"Hier j'ai été heureux, parce que j'ai eu le courage d'être sincère avec moi-même", pensa Julien. Après un petit moment de silence, il eut assez d'empire sur son cœur pour dire d'un ton glacial:

- Une fois en route pour Londres, une fois déshonorée, pour me servir de vos expressions, qui me répond que vous m'aimerez? que ma présence dans la chaise de poste ne vous semblera point importune? Je ne suis pas un monstre, vous avoir perdue dans l'opinion ne sera pour moi qu'un malheur de plus. Ce n'est pas votre position avec le monde qui fait obstacle, c'est par malheur votre caractère. Pouvez-vous vous répondre à vous-même

que vous m'aimerez huit jours?

"Ah! qu'elle m'aime huit jours, huit jours seulement, se disait tout bas Julien, et j'en mourrai de bonheur. Que m'importe l'avenir, que m'importe la vie? et ce bonheur divin peut commencer en cet instant si je veux, il ne dépend que de moi!"

Mathilde le vit pensif.

- Je suis donc tout à fait indigne de vous, dit-elle en lui prenant la main.

Julien l'embrassa, mais à l'instant la main de fer du devoir saisit son cœur. "Si elle voit combien je l'adore, je la perds. "Et, avant de quitter ses bras, il avait repris toute la dignité qui convient à un homme.

Ce jour-là et les suivants, il sut cacher l'excuse de sa folie, il y eut des moments où il se refusait jusqu'au plaisir de la serrer dans ses bras.

Dans d'autres instants, le désir du bonheur l'emportait sur tous les conseils de la prudence.

C'était auparavant d'un berceau de chêrefeuilles disposé pour cacher l'échelle, dans le jardin, qu'il avait coutume d'aller se placer pour regarder de loin la persienne de Mathilde, et pleurer son inconstance. Un fort grand chêne était tout près, et le tronc de cet arbre l'empêtrait d'être vu des indiscrets.

Passant avec Mathilde dans ce même lieu qui lui rappelait si vivement l'excuse de son malheur, le contraste du désespoir passé et de la folie présente fut trop fort pour son caractère; des larmes inondaient ses yeux, et, portant à ses lèvres la main de son amie:

- Ici, je vivais en pensant à vous; ici, je regardais cette persienne, j'attendais des heures entières le moment fortuné où je verrais cette main l'ouvrir...

Sa faiblesse fut complète. Il lui peignit, avec ces couleurs vraies qu'on n'invente point, l'excuse de son désespoir d'alors. De courtes interjections témoignaient de son bonheur actuel qui avait fait cesser cette peine atroce...

"Que fais-je, grand Dieu! se dit Julien revenant à lui tout à coup. Je me perds."

Dans l'excuse de son alarme, il crut d'ailleurs moins d'amour dans les yeux de Mlle de La Mole. C'était une illusion, mais la figure de Julien changea rapidement et se couvrit d'une pâleur mortelle. Ses yeux se réveillèrent un instant, et l'expression d'une hauteur non exempte de manchette succéda bientôt à celle de l'amour le plus vrai et le plus abandonné.

- Qu'avez-vous donc mon ami? lui dit Mathilde avec tendresse et inquiétude.

- Je mens, dit Julien avec humeur, et je mens ?vous. Je me le reproche, et cependant Dieu sait que je vous estime assez pour ne pas mentir. Vous m'aimez, vous m?es d?ou?e, et je n'ai pas besoin de faire des phrases pour vous plaire.

- Grand Dieu! ce sont des phrases que tout ce que vous me dites de ravissant depuis dix minutes?

- Et je me les reproche vivement, ch?re amie. Je les ai compos?es autrefois pour une femme qui m'aimait et m'ennuyait... C'est le d?faut de mon caract?e, je me d?nonce moi-m?me ?vous, pardonnez-moi.

Des larmes am?es inondaient les joues de Mathilde.

- D?s que par quelque nuance qui m'a choqu?, j'ai un moment de r?verie forc?e, continuait Julien, mon ex?crable m?moire, que je maudis en ce moment, m'offre une ressource et j'en abuse.

- Je viens donc de tomber ?mon insu dans quelque action qui vous aura d?plu, dit Mathilde avec une na?vet?charmant.

- Un jour, je m'en souviens, passant pr?s de ces ch?vrefeuilles, vous avez cueilli une fleur, M. de Luz vous l'a prise, et vous la lui avez laiss?e. J'?tais ?deux pas.

- M. de Luz? c'est impossible, reprit Mathilde, avec la hauteur qui lui ?tait si naturelle: je n'ai point ces fa?ons.

- J'en suis s?, r?pliqua vivement Julien.

- Eh bien! il est vrai, mon ami, dit Mathilde en baissant les yeux tristement.

Elle savait positivement que, depuis bien des mois, elle n'avait pas permis une telle action ?M. de Luz.

Julien la regarda avec une tendresse inexprimable: "Non, se dit-il, elle ne m'aime pas moins."

Elle lui reprocha le soir, en riant, son go? pour Mme de Fervaques:

- Un bourgeois aimer une parvenue! Les cours de cette esp?ce sont peut-?tre les seuls que mon Julien ne puisse rendre fous. Elle avait fait de vous un vrai dandy, disait-elle en jouant avec ses cheveux.

Dans le temps qu'il se croyait m?pris? de Mathilde, Julien ?tait devenu l'un des hommes les mieux mis de Paris. Mais encore avait-il un avantage sur les gens de cette esp?ce; une fois sa toilette arrang?e, il n'y songeait plus.

Une chose piquait Mathilde, Julien continuait ?copier les lettres russes, et ?les envoyer ?la mar?chale.

LE TIGRE

H?as! pourquoi ces choses et non pas d'autres?
BEAUMARCHAIS.

Un voyageur anglais raconte l'intimit?o?il vivait avec un tigre; il n'avait ?ev?et le caressait, mais toujours sur sa table tenait un pistolet arm?.

Julien ne s'abandonnait ?l'exc?s de son bonheur que dans les instants o?Mathilde ne pouvait en lire l'expression dans ses yeux. Il s'acquittait avec exactitude du devoir de lui dire de temps ?autre quelque mot dur.

Quand la douceur de Mathilde, qu'il observait avec ?tonnement, et l'exc?s de son d?vouement ?taient sur le point de lui ?ter tout empire sur lui-m?me, il avait le courage de la quitter brusquement.

Pour la premi?e fois Mathilde aim?.

La vie, qui toujours pour elle s'?tait tra?n?e ?pas de tortue, volait maintenant.

Comme il fallait cependant que l'orgueil se f?t jour de quelque fa?on, elle voulait s'exposer avec t?m?it??tous les dangers que son amour pouvait lui faire courir.

C'?tait Julien qui avait de la prudence, et c'?tait seulement quand il ?tait question de danger qu'elle ne c?dait as ?sa volont?, mais soumise et presque humble avec lui, elle n'en montrait que plus de hauteur envers tout ce qui dans la maison l'approchait, parents ou valets.

Le soir au salon, au milieu de soixante personnes, elle appelait Julien pour lui parler en particulier et longtemps.

Le petit Tanbeau s'?tablissant un jour ?c?t?d'eux, elle le pria d'aller lui chercher dans la biblioth?que le volume de Smollett o?se trouve la r?volution de 16882; et comme il h?sitait:

- Que rien ne vous presse, ajouta-t-elle avec une expression d'insultante hauteur qui fut un baume pour l'?me de Julien
- Avez-vous remarqu?le regard de ce petit monstre? lui dit-il.
- Son oncle a dix ou douze ans de service dans ce salon, sans quoi je le ferais chasser ?l'instant.

Sa conduite envers MM. de Croisenois, de Luz, etc., parfaitement polie pour la forme, n'?tait gu?re moins provocante au fond. Mathilde se reprochait vivement toutes les confidences faites jadis ?Julien, et d'autant plus qu'elle n'osait lui avouer qu'elle avait exag??les marques d'int??t presque tout ?fait innocentes dont ces messieurs

avaient ??l'objet.

Malgr?les plus belles r?solutions, sa fiert?de femme l'emp?chait tous les jours de dire ?Julien:

- C'est parce que je parlais ?vous que je trouvais du plaisir ?d?crire la faiblesse que j'avais de ne pas retirer ma main, lorsque M. de Croisenois posant la sienne sur une table de marbre, venait ? l'effleurer un peu.

Aujourd'hui, ?peine un de ces messieurs lui parlait-il quelques instants, qu'elle se trouvait avoir une question ?faire ?Julien, et c'?tait un pr?texte pour le retenir aupr?s d'elle.

Elle se trouva enceinte et l'apprit avec joie ?Julien.

- Main tenant douterez-vous de moi? N'est-ce pas une garantie? Je suis votre ?pouse ?jamais.

Cette annonce frappa Julien d'un ?tonnement profond. Il fut sur le point d'oublier le principe de sa conduite. Comment ?tre volontairement froid et offensant envers cette pauvre jeune fille qui se perd pour moi? Avait-elle l'air un peu souffrant, m?me les jours o?la sagesse faisait entendre sa voix terrible, il ne se trouvait plus le courage de lui adresser un de ces mots cruels si indispensables selon son exp?rience, ? la dur?e de leur amour.

- Je veux ?crire ?mon p?re, lui dit un jour Mathilde; c'est plus qu'un p?re pour moi, c'est un ami: comme tel, je trouverais indigne de vous et de moi de chercher ?le tromper, ne f?l-ce qu'un instant.

- Grand Dieu! qu'allez-vous faire? dit Julien effray?

- Mon devoir, r?pondit-elle avec des yeux brillants de joie.

Elle se trouvait plus magnanime que son amant.

- Mais il me chassera avec ignominie!

- C'est son droit, il faut le respecter. Je vous donnerai le bras et nous sortirons par la porte coch?e, en plein midi.

Julien ?tonn?la pria de diff?er d'une semaine.

- Je ne puis, r?pondit-elle l'honneur parle, j'ai vu le devoir, il faut le suivre, et ?l'instant.

- Eh bien! je vous ordonne de diff?er, dit enfin Julien. Votre honneur est ?couvert, je suis votre ?poux. Notre ?tat ?tous les deux va ?tre chang?par cette d?marche capitale. Je suis aussi dans mon droit. C'est aujourd'hui mardi; mardi prochain c'est le jour du duc de Retz, le soir, quand M. de La Mole rentrera, le portier lui remettra la lettre fatale... Il ne pense qu'?vous faire duchesse, j'en suis certain, jugez de son malheur!

- Voulez-vous dire: jugez de sa vengeance?

- Je puis avoir piti?de mon bienfaiteur, ?tre navr?de lui nuire; mais je ne crains et ne craindrai jamais personne.

Mathilde se soumit. Depuis qu'elle avait annonc?son nouvel ?tat ? Julien, c'?tait la premi?re fois qu'il lui parlait avec autorit?, jamais il ne l'avait tant aim?. C'?tait avec bonheur que la partie tendre de son ?me saisissait le pr?texte de l'?tat o?se trouvait Mathilde pour se dispenser de lui adresser des mots cruels. L'aveu ?M. de La Mole l'agita profond?ment. Allait-il ?tre s?par?de Mathilde? et avec quelque douleur qu'elle le v?t partir, un mois apr?s son d?part, songerait-elle ?lui?

Il avait une horreur presque ?gale des justes reproches que le marquis pouvait lui adresser.

Le soir, il avoua ?Mathilde ce second sujet de chagrin, et ensuite, ?gar?par son amour, il fit l'aveu du premier.

Elle changea de couleur.

- R?ellement, lui dit-elle, six mois pass?s loin de moi seraient un malheur pour vous!

- Immense, le seul au monde que je voie avec terreur.

Mathilde fut bien heureuse. Julien avait suivi son r?le avec tant d'application, qu'il ?tait parvenu ?lui faire penser qu'elle ?tait celle des deux qui avait le plus d'amour.

Le mardi fatal arriva bien vite. A minuit, en rentrant, le marquis trouva une lettre avec l'adresse qu'il fallait pour qu'il l'ouvr? lui-m?me, et seulement quand il serait sans t?moins.

"MON PERE,

"Tous les liens sociaux sont rompus entre nous, il ne reste plus que ceux de la nature. Apr?s mon mari, vous ?tes et serez toujours l'?tre qui me sera le plus cher. Mes yeux se remplissent de larmes, je songe ? la peine que je vous cause; mais pour que ma honte ne soit pas publique, pour vous laisser le temps de d?lib?rer et d'agir, je n'ai pu diff?rer plus longtemps l'aveu que je vous dois. Si votre amiti?, que je sais ?tre extr?me pour moi, veut m'accorder une petite pension, j'irai m'?tablir o?vous voudrez, en Suisse par exemple, avec mon mari. Son nom est tellement obscur, que personne ne reconna?tra votre fille dans Mme Sorel, belle-fille d'un charpentier de Verri?res. Voil?ce nom qui m'a fait tant de peine ?crire. Je redoute pour Julien votre col?re, si juste en apparence. Je ne serai pas duchesse, mon p?re; mais je le savais en l'aimant car c'est moi qui l'ai aim?la premi?re, c'est moi qui l'ai s?duit. Je tiens de vous et de nos a?eux une ?me trop ?ev?e pour arr?ter mon attention ?ce qui est ou me semble vulgaire. C'est en vain que, dans le dessein de vous plaire, j'ai song? ?M. de Croisenois. Pourquoi aviez-vous plac?le vrai m?rite sous mes yeux? vous me l'avez dit vous-m?me ?mon retour d'Hy?res: ce jeune Sorel est le seul ?tre qui m'amuse; le pauvre gar?on est aussi afflig?que moi, s'il est possible, de la peine que vous fait cette lettre. Je ne puis emp?cher que vous ne soyez irrit?comme p?re; mais aimez-moi toujours comme ami.

"Julien me respectait. S'il me parlait quelquefois, c'était uniquement ? cause de sa profonde reconnaissance pour vous: car la hauteur naturelle de son caractère le porte à ne jamais répondre qu'officiellement à tout ce qui est tellement au-dessus de lui. Il a un sentiment vif et inné de la différence des positions sociales. C'est moi, je l'avoue, en rougissant, à mon meilleur ami, et jamais un tel aveu ne sera fait à un autre, c'est moi qui un jour au jardin lui ai serré le bras.

"Après vingt-quatre heures, pourquoi seriez-vous irrité contre lui? Ma faute est irreparable. Si vous l'exigez, c'est par moi que passeront les assurances de son profond respect et de son désespoir de vous déplaire. Vous ne le verrez jamais, mais J'irai le rejoindre où il voudra. C'est son droit, c'est mon devoir, il est le père de mon enfant. Si votre bonheur veut bien nous accorder six mille francs pour vivre, je les recevrai avec reconnaissance: sinon Julien compte s'établir à Besançon où il commencera le métier de maître de latin et de littérature. De quelque bas degré qu'il parte, j'ai la certitude qu'il sera heureux. Avec lui, je ne crains pas l'obscurité. S'il y a révolution, je suis sûre pour lui d'un premier rôle. Pourriez-vous en dire autant d'autrui de ceux qui ont demandé ma main? Ils ont de belles terres! Je ne puis trouver dans cette seule circonstance une raison pour admirer. Mon Julien atteindrait une haute position même sous le régime actuel, s'il avait un million et la protection de mon père..."

Mathilde, qui savait que le marquis était un homme tout de premier mouvement, avait écrit huit pages.

"Que faire? se disait Julien, en se promenant à minuit dans le jardin pendant que M. de La Mole lisait cette lettre, où est-il? mon devoir, 2? mon intérêt? Ce que je lui dois est immense: j'eusse été sans lui un coquin subalterne, et pas assez coquin pour n'être point habile et perspicace par les autres. Il m'a fait un homme du monde. Mes coquineries nécessaires seront 1? plus rares, 2? moins ignobles. Cela est plus que s'il m'eût donné un million. Je lui dois cette croix et l'apparence de services diplomatiques qui me tirent du pair.

"S'il tenait la plume pour prescrire ma conduite, qu'est-ce qu'il écrirait?..."

Julien fut brusquement interrompu par le vieux valet de chambre de M. de La Mole.

- Le marquis vous demande à l'instant, vous ou non vous.

Le valet ajouta à voix basse, en marchant à côté de Julien:

- M. le marquis est hors de lui, prenez garde à vous.

CHAPITRE XXXIII

L'ENFER DE LA FAIBLESSE

En taillant ce diamant un lapidaire malhabile lui a ??quelques-unes de ses plus vives ?tincelles. Au Moyen Age, que dis-je? encore sous Richelieu, le Fran?ais avait la force de vouloir.
MIRABEAU.

Julien trouva le marquis furieux: pour la premi?re fois de sa vie, peut-?tre, ce seigneur fut de mauvais ton; il accabla Julien de toutes les injures qui lui vinrent ?la bouche. Notre h?ros fut ?tonn?, impatient?, mais sa reconnaissance n'en fut point ?branl?. "Que de beaux projets depuis longtemps ch?ris au fond de sa pens?e e pauvre homme voit couler en un instant! Mais je lui dois de lui r?pondre, mon silence augmenterait sa col?re. "La r?ponse fut fournie par le r?le de Tartuffe.

- Je ne suis pas un ange.. Je vous ai bien servi, vous m'avez pay? avec g?n?rosit?... J'?tais reconnaissant, mais j'ai vingt-deux ans... Dans cette maison, ma pens?e n'?ait comprise que de vous et de cette personne aimable...

- Monstre! s'?cria le marquis. Aimable! aimable! Le jour o?vous l'avez trouv?e aimable, vous deviez fuir.

- Je l'ai tent?, alors, je vous demandai de partir pour le Languedoc.

Las de se promener avec fureur, le marquis, dompt?par la douleur, se jeta dans un fauteuil; Julien l'entendit se dire ?demi-voix: "Ce n'est point l?un m?chant homme."

- Non, je ne le suis pas pour vous, s'?cria Julien en tombant ?ses genoux.

Mais il eut une honte extr?me de ce mouvement et se releva bien vite.

Le marquis ?ait r?ellement ?gar?. A la vue de ce mouvement, il recommen?a ?l'accabler d'injures atroces et dignes d'un cocher de fiacre. La nouveaut?de ces jurons ?ait peut-?tre une distraction.

- Quoi! ma fille s'appellera Mme Sorel! quoi! ma fille ne sera pas duchesse! Toutes les fois que ces deux id?es se pr?SENTAIENT aussi nettement, M. de La Mole ?ait tortur?et les mouvements de son ?me n'?taient plus volontaires. Julien craignit d"?tre battu.

Dans les intervalles lucides, et lorsque le marquis commen?ait ? s'accoutumer ?son malheur, il adressait ?Julien des reproches assez raisonnables:

- Il fallait fuir, monsieur, lui disait-il... Votre devoir ?ait de fuir... Vous ?es le dernier des hommes...

Julien s'approcha de la table et ?crivit:

"Depuis longtemps ta vie m'est insupportable, j'y mets un terme. le prie monsieur le marquis d'agr?er, avec l'expression d'une reconnaissance sans bornes, mes excuses de l'embarras que ma mort dans son h?tel peut causer."

- Que monsieur le marquis daigne parcourir ce papier... Tuez-moi, dit Julien, ou faites-moi tuer par votre valet de chambre. Il est une heure du matin, je vais me promener au jardin vers le mur du fond.

- Allez ?tous les diables, lui cria le marquis comme il s'en allait.

"Je comprends, pensa Julien; il ne serait pas f?ch?de me voir ?pargner la fa?on de ma mort ?son valet de chambre... Qu'il me tue, ?la bonne heure c'est une satisfaction que je lui offre... Mais, parbleu, j'aime la vie... Je me dois ?mon fils."

Cette id?e qui, pour la premi?re fois, paraissait aussi nettement ?son imagination, l'occupa tout entier apr?s les premi?res minutes de promenade donn?es au sentiment du danger.

Cet int?r?t si nouveau en fit un ?tre prudent. "Il me faut des conseils pour me conduire avec cet homme fougueux... Il n'a aucune raison, il est capable de tout. Fouqu?est trop ?oign?, d'ailleurs il ne comprendrait pas les sentiments d'un coeur tel que celui du marquis.

"Le comte Altamira... Suis-je s? d'un silence ?ternel? Il ne faut pas que ma demande de conseils soit une action et complique ma position. H?las! il ne me reste que le sombre abb?Pirard... Son esprit est r?tr?ci par le jans?hisme... Un coquin de j?suite conna?trait le monde, et serait mieux mon fait... M. Pirard est capable de me battre, au seul ?nonc?du crime."

Le g?nie de Tartuffe vint au secours de Julien: "Eh bien j'irai me confesser ?lui. "Telle fut la derni?re r?solution qu'il prit au jardin, apr?s s'?tre prononc?deux grandes heures. Il ne pensait plus qu'il pouvait ?tre surpris par un coup de fusil; le sommeil le gagnait.

Le lendemain, de tr?s grand matin, Julien ?ait ?plusieurs lieues de Paris, frappant ?la porte du s?v?re jans?histe. Il trouva, ?son grand ?tonnement, qu'il n'?tait point trop surpris de sa confidence.

- J'ai peut-?tre des reproches ?me faire, se disait l'abb?plus soucieux qu'irrit?. J'avais cru deviner cet amour... Mon amiti?pour vous, petit malheureux, m'a emp?ch?d'avertir le p?e ...

- Que va-t-il faire? lui dit vivement Julien.

(Il aimait l'abb?en ce moment, et une sc?ne lui e?it ??fort p?nible.)

- Je vois trois partis, continua Julien: 1?M. de La Mole peut me faire donner la mort, et il raconta la lettre de suicide qu'il avait laiss?e au marquis. 2?Me faire tirer au blanc par le comte Norbert, qui me demanderait un duel.

- Vous accepteriez? dit l'abb?furieux, et se levant.

- Vous ne me laissez pasachever. Certainement je ne tirerai jamais sur le fils de mon bienfaiteur.

"3?Il peut m'?oigner. S'il me dit: Allez ?Edimbourg, ?New York, j'ob?rai. Alors on peut cacher la position d?Mlle de La Mole; mais je

ne souffrirai point qu'on supprime mon fils.

- Ce sera l?, n'en doutez point, la premi?re id?e de cet homme corrompu
...

A Paris, Mathilde ?ait au d?sespoir. Elle avait vu son p?e vers les sept heures. Il lui avait montr? la lettre de Julien. elle tremblait qu'il n'e?t trouv? noble de mettre fin ?sa vie: "Et sans ma permission?" se disait-elle avec une douleur qui ?ait de la col?e.

- S'il est mort, je mourrai, dit-elle ?son p?e. C'est vous qui serez cause de sa mort... Vous vous en r?jouirez peut-?tre... Mais je le jure ?ses m?es, d'abord je prendrai le deuil, et serai publiquement Mme veuve Sorel; j'enverrai mes billets de faire-part, comptez l?-dessus... Vous ne me trouverez ni pusillanime ni l?che.

Son amour allait jusqu'?la folie. A son tour, M. de La Mole fut interdit.

Il commen?a ?voir les ?v?gements avec quelque raison. Au d?jeuner, Mathilde ne parut point. Le marquis fut d?ivr? d'un poids immense et surtout flatt?, quand il s'aper?ut qu'elle n'avait rien dit ?sa m?e.

Vers les midi Julien arriva. On entendit le pas du cheval retentir dans la cour. Julien descendit. Mathilde le fit appeler, et se jeta dans ses bras presque ?la vue de sa femme de chambre. Julien ne fut pas tr?s reconnaissant de ce transport, il sortait fort diplomate et fort calculateur de sa longue conf?rence avec l'abb?Pirard. Son imagination ?ait ?teinte par le calcul des possibles. Mathilde, les larmes aux yeux, lui apprit qu'elle avait vu sa lettre de suicide.

- Mon p?e peut se raviser; faites-moi le plaisir de partir ?l'instant m?me pour Villequier. Remontez ?cheval, sortez de l'h?tel avant qu'on ne se l?ve de table.

Comme Julien ne quittait point l'air ?tonn?et froid elle eut un acc?s de larmes.

- Laisse-moi conduire nos affaires, s'?cria-t-elle avec transport, et en le serrant dans ses bras. Tu sais bien que ce n'est pas volontairement que je me s?pare de toi. Ecris sous le couvert de ma femme de chambre, que l'adresse soit d'une main ?trang?re, moi je t'?crirai des volumes. Adieu! fuis.

Ce dernier mot blessa Julien, il ob?it cependant. "Il est fatal, pensait-il, que, m?me dans leurs meilleurs moments, ces gens-l? trouvent le secret de me choquer."

Mathilde r?isia avec fermet? ?tous les projets prudents de son p?e. Elle ne voulut jamais ?tablir la n?gociation sur d'autres bases que celles-ci: Elle serait Mme Sorel, et vivrait pauvrement avec son mari en Suisse, ou chez son p?e ?Paris. Elle repoussait bien loin la proposition d'un accouchement clandestin.

- Alors commencerait pour moi la possibilit? de la calomnie et du d?shonneur. Deux mois apr?s le mariage, j'irai voyager avec mon mari, et il nous sera facile de supposer que mon fils est n??une ?poque

convenable.

D'abord accueillie par des transports de col?re, cette fermet?e finit par donner des doutes au marquis.

Dans un moment d'attendrissement:

- Tiens! dit-il ?sa fille voil?une inscription de dix mille livres de rente, envoie-la ?ton Julien, et qu'il me mette bien vite dans l'impossibilit?de la reprendre.

Pour ob?r ?Mathilde, dont il connaissait l'amour pour le commandement Julien avait fait quarante lieues inutiles: il ?ait ?Villequier, r?glant les comptes des fermiers; ce bienfait du marquis fut l'occasion de son retour. Il alla demander asile ?l'abb?Pirard, qui, pendant son absence, ?ait devenu l'all?le plus utile de Mathilde. Toutes les fois qu'il ?ait interrog?par le marquis, il lui prouvait que tout autre parti que le mariage public serait un crime aux yeux de Dieu.

- Et par bonheur, ajoutait l'abb?, la sagesse du monde est ici d'accord avec la religion. Pourrait-on compter un instant, avec le caract?e fougueux de Mlle de La Mole, sur le secret qu'elle ne se serait pas impos??elle-m?me? Si l'on n'admet pas la marche franche d'un mariage public la soci?t?s'occupera beaucoup plus longtemps de cette m?salliance ?trange. Il faut tout dire en une fois, sans apparence ni r?alit?du moindre myst?e.

- Il est vrai, dit le marquis pensif. Dans ce syst?me, parler de ce mariage apr?s trois jours, devient un rab?chage d'homme qui n'a pas d'id?es. Il faudrait profiter de quelque grande mesure anti-jacobine du gouvernement et se glisser incognito ?la suite.

Deux ou trois amis de M. de La Mole pensaient comme l'abb?Pirard. Le grand obstacle, ?leurs yeux, ?ait le caract?e d?cid?de Mathilde. Mais apr?s tant de beaux raisonnements, l'?me du marquis ne pouvait s'accoutumer ?renoncer ?l'espoir du tabouret pour sa fille.

Sa m?moire et son imagination ?aient nourries des roueries et des fausset?s de tous genres qui ?aient encore possibles dans sa jeunesse. C?der ?la n?cessit?, avoir peur de la loi lui semblait chose absurde et d?shonorante pour un homme de son rang. Il payait cher maintenant ces r?veries enchanteresses qu'il se permettait depuis dix ans sur l'avenir de cette fille ch?ie.

"Qui l'e?t ou pr?voir? se disait-il. Une fille d'un caract?e si altier, d'un g?nie si ?ev?, plus fi?e que moi du nom qu'elle porte! dont la main m'?ait demand?e d'avance par tout ce qu'il y a de plus illustre en France!

"Il faut renoncer ?toute prudence. Ce si?cle est fait pour tout confondre! nous marchons vers le chaos."

UN HOMME D'ESPRIT

Le préfet cheminant sur son cheval se disait: Pourquoi ne serais-je pas ministre, président du conseil, duc? Voici comment je ferais la guerre... Par ce moyen je jetterais les novateurs dans les fers...

LE GLOBE

Aucun argument ne vaut pour détruire l'empire de dix années de ruminations agréables. Le marquis ne trouvait pas raisonnable de se fâcher, mais ne pouvait se résoudre à pardonner. "Si ce Julien pouvait mourir par accident!" se disait-il quelquefois. C'est ainsi que cette imagination attristée trouvait quelque soulagement à poursuivre les chimères les plus absurdes. Elles paralyssaien l'influence des sages raisonnements de l'abbé Pirard. Un mois se passa ainsi sans que le négociation fût un pas.

Dans cette affaire de famille, comme dans celles de la politique, le marquis avait des aperçus brillants dont il s'enthousiasmait pendant trois jours. Alors, un plan de conduite ne lui plaisait pas parce qu'il était payé par de bons raisonnements; mais les raisonnements ne trouvaient grâce à ses yeux qu'autant qu'ils appuyaient son plan favori. Pendant trois jours, il travaillait avec toute l'ardeur et l'enthousiasme d'un poète, amener les choses à une certaine position; le lendemain, il n'y songeait plus.

D'abord Julien fut déconcerté des lenteurs du marquis; mais, après quelques semaines, il commença à deviner que M. de La Mole n'avait, dans cette affaire, aucun plan arrêté.

Mme de La Mole et toute la maison croyaient que Julien voyageait en province pour l'administration de ses terres, il était caché au presbytère de l'abbé Pirard, et voyait Mathilde presque tous les jours; elle, chaque matin, allait passer une heure avec son père, mais quelquefois ils étaient des semaines entières sans parler de l'affaire qui occupait toutes leurs pensées.

- Je ne veux pas savoir où est cet homme, lui dit un jour le marquis; envoyez-lui cette lettre. Mathilde lut:

"Les terres de Languedoc rendent 20.600 fr. Je donne 10.600 fr. à ma fille, et 10.000 fr. à M. Julien Sorel. Je donne les terres mêmes, bien entendu. Dites au notaire de dresser deux actes de donation séparés, et de me les apporter demain; après quoi, plus de relations entre nous. Ah! Monsieur, devais-je m'attendre à tout ceci?

"Le marquis DE LA MOLE."

- Je vous remercie beaucoup, dit Mathilde gaiement. Nous allons nous fixer au château d'Aiguillon, entre Agen et Marmande. On dit que c'est un pays aussi beau que l'Italie.

Cette donation surprit extrêmement Julien. Il n'était plus l'homme

s?v?e et froid que nous avons connu. La destin?e de son fils absorbait d'avance toutes ses pens?es. Cette fortune impr?vue et assez consid?able pour un homme si pauvre en fit un ambitieux. Il se voyait, ?sa femme ou ?lui 36.000 livres de rente. Pour Mathilde, tous ses sentiments ?taient absorb?s dans son adoration pour son mari, car c'est ainsi que son orgueil appelait toujours Julien. Sa grande, son unique ambition ?tait de faire reconna?tre son mariage. Elle passait sa vie ? s'exag?er la haute prudence qu'elle avait montr?e en liant son sort ? celui d'un homme sup?ieur. Le m?rite personnel ?tait ?la mode dans sa t?te.

L'absence presque continue, la multiplicit?des affaires, le peu de temps que l'on avait pour parler d'amour, vinrent compl?ter le bon effet de la sage politique autrefois invent?e par Julien.

Mathilde finit par s'impatienter de voir si peu l'homme qu'elle ?tait parvenue ?aimer r?ellement.

Dans un moment d'humeur, elle ?crivit ?son p?re, et commen?a sa lettre comme Othello:

"Que j'aie pr??Julien aux agr?ments que la soci?t?offrait ?la fille de M. le marquis de La Mole, mon choix le prouve assez. Ces plaisirs de consid?ration et de petite vanit?sont nuls pour moi. Voici bient?t six semaines que je vis s?par?e de mon mari. C'est assez pour vous t?moigner mon respect. Avant jeudi prochain, je quitterai la maison paternelle. Vos bienfaits nous ont enrichis. Personne ne connaît mon secret, que le respectable abb?Pirard. J'irai chez lui, il nous mariera, et une heure apr?s la c?monie, nous serons en route pour le Languedoc, et ne repar?trons jamais ?Paris que d'apr?s vos ordres. Mais ce qui me perce le coeur, c'est que tout ceci va faire anecdote piquante contre moi, contre vous. Les ?pigrammes d'un public sot ne peuvent-elles pas obliger notre excellent Norbert ?chercher querelle ? Julien? Dans cette circonstance, je le connais, je n'aurais aucun empire sur lui. Nous trouverions dans son ?me du pl?b?en r?volt?. Je vous en conjure ?genoux, ?mon p?re! venez assister ?mon mariage, dans l'?glise de M. Pirard, jeudi prochain. Le piquant de l'anecdote maligne sera adouci, et la vie de votre fils unique, celle de mon mari seront assur?es, etc., etc."

L'?me du marquis fut jet?e par cette lettre dans un ?range embarras. Il fallait donc ?la fin prendre un parti Toutes les petites habitudes, tous les amis vulgaires avaient perdu leur influence.

Dans cette ?range circonstance, les grands traits du caract?e, imprim?s par les ?v?nements de la jeunesse, reprirent tout leur empire. Les malheurs de l'?migration en avaient fait un homme ?imagination. Apr?s avoir joui pendant deux ans d'une fortune immense et de toutes les distinctions de la cour, 1790 l'avait jet?dans les affreuses mis?es des ?migr?s. Cette dure ?cole avait chang?une ?me de vingt-deux ans. Au fond, il ?tait camp?au milieu de ses richesses actuelles, plus qu'il n'en ?tait domin?. Mais cette m?me imagination qui avait pr?serv?son ?me de la gangr?e de l'or, l'avait jet?en proie ?une folle passion pour voir sa tille d?cor?e d'un beau titre. Pendant les six semaines qui venaient de s'?couler, tant?t pouss?par un caprice, le marquis avait voulu enrichir Julien, la pauvret?lui semblait ignoble, d?shonorante pour lui M. de La Mole, impossible chez l'?poux de sa fille; il jetait

l'argent. Le lendemain, son imagination prenant un autre cours, il lui semblait que Julien allait entendre le langage muet de cette g?osit? d'argent, changer de nom, s'exiler en Am?rique, ?crire ?Mathilde qu'il ?ait mort pour elle... M. de La Mole supposait cette lettre ?crite, il suivait son effet sur le caract?e de sa fille...

Le jour o?il fut tir?de ces songes si jeunes par la lettre r?elle de Mathilde apr?s avoir pens?longtemps ?tuer Julien ou ?le faire dispara?tre, il r?vait ?lui b?ir une brillante fortune. Il lui faisait prendre le nom d'une de ses terres, et pourquoi ne lui ferait-il pas passer sa pairie? M. le duc de Chaulnes, son beau-p?e, lui avait parl? plusieurs fois, depuis que son fils unique avait ??tu?en Espagne, du d?sir de transmettre son titre ?Norbert...

"L'on ne peut refuser ?Julien une singuli?e aptitude aux affaires, de la hardiesse, peut-?tre m?me du brillant se disait le marquis... mais au fond de ce caract?e, je trouve quelque chose d'effrayant. C'est l'impression qu'il produit sur tout le monde. Donc il y a l?quelque chose de r?el"(plus ce point r?el ?ait difficile ?saisir, plus il effrayait l'?me imaginative du vieux marquis).

"Ma fille me le disait fort adroitement l'autre jour (dans une lettre supprim?e): "Julien ne s'est affili??aucun salon, ?aucune coterie. "Il ne s'est m?hag?a aucun appui contre moi, pas la plus petite ressource si je l'abandonne... Mais est-ce l?ignorance de l'?tat actuel de la soci?t??... Deux ou trois fois je lui ai dit: Il n'y a de candidature r?elle et profitable, que celle des salons..."

"Non, il n'a pas le g?nie adroit et cauteleux d'un procureur qui ne perd ni une minute ni une opportunit?... Ce n'est point un caract?e ?la Louis XI. D'un autre c??, je lui vois les maximes les plus antig?n?euses... Je m'y perds... Se r?p?terait-il ces maximes, pour servir de digue ?ses passions?

"Du reste, une chose surnage: il est impatient du m?pris, je le tiens par l?.

"Il n'a pas la religion de la haute naissance, il est vrai, il ne nous respecte pas d'instinct... C'est un tort, mais enfin, l'?me d'un s?minariste devrait n'?tre impatiente que du manque de jouissance et d'argent. Lui, bien diff?rent, ne peut supporter le m?pris ?aucun prix."

Press?par la lettre de sa fille, M. de La Mole vit la n?cessit?de se d?cider: "Enfin, voici la grande question: l'audace de Julien est-elle all?e jusqu'?entreprendre de faire la cour ?ma fille, parce qu'il sait que je l'aime avant tout, et que j'ai cent mille ?cus de rente?"

"Mathilde proteste du contraire... Non, mon Julien, voil?un point sur lequel je ne veux pas me laisser faire illusion.

"Y a-t-il eu amour v?ritable, impr?vu? ou bien d?sir vulgaire de s'?lever ?une belle position? Mathilde est clairvoyante, elle a senti d'abord que ce soupon peut le perdre aupr?s de moi, de l?cet aveu: c'est elle qui s'est avis?e de l'aimer la premi?e..."

"Une fille d'un caract?e si altier se serait oubli?e jusqu'?faire des

avances mat?ielles!... Lui serrer le bras au jardin, un soir, quelle horreur! comme si elle n'avait pas eu cent moyens moins ind?cents de lui faire conna?tre qu'elle le distinguait.

Qui s'excuse s'accuse; je me d?tie de Mathilde... "Ce jour-l?, les raisonnements du marquis ?taient plus concluants qu'?l'ordinaire. Cependant l'habitude l'emporta il r?solut de gagner du temps et d'?crire ?sa fille. Car on s'?crivait d'un c?t? de l'h?tel ?l'autre; M. de La Mole n'osait discuter avec Mathilde et lui tenir t?te. Il avait peur de tout finir par une concession subite.

LETTRE

"Gardez-vous de faire de nouvelles folies voici un brevet de lieutenant de hussards, pour M. le chevalier Julien Sorel de La Vernaye. Vous voyez ce que je fais pour lui. Ne me contrariez pas, ne m'interrogez pas. Qu'il parte dans vingt-quatre heures, pour se faire recevoir ? Strasbourg, o?est son r?giment. Voici un mandat sur mon banquier; qu'on m'ob?isse."

L'amour et la joie de Mathilde n'eurent plus de bornes; elle voulut profiter de la victoire, et r?pondit ?l'instant:

"M. de La Vernaye serait ?vos pieds, ?perdu de reconnaissance, s'il savait tout ce que vous daignez faire pour lui. Mais au milieu de cette g?n?rosit?, mon p?e m'a oubli?, l'honneur de votre fille est en danger. Une indiscr?tion peut faire une tache ?ternelle et que vingt mille ?cus de rente ne r?pareraient pas. Je n'enverrai le brevet ?M. de La Vernaye que si vous me donnez votre parole que, dans le courant du mois prochain, mon mariage sera c?br?en public, ?Villequier. Bient?t apr?s cette ?poque, que je vous supplie de ne pas outrepasser, votre fille ne pourra para?tre en public qu'avec le nom de Mme de La Vernaye. Que je vous remercie, cher papa, de m'avoir sauv?e de ce nom de Sorel, etc., etc."

Le r?ponse fut impr?vue.

"Ob?issez, ou je me r?tracte de tout. Tremblez, jeune imprudente. Je ne sais pas encore ce que c'est que votre Julien, et vous-m?me vous le savez moins que moi. Qu'il parte pour Strasbourg, et songe ?marcher droit. Je ferai conna?tre mes volont?s d'ici ?quinze jours."

Cette r?ponse si ferme ?tonna Mathilde. Je ne connais pas Julien; ce mot la jeta dans une r?verie, qui bient?t finit par les suppositions les plus enchanteresses; mais elle les croyait la v?rit?. "L'esprit de mon Julien n'a pas rev?tu le petit uniforme mesquin des salons, et mon p?e ne croit pas ?sa sup?riorit?, pr?cis?ment ?cause de ce qui la prouve..."

"Toutefois, si je n'ob?is pas ?cette vell?it? de caract?re, je vois la possibilit?d'une sc?ne publique; un ?clat abaisse ma position dans le

monde, et peut me rendre moins aimable aux yeux de Julien. Après l'éclat... pauvreté pour dix ans; et la folie de choisir un mari ?cause de son malheur ne peut se sauver du ridicule que par la plus brillante opulence. Si je vis loin de mon père, son frère, il peut m'oublier... Norbert épousera une femme aimable adroite: le vieux Louis XIV fut séduit par la duchesse de Bourgogne..."

Elle se décida à obéir, mais se garda de communiquer la lettre de son père à Julien, ce caractère farouche eût pu être porté à quelque folie.

Le soir, lorsqu'elle apprit à Julien qu'il était lieutenant de hussards, sa joie fut sans bornes. On peut se la figurer par l'ambition de toute sa vie, et par la passion qu'il avait maintenant pour son fils. Le changement de nom le frappait d'abonnement.

"Après tout, pensait-il, mon roman est fini, et à moi seul tout le malheur. J'ai su me faire aimer de ce monstre d'orgueil, ajoutait-il en regardant Mathilde; son père ne peut vivre sans elle, et elle sans moi."

CHAPITRE XXXV

UN ORAGE

Mon Dieu, donnez-moi la malédiction!
MIRABEAU.

Son amie était absorbée, il ne répondait qu'à demi à la vive tendresse qu'elle lui témoignait. Il restait silencieux et sombre. Jamais il n'avait paru si grand, si adorable aux yeux de Mathilde. Elle redoutait quelque subtilité de son orgueil qui viendrait d'anger toute la position.

Presque tous les matins, elle voyait l'abbé Pirard arriver à l'heure. Par lui, Julien ne pouvait-il pas avoir plusieurs choses des intentions de son père? Le marquis lui-même, dans un moment de caprice, ne pouvait-il pas lui avoir écrit? Après un aussi grand bonheur comment expliquer l'air si grave de Julien? Elle n'osa l'interroger.

Elle n'osa! elle, Mathilde! Il y eut, dès ce moment, dans son sentiment pour Julien, du vague, de l'imprécision, presque de la terreur. Cette jeune fille sentit de la passion tout ce qui en est possible dans un être éveillé au milieu de cet excès de civilisation que Paris admire.

Le lendemain de grand matin, Julien était au presbytère de l'abbé Pirard. Des chevaux de poste arrivaient dans la cour avec une chaise d'abrége, louée à la poste voisine.

- Un tel équipage n'est plus de saison, lui dit le serviteur abbé d'un air réchignant. Voici vingt mille francs, dont M. de La Mole vous fait cadeau; il vous engage à les dépenser dans l'année, mais en chantant de vous donner le moins de ridicules possibles. (Dans une somme aussi forte,

jet?e ?un jeune homme, le pr?tre ne voyait qu'une occasion de p?cher.)

"Le marquis ajoute: M. Julien de La Vernaye aura re?u cet argent de son p?re, qu'il est inutile de d?signer autrement. M. de La Vernaye jugera peut-?tre convenable de faire un cadeau ?M. Sorel, charpentier ? Verri?es, qui soigna son enfance... Je pourrai me charger de cette partie de la commission, ajouta l'abb?, j'ai enfin d?termin?M. de La Mole ?transiger avec cet abb?de Frilair, si j'?suite. Son cr?dit est d?cid?ment trop fort pour le n?tre. La reconnaissance implicite de votre haute naissance par cet homme qui gouverne Besan?on, sera une des conditions tacites de l'arrangement.

Julien ne fut plus ma?tre de son transport, il embrassa l'abb?, il se voyait reconnu.

- Fi donc! dit M. Pirard en le repoussant, que veut dire cette vanit? mondaine?... Quant ?Sorel et ?ses fils, je leur offrirai, en mon nom, une pension annuelle, de cinq cents francs, qui leur sera pay?e ? chacun, tant que je serai content d'eux.

Julien ?ait d?j? froid et hautain. Il remercia, mais en termes tr?s vagues et n'engageant ?rien. "Serait-il bien possible, se disait-il que je fusse le fils naturel de quelque grand seigneur exil?dans nos montagnes par le terrible Napol?on?" A chaque instant, cette id?e lui semblait moins improbable... "Ma haine pour mon p?re serait une preuve... Je ne serais plus un monstre!"

Peu de jours apr?s ce monologue, le quinzi?me r?giment de hussards, l'un des plus brillants de l'arm?e, ?ait en bataille sur la place d'armes de Strasbourg. M. le chevalier de La Vernaye montait le plus beau cheval de l'Alsace, qui lui avait co?t? six mille francs. Il ?ait re?u lieutenant, sans avoir jamais ??sous-lieutenant que sur les contr?es d'un r?giment dont jamais il n'avait ou?parler.

Son air impassible, ses yeux s?v?res et presque m?chants, sa p?leur, son inalt?able sang-froid commenc?ent sa r?putation d? le premier jour. Peu apr?s, sa politesse parfaite et pleine de mesure, son adresse au pistolet et aux armes, qu'il fit conna?tre sans trop d'affectation, ?oign?ent l'id?e de plaisanter ?haute voix sur son compte. Apr?s cinq ou six jours d'h?sitation, l'opinion publique du r?giment se d?clara en sa faveur. Il y a tout dans ce jeune homme, disaient les vieux officiers goguenards, except?de la jeunesse.

De Strasbourg, Julien ?crivit ?M. Ch?lan, l'ancien cur?de Verri?es, qui touchait maintenant aux bornes de l'extr?me vieillesse.

"Vous aurez appris avec une joie, dont je ne doute pas les ?v?nements qui ont port?ma famille ?m'enrichir. Voici cinq cents francs que je vous prie de distribuer sans bruit, ni mention aucune de mon nom, aux malheureux, pauvres maintenant comme je le fus autrefois, et que sans doute vous secourez comme autrefois vous m'avez secouru.

Julien ?ait ivre d'ambition et non pas de vanit?toutefois il donnait une grande part de son attention ?l'apparence ext?rieure. Ses chevaux, ses uniformes, les livr?es de ses gens ?taient tenus avec une correction

qui aurait fait honneur ?la ponctualit?d'un grand seigneur anglais. A peine lieutenant, par faveur et depuis deux jours, il calculait d?? que, pour commander en chef ?trente ans, au plus tard, comme tous les grands g?n?aux il fallait ?vingt-trois ?tre plus que lieutenant. Il n? pensait qu'?la gloire et ?son fils.

Ce fut au milieu des transports de l'ambition la plus effr?n?e qu'il fut surpris par un jeune valet de pied de l'h?tel de La Mole, qui arrivait en courrier.

"Tout est perdu, lui ?crivait Mathilde, accourez le plus vite possible, sacrifiez tout, d?sertez s'il le faut. A peine arriv?, attendez-moi dans un fiacre, pr?s la petite porte du jardin, au n... de la rue... J'irai vous parler, peut-?tre pourrai-je vous introduire dans le jardin. Tout est perdu, et je le crains, sans ressource; comptez sur moi, vous me trouverez d?vou?e et ferme dans l'adversit?. Je vous aime.

En quelques minutes, Julien obtint une permission du colonel, et partit de Strasbourg ?franc ?trier; mais l'affreuse inqui?tude qui le d?vorait ne lui permit pas de continuer cette fa?on de voyager au-del?de Metz. Il se jeta dans une chaise de poste; et ce fut avec une rapidit?presque incroyable qu'il arriva au lieu indiqu?, pr?s la petite porte du jardin de l'h?tel de La Mole. Cette porte s'ouvrit, et ?l'instant Mathilde, oubliant tout respect humain, se pr?cipita dans ses bras. Heureusement il n'?tait que cinq heures du matin, et la rue ?tait encore d?serte.

- Tout est perdu; mon p?re, craignant mes larmes, est parti dans la nuit de jeudi. Pour o?? personne ne le sait. Voici sa lettre, lisez. Et elle monta dans le fiacre avec Julien.

"Je pouvais tout pardonner, except?le projet de vous s?duire parce que vous ?es riche. Voil?, malheureuse fille, l'affreuse v?rit?. Je vous donne ma parole d'honneur que je ne consentirai jamais ?un mariage avec cet homme. Je lui assure dix mille livres de rente s'il veut vivre au loin, hors des fronti?res de France, ou mieux encore en Am?rique. Lisez la lettre que je re?bis en r?ponse aux renseignements que j'avais demand?s. L'impudent m'avait engag?lui-m?me ??crire ?Mme de R?hal. Jamais je ne lirai une ligne de vous relative ?cet homme. Je prends en horreur Paris et vous. Je vous engage ?recouvrir du plus grand secret ce qui doit arriver. Renoncez franchement ?un homme vil, et vous retrouverez un p?re."

- O?est la lettre de Mme de R?hal? dit froidement Julien.

- La voici. Je n'ai voulu te la montrer qu'apr?s que tu aurais ?? pr?par?

LETTRE

"Ce que je dois ?la cause sacr?e de la religion et de la morale m'oblige, monsieur, a la d?marche p?nible que je viens accomplir aupr?s de vous; une r?gle qui ne peut faillir m'ordonne de nuire en ce moment ? mon prochain, mais afin d'?viter un plus grand scandale. La douleur que j'?prouve doit ?tre surmont?e par le sentiment du devoir. Il n'est que

trop vrai, monsieur, la conduite de la personne au sujet de laquelle vous me demandez toute la v?rit?, a pu sembler inexplicable ou m?me honn?te. On a pu croire convenable de cacher ou de d?guiser une partie de la r?alit?, la prudence le voulait aussi bien que la religion. Mais cette conduite que vous d?sirez conna?tre, a t? dans le fait extr?mement condamnable et plus que je ne puis le dire. Pauvre et avide, c'est ?l'aide de l'hypocrisie la plus consomm?e, et par la s?duction d'une femme faible et malheureuse, que cet homme a cherch?? se faire un ?tat et ?devenir quelque chose. C'est une partie de mon p?nible devoir d'ajouter que je suis oblig?e de croire que M. J... n'a aucun principe de religion. En conscience, je suis contrainte de penser qu'un de ses moyens pour r?ussir dans une maison est de chercher ?s?duire la femme qui a le principal cr?dit. Couvert par une apparence de d?sint?ressement et par des phrases de roman, son grand et unique objet est de parvenir ? disposer du ma?tre de la maison et de sa fortune. Il laisse apr?s lui le malheur et des regrets ?ternels, etc., etc., etc."

Cette lettre, extr?mement longue et ?demi effac?e par des larmes ?tait bien de la main de Mme de R?hal elle ?tait m?me ?crite avec plus de soin qu'?l'ordinaire.

- Je ne puis bl?mer M. de La Mole, dit Julien apr?s l'avoir finie; il est juste et prudent. Quel p?te voudrait donner sa fille ch?rie ?un tel homme! Adieu!

Julien sauta ?bas du fiacre et courut ?sa chaise de poste arr?t?e au bout de la rue. Mathilde, qu'il semblait avoir oubli?e, fit quelques pas pour le suivre; mais les regards des marchands qui s'avan?aient sur la porte de leurs boutiques, et desquels elle ?tait connue, la forc?ent ? rentrer pr?cipitamment au jardin.

Julien ?tait parti pour Verri?es. Dans cette route rapide, il ne put ?crire ?Mathilde comme il en avait le projet, sa main ne formait sur le papier que des traits illisibles.

Il arriva ?Verri?es un dimanche matin. Il entra chez l'armurier du pays qui l'accabla de compliments sur sa r?cente fortune. C'?tait la nouvelle du pays.

Julien eut beaucoup de peine ?lui faire comprendre qu'il voulait une paire de pistolets. L'armurier sur sa demande chargea les pistolets.

Les trois coups sonnaient; c'est un signal bien connu dans les villages de France, et qui, apr?s les diverses sonneries de la matin?e, annonce le commencement imm?diat de la messe.

Julien entra dans l'?glise neuve de Verri?es. Toutes les fen?tres hautes de l'?difice ?taient voil?es avec des rideaux cramoisis. Julien se trouva ?quelques pas derri?re le banc de Mme de R?hal. Il lui sembla qu'elle priait avec ferveur. La vue de cette femme qui l'avait tant aim? fit trembler le bras de Julien d'une telle fa?on, qu'il ne put d'abord ex?cuter son dessein. Je ne le puis, se disait-il ?lui-m?me; physiquement, je ne le puis.

En ce moment, le jeune clerc qui servait la messe sonna pour l'?vation. Mme de R?hal baissa la t?te qui un instant se trouva

presque entièrement caché par les plis de son châle. Julien ne la reconnaissait plus aussi bien; il tira sur elle un coup de pistolet et la manqua; il tira un second coup, elle tomba.

CHAPITRE XXXVI

DÉTAILS TRISTES

Ne vous attendez point de ma part ?de la faiblesse. Je me suis vengé.
J'ai m?rité la mort et me voici. Priez pour mon ?me.

SCHILLER

Julien resta immobile, il ne voyait plus. Quand il revint un peu ?lui, il aperçut tous les fidèles qui s'envoyaient de l'église; le prêtre avait quitté l'autel. Julien se mit ? suivre d'un pas assez lent quelques femmes qui s'en allaient en criant. Une femme, qui voulait fuir plus vite que les autres, le poussa rudement, il tomba. Ses pieds s'étaient embarrassés dans une chaise renversée par la foule; en se relevant, il se sentit le cou serré, c'était un gendarme en grande tenue qui l'arrêtait. Machinalement Julien voulut avoir recours ?ses petits pistolets; mais un second gendarme s'empara de ses bras.

Il fut conduit ?la prison. On entra dans une chambre, on lui mit les fers aux mains, on le laissa seul, la porte se ferma sur lui ?double tour; tout cela fut exact?très vite, et il y fut insensible.

"Ma foi, tout est fini, dit-il tout haut en revenant ?lui... Oui, dans quinze jours la guillotine... ou se tuer d'ici !?"

Son raisonnement n'allait pas plus loin il se sentait la tête comme si elle étais serrée avec violence. Il regarda pour voir si quelqu'un le tenait. Après quelques instants, il s'endormit profondément.

Mme de Rerval n'était pas blessée mortellement. La première balle avait percé son chapeau; comme elle se retournait le second coup était parti. La balle l'avait frappée ?l'épaule et, chose étonnante, avait été renvoyée par l'os de l'épaule, que pourtant elle cassa, contre un pilier gothique, dont elle déracha un ?norme ?clat de pierre.

Quand, après un pansement long et douloureux, le chirurgien, homme grave, dit ?Mme de Rerval: je réponds de votre vie comme de la mienne, elle fut profondément affligée.

Depuis longtemps, elle désirait sincèrement la mort. La lettre qui lui avait été imposée par son confesseur actuel, et qu'elle avait écrit à M. de La Mole, avait donné le dernier coup ?cet être affaibli par un malheur trop constant. Ce malheur était l'absence de Julien; elle l'appelait, elle, le remords. Le directeur, jeune ecclésiastique vertueux et fervent, nouvellement arrivé de Dijon, ne s'y trompait pas.

"Mourir ainsi, mais non de ma main, ce n'est point un plaisir, pensait Mme

de R?hal. Dieu me pardonnera peut-?tre de me r?jouir de ma mort. Elle n'osait ajouter: Et mourir de la main de Julien, c'est le comble des f?licit?s"

A peine fut-elle d?barrass?e de la pr?sence du chirurgien et de tous les amis accourus en foule, qu'elle fit appeler ?isa sa femme de chambre

- Le ge?ier, lui dit-elle en rougissant beaucoup, est un homme cruel. Sans doute il va le maltraiter, croyant en cela faire une chose agr?able pour moi... Cette id?e m'est insupportable. Ne pourriez-vous pas aller comme de vous-m?me remettre au ge?ier ce petit paquet qui contient quelques louis? Vous lui direz que la religion ne permet pas qu'il le maltraite... Il faut surtout qu'il n'aille pas parler de cet envoi d'argent.

C'est ?la circonstance dont nous venons de parler que Julien dut l'humanit?du ge?ier de Verri?es; c'?tait toujours ce M. Noiroud, minist?riel parfait, auquel nous avons vu la pr?sence de M. Appert faire une si belle peur.

Un juge parut dans la prison.

- J'ai donn?la mort avec pr?m?ditation, lui dit Julien; j'ai achet?et fait charger les pistolets chez un tel, l'armurier. L'article 1342 du code p?hal est clair, je m?rite la mort et je l'attends.

Le petit esprit du juge ne comprenant pas cette franchise, il multipliait les questions pour faire en sorte que l'accus?se coup? dans ses r?ponses.

- Mais ne voyez-vous pas, lui dit Julien en souriant, que je me fais aussi coupable que vous pouvez le d?sirer? Allez, monsieur, vous ne manquerez pas la proie que vous poursuivez. Vous aurez le plaisir de condamner. Epargnez-moi votre pr?sence.

Il me reste un ennuyeux devoir ?remplir, pensa Julien, il faut ?crire ? Mlle de La Mole.

"Je me suis veng?, lui disait-il. Malheureusement, mon nom para?ra dans les journaux, et je ne puis m'?chapper de ce monde incognito. Je vous en demande pardon. Je mourrai dans deux mois. La vengeance a ??atroce, comme la douleur d'?tre s?par?de vous. De ce moment, je m'interdis d'?crire et de prononcer votre nom. Ne parlez jamais de moi, m?me ?mon fils: le silence est la seule fa?on de m'honorer. Pour le commun des hommes, je serai un assassin vulgaire... Permettez-moi la v?rit?en ce moment supr?me: vous m'oublierez. Cette grande catastrophe dont je vous conseille de ne jamais ouvrir la bouche ??tre vivant, aura ?puis?pour plusieurs ann?es tout ce que je voyais de romanesque et de trop aventureux dans votre caract?e. Vous ?iez faite pour vivre avec les h?ros du moyen ?ge; montrez en cette occurrence leur ferme caract?e. Que ce qui doit se passer soit accompli en secret et sans vous compromettre. Vous prendrez un faux nom, et n'aurez pas de confident. Si vous faut absolument le secours d'un ami, je vous l?gue l'abb? Pirard.

"Ne parlez ?nul autre, surtout pas de gens de votre classe: les de Luz,

les Caylus.

"Un an apr?s ma mort, ?pousez M. de Croisenois, je vous en prie, je vous l'ordonne comme votre ?poux. Ne m'?crivez point, je ne r?pondrais pas. Bien moins m?chant que Iago, ?ce qu'il me semble, je vais dire comme lui: From this time forth I never will speak word.

"On ne me verra ni parler ni ?crire; vous aurez eu mes derni?es paroles comme mes derni?es adorations.

J. S."

Ce fut apr?s avoir fait partir cette lettre que, pour la premi?e fois Julien, un peu revenu ?lui, fut tr?s malheureux. Chacune des esp?rances de l'ambition dut ?tre arrach?e successivement de son coeur par ce grand mot: "Je mourrai, il faut mourir. "La mort en elle-m?me n'?tait pas horrible ?ses yeux. Toute sa vie n'avait ??qu'une longue pr?paration au malheur, et il n'avait eu garde d'oublier celui qui passe pour le plus grand de tous.

"Quoi donc! se disait-il, si dans soixante jours je devais me battre en duel avec un homme tr?s fort sur les armes, est-ce que j'aurais la faiblesse d'y penser sans cesse, et la terreur dans l'?me?" il passa plus d'une heure ?chercher ?se bien conna?tre sous ce rapport.

Quand il eut vu clair dans son ?me, et que la v?it?parut devant ses yeux aussi nettement qu'un des piliers de sa prison, il pensa au remords.

"Pourquoi en aurais-je? J'ai ??offens?d'une mani?re atroce; j ai tu?, je m?rite la mort, mais voil?tout. Je meurs apr?s avoir sold?mon compte envers l'humanit?. Je ne laisse aucune obligation non remplie, je ne dois rien ?personne; ma mort n'a rien de honteux que l'instrument: cela seul, il est vrai, suffit richement pour ma honte aux yeux des bourgeois de Verri?res, mais sous le rapport intellectuel, quoi de plus m?prisable! Il me reste un moyen d'?tre consid?able ?leurs yeux: c'est de jeter au peuple des pi?ces d'or en allant au supplice. Ma m?moire, li?e ?l'id?e de l'or, sera resplendissante pour eux."

Apr?s ce raisonnement, qui au bout d'une minute lui sembla ?vident: "Je n'ai plus rien ?faire sur la terre", se dit Julien, et il s'endormit profond?ment.

Vers les neuf heures du soir, le ge?tier le r?veilla en lui apportant ? souper.

- Que dit-on dans Verri?res?

- Monsieur Julien, le serment que j'ai pr?t?devant le crucifix, ?la cour royale, le jour que je fus install?dans ma place, m'oblige au silence.

Il se taisait, mais restait. La vue de cette hypocrisie vulgaire amusa Julien. "Il faut, pensa-t-il, que je lui fasse attendre longtemps les cinq francs qu'il d?sire pour me vendre sa conscience."

Quand le geôlier vit le repas finir sans tentative de séduction:

- L'amitié que j'ai pour vous, monsieur Julien, dit-il d'un air faux et doux, m'oblige à parler, quoiqu'on dise que c'est contre l'intérêt de la justice, parce que cela peut vous servir à arranger votre défense... Monsieur Julien, qui est bon garçon, sera bien content si je lui apprends que Mme de Rôhal va mieux.

- Quoi! elle n'est pas morte? s'écria Julien en se levant de table hors de lui.

- Quoi! vous ne saviez rien! dit le geôlier d'un air stupide qui bientôt devint de la cupidité heureuse. Il sera bien juste que monsieur donne quelque chose au chirurgien qui, d'après la loi et justice, ne devait pas parler. Mais pour faire plaisir à monsieur, je suis allé chez lui, et il m'a tout conté...

- Enfin, la blessure n'est pas mortelle, lui dit Julien impatientément s'avant vers lui, tu m'en réponds sur ta vie?

Le geôlier, grand de six pieds de haut eut peur et se retira vers la porte. Julien vit qu'il prenait une mauvaise route pour arriver à la ville; il se rassit et jeta un napoleon à M. Noiroud.

A mesure que le récit de cet homme prouvait à Julien que la blessure de Mme de Rôhal n'était pas mortelle, il se sentait gagné par les larmes.

- Sortez! lui dit-il brusquement.

Le geôlier obéit. A peine la porte fut-elle fermée: "Grand Dieu! elle n'est pas morte!" s'écria Julien, et il tomba à genoux, pleurant à chaudes larmes.

Dans ce moment surprise, il était croyant. Qu'importe les hypocrisies des prêtres? peuvent-elles tenir quelque chose à la vérité et à la sublimité de l'idée de Dieu?

Seulement alors, Julien commença à se repentir du crime commis. Par une coïncidence qui lui avait le désespoir, en cet instant seulement, venait de cesser l'état d'irritation physique et de demi-folie où il était plongé depuis son départ de Paris pour Verrières.

Ses larmes avaient une source généreuse, il n'avait aucun doute sur la condamnation qui l'attendait.

"Ainsi elle vivra! se disait-il... Elle vivra pour me pardonner et pour m'aimer..."

Le lendemain matin fort tard, quand le geôlier le réveilla:

- Il faut que vous ayez un fameux cœur, monsieur Julien, lui dit cet homme. Deux fois je suis venu et j'ai fait conscience de vous réveiller. Voici deux bouteilles d'excellent vin que vous envoie M. Maslon notre curé.

- Comment? ce coquin est encore ici? dit Julien.

- Oui, monsieur, répondit le geôlier en baissant la voix, mais ne parlez pas si haut, cela pourrait vous compromettre.

Julien rit de bon cœur.

- Au point où j'en suis, mon ami, vous seul pourriez me nuire si vous cessiez d'être doux et humain... Vous serez bien payé, dit Julien en s'interrompant et reprenant l'air impérieux.

Cet air fut justifié l'instant par le don d'une pièce de monnaie.

M. Noiroud raconta de nouveau et dans les plus grands détails tout ce qu'il avait appris sur Mme de Rhal, mais il ne parla point de la visite de Mlle Isa.

Cet homme était bas et soumis autant que possible. Une idée traversa la tête de Julien: "Cette espèce de géant difforme peut gagner trois ou quatre cents francs, car sa prison n'est guère fréquentée; je puis lui assurer dix mille francs, s'il veut se sauver en Suisse avec moi... La difficulté sera de le persuader de ma bonne foi. "L'idée du long colloque à avoir avec un être aussi vil inspira du dégoût à Julien, il pensa à autre chose.

Le soir, il n'était plus temps. Une chaise de poste vint le prendre à minuit. Il fut très content des gendarmes, ses compagnons de voyage. Le matin, lorsqu'il arriva à la prison de Besançon, on eut la bonté de le loger dans l'étage supérieur d'un donjon gothique. Il jugea l'architecture du commencement du XIXe siècle; il en admira la grâce et le caractère piquant. Par un étroit intervalle entre deux murs au-delà d'une cour profonde, il avait une chapelle de vue superbe.

Le lendemain, il y eut un interrogatoire, après quoi, pendant plusieurs jours, on le laissa tranquille. Son temps était calme. Il ne trouvait rien de simple dans son affaire: "J'ai voulu tuer, je dois être tué!"

Sa pensée ne s'arrêtait pas davantage à ce raisonnement. Le jugement, l'ennui de paraître en public la défense il considérait tout cela comme de l'gers embarras, des cérémonies ennuyeuses auxquelles il serait temps de songer le jour même. Le moment de la mort ne l'arrêtait guère plus: "J'y songerai après le jugement. "La vie n'était point ennuyeuse pour lui, il considérait toutes choses sous un nouvel aspect, il n'avait plus d'ambition. Il pensait rarement à Mlle de La Mole. Ses remords l'occupaient beaucoup et lui presentaient souvent l'image de Mme de Rhal, surtout pendant le silence des nuits troublées seulement, dans ce donjon levé, par le chant des oiseaux!

Il remerciait le ciel de ne l'avoir pas blessé à mort. "Chose tonnante! se disait-il, je croyais que par sa lettre à M. de La Mole elle avait détruit jamais mon bonheur à venir et moins de quinze jours après la date de cette lettre, je n'songe plus à tout ce qui m'occupait alors... Deux ou trois mille livres de rente pour vivre tranquille dans un pays de montagnes comme Vergy... J'étais heureux alors... Je ne connaissais pas mon bonheur!"

Dans d'autres instants, il se levait en sursaut de sa chaise. "Si j'avais blessé à mort Mme de Rhal, je me serais tué... J'ai besoin de cette certitude pour ne pas me faire horreur à moi-même.

"Me tuer! voil? la grande question, se disait-il. Ces juges si formalistes, si acharn?s apr?s le pauvre accus?, qui feraient prendre le meilleur citoyen pour accrocher la croix... Je me soustrairais ?leur empire, ?leurs injures en mauvais fran?ais, que le journal du d?partement va appeler de l'?loquence..."

"Je puis vivre encore cinq ou six semaines, plus ou moins... Me tuer! ma foi non, se dit-il apr?s quelques jours, Napol?on a v?cu..."

"D'ailleurs, la vie m'est agr?able; ce s?jour est tranquille; je n'y ai point d'ennuyeux, ajouta-t-il en riant, et il se mit ?faire la note des livres qu'il voulait faire venir de Paris"

CHAPITRE XXXVII

UN DONJON

Le tombeau d'un ami.
STERNE.

Il entendit un grand bruit dans le corridor; ce n'?tait pas l'heure o? l'on montait dans sa prison; l'orfraie s'envola en criant, la porte s'ouvrit, et le v?n?table cur?Ch?an tout tremblant et la canne ?la main, se jeta dans ses bras.

- Ah! grand Dieu! est-il possible, mon enfant... Monstre! devrais-je dire.

Et le bon vieillard ne put ajouter une parole. Julien craignit qu'il ne tomb?t. Il fut oblig?de le conduire ?une chaise. La main du temps s'?tait appesantie sur cet homme autrefois si ?nergique. Il ne parut plus ?Julien que l'ombre de lui-m?me.

Quand il eut repris haleine:

- Avant-hier seulement, je re?ois votre lettre de Strasbourg, avec vos cinq cents francs pour les pauvres de Verri?res, on me l'a apport?e dans la montagne, ?Liveru o?je suis retir?chez mon neveu Jean. Hier, J'apprends la catastrophe... O ciel! est-il possible!

Et le vieillard ne pleurait plus, il avait l'air priv?d'id?e, et ajouta machinalement:

- Vous aurez besoin de vos cinq cents francs, je vous les rapporte.

- J'ai besoin de vous voir, mon p?re, s'?cria Julien attendri. J'ai de l'argent de reste.

Mais il ne put plus obtenir de r?ponse sens?e. De temps ?autre, M. Ch?an versait quelques larmes qui descendaient silencieusement le long

de sa joue; puis il regardait Julien, et ?ait comme ?ourdi de le voir lui prendre les mains et les porter ?ses l?vres. Cette physionomie si vive autrefois, et qui peignait avec tant d?nergie les plus nobles sentiments, ne sortait plus de l'air apathique. Une esp?ce de paysan vint bient?t chercher le vieillard.

- Il ne faut pas le fatiguer et le faire trop parler, dit-il ?Julien, qui comprit que c'?tait le neveu.

Cette apparition laissa Julien plong?dans un malheur cruel et qui ?oignait les larmes. Tout lui paraissait triste et sans consolation; il sentait son coeur glac?dans sa poitrine.

Cet instant fut le plus cruel qu'il e?t ?prouv?depuis le crime. Il venait de voir la mort, et dans toute sa laideur. Toutes les illusions de grandeur d?me et de g?n?rosit?s s'?taient dissip?es comme un nuage devant la temp?te.

Cette affreuse situation dura plusieurs heures. Apr?s l'empoisonnement moral, il faut des rem?des physiques et du vin de Champagne. Julien se f?t estim?un l?che d'y avoir recours. Vers la fin d'une journ?e horrible, pass?e tout enti?re ?se promener dans son ?troit donjon: "Que je suis fou! s'?cria-t-il. C'est dans le cas o?je devrais mourir comme un autre, que la vue de ce pauvre vieillard aurait d?me jeter dans cette affreuse tristesse; mais une mort rapide et ?la fleur des ans me met pr?cis?ment ?l'abri de cette triste d?cr?pitude."

Quelques raisonnements qu'il se f?, Julien se trouva attendri comme un ?tre pusillanime, et par cons?quent malheureux de cette visite.

Il n'y avait plus rien de rude et de grandiose en lui, plus de vertu romaine; la mort lui apparaissait ?une plus grande hauteur, et comme chose moins facile.

"Ce sera l?mon thermom?tre, se dit-il. Ce soir, je suis ?dix degr?s au-dessous du courage qui me conduit de niveau ?la guillotine. Ce matin, je l'avais ce courage. Au reste, qu'importe? pourvu qu'il me revienne au moment n?cessaire. Cette id?e de thermom?tre l'amusa, et enfin parvint ?le distraire."

Le lendemain ?son r?vil, il eut honte de la journ?e de la veille. "Mon bonheur, ma tranquillit?s sont enjeu. "Il r?solut presque d'?crire ?M. le procureur g?n?ral, pour demander que personne ne f?t admis aupr?s de lui. "Et Fouqu?? pensa-t-il. S'il peut prendre sur lui de venir ? Besan?on, quelle ne serait pas sa douleur!"

Il y avait deux mois peut-?tre qu'il n'avait song??Fouqu?. "J'?tais un grand sot ?Strasbourg, ma pens?e n'allait pas au-del?du collet de mon habit. "Le souvenir de Fouqu?l'occupa beaucoup et le laissa plus attendri. Il se promenait avec agitation. "Me voici d?cid?ment de vingt degr?s au-dessous du niveau de la mort... Si cette faiblesse augmente, il vaudra mieux me tuer. Quelle joie pour les abb?s Maslon et les Valenod, si je meurs comme un cuistre!"

Fouqu?arriva, cet homme simple et bon ?ait ?perdu de douleur. Son unique id?e, s'il en avait, ?ait de vendre tout son bien pour s?duire le ge?lier et faire sauver Julien. Il lui parla longuement de l?'vasion

de M. de Lavalette.

- Tu me fais peine, lui dit Julien; M. de Lavalette ?ait innocent, moi je suis coupable. Sans le vouloir, tu me fais songer ?la diff?rence...

"Mais, est-il vrai? Quoi! tu vendrais tout ton bien? dit Julien redevenant tout ?coup observateur et m?fiant.

Fouqu?ravi de voir enfin son ami r?pondre ?son id?e dominante, lui d?taille longuement et ?cent francs pr?s, ce qu'il tirerait de chacune de ses propri?t?.

"Quel effort sublime chez un propri?taire de province! pensa Julien. Que d'?conomies, que de petites demi-l?sineries qui me faisaient tant rougir lorsque je les lui voyais faire il sacrifie pour moi! Un de ces beaux jeunes gens que j'ai vus ?l'h?tel de La Mole, et qui lisent Ren?, n'aurait aucun de ces ridicules; mais except?ceux qui sont fort jeunes et encore enrichis par h?ritage, et qui ignorent la valeur de l'argent, quel est celui de ces beaux Parisiens qui serait capable d'un tel sacrifice?"

Toutes les fautes de fran?ais, tous les gestes communs de Fouqu?disparurent, il se jeta dans ses bras. Jamais la province, compar?e ? Paris, n'a re?u un plus bel hommage. Fouqu?, ravi du moment d'enthousiasme qu'il voyait dans les yeux de son ami, le prit pour un consentement ?la fuite.

Cette vue du sublime rendit ?Julien toute la force que l'apparition de M. Ch?an lui avait fait perdre. Il ?ait encore bien jeune; mais, suivant moi, ce fut une belle plante. Au lieu de marcher du tendre au ruse, comme la plupart des hommes, l'?ge lui e?t donn?la bont?facile ? s'attendrir, il se f?t gu?ri d'une m?fiance folle... Mais ?quoi bon ces vaines pr?dictions?

Les interrogatoires devenaient plus fr?quents en d?pit des efforts de Julien, dont toutes les r?ponses tendaient ?abréger l'affaire:

- J'ai tu?ou du moins j'ai voulu donner la mort et avec pr?m?ditation, r?p?tait-il chaque jour.

Mais le juge ?ait formaliste avant tout. Les d?clarations de Julien n'abr?geaient nullement les interrogatoires, l'amour-propre du juge fut piqu?. Julien ne sut pas qu'on avait voulu le transf?er dans un affreux cachot, et que c'?tait gr?ce aux d?marches de Fouqu?qu'on lui laissait sa jolie chambre ?cent quatre-vingts marches d'?ivation.

M. l'abb?de Frilair ?ait au nombre des hommes importants qui chargeaient Fouqu?de leur provision de bois de chauffage. Le bon marchand parvint jusqu'au tout-puissant grand vicaire. A son inexprimable ravissement, M. de Frilair lui annon?a que, touch?des bonnes qualit?s de Julien et des services qu'il avait autrefois rendus au s?minaire, il comptait le recommander aux juges. Fouqu?entrevit l'espoir de sauver son ami, et en sortant, et se prosternant jusqu'? terre, pria M. le grand vicaire de distribuer en messes, pour implorer l'acquittement de l'accus?, une somme de dix louis.

Fouqu?se m?prenait ?trangement. M. de Frilair n'?tait point un Valenod.

Il refusa et chercha m?me ?faire entendre au bon paysan qu'il ferait mieux de garder son argent. Voyant qu'il ?tait impossible d'?tre clair sans imprudence, il lui conseilla de donner cette somme en aum?ne pour les pauvres prisonniers, qui, dans le fait, manquaient de tout.

"Ce Julien est un ?tre singulier, son action est inexplicable, pensait M. de Frilair, et rien ne doit l"?tre pour moi... Peut-?tre sera-t-il possible d'en faire un martyr... Dans tous les cas, je saurai le fin de cette affaire et trouverai peut-?tre une occasion de faire peur ?cette Mme de R?hal, qui ne nous estime point, et au fond me d?teste... Peut-?tre pourrai-je rencontrer dans tout ceci un moyen de r?conciliation ?clatante avec M. de La Mole, qui a un faible pour ce petit s?minariste."

La transaction sur le proc?s avait ??sign?e quelques semaines auparavant, et l'abb? Pirard ?tait reparti de Besan?on, non sans avoir parl? de la myst?ieuse naissance de Julien, le jour m?me o?le malheureux assassinait Mme de R?hal dans l'?glise de Verri?es.

Julien ne voyait plus qu'un ?v?nement d?sagr?able entre lui et la mort, c'?tait la visite de son p?re. Il consulta Fouqu? sur l'id?e d'?crire ? M. le procureur g?n?ral, pour ?tre dispens? de toute visite. Cette horreur pour la vue d'un p?re, et dans un tel moment, choqua profond?ment le coeur honn?e et bourgeois du marchand de bois.

Il crut comprendre pourquoi tant de gens ha?issaient passionn?ment son ami. Par respect pour le malheur, il cacha sa mani?e de sentir.

- Dans tous les cas lui r?pondit-il froidement, cet ordre de secret ne serait pas appliqu??ton p?re.

CHAPITRE XXXVIII

UN HOMME PUISSANT

Mais il y a tant de myst?e dans ses d?marches et d'?gance dans sa taille! Qui peut-elle ?tre?

SCHILLER.

Les portes du donjon s'ouvrirent de fort bonne heure le lendemain. Julien fut r?veill?en sursaut.

- Ah! bon Dieu, pensa-t-il, voil?mon p?re. Quelle sc?ne d?sagr?able!

Au m?me instant, une femme v?ue en paysanne se pr?cipita dans ses bras en le serrant d'une fa?on convulsive; il eut peine ?la reconna?tre. C'?tait Mlle de La Mole.

- M?chant, je n'ai su que par ta lettre o?tu ?tais. Ce que tu appelles ton crime, et qui n'est qu'une noble vengeance qui me r?v?le toute la hauteur du coeur qui bat dans cette poitrine, je ne l'ai su qu'?

Verrières...

Malgré ses prétentions contre Mlle de La Mole, que d'ailleurs il ne s'avouait pas bien nettement, Julien la trouva fort jolie. Comment ne pas voir dans toute cette façon d'agir et de parler un sentiment noble, distinctif, bien au-dessus de tout ce qu'aurait osé une jeune petite et vulgaire ? Il crut encore aimer une reine, et après quelques instants, ce fut avec une rare noblesse d'élocution et de pensée qu'il lui dit :

- L'avenir se dessinait à mes yeux fort clairement. Après ma mort, je vous remariais à M. de Croisenois, qui aurait épousé une veuve. L'une noble mais un peu romanesque de cette veuve charmante, tonnante et convertie au culte de la prudence vulgaire par un réveil singulier, tragique et grand pour elle, est d'abord à comprendre le mystère fort réel du jeune marquis. Vous vous seriez réunie à votre heureuse du bonheur de tout le monde : la considération, les richesses, le haut rang... Mais, chère Mathilde, votre arrivée à Besançon, si elle est suivie, va être un coup mortel pour M. de La Mole, et voilà ce que jamais je ne me pardonnerai. Je lui ai déjà causé tant de chagrin ! L'académicien va dire qu'il a rchauffé un serpent dans son sein.

- J'avoue que je m'attendais peu à tant de froide raison, à tant de souci pour l'avenir, dit Mlle de La Mole à demi fâchée. Ma femme de chambre, presque aussi prudente que vous, a pris un passeport pour elle, et c'est sous le nom de Mme Michelet que j'ai couru la poste.

- Et Mme Michelet a pu arriver aussi facilement jusqu'à moi ?

- Ah ! tu es toujours l'homme supérieur, celui que j'ai distingué ! D'abord, j'ai offert cent francs à un secrétaire de juge, qui prétendait que mon entrée dans ce donjon était impossible. Mais l'argent réussit, cet honnête homme m'a fait attendre, a levé des objections, j'ai pensé qu'il songeait à me voler...

Elle s'arrêta.

- Eh bien ? dit Julien.

- Ne te fâche pas, mon petit Julien, lui dit-elle en l'embrassant, j'ai été obligé de dire mon nom à ce secrétaire, qui me prenait pour une jeune ouverte de Paris amoureuse du beau Julien... En vérité, ce sont ses termes. Je lui ai juré que j'étais ta femme, et j'aurai une permission pour te voir chaque jour.

"La folie est complète, pensa Julien, je n'ai pu l'empêcher. Après tout, M. de La Mole est un si grand seigneur, que l'opinion saura bien trouver une excuse au jeune colonel qui épousera cette charmante veuve. Ma mort prochaine couvrira tout", et il se livra avec délices à l'amour de Mathilde ; c'était de la folie, de la grandeur d'elle, tout ce qu'il y a de plus singulier. Elle lui proposa sérieusement de se tuer avec lui.

Après ces premiers transports, et lorsqu'elle se fut rassasiée du bonheur de voir Julien, une curiosité vive s'empara tout à coup de son jeune. Elle examinait son amant, qu'elle trouva bien au-dessus de ce qu'elle s'était imaginé. Bon il était de La Mole lui semblait ressuscité, mais plus haut que.

Mathilde vit les premiers avocats du pays, qu'elle offensa en leur offrant de l'or trop crûment; mais ils finirent par accepter.

Elle arriva rapidement à cette idée, qu'en fait de choses douteuses et d'une haute portée, tout dépendait à Besançon de M. l'abbé de Frilair.

Sous le nom obscur de Mme Michelet, elle trouva d'abord d'insurmontables difficultés pour parvenir jusqu'au tout-puissant congréganiste. Mais le bruit de la beauté d'une jeune marchande de modes, folle d'amour, et venue de Paris à Besançon, pour consoler le jeune abbé Julien Sorel, se répandit dans la ville.

Mathilde courait seule à pied, dans les rues de Besançon, elle espérait n'être pas reconnue. Dans tous les cas, elle ne croyait pas inutile à sa cause de produire une grande impression sur le peuple. Sa folie songeait à le faire revoler pour sauver Julien marchant à la mort. Mlle de La Mole croyait à la victoire simplement et comme il convient à une femme dans la douleur; elle l'aimait de façon à attirer tous les regards.

Elle était à Besançon l'objet de l'attention de tous lorsque après huit jours de sollicitations, elle obtint une audience de M. de Frilair.

Quel que fut son courage, les idées de congréganiste influent et de profonde et prudente sécheresse étaient tellement liées dans son esprit, qu'elle trembla en sonnant à la porte de l'avocat. Elle pouvait à peine marcher, lorsqu'il lui fallut monter l'escalier qui conduisait à l'appartement du premier grand vicaire. La solitude du palais épiscopal lui donnait froid. "Je puis m'asseoir sur un fauteuil, et ce fauteuil me saisir les bras, j'aurai disparu. A qui ma femme de chambre pourra-t-elle me demander? Le capitaine de gendarmerie se gardera bien d'agir... Je suis isolée dans cette grande ville!"

A son premier regard dans l'appartement, Mlle de La Mole fut rassurée. D'abord c'était un laquais en livrée fort à la mode, qui lui avait ouvert. Le salon où on la fit attendre était ce luxe fin et délicat, si différent de la magnificence grossière, et que l'on ne trouve à Paris que dans les meilleures maisons. Dès qu'elle aperçut M. de Frilair qui venait à elle d'un air paterne, toutes les idées de crime atroce disparurent. Elle ne trouva pas moins sur cette belle figure, l'empreinte de cette vertu héroïque et quelque peu sauvage si antipathique à la société de Paris. Le demi-sourire qui animait les traits du prêtre, qui disposait de tout à Besançon, annonçait l'homme de bonne compagnie, le prat instruit, l'administrateur habile. Mathilde se crut à Paris.

Il ne fallut que quelques instants à M. de Frilair pour amener Mathilde à lui avouer qu'elle était la fille de son puissant adversaire, le marquis de La Mole.

- Je ne suis point en effet Mme Michelet, dit-elle en reprenant toute la hauteur de son maintien, et cet aveu me coûte peu, car je viens vous consulter, monsieur, sur la possibilité de procurer l'vasion de M. de La Vernaye. D'abord il n'est coupable que d'une tourderie, la femme sur laquelle il a tiré se porte bien. En second lieu, pour suivre les subalternes, je puis remettre sur-le-champ cinquante mille francs, et m'engager pour le double. Enfin, ma reconnaissance et celle de ma famille ne trouvera rien d'impossible pour qui aura sauvé M. de La Vernaye.

M. de Frilair paraissait ?tonn?de ce nom. Mathilde lui montra plusieurs lettres du ministre de la guerre, adress?es ?M. Julien Sorel de La Vernaye.

- Vous voyez, monsieur, que mon p?e se chargeait de sa fortune. C'est tout simple, je l'ai ?pous?en secret, mon p?e d?sirait qu'il f?t officier sup?ieur, avant de d?clarer ce mariage un peu singulier pour une La Mole.

Mathilde remarqua que l'expression de la bont?et d'une gaiet?douce s'?vanouissait rapidement, ?mesure que M. de Frilair arrivait ?des d?couvertes importantes. Une finesse m??e de fausset?profonde se peignit sur sa figure.

L'abb?avait des doutes, il relisait lentement les documents officiels.

"Quel parti puis-je tirer de ces ?tranges confidences? se disait-il. Me voici tout d'un coup en relation intime avec une amie de la c?bre mar?chale de Fervaques ni?ce toute-puissante de Mgr l'?voque de***, par qui l'on est ?v?que en France.

"Ce que je regardais comme recul?dans l'avenir se pr?sente ? l'improviste. Ceci peut me conduire au but de tous mes voeux."

D'abord Mathilde fut effray?e du changement rapide de la physionomie de cet homme si puissant, avec lequel elle se trouvait seule dans un appartement recul?. "Mais quoi! se dit-elle bient?, la pire chance n'e?t-elle pas ?t?de ne faire aucune impression sur le froid ?go?me d'un pr?tre rassasi?de pouvoir et de jouissances?"

?bloui de cette voie rapide et impr?vue qui s'ouvrait ?ses yeux pour arriver ?l'?iscopat, ?tonn?du g?nie de Mathilde, un instant M. de Frilair ne fut plus sur ses gardes. Mlle de La Mole le vit presque ?ses pieds, ambitieux et vif jusqu'au tremblement nerveux.

"Tout s'?claircit, pensa-t-elle, rien ne sera impossible ici ?l'amie de Mme de Fervaques. Malgr?un sentiment de jalousie encore bien douloureux, elle eut le courage d'expliquer que Julien ?tait l'ami intime de la mar?chale, et rencontrait presque tous les jours chez elle Mgr l'?v?que de***.

- Quand l'on tirerait au sort quatre ou cinq fois de suite une liste de trente-six jur?s parmi les notables habitants de ce d?partement, dit le grand vicaire avec l'?pre regard de l'ambition et en appuyant sur les mots, je me consid?erais comme bien peu chanceux, si, dans chaque liste, je ne comptais pas huit ou dix amis et les plus intelligents de la troupe. Presque toujours, j'aurais la majorit?, plus qu'elle m?me pour condamner, voyez mademoiselle, avec quelle grande facilit?je puis faire absoudre...

L'abb?s'arr?ta tout ?coup, comme ?tonn?du son de ses paroles; il avouait des choses que l'on ne dit jamais aux profanes.

Mais, ?son tour, il frappa Mathilde de stupeur, quand il lui apprit que ce qui ?tonnait et int?ressait surtout la soci?t?de Besan?on dans l'?trange aventure de Julien, c'est qu'il avait inspir?autrefois une

grande passion ?Mme de R?hal, et l'avait longtemps partag?e. M. de Frilair s'aper?ut facilement du trouble extr?me que produisait son r?cit.

"J'ai ma revanche! pensa-t-il. Enfin, voici un moyen de conduire cette petite personne si d?cid?e; je tremblais de n'y pas r?ussir. "L'air distingu?et peu facile ?mener redoublait ?ses yeux le charme de la rare beaut?qu'il voyait presque suppliante devant lui. Il reprit' tout son sang-froid, et n'h?site point ?retourner le poignard dans son coeur.

- Je ne serais pas surpris apr?s tout, lui dit-il d'un air l?ger, quand nous apprendrions que c'est par jalouse que M. Sorel a tir?deux coups de pistolet ?cette femme autrefois tant aim?e. Il s'en faut bien qu'elle soit sans agr?ments, et depuis peu elle voyait fort souvent un certain abb?Marquinot de Dijon, esp?ce de jans?histre sans moeurs, comme ils sont tous.

M. de Frilair tortura voluptueusement et ?loisir le coeur de cette jolie fille, dont il avait surpris le secret.

- Pourquoi, disait-il en arr?tant des yeux ardents sur Mathilde, M. Sorel aurait-il choisi l'?glise, si ce n'est parce que, pr?cis?ment en cet instant son rival y c?brait la messe? Tout le monde accorde infiniment d'esprit, et encore plus de prudence ?l'homme heureux que vous prot?gez. Quoi de plus simple que de se cacher dans les jardins de M. de R?hal qu'il conna?t si bien? I?, avec la presque certitude de n'?tre ni vu, ni pris, ni soup?onn?, il pouvait donner la mort ?la femme dont il ?tait jaloux.

Ce raisonnement, si juste en apparence,acheva de jeter Mathilde hors d'elle-m?me. Cette ?me alti?re, mais satur?e de toute cette prudence s?che qui passe dans le grand monde pour peindre fid?lement le coeur humain, n'?tait pas faite pour comprendre vite le bonheur de se moquer de toute prudence, qui peut ?tre si vif pour une ?me ardente. Dans les hautes classes de la soci??de Paris, o?Mathilde avait v?cu, la passion ne peut que bien rarement se d?pouiller de prudence, et c'est du cinqui?me ?tage qu'on se jette par la fen?tre.

Enfin, l'abb?de Frilair fut s? de son empire. Il fit entendre ? Mathilde (sans doute il mentait), qu'il pouvait disposer ?son gr?du minist?re public, charg?de soutenir l'accusation contre Julien.

Apr?s que le sort aurait d?sign?les trente-six jur?s de la session, il ferait une d?marche directe et personnelle aupr?s de trente jur?s au moins.

Si Mathilde n'avait pas sembl?si jolie ?M. de Frilair, il ne lui e?t parl?aussi clairement qu'?la cinq ou sixi?me entrevue.

CHAPITRE XXXIX

L'INTRIGUE

Castres 1676. -- Un fr?e vient d'assassiner sa soeur dans la maison voisine de la mienne; ce gentilhomme ?ait d??coupable d'un meurtre. Son p?e, en faisant distribuer secr?tement cinq cents ?us aux conseillers, lui a sauv?la vie.
LOCKE, Voyage en France.

En sortant de l'?v?ch?, Mathilde n'h?sita pas ?envoyer un courrier ? Mme de Fervaques; la crainte de se compromettre ne l'arr?ta pas une seconde. Elle conjurait sa rivale d'obtenir une lettre pour M. de Frilair ?rite en entier de la main de Mgr l'?que de***. Elle allait jusqu'?la supplier d'accourir elle-m?me ?Besan?on. Ce trait fut h?ro?que de la part d'une ?me jalouse et fi?e.

D'apr?s le conseil de Fouqu?, elle avait eu la prudence de ne point parler de ses d?marches ?Julien. Sa pr?sence le troublait assez sans cela. Plus honn?te homme ?l'approche de la mort qu'il ne l'avait ?? durant sa vie, il avait des remords non seulement envers M. de La Mole mais aussi pour Mathilde.

"Quoi donc! se disait-il, je trouve aupr?s d'elle des moments de distraction et m?me de l'ennui. Elle se perd pour moi, et c'est ainsi que je l'en r?compense! Serais-je donc un m?chant?" Cette question l'e?t bien peu occup? quand il ?ait ambitieux; alors, ne pas r?ussir ?ait la seule honte ?ses yeux.

Son malaise moral aupr?s de Mathilde, ?ait d'autant plus d?cid?, qu'il lui inspirait en ce moment la passion la plus extraordinaire et la plus folle. Elle ne parlait que des sacrifices ?tranges qu'elle voulait faire pour le sauver.

Exalt?e par un sentiment dont elle ?ait fi?e et qui l'emportait sur tout son orgueil, elle e?t voulu ne pas laisser passer un instant de sa vie sans le remplir par quelque d?marche extraordinaire. Les projets les plus ?tranges, les plus p?illeux pour elle remplissaient ses longs entretiens avec Julien. Les ge?liers, bien pay?s, la laissaient r?gner dans la prison. Les id?es de Mathilde ne se bornaient pas au sacrifice de sa r?putation; peu lui importait de faire conna?tre son ?tat ?toute la soci?t?. Se jeter ?genoux pour demander la gr?ce de Julien, devant la voiture du roi allant au galop, attirer l'attention du prince, au risque de se faire mille fois ?craser, ?ait une des moindres chim?es que r?vait cette imagination exalt?e et courageuse. Par ses amis employ?s aupr?s du roi, elle ?ait s?re d'?tre admise dans les parties r?serv?es du parc de Saint-Cloud.

Julien se trouvait peu digne de tant de d?vouement, ?vrai dire il ?ait fatigu?d'h?ro?me. C'e?t ??une tendresse simple, na?ve et presque timide, qu'il se f?t trouv?sensible, tandis qu'au contraire, il fallait toujours l'id?e d'un public et des autres ?l?'me hautaine de Mathilde.

Au milieu de toutes ses angoisses, de toutes ses craintes pour la vie de cet amant, auquel elle ne voulait pas survivre, Julien sentait qu'elle avait un besoin secret d'?tonner le public par l'exc?s de son amour et la sublimit?de ses entreprises.

Julien prenait de l'humeur de ne point se trouver touché de tout cet hâte?me. Qu'eût-ce ?t's'il eût connu toutes les folies dont Mathilde accablait l'esprit d'you?, mais ?minemment raisonnable et borné?du bon Fouqu??

Il ne savait trop que blâmer dans le dévouement de Mathilde; car lui aussi eût sacrifié toute sa fortune et exposé sa vie aux plus grands hasards pour sauver Julien. Il était stupéfait de la quantité d'or jeté par Mathilde. Les premiers jours, les sommes ainsi dépensées en imposent ?Fouqu?, qui avait pour l'argent toute la vénération d'un provincial.

Enfin, il découvrit que les projets de Mlle de La Mole variaient souvent, et, ?son grand soulagement, trouva un mot pour blâmer son caractère si fatigant pour lui: elle était changeante. De cette ?pitie ?celle de mauvaise tête, le plus grand anathème en province, il n'y a qu'un pas.

"Il est singulier, se disait Julien, un jour que Mathilde sortait de sa prison, qu'une passion si vive et dont je suis l'objet me laisse tellement insensible! et je l'adorais il y a deux mois! J'avais bien lu que l'approche de la mort d'intensité de tout, mais il est affreux de se sentir ingrat et de ne pouvoir se changer. Je suis donc un ?go?ste?" Il se faisait ?ce sujet les reproches les plus humiliants.

L'ambition était morte en son cœur, une autre passion y était sortie de ses cendres; il l'appelait le remords d'avoir assassiné Mme de Rénal.

Dans le fait, il en était ?perdument amoureux. Il trouvait un bonheur singulier quand laissé?absolument seul et sans crainte d'?tre interrompu, il pouvait se livrer tout entier au souvenir des journées heureuses qu'il avait passées jadis ?Verrières ou ?Vergy. Les moindres incidents de ces temps trop rapidement envolés avaient pour lui une fraîcheur et un charme irr?sistibles. Jamais il ne pensait ?ses succès de Paris, il en était ennuyé.

Ces dispositions qui s'accroissaient rapidement furent en partie devinées par la jalouse de Mathilde. Elle s'apercevait fort clairement qu'elle avait ?lutter contre l'amour de la solitude. Quelquefois, elle prononçait avec terreur le nom de Mme de Rénal. Elle voyait frémir Julien. Sa passion n'eut d?sormais ni bornes, ni mesure.

"S'il meurt, je meurs après lui, se disait-elle avec toute la bonne foi possible. Que diraient les salons de Paris en voyant une fille de mon rang adorer ?ce point un amant destiné ?la mort?" Pour trouver de tels sentiments, il faut remonter au temps des h?ros, c'étaient des amours de ce genre qui faisaient palpiter les cours du siècle de Charles IX et de Henri III.

Au milieu des transports les plus vifs, quand elle serrait contre son cœur la tête de Julien: "Quoi! se disait-elle avec horreur, cette tête charmante serait destinée ?tomber! Eh bien! ajoutait-elle enflammée d'un hâte?me qui n'?tait pas sans bonheur, mes l?vres, qui se pressent contre ces jolis cheveux, seront glacées moins de vingt-quatre heures après."

Les souvenirs de ces moments d'hâte?me et d'affreuse volupté?

l'attachaient d'une crainte invincible! L'idée de suicide, si occupante par elle-même, et jusqu'ici si lointaine de cette île altière, y pénétra, et ce fut pour y regagner bientôt avec un empire absolu. "Non, le sang de mes ancêtres ne s'est point atténué en descendant jusqu'à moi, se disait Mathilde avec orgueil."

- J'ai une grâce à vous demander, lui dit un jour son amant: mettez votre enfant en nourrice ?Verrières, Mme de Rerval surveillera la nourrice.

- Ce que vous me dites l'est bien dur...

Et Mathilde pâlit.

- Il est vrai, et je t'en demande mille fois pardon, s'cria Julien sortant de sa râverie et la serrant dans ses bras.

Après avoir séché ses larmes, il revint à sa pensée, mais avec plus d'adresse. Il avait donné la conversation un tour de philosophie maladicolique. Il parlait de cet avenir qui allait sitôt se fermer pour lui.

- Il faut convenir, chère amie, que les passions sont un accident dans la vie, mais cet accident ne se rencontre que chez les femmes supérieures... La mort de mon fils serait au fond un bonheur pour l'orgueil de votre famille, c'est ce que devineront les subalternes. La négligence sera le lot de cet enfant du malheur et de la honte... J'espère qu'une époque que je ne veux point fixer, mais que pourtant mon courage entrevoit, vous obtiendrez mes dernières recommandations: Vous épouserez M. le marquis de Croisenois.

- Quoi, d'honneur!

- Le droit d'honneur ne pourra prendre sur un nom tel que le vôtre. Vous serez une veuve et la veuve d'un fou, voilà tout. J'irai plus loin: mon crime n'ayant point l'argent pour moteur ne sera point d'honorant. Peut-être à cette époque, quelque ligueur philosophe aura obtenu, des juges de ses contemporains, la suppression de la peine de mort. Alors, quelque voix amie dira comme un exemple: Tenez, le premier époux de Mlle de La Mole était un fou, mais non pas un malade homme, un sciat. Il fut absurde de faire tomber cette tête... Alors ma malédiction ne sera point inférme; du moins après un certain temps... Votre position dans le monde, votre fortune, et, permettez-moi de le dire, votre grâce feront jouer à M. de Croisenois, devenu votre époux, un rôle auquel tout seul il ne saurait atteindre. Il n'a que de la naissance et de la bravoure, et ces qualités toutes seules qui faisaient un homme accompli en 1729, sont un anachronisme un siècle plus tard, et ne donnent que des prétentions. Il faut encore d'autres choses pour se placer à la tête de la jeunesse française.

"Vous porterez le secours d'un caractère ferme et entreprenant au parti politique où vous jetterez votre époux. Vous pourrez succéder aux Chevreuse et aux Longueville de la Fronde... Mais alors, chère amie, le feu c'est ce qui vous anime en ce moment sera un peu atténué.

"Permettez-moi de vous le dire, ajouta-t-il après beaucoup d'autres phrases préparatoires, dans quinze ans vous regarderez comme une folie

excusable, mais pourtant comme une folie, l'amour que vous avez eu pour moi...

Il s'arrêta tout à coup et devint rêveur. Il se trouvait de nouveau vis-à-vis cette idée si choquante pour Mathilde:

- Dans quinze ans, Mme de Rinal adorera mon fils, et vous l'aurez oublié?

CHAPITRE XL.

LA TRANQUILLITE

C'est parce que alors j'étais fou qu'aujourd'hui je suis sage. O philosophe qui ne vois rien que d'instantané, que tes vues sont courtes! Ton mil n'est pas fait pour suivre le travail souterrain des passions.
Mme GOETHE.

Cet entretien fut coupé par un interrogatoire, suivi d'une conférence avec l'avocat chargé de la défense. Ces moments étaient les seuls absolument désagréables d'une vie pleine d'incurie et de rêveries tendres.

- Il y a meurtre, et meurtre avec préméditation, dit Julien au juge comme l'avocat. J'en suis fiché messieurs, ajouta-t-il en souriant; mais ceci résulte de votre besogne bien peu de chose.

"Après tout, se disait Julien, quand il fut parvenu à se délivrer de ces deux frères, il faut que je sois brave, et apparemment plus brave que ces deux hommes. Ils regardent comme le comble des maux, comme le roi des pouvoitiers, ce duel à issue malheureuse, dont je ne m'occuperai plus que le jour même.

"C'est que j'ai connu un plus grand malheur, continua Julien en philosophant avec lui-même. Je souffrais bien autrement durant mon premier voyage à Strasbourg, quand je me croyais abandonné par Mathilde... Et pouvoir dire que j'ai désiré avec tant de passion cette intimité parfaite qui aujourd'hui me laisse si froid!... Dans le fait, je suis plus heureux seul que quand cette fille si belle partage ma solitude..."

L'avocat, homme de règle et de formalités, le croyait fou et pensait avec le public que c'était la jalouse qui lui avait mis le pistolet à la main. Un jour, il hasarda de faire entendre à Julien que cette allégation, vraie ou fausse, serait un excellent moyen de plaidoirie. Mais l'accusé redéclina en un clin d'œil un être passionné et incisif.

- Sur votre vie, monsieur, s'exclama Julien hors de lui, souvenez-vous de ne plus professer cet abominable mensonge.

Le prudent avocat eut peur un instant d'être assassiné.

Il paraît sa plaidoirie, parce que l'instant décisif approchait rapidement. Besançon et tout le département ne parlaient que de cette cause célèbre. Julien ignorait ce détail, il avait prié qu'on ne lui parlât jamais de ces sortes de choses.

Ce jour-là, Fouqueret Mathilde ayant voulu lui apprendre certains bruits publics fort propres, selon eux, à donner des espérances, Julien les avait arrêtés dès le premier mot.

- Laissez-moi ma vie idéale. Vos petites tracasseries vos détails de la vie réelle, plus ou moins froissants pour moi, me tireraient du ciel. On meurt comme on peut; moi je ne veux penser à la mort qu'à ma manière. Que m'importent les autres? Mes relations avec les autres vont être tranchées brusquement. De grâce ne me parlez plus de ces gens-là, c'est bien assez d'être encore encanaillé! la vue du juge d'instruction et de l'avocat.

"Au fait, se disait-il à lui-même, il paraît que mon destin est de mourir en vain. Un être obscur, tel que moi, sans d'être oublié avant quinze jours, serait bien dupe il faut l'avouer, de jouer la comédie..."

"Il est singulier pourtant que je n'aie connu l'art de jouir de la vie que depuis que j'en vois le terme si près de moi."

Il passait ces dernières journées à se promener sur l'élégante terrasse au haut du donjon, fumant d'excellents cigares que Mathilde avait envoyés chercher en Hollande par un courrier, et sans se douter que son apparition était attendue chaque jour par tous les telescopes de la ville. Sa pensée était à Vergy. Jamais il ne parlait de Mme de Rénal ? Fouqueret, mais, deux ou trois fois, cet ami lui dit qu'elle se rtablissait rapidement, et ce mot retentit dans son cœur.

Pendant que l'amie de Julien était presque toujours tout entière dans le pays des idées, Mathilde occupait des choses réelles, comme il convient ? un cœur aristocrate avait su avancer à un tel point l'intimité de la correspondance directe entre Mme de Fervaques et M. de Frilair, que d'après le grand mot à哪一个 avait été prononcé?

Le véritable prétat chargé de la feuille des bâtonnages ajouta en apostille à une lettre de sa nièce: Ce pauvre Sorel n'est qu'un tourdi j'espere qu'on nous le rendra.

A la vue de ces lignes, M. de Frilair fut comme hors de lui. Il ne doutait pas de sauver Julien.

- Sans cette loi jacobine qui a prescrit la formation d'une liste innombrable de jurés, et qui n'a d'autre but réel que d'enlever toute influence aux gens bien nés, disait-il à Mathilde la veille du tirage au sort des trente-six jurés de la session, j'aurais répondu du verdict. J'ai bien fait acquitter le curé N...

Ce fut avec plaisir que, le lendemain, parmi les noms sortis de l'urne, M. de Frilair trouva cinq congréganistes de Besançon, et parmi les étrangers à la ville, les noms de MM. Valenod, de Moirod, de Cholin.

- Je réponds d'abord de ces huit jurés-ci, dit-il à Mathilde. Les cinq

premiers sont des machines. Valenod est mon agent, Moirod me doit tout, de Cholin est un imbécile qui a peur de tout.

Le journal répandit dans le département les noms des jurés et Mme de Rhal, l'inexprimable terreur de son mari voulut venir à Besançon. Tout ce que M. de Rhal put obtenir fut qu'elle ne quitterait point son lit, afin de ne pas avoir le désagrement d'être appelée en témoignage.

- Vous ne comprenez pas ma position, disait l'ancien maire de Verrières, je suis maintenant libéral de la défense, comme ils disent, nul doute que ce polisson de Valenod et M. de Frilair n'obtiennent facilement du procureur général et des juges tout ce qui pourra m'être désagréable.

Mme de Rhal ceda sans peine aux ordres de son mari. "Si je paraissais ? la cour d'assises, se disait-elle, j'aurais l'air de demander vengeance."

Malgré toutes les promesses de prudence faites au directeur de sa conscience et à son mari, à peine arrivée à Besançon elle écrivit de sa main à chacun des trente-six jurés :

"Je ne paraîtrai point le jour du jugement monsieur parce que ma présence pourrait jeter de la défaveur sur la cause de M. Sorel. Je ne désire qu'une chose au monde et avec passion, c'est qu'il soit sauvé. N'en doutez point, l'affreuse idée qu'une cause de moi un innocent a été conduite à la mort empoisonnerait le reste de ma vie et sans doute l'abrégerait. Comment pourriez-vous le condamner à mort, tandis que moi je vis ? Non, sans doute, la société n'a point le droit d'arracher la vie, et surtout à un tel que Julien Sorel. Tout le monde, à Verrières, lui a connu des moments d'égarement. Ce pauvre jeune homme a des ennemis puissants; mais, même parmi ses ennemis (et combien n'en a-t-il pas !) quel est celui qui met en doute ses admirables talents et sa science profonde ? Ce n'est pas un sujet ordinaire que vous allez juger, monsieur. Durant près de dix-huit mois, nous l'avons tous connu pieux, sage, appliqués, mais, deux ou trois fois par an, il était saisi par des accès de maladie qui allaient jusqu'à l'égarement. Toute la ville de Verrières, tous nos voisins de Vergy où nous passons la belle saison, ma famille entière, M. le sous-préfet lui-même, rendront justice à sa piété exemplaire ; il sait par cœur toute la sainte Bible. Un impie se fera appliquer pendant des années à apprendre le livre saint ? Mes fils auront l'honneur de vous présenter cette lettre : ce sont des enfants. Daignez les interroger, monsieur, ils vous donneront sur ce pauvre jeune homme tous les détails qui seraient encore nécessaires pour vous convaincre de la barbarie qu'il y aurait à le condamner. Bien loin de me venger, vous me donneriez la mort.

"Qu'est-ce que ses ennemis pourront opposer à ce fait ? La blessure, qui a été le résultat d'un de ces moments de folie que mes enfants eux-mêmes remarquaient chez leur précepteur, est tellement peu dangereuse, qu'après moins de deux mois elle m'a permis de venir en poste de Verrières à Besançon. Si j'apprends, monsieur, que vous hésitez le moins du monde à soustraire à la barbarie des lois un être si peu coupable, je sortirai de mon lit où me retiennent uniquement les ordres de mon mari et j'irai me jeter à vos pieds.

"D'accordez, monsieur, que la préméditation n'est pas constante, et vous n'aurez pas à vous reprocher le sang d'un innocent, etc., etc."

CHAPITRE XLI

LE JUGEMENT

Le pays se souviendra longtemps de ce procès célèbre. L'intérêt pour l'accusé était porté jusqu'à l'agitation: c'est que son crime était révoltant et pourtant pas atroce. L'est-il ? ce jeune homme était si beau ! Sa haute fortune si finie augmentait l'attendrissement. Le condamneront-ils ? demandaient les femmes aux hommes de leur connaissance, et on les voyait pressantes attendre la réponse.

SAINTE-BEUVÉ.

Enfin parut ce jour, tellement redouté de Mme de Rinal et de Mathilde.

L'aspect étrange de la ville redoublait leur terreur, et ne laissait pas sans émotion même l'âme ferme de Fouqué. Toute la province était accourue à Besançon pour voir juger cette cause romanesque.

Depuis plusieurs jours, il n'y avait plus de place dans les auberges. M. le président des assises était assailli par des demandes de billets, toutes les dames de la ville voulaient assister au jugement; on criait dans les rues le portrait de Julien, etc., etc.

Mathilde tenait en réserve pour ce moment suprême une lettre écrite en entier de la main de Mgr l'abbé de **. Ce prêtre, qui dirigeait l'église de France et faisait des visites, daignait demander l'acquittement de Julien. La veille du jugement, Mathilde porta cette lettre au tout-puissant grand vicaire.

A la fin de l'entrevue, comme elle s'en allait fondant en larmes :

- Je réponds de la déclaration du jury, lui dit M. de Frilair sortant enfin de sa réserve diplomatique, et presque immédiatement. Parmi les douze personnes chargées d'examiner si le crime de votre protégé est constant, et surtout s'il y a eu préméditation, je compte six amis d'vous ? ma fortune, et je leur ai fait entendre qu'il dépendait d'eux de me porter l'épiscopat. Le baron Valenod, que j'ai fait maire de Verrières, dispose entièrement de deux de ses administrés, MM. de Moirod et de Cholin. A la vérité, le sort nous a donné pour cette affaire deux jurés fort mal pensants; mais, quoique ultra-libéraux, ils sont fidèles ? mes ordres dans les grandes occasions, et je les ai fait prier de voter comme M. Valenod. J'ai appris qu'un sixième juré industriel, immensément riche et bavard libéral, aspire en secret à une fourniture au ministère de la guerre, et sans doute il ne voudrait pas me déplaire. Je lui ai fait dire que M. de Valenod a mon dernier mot.

- Et quel est ce M. Valenod ? dit Mathilde inquiète.

- Si vous le connaissiez, vous ne pourriez douter du succès. C'est un parleur audacieux, impudent, grossier fait pour mener des sots. 1814 l'a pris à la mort, et je vais en faire un préfet. Il est capable de

battre les autres jurés, s'ils ne veulent pas voter à sa guise.

Mathilde fut un peu rassurée.

Une autre discussion l'attendait dans la soirée. Pour ne pas prolonger une scène d'inconfortable et dont, ses yeux, le résultat était certain, Julien était résolu à ne pas prendre la parole.

- Mon avocat parlera, c'est bien assez, dit-il à Mathilde. Je ne serai que trop longtemps exposé en spectacle à tous mes ennemis. Ces provinciaux ont toujours de la fortune rapide que je vous dois, et, croyez-m'en, il n'en est pas un qui ne désire ma condamnation, sauf à pleurer comme un sot quand on me mènera à la mort.

- Ils désirent vous voir humilié, il n'est que trop vrai, répondit Mathilde, mais je ne les crois point cruels. Ma présence à Besançon et le spectacle de ma douleur ont intéressé toutes les femmes: votre jolie figure fera le reste. Si vous dites un mot devant vos juges, tout l'auditoire est pour vous, etc., etc.

Le lendemain à neuf heures, quand Julien descendit de sa prison pour aller dans la grande salle du palais de justice, ce fut avec beaucoup de peine que les gendarmes parvinrent à Carter la foule immense entassée dans la cour. Julien avait bien dormi, il était fort calme et n'éprouvait d'autre sentiment qu'une pitié philosophique pour cette foule d'envieux qui, sans cruautés, allaient applaudir son arrêt de mort. Il fut bien surpris lorsque retenu plus d'un quart d'heure au milieu de la foule, il fut obligé de reconnaître que sa présence inspirait au public une pitié tendre. Il n'entendit pas un seul propos désagréable. "Ces provinciaux sont moins magnifiques que je ne le croyais", se dit-il.

En entrant dans la salle du jugement, il fut frappé de l'élégance de l'architecture. C'était un gothique propre, et une foule de jolies petites colonnes taillées dans la pierre avec le plus grand soin. Il se crut en Angleterre.

Mais bientôt toute son attention fut absorbée par douze ou quinze jolies femmes qui, placées vis-à-vis la sellette de l'accusé, remplissaient les trois balcons au-dessus des juges et des jurés. En se retournant vers le public, il vit que la tribune circulaire qui régnait au-dessus de l'amphithéâtre était remplie de femmes: la plupart étaient jeunes et lui semblaient fort jolies leurs yeux étaient brillants et remplis d'intérêt. Dans l'espace de la salle, la foule était normale, on se battait aux portes, et les sentinelles ne pouvaient obtenir de silence.

Quand tous les yeux qui cherchaient Julien s'aperçurent de sa présence, en le voyant occuper la place un peu plus élevée réservée à l'accusé, il fut accueilli par un murmure d'acclamation et de tendre intérêt.

On entendit dire, ce jour-là, qu'il n'avait pas vingt ans; il était mis fort simplement, mais avec une grâce parfaite, ses cheveux et son front étaient charmants; Mathilde avait voulu présider elle-même à sa toilette. La peur de Julien était extrême. A peine assis sur la sellette, il entendit dire de tous ces:

- Dieu! comme il est jeune! Mais c'est un enfant ... Il est bien mieux

que son portrait.

- Mon accus?, fui dit le gendarme assis ?sa droite, voyez-vous ces six dames qui occupent ce balcon? Le gendarme lui indiquait une petite tribune en saillie au-dessus de l'amphith?tre o? sont plac?s les jur?s. C'est Mme la pr?f?te, continua le gendarme, ?c?t?Mme la Marquise de N***, celle-l? vous aime bien; je l'ai entendue parler au juge d'instruction. Apr?s, c'est Mme Derville...

- Mme Derville! s'?cria Julien, et une vive rougeur couvrit son front. "Au sortir d'ici, pensa-t-il, elle va ?crire ?Mme de R?hal. "Il ignorait l'arriv?e de Mme de R?hal ?Besan?on.

Les t?moins furent entendus; cela prit plusieurs heures. D?s les premiers mots de l'accusation soutenue par l'avocat g?n?ral, deux de ces dames plac?es dans le petit balcon, tout ?fait en face de Julien, fondirent en larmes. "Mme Derville ne s'attendrit point ainsi", pensa Julien. Cependant il remarqua qu'elle ?tait fort rouge.

L'avocat g?n?ral faisait du pathos en mauvais fran?ais sur la barbarie du crime commis, Julien observa que les voisines de Mme Derville avaient l'air de le d?sapprouver vivement. Plusieurs jur?s, apparemment de la connaissance de ces dames leur parlaient et semblaient les rassurer. "Voil?qui ne laisse pas d'?tre de bon augure", pensa Julien.

Jusque-l? il s'?tait senti p?n?tr?d'un m?pris sans m?lange pour tous les hommes qui assistaient au jugement. L'?loquence plate de l'avocat g?n?ral augmenta ce sentiment de d?go?t. Mais peu ?peu la s?cheresse d'me de Julien disparut devant les marques d'int?r?t dont il ?tait ?videmment l'objet.

Il fut content de la mine ferme de son avocat.

- Pas de phrases, lui dit-il tout bas comme il allait prendre la parole.

- Toute l'emphase pill?e ?Bossuet, qu'on a ?tal?e contre vous, vous a servi, dit l'avocat.

En effet, ?peine avait-il parl? pendant cinq minutes, que presque toutes les femmes avaient leur mouchoir ?la main. L'avocat, encourag? adressa aux jur?s des choses extr?mement fortes. Julien fr?mit, il se sentait sur le point de verser des larmes. "Grand Dieu! que diront mes ennemis?"

Il allait c?der ?l'attendrissement qui le gagnait, lorsque, heureusement pour lui, il surprit un regard insolent de M. le baron de Valenod.

"Les yeux de ce cuistre sont flamboyants, se dit-il; quel triomphe pour cette ?me basse! Quand mon crime n'aurait amen? que cette seule circonstance, je devrais le maudire. Dieu sait ce qu'il dira de moi, dans les soir?es d'hiver, ?Mme de R?hal!"

Cette id?e effa?a toutes les autres. Bient?t apr?s, Julien fut rappel?? lui-m?me par les marques d'assentiment du public. L'avocat venait de terminer sa plaidoirie. Julien se souvint qu'il ?tait convenable de lui serrer la main. Le temps avait pass? rapidement.

On apporta des rafraîchissements ?l'avocat et ?l'accus?. Ce fut alors seulement que Julien fut frappé d'une circonstance: aucune femme n'avait quitté l'audience pour aller dîner.

- Ma foi, je meurs de faim, dit l'avocat, et vous?

- Moi de même, répondit Julien.

- Voyez, voilà Mme la présidente qui revient aussi son dîner, lui dit l'avocat en lui indiquant le petit balcon. Bon courage, tout va bien.

La séance recommença.

Comme le président faisait son résumé, minuit sonna. Le président fut obligé de s'interrompre, au milieu du silence de l'anxiété universelle, le retentissement de la cloche de l'horloge remplissait la salle.

"Voilà le dernier de mes jours qui commence", pensa Julien. Bientôt il se sentit enflammé par l'idée du devoir. Il avait dominé jusque-là son attendrissement, et gardé sa résolution de ne point parler; mais quand le président des assises lui demanda s'il avait quelque chose à ajouter, il se leva. Il voyait devant lui les yeux de Mme Derville qui, aux lumières, lui semblaient bien brillants. "Pleurerait-elle, par hasard?" pensa-t-il.

--- Messieurs les juges,

"L'horreur du miséricorde, que je croyais pouvoir braver au moment de la mort, me fait prendre la parole. Messieurs, je n'ai point l'honneur d'appartenir à votre classe vous voyez en moi un paysan qui s'est révolté contre la bassesse de sa fortune.

"Je ne vous demande aucune grâce continua Julien en affermissant sa voix. Je ne me fais point illusion, la mort m'attend: elle sera juste. J'ai pu attenter aux jours de la femme la plus digne de tous les respects, de tous les hommages. Mme de Rerval avait été pour moi comme une mère. Mon crime est atroce, et il fut prononcé. J'ai donc merité la mort, messieurs les juges. Quand je serais moins coupable, je vois des hommes qui, sans s'arrêter à ce que ma jeunesse peut mériter de pitié, voudront punir en moi et décourager jamais cette classe de jeunes gens qui, nés dans un ordre inférieur, et en quelque sorte opprimés par la pauvreté, ont le bonheur de se procurer une bonne éducation, et l'audace de se montrer à ce que l'orgueil des gens riches appelle la société?

"Voilà mon crime, messieurs, et il sera puni avec d'autant plus de sévérité, que, dans le fait, je ne suis point jugé par mes pairs. Je ne vois point sur les bancs des juges quelque paysan enrichi, mais uniquement des bourgeois indignés..."

Pendant vingt minutes, Julien parla sur ce ton; il dit tout ce qu'il avait sur le cœur; l'avocat général, qui aspirait aux faveurs de l'aristocratie, bondissait sur son siège; mais malgré le tour un peu abstrait que Julien avait donné à la discussion toutes les femmes fondaient en larmes. Mme Derville elle-même avait son mouchoir sur ses yeux. Avant de finir, Julien revint à la préméditation, à son repentir,

au respect, l'adoration filiale et sans bornes que, dans des temps plus heureux, il avait pour Mme de R?hal ... Mme Derville jeta un cri et s'?vanouit.

Une heure sonnait comme les jur?s se retiraient dans leur chambre. Aucune femme n'avait abandonn?sa place; plusieurs hommes avaient les larmes aux yeux. Les conversations furent d'abord tr?s vives, mais peu ? peu, la d?cision du jury se faisant attendre, la fatigue g?n?rale commen?a ? jeter du calme dans l'assembl?e. Ce moment ?tait solennel; les lumi?resjetaient moins d"?clat. Julien, tr?s fatigu?, entendait discuter aupr?s de lui la question de savoir si ce retard ?tait de bon ou de mauvais augure. Il vit avec plaisir que tous les voeux ?taient pour lui; le jury ne revenait point, et cependant aucune femme ne quittait la salle.

Comme deux heures venaient de sonner, un grand mouvement se fit entendre. La petite porte de la chambre des jur?s s'ouvrit. M. le baron de Valenod s'avan?a d'un pas grave et th?tral, il ?tait suivi de tous les jur?s. Il toussa, puis d?clara qu'en son ?me et conscience la d?claration unanime du jury ?tait que Julien Sorel ?tait coupable de meurtre, et de meurtre avec pr?m?ditation: cette d?claration entra?nait la peine de mort; elle fut prononc?e un instant apr?s. Julien regarda sa montre, et se souvint de m'de Lavalette, il ?tait deux heures et un quart. "C'est aujourd'hui vendredi, pensa-t-il.

"Oui, mais ce jour est heureux pour le Valenod qui me condamne... Je suis trop surveill?pour que Mathilde puisse me sauver comme fit Mme de Lavalette... Ainsi, dans trois jours, ?cette m?me heure, je saurai ? quoi m'en tenir sur le grand peut-?tre."

En ce moment, il entendit un cri et fut rappel?aux choses de ce monde. Les femmes autour de lui sanglotaien il vit que toutes les figures ?taient tourn?es vers une petite tribune pratiqu?e dans le couronnement d'un pilastre gothique. Il sut plus tard que Mathilde s'y ?tait cach?e. Comme le cri ne se renouvela pas, tout le monde se remit ?regarder Julien, auquel les gendarmes cherchaient ?faire traverser la foute.

"T?chons de ne pas appr?ier ?rire ?ce fripon de Valenod pensa Julien. Avec quel air contrit et patelin il a prononc?la d?claration qui entra?ne la peine de mort! tandis que ce pauvre pr?sident des assises, tout juge qu'il est depuis nombre d'ann?es, avait la larme ?l'oeil en me condamnant. Quelle joie pour le Valenod de se venger de notre ancienne rivalit?aupr?s de Mme de R?hal!... Je ne la verrai donc plus! C'en est fait... Un dernier adieu est impossible entre nous, je le sens... Que j'aurais ??heureux de lui dire toute l'horreur que j'ai de mon crime!"

"Seulement ces paroles: Je me trouve justement condamn?"

CHAPITRE XLII

En ramenant Julien en prison, on l'avait introduit dans une chambre destin?e aux condamn?s ?mort. Lui qui, d'ordinaire, remarquait

jusqu'aux plus petites circonstances, ne s'?ait point aper?u qu'on ne le faisait pas remonter ?son donjon. Il songeait ?ce qu'il dirait ? Mme de R?hal, si, avant le dernier moment, il avait le bonheur de la voir. Il pensait qu'elle l'interromprait et voulait du premier mot pouvoir lui peindre tout son repentir. Apr?s une telle action, comment lui persuader que je l'aime uniquement? car enfin, j'ai voulu la tuer par ambition ou par amour pour Mathilde.

En se mettant au lit, il trouva des draps d'une toile grossi?re. Ses yeux se dessill?ent. "Ah! je suis au cachot, se dit-il, comme condamn?? mort. C'est juste..."

"Le comte Altamira me racontait que, la veille de sa mort, Danton disait avec sa grosse voix: C'est singulier, le verbe guillotiner ne peut pas se conjuguer dans tous ses temps, on peut bien dire: Je serai guillotin?, tu seras guillotin?, mais on ne dit pas: J'ai ?? guillotin?.

"Pourquoi pas. reprit Julien. s'il v a une autre vie?..."

Ma foi, si je trouve l?Dieu des chr?tiens, je suis perdu: c'est un despote, et, comme tel, il est rempli d'id?es de vengeance; sa Bible ne parle que de punitions atroces. Je ne J'ai jamais aim?, je n'ai m?me jamais voulu croire qu'on l'aim? sinc?rement. Il est sans piti?(et il se rappela plusieurs passages de la Bible). Il me punira d'une mani?e abominable...

"Mais si je trouve le Dieu de F?nelon! Il me dira peut-?tre: Il te sera beaucoup pardonn?, parce que tu as beaucoup aim?..."

"Ai-je beaucoup aim?? Ah! j'ai aim?Mme de R?hal mais ma conduite a ?? atroce. L?, comme ailleurs, l?m?rite simple et modeste a ??abandonn? pour ce qui est brillant..."

"Mais aussi, quelle perspective!... Colonel de hussards, si nous avions la guerre; secr?taire de l?gation pendant la paix, ensuite ambassadeur... car bient?t j'aurais su les affaires... et quand je n'aurais ??qu'un sot, le gendre du marquis de La Mole a-t-il quelque rivalit? ?craindre? Toutes mes sottises eussent ??pardonn?es, ou plut?t compt?es pour des m?rites. Homme de m?rite et jouissant de la plus grande existence ?Vienne ou ?Londres..."

-- Pas pr?cis?ment, monsieur, guillotin?dans trois jours."

Julien rit de bon coeur de cette saillie de son esprit. "En v?rit?, l'homme a deux ?tres en lui, pensa-t-il. Qui diable songeait ?cette r?flexion maligne?

"Eh bien, oui, mon ami, guillotin?dans trois jours r?pondit-il ? l'interrupteur. M. de Cholin louera une fen?tre, de compte ?demi avec l'abb?Maslon. Eh bien, pour le prix de location de cette fen?tre, lequel de ces deux dignes personnages volera l'autre? ',

Ce passage du Venceslas de Rotrou lui revint tout ?coup:

LADISLAS.

... Mon ?me est toute pr?te.

LE ROI, p?re de Ladislas.
L'?chafaud l'est aussi; portez-y votre t?te.

"Belle r?ponse!" pensa-t-il, et il s'endormit. Quelqu'un le r?veilla le matin en le serrant fortement.

-- Quoi, d?] dit Julien en ouvrant un oeil hagard. Il se croyait entre les mains du bourreau.

C'?tait Mathilde. Heureusement, elle ne m'a pas compris. Cette r?flexion lui rendit tout son sang-froid. Il trouva Mathilde chang?e comme par six mois de maladie: r?ellement elle n'?tait pas reconnaissable.

-- Cet inf?me Frilair m'a trahie, lui disait-elle en se tordant les mains, la fureur l'emp?chait de pleurer.

-- N'?tais-je pas beau hier, quand j'ai pris la parole? r?pondit Julien. J'improvisais, et pour la premi?re fois de ma vie! Il est vrai qu'il est ?craindre que ce ne soit aussi la derni?re.

Dans ce moment, Julien jouait sur le caract?e de Mathilde avec tout le sang-froid d'un pianiste habile qui touche un piano...

-- L'avantage d'une naissance illustre me manque, il est vrai, ajouta-t-il, mais la grande ?me de Mathilde a ?ev?son amant jusqu'? elle. Croyez-vous que Boniface de La Mole ait ?t?mieux devant ses juges?

Mathilde, ce jour-l?, ?tait tendre sans affectation, comme une pauvre fille habitant un cinqui?me ?age; mais elle ne put obtenir de lui des paroles plus simples. Il lui rendait, sans le savoir, le tourment qu'elle lui avait souvent inflig?.

"On ne connaît point les sources du Nil, se disait Julien; il n'a point ?t?donn? l'oeil de l'homme de voir le roi des fleuves dans l'?tat de simple ruisseau: ainsi aucun oeil humain ne verra Julien faible d'abord parce qu'il ne l'est pas. Mais j'ai le coeur facile ?toucher; la parole la plus commune, si elle est dite avec un accent vrai, peut attendrir ma voix et m?me faire couler mes larmes. Que de fois les coeurs secs ne m'ont-ils pas m?pris? pour ce d?faut! Ils croyaient que je demandais gr?ce: voil?ce qu'il ne faut pas souffrir.

"On dit que le souvenir de sa femme ?mut Danton au pied de l'?chafaud mais Danton avait donn? de la force ?une nation de freluquets, et emp?chait l'ennemi d'arriver ?Paris... Moi seul, je sais ce que j'aurais pu faire... Pour les autres, je ne suis tout au plus qu'un PEUT-ETRE.

"Si Mme de R?hal ?tait ici, dans mon cachot, au lieu de Mathilde, aurais-je pu r?pondre de moi? L'exc?s de mon d?sespoir et de mon repentir e?t pass?, aux yeux des Valenod et de tous les patriciens du pays, pour l'ignoble peur de la mort; ils sont si fiers, ces coeurs faibles que leur position p?cuniaire met au-dessus des tentations! Voyez ce que c'est, auraient dit MM. de Moirod et de Cholin, qui viennent de

me condamner ?mort, que de na?tre fils d'un charpentier! On peut devenir savant, adroit, mais le coeur!... le coeur ne s'apprend pas. M?me avec cette pauvre Mathilde, qui pleure maintenant, ou plut? qui ne peut plus pleurer", dit-il en regardant ses yeux rouges... et il la serra dans ses bras: l'aspect d'une douleur vraie lui fit oublier son syllogisme... "Elle a pleur? toute la nuit peut-?tre, se dit-il mais un jour, quelle honte ne lui fera pas ce souvenir! Elle se regardera comme ayant ??gar?e, dans sa premi?e jeunesse, par les fa?ons de penser basses d'un pl?b?ien... Le Croisenois est assez faible pour l'?pouser, et, ma foi, il fera bien. Elle lui fera jouer un r?le.

Du droit qu'un esprit ferme et vaste en ses desseins
A sur l'esprit grossier des vulgaires humains'.

"Ah ?? voici qui est plaisant: depuis que je dois mourir, tous les vers que j'ai jamais sus en ma vie me reviennent ?la m?moire. Ce sera un signe de d?cadence...

Mathilde lui r?p?tait d'une voix ?teinte:

- Il est l?, dans la pi?ce voisine.

Enfin il fit attention ?ces paroles. "Sa voix est faible, pensa-t-il, mais tout ce caract?e imp?rieux est encore dans son accent. Elle baisse la voix pour ne pas se f?cher."

- Et qui est l?? lui dit-il d'un air doux.

- L'avocat, pour vous faire signer votre appel.

- Je n'appellerai pas.

- Comment! vous n'appellerez pas, dit-elle en se levant et les yeux ?incelants de col?re, et pourquoi, s'il vous pla??

- Parce que, en ce moment, je me sens le courage de mourir sans trop faire rire ?mes d?pens. Et qui me dit que dans deux mois, apr?s un long s?jour dans ce cachot humide, Je serai aussi bien dispose? Je pr?vois des entrevues avec des pr?tres, avec mon p?re... Rien au monde ne peut m'?tre aussi d?sagr?able. Mourons.

Cette contrari??impr?ue r?veilla toute la partie alti?re du caract?e de Mathilde. Elle n'avait pu voir l'abb? de Frilair avant l'heure o? l'on ouvre les cachots de la prison de Besan?on; sa fureur retomba sur Julien. Elle l'adorait, et pendant un grand quart d'heure, il retrouva dans ses impr?cations contre son caract?e, de lui Julien, dans ses regrets de l'avoir aim?, toute cette ?me hautaine qui jadis l'avait accabl? d'injures si poignantes, dans la biblioth?que de l'h?tel de La Mole.

- Le ciel devait ?la gloire de ta race de te faire na?tre homme, lui dit-il.

"Mais quant ?moi, pensait-il, je serais bien dupe de vivre encore deux mois dans ce s?jour d?go?tant, en butte ?tout ce que la faction

patricienne peut inventer d'inf?me et d'humiliant*, et ayant pour unique consolation les impr?cations de cette folle... Eh bien apr?s-demain matin, je me bats en duel avec un homme connu par son sang-froid et par une adresse remarquable... - Fort remarquable, dit le parti m?histoph?ls; il ne manque Jamais son coup.

* C'est un jacobin qui parle.

"Eh bien, soit, ?la bonne heure (Mathilde continuait ?tre ?oquente). Parbleau non, se dit-il, je n'appellerai pas."

Cette r?solution prise, il tomba dans la r?verie... "Le courrier en passant apportera le journal ?six heures comme ?l'ordinaire ?huit heures, apr?s que M. d?R?hal l'aura lu, ?sa marchant sur la pointe du pied, viendra le d?poser sur son lit. Plus tard elle s'?veillera: tout ? coup en lisant, elle sera troubl?e, sa jolie main tremblera; elle lira jusqu'?ces mots... A dix heures et cinq minutes il avait cess? d'exister.

"Elle pleurera ?chaudes larmes, je la connais, en vain j'ai voulu l'assassiner, tout sera oubli? Et la personne ?qui j'ai voulu ?ter la vie sera la seule qui sinc?rement pleurera ma mort.

"Ah! ceci est une antith?se!" pensa-t-il, et, pendant un grand quart d'heure que dura encore la sc?ne que lui faisait Mathilde, il ne songea qu'?Mme de R?hal. Malgr? lui, et quoique r?pondant souvent ?ce que Mathilde lui disait, il ne pouvait d?tacher son ?me du souvenir de la chambre ?coucher de Verri?res. Il voyait la gazette de Besan?on sur la courtepointe de taffetas orange. Il voyait cette main si blanche qui la serrait d'un mouvement convulsif, il voyait Mme de R?hal pleurer... Il suivait la route de chaque larme sur cette figure charmante.

Mlle de La Mole ne pouvant rien obtenir de Julien, fit entrer l'avocat. C'?tait heureusement un ancien capitaine de l'arm?e d'Italie, de 1796, o?il avait ??camarade de Manuel'.

Pour la forme, il combattit la r?solution du condamn?. Julien, voulant le traiter avec estime, lui d?uisit toutes ses raisons.

- Ma foi, on peut penser comme vous, finit par lui dire M. F?lix Vaneau, c'?tait le nom de l'avocat. Mais vous avez trois jours pleins pour appeler, et il est de mon devoir de revenir tous les jours. Si un volcan s'ouvrail sous la prison, d'ici ?deux mois vous seriez sauv?. Vous pouvez mourir de maladie, dit-il en regardant Julien.

Julien lui serra la main.

- Je vous remercie, vous ?tes un brave homme. A ceci je songerai.

Et lorsque Mathilde sortit enfin avec l'avocat, il se sentait beaucoup plus d'amiti? pour l'avocat que pour elle.

Une heure après, comme il dormait profondément, il fut éveillé par des larmes qu'il sentait couler sur sa main. "Ah! c'est encore Mathilde, pensa-t-il à demi éveillé. Elle vient, fidèle à la théorie, attaquer ma résolution par les sentiments tendres. "Ennuyé de la perspective de cette nouvelle scène dans le genre pathétique, il n'ouvrit pas les yeux. Les vers de Belphegor fuyant sa femme lui revinrent à la pensée.

Il entendit un soupir singulier; il ouvrit les yeux, c'était Mme de Rhal.

- Ah! je te revois avant que de mourir, est-ce une illusion? s'cria-t-il en se jetant à ses pieds.

"Mais pardon, madame, je ne suis qu'un assassin à vos yeux, dit-il à l'instant, en revenant à lui.

- Monsieur... je viens vous conjurer d'appeler, je sais que vous ne le voulez pas... Ses sanglots l'étouffaient; elle ne pouvait parler.

- Daignez me pardonner.

- Si tu veux que je te pardonne, lui dit-elle en se levant et se jetant dans ses bras, appelle tout de suite de ta sentence de mort.

Julien la couvrait de baisers.

- Viendras-tu me voir tous les jours pendant ces deux mois?

- Je te le jure. Tous les jours, moins que mon mari ne me le défende.

- Je signe! s'cria Julien. Quoi! tu me pardones! est-il possible!

Il la serrait dans ses bras; il était fou. Elle jeta un petit cri.

- Ce n'est rien, lui dit-elle tu m'as fait mal.

- A ton pauvre, s'cria Julien fondant en larmes. Il s'éloigna un peu, et couvrit sa main de baisers de flamme. Qui me l'a dit, la dernière fois que je te vis, dans ta chambre ? Verrières?...

- Qui m'a dit alors que j'aurais à M. de La Mole cette lettre infime?...

- Sache que je t'ai toujours aimé, que je n'ai aimé que toi.

- Est-il bien possible! s'cria Mme de Rhal, ravie à son tour.

Elle s'appuya sur Julien, qui était à ses genoux, et longtemps ils pleurèrent en silence.

A aucune époque de sa vie, Julien n'avait trouvé un moment pareil.

Bien longtemps après, quand on put parler:

- Et cette jeune Mme Michelet, dit Mme de Rhal ou plutôt cette Mlle de La Mole, car je commence en vain à croire cet étrange roman.

- Il n'est vrai qu'en apparence, répondit Julien. C'est ma femme, mais ce n'est pas ma maîtresse...

En s'interrompant cent fois l'un l'autre, ils parvinrent à grand'peine à se raconter ce qu'ils ignoraient. La lettre écrite à Mme de La Mole avait été faite par le jeune prêtre qui dirigeait la conscience de Mme de Rhal, et ensuite copiée par elle.

- Quelle horreur m'a fait commettre la religion! lui disait-elle; et encore j'ai adouci les passages les plus affreux de cette lettre...

Les transports et le bonheur de Julien lui prouvaient combien il lui pardonnait. Jamais il n'avait été aussi fou d'amour.

- Je me crois pourtant pieuse, lui disait Mme de Rhal dans la suite de la conversation. Je crois sincèrement en Dieu, je crois également, et même cela m'est prouvé, que le crime que je commets est affreux, et dès que je te vois, même après que tu m'as tiré deux coups de pistolet...

Et ici, malgré elle, Julien la couvrit de baisers.

- Laisse-moi, continua-t-elle, je veux raisonner avec toi, de peur de l'oublier... Dès que je te vois, tous les devoirs disparaissent, je ne suis plus qu'amour pour toi, ou plutôt, le mot amour est trop faible. Je sens pour toi ce que je devrais sentir uniquement pour Dieu: un mélange de respect, d'amour, d'obéissance... En vérité, je ne sais pas ce que tu m'inspires. Tu me dirais de donner un coup de couteau au geôlier, que le crime serait commis avant que j'y eusse songé. Explique-moi cela bien nettement avant que je te quitte je veux voir clair dans mon cœur; car dans deux mois nous nous quitterons... A propos, nous quitterons-nous? lui dit-elle en souriant.

- Je retire ma parole, s'écria Julien en se levant; je n'appelle pas de la sentence de mort, si par poison, couteau, pistolet, charbon ou de toute autre manière quelconque, tu cherches à mettre fin ou obstacle à ta vie.

La physionomie de Mme de Rhal changea tout à coup; la plus vive tendresse fit place à une réverie profonde.

- Si nous mourions tout de suite? lui dit-elle enfin.

- Qui sait ce que l'on trouve dans l'autre vie? répondit Julien; peut-être des tourments, peut-être rien du tout. Ne pouvons-nous pas passer deux mois ensemble d'une manière d'ailleurs? Deux mois, c'est bien des jours. Jamais je n'aurai été aussi heureux.

- Jamais tu n'auras été aussi heureux!

- Jamais, répondit Julien ravi, et je te parle comme je me parle à moi-même. Dieu me préserve d'exagérer.

- C'est me commander que de parler ainsi, dit-elle avec un sourire timide et malicieux.

- Eh bien! tu jures, sur l'amour que tu as pour moi de n'attenter à ta vie par aucun moyen direct, ni indirect... songe, ajouta-t-il, qu'il

faut que tu vives pour mon fils, que Mathilde abandonnera ?des laquais, d?s qu'elle sera marquise de Croisenois.

- Je jure, reprit-elle froidement, mais je veux emporter ton appel ?crit et sign?de ta main. J'irai moi-m?me chez M. le procureur g?n?ral.

- Prends garde, tu te compromets.

- Apr?s la d?marche d'?tre venue te voir dans ta prison, je suis ? jamais, pour Besan?on et toute la Franche-Comt?, une h?to?ne d'anecdotes, dit-elle d'un air profond?ment afflig?. Les bornes de l'aust?re pudeur sont franchies... Je suis une femme perdue d'honneur; il est vrai que c'est pour toi...

Son accent ?ait si triste que Julien l'embrassa avec un bonheur tout nouveau pour lui. Ce n'?ait plus l'ivresse de l'amour, c'?ait reconnaissance extr?me. Il venait d'apercevoir, pour la premi?re fois, toute l'?endue du sacrifice qu'elle lui avait fait.

Quelque ?me charitable informa, sans doute, M. de R?hal des longues visites que sa femme faisait ?la prison de Julien; car, au bout de trois jours, il lui envoya sa voiture, avec l'ordre expr?is de revenir sur-le-champ ?Verri?es.

Cette s?paration cruelle avait mal commenc?la journ?e pour Julien. On l'avertit, deux ou trois heures apr?s, qu'un certain pr?tre intrigant et qui pourtant n'avait pu se pousser parmi les j?suites de Besan?on, s'?tait ?tabli depuis le matin en dehors de la porte de la prison, dans la rue. Il pleuvait beaucoup, et l?cet homme pr?tendait jouer le martyr. Julien ?ait mal dispos?, cette sottise le toucha profond?ment.

Le matin il avait d??refus?la visite de ce pr?tre, mais cet homme s'?tait mis en t?te de confesser Julien et de se faire un nom parmi les jeunes femmes de Besan?on, par toutes les confidences qu'il pr?tendrait en avoir re?ues.

Il d?clarait ?haute voix qu'il allait passer la journ?e et la nuit ?la porte de la prison:

- Dieu m'envoie pour toucher le coeur de cet autre apostat...

Et le bas peuple, toujours curieux d'une sc?ne, commen?ait ? s'attrouper.

- Oui, mes fr?es, leur disait-il, je passerai ici la journ?e, la nuit, ainsi que toutes les journ?es, et toutes les nuits qui suivront. Le Saint-Esprit m'a parl?, j'ai une mission d'en haut; c'est moi qui dois sauver l'?me du jeune Sorel. Unissez-vous ?mes pri?es, etc., etc.

Julien avait horreur du scandale et de tout ce qui pouvait attirer l'attention sur lui. Il songea ?saisir le moment pour s'?chapper du monde incognito; mais il avait quelque espoir de revoir Mme de R?hal, et il ?ait ?perdument amoureux.

La porte de la prison ?ait situ?e dans l'une des rues les plus fr?quent?es. L'id?e de ce pr?tre crott?, faisant foule et scandale, torturait son ?me. "Et, sans nul doute, ?chaque instant il r?p?te mon

nom!" Ce moment fut plus pénible que la mort.

Il appela deux ou trois fois, une heure d'intervalle, un porte-clefs qui lui était d'ouïe, pour l'envoyer voir si le prêtre était encore à la porte de la prison.

- Monsieur, il est à deux genoux dans la boue, lui disait toujours le porte-clefs; il prie à haute voix et dit des litanies pour votre dame...

"L'impertinent!" pensa Julien. En ce moment, en effet, il entendit un bourdonnement sourd, c'était le peuple répondant aux litanies. Pour comble d'impatience, il vit le porte-clefs lui-même agiter ses lèvres en répétant les mots latins.

- On commence à dire, ajouta le porte-clefs, qu'il faut que vous ayez le cœur bien endurci pour refuser le secours de ce saint homme.

"O ma patrie! que tu es encore barbare!" s'écria Julien ivre de colère. Et il continua son raisonnement tout haut et sans songer à la présence du porte-clefs.

"Cet homme veut un article dans le journal, et le voilà de l'obtenir.

"Ah! maudits provinciaux! à Paris, je ne serais pas soumis à toutes ces vexations. On y est plus savant en charlatanisme."

- Faites entrer ce saint prêtre dit-il enfin au porte-clefs, et la sueur coulait à grand flots sur son front.

Le porte-clefs fit le signe de la croix et sortit tout joyeux.

Ce saint prêtre se trouva horriblement laid, il était encore plus crotté. La pluie froide qu'il faisait augmentait l'obscurité et l'humidité du cachot. Le prêtre voulut embrasser Julien, et se mit à s'attendrir en lui parlant. La plus basse hypocrisie était trop évidente; de sa vie, Julien n'avait été aussi en colère.

Un quart d'heure après l'entrée du prêtre, Julien se trouva tout à fait un lâche. Pour la première fois, la mort lui parut horrible. Il pensait à l'état de putréfaction où serait son corps deux jours après l'exécution, etc., etc.

Il allait se trahir par quelque signe de faiblesse ou se jeter sur le prêtre et l'étouffer avec sa chaîne, lorsqu'il eut l'idée de prier le saint homme d'aller dire pour lui une bonne messe de quarante francs, ce jour-là même.

Or, il était près de midi, le prêtre décampa.

CHAPITRE XLIV

Des qu'il fut sorti, Julien pleura beaucoup et pleura de mourir. Peu à peu il se dit que, si Mme de Rerval eût été Besançon, il lui eût avoué sa faiblesse...

Au moment où il regrettait le plus l'absence de cette femme adorée, il entendit le pas. de Mathilde.

"Le pire des malheurs en prison, pensa-t-il, c'est de ne pouvoir fermer sa porte. "Tout ce que Mathilde lui dit ne fit que l'irriter.

Elle lui raconta que, le jour du jugement, M. de Valenod ayant en poche sa nomination de préfet, il avait osé se moquer de M. de Frilair et se donner le plaisir de le condamner à mort.

- Quelle idée a eue votre ami, vient de me dire M. de Frilair, d'aller réveiller et attaquer la petite vanité de cette aristocratie bourgeoise! Pourquoi parler de caste? Il leur a indiqué ce qu'ils devaient faire dans leur intérêt politique: ces nigauds n'y songeaient pas et étaient prêts à pleurer. Cet intérêt de caste est venu masquer leurs yeux l'horreur de condamner à mort. Il faut avouer que M. Sorel est bien neuf aux affaires. Si nous ne parvenons à le sauver par le recours en grâce, sa mort sera une sorte de suicide...

Mathilde n'eut garde de dire à Julien ce dont elle ne se doutait pas encore: c'est que l'abbé de Frilair, voyant Julien perdu, croyait utile à son ambition d'aspirer à devenir son successeur.

Presque hors de lui à force de colère impuissante et de contrariété:

- Allez à l'autel une messe pour moi, dit-il à Mathilde, et laissez-moi un instant de paix.

Mathilde, d'autant jalouse des visites de Mme de Rinaldi, et qui venait d'apprendre son départ, comprit la cause de l'humeur de Julien, et fondit en larmes.

Sa douleur était réelle, Julien le voyait et n'en était que plus irrité. Il avait un besoin impérieux de solitude, et comment se la procurer?

Enfin, Mathilde, après avoir essayé de tous les raisonnements pour l'attendrir, le laissa seul, mais presque au même instant Fouquère parut.

- J'ai besoin d'être seul, dit-il à cet ami fidèle...

Et comme il le vit hésiter:

- Je compose un mémoire pour mon recours en grâce... du reste... fais-moi un plaisir, ne me parle jamais de la mort. Si j'ai besoin de quelques services particuliers ce jour-là, laisse-moi t'en parler le premier.

Quand Julien se fut enfin procuré la solitude, il se trouva plus accablé et plus las que qu'auparavant. Le peu de forces qui restait à cet homme affaiblie, avait été puisé dans guiser son état à Mlle de La Mole et à Fouqueré.

Vers le soir, une idée le consola:

"Si ce matin, dans un moment où la mort me paraissait si laide, on m'avertit pour l'exécution, l'oeil du public est à l'aiguillon de gloire,

peut-être ma démarche eût-elle eu quelque chose d'empesé, comme celle d'un fat timide qui entre dans un salon. Quelques gens clairvoyants, s'il en est parmi ces provinciaux, eussent pu deviner ma faiblesse... mais personne ne l'eût vue."

Et il se sentit délivré d'une partie de son malheur. "Je suis un lâche en ce moment, se répétait-il en chantant, mais personne ne le saura."

Un moment presque plus dévouable encore l'attendait pour le lendemain. Depuis longtemps, son père annonçait sa visite, ce jour-là, avant le réveil de Julien, le vieux charpentier en cheveux blancs parut dans son cachot.

Julien se sentit faible, il s'attendait aux reproches les plus dévouables. Pourachever de compléter sa pénible sensation, ce matin-là il éprouvait vivement le remords de ne pas aimer son père.

"Le hasard nous a placés l'un près de l'autre sur la terre, se disait-il pendant que le porte-clefs arrangeait un peu le cachot, et nous nous sommes fait peu près tout le mal possible. Il vient au moment de ma mort me donner le dernier coup."

Les reproches suivantes du vieillard commencèrent dès qu'ils furent sans témoin.

Julien ne put retenir ses larmes. "Quelle indigne faiblesse! se dit-il avec rage. Il ira partout exagérer mon manque de courage; quel triomphe pour les Valenod et pour tous les plats hypocrites qui régnent ? Verrières! Ils sont bien grands en France, ils réunissent tous les avantages sociaux. Jusqu'ici je pouvais au moins me dire: Ils reçoivent de l'argent, il est vrai, tous les honneurs s'accumulent sur eux, mais moi j'ai la noblesse du cœur.

"Et voilà un temoin que tous croiront, et qui certifiera tout Verrières, et en l'exagérant, que j'ai été faible devant la mort! J'aurai été un lâche dans cette preuve que tous comprennent!"

Julien était près du désespoir. Il ne savait comment renvoyer son père. Et feindre de manière à tromper ce vieillard si clairvoyant se trouvait en ce moment tout fait au-dessus de ses forces.

Son esprit parcourait rapidement tous les possibles.

- J'ai fait des économies! s'exclama-t-il tout à coup.

Ce mot de grâce changea la physionomie du vieillard et la position de Julien.

- Comment dois-je en disposer? continua Julien plus tranquille: l'effet produit lui avait été tout sentiment d'infiorité?

Le vieux charpentier brûlait du désir de ne pas laisser échapper cet argent, dont il semblait que Julien voulait laisser une partie à ses frères. Il parla longtemps et avec feu. Julien fut très goguenard.

- Eh bien! le Seigneur m'a inspiré pour mon testament. Je donnerai mille francs à chacun de mes frères et le reste à vous.

- Fort bien, dit le vieillard, ce reste m'est d?, mais puisque Dieu vous a fait la gr?ce de toucher votre coeur, si vous voulez mourir en bon chr?tien, il convient de payer vos dettes. Il y a encore les frais de votre nourriture et de votre ?ducation que j'ai avanc?s, et auxquels vous ne songez pas...

"Voil? donc l'amour de p?re!" se r?p?tit Julien l'?me navr?e, lorsqu'enfin il fut seul. Bient?t parut le ge?tier.

- Monsieur, apr?s la visite des grands parents, j'apporte toujours ?mes h?tes une bouteille de bon vin de Champagne. Cela est un peu cher, six francs la bouteille, mais cela r?jouit le coeur.

- Apportez trois verres, lui dit Julien avec un empressement d'enfant, et faites entrer deux des prisonniers que j'entends se promener dans le corridor.

Le ge?tier lui amena deux gal?iens tomb?s en r?cidive et qui se pr?paraient ?retourner au bagne. C'?taient des sc?llars fort gais et r?ellement tr?s remarquables par la finesse, le courage et le sang-froid.

- Si vous me donnez vingt francs, dit l'un d'eux ?Julien, je vous conterai ma vie en d?tail. C'est du chenu'.

- Mais vous allez me mentir? dit Julien.

- Non pas, r?pondit-il, mon ami que voil?, et qui est jaloux de mes vingt francs, me d?honcera si je dis taux.

Son histoire ?tait abominable. El le mon trait un coeur courageux, o? il n'y avait plus qu'une passion, celle de l'argent.

Apr?s leur d?part, Julien n'?tait plus le m?me homme. Toute sa col?re contre lui-m?me avait disparu. La douleur atroce, envenim?e par la pusillanimit?, ?laquelle il ?tait en proie depuis le d?part de Mme de R?hal, s'?tait tourn?e en m?ancolie.

"A mesure que j'aurais ??moins dupe des apparences, se disait-il, j'aurais vu que les salons de Paris sont peupl?s d'honn?tes gens tels que mon p?re, ou de coquins habiles tels que ces gal?iens. Ils ont raison, jamais les hommes de salon ne se l?vent le matin avec cette pens?e poignante: Comment d?herai-je? Et ils vantent leur probit? et, appell?s au jury, ils condamnent fi?rement l'homme qui a vol?un couvert d'argent parce qu'il se sentait d?faillir de faim!

"Mais y a-t-il une cour, s'agit-il de perdre ou de gagner un portefeuille, mes honn?tes gens de salon tombent dans des crimes exactement pareils ?ceux que la n?cessit? de d?her a inspir?s ?ces deux gal?iens...

"Il n'y a point de droit naturel, ce mot n'est qu'une antique niaiserie bien digne de l'avocat g?n?ral qui m'a donn?chasse l'autre jour, et dont l'a?oul fut enrichi par une confiscation de Louis XIV. Il n'y a de droit que lorsqu'il y a une loi pour d?fendre de faire telle chose sous peine de punition. Avant la loi il n'y a de naturel que la force du

lion, ou le besoin de l'?tre qui a faim, qui a froid, le besoin en un mot... Non, les gens qu'on honor?ne sont que des fripons qui ont eu le bonheur de n'?tre pas pris en flagrant d?lit. L'accusateur que la soci?t? lance apr?s moi, a t?enrichi par une infamie... J'ai commis un assassinat et je suis justement condamn?mais, ?cette seule action pr?s, le Valenod qui m'a condamn?est cent fois plus nuisible ?la soci?t?.

"Eh bien! ajouta Julien tristement, mais sans col?re malgr?son avarice, mon p?re vaut mieux que tous ces hommes-l?. Il ne m'a jamais aim?. Je viens combler la mesure en le d?shonorant par une mort inf?me. Cette crainte de manquer d'argent cette vue exag?r?e de la m?chancet?des hommes qu'on appelle avarice, lui fait voir un prodigieux motif de consolation et de s?curit?dans une somme de trois ou quatre cents louis que je puis lui laisser. Un dimanche apr?s d?her, il montrera son or ? tous ses envieux de Verri?es. A ce prix, leur dira son regard, lequel d'entre vous ne serait pas charm?d'avoir un fils guillotin??"

Cette philosophie pouvait ?tre vraie, mais elle ?tait de nature ?faire d?sirer la mort. Ainsi se pass?ent cinq longues journ?es. Il ?tait poli et doux envers Mathilde qu'il voyait exasp?r?e par la plus vive jalouse. Un soir Julien songeait s?rieusement ?se donner la mort. Son ?me ?tait ?herv?e par le malheur profond o?l'avait jet?le d?part de Mme de R?hal. Rien ne lui plaisait plus, ni dans la vie r?elle, ni dans l'imagination. Le d?faut d'exercice commen?ait ?alt?er sa sant?et ? lui donner le caract?re exalt?et faible d'un jeune ?tudiant allemand. Il perdait cette m?le hauteur qui repousse par un ?nergique jurement certaines id?es peu convenables, dont l'?me des malheureux est assaillie.

"J'ai aim?la v?rit?... O?est-elle?... Partout hypocrisie ou du moins charlatanisme, m?me chez les plus vertueux, m?me chez les plus grands; et ses l?gres prirent l'expression du d?go?... Non, l'homme ne peut pas se fier ?l'homme.

"Mme de*** faisant une qu?te pour ses pauvres orphelins, me disait que tel prince venait de donner dix louis; mensonge. Mais que dis-je? Napol?on ?Sainte-H?l?ne!... Pur charlatanisme, proclamation en faveur du roi de Rome.

"Grand Dieu! si un tel homme, et encore quand le malheur doit le rappeler s?v?rement au devoir, s'abaisse jusqu'au charlatanisme, ?quo s'attendre du reste de l'esp?ce?...

"O?est la v?rit?? Dans la religion... Oui, ajouta-t-il avec le sourire amer du plus extr?me m?pris, dans la bouche des Maslon, des Frilair, des Castan?de... Peut-?tre dans le vrai christianisme, dont les pr?tres ne seraient pas plus pay?s que les ap?tres ne l'ont ??... Mais saint Paul fut pay?par le plaisir de commander, de parler, de faire parler de soi
..."

"Ah! s'il y avait une vraie religion... Sot que je suis! je vois une cath?drale gothique, des vitraux v?n?tables; mon coeur faible se figure le pr?tre de ces vitraux... Mon ?me le comprendrait, mon ?me en a besoin... Je ne trouve qu'un fat avec des cheveux sales... aux agr?ments pr?s, un chevalier de Beauvoisis.

"Mais un vrai prêtre un Massillon un Fénelon... Massillon a sacré Dubois; Les Mémoires de Saint-Simon m'ont gâté Fénelon; mais enfin un vrai prêtre... Alors, les messes tendres auraient un point de réunion dans le monde... Nous ne serions pas isolés... Ce bon prêtre nous parlerait de Dieu. Mais quel Dieu? Non celui de la Bible, petit despote cruel et plein de la soif de se venger... mais le Dieu de Voltaire, juste, bon, infini..."

Il fut agité par tous les souvenirs de cette Bible qu'il savait par cœur... "Mais comment, dès qu'on sera trois ensemble, croire à ce grand nom DIEU, après l'abus effroyable qu'en font nos prêtres?

"Vivre isolé... Quel tourment!...

"Je deviens fou et injuste, se dit Julien en se frappant le front. Je suis isolé ici dans ce cachot, mais je n'ai pas vraiment isolé sur la terre; j'avais la puissante idée du devoir. Le devoir que je m'étais prescrit, à tort ou à raison... à la manière comme le tronc d'un arbre solide auquel je m'appuyais pendant l'orage; je vacillais, j'étais agité. Après tout, je n'étais qu'un homme... mais Je n'étais pas emporté.

"C'est l'air humide de ce cachot qui me fait penser à l'isolement...

"Et pourquoi être encore hypocrite en maudissant l'hypocrisie? Ce n'est ni la mort, ni le cachot, ni l'air humide, c'est l'absence de Mme de Rerval qui m'accable. Si, à Verrières, pour la voir, j'étais obligé de vivre des semaines entières, caché dans les caves de sa maison est-ce que je me plaindrais?

"L'influence de mes contemporains l'emporte, dit-il tout haut et avec un rire amer. Parlant seul avec moi-même, deux pas de la mort, je suis encore hypocrite... O dix-neuvième siècle!

"... Un chasseur tire un coup de fusil dans une forêt, sa proie tombe, il s'élance pour la saisir. Sa chaussure heurte une fourmilière haute de deux pieds, détruit l'habitation des fourmis, sans faire au loin les fourmis, leurs œufs... Les plus philosophes parmi les fourmis ne pourront jamais comprendre ce corps noir, immense effroyable: la botte du chasseur, qui tout à coup a percuté dans leur demeure, avec une incroyable rapidité, et précisément d'un bruit épouvantable, accompagné de gerbes d'un feu rougeâtre...

"... Ainsi la mort, la vie l'éternit, choses fort simples pour qui aurait les organes assez vastes pour les concevoir...

"Une mouche ?phénomène naît neuf heures du matin dans les grands jours d'été, pour mourir cinq heures du soir, comment comprendrait-elle le mot nuit?

"Donnez-lui cinq heures d'existence de plus, elle voit et comprend ce que c'est que la nuit.

"Ainsi moi, je mourrai à vingt-trois ans. Donnez-moi cinq années de vie de plus, pour vivre avec Mme de Rerval..."

Il se mit à rire comme Mphistophélès. "Quelle folie de discuter ces grands problèmes!

"1? Je suis hypocrite comme s'il y avait l?quelqu'un pour m'?couter.

"2? J'oublie de vivre et d'aimer, quand il me reste si peu de jours ?
vivre... H?as! Mme de R?hal est absente; peut-tre son mari ne la
laissera plus revenir ?Besan?on, et continuer ?se d?shonorer.

"Voil?ce qui m'isole, et non l'absence d'un Dieu juste, tout-puissant,
point m?chant, point avide de vengeance...

"Ah! s'il existait... h?as! je tomberais ?ses pieds: J'ai m?rit?la
mort, lui dirais-je; mais, grand Dieu, Dieu bon, Dieu indulgent,
rends-moi celle que j'aime!"

La nuit ?ait alors fort avanc?. Apr?s une heure ou deux d'un sommeil
paisible, arriva Fouqu?.

Julien se sentait fort et r?solu comme l'homme qui voit clair dans son
?me.

CHAPITRE XLV

- Je ne veux pas jouer ?ce pauvre abb?Chas-Bernard le mauvais tour de
le faire appeler, dit-il ?Fouqu?, il n'en d?herait pas de trois jours.
Mais t?che de me trouver un jans?iste, ami de M. Pirard et inaccessible
?l'intrigue.

Fouqu?attendait cette ouverture avec impatience. Julien s'acquitta avec
d?cence de tout ce qu'on doit ?l'opinion, en province. Gr?ce ?M.
l'abb?de Frilair, et malgr?le mauvais choix de son confesseur, Julien
?ait dans son cachot le prot?g?de la congr?gation; avec plus d'esprit
de conduite, il e?t pu s'?chapper. Mais le mauvais air du cachot
produisant son effet, sa raison diminuait. Il n'en fut que plus heureux,
au retour de Mme de R?hal.

- Mon premier devoir est envers toi, lui dit-elle en l'embrassant; je me
suis sauv?e de Verri?es...

Julien n'avait point de petit amour-propre ?son ?gard, il lui raconta
toutes ses faiblesses. Elle fut bonne et charmante pour lui.

Le soir, ?peine sortie de la prison, elle fit venir chez sa tante le
pr?tre qui s'?tait attach??Julien comme ?une proie, comme il ne
voulait que se mettre en cr?dit aupr?s des jeunes femmes appartenant ?
la haute soci?t?de Besan?on, Mme de R?hal l'engagea facilement ?aller
faire une neuvaine ?l'abbaye de Bray-le-Haut.

Aucune parole ne peut rendre l'exc?s et la folie de l'amour de Julien.

A force d'or, et en usant et abusant du cr?dit de sa tante, d?vote
c?bre et riche, Mme de R?hal obtint de le voir deux fois par jour.

A cette nouvelle, la jalouse de Mathilde s'exalta jusqu'?l'?garement.
M. de Frilair lui avait avou?que tout son cr?dit n'allait pas jusqu'?

braver toutes les convenances au point de lui faire permettre de voir son ami plus d'une fois chaque jour. Mathilde fit suivre Mme de R?hal afin de conna?tre ses moindres d?marches. M. de Frilair ?puisait toutes les ressources d'un esprit fort adroit pour lui prouver que Julien ?tait indigne d'elle.

Au milieu de tous ces tourments, elle ne l'en aimait que plus, et, presque chaque jour, lui faisait une sc?ne horrible.

Julien voulait ?toute force ?tre honn?te homme jusqu'?la fin envers cette pauvre jeune fille qu'il avait si ?trangement compromise, mais, ? chaque instant l'amour effr?n? qu'il avait pour Mme de R?hal l'emportait. Quand, par de mauvaises raisons, il ne pouvait venir ?bout de persuader Mathilde de l'innocence des visites de sa rivale: "D?sormais, la fin du drame doit ?tre bien proche, se disait-il; c'est une excuse pour moi si je ne sais pas mieux dissimuler."

Mlle de La Mole apprit la mort du marquis de Croisenois. M. de Thaler, cet homme si riche, s'?tait permis des propos d?sagr?ables sur la disparition de Mathilde

M. de Croisenois alla le prier de les d?mentir: M. de Thaler lui montra des lettres anonymes ?lui adress?es, et remplies de d?tails rapproch?s avec tant d'art qu'il fut impossible au pauvre marquis de ne pas entrevoir la v?rit?

M. de Thaler se permit des plaisanteries d?hu?es de finesse. Ivre de col?re et de malheur, M. de Croisenois exigea des r?parations tellement fortes, que le millionnaire pr??ra un duel. La sottise triompha, et l'un des hommes de Paris les plus dignes d'?tre aim?s trouva la mort ? moins de vingt-quatre ans.

Cette mort fit une impression ?trange et maladive sur l'?me affaiblie de Julien.

- Le pauvre Croisenois, disait-il ?Mathilde, a ?t?rellement bien raisonnable et bien honn?te homme envers nous; il e?t d?me ha?t lors de vos imprudences dans le salon de madame votre m?re, et me chercher querelle; car la haine qui succ?de au m?pris est ordinairement furieuse...

La mort de M. de Croisenois changea toutes les id?es de Julien sur l'avenir de Mathilde, il employa plusieurs journ?es ?lui prouver qu'elle devait accepter la main de M. de Luz. C'est un homme timide, point trop j?suite, lui disait-il, et qui, sans doute, va se mettre sur les rangs. D'une ambition plus sombre et plus suivie que le pauvre Croisenois, et sans duch?dans sa famille, il ne fera aucune difficult? d?'poser la veuve de Julien Sorel.

- Et une veuve qui m?prise les grandes passions, r?pliqua froidement Mathilde; car elle a assez v?cu pour voir, apr?s six mois, son amant lui pr??ter une autre femme, et une femme origine de tous leurs malheurs.

- Vous ?es injuste, les visites de Mme de R?hal fourniront des phrases singuli?res ?l'avocat de Paris charg?de mon recours en gr?ce, il peindra le meurtrier honor?des soins de sa victime. Cela peut faire effet, et peut-?tre, un jour, vous me verrez le sujet de quelque

m?lodrame, etc., etc.

Une jalousie furieuse et impossible ?venger, la continuait?d'un malheur sans espoir (car, m?me en supposant Julien sauv?, comment regagner son coeur?) la honte et la douleur d'aimer plus que jamais cet amant infid?le, avaient jet?Mlle de La Mole dans un silence morne, et dont les soins empress?s de M. de Frilair, pas plus que la rude franchise de Fouqu?, ne pouvaient la faire sortir.

Pour Julien, except?dans les moments usurp?s par la pr?sence de Mathilde, il vivait d'amour et sans presque songer ?l'avenir. Par un ?trange effet de cette passion, quand elle est extr?me et sans feinte aucune, Mme de R?hal partageait presque son insouciance et sa douce gaiet?.

- Autrefois, lui disait Julien, quand j'aurais pu ?tre si heureux pendant nos promenades dans les bois de Vergy, une ambition fougueuse entra?nait mon ?me dans les pays imaginaires. Au lieu de serrer contre mon coeur ce bras charmant qui ?tait si pr?s de mes l?vres, l'avenir m'enlevait ?toi; j'?tais aux innombrables combats que j'aurais ? soutenir pour b?tir une fortune colossale... Non 3e serais mort sans conna?tre le bonheur, si vous n'?tiez venue me voir dans cette prison.

Deux ?v?nements vinrent troubler cette vie tranquille. Le confesseur de Julien, tout jans?niste qu'il ?tait, ne fut point ?l'abri d'une intrigue de j?suites, et, ?son insu, devint leur instrument.

Il vint lui dire un jour qu'?moins de tomber dans l'affreux p?ch?du suicide, il devait faire toutes les d?marches possibles pour obtenir sa gr?ce. Or, le clerg?avant beaucoup d'influence au minist?re de la Justice ?Paris, un moyen facile se pr?sentait: il fallait se convertir avec ?clat...

- Avec ?clat! r?p?ta Julien. Ah! je vous y prends, vous aussi, mon p?re, jouant la com?die comme un missionnaire...

- Votre ?ge, reprit gravement le jans?niste, la figure int?ressante que vous tenez de la Providence, le motif m?me de votre crime, qui reste inexplicable, les d?marches h?ro?ques que Mlle de La Mole prodigue en votre faveur, tout enfin, jusqu'?l?tonnante amiti?que montre pour vous votre victime, tout a contribu??vous faire le h?ros des jeunes femmes de Besan?on. Elles ont tout oubli?pour vous, m?me la politique...

"Votre conversion retentirait dans leurs coeurs et y laisserait une impression profonde. Vous pouvez ?tre d'une utilit?majeure ?la religion, et moi j'h?riterais par la frivole raison que les j?suites suivraient la m?me marche en pareille occasion! Ainsi, m?me dans ce cas particulier qui ?chappe ?leur rapacit?, ils nuiraient encore! Qu'il n'en soit pas ainsi... Les larmes que votre conversion fera r?pandre annuleront l'effet corrosif de dix ?ditions des ouvres impies de Voltaire.

- Et que me restera-t-il, r?pondit froidement Julien, si je me m?prise moi-m?me? J'ai ??ambitieux, je ne veux point me bl?mer; alors, j'ai agi suivant les convenances du temps. Maintenant, je vis au jour le jour. Mais ?vue de pays, je me ferais fort malheureux, si je me livrais

?quelque l?chet?...

L'autre incident qui fut bien autrement sensible ?Julien, vint de Mme de R?hal. Je ne sais quelle amie intrigante ?ait parvenue ?persuader ? cette ?me na?ve et si timide qu'il ?ait de son devoir de partir pour Saint-Cloud, et d'aller se jeter aux genoux du roi Charles X.

Elle avait fait le sacrifice de se s?parer de Julien, et apr?s un tel effort, le d?sagr?ement de se donner en spectacle qui, en d'autres temps, lui e?t sembl?pire que la mort n'?ait plus rien ?ses yeux.

- J'irai au roi, j'avouerai hautement que tu es mon amant; la vie d'un homme et d'un homme tel que Julien doit l'emporter sur toutes les consid?rations. Je dirai que c'est par jalouse que tu as attente ?ma vie. Il y a de nombreux exemples de pauvres jeunes gens sauv?s dans ce cas par l'humanit?du jury, ou celle du roi...

- Je cesse de te voir, je te fais fermer ma prison s'?cria Julien, et bien certainement le lendemain je me tue de d?sesp?oir, si tu ne me jures de ne faire aucune d?marche qui nous donne tous les deux en spectacle au public. Cette id?e d'aller ?Paris n'est pas de toi. Dis-moi le nom de l'intrigante qui te l'a sugg?... .

"Soyons heureux pendant le petit nombre de jours de cette courte vie. Cachons notre existence, mon crime n'est que trop ?vident. Mlle de La Mole a tout cr?dit ?Paris, crois bien qu'elle fait ce qui est humainement possible. Ici en province, j'ai contre moi tous les gens riches et consid??. Ta d?marche aigrirait encore ces hommes riches et surtout mod??. pour qui la vie est chose si facile... N'appr?tons point ?rire aux Maslon, aux Valenod et ?mille gens qui valent mieux.

Le mauvais air du cachot devenait insupportable ?Julien. Par bonheur, le jour o?on lui annon?a qu'il fallait mourir, un beau soleil r?jouissait la nature, et Julien ?ait en veine de courage. Marcher au grand air fut pour lui une sensation d?licieuse, comme la promenade ? terre pour le navigateur qui longtemps a ??la mer. "Allons, tout va bien, se dit-il, je ne manque point de fermet?"

Jamais cette t?te n'avait ??aussi po?ique qu'au moment o?elle allait tomber. Les plus doux moments qu'il avait trouv?s jadis dans les bois de Vergy se peignaient en foule ?sa pens?e et avec une extr?me ?nergie.

Tout se passa simplement, convenablement, et de sa part sans aucune affectation.

L'avant-veille, il avait dit ?Fouqu?

- Pour de l'?motion, je ne puis en r?pondre; ce cachot si laid, si humide, me donne des moments de fi?re o?je ne me reconna? pas; mais de la peur, non on ne me verra point p?ir.

Il avait pris ses arrangements d'avance pour que, le matin du dernier jour, Fouqu?enlev?t Mathilde et Mme de R?hal.

- Emm?ne-les dans la m?me voiture, lui avait-il dit. Arrange-toi pour que les chevaux de poste ne quittent pas le galop. Elles tomberont dans les bras l'une de l'autre, ou se t?moigneront une haine mortelle. Dans

les deux cas, les pauvres femmes seront un peu distraites de leur affreuse douleur.

Julien avait exigé de Mme de Rinal le serment qu'elle vivrait pour donner des soins au fils de Mathilde.

- Qui sait? peut-être avons-nous encore des sensations après notre mort, disait-il un jour ? Fouqu? J'aimerais assez ?reposer, puisque reposer est le mot, dans cette petite grotte de la grande montagne qui domine Verrières. Plusieurs fois, je te l'ai conté, retiré la nuit dans cette grotte, et ma vue plongeant au loin sur les plus riches provinces de France, l'ambition a enflammé mon cœur: alors, c'était ma passion... Enfin, cette grotte m'est chère, et l'on ne peut disconvenir qu'elle ne soit située d'une façon ?faire envie ?l'âme d'un philosophe... eh bien! ces bons congréganistes de Besançon font argent de tout; si tu sais t'y prendre, ils te vendront ma dépouille mortelle...

Fouquer? réussit dans cette triste négociation. Il passait la nuit seul dans sa chambre, auprès du corps de son ami, lorsqu'une grande surprise il vit entrer Mathilde. Peu d'heures auparavant, il l'avait laissée ? dix lieues de Besançon. Elle avait le regard et les yeux ?garés.

- Je veux le voir, lui dit-elle.

Fouquer? n'eut pas le courage de parler ni de se lever. Il lui montra du doigt un grand manteau bleu sur le plancher; il ?tait enveloppé ce qui restait de Julien.

Elle se jeta ?genoux. Le souvenir de Boniface de La Mole et de Marguerite de Navarre lui donna sans doute un courage surhumain. Ses mains tremblantes ouvrirent le manteau. Fouquer? détourna les yeux.

Il entendit Mathilde marcher avec précipitation dans la chambre. Elle allumait plusieurs bougies. Lorsque Fouquer? eut la force de la regarder, elle avait placé sur une petite table de marbre, devant elle, la tête de Julien, et la baisait au front...

Mathilde suivit son amant jusqu'au tombeau qu'il s'était choisi. Un grand nombre de prêtres escortaient la bière et, ?l'insu de tous, seule dans sa voiture drapée, elle porta sur ses genoux la tête de l'homme qu'elle avait tant aimé.

Arrivés ainsi vers le point le plus élevé d'une des hautes montagnes du Jura, au milieu de la nuit, dans cette petite grotte magnifiquement illuminée d'un nombre infini de cierges, vingt prêtres célébrèrent le service des morts. Tous les habitants des petits villages de montagne, traversés par le convoi, l'avaient suivi, attirés par la singularité de cette ?range cérémonie.

Mathilde parut au milieu d'eux en longs vêtements de deuil et, ?la fin du service, leur fit jeter plusieurs milliers de pièces de cinq francs.

Restée seule avec Fouquer?, elle voulut ensevelir de ses propres mains la tête de son amant. Fouquer? faillit en devenir fou de douleur.

Par les soins de Mathilde, cette grotte sauvage fut ornée de marbres sculptés ?grands frais, en Italie.

Mme de R?hal fut fid?le ?sa promesse. Elle ne chercha en aucune mani?re
?attenter ?sa vie; mais, trois jours apr?s Julien, elle mourut en
embrassant ses enfants.

End of the Project Gutenberg EBook of Le Rouge at Le Noir, by Stendhal
[1 of 170 pseudonyms used by Marie-Henri Beyle]

*** END OF THE PROJECT GUTENBERG EBOOK LE ROUGE AT LE NOIR ***

This file should be named 8roug08.txt or 8roug08.zip
Corrected EDITIONS of our eBooks get a new NUMBER, 8roug11.txt
VERSIONS based on separate sources get new LETTER, 8roug10a.txt

This Etext is created by Tokuya Matsumoto<toqyam@os.rim.or.jp>

Project Gutenberg eBooks are often created from several printed editions, all of which are confirmed as Public Domain in the US unless a copyright notice is included. Thus, we usually do not keep eBooks in compliance with any particular paper edition.

We are now trying to release all our eBooks one year in advance of the official release dates, leaving time for better editing.
Please be encouraged to tell us about any error or corrections, even years after the official publication date.

Please note neither this listing nor its contents are final til midnight of the last day of the month of any such announcement. The official release date of all Project Gutenberg eBooks is at Midnight, Central Time, of the last day of the stated month. A preliminary version may often be posted for suggestion, comment and editing by those who wish to do so.

Most people start at our Web sites at:
<http://gutenberg.net> or
<http://promo.net/pg>

These Web sites include award-winning information about Project Gutenberg, including how to donate, how to help produce our new eBooks, and how to subscribe to our email newsletter (free!).

Those of you who want to download any eBook before announcement can get to them as follows, and just download by date. This is also a good way to get them instantly upon announcement, as the indexes our cataloguers produce obviously take a while after an announcement goes out in the Project Gutenberg Newsletter.

<http://www.ibiblio.org/gutenberg/etext03> or

<ftp://ftp.ibiblio.org/pub/docs/books/gutenberg/etext03>

Or /etext02, 01, 00, 99, 98, 97, 96, 95, 94, 93, 92, 91 or 90

Just search by the first five letters of the filename you want,
as it appears in our Newsletters.

Information about Project Gutenberg (one page)

We produce about two million dollars for each hour we work. The time it takes us, a rather conservative estimate, is fifty hours to get any eBook selected, entered, proofread, edited, copyright searched and analyzed, the copyright letters written, etc. Our projected audience is one hundred million readers. If the value per text is nominally estimated at one dollar then we produce \$2 million dollars per hour in 2002 as we release over 100 new text files per month: 1240 more eBooks in 2001 for a total of 4000+ We are already on our way to trying for 2000 more eBooks in 2002 If they reach just 1-2% of the world's population then the total will reach over half a trillion eBooks given away by year's end.

The Goal of Project Gutenberg is to Give Away 1 Trillion eBooks!
This is ten thousand titles each to one hundred million readers,
which is only about 4% of the present number of computer users.

Here is the briefest record of our progress (* means estimated):

eBooks Year Month

1	1971	July
10	1991	January
100	1994	January
1000	1997	August
1500	1998	October
2000	1999	December
2500	2000	December
3000	2001	November
4000	2001	October/November
6000	2002	December*
9000	2003	November*
10000	2004	January*

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation has been created
to secure a future for Project Gutenberg into the next millennium.

We need your donations more than ever!

As of February, 2002, contributions are being solicited from people and organizations in: Alabama, Alaska, Arkansas, Connecticut, Delaware, District of Columbia, Florida, Georgia, Hawaii, Illinois, Indiana, Iowa, Kansas, Kentucky, Louisiana, Maine, Massachusetts, Michigan, Mississippi, Missouri, Montana, Nebraska, Nevada, New Hampshire, New Jersey, New Mexico, New York, North Carolina, Ohio, Oklahoma, Oregon, Pennsylvania, Rhode Island, South Carolina, South Dakota, Tennessee, Texas, Utah, Vermont, Virginia, Washington, West

Virginia, Wisconsin, and Wyoming.

We have filed in all 50 states now, but these are the only ones that have responded.

As the requirements for other states are met, additions to this list will be made and fund raising will begin in the additional states. Please feel free to ask to check the status of your state.

In answer to various questions we have received on this:

We are constantly working on finishing the paperwork to legally request donations in all 50 states. If your state is not listed and you would like to know if we have added it since the list you have, just ask.

While we cannot solicit donations from people in states where we are not yet registered, we know of no prohibition against accepting donations from donors in these states who approach us with an offer to donate.

International donations are accepted, but we don't know ANYTHING about how to make them tax-deductible, or even if they CAN be made deductible, and don't have the staff to handle it even if there are ways.

Donations by check or money order may be sent to:

Project Gutenberg Literary Archive Foundation
PMB 113
1739 University Ave.
Oxford, MS 38655-4109

Contact us if you want to arrange for a wire transfer or payment method other than by check or money order.

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation has been approved by the US Internal Revenue Service as a 501(c)(3) organization with EIN [Employee Identification Number] 64-622154. Donations are tax-deductible to the maximum extent permitted by law. As fund-raising requirements for other states are met, additions to this list will be made and fund-raising will begin in the additional states.

We need your donations more than ever!

You can get up to date donation information online at:

<http://www.gutenberg.net/donation.html>

If you can't reach Project Gutenberg,
you can always email directly to:

Michael S. Hart <hart@pobox.com>

Prof. Hart will answer or forward your message.

We would prefer to send you information by email.

****The Legal Small Print****

(Three Pages)

*****START***THE SMALL PRINT!**FOR PUBLIC DOMAIN EBOOKS**START*****

Why is this "Small Print!" statement here? You know: lawyers. They tell us you might sue us if there is something wrong with your copy of this eBook, even if you got it for free from someone other than us, and even if what's wrong is not our fault. So, among other things, this "Small Print!" statement disclaims most of our liability to you. It also tells you how you may distribute copies of this eBook if you want to.

***BEFORE!* YOU USE OR READ THIS EBOOK**

By using or reading any part of this PROJECT GUTENBERG-tm eBook, you indicate that you understand, agree to and accept this "Small Print!" statement. If you do not, you can receive a refund of the money (if any) you paid for this eBook by sending a request within 30 days of receiving it to the person you got it from. If you received this eBook on a physical medium (such as a disk), you must return it with your request.

ABOUT PROJECT GUTENBERG-TM EBOOKS

This PROJECT GUTENBERG-tm eBook, like most PROJECT GUTENBERG-tm eBooks, is a "public domain" work distributed by Professor Michael S. Hart through the Project Gutenberg Association (the "Project").

Among other things, this means that no one owns a United States copyright on or for this work, so the Project (and you!) can copy and distribute it in the United States without permission and without paying copyright royalties. Special rules, set forth below, apply if you wish to copy and distribute this eBook under the "PROJECT GUTENBERG" trademark.

Please do not use the "PROJECT GUTENBERG" trademark to market any commercial products without permission.

To create these eBooks, the Project expends considerable efforts to identify, transcribe and proofread public domain works. Despite these efforts, the Project's eBooks and any medium they may be on may contain "Defects". Among other things, Defects may take the form of incomplete, inaccurate or corrupt data, transcription errors, a copyright or other intellectual property infringement, a defective or damaged disk or other eBook medium, a computer virus, or computer codes that damage or cannot be read by your equipment.

LIMITED WARRANTY; DISCLAIMER OF DAMAGES

But for the "Right of Replacement or Refund" described below, [1] Michael Hart and the Foundation (and any other party you may receive this eBook from as a PROJECT GUTENBERG-tm eBook) disclaims all liability to you for damages, costs and expenses, including

legal fees, and [2] YOU HAVE NO REMEDIES FOR NEGLIGENCE OR UNDER STRICT LIABILITY, OR FOR BREACH OF WARRANTY OR CONTRACT, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO INDIRECT, CONSEQUENTIAL, PUNITIVE OR INCIDENTAL DAMAGES, EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE POSSIBILITY OF SUCH DAMAGES.

If you discover a Defect in this eBook within 90 days of receiving it, you can receive a refund of the money (if any) you paid for it by sending an explanatory note within that time to the person you received it from. If you received it on a physical medium, you must return it with your note, and such person may choose to alternatively give you a replacement copy. If you received it electronically, such person may choose to alternatively give you a second opportunity to receive it electronically.

THIS EBOOK IS OTHERWISE PROVIDED TO YOU "AS-IS". NO OTHER WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, ARE MADE TO YOU AS TO THE EBOOK OR ANY MEDIUM IT MAY BE ON, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO WARRANTIES OF MERCHANTABILITY OR FITNESS FOR A PARTICULAR PURPOSE.

Some states do not allow disclaimers of implied warranties or the exclusion or limitation of consequential damages, so the above disclaimers and exclusions may not apply to you, and you may have other legal rights.

INDEMNITY

You will indemnify and hold Michael Hart, the Foundation, and its trustees and agents, and any volunteers associated with the production and distribution of Project Gutenberg-tm texts harmless, from all liability, cost and expense, including legal fees, that arise directly or indirectly from any of the following that you do or cause: [1] distribution of this eBook, [2] alteration, modification, or addition to the eBook, or [3] any Defect.

DISTRIBUTION UNDER "PROJECT GUTENBERG-tm"
You may distribute copies of this eBook electronically, or by disk, book or any other medium if you either delete this "Small Print!" and all other references to Project Gutenberg, or:

[1] Only give exact copies of it. Among other things, this requires that you do not remove, alter or modify the eBook or this "small print!" statement. You may however, if you wish, distribute this eBook in machine readable binary, compressed, mark-up, or proprietary form, including any form resulting from conversion by word processing or hypertext software, but only so long as *EITHER*:

[*] The eBook, when displayed, is clearly readable, and does *not* contain characters other than those intended by the author of the work, although tilde (~), asterisk (*) and underline (_) characters may be used to convey punctuation intended by the

author, and additional characters may be used to indicate hypertext links; OR

- [*] The eBook may be readily converted by the reader at no expense into plain ASCII, EBCDIC or equivalent form by the program that displays the eBook (as is the case, for instance, with most word processors);
OR
 - [*] You provide, or agree to also provide on request at no additional cost, fee or expense, a copy of the eBook in its original plain ASCII form (or in EBCDIC or other equivalent proprietary form).
- [2] Honor the eBook refund and replacement provisions of this "Small Print!" statement.
- [3] Pay a trademark license fee to the Foundation of 20% of the gross profits you derive calculated using the method you already use to calculate your applicable taxes. If you don't derive profits, no royalty is due. Royalties are payable to "Project Gutenberg Literary Archive Foundation" the 60 days following each date you prepare (or were legally required to prepare) your annual (or equivalent periodic) tax return. Please contact us beforehand to let us know your plans and to work out the details.

WHAT IF YOU *WANT* TO SEND MONEY EVEN IF YOU DON'T HAVE TO?
Project Gutenberg is dedicated to increasing the number of public domain and licensed works that can be freely distributed in machine readable form.

The Project gratefully accepts contributions of money, time, public domain materials, or royalty free copyright licenses.
Money should be paid to the:
"Project Gutenberg Literary Archive Foundation."

If you are interested in contributing scanning equipment or software or other items, please contact Michael Hart at:
hart@pobox.com

[Portions of this eBook's header and trailer may be reprinted only when distributed free of all fees. Copyright (C) 2001, 2002 by Michael S. Hart. Project Gutenberg is a TradeMark and may not be used in any sales of Project Gutenberg eBooks or other materials be they hardware or software or any other related product without express permission.]

*END THE SMALL PRINT! FOR PUBLIC DOMAIN EBOOKS*Ver.02/11/02*END*